

DENIS ZOTT

# LA CHUTE DU CAFARD

JEU DANGEREUX EN BERRY

legestenoir

# Table of Contents

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Préambule](#)

[Première partie](#)

[1. Mercredi 5 juin 2012](#)

[2.](#)

[3.](#)

[4.](#)

[5.](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

[9.](#)

[10.](#)

[11.](#)

[12.](#)

[13.](#)

[14.](#)

[15. Jeudi 6 juin 2012](#)

[16.](#)

[17.](#)

[18.](#)

[19.](#)

[20.](#)

[21.](#)

[22.](#)

[23.](#)

[24.](#)

[25.](#)

[26.](#)

[27.](#)

[28.](#)

[29.](#)

[30.](#)

[31.](#)

[32.](#)

[33.](#)

[34. Vendredi 7 juin 2012](#)

[35.](#)

[36.](#)

[37.](#)

- 38.
- 39.
- 40.
- 41.
- 42.
- 43.
- 44.
- 45.
- 46.
- 47.

## Deuxième partie

### 1. Samedi 8 juin 2012

- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.
- 11.
- 12.
- 13.

### 14. Dimanche 9 juin 2012

- 15.
- 16.
- 17.
- 18.
- 19.
- 20.
- 21.
- 22.
- 23.
- 24.
- 25.

### 26. Lundi 10 juin 2012

- 27.
- 28.
- 29.
- 30.
- 31.
- 32.
- 33.
- 34.

35.

36.

### Troisième partie

1. Mardi 11 juin 2012

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

### Quatrième partie

1. Mercredi 13 juin 2012

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

Remerciements

En savoir plus sur Meurtre sur Oléron de Line Dubief

Chez le même éditeur en numérique

Copyright

DENIS ZOTT

# LA CHUTE DU CAFARD

JEUX DANGEREUX EN BERRY

legestenoir

Denis ZOTT

LA CHUTE DU CAFARD

Jeux dangereux en Berry

Roman policier

*Collection dirigée par Thierry Lucas*

**Geste éditions**

« À Thierry, Stéphane, Jean-François, Valérie et Antoine, mes amis du Berry. À Marceau Bertero-  
Niel. »

# PRÉAMBULE

Le jardin.

L'endroit préféré d'Isabelle.

Un petit escalier qui grimpe entre des troènes géants vers la terrasse.

Il est assis sur la dernière marche. Derrière lui, sa maison est éclairée par la lune et le halo d'un lampadaire. Le mélange de lumière donne aux murs un aspect jauni autour des ouvertures noircies et condamnées par des scellés en rubalise fluo. L'air diffuse une odeur de cendre et de brûlé, qu'il respire à pleins poumons comme s'il se shootait déjà au parfum de sa propre mort.

Il attend. Une voiture noire.

Ses mains se crispent, se rétractent, se referment. Gonflées comme si elles étaient animées de leur propre colère.

Il ne les contrôle plus.

Ce ne sont plus les siennes.

Ce sont les mains d'un autre homme.

Les mains d'un assassin.

Ce jardin. Cette maison. Cette ville.

*C'est là que tout a commencé.*

*Le début de la fin.*

*C'est là que ça doit finir.*

La voiture noire se fait attendre.

*La fin prend son temps, tu vois. Encore un peu de répit.*

Il repense à son arrivée dans la ville.

Il y avait des signes, pourtant.

*Le mendiant t'avait prévenu, tu te souviens ?*

C'était il y a trois ans. Il avait manqué la sortie de l'autoroute, roulé sur des kilomètres avant la suivante. Paysage uniforme, de champs et de pâtures.

Une demi-heure plus tard, péage à Saint-Amand-Montrond, et ce mot d'accueil au bord de la nationale : « Bienvenue dans l'Indre, pays des harmonies ».

Il se souvient du ciel gris tamisant la lumière, du soleil pâle presque blanc, des champs jaunes tachés de noir, auréolés de tournesols, des nuances de vert et de marron qui peignaient les forêts. Il se souvient de ces rangées de chênes, alignées comme une armée d'ombres qui quadrillaient la route. Il commençait à étouffer.

Le premier village lui fit l'effet d'une bouffée d'oxygène. Des enclos où paissaient des chevaux et des vaches. De petites fermes, des maisons au toit brun.

*Mais où sont les gens ?*

La route en ligne droite. Pas un seul véhicule. Sur un sentier, deux tracteurs tiraient une carriole

chargée de billots de bois. Le paysage se dupliquait sans relâche. Les villages suivants, tels des pointillés entre champs et forêts, semblaient déserts.

Il se dit qu'il subissait un rite de passage lorsque la ville avait fini par apparaître. Longue avenue bordée d'ormeaux et de blocs de maisons sur deux étages, découpés tous les six mètres en tranches d'habitations tellement étroites qu'on devait y partager le chauffage et le bruit, les rires et les cris...

La voie ferrée. Un train arrivait. Des voyageurs sortaient de la gare en marchant au ralenti.

Il se souvient d'une subite envie de fumer. Une rechute. C'était comme ça quand il n'avait pas le moral. Bon sang, il venait tout juste d'être muté et son arrivée lui fichait déjà le bourdon.

Dans un débit de tabac, le commerçant avait demandé :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Il s'était senti idiot face à la question. Quand il y repense trois ans après, il sait ce qu'il aurait dû répondre.

*Rien.*

Il n'avait rien à faire ici.

Il aurait mieux fait de fuir.

Il avait fumé sa clope en marchant tout droit, le long d'une place où l'on démontait les chalets d'un marché artisanal. C'est à ce moment-là que son regard était venu buter sur la tour. Trente étages de verre et d'acier, de plaques noires et bleues, dominaient le quartier tel un mirador. Un clou dans le cœur de la ville.

La vision l'avait tellement scotché qu'il avait trébuché sur une chaussure qui dépassait d'un porche. Une tête hirsute jaillit d'un sac de couchage bouffé aux mites.

Il s'excusa. L'individu, un mendiant, retira sa jambe nue et son pied chaussé d'une Rangers trouée. Et le considéra d'un air amusé.

— C'est notre building qui te met dans cet état, l'étranger ?

Le mendiant s'esclaffa. Son rire tonitruant s'étrangla en une toux glaireuse et une salve de postillons.

Il s'essuya la bouche et de la même main tendue réclama une clope.

— Merci.

La flamme d'un Zippo l'éclaira. Il alluma la cigarette et invita l'étranger à s'asseoir, puis tourna son regard vers le building.

— L'histoire de cette tour, c'est un peu celle de notre ville. Avant, il y avait là une merveille de théâtre baroque et ils l'ont remplacé par ce doigt d'honneur en hommage aux Américains...

— Les Américains ? En souvenir de la Libération ?

Le mendiant prit une longue taffe.

— Bien après la guerre, mon pote. L'âge d'or, grâce aux Amerloques...

Un franc sourire ourla ses lèvres, son œil droit se mit à pétiller, le gauche, mi-clos, continuait à l'observer comme une espèce rare.

— Ça nous est tombé du ciel ! Imagine un B 52 qui se serait écrasé dans la forêt de Lancosme avec le trésor de la Réserve fédérale à bord. On est en 1951, et du jour au lendemain, 5 000 Yankees débarquent dans notre bled de 30 000 péquenots. Des dollars comme s'il en pleuvait, des motos qui grondent comme le tonnerre, des Marlboro, du chewing-gum, du whisky, du Coca... Les gosses les regardaient comme des Martiens. Les filles se pâmaient en rêvant d'Hollywood. Les commerçants se

frottaient les mains. Tu te demandes pourquoi ils ont débarqué ici ?

L'homme hochait la tête en tirant sur sa clope.

— Ben, à cause de l'aéroport, mon gars. On y réparait, équipait, assemblait les pièces des avions de l'Air Force pour toute l'Europe. Tu penses bien qu'il fallait les loger : au plus fort, ils étaient 8 000 à bosser à l'aéroport, la plus grande base aérienne de l'Otan. Alors, le maire de l'époque a fait construire deux nouveaux quartiers rien que pour eux, à Touvent et au Brassioux.

Le mendiant s'envolait dans les volutes de fumée qu'il suivait de ses yeux maintenant écarquillés.

— Nous, à côté, on était des bouseux, des attardés. On ne connaissait pas le jazz, le jerk, le bebop et tout ça. On n'avait jamais vu un 78 tours. Putain, grâce aux Amerloques, le pouls de la ville s'est emballé comme si Elvis la faisait guincher tous les samedi soirs. Ça venait de Bourges, d'Orléans, de Tours et même de Paname s'encanailler chez nous. Les dancings étaient bourrés, les Yankees et nous autres aussi. Même les paysans montaient à la ville, moins pour danser le jerk que pour les fleurs de bordel qui s'épanouissaient à la vue des billets verts. Imagine : 80 dancings et maisons closes ! J'aurais voulu vivre nulle part ailleurs à cette époque bénie.

Quel âge avait-il ? Sa barbe grise pleine de morve mangeait ses joues. Une épaisse frange couvrait son front et ses oreilles. Seul le contour de ses yeux rouges, où brillaient par intermittence deux billes d'un bleu cobalt, trahissait quelques signes de vieillesse.

— Mais en 1967, patatras. De Gaulle siffle la fin du bal. La France sort de l'OTAN. Les Ricains remballent leurs avions et leurs dollars. Les dancings et les bordels tirent le rideau, les commerçants tirent la gueule et il ne reste plus que les mauvaises herbes pour danser sur le tarmac de l'aéroport. Voilà, tu connais l'histoire de la ville.

L'étranger s'était adossé à une vitrine derrière lui. Machinalement, il avait jeté un coup d'œil dans la boutique. Un salon de coiffure. Les chaises, le mobilier, le rasoir du barbier : le matériel n'avait pas évolué depuis un demi-siècle.

Le mendiant avait capté son étonnement.

— Ouais, tu as tout compris. Beaucoup ne s'en sont pas encore remis, de l'âge d'or... Comme cette architecte sous Prozac qui a fait construire l'horreur érigée en face de toi. Le building...

— Et aujourd'hui, c'est comment ici ?

Le mendiant semblait ne pas avoir entendu la question. Son regard le traversait comme s'il ne pouvait détacher ses yeux du building.

— On dirait la broche d'un vieux tourne-disque, tu trouves pas ? Alors, imagine. La ville qui tourne autour... Ferme les yeux... Tu la vois tourner ? Ben, à l'ère du CD et des iPods, notre bled vivote à la vitesse d'un vieux vinyle rayé... Bien sûr, on a eu l'autoroute, cette sombre balafre qui traverse notre belle campagne. On nous promet le TGV, mais tout le monde sait qu'il passera au large, à Bourges et Limoges. En attendant, la manufacture de tabac et les usines de textile ont disparu, les sous-traitants de l'automobile périclitent, les fabricants de madeleines et de biscottes débauchent, les garnisons militaires désertent et l'aéroport démantèle les avions en fin de vie grâce aux deniers du contribuable.

L'homme recula sur son postérieur pour venir se coller contre la vitrine.

— Dis, tu voudrais pas fumer un truc un peu plus fort ?

Le mendiant lui prépara un joint. Il en avait bien besoin.

— Comment tu sais que je ne suis pas d'ici ?

— Ta démarche, mon gars. Les gens d'ici marchent à la vitesse de la ville. Ça se voit que t'es

pas *d'cheu nous*, comme on dit en patois, vu comme tu déambules.

Il tétait le joint en inspirant de plus en plus fort.

— Fais gaffe à pas rester trop longtemps, mon pote !

Le mendiant disparut un moment derrière un nuage de fumée. On ne distinguait plus que la trame de son visage.

L'homme se souvient de ce moment où il avait eu envie de se barrer. S'il n'y avait pas eu Isabelle et François, il aurait repris la voiture, roulé en sens inverse et serait revenu à son point de départ. Le mendiant se marrait en le fixant.

Puis des flics municipaux, à la démarche lente et roublarde, leur étaient tombés dessus.

— Vous fumez quoi, les gars ?

L'étranger avait alors dégainé sa carte tricolore.

— Commandant Lespoir, police nationale.

Le visage du mendiant avait viré plus gris que sa barbe. Son « pote » s'était levé en lui faisant un clin d'œil.

— Après tout, mon gars, tu survivras peut-être plus longtemps que les autres, ici... Tu m'as l'air d'être un malin. Et un coriace. Bonne chance, alors... Mais fais quand même gaffe aux jeunes.

— Aux jeunes ?

— Ouais, ici, ils s'emmerdent. Mortellement.

Le mendiant avait raison.

La voiture noire arrive. *Il est temps d'en finir.*

Ses mains se dressent alors devant son visage.

Belles comme des têtes de cobra. Qui se tournent vers lui :

— On fera comme ce matin, hein ?

# PREMIÈRE PARTIE

*« L'heure avant l'aube du jour suivant  
Est toujours si cruellement noire ».*

*Hubert-Félix Thiéfaine*

# 1. Mercredi 5 juin 2012

— Moi aussi, je veux voir !

C'était avant-hier. Le message l'avait piqué à vif.

— Va te faire foutre !

Sa réponse ne l'avait pas calmée. Hier en fin d'après-midi, elle s'est pointée au local où ils se retrouvent après les cours, de préférence dans les toilettes. Il lui a crié dessus. Rouge pivoine. Tremblant de rage.

— Mais, tu vas dégager, la grosse ! Fous le camp ! Je veux plus jamais voir ta gueule ici !

Cette fois, elle avait son compte. Il l'a regardée s'éloigner, pataude, éléphanter. Tant pis pour les toilettes.

Fallait pas le chercher.

Hier soir, nouveau message. Les mots lui performent le ventre comme des suppositoires au piment.

« Pourquoi tu es si méchant avec moi ? Si tu ne me laisses pas voir, je débrancherai tous tes petits jouets. Je pourrais même te dénoncer. Alors ? ».

Il suffoque. Il ne trouve pas de réponse à la hauteur de la menace. Il essaie de penser à autre chose, à n'importe quoi, mais son ventre brûle, ses intestins le poignent. Ça dure une heure ou plus. Il s'allonge sur son lit. L'impression que ses nerfs sont branchés sur une matraque électrique qui fouraille entre ses fesses. Son corps saute et se cabre, mordu de crampes.

Vers 1h du matin, ses spasmes se calment. Il respire mieux et s'installe devant son ordinateur. *Je vais lui faire payer ça... Il y a pire que la souffrance physique.*

Un bruit de verre pilé signale la connexion au réseau Darknet. Il entre son pseudo « Celui qui regarde à travers les murs », puis son mot de passe. Il descend au niveau 1, au niveau 2, au niveau 3. Le troisième sous-sol, réputé inaccessible.

À l'écran, l'image archi-connue de Wall Street. Un clic. Les portes d'une banque virtuelle grincent. *L'autre abruti est allé loin dans la simulation.*

Le bruit évoque celui des herses d'un château.

Il pénètre dans la banque. Un labyrinthe se dessine. Trois couloirs. Direction la salle des coffres. *Comme un voleur.*

La comparaison le fait frissonner. L'adrénaline a dompté ses spasmes.

Une nouvelle image : la salle des coffres. Sûrement tirée du film « Ocean's 12 ». Un mur d'acier coulissant qui brille comme un miroir. Une tablette digitale à droite.

Gros plan. Tapez le code à 8 chiffres et lettres. Indéchiffrable, sauf quand on a implanté un logiciel espion au sein même du serveur.

Il compose le code, lentement. Le mot « BINGO » s'affiche en trois couleurs sur la musique des trompettes d'Aïda. *Cet abruti aime l'opéra.*

Fond « baie d'Along », trois dossiers flottent, en forme de sampans, sur la mer de Chine. Il déverrouille le plus ancien, « Mai 2011 ». Ouvre Photoshop en même temps.

Une photo remplit l'écran. L'image est un peu floue, prise sur le vif, ce qui la rend plus crue, plus violente. Une chambre, un lit, un corps... *enfin si on peut appeler cette saloperie un corps...* des visages dévastés de rire et d'horreur, des mains qui pressent une avalanche de chair molle.

Le cliché est assez net pour identifier les différents protagonistes. *Vous êtes mignons là-dessus... Elle est à gerber cette image, mais c'est juste ce qu'il me faut !*

Il est en sueur. La souris glisse entre ses mains humides. Une heure après, le décor sur la photo a changé. Il a effacé les visages, noyés dans la couleur pâle des murs. Les mains aussi. Ne reste que le personnage central. Avec sa figure parfaitement reconnaissable et son corps monstrueux. Merci Photoshop.

Il a chargé la photo sur sa boîte mail Darknet, avec d'infinies précautions. Personne ne pourra le « tracer ». Il a conservé l'original, au cas où.

Il ne songe pas un instant aux conséquences. Tel le pilote de l'Enola Gay concentré sur sa mission au-dessus d'Hiroshima.

Il veut en finir avec elle. *Ça t'apprendra à me menacer, la grosse.*

Tout est prêt. D'un index à l'ongle rongé jusqu'au sang, il appuie sur la touche « Envoyer » et accompagne le départ du mail d'un long sifflement.

— Psssssseeee...

Comme s'il suivait une bombe en train de tomber sur la ville.

## 2.

Le même jour, à l'aube.

Caserne de gendarmerie Charcot, au sud de la ville.

Trois estafettes, une 406, une Subaru démarrent en trombe. Direction la D 990, route d'Aigurande.

Au même moment, le Peloton de surveillance et d'intervention de la gendarmerie (PSIG) du Blanc et deux unités des brigades de la Châtre et d'Issoudun convergent vers l'objectif. De l'aérodrome de Bourges, un hélicoptère équipé d'une caméra thermique les rejoindra sur zone à 5h45.

En tête, la Subaru de la brigade motorisée autoroutière de Vatan. Pas un mot dans l'habitacle, juste des respirations plus lourdes que d'habitude. Le commandant Lanson allume son portable et envoie un SMS à son frère, Didier.

« On est prêt à taper. Te tiens au jus. Stéphane ».

Son adjoint conduit les bras tendus. L'an dernier, il avait percuté un chevreuil sur la route de la Châtre et fini sa course dans un champ de colza.

Derrière lui, un jeune gendarme. Son pied droit martèle le siège avant. Ses doigts tambourinent sur la boucle de sa ceinture. Sa première intervention.

À gauche, le tireur d'élite, le visage grave, déjà concentré. Il chasse la bécasse tous les dimanches sur le plateau de Millevaches. Il suivrait Lanson n'importe où. Même en Afghanistan ou à Damas. Tout à l'heure, il devra d'abord neutraliser les chiens et il a horreur de ça.

La cible est au sud du département, entre Mouhers et Aigurande. À la croisée de quatre chemins au cœur du Boischaut. Une campagne verte et grasse, cernée de forêts denses et obscures, découpée en formes géométriques par des *bouchures*. En patois, les haies serrées qui encadrent les pâturages.

En bordure des quatre chemins, de petites remises en pierres sèches servent de tours de guet. Au moins deux gardes s'y relaient en permanence.

Quatre cents mètres plus loin, un second cercle. Quatre chaumières équipées de réserves à foin coupent le passage par les *traînes*. Des chemins particulièrement crevassés.

Combien d'hommes en surveillance ? Lanson l'ignore.

Sur une butte, l'objectif : un corps de ferme. Un hangar principal, deux étables, trois bâtiments, disposés en U. C'est là que logent Franck Winterstein et sa bande, au moins 10 hommes. Sans doute depuis des mois. Depuis que la vague de cambriolages a débuté. Une série sans précédent : 232 délits recensés dans l'Allier, la Creuse, le Cher et l'Indre. En seulement un an.

Le triste record cloue la gendarmerie au pilori. Dans les bistrotts et les salles des fêtes, entre deux verres de Reully, on blague sur l'impuissance des gendarmes. La presse les enfonce. En aparté, les élus les dénigrent.

Des mois d'enquête. Des semaines à les repérer, à serrer les mailles du filet. Les dernières nuits passées à surveiller. Pour la gendarmerie, l'enjeu est de taille.

Hier, Lanson a planqué avec le premier groupe de surveillance. Une vigie de chasseurs noyée dans la cime d'un bouquet de châtaigniers que les anciens appellent des *gorces*.

L'intervention est programmée depuis la veille.

— On va couper par les bouchures, annonce Lanson au colonel.

— Tu es fou ! Vous serez à découvert. Le bocage, c'est une terre de guérilla, propice aux

embuscades. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils les ont façonnées, ces haies : pour protéger leurs champs et leurs troupeaux.

— Ils ne s'attendent pas à ce qu'on vienne par là. Je suis plein de surprises, c'est ce que tu apprécies chez moi, n'est-ce pas Francis ?

Son camarade de promotion à Saint-Cyr étouffe un soupir.

C'était hier.

Ce matin, à mesure qu'ils approchent de l'objectif, Lanson se surprend à douter. Une petite boule dans l'estomac.

Peut-être aussi parce que c'est son ultime intervention. Après ce coup d'éclat, il raccrochera.

L'intersection vers la commune de Cluis. Droit devant, la lisière d'une forêt.

La vallée noire. Terre de maléfices, de sorcières et de légendes, toujours nappée de brouillard. Ici, la forêt fume, en toute saison. La forêt bruit et craque, sans même un souffle de vent, disent les anciens.

Le chauffeur n'en a cure. Il fonce.

La route se dissout dans les ombres des chênes qui les avalent. La Subaru plonge. Ses phares blancs creusent l'obscurité. Des rideaux d'humidité jettent sur son pare-brise des voiles fantomatiques. La forêt étouffe le son du moteur. À l'avant, on ne distingue plus la bande réfléchissante de la chaussée.

Le chauffeur se cramponne au volant. L'impression de passer dans un tunnel végétal. Sans lumière, silencieux. Il n'entend même pas son propre souffle qui s'est accéléré.

Une minute, qui en pèse quinze. Puis la route se relève, émerge de la forêt. On entend à nouveau le moteur ronfler. Le conducteur se relâche.

Éclaircie. L'aube arrache à la nuit des nuances mauves. L'horizon se dégage.

Un plateau. Les coutures sombres des bouchures découpent en rectangle les pâtures d'herbe grasse. Ne manque dans le décor que les vaches, blanches ou *rouges* du Berry.

— La prochaine à gauche, commande Lanson.

Un panneau bleu annonce « Le nid de la sorcière ». Le chauffeur se crispe. Lanson sourit.

Le convoi progresse, tous feux éteints. Un chemin de terre encadré de *têtards*, des arbres élagués pour le bois de chauffage. Le jeune gendarme étouffe un cri de surprise. Dans l'obscurité, les troncs courts de ces arbres surmontés d'une excroissance font penser à des têtes posées sur des billots.

Un hameau. Trois *longères*, de basses chaumières tout en longueur, typiques de la campagne berrichonne, plongées dans l'obscurité. Sortis de nulle part, des chiens les surprennent, aboient puis s'évanouissent.

Le chemin se crevasse. Cahote les véhicules et les hommes. Une clôture barbelée coupe la voie. Un panneau de bois est accroché de travers. « Propriété privée. Défense d'entrer ».

À droite, un sentier herbeux. Un bosquet d'ormes entouré de genévriers et d'aubépines cache le poste de surveillance installé hier soir. L'un des deux gendarmes en faction descend saluer Lanson.

— La vigie n'a pas bougé d'un pouce. J'ai vu son ombre il y a une heure. Vous pouvez passer par la clôture, j'ai pété le cadenas.

Lanson remarque l'inquiétude sur le visage de l'homme fatigué. Et son soulagement de rester en retrait.

La vingtaine d'hommes ajustent leur équipement. Crissement des bandes *velcro* sur les gilets

pare-balles, claquement des fusils à pompe, grésillement des talkies.

Lanson répète les consignes.

L'accès aux trois autres chemins est neutralisé depuis 4h30. Les groupes nord, ouest, sud, avanceront de conserve. L'unité en fer de lance neutralisera le premier poste à l'est.

Derrière la clôture, un champ en légère pente, encadré de bouchures. En face d'eux, des taillis d'un bon mètre de haut coupent net la perspective.

Pas une once de vent. Pourtant les haies bruissent. Comme si des animaux ou des hommes rampaient derrière.

Lanson scrute les regards, la tension sur les visages.

Silence forcé, gestes au ralenti. *Ne pas les laisser gamberger. Ne pas réfléchir. Foncer !*

— Go !

Au pas de charge, les hommes, courbés, longent les haies. L'herbe est humide et haute. Des odeurs d'humus leur sautent au nez.

L'équipe de surveillance a taillé à la machette des passages dans les murs végétaux.

L'aube monte. Le paysage moutonne. Encore deux champs. Un sentier le traverse. En surplomb, le corps de ferme se détache de l'horizon.

Les hommes sautent un muret partiellement effondré. Le deuxième poste de guet, comme le premier, est vide.

— On accélère ! insiste Lanson, en scrutant le ciel.

L'aube progresse plus vite qu'eux.

Ils foncent au pas de course sur l'herbe mouillée. 200 mètres à vue. En face, l'aile droite du corps de ferme, aveugle. Le groupe s'aligne le long du mur. La respiration de Lanson s'accélère.

Une odeur de brûlé le surprend. Regard sur son adjoint qui s'avance jusqu'au bout du mur. Se retourne vers lui. Négatif. Rien à signaler.

Lanson se demande pourquoi on n'entend pas les chiens. Un vieux paysan en avait pourtant repéré trois.

— C'est trop calme, chuchote Lanson.

Il lève la main. Le groupe se jette à plat ventre sur l'herbe humide.

*Où sont les zones éclairées ? Pourquoi aucune lumière ? Aucun bruit, aucun mouvement. Ça veut dire personne en faction ?*

L'impression que quelque chose ne tourne pas rond. Lanson contacte les chefs de groupe par SMS. Ils sont tous passés sans encombre sur les trois autres chemins. Donc, sans résistance.

Un coup d'œil aux lunettes infrarouges. Aucun signe de vie dans la cour. Mais toujours cette odeur de brûlé.

— Ils sont tous morts là-dedans, ou quoi ?

Il garde cette pensée pour lui. Ne pas montrer d'hésitation. Il renvoie un message : *Go* ?

Réponse du colonel. Cinq lettres silencieuses : *Allez !*

La ferme est encerclée.

Il attend encore quelques secondes, les yeux levés vers le ciel qui jaunit. Enfin, le bourdonnement de l'hélico.

L'homme de tête bondit devant le fusil à lunettes du tireur d'élite. Lanson dégage son arme. Manurhin MR73 calibre 357 Magnum. Souvenir de son passage au GIGN. De quoi oublier la boule dans son ventre.

Le groupe investit la cour. Longe le corps de ferme, trois bâtisses de trois étages aux volets clos. Les hommes se divisent en binômes. Se positionnent devant la porte de l'habitation principale aux murs chaulés. Bloquent chaque ouverture des bâtiments, des étables, du hangar.

À 5h43, un coup de bélier fait sauter la porte centrale éclairée par le faisceau du projecteur de l'Ecureuil de la gendarmerie nationale.

### 3.

La porte principale, fracassée. Les entrées, enfoncées à la masse. Les pales du rotor soulèvent la terre. Les volets de bois claquent. L'écho se répercute d'une façade à l'autre.

Des éclats de lumière derrière les murs et les ouvertures, les planches des appentis et des étables. Les bouches des caves s'embrasent.

L'hélico reprend de la hauteur. Son projecteur éclaire toute la propriété.

On entend la cavalcade des rangers. Les portes intérieures enfoncées à coups de crosse ou de pied. Les ordres des gendarmes qui tonnent.

Lanson est resté dans la cour. Le talkie dans une main, son arme dans l'autre. Son regard est tourné vers l'arrière du bâtiment. Le faisceau du projecteur aérien a débusqué des carcasses de véhicules carbonisées.

*C'est donc ça, l'odeur ?*

*Ils ont mis feu à leurs propres véhicules ou quoi ?*

Le mauvais pressentiment revient mordre son estomac.

Il traverse la cour pour examiner les carrosseries fumantes de plus près, lorsque le disque de l'assaut dérape.

Des cris d'effroi. De femmes, d'enfants.

Des pleurs.

Un hurlement.

Une femme.

Un autre hurlement. Plus rauque.

Un volet claque sur la façade de la bâtisse centrale. Au rez-de-chaussée. Une fenêtre s'ouvre avec fracas. La tête décomposée d'un gendarme surgit.

— Par ici, commandant !

Lanson fonce par la porte principale. Aperçoit dans le couloir deux ombres qui courent sans bruit. Il braque sa torche. Les fugitifs ouvrent un volet. Il bondit, mais une douleur fulgurante dans sa cuisse droite coupe son élan. Trop tard. Ils ont sauté par une fenêtre, côté arrière de la bâtisse. Il a remarqué brièvement un éclat de lumière, comme une boucle d'oreille brillante que porterait le deuxième fuyard.

— Attrapez-les !

Lanson range son talkie derrière sa veste. Serre les mâchoires. Monte l'escalier en se tenant la cuisse. Les marches craquent comme du bois mort.

Un couloir obscur, troué par les jets de lumière des lampes-torches.

*Pourquoi ils n'allument pas ?*

Lanson éclaire le plafond. Des ampoules éclatées pendent au bout de fils dénudés.

Du fond du couloir lui parvient une odeur répugnante. Et des cris de femmes, des pleurs hystériques d'enfants. Et un homme qui râle.

À l'entrée d'une vaste salle d'une trentaine de mètres carrés, ses hommes semblent terrifiés. Le jeune gendarme, à terre, les yeux révulsés, se tient la gorge. À ses côtés, le tireur d'élite, à genoux, tente de comprimer sa blessure. Lorsqu'il décolle légèrement sa main poissée de sang, Lanson découvre le manche d'un canif planté dans le cou du blessé.

— L’infirmier, vite ! Et demandez à l’hélico s’ils peuvent le prendre en charge, sinon prévenez celui du SMUR ! crie Lanson.

Son adjoint, livide, balbutie :

— Un gamin lui a sauté dessus quand on a poussé la porte. Bon Dieu, il ne devait pas avoir plus de 14 ou 15 ans...

— Signalement ?

— Assez costaud. Au moins 1 mètre 75. Cheveux longs. Rien remarqué d’autre. Ah si, au moins deux diamants dans l’oreille. Droite, il m’a semblé.

*Celui qui a fui devant moi ! Je me fais vieux décidément !*

— Commandant, vous devriez venir voir.

Voix sinistre d’un brigadier, du fond de la salle.

Lanson le rejoint en s’éclairant.

Au sol, de vieilles lattes de bois couvertes de paille. Des traînées d’urine jusque sur les murs. Des matelas vides, puants et moisis. Des mangeoires pour cochons. Des restes de nourriture, certains pourris. Des résidus de vomis.

Contre le mur du fond, sous des fenêtres ouvertes, des enfants plus jeunes, couchés ou agenouillés sur la paille, gémissent, terrorisés, leurs bras protégeant leur visage. D’autres sont inertes, allongés sur le côté ou à plat ventre, le front contre le parquet souillé par leurs excréments. Ils sont seulement vêtus d’un slip.

Lanson examine les corps dans le faisceau de sa lampe torche. Repère des estafilades sur les épaules et au bas de dos maigres. *Des coups de fouet*. Il repère aussi des cloques sombres sur les bras décharnés. *Des brûlures de cigarettes*.

Il braque la lumière sur un éclat métallique.

— Bordel !

Les hommes le rejoignent. Lanson désigne les chevilles des gamins inertes. Quatre torches éclairent la scène.

— Vous croyez qu’ils ont une pince monseigneur, les gars du PSIG ? demande le brigadier.

Reliées à des poutres, des chaînes métalliques trempent dans des ruisseaux d’urine. À l’autre bout, une demi-douzaine de gosses, les fers aux pieds.

Ils ont fouillé le corps de ferme jusqu’à la dernière étable. Jusqu’à la nausée.

Lanson en ressort hagard, livide. La fillette nue sous la charrette, il ne l’oubliera jamais. La jeune capitaine qui les accompagne la dissimule sous une couverture et se dirige vers un véhicule des pompiers qui vient d’arriver.

Tous les occupants de la ferme sont regroupés dans la cour.

Des femmes, plus ou moins jeunes, crient en étreignant des enfants tremblants de peur. Certaines crachent sur les gendarmes. Des hommes âgés ceinturent des ados qui brandissent leurs poings en hurlant, leurs yeux crevant de haine. *Qui sont les victimes ? Qui sont les bourreaux ?*

Lanson considère la meute. Dégaine son arme qu’il avait rangée dans son holster. S’apprête à tirer en l’air, mais se ravise et laisse retomber son bras.

Un signe à son adjoint. Les deux hommes, suivis d’un gendarme, se dirigent vers le hangar le plus proche. Le faisceau du projecteur de l’hélicoptère les perd un moment.

L'aube déroule sur la lande son tapis de lumière mauve.

Lanson ressort. Son adjoint et le gendarme tirent quelque chose dans leur sillage. L'hélico remonte en vol stationnaire.

— Bon, on va se calmer maintenant !

La voix de Lanson se noie sous les cris et les invectives. Un crachat effleure sa joue.

Il ordonne :

— Action !

Son adjoint et son collègue s'écartent. La bouche d'un tuyau apparaît dans la lumière. La puissance du jet d'eau couche les occupants de la ferme comme de l'herbe fauchée.

— Ça suffit, Stéphane !

La silhouette massive du colonel s'encadre aux côtés de Lanson. Le grondement de l'hélico revient. La cour s'éclaire comme en plein jour. Les interpellés se sont ratatinés tel du mauvais raisin. Le colonel inspecte un à un les visages.

— Des vieux, des femmes, des gamins... Mais où sont les hommes ? Où sont passés les Winterstein ?

Le regard des deux officiers se croise. Lanson est livide.

## 4.

— On les a prévenus, Didier ! Sinon, tu peux m'expliquer comment ils ont pu s'en tirer ?

Derrière le vaste garage de la caserne d'Argenton, Lanson fulmine au téléphone.

— Bordel, ils étaient cernés ! Soixante hommes mobilisés, sans compter la dizaine en planque ! Et avec ça, on se retrouve avec un homme blessé grièvement, et deux fugitifs qui arrivent à passer entre les mailles du filet ! Quelle réussite !

Son frère, numéro deux du commissariat de police, laisse son aîné se calmer.

— Attends, Stéf'... Qui était au courant de l'intervention ?

Il réfléchit à haute voix.

— L'état-major, le colonel, moi et mon adjoint...

— Et chez nous, complète son frère, les flics attachés à la Cellule commune anti-cambriolages.

Un silence. Lanson s'arrête net devant le mur du garage.

— Bon sang !

Un nom vient de traverser sa tête.

— Tu penses la même chose que moi, frerot ? demande le policier.

— LESPOIR !

Il respire tout en essayant de détendre, en appui contre le mur, sa cuisse blessée. Sa retraite est compromise.

Il ne raccrochera pas avant d'avoir mis la main sur Franck Winterstein et sa bande. Pas avant de leur avoir fait payer. Pas avant d'avoir réglé son compte à l'enfoiré qui a vendu la mèche. L'adversaire de son frère au commissariat. Qui a tenté récemment de capturer, seul, Franck Winterstein. *C'était du pipeau, du flan, tout ça !*

— Lespoir, je m'en occupe, Stéf' ! Laisse-le-moi ! Je vais lui pourrir la vie pour qu'il sorte du bois ! promet son frère. On finira bien par le confondre.

— Il y a toujours un homme à nous dans son équipe ?

— Qu'est-ce que tu crois ! J'ai pris mes précautions !

— Fais-le parler ! Je veux tout savoir des agissements de Lespoir depuis hier ! Et tu surveilles ses communications, et celle de notre Franck !

Son portable vibre. Un message.

— Didier, tiens-moi au jus. Je te laisse.

« Je dois te dire quelque chose d'important ».

Lanson relit le texto plusieurs fois. Il ne sait pas comment l'interpréter. Avec cette journée qui a si mal commencé...

Ses gros doigts pianotent sur son Iphone :

« Quelque chose de positif, j'espère ? ».

Il appuie sur « Envoi » en hésitant.

La réplique fuse.

« Tu doutes de moi ? ».

Il se sent pris à son propre piège.

« NON ».

Elle répond tout aussi vite.

« Quelque chose de très positif. Et puis... ».

La suite arrive au bout de trente secondes. Interminables.

« Tu vas beaucoup aimer ma tenue... Sous ma jupe fendue. À tout à l'heure... T'embrasse là où... humm... ».

Sa tension, ses muscles se relâchent. Une agréable sensation monte comme une caresse.

Il l'imagine, reposant sur ses genoux, sa tête dans son cou, s'enivrant de son parfum capiteux.

— Commandant ?

Il est adossé au mur, les yeux fermés.

— Ça va, commandant ?

Il se rend compte qu'on lui parle. Ouvre des yeux un peu abrutis, comme après un réveil comateux. L'adjudante de service, engoncée dans un uniforme qui la boudine, esquisse un sourire timide. Lanson se rend compte que sa rêverie a réveillé quelque chose dans son pantalon.

— Oui ? dit-il d'un ton sec.

Il se redresse. Ajuste sa tenue.

*Bander pour ce thon... Manquerait plus qu'elle le remarque ! Décidément, quelle journée !*

— Le colonel vous attend.

— J'arrive de l'hôpital de la Châtre.

Le colonel vient d'entrer dans le bureau un café à la main. Il se laisse choir sur un siège en face de Lanson. À voir son visage crispé, les nouvelles ne sont pas bonnes.

— Le jeune a perdu beaucoup de sang. Son état est critique. J'ai prévenu sa compagne...

Lanson encaisse. Le jeune gendarme inexpérimenté d'Orsennes avait tellement insisté pour participer à l'intervention qu'il avait pris seul la décision de l'incorporer dans l'équipe. Et aussi parce qu'ils étaient un peu justes en effectif.

— La battue continue pour retrouver son agresseur.

— Et les fillettes trouvées dans l'étable ? demande Lanson.

— Ils sont en train de les examiner. D'après les premières constatations du corps médical, elles servaient de « quatre heures » aux plus grands...

Lanson balance son poing sur la table.

— Quelle merde ! Des enfants prisonniers, contraints au vol et à la cambriole. Des adultes dont on n'est pas capable de déterminer le rôle exact : victime ou geôlier ? Ou les deux ? Notre affaire dépasse de loin l'organisation de cambriolages en série et de recel. Ce ne sont plus les méthodes à l'ancienne du père Albert. Je ne suis d'ailleurs pas certain qu'il approuve ces pratiques dégueulasses.

— La nature a horreur du vide. Albert sur la touche, le temps de purger sa peine, Franck le remplace et le fiston passe à une autre échelle.

— Ces pratiques sont celles des mafias de l'Est, pas de nos Manouches à nous.

— Franck a trouvé des alliés. Beaucoup plus nuisibles que nos clients habituels. Au fait, on sait comment ils nous ont échappé...

Le visage de Lanson se crispe.

— On vient de se rendre compte qu'une grange avait brûlé, au bord de la route de Sainte-

Lizaigne, sur le chemin le plus au sud. En début de soirée. « Vigie 1 » a bien vu arriver les pompiers. Et c'est là qu'il y a un hic.

Le chef de corps avale une gorgée brûlante, grimace et repose le gobelet.

— Je viens d'avoir le patron du SDIS. Ils n'ont jamais envoyé personne !

Lanson écarquille les yeux.

— On leur a volé deux camions et une camionnette au centre de secours de Saint-Gaultier. Ils s'en sont seulement aperçus ce matin.

— Ça prouve bien qu'ils ont été prévenus !

— J'ai déjà alerté Kieffer. Tu crois vraiment que c'est Lespoir ? Je sais bien qu'il a été évincé de la cellule commune qu'on a montée avec la police, mais de là à entrer en contact avec les Winterstein et les alerter... Pour un futur commissaire...

Un sourire ironique sur les lèvres du colonel.

— Kieffer est une politique, tu sais bien qu'elle ne bougera pas, assure Lanson. Didier mènera une enquête en interne.

Les deux complices se regardent dans les yeux. Des rides de dépit encadrent le regard las du colonel. Lanson rompt le silence.

— On les aura. On leur fera payer pour le jeune. Il nous reste encore un hameçon.

— Ouais, je la connais ta dame d'atout. J'espère que nos amis de la police ne feront pas tout foirer cette fois...

Lanson sourit.

— Justement, j'ai du nouveau. Notre Franck a appelé la dame en question il y a une heure. Il doit passer la prendre un de ces prochains soirs, à la sortie du bar. C'est pas un scoop, ça... ?

— Je préviens Kieffer ?

— Je ne préfère pas. Je vais le choper moi-même, avec Didier. Seul le résultat compte.

— Ton frère est plus sûr, c'est certain... En attendant, va te reposer, Stéphane. Tu as vraiment l'air d'un vieux gendarme usé.

Comme s'il parlait pour lui, le colonel se lève péniblement en prenant appui des deux mains sur le bureau. Au moment de quitter la pièce, il remarque sur le visage de Lanson une expression qu'il connaît bien. Celle du séducteur qui va rencontrer sa dernière conquête.

— Elle s'appelle comment cette fois ?

— Francis, même à toi, je ne peux pas le dire...

— Il est connu à ce point, le cocu de service ?

— Encore plus que tu ne crois...

— Un jour, tu vas finir par avoir de sérieuses emmerdes, Stéphane...

## 5.

Un pied sur le rebord du lit, la jeune femme rehausse ses escarpins. Ses cheveux en cascade devant son visage, sur son épaule. Le contre-jour dessine sa silhouette et masque sa nudité.

Allongé sur le drap, Lanson observe ses doigts qui pincet la boucle de sa chaussure. Son regard embrasse le galbe de sa jambe, la courbe de ses hanches et ses seins qui tombent comme des obus.

— On mate, commandant ?

Il s'avance jusqu'à sa jambe en équerre. Elle change de pied. La pointe de son talon pique le drap. Elle pose la paume de sa main sur sa cuisse, glisse délicatement sur sa peau frémissante. Jusqu'à la courbe de son genou qu'elle griffe de ses ongles. Juste assez pour l'exciter.

— Ça te plaît, on dirait...

Ses escarpins attachés, elle se redresse. Jette sa tête en arrière. Étire sa chevelure, dispersant des poussières que le soleil dore au vol. Ses seins rebondissent. Ses tétons pointent.

— Il faut que je te parle.

Lanson se raidit. Change de position. Pose sa tête au creux de sa main, un coude en appui sur le matelas. Adossée contre le mur, dans la lumière qui lorgne derrière un rideau. Il peut mieux voir l'éclat noisette de ses yeux, son front plissé, sa superbe bouche, tout à coup plus serrée, sa mâchoire délicate qui se crispe.

— Il est temps que ça se termine, je n'en peux plus de faire semblant.

Sa respiration creuse son abdomen et tend ses seins. Dans son cou, au-dessus de sa poitrine, la sueur forme un collier de petites perles.

— Ce soir, je lui annonce que je le quitte.

Lanson avance la main et caresse son mollet. Dans le clair-obscur, sa peau absorbe son geste. Elle frissonne.

— Je t'ai raconté notre histoire. C'est arrivé parce qu'il était jaloux, maladivement jaloux. Il s'est mis à picoler pour apaiser ce feu qui le rongait...J'avais besoin de te le dire...

Les doigts de son amant redessinent l'intérieur de ses cuisses.

— Il avait de bonnes raisons d'être jaloux. Tu vois, je suis aussi coupable que lui. Ne me demande pas avec qui... Si je le lui avais dit, il serait devenu fou.

Ses mains glissent sur les hanches de la jeune femme, lui déclenchant de délicieuses petites décharges.

— Cette jalousie, on l'a payée tous les deux. On porte le boulet ensemble...

Lanson se redresse au bord du lit. Elle se love contre lui, offrant sa poitrine aux caresses de ses mains larges.

— Je veux oublier. Je veux passer à autre chose. Il y a prescription...

Il embrasse son cou. Elle chavire et se laisse glisser.

— Prends-moi encore... aussi fort que tu peux...

Elle descend toujours la première. Ajuste sa perruque et son chapeau dans le miroir de la salle de bains avant de quitter le studio. Ce sera la dernière fois, se dit Lanson, quand la porte se referme.

Il l'entrouvre juste derrière elle, se surprend à écouter le tac-à-tac de ses talons dans le couloir, dans l'escalier. Le son s'estompe. Il se précipite vers la baie vitrée et s'avance sur le balcon. Elle trotte au bord de l'allée, rasant le mur au plus près. Une main tient son couvre-chef à larges bords

qui la protège du soleil et des regards indiscrets.

Il sait qu'il y en a. Il connaît les noms.

Elle se dirige vers le pont qui enjambe l'Indre devant le moulin récemment rénové. Il ne sait même pas où elle gare sa voiture. Assez loin pour qu'on ne la remarque pas. Demain, elle n'aura plus besoin de se cacher.

Il reste un moment sur le balcon. Le regard plongé vers le parking. Un épicéa cendré trône au milieu, entouré de haies.

Des haies parfaitement taillées, au cordeau.

Il repense aux bouchures du Boischaut. Il aurait dû rester sur place toute la nuit pour surveiller le dispositif ; ils étaient faits comme des rats et pourtant, ils se sont échappés.

Les images de la dernière étable reviennent le bousculer.

Il a besoin de prendre l'air pour les chasser.

Lanson chemine sur la promenade, le long du muret qui surplombe la berge des eaux tranquilles de l'Indre. Il s'amuse à frôler les branches des peupliers qui dégoulinent comme des cheveux de femme.

Il repense aux paroles de sa maîtresse.

« Ce soir, je vais lui dire que je le quitte ».

Il contourne le lac de Belle-Isle, s'amuse à fouler le gazon en traînant les pieds comme un gamin. Finit par s'asseoir dans l'herbe, les coudes sur les genoux.

La douleur dans sa cuisse s'est calmée. Deux cachets d'Ibuprofène ce matin. Et un long massage par des mains expertes.

Dans la poche arrière de son jean, son portable vibre.

Lanson se rend compte qu'il s'est assoupi.

Le jour commence à décliner. Les eaux du lac de Belle-Isle rougeoient. Sur les allées, les joggeurs et les VTTistes ont chassé les mamans et les poussettes. Devant la guinguette, les gamins du club de voile tirent des Optimist sur la berge en poussant des cris.

Lanson reconnaît le numéro qui s'affiche et décroche en souriant.

— Tu ne peux déjà plus te passer de moi ?

Soupir amusé. Il adore la mimique de son petit museau quand elle fait ça.

— Que tu crois... Je ne suis pas une Pénélope.

Il adore leurs joutes verbales. Elle déteste ses silences, alors il se tait.

— Arrête avec ça ! gronde-t-elle.

— Ça quoi ?

— Tu sais bien... ! Ne rien dire, ne pas me répondre...

— Je t'écoute, c'est tout.

— Tu es loin du studio ? J'ai oublié quelque chose.

— Un truc compromettant ?

— Stéphane, parfois tu n'es pas drôle.

— Je ne suis pas loin. J'ai dérivé du côté de Belle-Isle. En face de la guinguette. Ok, chérie, je repasse au studio. Demain matin, je remonte vers chez toi. Je te le déposerai.

Lanson se relève et prend la direction de son studio d'un pas détendu.

L'allée, calme, comme d'habitude.

Son immeuble en face. Lanson marche de l'autre côté de la route, pour échapper au feu du soleil couchant. Il traverse à hauteur d'un magasin de meubles, l'épicéa bleu cendré en ligne de mire. Du trottoir, il voit le parking qui s'est rempli, et entre deux véhicules, les cuivres de sa moto qui scintillent.

L'épicéa masque la façade de sa résidence.

Aux abords du parking, la vue se dégage. C'est à ce moment-là qu'il remarque une tache blanche sur l'un des balcons du bloc B.

Il pense d'abord à une parabole. Puis chasse cette idée stupide : dans cette résidence de standing, elles sont interdites.

Il presse le pas.

Il est à une quinzaine de mètres. Sa vue est moyenne. Par coquetterie, le séducteur a toujours refusé le port de lunettes.

Ce qu'il aperçoit en plissant les yeux le force à se presser.

Il y a quelqu'un sur le balcon. Sur le rebord. Enveloppé dans un drap blanc.

Il crie. Agite les bras.

La personne ne bouge pas.

Lanson crie plus fort. Accélère. Une pointe de douleur s'enfonce dans sa cuisse et coupe son élan.

Sur une jambe, il sprinte comme il peut. À chaque pas, la douleur s'enfonce un peu plus.

Il est tout près du balcon, qu'il ne quitte pas des yeux, le cou tendu.

Dix mètres.

Il la distingue. Ses jambes nues dans le vide.

Il hurle :

— Eh, vous faites quoi là-haut ? Descendez de là !

Huit mètres.

La personne ne réagit pas. Semble ne pas l'entendre. Il a pourtant l'impression qu'elle le regarde.

Six mètres.

Encore un effort.

La douleur mord son muscle, lui arrache un gémissement.

Quatre mètres.

Il a sauté sur un terre-plein engazonné, entre l'allée et un sentier de terre battue qui se prolonge jusqu'au tournant vers la promenade.

*Pourquoi elle n'entend rien ?*

*Pourquoi elle ne réagit pas ?*

Plus que trois mètres jusqu'à un massif de fleurs qui entoure la résidence.

Il est presque sûr de pouvoir la cueillir au vol, si jamais...

Il a baissé les yeux une seconde en coupant son élan.

Quand il redresse la tête, le drap blanc s'est envolé. Il reste en suspens au-dessus de lui, tandis qu'un corps se fracasse à ses pieds.

Le souffle coupé, et comme s'il ne pouvait admettre ce que sa conscience tente de lui faire comprendre, Lanson pointe son regard vers l'endroit où la personne était assise.

Et réalise qu'elle est tombée de son balcon.

## 6.

— Veuillez décliner votre identité.

Il fait froid. La pièce semble vaste. Il n'en distingue pas les contours, ni le plafond, noyés dans la pénombre. Ça sent l'humidité et une odeur de sueur qui lui rappelle l'armée.

Il est assis sur une chaise si dure qu'il change sans cesse de position.

En face de lui, quatre personnes, plongées dans une sorte de brouillard. Il ne voit que leurs bouches et leurs mentons. Elles doivent être assises sur des chaises plus hautes que la sienne. Elles le dominant. Il n'aime pas ça, qu'on le regarde de haut.

— Yann Lespoir. Commandant de police. Je dirige la brigade de sûreté urbaine de...

— Votre grade ne jouera pas en votre faveur, grince la voix d'un homme moustachu.

— À en croire votre supérieur hiérarchique, vos états de service sont pourtant convenables, continue la première voix, au timbre grave. Alors, expliquez-nous pourquoi...

La bouche de son interlocuteur reste en suspens. Son menton s'affaisse. Sa lèvre supérieure se couvre d'un nez proéminent.

Ça lui rappelle quelqu'un.

*Kieffer ? Qu'est-ce qu'elle fout dans le jury ?*

Il veut se lever mais son corps semble ligoté à la chaise.

— ...pourquoi vous n'avez pas participé à l'intervention, ce matin ?

— Qu'est-ce que ça a voir avec le concours de commissaire ?

— C'est nous qui posons les questions, commandant ! Alors, pourquoi ? On vous a jugé inapte à une action d'envergure sur le terrain ?

— C'est quoi votre problème ? Vous êtes un flic de bureau ? grogne le moustachu.

Les questions le frappent comme des balles sur un gilet en *kevlar*. Lespoir commence à bouillir.

— Mon problème ? Je n'ai pas de problème, moi ! Tout ce qui se passe en dehors de l'agglomération, c'est l'affaire de la gendarmerie.

— Justement, comment s'est passée votre dernière intervention ? attaque une voix de stentor.

Lespoir sursaute.

— Mais parfaitement bien... !

— Ce n'est pas ce que soutient votre homologue de la gendarmerie, le commandant Lanson..., poursuit la même voix.

— Lanson ? Mais qu'est-ce que... ?

— Le 30 avril, vous avez tenté, seul, d'appréhender Franck Winterstein. Pourquoi vous n'avez pas prévenu la gendarmerie alors que vous étiez sur leur territoire ? Ou au moins, la cellule anti-cambriolages dont vous faites partie ?

*C'est quoi cette comédie ? Pourquoi ils se cachent derrière leurs masques de brouillard ?*

Lespoir explose.

— Mais c'est VOUS qui avez un problème !!! Je révise comme un malade depuis des mois, j'y bouffe mes soirées et mes nuits. Dans mes cauchemars, je crie vos putains d'articles de loi, je réveille même ma femme qui s'effraie, j'en ai mal à la tête, le crâne qui explose à force de me gaver le ciboulot pour votre concours de merde. Je dors mal, je suis crevé en permanence, je dois prendre des... enfin, des vitamines..., pour tenir le coup ! Et vous me reprochez de ne pas avoir été convié à

une intervention !!!

— Calmez-vous, monsieur Lespoir. Un futur commissaire doit pouvoir garder son calme en toute circonstance, dit la voix grave.

— Mais je les emmerde, les frères Lanson. Ils n'ont jamais pu me blairer, le bellâtre Stéphane et son crétin de frère Didier ! C'est lui qui m'a fait porter le chapeau. Il a monté tout le commissariat contre moi, toute la clique qu'il dirige au doigt et à l'œil ! Je l'emmerde ! ET JE VOUS EMMERDE AUSSI, VOUS ET VOTRE PUTAIN DE JURY !

Le brouillard se diffuse, comme un gaz mortel. Des murs de silence se dressent, l'étouffent.

— Allons, commandant, reconnaissez que vous avez foiré votre intervention..., relance le moustachu, d'un ton narquois.

Il ne voit même plus leurs bouches. Rien qu'une façade de brume.

— Mais montrez-les vos gueules au lieu de les planquer ! Montrez-vous !

Il a hurlé si fort que l'écho de ses mots rebondit contre les murs de brouillard. Qui les amplifient, les démultiplient...

« Montrez-vous, montrez-vous, montrez-vous... ».

Ses mots n'en finissent plus de rebondir. D'un coup, ils éclatent, ploc, ploc, ploc... comme des ballons crevés.

Silence.

Lespoir a l'impression de suffoquer.

— Désolé...

La scène s'éclaire aussi sec.

Le jury.

Les jurés.

Leurs visages coupés du nez au menton grimacent.

— Alors, on décide quoi ? Pensez-vous que le commandant Lespoir ici présent est apte à passer au grade de commissaire ?

Leurs bouches se figent dans un même sourire carnassier. Leurs visages pivotent. Se regardent. Se consultent. Mouvement de hochet du menton, tous en même temps.

La nervosité gagne Lespoir. Un python grimpe sur sa jambe.

Mentons, bouches, nez, se tournent vers lui, tendus. Leurs mains s'avancent, poings fermés.

Le verdict.

Comme un seul homme, ils abaissent leur pouce en ricanant.

— Franchement, vous n'êtes pas bien parmi nous ?

Lespoir s'étrangle, le python autour de son cou.

Il veut parler. La gueule du serpent s'insinue dans sa bouche.

En face, ils rigolent.

Le brouillard entourant leurs visages se lève, les éclairant de bas en haut. Les masques tombent. Une moustache disparaît.

Lespoir reconnaît deux hommes.

Stéphane Lanson et son frère Didier. Qui rient à gorge déployée.

Et même leur voisin se moque de lui.

Ou plutôt leur voisine.

Lespoir sursaute. Le python s'est évanoui, mais les mots restent plantés comme des agrafes au fond de sa gorge.

Le regard moqueur de la voisine se fixe sur lui. Il expulse les mots dans un long cri d'angoisse.

— Mais c'est une mascarade ! Toi aussi, tu es contre moi, Isa ! ?

Il a reconnu sa femme.

La lumière éclaire la dernière personne à droite. Assise dans une chaise roulante. Visage rond et peau d'ananas, un peu bouffi. Des yeux globuleux qui se moquent et qui s'abaissent sur son poing tordu, pouce vers le bas. *François !*

Son propre fils.

L'adolescent rit tellement fort qu'il commence à s'étouffer. Ses voisins s'esclaffent.

Lespoir voit les mains de son rejeton se porter à sa gorge, ses yeux s'écarquiller. Il bondit mais ses bras ne décollent pas des accoudoirs et son dos de la chaise qui le retient prisonnier.

*Mais c'est quoi ce sortilège ? !*

Lespoir crie :

— Vous ne voyez pas qu'il s'étouffe ?

Les autres se marrent à se décrocher la mâchoire.

Lespoir pousse un hurlement primal.

Et tout s'efface.

— Eh, Yann, ça va ?

Bonnenfant, son adjoint depuis deux ans, le secoue par l'épaule. Il émerge, hébété, et met quelques secondes à réaliser qu'il se trouve dans son bureau, à l'hôtel de police.

Il se passe la main sur le front. En sueur.

— Putain, quel cauchemar !

— Une séance de torture par les frères Lanson ?

— Tu ne crois pas si bien dire...

— Tu as dormi cette nuit ?

— Un peu. Levé à 4h30 comme d'hab'. Les révisions. Il est quelle heure ?

— 17h30. Tu ne tiendras jamais si tu continues à ce rythme. T'es crevé, Yann. Rien qu'à voir ta tronche.

— Pierre, c'est le moyen le plus rapide de me tirer d'ici. Tu le sais bien !

— En attendant, la commissaire te demande.

Au commissariat, il y a deux camps. Celui de Didier Lanson, le chef de la BAC et des unités de patrouille sur la voie publique. Lespoir le déteste. Hâbleur, provocateur, il règne sur sa clique de Berrichons et tous lui répondent au doigt et à l'œil.

Et il y a le camp des « non-alignés », principalement dans la Brigade de sécurité urbaine, qui est chargée des enquêtes et que Lespoir commande. Au milieu, la commissaire Kieffer, bien obligée de composer avec la majorité berrichonne. Même si tout le monde sait qu'elle fait des pieds et des mains pour obtenir des renforts qui ne sont pas du cru. Histoire d'équilibrer les forces en présence.

Dans le couloir, deux agents en tenue encadrent un émigré noir qui s'explique en moulinant des mains. La conversation s'arrête au passage de Lespoir. Les policiers écrasent un salut réglementaire, assorti d'une moue tellement expressive que l'étranger aussi se fige.

L'attitude se propage dans les couloirs suivants. Lespoir arrive, les hommes grimacent. D'autres font semblant de ne pas le voir. Les femmes étouffent un sourire hypocrite.

Lespoir ressent le malaise sur son épiderme et entre dans le bureau de la commissaire sans frapper.

— Il se passe quoi là ?

— Vous devriez vous asseoir, Yann, dit Kieffer d'un calme olympien.

Il s'installe.

Elle le regarde droit dans les yeux. Lespoir fait exprès de fixer son nez. Un tabou au commissariat : personne n'ose faire allusion au célèbre appendice de la patronne. Sa cloison nasale qui diverge, sa terminaison en bouchon écrasé.

On raconte qu'un jour de colère elle avait filé une droite à un repris de justice. Dix ans après son dernier combat, l'ancienne championne de France poids welter arbore toujours des épaules, des mâchoires et un nez de boxeuse. Et elle parle franc. C'est pour ça que ses hommes, même ceux de la bande à Lanson, la respectent.

Lespoir observe ses mains bosselées et ses avant-bras musculeux qui saillent de sa chemise blanche retroussée.

— Les gendarmes ont trouvé une quarantaine de vieillards, femmes et enfants dans la ferme. Mais la bande a filé.

Il ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire.

— Ça vous amuse, commandant ? reprend Kieffer. Un gendarme a été grièvement blessé. Par un gamin de 14 ou 15 ans. Le colonel pense que les Winterstein ont été informés. Et il se demande si le mouchard n'est pas de chez nous...

Lespoir ne sourit plus.

Il a compris. Il bondit, poings sur le bureau.

— Quoi, ils croient que c'est moi ? Je vais aller dire deux mots à Lanson et à son crétin de frère...

— Yann, arrêtez vos conneries !

Lespoir se lève et claque la porte.

Le bureau de l'unité de sécurité et de proximité. Il entre sans frapper.

Ils sont trois. Assis autour du lieutenant Péberot. L'équipe rapprochée de Didier Lanson.

Regards mauvais, cinglants, qui veulent dire « Dégage ! ».

— Il est là ? demande Lespoir.

— Qui ça ? répond Péberot.

— Le pape, bien sûr...

Péberot déplie son mètre 90. Bien en chair, tête carrée, menton en sabot, du bide mais des poings de boucher. Une *bestiasse* comme ils disent au pays. Lespoir se concentre sur son menton. Avec l'envie d'y imprimer l'empreinte de ses phalanges.

— Il est sorti, Didier ?

— Tu vois bien, non ?

— Il est où ?

— Si j'étais toi, je la ramènerais pas après ce qui s'est passé chez tes copains manouches...

Se jeter dans la mêlée. Leur casser la gueule. D'abord Péberot, puis à qui le tour ?

Les deux autres sont restés en retrait, certains qu'il n'osera pas s'en prendre au lieutenant.

— Commandant, on se calme !

Kieffer apparaît dans l'encadrement de la porte.

Péberot persifle :

— Coucouche le chien, a dit la maîtresse.

— Tu peux répéter ?

— Coucouche...

Une mandale claque contre sa joue droite. *Pas assez rapide, l'animal*. Lespoir a frappé le premier. Péberot est resté planté comme une statue de sel. Ses hommes s'apprêtent à répliquer mais la commissaire s'interpose en rugissant :

— PEBEROT, LESPOIR, ON S'ARRÊTE !

## 8.

Derrière son bureau, le plan de la ville évoque la forme d'un papillon monstrueux qu'on aurait torturé en lui étirant les ailes. À l'est et à l'ouest, les zones commerciales de Déols et de Saint-Maur n'en finissent plus de s'étendre. Au centre de la carte, une épingle noire est plantée à l'endroit où se dresse le « building ». Un peu plus haut coupant l'agglomération en deux parties inégales, la ligne bleue de l'Indre serpente d'est en ouest en longeant la « coulée verte », corridor naturel classé espace naturel sensible, et le lac de Belle-Isle.

Lespoir termine son rapport. Une banale affaire de vol de cuivre au nord de l'agglomération.

*De toute façon, je ne suis plus bon qu'à ça !*

Ses deux index martèlent le clavier de l'ordinateur portable que son fils vient de réparer en changeant la carte-mère. Sur certaines touches, les lettres sont presque effacées.

Bonnenfant se lève sans bruit. Lespoir écoute le ronflement de son PC qui s'éteint. Il s'éclipse en le saluant d'une voix à peine perceptible.

*On ne l'entend pas, ce mec est une ombre*, pense Lespoir, avant de quitter à son tour l'hôtel de police.

Quand il monte dans sa Mégane, il songe aux révisions qui l'attendent. À son fils enfermé dans sa chambre. À sa femme qui va se pointer à une heure indéterminée, en jouant les avocates fatiguées par une stressante journée de travail, à la veille de l'ouverture d'une session aux assises.

Le soleil est tombé sur la ville. Eclaté comme un ballon rouge crevé par la pointe du clocher de l'église de Saint-Christophe.

Lespoir engage son véhicule dans la descente pavée de la rue Saint-Esprit quand la radio de bord crépite.

Il augmente le volume du son. Une personne est tombée d'un balcon, rue de la Bièvre.

*Putain, c'est juste en bas après le pont !*

Le gyrophare d'un véhicule de police éclabousse la façade de l'immeuble qui a glissé partiellement dans l'ombre du grand épicéa du parking. Lespoir freine et se gare à cheval sur un terre-plein.

Des visages effrayés aux fenêtres. Quelques personnes hagardes au pied de la résidence. Un agent de police les enjoint de rentrer chez elles.

Lespoir le salue et derrière lui, aperçoit un drap blanc.

Il avance jusqu'à une bande de terre qui semble faire le tour de la propriété.

La personne est tombée dans un massif de fleurs. Tulipes, ancolies, géraniums. Rouges, mauves, bleus, verts.

Lespoir s'accroupit devant le corps.

Des pieds dépassent du drap.

*Des pieds avec des chevilles énormes.*

Son sang se glace.

Il plante ses deux genoux dans le massif pour ne pas vaciller.

Sous ce drap, il voit le corps de son fils.

Le sol meuble sent l'humus et le terreau frais.

La chute l'a enfoncé sur quinze centimètres au moins.

Il gratte la terre autour des fleurs et des pieds ridiculement petits par rapport à l'épaisseur des chevilles. Découvre des orteils aux ongles rouges. Et soupire, en se dégonflant jusqu'à son dernier souffle. *Des ongles rouges ! Pas le genre de François évidemment... Pourquoi tu te fiches des frayeurs pareilles ?*

Un véhicule du Samu 36 s'annonce à grands renforts d'avertisseur sonore et lui coupe l'envie de sourire de sa panique.

Il se presse de soulever le drap. Sa main tremble en découvrant la victime.

Elle est nue, entièrement nue. Elle a les cheveux légèrement frisés. Des sourcils fins. La tête affreusement inclinée. De sa bouche bave un filet de sang. Un os a déchiré la peau de son épaule droite. D'autres os affleurent, du même côté, de sa hanche et de sa cuisse, sous les plis de chair de son corps obèse.

L'équipe du Samu accourt. Lespoir rabat le drap et se relève, en enjambant la victime pour leur laisser la place.

À cet instant, son talon bute sur quelque chose. Il se baisse. Sa main rencontre un petit objet recouvert de terre. Machinalement, il sort un mouchoir de son pantalon et l'enrobe.

Sa forme lui est familière. *Une pince à cheveux !*

Il est troublé.

*Pourquoi une pince à cheveux alors que les siens sont courts et frisés ? Elle est nue et pourtant, on dirait qu'elle a porté cet ustensile. Sinon, qu'est-ce qu'il ferait là ?*

Il lui semble qu'il a déjà vu cet objet quelque part. Il s'adosse au mur. Cherche à se rappeler.

Il entend vaguement la voix du toubib qui lui parle et met l'objet dans sa poche.

Un des gars de l'équipe du Samu a dressé autour du corps une petite tente en toile bleue.

Le médecin urgentiste fait face à Lespoir qui l'écoute enfin.

— Elle respire ...

Lespoir a l'air de ne pas comprendre. Il fixe son interlocuteur d'un air absent. L'autre hausse les épaules et se tourne vers les brancardiers qui rapploient.

Lespoir pense à autre chose. *Si elle survit, dans quel état...*

Il revoit François dans sa chaise roulante. Il revoit François à terre, hurlant de douleur.

Sa mémoire le propulse sur les lieux de l'accident, devant le garage de leur maison à Cholet.

L'attente des pompiers. Une éternité. Plus d'une demi-heure.

Ils finissent par arriver. Son fils hurle à se décrocher la mâchoire, les jambes broyées.

La douleur du souvenir est fulgurante, insupportable. Il doit agir. Ne plus penser, sinon...

Lespoir hèle l'agent de police d'une voix rude.

— Elle est tombée d'où ?

L'agent désigne du doigt le troisième étage. Lespoir regarde la série de balcons en enfilade.

— Ils sont là-haut...

— Qui ça « ils » ?

Le visage du policier change d'expression. Comme s'il venait de réaliser qu'il avait commis une gaffe. Il se mord les lèvres et se détourne.

Lespoir traverse le parking en courant jusqu'à l'entrée de l'immeuble, où il bouscule un type agité qui descend.

— Vous êtes qui ?

— Le syndic. Je fais aussi office de concierge, répond un homme à la mine déconfite.

— Ne bougez pas de là. On vous interrogera après.

Il gravit les escaliers quatre à quatre, la rage au ventre.

Et toujours son fils qui hurle dans sa tête. Il avait engueulé les pompiers qui venaient de désincarcérer les blessés d'un accident automobile sur l'autoroute entre Nantes et Cholet.

Son cœur bat à tout rompre. Il parvient à l'étage, hors de lui. Au bout du couloir, une porte ouverte. Il arrive sur le seuil. Entend le bruit d'une chasse d'eau. Il entre et surprend deux hommes dans le séjour.

L'un donne quelque chose à l'autre qui le glisse rapidement dans la poche de sa veste. Le premier le remarque, son visage se décompose. Celui du second se couvre d'un masque de colère.

Stéphane Lanson et son frère Didier.

Deux carrures taillées dans le même bois. Charpentées. Epaules larges et carrées. Teint hâlé. Coupe à ras, militaire. Le gendarme un poil plus grand que son frère. Les traits plus réguliers, plus fins. Une impression de puissance brute derrière un sourire charmeur.

Didier Lanson réagit le premier.

— Dégage, t'es pas chez toi, ici !

— Ah bon, je suis chez qui ?

— Chez moi, dit Stéphane.

Voix blême du propriétaire des lieux. Une barre plisse son front. Ses yeux forment deux fentes. Ses épaules tombent. Il sue. Comme un type qui sortirait d'un sauna.

Sur le seuil de la porte, Lespoir met quelques secondes à digérer l'information.

— Elle est tombée de chez toi ?

— Pourquoi tu poses des questions ? aboie Didier.

— J'ai entendu l'appel du central. Je suis venu. C'est tout.

— Dégage ! T'as rien à foutre là ! Y a pas d'enquête !

— Me parle pas sur ce ton !

Lespoir ne bouge pas. Didier Lanson avance sur lui, les poings serrés.

— Et t'étais où ce matin ? C'est toi qui as prévenu les Manouches, hein ?

Il ne recule pas d'un pouce.

— Ma main sur ta gueule, elle ne va pas prévenir quand tu la sentiras, menace-t-il. Demande à ton ami Péberot...

— On va régler ça en bas !

La mâchoire carrée avance.

Didier Lanson est plus grand, plus costaud. Mais Lespoir a la rage.

Il revoit les pieds de la victime qui dépassent du drap. Sa tête affreusement inclinée.

Il repense à la pesanteur que ce connard lui fait subir au quotidien. À tous ces crétins qui lui font la gueule parce qu'il n'est pas dans le bon camp.

Une tête connue entre dans son champ de vision. Bonenfant, le silencieux. Il ne l'a pas entendu arriver.

Didier Lanson profite de la diversion pour lancer son poing. Lespoir est surpris mais le coup n'arrive pas.

Son frère l'a retenu.

— Didier, arrête !

Lespoir recule à la hauteur de Bonenfant.

— Pierre, descends prévenir la commissaire !

— Casse-toi ! beugle Didier Lanson.

— Tu ne perds rien pour attendre !

Stéphane Lanson relâche le bras de son frère.

## 9.

Lespoir est descendu fumer une clope. Ses mains tremblent de rage.

Les véhicules du Samu et des pompiers quittent le parking en trombe, au moment où la voiture de la commissaire s'y engage.

Kieffer n'est pas seule. La substitut du procureur l'accompagne. Jolie blonde, raide dans sa jupe droite. Ses talons aiguille claquent sur le bitume. Sa main manucurée tire sur sa jupe qui en dévoile trop. Elle fait semblant de ne pas remarquer Lespoir.

Bonnenfant expose les faits :

— Une fille de 13 ou 14 ans est tombée du balcon d'un studio au 3<sup>e</sup> étage. Le studio appartient au commandant Lanson de la gendarmerie. Il est en haut avec son frère.

Lespoir se demande ce que les Lanson trafiquaient là-haut quand il les a surpris.

*Putain, la fille s'est jetée nue, même pas une petite culotte. Juste enveloppée dans un drap blanc. Comme l'ange dans le film de Wenders. À quoi ça rime ?*

Une fille obèse. Comme François, avant la pose d'un anneau gastrique en décembre. Sauf que son fils se déplace en chaise roulante.

Il expire longuement. Comme si la fumée pouvait chasser les images de l'accident qui lui mordent les nerfs.

François, paraplégique, handicapé à vie.

Il aurait frappé Didier Lanson rien que pour ça.

Pour que ça lui passe.

Pour que les voix dans sa tête se taisent.

Pour que la bulle des images maudites éclate.

Des têtes réapparaissent derrière les fenêtres. D'autres sur leur balcon.

Bonnenfant les interpelle :

— Vous avez vu quelque chose ? Il y a un concierge ici ?

L'individu que Lespoir a bousculé s'avance jusqu'à l'allée et croise le gars de la police scientifique, avec son appareil photo et sa petite mallette. Bonnenfant l'interroge à l'écart.

Lespoir monte derrière Kieffer, la substitut et Bertin, un jeune agent arrivé il y a deux mois qui sert de chauffeur et d'homme à tout faire à la commissaire. Kieffer marche devant, d'un pas énergique. La substitut trotte dans son sillage, ses jolies jambes tapissées de lumière.

Au troisième. Couloir vide, sol poli comme un miroir, papier peint et appliques aux murs. À gauche, un appartement ouvert sur une armoire de verre scintillant de bibelots.

— C'est là ? s'étonne Kieffer, qui imagine sans doute quelque chose de plus sobre chez Lanson.

— Non, au fond à droite.

— Bertin, allez voir ce que c'est...

Dans le studio, Stéphane Lanson est adossé à un mur, l'air absent. Son frère arpente le séjour comme un ours en cage. Kieffer leur épargne les présentations et entre dans le vif du sujet.

— Commandant, la victime est bien tombée de votre balcon ?

— Presque à mes pieds, commissaire. Quand j'ai réalisé que c'était une personne assise sur le muret du balcon, je l'ai hélée. J'ai crié, hurlé même. Mais c'était comme si elle ne me voyait pas.

— Des témoins de la scène ?

Didier Lanson bondit.

— C'est un interrogatoire ? Vous suspectez mon frère alors qu'il a essayé d'empêcher un suicide ?

— Commandant, je vous demande de nous laisser et de quitter les lieux, ordonne Kieffer.

Deux visages butés, deux regards braqués qui se toisent. L'espoir l'aime comme ça, la commissaire, quand elle tient tête aux Berrichons.

Sans lâcher sa supérieure des yeux, Didier Lanson claque une accolade sur l'épaule de son frère et quitte la pièce avec une lenteur calculée. Pas un regard pour la substitut qui, elle, se focalise sur le gendarme.

— Vous la connaissiez la victime ? poursuit la blonde du parquet.

— Jamais vue auparavant.

— Elle faisait quoi dans votre studio ?

— Je l'ignore.

— Elle n'a pas forcé votre porte quand même ?

L'espoir examine la serrure.

— Il y a une clé sur la table de chevet, constate Kieffer. C'est la vôtre ?

— Ce n'est pas la mienne.

De sa poche, Lanson sort un impressionnant jeu de clés qui tintinnabule.

— Vous n'expliquez donc pas comment elle était en possession de la clé de votre studio, commandant ? reprend la substitut. Vous avez fait quoi cet après-midi ?

— J'étais ici de 15h à 17h avec une amie. Je suis revenu une heure et demie après.

— Elle pourra témoigner alors, votre amie...

L'espoir surprend le trouble dans le regard de Lanson et l'inflexion suspecte dans la voix de la magistrate.

Le studio.

Quarante mètres carrés au plus. Une pièce unique, séjour et chambre à coucher confondus.

Sur le mur de gauche, une toile abstraite et bariolée, évoquant un ciel d'orage, est accrochée au-dessus d'un lit recouvert d'un plaid à carreaux provençal. Un tapis blanc type angora. Deux tables de chevet. Une lampe de bureau sur chacune. Contre le mur de droite, un buffet rustique supporte des trophées sportifs. Circuit des Tourneix, 2001, Tourneix 2002, La Châtre 2003, catégorie enduro moto. À l'étage supérieur, des trophées automobiles. Lanson était visiblement passé aux rallyes. Des motos miniatures, des voitures aussi, complètent la collection.

Au fond, la baie vitrée et une ouverture à droite sur le coin cuisine où L'espoir retrouve Lanson.

— Vous avez fait le ménage avant de partir ? demande L'espoir. Ça sent l'eau de Javel à plein nez, ici.

Il désigne du doigt un balai et un seau encore humides. Une serpillière repose sur le rebord de l'évier. Lanson hausse les épaules en signe de dénégation.

Dans la salle de bains, L'espoir trébuche sur des sandales de couleur marron. Des sortes de spartiates tropéziennes. Il connaît. Sa femme porte à peu près les mêmes. Il y a aussi une djellaba noire. L'espoir la déplie : elle est déchirée, autour du col et à la manche droite. Du bidet, il tire une boule de tissu trempé, encore imprégné de savon, qu'il déplie : un drap et une housse de matelas.

Autour de la bonde de la douche, il repère des poils ourlés et des cheveux. Il se demande pourquoi elle n'a pas nettoyé l'intérieur de la douche, alors que tout le reste brille. Le lavabo. Les chromes du robinet. Le couvercle de la poubelle. La pomme de la douche. Même le miroir mural est nickel.

Il repasse dans le séjour. Examine le lit, froissé. Là aussi des poils et des cheveux.

Bonnenfant vient d'interroger la voisine, une femme âgée dépressive. Elle a entendu des cris avant de se mettre des bouchons dans les oreilles.

Kieffer enregistre et rejoint la substitut derrière l'agent de la scientifique qui a revêtu sa blouse blanche et relève des empreintes sur le parapet du balcon.

Bertin s'intéresse au petit bureau disposé dans le coin à gauche. Un ordinateur portable y est installé. Un voyant vert clignote. Il tire la chaise, s'assoit et commence par examiner la dernière page d'un bloc de papier à la lumière. Il le repose en secouant la tête. Puis il allume l'ordinateur de ses mains gantées de blanc.

Lanson est resté dans la cuisine. On entend le bruit d'un percolateur. Revenu dans le séjour, Lespoir regarde de profil son visage de tragédien grec, aussi beau dans la pénombre.

— Commandant, vos premières constatations, demande Kieffer.

Lespoir s'appuie contre la baie vitrée.

— La victime est entrée ici sans effraction manifeste. Tout indique qu'elle ne portait qu'une djellaba et des sandales. Elle a, semble-t-il, nettoyé l'appartement. Soigneusement. Surtout la salle de bains et le séjour. Elle a sans doute aussi utilisé l'aspirateur et même lavé les draps du lit.

Il se tourne vers le gars de la scientifique en désignant l'engin ménager d'un signe du menton.

— Il faudra que tu regardes les empreintes dessus, lui dit Lespoir. Elle a probablement été sur le lit puisqu'elle s'est enveloppée dans le drap qui manque sous le plaid. Mais ça aussi, l'inspection pourra le confirmer.

— Commissaire, il y a quelque chose là...

Bertin les interrompt. Son visage est frappé de stupeur. Assis devant l'ordinateur, il désigne l'écran.

Tous se figent, pétrifiés.

Une photo, plein écran.

Une adolescente obèse allongée sur un lit. Dans une position sans équivoque. En toile de fond, la même peinture bariolée qu'ils ont sous les yeux, accrochée sur le mur derrière eux.

— C'est elle ? demande Kieffer à Lespoir, qui vient de claquer la porte de la cuisine au nez de Lanson.

— Ça y ressemble en tous cas.

Bertin affiche les « propriétés » du fichier.

— La photo date de tout à l'heure... 16h08...

— Lanson prétend qu'il était en compagnie à cette heure-là.

Un second écran s'ouvre et s'incruste devant le premier.

— Il y a d'autres photos.

— Bon sang ! s'écrie Kieffer.

Le teint de la substitut a viré au vert. La commissaire souffle comme si elle faisait une pause entre deux rounds.

Bertin lance un diaporama. Les photos défilent sur l'écran, une toutes les trois secondes. Chaque image est une claqué magistrale.

La commissaire et la substitut se regardent et hochent la tête.

Un signe de Kieffer. Bertin éteint l'écran. Un autre signe de la commissaire à Lespoir qui fait sortir Lanson de la cuisine.

La substitut se plante devant le gendarme.

— Commandant, je vais vous demander de me donner votre portable. Vous allez suivre la commissaire Kieffer. À compter de maintenant, vous êtes placé en garde à vue.

La jolie blonde a bégayé les derniers mots.

Le regard de Lanson se voile. Lespoir le voit gonfler son torse et expirer profondément tout en fixant la substitut. Il est sûr qu'il y a eu quelque chose entre eux. Personne n'ignore les liens privilégiés entre le parquet et le beau commandant de gendarmerie.

La substitut baisse les yeux. Front plissé, lèvres pincées, les paroles ne sortent plus de sa bouche. Elle a encore les photos en travers de la gorge.

— Si elle a pu entrer chez moi, elle a aussi pu utiliser mon ordinateur, dit Lanson, calmement.

— Ce sera à l'enquête de le démontrer..., répond la magistrate.

Lespoir perçoit de la désolation dans sa voix.

— Je vais désigner la PJ d'Orléans pour la conduire.

Les mâchoires de Lanson se contractent. Il ne desserre pas les dents jusqu'à sa sortie du studio.

— En attendant, c'est à vous de jouer, commissaire... Enfin, si on peut appeler ça un jeu.

Sur les derniers mots, la voix de la substitut s'est brisée.

La magistrate blonde a tourné les talons. Lespoir remarque que son pas sur le parquet n'a plus la même cadence.

Lespoir envoie Bonnenfant poursuivre son tour du voisinage. En regagnant le commissariat, il

repense à ce qu'il a dans sa poche.

Il sort son mouchoir. Ouvre la paume de sa main.

Dans le hall d'entrée de l'hôtel de police, la lumière éclaire la pince à cheveux, couleur léopard.

Lespoir se tétanise.

Il se souvient où il a vu l'objet.

Dans la chambre à coucher qu'il partage avec Isa !

*Il doit y en avoir plein des pinces, comme ça, non ?*

*Une coïncidence, rien qu'une coïncidence... Arrête de flipper. Isa était à Bourges aujourd'hui.*

*D'ailleurs, elle doit être rentrée à cette heure-ci.*

Justement, son portable vibre. L'écran affiche « Isa ».

*Putain, le soulagement ! Tu vois que t'es qu'un con à flipper pour rien !*

— Tu rentres tard ?

*Tiens, d'habitude, c'est moi qui demande ça.*

Pourquoi cette question ? Pourquoi la voix de sa femme lui semble soudain teintée d'inquiétude ?

— Tu ne devineras jamais ce qui vient d'arriver, balance Lespoir. Mais je vais te faire poireauter encore un peu. Une sacrée surprise...

*Si elle savait, sa voix la trahirait, non ?*

— À tout à l'heure, lui dit Isabelle.

*Ou elle n'est pas au courant pour son amant, ou bien elle est innocente.*

Lespoir soupire. En tous cas, il demandera au technicien de relever les empreintes sur la pince à cheveux.

Derrière le miroir sans tain, l'œil de la caméra encadre la salle d'interrogatoire, où deux protagonistes se font face.

La commissaire Kieffer observe la scène, un gobelet de café à la main. À sa gauche, légèrement voûté, coudes sur la table, Lanson, poids mi-lourd ébranlé. En face, un poids welter qui lui rend une tête, mais dix années de moins et une forme de rage au fond de lui. Lespoir lui fait penser à ces boxeurs mexicains qui tels des roquets ne lâchent jamais, foncent sans esquiver les coups, continuent à avancer. Jusqu'au jour où ils se transforment en pantin, appelant les poings de l'adversaire, la tête dressée, le menton offert, les bras ballants, la garde inexistante. Kieffer se demande parfois si Lespoir va finir comme ça. Comme un pantin.

Elle a renvoyé Didier Lanson dans ses quartiers. *Non, il n'est pas autorisé à assister à l'interrogatoire ! Et puis, quoi encore !*

Elle va devoir remettre les choses au point. Autant affronter un taureau dans l'arène. Si Lespoir s'apparente à un boxeur mexicain, Didier Lanson serait quoi alors ? Elle ne trouve pas de comparaison adéquate.

La commissaire se demande si elle a eu raison d'accepter que Lespoir se charge d'interroger Lanson. Demain, le SRPJ d'Orléans rappliquera et si la mission est confiée à une certaine collègue, elle ne pilotera plus rien et risque même d'avoir du mal à tenir ses troupes.

Dès son retour au poste, elle a senti le changement d'atmosphère. Des silences, des regards, des discussions qui s'arrêtent brutalement, des têtes qui se défilent, des visages qui se renfrognent. Bien entendu, son second a alerté tout le monde. On vient d'arrêter son héros de frère.

Elle sent l'atmosphère lui passer un glaçon dans l'échine, durcir les muscles de son dos, tendre son cou et étreindre ses épaules. Ça va secouer. D'une manière ou d'une autre, Didier Lanson ne laissera pas faire. Les équipes vont traîner des pieds, marquer leur désapprobation, Dieu sait comment. *Et quand l'autre d'Orléans va débarquer... si c'est elle...*

Finalement, mieux vaut se tenir à l'écart. Kieffer pense à son avenir. Elle vient de déposer sa demande de mutation pour Bourges. *Ce n'est pas le moment de faire des vagues.*

Sauf que les vagues n'en font souvent qu'à leur tête...

*Bon alors, il l'attaque, cet interrogatoire ?*

L'attention de Kieffer a déserté un moment son poste derrière le miroir sans tain. Lespoir boit un café à petits coups nerveux. C'est à lui de donner le signal de l'enregistrement, mais il prend son temps.

Il fait chaud dans la salle d'interrogatoire. La clim' est en panne.

Lanson a les yeux dans le vague.

Lespoir se redresse en calant son dos contre le siège. Il ajuste la mire de son regard à hauteur de Lanson. Il l'observe, le détaille. Sa bouche bien découpée, son menton volontaire, sa petite fossette au creux de la mâchoire. Malgré sa fatigue, son visage reste lisse, et les rides qui éclatent à la commissure de ses lèvres et autour de ses yeux n'ôtent rien à l'énergante impression de statue de marbre antique.

Lespoir finit par accrocher l'œil noir de Lanson. Et attaque.

— Commandant...

Le voyant rouge de la caméra s'allume. Kieffer soupire.

— Nous avons trouvé sur votre ordinateur des photos de la victime...

Lanson cille sans le quitter des yeux.

— ...elle est nue, dans des positions, comment dirais-je, pas très appropriées à une visite chez un homme adulte. De plus...

Kieffer le voit savourer. S'il continue comme ça, elle sera obligée d'intervenir. Elle aurait au moins souhaité que la substitut soit présente.

— ...les photos ont été prises sur votre lit. Vous reconnaissez avoir photographié la victime ?

Lespoir ne lui laisse pas le temps de répondre. Sa main rabat la couverture d'un dossier tourné vers Lanson, dévoilant un jeu de photos d'une définition médiocre, limite floues. Toujours le même plan. Comme si on les avait prises en rafale, depuis la même position, avec un téléphone portable ou une webcam.

Au second plan, on distingue partiellement un tableau bariolé accroché au mur, qui représente un ciel d'orage avec ses couleurs sanguines. Le même que dans le studio du gendarme.

Sur les clichés, la victime est nue, jambes écartées, sur un lit.

Ses seins s'étalent comme du mauvais flan sur son torse. Sa tête rejetée en arrière. Et cette main le long de sa cuisse, ou plus près de son sexe. Ou sur son sexe. Ou dans son vagin.

Sur l'une des douze photos de la série, elle relève la tête. L'expression qui s'affiche sur son visage les sidère. Elle sourit aux éclats, comme une sorte de béatitude.

Personne d'autre sur les photos, même pas une ombre ou un reflet. Toujours le même fond, la même pièce. Sur la dernière, on aperçoit un bout d'étagère avec les trophées.

— Je ne connais pas cette fille. Je ne l'avais jamais vue avant qu'elle ne tombe à mes pieds...

Lanson a posé ses coudes sur la table, ses mains toujours bien à plat, mais une tension soudaine agite ses doigts.

— Elle s'est jetée ou elle est tombée ?

— En tous cas, je n'ai vu personne la pousser.

— Personne ne l'a vue tomber toute seule...

— C'est moi qui l'aurais poussée ? rétorque Lanson.

— Il est peu probable que vous ayez eu le temps de la pousser... mais peut-être l'avez-vous incitée...

— Je ne la connais pas.

— Elle avait les clés de votre appartement...

— Elle avait UNE clé. Celle de la porte de mon appartement. Vous l'avez trouvée sur la table de chevet. Mon jeu de clés en comporte deux : l'autre est pour l'entrée en bas. Vous ne cherchez pas comment elle est entrée dans la résidence ?

Lespoir s'arrête. Kieffer écarquille les yeux, retient sa respiration

— Bien vu, commandant. Vous avez examiné la clé alors ? Vous la reconnaissez ?

— Je n'ai pas eu le temps de l'examiner en détail...

— Ah oui, vous aviez trop à faire ! Votre frère était là...

Lanson ne bronche pas.

— Commandant, la clé que nous avons récupérée sur votre table de chevet avec les empreintes de la victime est d'une marque identique à celle qui figure dans votre jeu de clés. Et on saura comment elle est entrée... À moins que vous ne l'avez fait monter chez vous...

Lespoir a haussé le ton. Lanson ne cille pas.

— La femme de ménage a les clés, elle aussi. Je ne connais que son prénom, Jeanine. Demandez au syndic...

— On trouvera votre femme de ménage. Et on interrogera le syndic. Vous avez fait quoi cet après-midi ?

— Après l'intervention de ce matin... je crois que vous êtes au courant...

Derrière la vitre, Kieffer voit Lespoir gonfler ses poings, se tendre en arrière, pour finir par jeter ses bras derrière sa nuque. Elle entend dans le micro le craquement de ses doigts.

— J'ai assisté aux interrogatoires des personnes appréhendées dans la ferme. J'ai déjeuné au mess, rangé quelques affaires et je suis allé chez moi au studio. Il devait être un peu plus de 15 heures, dans ces eaux-là. Demandez à Mme Macquart, 3<sup>e</sup> étage, porte B. Elle pourra vous le dire...

— Nous avons déjà recueilli sa déposition. Et cela ne prouve rien. La victime était sans doute déjà chez vous.

— Dans ce cas, elle l'aurait vue arriver... Elle observe chacun de mes mouvements.

— Elle n'a rien vu justement. Seulement vous qui arriviez... seul. Et après ?

— J'ai eu de la visite.

Lespoir observe la crispation de Lanson. Ses pupilles qui s'étrécissent. Ses mâchoires qui se serrent. Ses doigts qui se mettent à tambouriner. Le gendarme se redresse comme si sa position était soudain devenue inconfortable.

— Ah oui, votre fameuse amie... Elle pourra confirmer ?

— Je suppose...

— Elle est restée chez vous jusqu'à quelle heure ?

— 17 heures environ...

— Si elle est restée deux heures chez vous, pourquoi n'a-t-on trouvé aucune trace de son passage ? Elle portait des gants ?

— Quelqu'un a nettoyé mon appartement après que je sois descendu...

— Votre amie, elle a fait quoi pendant ces deux heures avec vous ? Elle a pris une douche, elle s'est servie du lavabo, de votre ordinateur ? Vous avez sans doute sagement bavardé... ou bien elle était dans votre lit ?

— Cela ne vous regarde pas...

— On n'a trouvé aucune trace de votre amie. Ni empreinte, ni rien... Même Madame Macquart ne l'a pas aperçue. Alors que d'habitude, elle confirme que vous receviez de la visite le mercredi après-midi...

— Je suis sorti plus d'une heure et demie, je ne sais pas exactement... Cela laissait suffisamment de temps à la victime ou à quelqu'un d'autre pour nettoyer mon studio.

— Pourquoi la victime aurait eu intérêt à faire disparaître les traces de votre amie ?

— Je n'en sais rien.

— Pourquoi les photos sur votre ordinateur ?

— Je n'en sais rien...

— Je suppose qu'elle a un nom, votre amie ? On pourrait peut-être lui demander ce qu'elle a fait cet après-midi ?

D'un coup, un sourire narquois s'imprime sur le visage de marbre du suspect, qui le fixe droit dans les yeux.

— Qui sait...c'est peut-être ta femme, Lespoir...

On entend un hurlement, celui de Kieffer, derrière la porte qui s'ouvre à temps pour séparer les deux hommes.

Kieffer a envie d'un bon whisky. Du brut, du costaud. Du bien tourbé, avec le goût de la terre et de la rudesse du vent qui écrase les hautes herbes de la lande écossaise et souffle à déraciner les arbres... La commissaire noie parfois ses tourments dans l'alcool. C'est ça ou la salle de boxe.

Elle vient d'appeler le colonel de la gendarmerie. Un type qu'elle respecte. Pas le genre à faire des embrouilles. À chacun son territoire, c'est son credo. Ils s'étaient expliqués quand Lespoir avait foiré l'interpellation de Franck Winterstein. Comme des hommes, face à face. Les mots avaient volé. Juste les mots. Ils s'étaient quittés sur une poignée de mains ferme.

Pour Lanson, Kieffer est sincèrement désolée. *Cette histoire ne tient pas la route, mais les faits, ces maudits faits...* Bien sûr, le colonel est convaincu de l'innocence de Lanson, mais ça change quoi pour l'instant ?

Il lui a demandé qui allait suivre l'enquête. Kieffer a botté en touche, car là, ça allait chauffer. La madone d'Orléans, personne ne pouvait l'encadrer, surtout pas les gendarmes...

Bon, maintenant, elle doit se fader Didier Lanson. Elle le cherche un bon moment. *Il est passé où, celui-là ?*

\*

Le chirurgien pénètre dans la salle d'attente, le visage encore masqué. Il retire d'abord ses gants, puis baisse son masque. Lespoir bondit de son siège et se présente.

— L'opération n'est pas terminée, dit l'autre en lui tendant une main mollassonne. Il y a eu une hémorragie interne.

— Elle va vivre ?

Le visage du toubib se crispe.

— La victime est poly-fracturée, des vertèbres sérieusement abîmées. C'est un miracle qu'elle soit encore vivante compte tenu de son poids. Une chance qu'elle soit tombée dans un massif de fleurs avec du terreau frais.

— Elle se réveillera ?

— Peut-être... ou peut-être pas. Une chute de trois étages ! Nous l'avons plongée dans un coma artificiel pour quelques jours.

Lespoir revoit le drap qui la recouvre, les pieds et les mollets qui dépassent.

— Vous avez alerté ses parents ?

La question surprend Lespoir. Le toubib lui a balancé ça comme s'il s'agissait d'une évidence.

— Vous la connaissez ? demande le policier.

— Evidemment ! Un sujet de ce poids, ce n'est pas courant. On n'est pas en Amérique. Elle a été admise ici plusieurs fois. De petits malaises vagues, surtout.

Le toubib s'étonne de l'expression qui froisse le visage de Lespoir.

— Vous... ignorez son identité ?

— On n'a trouvé aucun moyen de l'identifier jusqu'à présent...

Au tour du praticien de pâlir.

— Son père n'est pas au courant alors..., poursuit le toubib qui a soudain du mal à articuler.

— Vous le connaissez ?

— Comme tout le monde...

Une infirmière masquée surgit du bloc, hors d'haleine.

— Docteur, il y a une complication pour la petite !

— Je m'excuse.

Le praticien traverse la pièce à toutes jambes, sans lui adresser un regard. Lespoir s'écrie :

— Et le nom du père ! ?

Le toubib se retourne, grommelle deux mots à voix basse et remet son masque. Lespoir se demande s'il a bien entendu.

\*

Les cellules viennent tout juste d'être rénovées. Les commissaires successifs l'ont réclamé pendant dix ans. Kieffer a veillé à donner à Lanson la plus propre et jugé inutile d'en rajouter. Elle sait que les agents chargés de sa surveillance feront le maximum pour le confort de leur prisonnier de luxe.

Lanson s'est assoupi sur la banquette lorsque son frère apparaît.

— Il est quelle heure ?

— Vingt et une heures passées. T'as dormi un peu ?

— Ouais, tu peux me trouver un coussin orthopédique pour mes vieilles cervicales ?

— Ben, t'as le moral, toi, au moins...

— Quoi de neuf ?

Stéphane Lanson remarque la mine sombre de son frangin.

— Rien de bon. La substitut a confié l'enquête au SRPJ d'Orléans...

— Je sais. Tu leur as demandé qui va s'en occuper ?

— C'est pour ça que les nouvelles ne sont vraiment pas bonnes. Un contact m'a confirmé qu'il y en a une qui s'affûte les griffes...

— Ne me dis pas que c'est la belle Jéza ?

— Jézabel Declercq en personne. Elle arrive demain matin à 9h. Kieffer en a déjà des sueurs froides. Putain, ça sent mauvais, Stéphane... Si elle pouvait te rouler dessus, elle passerait autant de fois sur ton corps jusqu'à ce qu'il ne te reste plus un os intact !

Le gendarme soupire en expulsant l'air à la manière d'un karatéka.

— C'est de l'histoire ancienne pourtant. Il devrait y avoir prescription...

— Pas avec elle... Au fait, comment c'était avec Lespoir ?

— Correct. Je m'attendais à pire. Qui a fait les relevés chez moi ?

— L'homme.

— Un mec à nous ?

— Plutôt un type qui se tient tranquille. Il ne cachera rien, ni dans un sens, ni dans l'autre. Mais je vais voir ce que je peux en tirer. Sa compagne cherche du boulot en ce moment.

— Trouve-moi la femme de ménage. Jeanine. Je ne vois qu'elle pour avoir donné la clé à cette gamine. Ou le syndic. Interroge-les.

— On s'en occupe...

— Et tu as des nouvelles de la fille ? Elle est toujours en vie ?

— A priori, oui. Je sais que Lespoir est parti à l'hôpital. J'ai mis tout le monde sur écoute... Nos

oreilles sont grandes ouvertes. Je saurai, et tu sauras, tout ce qui se passe...

— On ne sait toujours pas qui c'est, alors ?

— Pas le moindre indice.

— Putain, une fille de cette corpulence, comment elle a pu passer inaperçue ? Et puis, tu as vu son visage, ses cheveux, son teint... ?

— Tu penses à la même chose que moi ?

Son frère acquiesce.

— On dirait une Manouche... Il faut que tu me surveilles le bar. Didier...

Il se redresse, pose ses bras sur les épaules de son frère.

— Franck Winterstein va revenir. Cette fille, il l'a dans la peau. Et je serai là pour le cueillir moi-même... Et toi, trouve-moi la balance...

— L'espoir est sous surveillance, comme le lait sur le feu. Et pour... ton amie, pourquoi tu n'as rien dit ?

— Elle ne suffirait pas à me disculper... On a trafiqué mon ordinateur. C'est dingue, cette histoire de photos. Il y a un complot là-dessous, quelque chose prévu de longue date pour me faire tomber...

— Et si c'était ta nouvelle amie qui était visée ? Tu y as pensé à ça ?

Regard noir. Didier Lanson n'insiste pas.

— Ok, on va surveiller le bar.

— Et n'oublie pas : Franck Winterstein, je veux le choper moi-même !

Le policier voit à la mine de son frère qu'il faut se préparer au pire.

— J'ai planqué ton portable. Ton amie est prévenue. Je viens de l'appeler.

— Dis-lui de se tenir tranquille pour l'instant. L'affaire se dégonflera d'elle-même...

— Stéphane, la belle Jéza ne se dégonflera pas. Elle conduira une enquête à charge, tu peux en être certain.

— Demain, je sortirai. Avec ou sans sa permission.

Il regarde fixement son frère, qui hoche la tête en soupirant.

— J'espère qu'on ne sera pas obligé d'en arriver là...

\*

— Commissaire, on a un gros problème sur les bras...

Kieffer n'écoute plus la voix de L'espoir. Elle est tendue comme un arc, ses poings si gonflés qu'elle pourrait broyer le téléphone dans sa poigne de fer. Elle a besoin de taper sur quelque chose, à défaut de quelqu'un. Elle cherche l'heure sur son portable et se demande si la salle de boxe est encore ouverte.

*Un sac de sable. Rien de tel qu'un sac de sable.*

Elle raccroche au nez de L'espoir. Retourne dans son bureau. Claque la porte.

Il ne reste plus grand monde au commissariat. Trois hommes et son prisonnier de luxe, le meilleur gendarme que le Berry ait certainement connu. Elle verrouille la porte de son bureau. De toute façon, elle est translucide, alors on verra bien qu'elle est encore présente.

Elle fouille dans un tiroir, y trouve une petite fiole en fer blanc, façon gourde militaire. Elle détache le bouchon avec ses dents et hume le parfum de la terre d'Ecosse qui l'apaise. Il reste encore

de quoi s'enfiler deux ou trois gorgées brûlantes au fond du gosier.

Elle a déjà le goulot au bord des lèvres lorsque son portable, posé sur la table, se remet à sonner. Elle se penche pour voir le nom de son interlocuteur.

— Et merde !

Ce n'est pas une vague d'embrouilles qui lui arrive dessus, mais un véritable tsunami. Et elle va se le prendre bien comme il faut. Pas moyen de se défilier. Elle repose la fiole et appuie sur « Répondre ».

— Kieffer...

— Vous êtes au courant ?

Il lui parle comme à une subordonnée.

— Je viens tout juste d'être informée.

— Je compte sur votre discrétion.

Ce n'est pas une question. C'est un ordre.

— J'ai déjà donné des consignes, vous pensez bien...

— Ce qui importe en ces circonstances, c'est de penser juste. Si quelque chose venait à filtrer, je vous en tiendrais personnellement responsable, commissaire.

— Vous pouvez compter sur moi. Comme touj...

Il a raccroché. *Quel abruti !*

Kieffer s'avale le fond de whisky, mais la brûlure de l'alcool à 42° ne l'apaise pas. Elle va passer de mauvaises nuits, et sans doute que les prochains jours, ce sera pire encore.

Lespoir vient de dépasser le panneau de sortie de la ville quand son portable sonne.

— Docteur Armand. On s'est vus tout à l'heure.

La voix froide du toubib, comme un scalpel, lui racle la peau du dos.

— Je vous appelle pour... Enfin... l'hémorragie est stoppée...

*Il me rappelle pour ça ?*

— Euh, ce n'est pas tout. Comment vous dire ?

Le toubib balance une formulation alambiquée pour noyer l'horreur qu'il n'arrive pas à nommer simplement.

— Et en clair, ça veut dire quoi ?

— On n'a pas réussi à sauver le fœtus...

Il dit ça sur le même ton que s'il avait crevé un abcès dentaire.

La nouvelle frappe Lespoir. La Mégane fait une embardée. Ça klaxonne derrière. Lespoir sursaute, rétablit le volant puis tend un doigt d'honneur par la fenêtre ouverte.

— Vous voulez dire que... ?

— Elle était enceinte. De trois semaines au moins.

La nuit tombe sur ce coin de la Champagne berrichonne, tel un rideau de théâtre qui cacherait un drame.

Dans la voiture, Thiéfaine chante.

*« Encore un p'tit café / Pour te tenir debout / Quand la fille d'à côté / Te suspend à un clou  
Pour aller s'enivrer / Avec un autre hibou / Pour aller s'accoupler / Avec une autre bête ».*

Cette affaire a réveillé son pire cauchemar. Sous la peau de cette fille aux cheveux frisés, il y a François.

Lespoir l'imagine sur le rebord du parapet du balcon. Il entend les cris autour d'Anita, peut-être ceux de Lanson qui la hèle.

Lui n'a pas hurlé quand c'est arrivé. Mais l'accident est resté au fond de lui. Planté comme une lance. Fiché comme une bombe à retardement. À fragmentation lente. Très lente.

Il commençait enfin à en sortir. L'effet du temps. Son cerveau encrassé par le boulot. L'adversité du clan Lanson et cette atmosphère de défi permanent qui règne au commissariat avaient permis d'enfoncer plus profond le souvenir, et d'éloigner la bombe à retardement qu'est sa mémoire.

Lespoir se dressait contre tous et contre tout. Mais surtout il se dressait contre lui-même et plus le souvenir s'éloignait, plus ça l'aidait à supporter François, ses sautes d'humeur et son attitude hostile à son égard.

Il y avait Isa aussi. Elle avait tenu la barre pour que la famille ne coule pas. Elle les avait maintenus à flot. Elle avait écopé, souqué, tout pris sur elle, pendant la période où il n'était plus qu'un fantôme. Sa cure de sommeil. À la clinique du Parc à Nantes.

C'était là qu'un infirmier lui avait fait découvrir Thiéfaine.

Jour après jour, il l'écoutait en boucle. Les chants du fou remplacèrent l'absinthe, les médocs et le joint. C'était devenu son remède, son salut et puis, au fil des années, sa drogue.

Tel un malade branché à son cathéter, Lespoir écoutait Thiéfaine en perfusion. Pour ne pas

tomber, pour ne pas sombrer. C'était le filet qui le retenait, suspendu dans le vide, pour ne pas se pendre, les mauvais jours.

À la clinique, on avait confisqué son arme de service pour qu'il ne la retourne pas contre lui, ou ne bute quelqu'un. Par moments, Lespoir avait envie d'un carnage contre tous les fantômes et toutes les voix qui l'agonissaient.

Il est surpris d'être déjà arrivé, devant chez lui, dans ce quartier désert. Il ne se souvient plus des dernières minutes, comme si la Mégane s'était pilotée toute seule. À cheval sur le trottoir, la voiture d'Isabelle lui a laissé la place devant le garage.

Il s'arrête juste derrière. Son véhicule de service vient buter contre le pare-chocs de celui de sa femme. *Si tu savais ce que j'ai à te raconter...*

Isabelle a déjà mangé. Des hamburgers ramenés du Mac Do. Il a vu le grand sac en papier dans la cuisine et les gobelets de Coca. *Quand elle mange n'importe quoi, c'est pour combattre sa nervosité ou son trac. Qu'est-ce qui la met dans cet état ?*

— Mauvaise journée, ma chérie ?

En pantalon de jogging et vieux sweat-shirt, les jambes repliées sur le canapé, Isabelle regarde la télé. Une émission de Nagui jouant le disc-jockey d'un karaoké familial. En temps normal, elle qui chante comme une casserole n'apprécie guère ce genre de programmes.

— Pourquoi tu demandes ça ?

Elle a redressé son adorable museau. Visage ovale d'une finesse cristalline. Des traits de brune mutine aux lèvres tentantes, au regard noisette ravageur.

Elle lui adresse un coup de menton. Une mimique qu'elle fait toujours quand elle est prise en défaut.

— Pour rien, comme ça. En général, quand tu vas au Mac Do...

Elle ne réagit pas. Replonge dans son émission.

François n'est pas visible mais on l'entend faire la guerre dans sa chambre. Lespoir reconnaît le tac-à-tac d'une Kalachnikov. *Désespérant...*

Il se rend dans la chambre à coucher pour se changer. Dépose sa veste. Sa main rencontre le renflement provoqué par la pince dans sa poche. Il la sort, ferme la porte et se précipite vers la commode.

— Où est-ce qu'Isa range ses trucs déjà ?

Il tire un à un tous les tiroirs.

Ça lui revient à présent. Un cadeau de François pour la fête des mères, l'an dernier. Il se rappelle la boîte fantaisie, de la même couleur léopard que les pinces.

Il ne trouve pas la boîte. *Bordel, bouge-toi, si elle rapplique...*

La boîte couleur léopard est au bord du tiroir. *Quel con ! Il suffit de regarder, comme disent les femmes.*

Ses doigts nerveux semblent incontrôlables. *Calme-toi !*

Il soulève le couvercle. Trouve une pince dans son étui. *Une seule pince ! Or, elles vont par deux !*

Il sort la pince de l'étui. Il tient celle qu'il a trouvée au pied d'Anita dans l'autre main.

*Elles sont identiques !*

*Et si Lanson s'était doublement foutu de ma gueule ?*

Isabelle lui a laissé une salade au frigo, Caesar's salad de Mac Do. Assis sur un tabouret de bar, Lespoir la mange sans appétit. Même avec dégoût. Ça ne passe pas. Il en laisse la moitié et s'en débarrasse dans la poubelle.

Il entend sa femme qui zappe d'une chaîne à l'autre, pendant la pub. Puis le son revient sur l'émission de Nagui. Il se pose dans un fauteuil, en face d'elle. Il s'est changé lui aussi. Jean et T-shirt aux couleurs de l'équipe de musculation de la police. Il la fixe jusqu'à ce qu'elle daigne tourner sa jolie tête dans sa direction.

— Tu n'es pas au courant ? On a arrêté un célèbre commandant de gendarmerie cet après-midi...

Son visage, ses pupilles, ses lèvres. Lespoir en connaît toute la carte par cœur. Repérer le moindre frémissement inhabituel, une contrariété qui pincerait ses lèvres, durcirait sa mâchoire. Elle finit par le regarder bien en face.

Ses yeux bleus ont viré au noir. *Ben voyons, comme tu te dévoiles...*

Lespoir s'apprête à enfoncer le clou, un mot méchant au bout de la langue, quand François déboule dans le salon d'un tour de roue.

— J'me sens mal...

*Evidemment, avec tous les hamburgers qu'il a dû s'enfiler...*

Lespoir se retient d'en rajouter, observe que François est habillé d'une espèce de pyjama rayé qui cache ses jambes inutiles.

Sa femme se lève d'un bond. Trente secondes plus tard, le gamin est en train de gerber dans les toilettes spécialement aménagées. Isabelle est avec lui.

— Il n'est vraiment pas bien, dit-elle, en ressortant de la chambre de François. Je viens d'appeler SOS médecins. Ça t'intéresse ce que je te dis ou pas ? C'est encore ton fils pour l'instant...

— Ça veut dire quoi, ça ?

Piqué au vif, Lespoir fixe sa femme d'un regard méchant. Elle se rend compte qu'elle a poussé le bouchon un peu loin. Une sonnerie interrompt leur face à face.

— C'est ton portable qui sonne..., dit-elle.

— On en discutera après.

Lespoir se retire dans la cuisine et sort son téléphone de la poche arrière du pantalon.

*Kieffer ! ? Qu'est-ce qu'elle veut à cette heure ?*

Il est 22h15.

— Yann, vous avez un ordinateur à portée de mains ? Vous pouvez me vérifier un truc ? Oui, maintenant ! Si ça urge ? Et comment ! s'énerve la commissaire.

À contrecœur, Lespoir monte au grenier. La chaleur y est étouffante. La vision de son bureau encombré par un fatras de papiers et de classeurs le désespère. De toute façon pour ce soir, les révisions, c'est râpé. Il reprendra dès qu'il pourra. Il a encore un mois jusqu'à l'échéance. Pas de quoi s'affoler.

Son vieil ordinateur, une antiquité par rapport au matériel dernier cri de son fils, met du temps à s'allumer. Il tape son mot de passe. Deux minutes plus tard, Internet Explorer ouvre la page d'accueil de Yahoo. Il se connecte à Facebook. Sur le moteur de recherche, il inscrit le prénom de la victime et son nom de famille. Ça lui fait une drôle d'impression de voir s'afficher ce nom-là. Comme s'il s'agissait d'une mauvaise blague de gosses.

La page Facebook s'ouvre. Pas de restriction. Pas la peine d'être son ami pour y accéder. N'importe qui peut lire et voir ce qu'elle a posté ou les commentaires laissés.

Le portrait de la victime le frappe. On ne voit que ses yeux. De grands yeux ronds et rieurs. Ceux d'une gamine qui semble heureuse. Il regardera plus tard si elle a d'autres photos.

Sur son « mur », des dizaines de témoignages. Lespoir sait que les jeunes appellent ça des « post ». Il fait descendre le curseur et finit par trouver le message que le père de la victime vient de signaler à la commissaire.

Lespoir fixe la date. *Ce n'est pas possible !*

La fatigue sans doute. Il voit trouble. Lespoir cligne des yeux jusqu'à ce que le message se fixe.

Il est daté d'aujourd'hui, mercredi 5 juin 2012. Et l'heure...

Lespoir se prend encore un coup qui lui bloque le souffle.

Il lit : 18h35.

La victime a posté le message juste avant sa chute. Il le relit plusieurs fois. Il pourrait le réciter par cœur quand il rappelle Kieffer.

La commissaire vient d'acheter une bouteille de Bourbon Four Roses dans une station-service. Pas vraiment du tourbé, mais il n'y avait pas mieux dans la boutique.

— Je confirme le message. Je n'ai pas fini de lire tous les commentaires qui s'y rapportent... 65 à cette heure... Et il s'en rajoute toutes les deux minutes. À cette allure, toute la ville ne parlera plus que de ça demain matin.

— Il dit quoi ce message ?

Lespoir lit d'une voix hachée par l'émotion, une boule dans la gorge.

*« Je suis victime d'un homme qui m'a forcée à faire des photos. Et pas que ça... Cet homme s'appelle Stéphane Lanson et il est commandant de gendarmerie ».*

Un silence.

— Vous êtes toujours là, commissaire ?

— Yann...

Un tremblement dans sa voix. Pas courant chez Kieffer.

— Vous et moi, on est dans la même galère... et demain, ça va secouer. Vous êtes prêt au choc ?

Il ne répond pas. Kieffer raccroche.

Il revoit les mollets. Le corps libidineux. L'inclinaison de la tête. Les cheveux légèrement crépus. Cela ne correspond pas au visage rieur qu'il a vu sur Facebook. Cela ne correspond surtout pas à son nom de famille et à ce qu'il évoque pour Lespoir.

*Anita Demaison, fille du député de la 1<sup>ère</sup> circonscription. Actuellement en pleine campagne électorale. Premier adjoint à Châteauroux, le dauphin désigné du maire Francis Masse.*

*La gamine du chancre de la droite catho qui vient de s'allier avec le Front national pour les législatives...*

Il a oublié un instant Isabelle, sa jalousie, la pince. Oublié de regarder les numéros qui se sont affichés cet après-midi sur son portable. Oublié que sa femme l'a sans doute fait exprès, le Mc Do, l'indigestion.

Il revient dans la chambre à coucher.

Isabelle ne dort pas. Lorsqu'il se glisse dans le lit, elle se retourne dos à lui, tire le drap sur ses épaules et sur ses boucles brunes.

D'habitude, elle s'assoupit dans les cinq minutes après avoir posé sa jolie tête sur le coussin brodé. Lui écoute son ronflement léger, rassurant, qui se termine par un sifflement, et accroche son sommeil et ses rêves dans son sillage.

Il ne l'a pratiquement pas vue de la soirée. Elle est montée dans le grenier pour l'informer de l'état de leur fils après le passage du toubib. *Indigestion.*

Il s'est contenté de grogner et elle est redescendue avant qu'il n'ait le temps de réagir. *Prends-moi pour un con. Tu étais où cet après-midi ?*

## 15. Jeudi 6 juin 2012

La ville, immense piste de kart.

Rachid est en nage.

Au volant d'une camionnette de nettoyage siglée « Veolia Environnement », il remonte l'avenue de la Châtre à toute vitesse. Ignore les feux rouges et les stops. Rebondit sur les ralentisseurs. Echarpe les trottoirs.

Rond-point de la place La Fayette en 4<sup>e</sup>. Son pneu mord l'accotement et couine. Le véhicule se déporte brutalement. Un coup de volant le rétablit dans un tintamarre métallique.

L'église Saint-André sonne 6h.

Rachid attaque les pavés de la vieille ville.

Rue Grande.

Le quartier rupin.

Le moment qu'il préfère.

Son trip. Et quel trip !

Quand les pavés le secouent et accompagnent en cadence les Breuvachons. Le meilleur groupe de rock que la Terre ait jamais porté. La rythmique des Stones, l'énergie des Pogues, la voix déchirée de Sébastien. Le tout mariné dans le folklore berrichon. Cornemuse, vielle et mandoline.

Rachid appuie sur la piste 4 du CD « Live au festival Trad'rock en Berry ».

Depuis la veille, le cauchemar des riverains frappe sans prévenir. Le véhicule pétarade dans les rues comme l'estafette folle d'un quincailler. La musique cogne aux volets. Frappe aux portes. Tambourine aux murs. Rachid s'en fout : son intérim se termine demain.

Rue du Marché. L'onde de choc du riff final fait vibrer les vitrines des boutiques, des restos et du marché couvert.

C'est à ce moment-là que la patrouille de fin de nuit de la BAC le repère. Rachid n'entend pas le hululement de la sirène, ne remarque pas l'éclat de lumière tournoyant du gyrophare. La veille, il a décapité les rétros de sa camionnette.

La police arrive sur lui, à un mètre de son pare-chocs. Au bout de la rue, un stop. Il est fait comme un rat, pense le brigadier qui conduit. Sauf qu'au stop la camionnette ne s'arrête pas, amorce un virage en 3<sup>e</sup>. Ses roues extérieures décollent légèrement. La Dacia de la police franchit la ligne à son tour. Ne remarque pas le Kangoo d'un maraîcher qui a la priorité. Le choc latéral plante les deux véhicules à l'intersection des rues de la Descente de ville et Petite du Palan.

Le secteur pavé se termine. Rachid n'a rien remarqué.

Trois minutes. Le temps d'un dernier tube et le tour par l'église Notre-Dame. La batterie de Jean-Marie chasse la guitare et la mandoline. Rachid martèle la mesure sur le volant et le plancher.

Rue de l'amiral Ribourt. L'église Notre-Dame et ses arcs gothiques. Rachid augmente le son, au maximum.

La ville tremble.

Dix secondes.

Le resto turc à gauche.

Il ralentit. Appuie sur un boîtier qui déclenche une lumière rouge. Des bornes s'abaissent. Rachid passe la première. Le moteur hoquette. La camionnette grince.

Un tour de volant. Droit sur la cible : la place de la République.

À main gauche, une rangée d'arbres ombrage un immeuble de trois niveaux, bars, boutiques et appartements.

À droite, une résidence cossue se prolonge par la masse sombre d'un quadrilatère de plaques bétonnées et de vitres, surmonté d'un cube de verre et d'acier.

L'hôtel de ville.

Le petit cousin du « building ».

Au fond, un manège en forme de chapiteau, et, au milieu de la place, le terrain de jeu favori de Rachid.

D'immenses dalles grises et ocre, et, disposées en triangle, les trois sculptures bleu-blanc-rouge de Rougemont, façon totems indiens.

Rachid a tiré le frein à main.

Son pied caresse l'accélérateur.

Le trip dans le trip.

Il compte trente secondes. Le moteur rugit quatre fois. Il attend.

La caméra de vidéosurveillance se tourne vers lui. Un doigt d'honneur à ces crétins de la Police municipale. Il lâche les chevaux. Le véhicule se cabre, s'ébranle et fonce droit sur la première colonne.

Dix mètres. Huit. Six. Quatre.

Deux mètres.

Coup de volant.

La camionnette érafle l'œuvre d'art. Se déporte. Se soulève sur deux roues. Retombe. Repart à fond vers la colonne suivante. La frôle de 15 centimètres.

Rachid tire le frein à main et contrebraque. L'engin se tasse. Ses amortisseurs gémissent. Le matériel de nettoyage se fracasse contre la carrosserie. Rachid vise la dernière colonne, l'égratigne du moignon de son rétroviseur et pile à moins d'un mètre du manège, debout sur le frein. *Whaou !*

Rachid a le souffle coupé. La tête qui tourne. Des escarbilles dansent devant ses yeux. Les muscles de ses bras tétanisés sur le volant tremblent comme de la gélatine. *Putain, ça arrache !*

Il reste un moment affalé sur le volant. Le temps de retrouver sa respiration.

Les Breuvachons attaquent leur solo de cornemuse. *Whaou !*

Les premières mesures le requinquent aussitôt. Il sort en esquissant quelques pas de danse. Contourne le véhicule. Attrape la lance accrochée à l'arrière.

Avant d'actionner le robinet, il considère le ciel et se demande à quoi ça peut bien servir de nettoyer la place au jet par un temps pareil. Au-dessus de la ville, l'aube est chargée de nuages noirs comme si la nuit refusait de se rendre.

Arroser le manège qu'on vient tout juste de rénover serait beaucoup plus amusant. D'autant plus que la patronne le fait kiffer. Il lui rendrait service avec plaisir. Il lui ferait découvrir les Breuvachons et imagine déjà le pied qu'il pourrait prendre en lui faisant l'amour au rythme de la vielle en transe.

Sur le CD piraté, le morceau se termine. Il attend le final, la main sur le robinet, lorsque quelque chose de brillant surgit dans son champ de vision.

Rachid lâche le tuyau et fait face à l'hôtel de ville. Où il ne voit que ce truc incroyable. *Bordel !*

Rachid traverse la place au pas de charge. S'arrête devant une baie vitrée.

Le hall d'entrée de la mairie. *Putain, l'enfoiré !*

Un cri venu du cœur. Il aurait envie d'hurler sa joie, de remettre les Breuvach's à fond la caisse, mais il se ravise en pensant à la gueule qu'ils vont faire, les branleurs de la police municipale. Quand ils vont découvrir le sinistre. *On va bien rigoler !*

Il contourne l'hôtel de ville en courant. Dépasse la brasserie Le France, le bureau de tabac. Longe l'avenue et tourne à l'angle.

Une porte métallisée, marquée « Police municipale ». Il la matraque des deux poings. Les mecs semblent roupiller. Il envoie alors ses pieds chaussés de Rangers en renfort et achève de réveiller tout le quartier.

Une main fébrile cogne le cadran du radioréveil.

L'élan manque de le faire tomber du lit. L'espoir enfouit sa tête dans l'oreiller en jurant.

*Sept heures quinze ! Trop tard pour réviser.*

*Isa... Son côté du lit est vide. Ben voyons, elle est partie tôt ce matin !*

Il avait des choses à lui dire. Trop de questions restées en suspens. Il aurait voulu vérifier son portable.

Elle lui a laissé un mot dans la cuisine. François dort encore. Il ne va pas mieux et n'ira pas à l'institut aujourd'hui. Elle a prévenu Ludo, son prof principal. Elle a ajouté qu'elle resterait peut-être à Bourges ce soir. L'espoir chiffonne le papier, le balance dans la poubelle. Et la manque.

Isabelle. Toujours son parfum prégnant dans la salle de bains. Il repense à la pince à cheveux et se demande si elle l'enlève systématiquement le soir dès qu'elle rentre à la maison.

Il se remémore sa posture dans le canapé.

*Elle avait les cheveux détachés, donc elle avait ôté sa pince.*

*Ou bien elle ne la portait pas car Anita l'avait retrouvée chez Lanson et se l'était mise dans les cheveux.*

Il s'arrête devant l'armoire. S'agenouille, saisit le tiroir du bas.

La boîte n'est plus à la même place !

Il est presque sûr qu'elle l'a bougée.

*Elle s'est aperçue de quelque chose ?*

Il ouvre la boîte. Les deux pinces jumelles sont là, celle de droite positionnée dans un sens opposé à celle de gauche. C'est ainsi qu'il l'avait disposée hier soir pour ne pas se tromper.

Il prend la bonne, la photographie avec son portable et la glisse dans sa poche.

Il demandera au gars de la scientifique de vérifier les empreintes dessus.

Il se sent mou. Ses gestes lui paraissent plus lents. Ses membres engourdis.

— T'as une sale tête, Yann, lui a dit hier une collègue qui en pince pour lui. Mais ça te va bien quand même. On dirait la belle gueule de Daniel Auteuil dans « 36 ».

C'est vrai qu'il ressemble un peu à Auteuil, avec sa tignasse brune en désordre, ses yeux noirs de cocker et les cernes qui creusent des tranchées sur son visage un peu tombant.

Isa était moins tendre.

— Tu te sens vraiment obligé de t'infliger tout ça ? Tu as vu ta tronche ?

Il se regarde dans le petit miroir accroché à un calendrier. Préfère se dire que ce n'est pas lui qui s'y reflète. Son regard est fiévreux. Avec le jeu d'ombres et de lumières, il en devient presque inquiétant.

*Encore un mois, je vais bien tenir jusque-là. Qu'est-ce que c'est un mois ?*

Son téléphone portable sonne.

Son pouls s'accélère.

Il sort le téléphone de la poche de sa veste. Cherche machinalement à l'éteindre. Arrête son geste quand le numéro d'appel s'affiche en clignotant.

Le standard du commissariat. *Une urgence ?*

Il appuie sur le bouton rouge, coupant la liaison. *Rien à foutre.*

Il jette son portable sur le lit.

Son portable se remet à vibrer. Un autre numéro s'affiche. *Bonnenfant !*

Il n'a jamais appelé si tôt. Jamais en dehors des heures habituelles de service.

Il reprend son téléphone et décroche en soupirant.

La voix de son adjoint trahit son excitation. L'espoir l'écoute. Trente secondes plus tard, le portable s'échappe de ses mains et rebondit sur le plancher.

L'espoir se presse d'enfiler sa veste, le sourire aux lèvres.

Un sourire énorme comme il n'en a pas connu depuis longtemps.

Il revoit le drap blanc, en suspension, qui tombe du ciel et cache la lumière.

Il est dessous, les pieds plantés dans un massif de fleurs. Il veut se tirer de là, mais une douleur fulgurante dans sa cuisse le retient, le paralyse.

Le drap blanc flotte et semble diminuer de volume. Plus il flotte, plus il rapetisse.

Il tend alors les bras.

Le drap tombe au ralenti, aussi léger qu'un flocon de neige.

Il tente de le saisir.

Le drap lui échappe et se désagrège.

Il baisse la tête et observe, à ses pieds, le corps. Une énorme citrouille, gercée. Les chairs à vif. Des traces de coups de fouet. Des croûtes de sang entre ses jambes ouvertes à l'équerre. Une main dans la culotte blanche et souillée.

La main bouge, frotte son pubis. Ou peut-être bien son sexe. Soudain, les jambes s'agitent comme si le frottement leur avait redonné vie.

Lanson se réveille en sursaut en poussant un cri bref.

— Eh, cccc... chhhh... chhhefff !

Il reconnaît la voix de son gardien qui frappe contre la porte en plexiglas de sa cellule. La lumière du jour filtré par un soupirail crotté soulève la poussière et zèbre son visage. Il se redresse d'un bond, en panique. Le bègue sourit et dévoile sa bouche édentée.

Malgré la fatigue de la veille, il s'est endormi tard, se repassant sans cesse les événements, jusqu'à ce que le sommeil le prenne et le recrache dans un dernier cauchemar.

Il en était où déjà ?

Il a passé en revue son mercredi après-midi, la veille, les jours précédents.

*Qu'est-ce qui cloche ? Qu'est-ce qui a pu clocher ?*

Six mois, un record pour lui, qu'il se tient tranquille, ou presque. Tableau de chasse vierge, à une incartade près. Depuis qu'il a trouvé la bonne. La seule. L'unique. Il n'a même plus envie de séduire.

Elle le lui avait dit hier. Ce qu'il attendait, ce qu'il espérait depuis quelques semaines déjà.

« Ce soir, je vais lui dire que je le quitte... ».

Il se souvient de sa dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil. Quelque chose qui l'avait mis sur une piste.

Il se gratte la tête, se masse la nuque. Respire, inspire, tire sur ses abdos. *Ça va revenir, sois patient.*

Il ferme les yeux.

Et une vague impression lui revient : celle d'avoir été épié par moments.

Ça remonte à quand ?

Qu'est-ce qui lui a donné cette idée ?

*Un mari trompé ? Une femme qui n'aurait pas digéré leur rupture ?*

Lanson revoit encore et encore le visage de la gamine, ses yeux écarquillés qui le fixent. Comme si elle voulait lui dire quelque chose, mais quoi ?

Et toujours l'image de ce corps qui tombe. De ce drap blanc. Au ralenti. Qui n'en finit plus de

tomber. Et sa douleur à la cuisse qui le reprend rien qu'en y pensant. Même s'il avait été plus rapide, il n'aurait pu qu'amortir la chute.

*C'est arrivé le même jour que l'intervention contre les Manouches. Est-ce un hasard ?*

*Cette affaire m'écarte de la principale. Toutes ces semaines d'investigation pour rien.*

*Je me retrouve en cellule, alors que l'essentiel reste à faire : appréhender le responsable de toute cette saloperie. Franck Winterstein.*

*Si c'est un hasard, je veux bien être pendu !*

— Alors, commandant, ça fait quoi d'être en cage ?

Une silhouette dans le contre-jour se colle contre la porte translucide. Une bande de lumière attrape sa bouche prête à mordre.

Jézabel Declercq, surnommée « la belle Jéza ». Commissaire divisionnaire au SRPJ d'Orléans.

Lanson était sûr qu'elle serait désignée.

*Elle aura fait des pieds et des mains, ou sucé le directeur régional pour qu'on lui confie cette affaire.*

— Tu te souviens ? Je t'avais dit que j'espérais pour toi que tu ne tomberais pas entre mes griffes...

Lanson ne répond pas mais s'avance jusqu'à elle, jusqu'à plonger dans son regard, en collant son nez contre la paroi vitrée.

— Tu es à moi jusqu'à demain soir... Je ferai prolonger ta garde à vue, d'une manière ou d'une autre. On va bien s'amuser tous les deux, Stéphane... Même si tu ne le veux pas.

Elle a disparu sans lui laisser le temps de répondre.

On cogne à la porte de sa cellule.

Le visage du bègue se découpe dans le contre-jour. Il ne sourit plus. Le désarroi se lit sur son visage froissé, déconfit.

— Mau... mau... mauv...

Son gardien brandit un petit poste de radio. Il pousse le son.

Lanson identifie le jingle du flash info de France Bleu Berry et la voix de son pote journaliste, Thierry Chareyre.

*« Le gendarme blessé hier matin lors de l'intervention qui a permis de démanteler une bande de jeunes enfants sans doute responsable de la vague de cambriolages qu'a connue le Berry, vient hélas de succomber à ses blessures à l'hôpital de La Châtre. Hervé Machenaud avait 31 ans et était père d'un enfant de trois ans. Son agresseur présumé est toujours en fuite ».*

— Tu me le paieras, Franck ! Tu me le paieras ! Et je trouverai celui qui a planté le gamin, crois-moi !

Il a crié ces mots.

En face de lui, le bègue a reculé contre un mur.

— Mauvaise nou... nouvelle ?

*Allez, plus qu'un mois...*

Lespoir appuie sur l'accélérateur.

Il se jure de rentrer plus tôt ce soir. Rattraper ce matin perdu.

Sa Mégane noire banalisée remonte la côte du Brassioux à vive allure. Accélère à l'approche du kilomètre 1,8.

Le compteur monte. 110, 120, 130...

Un doigt d'honneur au passage du radar mobile que ses collègues de la voie publique, commandés par ce connard de Didier Lanson, planquent régulièrement derrière le seul taillis de la côte.

Des rangées d'arbres. Un rond-point. Descente vers le nœud routier qui bifurque vers l'autoroute et l'aéroport.

Des rangées d'arbres, des champs. Colza, tournesol, pommes de terre.

Encore une côte. Les premières maisons, basses.

Le véhicule ralentit.

Entrée de ville.

Le panneau.

CHATEAUROUX.

Il presse le bouton de son lecteur CD et le spleen de Thiéfaine se déverse dans l'habitacle. Malgré la chaleur, il ferme la fenêtre côté conducteur, coupe la ventilation et écoute « *Trois poèmes pour Annabel Lee* ».

Place de la République.

Lespoir se gare dans le parking souterrain. Débouche en trotinant devant la terrasse du café Face.

Droit devant, un manège en forme de chapiteau. Un camion de nettoyage. Et une tête connue. Rachid. Un gosse de Saint-Jean. Dix-huit ans et un casier long comme la rue Grande. En réinsertion.

L'employé frisé de l'entreprise Veolia Environnement range son tuyau. La place brille comme si elle avait été glacée. Au fond, en bordure de l'avenue Foch, une équipe des services techniques décharge des palmiers en bac. Histoire de donner un air d'été au cœur de la ville.

Mais tout le monde s'en contrefout.

Tous les regards sont braqués dans la même direction.

La façade de l'hôtel de ville.

Les retraités et les ménagères qui cheminent vers le marché couvert de la place Monestier se figent et repartent choqués, en secouant la tête. Les employés de la mairie et des banques voisines qui se rendent à leur bureau se disputent les masques de visages graves ou moqueurs. Les automobilistes qui descendent l'avenue Foch ralentissent en se penchant sur le volant. Les écoliers à l'arrêt de bus accourent, portable en main, pour prendre des photos. La police municipale tente de faire barrage.

Les plus grands montent sur les bancs publics, sur les chaises du café Face, sur les poteaux de signalisation. Aux balcons des logements alentour se pressent des curieux, appareils photos et gros zoom, jumelles et longue-vue.

Le spectacle est fascinant.

En cette matinée sombre, la baie vitrée de l'hôtel de ville scintille telle une guirlande de Noël sur

le marbre noir d'une pierre tombale. De la porte automatique qui marque l'entrée du public jusqu'à la devanture du coiffeur Jacques Dessange, un tag à la texture dorée s'étale sur au moins cinq mètres.

Trois agents de la police municipale disposent en hâte des barrières et de la Rubalise. À l'intérieur du périmètre s'est avancé un groupe d'hommes.

Lespoir salue le capitaine Malin, chef de la police municipale, entouré de ses lieutenants, l'adjoint à la sécurité et le photographe officiel de la ville.

— Les palmiers ! Qu'ils ramènent des palmiers ici !

L'adjoint crie et gesticule en direction des hommes des services techniques.

— Je veux un mur végétal pour cacher ça !

Lespoir se marre. *Vu la taille rachitique des palmiers, il faudra constituer une véritable forêt devant l'entrée de la mairie.*

Des coups de flash rebondissent contre la vitre. Le photographe s'écarte.

Lespoir peut enfin détailler le tag.

Deux lignes tendues.

Des lettres et des mots liés, comme si un serpent lumineux les avait traversés.

Cela ressemble à une citation, entre guillemets.

Il vacille une seconde, puis la stupéfaction le cloue sur place. *On dirait qu'il s'adresse à moi, ce message !*

Malin, chef de la police municipale, et l'adjoint au maire contemplent le sinistre, pétrifiés, les yeux rivés sur quatre lettres en capitales, en bas à droite du tag.

La signature de « l'artiste ».

Quatre lettres qui les narguent.

GREG.

Le tagueur fou du printemps dernier. Le cauchemar de la police municipale est de retour.

Lespoir a pivoté pour mieux apprécier le spectacle. Leurs visages décomposés.

Il se mord l'intérieur des joues. Pour ne pas éclater de rire.

— Bon, alors, ils vont finir par arriver ?

La colère secoue les bajoues du chef de la police municipale et son ventre gras. Un peu plus tôt, il a ordonné à Rachid de nettoyer la baie vitrée au jet et de frotter à la serpillière, mais cette saloperie de tag tient bon.

Lespoir est fasciné par l'aspect granuleux du message. On croirait que le tagueur a dessiné ses lettres d'un seul trait sur une toile de sable saupoudrée d'or.

— À croire qu'il a étalé de la colle dessus, ou un truc comme ça, gronde Malin en regardant le policier. J'ai envoyé chercher un Karcher.

— Qu'il fasse gaffe à ne pas pulvériser la vitre, quand même, marmonne l'adjoint à la sécurité, un ancien militaire chauve dont le regard dévie toutes les vingt secondes vers l'avenue.

Dans l'attente d'une Laguna noire aux vitres teintées.

Celle du maire, Francis Masse.

L'adjoint flippe. Malin flippe.

Lespoir se souvient d'une scène l'an dernier. La soufflante publique de l'édile municipal, traitant

ses policiers d'incapables. Ensuite il était allé voir la commissaire Kieffer, sa supérieure hiérarchique :

« Vos hommes ne valent pas mieux, commissaire », avait-il balancé en visant Lespoir. Kieffer n'avait même pas cillé.

L'adjoint s'est approché. After-shave aux relents de naphthaline.

— On ne peut pas le laisser recommencer, commandant. Vous comprenez en cette période électorale, il est important de restaurer l'ordre. Tolérance zéro ! On vient déjà de perdre la présidentielle. Manquerait plus qu'on perde notre député. Le maire est à fond dans la campagne des législatives. Y a intérêt à le choper dare-dare !

Lespoir opine.

Le tag brille de plus belle alors que l'orage menace et que le ciel s'assombrit.

L'adjoint s'interrompt. La voiture du maire débouche dans l'avenue.

Lespoir serre ses mâchoires pour ne pas sourire. *Qu'il vienne donc, le père fouettard !*

Bonnenfant arrive à point nommé. Il suffira d'un hochement de tête de son supérieur pour qu'il repique au jeu mis au point l'an dernier. Malin se raidit. Gueule encore un coup pour la forme contre l'équipe de nettoyage qui n'arrive pas. Invective ses hommes pour qu'ils éloignent les badauds avant l'humiliation publique.

D'un instant à l'autre, le maire déboulera du parking de la mairie.

Le portable de Lespoir sonne comme par magie.

— Ok, je rapplique, dit-il en raccrochant.

Un clin d'œil à l'adresse de Bonnenfant qui se tient à distance.

— Une urgence, glisse-t-il à Malin. Tu m'envoies ton rapport, comme d'hab' ?

Le chef de la police municipale le regarde s'éloigner, ahuri.

Lespoir contourne le manège lorsque la voix du maire tonne sur la place. *Ce Masse sait cogner.*

Rachid accourt avec son Karcher et décape la vitre. Les lettres scintillantes s'effacent mais le message demeure incrusté dans le verre.

Malin frotte son pouce sur la surface et s'écrie :

— À l'acide ! Il a tagué la vitre à l'acide !

Le regard du maire chasse la colère du chef de la police municipale comme un ouragan.

— Appelez-moi la commissaire Kieffer ! aboie l'édile.

Avant de gronder d'un ton plus bas, en toisant Malin :

— Et dites-lui bien qu'il est hors de question qu'elle nous renvoie cet incapable de Lespoir...

Il trotte dans l'escalier qui descend au parking souterrain. En jubilant. Un début de journée comme il aime !

Lespoir repense à ce tag, ce tag qu'il pourrait lui-même revendiquer :

« *Jesuisdunautre pays que le vôtre* ».

Le 4×4 de Didier Lanson mal garé déborde sur sa place de parking. Comme un fait exprès annonçant la couleur. L'espoir plaque alors sa Mégane contre celle de Péberot, lui interdisant l'ouverture côté conducteur.

À l'accueil du poste, les mines s'affichent encore plus grises, plus crispées que d'habitude. Son bureau est vide, mais la veste de Bonnenfant pend à sa chaise.

L'espoir entre dans la salle de réunion sans frapper. Les conversations s'arrêtent.

— Commandant, nous commencerons désormais toutes nos réunions à l'heure...

Voix froide, cassante. Regard bleu polaire derrière des yeux plissés. Des cheveux blonds presque blancs, un visage anguleux d'une dureté bestiale. Une bouche prête à mordre. L'espoir la range d'emblée au rayon des femmes castratrices, dominatrices.

Elle a fait disposer la salle de réunion en U et trône au milieu. À sa droite, Kieffer, son adjoint Bertin et Bonnenfant. Deux personnes à sa gauche. Inconnues.

— Commissaire Jézabel Declercq. C'est moi qui pilote l'enquête. Je ne tolérerai plus aucun retard, peu importe le grade. Bon, ceci étant dit, je vous présente mes adjoints pour cette mission : la commissaire stagiaire Clémentine Dumas et le lieutenant Richard Dhyver. Nous venons juste de résumer la situation. Du nouveau de votre côté, commandant ?

L'espoir s'est assis à la droite de son adjoint. Il se racle la gorge sous le regard d'acier de la divisionnaire, puis enchaîne.

— Rien à ajouter. Je dois revoir ce matin le chirurgien qui a opéré Anita Demaison.

— Je veux des prélèvements buccaux et vaginaux de la victime si les conditions le permettent, ainsi que l'ADN de Stéphane Lanson. On a prélevé celui de la victime, je suppose ?

— En effet, répond Kieffer.

— Vous avez fait parler son téléphone portable ?

— On n'a récupéré que son téléphone professionnel. Il n'en a pas déclaré d'autres.

— Il en a forcément un. Trouvez-le ! Les réquisitions, des résultats ?

— Les réquisitions auprès des opérateurs de téléphonie doivent partir ce matin, annonce L'espoir.

— Seulement maintenant ? Au moins, on ne traîne pas chez vous... Commandant, je vais vous adjoindre la commissaire stagiaire Dumas. Elle est très compétente. Dans ce domaine, du moins. Et avec elle, ça devrait aller beaucoup plus vite.

L'espoir se prend la vague bleue de son regard. Comme une lame de glace. Il serre les dents et se détourne vers la commissaire stagiaire.

*Clémentine.*

Joli prénom qui lui va comme un gant. Visage de madone, chevelure d'un blond vénitien. Début trentaine, d'étonnants yeux vairons, curieux et interrogateurs, une bouche délicatement ciselée. Allure décontractée, chemisier et pantalon de toile, espadrilles au pied.

En général, L'espoir préfère les brunes, mais là...

— Maintenant que les présentations ont été faites, revenons sur terre. Je veux qu'on refasse le tour du voisinage, qu'on élargisse le champ des témoignages. Je veux qu'on regarde toutes les bandes vidéo des caméras de surveillance à proximité. Je veux aussi que vous me retrouviez la femme de ménage. Je veux savoir si l'amie de Lanson est bien passée hier après-midi. Vous avez intérêt à trouver quelque chose avant la fin de sa garde à vue à 18h30. Je ne le livrerai pas au juge ce soir,

sauf si vous êtes nuls. Je le veux encore une journée supplémentaire, vous m'entendez.

La réunion est finie.

— Ah, encore une info. J'ai eu le procureur au téléphone. Certains le savent déjà : la victime était enceinte de trois semaines.

Au moment où Lespoir quitte la salle, Kieffer l'accroche.

— Le député est furieux, lui glisse-t-elle. L'info a fuité ce matin sur les réseaux sociaux. Le principal du collège vient de m'appeler. Ils mettent une cellule psychologique en place avec leur psy scolaire. La commissaire Declercq demande que vous y passiez en fin de matinée pour en savoir plus sur la personnalité de la gamine.

— Et pour GREG le tagueur, je reprends l'enquête comme l'an dernier ?

— Faites chier, Yann... On a plus urgent à faire. Ne me dites pas que vous le regrettez.

\*

C'est un autre toubib, un pied-noir aux tempes grises, qui rejoint Lespoir dans la même salle d'attente que la veille.

— Mon collègue est en congé aujourd'hui, dit-il en lui tendant sa main moite. Je le remplace. Venons-en au fait. On a placé Anita Demaison en coma artificiel. Etat stationnaire. Ses fonctions vitales ne sont pas touchées.

— Elle aura des séquelles ?

— Bien sûr qu'elle aura des séquelles. Fractures de trois vertèbres lombaires et deux cervicales. Un miracle qu'elle ait survécu.

— Vraiment un miracle..., marmonne Lespoir.

— C'est de l'ironie, commandant ?

— J'ai un fils paraplégique.

Le toubib lève un sourcil charbonneux.

— Elle ne marchera plus jamais, je le crains. Je ne sais même pas si elle pourra recouvrer la parole.

Lespoir se sent de plus en plus mal à l'aise. Il se rappelle un autre toubib. Celui qui s'est acharné sur la jambe gauche de son fils, celle qui avait le moins morflé.

— La commissaire Declercq en charge de l'enquête souhaite que notre technicien puisse faire des prélèvements buccaux et vaginaux.

— Des prélèvements vaginaux ! Après ce qu'on a découvert hier, c'est une plaisanterie ?

Le toubib le toise d'un air dédaigneux. Lespoir a envie de fuir. Il les a affrontés les mandarins, tellement sûrs d'eux. Dans l'état où était François, les chirurgiens avaient charcuté, charcuté... Une dizaine d'opérations pour tenter de sauver sa jambe.

— Suivez-moi. Elle est en réanimation.

Couloir blanc, odeur d'éther. Lespoir se raidit et se met à transpirer. La sensation s'étend à sa nuque, traverse ses épaules comme une barre de fer.

Couloir blanc, odeur d'éther. Devant lui, le ponton donne l'impression de gambader au bord de la plage, sa chevelure grise volant au vent du large. Lespoir sue, le souffle court. Quand ils parviennent au bloc, il est livide. Un poing tord son ventre.

C'était pareil quand il avait vu François la première fois à l'hôpital. Heureusement, Isabelle

l'avait soutenu. Sans elle, il se serait effondré. Il avait les jambes en coton. Son fils était sorti de la salle d'opération l'avant-veille. Il n'avait pas eu la force d'aller le voir plus tôt.

Le pire moment de sa vie. Il revoit François sur ce lit, les jambes cachées sous un drap bien tendu. Isabelle le soutient fermement. Son fils se redresse en tirant de ses bras sur des anneaux placés devant lui. Il est maigre. La douleur a creusé des sillons autour de ses yeux qui paraissent s'être retirés au plus profond de leurs orbites. Son teint est cireux, presque jaunâtre. Son visage fermé et grave.

Il se souvient du regard de son fils. Toute la détresse d'un enfant de dix ans. Il se souvient de sa voix qu'il ne reconnaît plus, comme si la douleur l'avait muée. La voix d'un enfant meurtri, traumatisé. L'Espoir n'oubliera jamais ces mots si simples qui ont marqué sa mémoire au fer rouge :

— Papa, pourquoi ?

— Ça ne va pas, commandant ? demande le toubib.

L'Espoir se tient à la porte, adossé contre une cloison de verre. Le parquet tangué.

— Ça me rappelle de mauvais souvenirs... Ça va passer.

Il ne veut pas voir les tuyaux. Encore moins entendre le chuintement du souffle d'Anita dans le respirateur artificiel. Des points clignotants, rouges et orangés, percent par intermittence le voile de son regard qui s'est embué.

— Son pouls est lent mais régulier. On l'a placée dans un double corset pour soutenir les fractures de sa colonne vertébrale. Elle ne va pas bouger avant longtemps. On essaiera peut-être de la réveiller dans quelques jours, suivant son état.

Le toubib se tourne vers L'Espoir. Le visage du policier est blême.

— Ça n'a vraiment pas l'air d'aller, commandant...

— J'ai failli attendre...

Après le traitement de choc du toubib, Lespoir a traversé la ville gyrophare allumé. Il a garé sa Mégane au pied des trois marches de l'entrée du commissariat.

Jézabel Declercq monte à bord. Martiale, dans sa jupe droite. Chacun de ses gestes est saccadé, énergique. Tirer la portière, la claquer.

Lespoir remarque sa cuisse musclée, son mollet galbé, ses escarpins à talons fins. Le chaud et le froid. Le tropique et le polaire.

— On regarde la route, commandant...

Elle ne dit plus rien. Elle regarde droit devant. Lespoir la surveille du coin de l'œil et ressent la tension jusque dans sa respiration. Même dans son parfum. Épicé, très épicé. Ses silences aussi sont tendus, laissant planer des nuages noirs et des promesses d'orage. Lespoir n'a pas osé convoquer Thiéfaïne. Le chanteur n'aurait fait qu'allumer la mèche.

Il ne leur faut que dix minutes pour arriver jusqu'aux Cordeliers. La villa du député se situe une rue plus loin, à proximité du musée Bertrand. Charles Demaison n'a pas autorisé l'accès de la voiture banalisée à son parking particulier.

— C'est quoi, ça ? demande-t-elle devant le haut porche des Cordeliers.

— Un ancien couvent qui sert de lieu d'exposition, art contemporain, des trucs comme ça.

Le quartier s'élève. Il faut suivre une rue pavée qui monte. Pas pratique quand on porte des escarpins. Jézabel s'en fiche. Elle saute à terre. Prend d'assaut la pente de la rue Vieille.

De hauts murs, une végétation débordante. On se demande si on est bien à Châteauroux. Ou dans un quartier huppé à Orléans, à Bordeaux, au centre de Lyon. Dans une ville autrement plus cossue.

Le mur d'enceinte de la maison du député est plus lisse, plus blanc que les autres. Ils le contournent jusqu'à ce qu'une plaque dorée indique un nom au-dessus d'une sonnette avec écran digital : DEMAISON. Jézabel ne laisse pas à Lespoir le soin de sonner.

— Commissaire Declercq, SRPJ d'Orléans.

— Tout au fond à droite, répond une voix peu amène.

Lespoir la suit, mate ses jambes qui font crisser d'un pas nerveux une sente caillouteuse. Ils traversent un jardin bordé de thuyas et d'autres arbustes inconnus de Lespoir.

Au fond à droite, la propriété. Lespoir n'a encore rien vu de pareil à Châteauroux. La façade d'un petit manoir. Trois étages. Fenêtres et ouvertures sculptées, toit mansardé avec des pignons à redents.

Personne sur le perron. Trois portes. Celle du milieu est ouverte. Jézabel entre et bute sur une femme entre deux âges, visage cramoisi, qui arrive en courant et se confond en excuses.

— Monsieur le député va vous recevoir...

— J'espère bien !

*C'est bien le genre de Charles Demaison de faire poireauter*, marmonne Lespoir. Les yeux de Jézabel lancent des flèches sur le décor ostentatoire de ce qui ressemble à une antichambre. Deux fauteuils Voltaire au dossier rouge, un fauteuil « crapaud », entièrement recouvert d'un tissu du même rouge vif, et une authentique méridienne entourent un guéridon aux pieds en forme de bulbe.

— Quel style ! grimace Lespoir, qui n'y entend rien.

— Louis-Philippe, répond Jézabel.

Tout ce décor lui donne envie de vomir. Ce luxe compassé, destiné à impressionner le visiteur.

Au regard que lui jette la commissaire, il a l'impression qu'elle pense la même chose. La bonne se tourne vers eux et se plie en deux, obséquieuse, à plusieurs reprises.

— Si vous voulez bien me suivre, Madame...

— Commissaire...si ça ne vous écorche pas la langue !

Un petit couloir plaqué de boiseries, des huisseries au plafond, des tapisseries très anciennes. D'un geste de la main, la bonne les dirige vers une pièce vaste, très lumineuse, éclairée par des baies vitrées qui donnent sur un grand jardin entourant une mare et sa statue de Vénus.

Le décor du living est chargé. On se croirait chez un antiquaire. Alignement de guéridons aux tablettes marbrées, d'armoires vitrées. Des bibelots, des dizaines de bibelots et de camées. Un lustre en cristal aux éclats émeraude. *Du Murano, peut-être*, pense Lespoir, qui n'y connaît vraiment rien. Une méridienne de couleur verte tirant sur le kaki, quatre fauteuils, Voltaire toujours, les attendent.

Charles Demaison se dresse de sa haute taille sous le lustre. Des éclats de lumière tombent sur ses cheveux châtons. Il a le teint hâlé comme il sied à un politique en vue. Un costume classe, tout gris, qui tranche avec une chemise blanche. Le visage allongé, quelque chose de chevalin. Son regard bleuté semble les jauger derrière un voile de suspicion. Sa poignée de main est furtive. Lespoir se demande s'il serre ainsi la main de ses électeurs.

Trois autres personnes l'entourent. Deux jeunes femmes assises sur le canapé, et devant le fauteuil le plus proche de la baie vitrée, un petit homme à lunettes. Le député le présente :

— Mon avocat.

Son regard embrasse ensuite la méridienne, d'où se lèvent, avec grâce, deux jeunes filles blondes d'une beauté saisissante, tout droit sorties d'un tableau de Botticelli.

Les ornements majeurs de la pièce.

Des jumelles. Des modèles de perfection aux visages d'ange.

Lespoir est frappé par leurs regards d'un bleu étincelant que des robes noires font encore mieux ressortir. Elles lui tendent tour à tour la même main, aussi fine, aussi bien manucurée, le bout des ongles d'un rose pâle et léger. Le même maintien que leur père. La même assurance dans leurs gestes. La même affliction face au drame : lèvres pincées, mâchoires crispées.

— Mes filles, Laure et Claire.

Et comme Lespoir semble sidéré, le député croit bon de préciser :

— Les sœurs d'Anita. Elles sont jumelles.

Charles Demaison au centre du canapé. Les jumelles l'encadrent, mains sagement posées sur leurs cuisses. Lespoir a du mal à se concentrer. À ne pas les dévisager. À ne pas les dévorer. Leurs yeux, leurs bouches, leurs lèvres.

Elles se ressemblent comme deux perles parfaites.

— Je vous prie d'excuser mon épouse. Elle est souffrante, en état de choc... Venons-en au fait, commissaire. Lanson, je n'arrive pas à y croire... Il a avoué ?

Jézabel Declercq s'est assise en face de lui, jambes croisées, le buste légèrement en arrière. Son regard rivé dans celui du député. Lespoir se dit que les requins fraient entre eux.

— Stéphane Lanson prétend ne pas connaître votre fille. Pour l'instant, nous ne pouvons prouver le contraire.

— Et les photos alors ? Et le message sur Facebook ?

Le député a haussé le ton.

— Nous cherchons à établir si votre fille a passé une partie de l'après-midi en sa compagnie.

— Les faits ne vous suffisent pas, commissaire ?

— Nous cherchons l'appareil photo qui aurait servi à faire les prises de vue trouvées sur son ordinateur. À moins qu'on n'ait utilisé la webcam. Ou un téléphone portable. Au fait, nous n'avons pas trouvé celui de votre fille. Elle en a bien un, je suppose ?

— Un Iphone 4. Le même que le nôtre, répond l'une des jumelles qui porte un bracelet mauve au poignet droit.

— Un cartable ? Ou un sac ?

— Elle utilise un sac à dos en toile. De chez Denim. Couleur blue jean, dit l'autre jumelle, un bracelet de couleur bordeaux au poignet.

Lespoir note sur son calepin « bracelet bordeaux ».

— On ne les a pas retrouvés dans le studio. À vrai dire, nous n'avons rien trouvé qui puisse appartenir à votre fille. A priori, elle ne portait qu'une djellaba.

— Une djellaba ? !

Pire qu'une surprise, une onde de choc dévaste le député ultra conservateur, catholique fervent. Son visage semble se désagréger par plaques entières. Les blondes écarquillent les yeux de stupéfaction. Lespoir se mord l'intérieur des joues pour ne pas sourire.

— Sans aucun doute. De couleur noire. Standard, banale, sans fioriture.

— Je me demande où elle a bien pu trouver ça, répète Demaison au ralenti. Vous voulez dire que...

— ...elle était nue, enveloppée dans un drap blanc, quand elle est tombée du balcon.

En face d'eux, trois visages taillés dans le même marbre encaissent, mâchoires serrées. Seule la bouche de l'avocat est béante. Un poisson collé à la vitre de son bocal.

— Vous voulez peut-être boire quelque chose... Commissaire ? Commandant ?

— Ça ira bien pour nous.

Sur les mots du député, la bonne a jailli dans la pièce. Demaison la renvoie d'un froncement de sourcils. Lespoir voit l'avocat trépigner et se tordre les mains, sa bouche cherchant de l'air à défaut d'un alcool. Tel un ivrogne en manque. Il demandera à Isabelle si elle le connaît.

— Vous avez signalé hier soir à la commissaire Kieffer que votre fille n'avait pas donné signe de vie après que le collègue vous ait prévenu de son malaise et qu'elle rentrait par le premier bus...

— C'est exact. Anita a quitté l'école, prise d'un malaise vers 10h, d'après le témoignage de ses camarades de classe que mes filles ont pu contacter. J'ai également eu le principal au téléphone. Il a confirmé l'heure de sortie à 11h. Il m'a également informé que le chauffeur de car se souvient avoir déposé Anita, mais pas à l'arrêt où elle descend habituellement, à deux pas de la maison. Ma fille a des difficultés à se déplacer.

Lespoir n'arrive pas à détacher son regard des jumelles.

*Putain, ça fait quoi d'avoir des sœurs aussi belles, quand on est obèse, la peau plutôt mate et les cheveux crépus ?*

*Pourquoi la commissaire ne met pas les pieds dans le plat ?*

*Vous êtes certain qu'il s'agit bien de votre fille, M. le député ? Vous vous foutez de qui, là ?*

Lespoir commence à trépigner. Une mauvaise encre l'envahit. Un tremblement agite ses doigts. La même sensation l'avait saisi à l'hôpital, dans la chambre d'Anita. Le toubib lui avait fait respirer des sels et offert un petit verre de saké. De la pisse de chat pour Lespoir qui aurait aimé quelque chose de bien plus fort.

— Elle a pu aller où ?

— Ma femme et mes filles ont appelé ses rares amies. Mon épouse pensait qu'elle s'était rendue, comme d'habitude le mercredi après-midi, chez sa meilleure amie Joëlle. D'après ce que celle-ci nous a appris, Anita ne venait plus chez elle depuis le début de l'année.

— Elle les passait où ses mercredis après-midi ?

— On l'ignore. Je suis atterré... Anita n'a jamais trahi notre confiance. C'est une fille discrète, assez solitaire, très casanière. On lui connaît peu de fréquentations, peu de loisirs à part la musique et la lecture.

Par intermittence, l'avocat ouvre la bouche comme une carpe. Pour dire sa stupéfaction, souligner les passages des intenses réflexions du député. Ou peut-être simplement pour respirer.

— Vous savez si votre fille connaissait le commandant Lanson ?

— Pas la moindre idée.

Les jumelles croisent les jambes dans un mouvement parfaitement coordonné. Lespoir attrape un éclat de lumière sur leurs genoux, puis son regard rebondit irrésistiblement sur leurs visages, leurs mimiques, le frémissement de leurs lèvres, le mouvement de leurs sourcils, calqués sur les intonations de leur père.

Il aurait aimé savoir croquer un portrait et passer des heures à les dessiner.

— On peut voir la chambre de votre fille ? demande Lespoir.

— Faites !

La bonne le conduit. Les jumelles les suivent.

Lespoir note la disposition des lieux. À gauche du couloir, la chambre des parents et celle des jumelles. Tout au fond, la chambre d'Anita, plus petite que les autres.

La chambre est bien rangée, bien ordonnée. Pas de posters sur les murs, ni d'affiches. Pas de bibelots, peu d'objets décoratifs. Des livres, des cahiers et manuels de 4<sup>e</sup>, de vieilles peluches, des cactus nains, beaucoup de cactus, des CD, originaux pas de copies, un lecteur, une petite télé... C'est propre, presque immaculé.

Sur deux étagères, des livres à l'eau de rose, des ouvrages sur l'alimentation, sur l'obésité, sur la santé. Des livres sur l'Inde. L'espoir en compte six.

— Elle est passionnée par l'Inde, votre sœur...

— Très. Elle en parlait tout le temps, répond « bracelet bordeaux ».

Un lecteur CD tout en bas. Dessus, la pochette d'un album. L'espoir la retourne.

Léo Ferré : « *La solitude* ». *Elle écoute ce vieux machin ? !*

Un ordinateur portable de couleur grise sur son petit bureau blanc. L'espoir se tourne vers les jumelles.

— On n'a pas son code d'accès, s'il y en a un..., anticipe « bracelet mauve ».

— De toute façon, je vais l'emporter.

Sous la tablette portant l'ordinateur, un espace de rangement fermé par une petite porte. L'espoir s'accroupit et passe un doigt sur la serrure. Quelque chose cloche. Il relève la tête, et son visage frôle une paire de jambes où pétillent de courts poils blonds. Il s'excuse d'un signe du menton. En remontant le long de ces jambes, il entrevoit l'entre-cuisse et l'ombre d'un string noir. Il se relève et, dans le mouvement, rencontre un regard pétri d'insolence, celui de la blonde au bracelet bordeaux.

L'espoir tousse. Jézabel apparaît au même moment.

— La serrure du bureau a été forcée, dit-il à la commissaire.

— Oui, c'est un copain à nous qui l'a ouvert il y a trois semaines à la demande d'Anita, répond « bracelet bordeaux ». Elle avait perdu la clé, tout simplement.

Elle a dit ça en souriant. Un sourire léger, sans y toucher.

— Commandant, je vous laisse avec ces demoiselles. J'ai encore quelques questions à poser à Monsieur le Député.

L'espoir se baisse, en leur tournant le dos. Les jumelles le mettent mal à l'aise.

Il tire la porte de la petite armoire. Des chemises en cartons, fermées par de gros élastiques. La première sur la pile contient des coupures de presse, soigneusement découpées. L'espoir identifie la mise en page caractéristique de la Nouvelle République et de l'Echo La Marseillaise.

L'espoir parcourt rapidement les titres des articles. Il y en a une bonne trentaine.

Les articles évoquent la vague de cambriolages, la mise en place de la cellule police-gendarmerie !

Il reconnaît une photo prise dans les locaux de la Préfecture l'an dernier. Il portait une cravate ce jour-là, entouré de Kieffer en grand uniforme et de Stéphane Lanson en tenue d'officier de gendarmerie.

*Anita Demaison a suivi toute la chronologie de la campagne de cambriolages ! En quoi ça peut intéresser une ado de 13 ans ?*

Il y a d'autres articles plus anciens : 2010, 2008, 2005... Il se rend compte rapidement que tous les sujets ont un point commun.

*La gendarmerie. Et Lanson ! Putain, il est partout !*

Lespoir a étalé les journaux par terre au pied du bureau. Il en a oublié la présence des jumelles. L'une vient s'agenouiller à ses côtés. Lespoir sent la rondeur d'une hanche frôler son épaule. Il tressaille comme s'il avait été touché par un courant électrique.

— Vous voudrez bien sortir, mesdemoiselles...

Deux regards pleins de provocation. Elles tournent les talons, presque au ralenti, tourbillonnant dans leurs robes noires. Lespoir soupire. Il ferme les yeux un instant. Quelque chose cloche dans cette chambre. Quelque chose qui n'y est pas et qui figure normalement dans toutes les chambres d'enfants. Quelque chose de si évident, qu'il n'arrive pas à l'exprimer.

Il pense à celle de François, mais chasse aussitôt cette pensée.

Dans le living, Charles Demaison et son avocat qui tient un verre épais entre ses petites mains conversent à voix basse. *Où est Jézabel ?*

Lespoir parcourt la pièce et l'aperçoit finalement, en s'approchant de l'immense baie vitrée. Accrochée à son portable, la commissaire arpente le jardin en donnant de petits coups de tête secs. *Visiblement, il y a du nouveau...*

À cet instant, Lespoir réalise ce qui cloche dans la chambre d'Anita. Il n'y a pas une seule photo : de son père, de sa mère, de sa famille, ou même d'elle avec ses amis. Il se lève sans demander l'autorisation au député, et fait quelques pas dans la pièce.

— Vous cherchez quelque chose, commandant ?

Il a repéré un guéridon contre la cloison qui sépare le séjour du couloir. Une photo dans un cadre. Image d'une famille éclatante : le député rayonnant, les jumelles sublimes, son épouse, cheveux châtain coupés mi-longs, très jolie aussi, et derrière, en retrait au creux de l'épaule de sa mère, le visage pâle, les cheveux noirs, cachée derrière des lunettes : Anita.

*L'intruse sur la photo !*

Le député arrive derrière lui.

— Une question, Monsieur, attaque Lespoir.

— Je vous en prie.

— Vos filles, les jumelles, sont encore scolarisées à Châteauroux ?

— En effet, elles sont en première.

— Dans quel établissement ?

— Sainte-Solange. Pourquoi cette question ?

Lespoir n'a pas le temps d'exprimer sa pensée, Jézabel vient de pénétrer dans la pièce.

— On a du nouveau. Enfin, il faut d'abord vérifier. On doit y aller. Je vous tiens au courant, Monsieur le député.

— J'y compte bien, commissaire.

Elle tourne les talons, ne lui serre pas la main. Lespoir, frustré, lui adresse un signe de la tête.

Le député ne les raccompagne pas. La bonne les précède jusqu'à la sortie.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant dans sa chambre ?

Lespoir lui parle des coupures de presse. Il a embarqué son ordinateur dans son coffre, avec les chemises cartonnées et quelques livres qu'il a ramassés. Les livres sur l'Inde. Il n'aurait pas su dire

pourquoi. Par curiosité, sans doute.

— Encore une admiratrice alors... Il les prend de plus en plus jeunes décidément. Pourquoi cette question au sujet de l'établissement des jumelles ?

Elle l'avait donc écoutée. *Elle se trouvait où lorsque j'ai posé la question ?*

— Pourquoi Anita ne fréquente-t-elle pas la même école privée que ses sœurs ? Il y a un collège à Sainte-Solange, qui s'appelle Léon XIII. Je m'étais renseigné pour mon fils en arrivant dans la région.

— Allez savoir...

— Drôle de famille que celle des Demaison. Deux filles criantes de beauté, une troisième éclaboussant la photo de famille comme une verrue. Ça ne devait pas être facile à vivre pour elle...

— Pas de quoi ébranler Charles Demaison en tous cas. Il m'a raconté par le menu toutes les dépenses, toutes les interventions, tous les toubibs que la petite a consultés pour combattre son obésité...

Lespoir recommence à être mal à l'aise. Il presse son pied sur l'accélérateur pour arriver plus rapidement au bureau. Il aurait peut-être dû accepter un verre chez le député. Le saké lui a laissé un goût d'inachevé dans la bouche.

Ils arrivent au commissariat, en trombe.

— Vous pouvez quand même être rapide parfois, commandant...

Elle lui lance un sourire comme on jette un pourboire à un chauffeur, puis tire sur sa jupe avant de descendre.

— Ah, encore une chose. Pour que cela soit bien clair entre nous.

Elle a ouvert la portière et le braque de ses yeux polaires. Visage de glace, tendu comme un pic.

— Je sais que Charles Demaison a placé Kieffer au poste que convoitait également votre ami Didier Lanson... Je connais l'histoire et aussi l'ambiance qui règne dans ce commissariat... Je sais que Kieffer a demandé sa mutation pour Bourges. Et vous, vous voulez vous barrer d'ici. Je suis au courant de tout, commandant. Et laissez-moi vous dire une chose : le député et son influence, j'en ai rien à cirer. Mon ex-mari est à la Direction centrale de la police, si vous ne le savez pas, maintenant vous êtes au courant. Moi, personne ne m'influencera. Mais je veux Lanson, et c'est tout. Vous aussi, non ? Si vous jouez le jeu avec moi, vous avez tout à y gagner. Sinon...

— Et la nouveauté, c'est quoi alors ?

Elle lui adresse son plus beau sourire. Glacial.

— Vous le saurez bien assez tôt, commandant.

Dans sa poche, la pince aux motifs léopard le démange.

*Où se trouve le technicien ?* Il est déjà rentré de l'hôpital ?

Lespoir fait toutes les pièces de l'hôtel de police. Le trouve enfin. Dans le bureau de l'unité de sécurité et de proximité. Les hommes à Lanson. *Tiens, qu'est-ce qu'il fout là ?*

Péberot se dresse en serrant les poings.

— On n'a pas fini notre discussion d'hier, Lespoir...

— J'ai besoin de votre scientifique.

— Tu ne perds rien pour attendre...

Un signe du menton à Péberot et le technicien le suit dans son bureau.

— Tu peux essayer de trouver des empreintes là-dessus ?

Il a sorti de sa poche la pince qu'il a glissée dans un petit sachet transparent.

— C'est quoi ?

— Un truc qui devait être dans les cheveux de la victime d'hier.

— Ok, je regarde ça. C'est pressé, je suppose ?

À la tête de Lespoir, le technicien comprend que ça urge.

— Au fait, on en est où des analyses de poils et de cheveux trouvés chez Lanson ?

— C'est en cours.

— Tu as trouvé trace de la mystérieuse amie du commandant ?

— Tu parles, c'est une collection de poils pubiens de différentes espèces femelles qu'on a trouvés chez lui !

Lespoir ne sait pas s'il doit en sourire ou en pleurer.

— Non, je plaisante..., rigole le technicien. Il y a Lanson et la fille, au moins. Peut-être d'autres, j'en sais rien pour l'instant... Les prélèvements ont été transmis au labo de Limoges. Ce sont eux qui s'occupent aussi du fœtus mort. Quelle saloperie !

Gari s'est réveillé tard. Le dos un peu cassé. Toujours aussi peu confortable, son refuge. Il est pourtant habitué à la dureté du futon chez lui. Mais ce matin quand il s'étire, ses vertèbres craquent.

Il avale un fond de bouteille d'eau qui croupit depuis un moment, se gargarise la bouche et recrache le liquide, en poussant la porte en bois qui donne sur le jardin.

Il a fumé jusqu'à minuit. Le goût âcre du chanvre lui donne l'impression d'avoir avalé une limace. Par la porte entr'ouverte, le soleil pointe et l'aveugle comme si un projecteur était braqué sur sa cabane. Une seconde, il frissonne. Il n'a pas peur. Le karma décide de tout.

*Ils ne savent pas que je suis là. Ils ne peuvent pas savoir.*

Il aime cet endroit, les odeurs d'herbe mouillée, de potagers arrosés, le parfum des peupliers et les senteurs d'eucalyptus. Le soleil dore les rigoles creusées dans la terre meuble et maronnasse de son jardinet. Trois rangées imparfaites de légumes de saison qui ne servent qu'à cacher l'essentiel. Des plants de chanvre. Il doit les surveiller, les arracher régulièrement pour qu'ils ne grillent pas au soleil, au risque de diffuser leur odeur. Même dans ces jardins, où tous ne se contentent pas de cultures classiques, ça pouvait éveiller les soupçons.

Mais le meilleur, il le garde à l'abri. Derrière une fausse cloison qu'il a bricolée lui-même, avec l'aide du Mendiant. Un drôle de type, un peu barge, musicien à ses heures, de préférence dans la rue Grande ou sur la place La Fayette. Il écrit des romans invendables et connaît toutes les combines pour survivre en ville. Les poubelles des boulangeries, des restos, les invendus, les vieilles généreuses...

Parfois il dépose derrière la cabane des boîtes de conserve qu'il a réussi à paner en douce. Et le lendemain, en retour, un petit sachet de cannabis l'attend. Le trésor de Gari, derrière la fausse cloison. Avec les pluies récentes, les plants ont poussé si vite qu'il doit venir de plus en plus souvent les tailler. À la frontale, car il ne passe que de nuit.

Ça fait un bail qu'il ne l'a plus revu, son ami qui lui a laissé un peu de nourriture la semaine dernière.

Gari ouvre au canif une boîte de pâté pour chien. Marque distributeur. Il la goûte avec des biscottes. Pas terrible, mais mangeable. Après tout, la cargaison vient des poubelles d'un resto turc.

— Ils font les keftas avec ça ! avait révélé le Mendiant en rigolant.

Il rigolait si fort que la cabane tremblait de toutes ses tôles. Gari faillit crier au séisme quand il remarqua que le crâne du Mendiant touchait le toit de son refuge.

Il se dit en finissant la boîte de conserve, un dernier morceau bien grassex au bord du canif, qu'il le regrettera le Mendiant, ses délires, ses rêveries, son humour décalé, quand il sera parti. Demain ou après-demain.

Il lui laissera la clé de sa cabane. Il ouvrira la cloison pour qu'il se serve. Gari estime qu'il lui faudra bien six mois pour tout fumer.

D'habitude, il quitte son refuge entre chien et loup, avant que ses vieux voisins ne poussent le portail de leurs minuscules propriétés. Les jardins ouvriers de l'autre côté de l'Indre.

Mais depuis sa découverte, la veille, plus rien ne presse. Le cours du temps n'est plus le même. Il s'est échappé comme le bras d'un fleuve détourné par les hommes.

Sa naissance.

Ses origines.

Pourquoi il a cette couleur de peau. Ce visage si mince, aux traits si fins. Ces lèvres gracieuses et foncées. Ces yeux d'un noir si profond.

Pourquoi il est si différent.

Pourquoi il n'est pas Américain.

Pourquoi il n'est pas ce qu'on lui a fait croire, ce qu'on lui a raconté depuis tout petit.

Ça arrangeait sa famille. Quelque part, ça devait la protéger.

*Ta mère est née de l'union d'un Américain et de ta grand-mère.*

On lui a servi ce mensonge durant toute sa vie.

Mais la vérité est toute autre.

Sa mère avait fini par se confesser l'été dernier. Juste avant de mourir, elle l'avait mis sur la piste. Pour qu'il puisse trouver la vérité par lui-même. Et ce matin, aux Archives départementales, il exhume cette mémoire trouble. Des preuves indiscutables.

Une seule place de libre, au fond de la salle de lecture. Une quinzaine de têtes aux sourcils froncés par la concentration. L'atmosphère monacale des lieux seulement troublée par le couinement des roues du chariot qui achemine les documents demandés par les lecteurs.

Derrière le guichet d'accueil, Valérie lui fait un signe. Il peut venir récupérer son dossier. Un sourire, un clin d'œil. Gari lui rend son sourire, glisse sa fine main brune dans la sienne. Il prend le dossier, le porte jusqu'à sa place, d'un pas ralenti, comme s'il contenait un fardeau trop lourd.

*C'est ton karma. Tu dois l'accepter.*

Il plonge la tête dans une lecture qui bouleverse son passé comme un chien dans un jeu de quilles. Il y a dans cette chemise rose ouverte devant lui, toutes les explications sur ses origines.

La lettre date du 11 septembre 1944. Elle est signée du sous-préfet du Blanc qui s'adresse au préfet de l'Indre.

*« Le 28 août, des éléments allemands pénétraient dans la commune de Tournon-Saint-Martin, venant d'Angles-sur-l'Anglin. C'étaient les premiers détachements venant du sud-ouest qui tentaient de rejoindre la frontière allemande et devaient passer presque sans interruption dans mon arrondissement, du lundi 28 août au mercredi 6 septembre.*

*(...) J'ai l'honneur de vous rendre compte que le 9 septembre courant, j'ai parcouru longuement toutes les communes et hameaux qui avaient été traversés par les colonnes allemandes en retraite. Sur tout l'itinéraire, on remarque de nombreuses traces du dépôt des Allemands : fermes brûlées, arbres fruitiers coupés... Des véhicules incendiés, des caisses de munitions abandonnées, des cadavres jonchaient encore les routes lors de mon passage.*

*La fureur des Allemands s'était plus particulièrement fait sentir sur l'itinéraire suivi par une division hindoue : Martizay, Saint-Michel-en-Brenne, Mézières-en-Brenne, Vendoeuvres... ».*

Une division hindoue !

Le cœur de Gari s'arrête de battre. Son bras se tend vers une autre chemise, bleue, qui contient deux feuillets. Un autre article trouvé par Valérie dans les archives.

Il lit : *« Parmi les troupes qui perpétrèrent des actes de violence dans les derniers jours du mois d'août 1944, le groupement commandé par le général Taglishbeck, qui se composait entre autres d'hindous, se distingua particulièrement par la terreur que firent régner ses soldats, selon les témoignages des contemporains, dans les localités qu'il traversa ».*

L'article évoque le passage de *l'Indisches Infanterie-Regiment 950*, constitué à partir de prisonniers de guerre indiens servant au sein des troupes du Commonwealth battues par Rommel entre 1941 et 1942.

Il reprend la chemise rose et poursuit sa lecture du rapport du sous-préfet du Blanc.

*« Je vous communique ci-dessous d'une façon très succincte les principaux dégâts causés par les Allemands dans les communes que j'ai visitées le 9 septembre ».*

Suit une liste de douze villages. Le regard de Gari descend vers les deux derniers.

*« Martizay : a été plus particulièrement éprouvé lors du passage des Hindous, du 29 au 31 août. Deux femmes ont été violentées.*

*Saint-Michel-en Brenne : c'est surtout dans la soirée du 29 août, et dans la journée du 30 août, lors du passage des divisions hindoues que la commune a subi de graves outrages. Presque toutes les femmes de ce tout petit bourg (une dizaine au moins) ont été violentées dans des conditions particulièrement odieuses, et quel que soit leur âge ».*

Saint-Michel... Toutes les femmes... Quel que soit leur âge...

Tout concordait.

Gari a les yeux brouillés par l'émotion.

— Ça va ?

Valérie et son sourire rassurant.

— Oui.

Même à elle, il n'ose pas lui dire : *Je sais enfin d'où je viens ! Mais c'est une tragédie !*

Il lit et relit, il veut se rappeler chaque détail. Il voit parfaitement les scènes, comme dans un film, il s'imagine les décors. Il est dans l'action, dans la terreur que ressentent les habitants, dans la tension des soldats qui fuient. Il lit et relit, s'attarde sur chaque phrase. *Saint-Michel-en-Brenne. Ce qui s'est passé là, il y a 78 ans. Ce que ma famille a toujours caché.*

Saint-Michel-en-Brenne, c'était la maison de ses grands-parents, où il avait passé de nombreux étés durant son enfance, après le déménagement familial à Sainte-Gemme, jusqu'à son entrée au collège à Châteauroux.

Voilà d'où il vient.

Il connaît son histoire à présent.

Il doit revoir tante Susan.

*Je suis le petit-fils d'un criminel. Du sang d'assassin coule dans mes veines.*

*C'est mon karma, je dois l'accepter.*

Midi.

La fermeture des Archives départementales est imminente. Ne reste, en plus de Gari, qu'un étudiant boutonneux de la fac de lettres et René, son nouvel ami, qui connaît Châteauroux comme personne. Ça le fait bien rire qu'un tagueur écrive des vers sur les murs les plus moches de la ville.

— Du moment qu'il épargne les monuments..., dit le vieil homme aux yeux pétillants de malice.

Gari rigole, rigole, avant d'éclater d'un rire aigu et chevrotant qui résonne dans le silence de la salle. Valérie croise son regard et il étouffe son rire derrière sa main.

— C'est une ville qui a bien besoin de se rebeller, continue René en chuchotant. On a les révoltes et les révoltés qu'on mérite. Le retour du tagueur, en pleine campagne électorale ! Il paraît que le maire est furieux. Ça lui fera des pieds à celui-là, avec ses Chinois qui doivent nous sauver en installant des entrepôts à Ozans, dans la zone abandonnée par l'armée ! Comme si on était incapable de s'en sortir tous seuls, nous autres les Berrichons...

Gari boit comme du petit lait l'ironie du vieil érudit. Lequel soudain pose sur lui un regard interrogatif qui fait remonter ses épais sourcils blancs sur son front plissé.

— Tu n'es pas Berrichon, toi, petit ?

Comme si ça ne se lisait pas sur son visage, à Gari !

— Tu t'appelles comment ?

— Gari.

— Comme Gary Cooper ?

— Avec un « i » à la place du « i grec ». Je suis petit-fils d'Américain. Du moins, c'est ce que j'ai toujours cru.

— D'où que tu viennes, petit, tu n'es pas responsable de tes origines.

Il frissonne en ramenant le dossier à Valérie.

— Je peux garder ça ?

Il lui désigne les chemises rose et bleue qui contiennent les précieuses archives.

En d'autres temps, il n'aurait jamais demandé, il serait parti avec. Mais il ne veut pas causer de tort à Valérie.

— Je ne peux pas te laisser les documents originaux, mais si tu en veux une copie, pas de problème...

Elle ramène les copies trois minutes plus tard et lui tend une chemise cartonnée qu'il saisit sans la regarder dans les yeux. Il sait à cet instant qu'il ne reviendra plus.

Demain, il passera chez tante Susan pour qu'elle lui raconte enfin l'épisode qui manque au puzzle de son histoire. Puis il récupérera son passeport et son billet de train pour Paris. D'où il décollera pour un autre monde. Celui de ses origines, celui auquel il appartient.

D'abord il doit repasser chez lui, finir de tout ranger, de tout préparer.

Sa chemise sous le bras, Gari prend au plus court, passe sous la voie de chemin de fer à proximité du centre Colbert. Longe la place de l'église Saint-Jean. Remonte vers le building, la rue Victor-Hugo. Traverse la place de la mairie où il aperçoit une bande adhésive noire sur la baie vitrée, entre l'entrée et le coiffeur... Il emprunte la descente de ville et le pont vers le mail Saint-

Gildas, absorbant cette quiétude, cette tranquillité qu'ont les gens d'ici dans leur démarche. *Ils réagiraient comment devant les colonnes allemandes ?*

Il se les imagine tremblant à l'approche de la canonnade. Il entend le roulement des files de blindés, comme dans les scènes qu'il a vues, et qui sont décrites si précisément. Il se repasse le film. Son histoire le hante.

Gari accélère le pas. Il se met à courir, poursuivi par la terreur que son histoire a déclenchée. Il arrive en ahanant à la hauteur du pont au-dessus de l'Indre. Ralentit. Derrière la cascade des peupliers, il y a ce bâtiment menaçant en face de chez lui.

*Les flics ne sont quand même pas restés à poste ?*

Il a dû se passer quelque chose, il ne sait pas quoi.

Gari longe la propriété, là où il avait vu la veille des véhicules de police et l'ambulance qui s'en allait.

*Il y a quelque chose au sol. Des traces de peinture blanche.*

Il frémit quand il reconnaît la forme d'un corps.

Il file rapidement jusqu'à son appartement. Ça fait quelques jours qu'il n'a plus revu Anita. Elle est au courant de son projet. Depuis l'an dernier.

Il faut quand même qu'il lui dise au revoir. D'habitude, elle passe chez lui tous les mercredis après-midi, mais hier, vu les circonstances, il ne sait pas si elle est venue.

Du courrier déborde de sa boîte aux lettres.

Gari l'ignore et gravit les trois étages en montant les marches quatre à quatre. Il tient la forme quand même, mais il ne doit pas oublier ses médicaments. *Un jour, ça peut passer, mais deux...* Le médecin l'a mis en garde.

À l'étage, ça sent le propre. La femme de ménage a bougé son paillason, collé le long du mur. Sous la porte, un papier de couleur beige. Il se baisse. C'est une enveloppe grand format. Il la retourne. Six lettres en caractères gras : POLICE. Le mot le prend à la gorge. *Ils m'ont retrouvé !*

Gari plaque l'enveloppe contre le sol, et la frotte du revers de la manche de sa chemise. Il ne laissera pas ses empreintes sur le papier. Il n'est jamais venu là ce soir. Il n'a pas vu cette enveloppe. Il n'est pas repassé chez lui.

Il repose le papier sous la porte, en le tenant par le tissu de sa manche. Tant pis, il se passera encore une journée de ses médicaments. Demain, il trouvera un autre moyen.

*Se servir dans une pharmacie ?*

Il pense à ça en redescendant les étages à toute allure. Ce n'est plus la canonnade, ni le roulis des colonnes allemandes battant en retraite qui lui font peur. Ce sont ces six lettres écrit en gras sur cette enveloppe blanche. *Ils sont sur mes traces. Car sinon, pourquoi ce message ?*

Il inspecte les quatre portes à l'étage. Pas d'enveloppes. À l'étage dessous non plus. Ni au rez-de-chaussée. *C'est bien pour moi ! Ils ont fini par retrouver mon adresse !*

Il disparaît par le jardinet derrière son immeuble. À partir de là, il y a des tas de petits raccourcis, des sentiers qui longent les propriétés et le conduisent tout droit jusqu'aux jardins ouvriers et sa cachette. D'abord, il fait un crochet par Belle-Isle, s'allonge dans l'herbe au bord de l'étang.

Les promeneurs ont déserté le parc. Ce soir, d'autres viendront sans doute à la Guinguette qui ouvre ses portes après rénovation. Quelques couples s'aventureront aussi et il les entendra roucouler, contrepoint à la canonnade qui envahit sa tête.

Il est reparti du côté de Saint-Michel-en-Brenne rien qu'en ouvrant la chemise cartonnée qu'il a coincée dans son polo.

*Pourquoi ils ne m'ont rien dit ? Pourquoi ils m'ont fait croire à ces chimères toutes ces années ? Toutes ces années de mensonge ?*

*Non, tu n'es pas ce qu'on t'a raconté !*

*Tu es un bâtard !*

Il feuillette machinalement les documents qu'il a trouvés aux Archives. Sur le régiment indien affilié à la SS. Puis le rapport du sous-préfet du Blanc... *Mais il est où ? Il est où ?*

Quel idiot ! Il a forcément oublié le document aux Archives. Il n'a pas de preuve à montrer à tante Susan demain pour la confronter. La faire parler. Il est décidément incorrigible, si distrait. Il repassera demain. Au moins, il pourra dire au revoir à Valérie et à son nouvel ami René.

La cour du collège Colbert est vide. Les élèves déjeunent à la cantine. Lespoir n'a même pas avalé un sandwich. Il lit le panneau de chantier qui indique la nature des travaux de rénovation en cours, en attendant que la porte de l'établissement veuille bien s'ouvrir. Un déclic actionne enfin le sas automatique qui s'écarte.

À gauche, des *Algécos*. À droite, l'annexe qui abrite les salles rénovées de techno. Il file tout droit. Un sentier bordé de haies. Il trouve facilement l'accueil. Derrière sa vigie vitrée, une employée au masque de circonstance lui fait signe de parler dans l'interphone avant de déclencher un appel :

— Monsieur le principal, la police est là.

Le chef d'établissement arrive rapidement, silencieux comme un tueur. Il lui serre la main d'une façon un peu obséquieuse.

— Merci d'être venu.

Les bureaux de l'administration, un couloir interminable, des portes ouvertes. À leur passage, des agents baissent la tête, des élèves sortent de la cantine dans une forme de procession grave et une symphonie de murmures lourds. Lespoir croise des regards sinistrés, des expressions abattues. Le principal l'introduit dans une petite salle épargnée par la lumière du jour.

— Une cellule psychologique est en place pour les camarades de classe de la victime. Je vais vous présenter la responsable.

Des pas saccadés dans le couloir.

— Justement la voilà. Madame Carine Magnin.

Une petite brune pénètre dans la pièce comme un courant d'air. Regard bleu clair derrière des lunettes à angle pointu comme son menton. Jupe serrée bleu foncé, bottines étroites. Nerveuse, la main un peu tremblante. Ses yeux papillonnent du principal à Lespoir. Elle ne sait pas quoi faire de ses mains.

— Vous êtes en retard, commandant, siffle-t-elle.

Le ton de sa voix, agressif, surprend Lespoir. Le principal intervient, en se raclant la gorge.

— Humm, Madame Magnin veut dire qu'il est dommage que vous ayez manqué la conclusion de la réunion de ce matin avec les élèves. L'annonce a produit naturellement un grand émoi, vous pensez bien. Notre établissement est plutôt calme d'ordinaire... Toutefois, en fin de réunion, des élèves ont parlé à Madame Magnin en aparté et il nous a semblé important d'insister pour que certaines informations soient portées à votre connaissance. Je vais chercher Joëlle. C'était la meilleure amie d'Anita...

*C'était...*

Le principal se rend compte de son lapsus, bafouille un mot d'excuse et tourne casaque. Rapidement. Carine Magnin tente de maîtriser sa nervosité et de calmer son souffle trop rapide. Lespoir la regarde sans complaisance.

— Vous connaissiez bien Anita Demaison ?

— Bien ? C'est ce que je croyais du moins...

— Vous savez pourquoi elle a été inscrite dans cet établissement ?

— Pourquoi vous demandez ça ? Parce que c'est la fille du député ? Ici, ce ne serait pas assez bien pour elle ?

Sa voix flûtée est montée dans les aigus. Lespoir a envie de la moucher, mais ne trouve pas les

mots.

— Joëlle, la meilleure amie d'Anita Demaison, dit le principal.

Lespoir effleure la main d'une jeune adolescente bouclée, petite boulotte en ballerines, jean taille basse et surveste cachant ses formes.

— Je vous laisse. Si vous avez besoin, je suis dans mon bureau.

La petite salle de réunion compte une quinzaine de chaises, dix tables. Lespoir s'est assis de biais, pas en face. La psy scolaire à côté de Joëlle. Elle lui tient la main pendant que l'ado raconte, la voix brisée, le regard plongé devant elle comme s'ouvrant sur un abîme.

Le cours de français. Soudain, les mecs qui rient jaune. Leurs visages qu'on n'oublie pas. Un portable qui passe de main en main. Et les filles qui le réclament car elles brûlent de savoir pourquoi les mecs font cette tête.

— Quelle tête ils faisaient ?

— Ils étaient dégoûtés. Ecœurés. Comme s'ils regardaient... un truc à vomir.

Le portable passe au dernier rang. Joëlle raconte le regard fou de sa voisine, son souffle coupé, puis le choc lorsque le portable est arrivé entre ses mains. Un message, puis une photo.

— À qui était destiné le message ?

— Je ne sais pas. Plusieurs gars l'ont reçu.

— Par SMS ?

— Non, sur nos boîtes mails.

— Tous ceux de votre classe ?

— Non, pas tous. Quelques-uns. Surtout des mecs.

— C'était quoi le message ?

— « *Vous la reconnaissez ?* ». C'était ça le message.

— Et sur la photo... c'était Anita ?

La gamine ne répond plus. Tétanisée.

Ils attendent.

Dix secondes.

— Il y avait quoi sur cette photo ? relance Lespoir d'un ton sec.

Des larmes montent à ses yeux.

— Je croyais que c'était un montage...

La psy s'approche, l'entoure de son bras.

— Le message disait donc : « *Vous la reconnaissez ?* ». Et la photo, je peux la voir ?

Joëlle ne bouge pas. Ses franges cachent son visage. C'est Magnin qui répond.

— Je vous trouverai la photo, commandant. Joëlle ne peut pas vous la montrer. Ce n'était pas son portable et elle n'était pas destinataire du mail.

— Il y avait quoi sur la photo ?

— C'était immonde,...

La voix de la gamine est secouée de trémolos.

— ...ignoble...

Magnin serre plus fort sa main.

— Prends ton temps... Il faut que tu nous racontes..., dit la psy en modulant sa voix, ce qui lui

donne une tonalité chantante.

— Anita était couchée sur le dos. Les jambes écartées et... il y avait deux bouteilles de Coca dans ses orifices. Ce salaud !

— Un salaud ?

Joëlle a du mal à respirer. Sa voix se perd au milieu des sanglots.

— Celui qui a signé le message.

— Son nom ?

— GREG.

— La commissaire Declercq et son adjoint viennent de partir. Elle vous attend, lui dit Dumas au téléphone.

— Je suis en route.

Lespoir la retrouve au Poinçonnet. Devant une *longère* berrichonne, sorte de petite ferme de plain-pied et d'un seul tenant, coquette et joliment fleurie.

— Voilà où il habite, Lanson. Chez sa mère !

La porte s'ouvre avec une lenteur digne des films de manoirs hantés. Apparaît une main osseuse à la peau parcheminée, piquetée de taches brunes. Une dame âgée, à lunettes et robe à fleurs, prolonge le mouvement.

— Madame Lanson ? Votre fils Stéphane habite chez vous ?

— Ben oui. Pourquoi qu'il est pas rentré hier soir ?

Lespoir réalise qu'elle n'est pas au courant.

— Votre fils est en garde à vue, madame... Depuis hier en fin d'après-midi, intervient sèchement Jézabel.

Les yeux de la vieille dame s'écarquillent, ce qui les rend énormes derrière ses épais verres de lunettes. Puis son ébahissement fait place à un sourire amusé, comme si la commissaire lui avait raconté une blague.

— Ah, elle est ben bonne ! D'habitude, c'est l'inverse. Mais entrez donc !

Une odeur boisée flotte dans le vaste séjour au parquet grinçant, traversé de poutres. Au fond, un coin-cheminée et de vieux fauteuils taillés dans un solide bois de chêne. À l'opposé, une cuisine tout aussi rustique comporte un poêle en faïence, une table et quatre chaises. Sur les murs et les poutres sont fixés des paniers en osiers, des outils de jardinage anciens, des ustensiles de pêche et même un fusil de chasse. On aurait pu transformer la maison en écomusée du Berry, pense Lespoir.

— Je vous sers quoi ? Un verre de *troussepinette*, ça vous dit ?

Adossée à un pilier qui soutient une affiche de Villemont, le *Raboliot berrichon*, Jézabel se demande si la vieille se paie sa tête ou si ses facultés mentales sont atteintes.

— Je vous remercie, madame, mais nous sommes en service.

— Comme vous voudrez... Au fait, il a déjà dîné à c't'heure ? C'est qu'il mange, mon petiot !

Elle s'arrête brutalement, balaie la cuisine du regard puis se fixe en face d'une authentique pendule à coucou suisse.

— Ah, 17h ! Seulement ! Il est encore tôt. J'peux vous donner un Tupperware pour lui ? Y me reste un peu d

âté berrichon avec des lentilles d'cheu nous et du Pouligny...

Le visage de Jézabel se renfrogne.

— Il loge souvent ici, votre fils ?

— Ben oui, presque tous les soirs. Vous cherchez quoi au juste ? Vous voyez ben qu'il n'est pas là...

— Madame, nous avons un mandat de perquisition...

La vieille marque un temps d'arrêt puis hausse ses maigres épaules.

— Ben, allez-y, n'vous gênez pas. Y a rien à cacher chez moi.

— Il a une chambre ici ?

— Là-haut, sous les combles. J’vous accompagne pas. Je monte plus avec mes vieilles jambes. C’est la bonne qui nettoie. Elle est venue hier, ça doit être propre.

Jézabel agrippe la rampe d’une main rageuse et se propulse dans l’escalier. Les marches craquent comme si toute la maisonnée allait s’écrouler. Lespoir mate un instant ses mollets un peu trop musclés à son goût et fait la moue devant le spectacle de ses chevilles sans grâce. Le lieutenant Dhyver monte dans son sillage. La vieille dame s’assoit dans la cuisine et attrape sur la table une bouteille d’un alcool à la couleur brunâtre, qu’elle débouche difficilement.

— Ben moi, je m’en sers un...

Elle se verse une rasade et boit lentement, les yeux perdus dans le vide. Lespoir s’approche du coin salon, juste à côté d’une porte qui donne sur un petit verger et l’angle d’une piscine bâchée. Des trophées brillent sur trois étagères, des modèles miniatures de voiture et de motos de course. Les récompenses correspondent à des années antérieures aux trophées qu’il a vus dans le studio.

La mère de Lanson se trouve soudain à ses côtés. Il ne l’a pas sentie arriver. Le parquet n’a même pas craqué sous ses pas, alors qu’on entend à l’étage le claquement des talons de Jézabel.

— C’est à Stéphane tout ça... Il en a gagné des trophées ! En moto surtout, avant son accident.

— Il a eu un accident ?

— Une bagarre. Avec des Manouches. Ils étaient quatre contre lui tout seul.

— Des Manouches ?

— C’est ce qui s’est dit à l’époque.

— C’est arrivé quand ?

— Oh, y a longtemps déjà.

La vieille dame tient toujours son verre à la main, réchauffant l’alcool dans sa paume. Sa tête s’est tournée dans sa direction, mais elle ne regarde que le vide. Lespoir s’attarde sur une autre étagère, composée de planches de bois vernis.

Des photos encadrées : la mère Lanson entourée de ses deux fils, sur fond de décors de campagne, en forêt ou au bord d’un étang. Il ne connaît pas ces lieux. Il suppose que les photos ont été prises en Brenne ou peut-être dans la forêt domaniale de Châteauroux. La vieille est toujours seule sur la photo. Sans époux.

— Leur père, mon mari, est mort quand Stéphane avait cinq ans. Didier n’en avait que trois, il se souvient pas. Stéphane en a été affecté. Il a longtemps cherché ce père disparu...

Lespoir voudrait l’interroger sur son rapport aux femmes, à la séduction. Le syndrome du mâle dominant. Son propre père, le commissaire presque à la retraite de Rennes, est de cette race-là.

— Mon Stéphane aime bien les femmes. Un peu trop à mon goût.

*Bon sang, on dirait qu’elle lit dans mes pensées !*

Elle s’est approchée si près qu’il sent un parfum floral qui lui fait tourner la tête.

— Mais j’ai bon espoir qu’il finisse par se caser très bientôt. Je crois d’ailleurs qu’il est amoureux en ce moment...

Lespoir sursaute. Une main osseuse touche son épaule. Un immense regard effet « cul de bouteille », aux yeux bruns profonds, se pose sur lui avec la bienveillance d’une mère pour son fils. Elle sourit.

— Vous êtes un homme bon. Je le vois sur votre figure. J’ai le don de divination. Les gens viennent de loin pour me consulter. Même le maire vient de temps à autre.

Elle parle à voix basse, sans hésiter. Sa diction est devenue plus calme et plus fluide, et même

son accent berrichon s'est volatilisé. De la malice pétillante dans ses yeux.

— Elle doit me croire folle, votre commissaire là-haut, dit-elle en regardant le plafond. Je sais jouer la vieille maboule quand j'ai besoin. Avec l'accent et tout.

Lespoir entend à cet instant un bruit de chute, comme si, à l'étage, ils avaient renversé une commode et étalé son contenu sur le plancher. Son hôtesse n'a, semble-t-il, rien remarqué.

— Je l'aime pas, votre commissaire. J'aime pas ce que je vois en elle. Une violence sourde. De la haine. C'est pas bien quand on mène une enquête. Vous, vous êtes un homme bon. Vous saurez établir la vérité, commandant. Je le vois. Je me trompe jamais. Jamais, vous m'entendez ! Mais, méfiez-vous : vous êtes mal entouré ! Et pas seulement elle...

Ses yeux collés à l'épaisseur de ses verres de lunettes pénètrent Lespoir comme si elle scrutait son âme. Ça lui donne la chair de poule. Il n'ose plus formuler la moindre pensée.

— Je dois monter à l'étage. Excusez-moi.

Il grimpe les marches de l'escalier quatre à quatre. La vieille se marre en le voyant déguerpir.

À l'étage, les combles aménagés forment une seule pièce, autour d'un coin central sofa-écran plat. Au fond, le lieutenant est en train d'inspecter l'espace autour du lit, éclairé par un vasistas. À l'autre bout, une salle de sport aménagée, avec un vélo d'appartement sophistiqué, un rameur et un kit de musculation. Jézabel est accroupie au pied d'une commode dont elle a jeté tous les tiroirs à terre. Plus loin, elle a saccagé une armoire à tiroirs et sorti tous les vêtements au milieu de papiers, de chemises cartonnées et de boîtes contenant des lettres et des cartes postales, qui jonchent le sol.

— Vous avez trouvé des effets de la victime ? demande Lespoir sur un ton narquois.

— Et vous ? Vous fichiez quoi en bas ? Vous buviez un verre ?

— J'ai examiné le rez-de-chaussée.

— Ben voyons...

Lespoir voit des lettres voler et rejoindre un tas de feuilles sur le parquet. Il y en a même que la commissaire déchire, avant de consulter des photos, qu'elle entasse dans une boîte dont elle vient de déverser au sol le contenu. Des jeux de clés, des briquets, des tas de souvenirs miniatures en ferraille, qui caramboient sur le parquet.

Du regard, Lespoir refait le tour de la pièce, furax. Il ne voit pas d'ordinateur, pas d'appareil photo, ni de téléphone portable. *Putain, elle cherche quoi ?*

Il décide de descendre, écœuré.

La mère de Stéphane Lanson est assise dans le coin salon, près de la cheminée, sur un vieux fauteuil en velours fleuri tellement râpé qu'il est devenu transparent par endroits.

— On va tout remettre en ordre, madame.

— J'ai confiance en vous, commandant. Vos yeux ne trompent pas.

Lespoir ment. Il en a honte.

Il les a attendus dehors une bonne demi-heure, à fureter autour du jardin. Quinze mètres carrés de salade, de céleri rave et de poireaux. Quelques outils de jardinage dans un cabanon, et du matériel pour l'entretien de la piscine. Dans le garage, une bâche recouvre trois motos, une Enduro, une T-Max et une BMW 750.

Lespoir repasse devant la maison, au moment où Jézabel sort avec trois cartons qu'elle lui tend. Le lieutenant en porte quatre. La commissaire s'arrête sur le seuil et se tourne vers la vieille dame.

— Je vous remercie pour votre collaboration, madame Lanson.

— Vous êtes toujours la bienvenue, mademoiselle. Et surtout qu'on lui donne pas trop de sucreries à mon garçon !

Jézabel tourne les talons comme un officier cosaque. Elle ne voit pas le clin d'œil malicieux qu'adresse la vieille à Lespoir.

— Commandant, n'oubliez pas ce que je vous ai dit !

— Elle vous a dit quoi ?

— Que je devais me méfier de vous...

La réponse de Lespoir surprend la commissaire, comme si elle avait reçu un uppercut sous le menton. Finalement, elle avale la riposte qui gronde sur son visage et l'éclaire d'un sourire hypocrite.

— Si vous croyez m'impressionner, commandant...

Même quand elle sourit, sa figure est tendue à éclater.

— Gardez votre colère pour vous... Vous allez en avoir besoin. On va justement rendre visite à un autre ami à vous.

Son sourire s'est élargi jusqu'aux oreilles, dévoilant une dentition prête à déchiqueter une aile de requin. Elle ne lui laisse pas le temps de gamberger.

— On y va.

Le portable de la commissaire sonne. Lespoir reconnaît l'air de la Chevauchée des Walkyries. Il comprend qu'elle s'entretient avec Dumas. Jézabel s'emballe, le visage crispé, puis sa langue claque et les claquements se ponctuent de cris.

— Quoi ? Vous êtes certaine ? Ils ont bien vérifié ? Alors dans ce cas, contactez la substitut de ma part et prévenez Kieffer.

Elle raccroche, son bras retombe, rebondit sur sa cuisse. De profil, Lespoir la voit sourire. Son visage décrit un S tant ses joues sont creusées. Elle se tourne vers lui. Avec le regard d'un serpent qui prend la pose.

— L'info que j'ai reçue tout à l'heure est confirmée ! On a trouvé de quoi prolonger la garde à vue de Lanson...

— Je suis tout ouïe...

— D'abord on y va...

— On va où ?

Cent cinquante mètres plus loin. Une autre *longère*, en cours de rénovation. La toiture est en travaux, attendant une portion de tuiles. Une moitié de la façade a été décapée. L'autre a été recouverte récemment de chaux blanche. La cour est en terre battue. Il y a deux véhicules devant une

porte de couleur verte où la peinture s'écaille. Une Citroën C 3 Picasso beige et un 4×4 que Lespoir reconnaît sans hésitation.

\*

— Stef, ça va ?

— Quoi de neuf, frérot ?

— Que penses-tu de notre cantine ? Et de nos chambres ? Sûr qu'on n'est pas aussi bien reçu à la gendarmerie, plaisante Didier Lanson.

— Ton chef a amélioré l'ordinaire, je te remercie pour la brioche et la tarte aux pommes caramélisée de la pâtisserie de la rue Grande... Par contre, la literie... J'ai le dos qui grince...

Stéphane Lanson se tient contre le mur de sa cellule, dos à la porte. La lumière du jour tombe de la lucarne protégée par une vitre en plexis renforcé, barrant son visage.

— En attendant que tu me sortes de là, je prends le soleil...

Son frère lui a refilé un portable récupéré lors d'une récente intervention. Il en conserve toujours deux ou trois en réserve, au cas où... Les mecs de la BAC et les fidèles de Lanson les utilisent jusqu'à ce que les abonnements soient terminés.

— Les nouvelles ne sont pas bonnes. Pas de traces de ta femme de ménage. J'ai donné le numéro de son véhicule aux unités de roulement. Un de nos gars est passé chez elle, enfin au domicile transmis par le concierge. Une sorte de squat en plein Vaugirard... Comme par hasard, personne ne la connaît et ne l'a jamais vue.

— Ce serait une clandestine ?

— On n'a pas trouvé trace de permis de séjour à la Préfecture en tout cas.

— Et pour les Winterstein ?

— J'ai mis toutes les unités en alerte. Remué tous nos contacts. Le claque de Marthe est sous surveillance. L'appartement de Jasmine aussi. Pour l'instant, notre Frankie n'a pas pointé le bout de sa queue chez elle...

— Ça va finir par le démanger, tu peux en être sûr. Il est accro à la fille. Ne la lâche pas !

— J'ai mis deux équipes dessus, et la BAC prend un relais discret la nuit.

— Tu as eu mon adjoint à la gendarmerie ?

— Toutes les unités des départements voisins sont mobilisées... Tes collègues de l'Allier ont retrouvé le camion des pompiers incendié sur la route de Montluçon. La N-Tech<sup>1</sup> de chez vous travaille sur les empreintes relevées à la ferme et sur le camion.

— Et tu as appelé...tu vois qui je veux dire ?

— Bon sang, Stef, elle balise, ta copine ! Elle est prête à venir témoigner pour te disculper ! Tu crois donc que la baudruche Jézabel va se dégonfler toute seule ?

— Didier, je suis convaincu qu'elle est visée elle aussi. Tu sais sur quelle affaire elle travaille en ce moment. Tout est lié ! On me met hors circuit et c'est un avertissement sans frais pour elle. Et puis, même si elle témoigne, ça ne changera rien aux photos qu'on a insérées dans mon ordinateur. Il doit bien y avoir un moyen technique d'établir qu'on les a déposées là.

— Il y a encore autre chose, Stéphane... Mon informateur vient de m'apprendre qu'ils sont en train de perquisitionner chez maman...

— Ils ne seront pas déçus du voyage...

— Lespoir en était, ce fumier !

Didier Lanson se tient contre la fenêtre de son bureau qui donne sur la cour. Il est surpris par un bruit de véhicules.

— Attends, Stéf, je crois que... Ils arrivent chez moi !

Jézabel lui a ordonné de la déposer devant chez Didier Lanson. Avant de le congédier. La perquisition se passera de lui.

*Quelle connasse !*

Lespoir a claqué la portière de sa voiture. Avant de gueuler un bon coup en frappant du poing le plastique du tableau de bord. Il est temps que l'ami Thiéfaine revienne. Il fait avancer le CD sur « *La fille du coupeur de joints* ».

Ça ne suffit pas à le calmer.

*Où en est le gars de la scientifique avec les empreintes sur la pince ?*

Lespoir repense à la photo prise ce matin avec son portable.

Il fonce au centre-ville, passe devant la gare, enfile l'avenue du même nom, le building en ligne de mire. Il se gare sur un emplacement réservé aux handicapés, rabat son pare-soleil où la mention « POLICE » est bien visible sur le revers cartonné.

Le magasin Babou ferme ses portes. Une employée le voit arriver et secoue la tête, l'air de dire, « il est trop tard ». Lespoir brandit sa carte de police et la plaque sur la vitre.

— Tu ouvres ou je fais fermer ton magasin demain !

L'employée obtempère. C'est une gamine d'une vingtaine d'années, deux anneaux dans les narines, d'une maigreur effrayante. L'uniforme Babou lui va comme une veste Lagerfeld à un épouvantail.

Il montre sur son portable la photo de la pince tigrée.

— Vous en vendez encore des comme ça ?

— Ça pouvait pas attendre demain ? Pour ça, vous forcez la porte ?

— On a trouvé « ça », comme tu dis, sur le lieu d'un crime. Ça te dit quelque chose la notion d'entrave à enquête policière ? Alors, fais pas chier, joue pas tes grands airs, sinon tu vas morfler. Montre-moi ton bras...

La vendeuse se dégage alors qu'il tente d'attraper son bras rachitique.

— J'm'en occupe de votre truc, pas la peine de me menacer.

Il attend devant la caisse. Elle revient trois minutes plus tard.

— Ben, c'est ce que j'pensais. Un modèle des plus vendus. Il nous en reste au moins trente, des boîtes comme ça. On en a vendu trois cette semaine, mais j'ai pas les noms...

Lespoir ne la remercie même pas.

Au commissariat, il fonce voir le gars de la scientifique, le cœur battant. Dans sa tête, une hache taille des copeaux de jalousie.

Si Isa le trompe, il fera quoi ?

Si c'est bien ses empreintes, il fera quoi ?

*Des pinces à cheveux comme la sienne, il doit y en avoir des dizaines dans cette ville, non ?*

Lespoir trouve le technicien dans son labo, en train de remballer ses affaires. Ses lunettes lui tombent sur le bout du nez.

— Quoi encore ?

— T'as trouvé des empreintes sur la pince que je t'ai donnée ce matin ?

— Ah, ta pince...

Il la récupère dans un tiroir, sous plastique.

— Je la mets dans les pièces du dossier, ou je te la rends ?

— Il y a quoi dessus ?

— Les empreintes de ta femme !

À la tête que fait son collègue, le technicien le chambre :

— Eh, je te charrie, là !

— Alors ? soupire Lespoir.

— Les empreintes de la gamine. Et c'est tout. Ni plus, ni moins. Tu espérais quoi ?

— Rien de particulier... Mets-la dans le dossier. On verra plus tard.

L'autre n'a pas l'air convaincu. Lespoir s'en fout. Il remercie le technicien qui remonte ses lunettes sur son nez proéminent avant de fermer à clé la porte de son bureau-labo.

Lespoir file aux toilettes, asperge d'eau froide son visage. Il se contemple dans la glace. Il a toujours une sale tête. En refermant le robinet du lavabo, il remarque que ses mains tremblent.

\*

— Et il m'a demandé de chercher des empreintes sur une pince, Didier..., chuchote le technicien dans son portable personnel.

— Une pince ?

— Il dit l'avoir trouvée au pied de la victime. Je peux attester qu'on a bien retrouvé ses cheveux. Et rien que les siens.

— Je sais que Stéphane est repassé chez lui pour chercher un truc qui appartient à sa copine... Je lui demanderai ce soir. Et tu lui as dit la vérité sur les empreintes ?

— Oui, mais j'ai d'abord plaisanté en lui disant que j'avais trouvé celles de sa femme. T'aurais dû voir sa tête, Didier... J'ai cru que ses yeux allaient gicler de son crâne !

Jézabel et son adjoint ont retourné leur chambre à coucher, son bureau, le garage. Même s'ils ont épargné les chambres des gosses et leur salle de jeu au sous-sol, ils ont fait un raffut suffisant pour les effrayer.

— Ce n'est pas toi, le chef de la police, papa ? Pourquoi ils sont venus fouiller chez nous, alors ? Tu as fait quelque chose de mal ?

C'est le but poursuivi par Jézabel. Les marquer, les provoquer. Ils ont fouillé son bureau, embarqué son ordinateur et son matériel photo. Il n'a rien à cacher, du moins, pas grand-chose.

Mais en regardant bien, elle risquerait de trouver un fichier qu'il aurait dû détruire depuis longtemps. Et elle le leur ferait payer au centuple... Ils avaient déconné, Stéphane et lui. Bien déconné...

Didier Lanson n'en parlera pas à son aîné. Ce n'est pas la peine d'en rajouter. Il sait que ce genre de femme ne recule devant rien. Il en a eu la preuve aujourd'hui. Elle les traquera jusqu'au bout. Elle leur fera payer de n'importe quelle manière. Au risque de foutre sa carrière en l'air, d'aller trop loin. C'est ce qu'il craignait. Stéphane ne mesure pas assez sa dangerosité. Jézabel Declercq est pire que les Manouches.

C'est à ça qu'il pense en se rendant chez sa mère.

Didier Lanson la trouve assise dans la cuisine. Sa mère ne l'a pas entendu entrer. Il appelle. Elle ne réagit pas.

Elle lui tourne le dos, sans bouger. Son long cou maigre émerge d'une de ces éternelles robes à fleurs. Ses cheveux de paille grise et ses bras à la peau fragile tombent de chaque côté de la chaise. Il avance vers elle, glisse la paume de sa main sous ses cheveux, dans sa nuque. Un geste tendre comme il le fait avec ses enfants. Elle ne bouge toujours pas. Il essaie de la faire pivoter mais rencontre une résistance étonnante comme s'il tentait de remuer un bloc de pierre. Il la contourne et, face à elle, rencontre son regard absent.

Le médecin arrivé en urgence diagnostique un état de choc, peut-être un AVC. Il lui fait une piqûre qui détend son corps et recommande du repos. Didier Lanson porte sa mère jusque dans son lit et la borde. Sa femme s'occupera d'elle demain. En attendant, il dormira à ses côtés.

À ce sujet non plus, il ne dira rien à Stéphane. Pas ce soir, en tout cas. Il a rangé toutes les affaires de son aîné. Au moins ce que Jézabel Declercq n'a pas emporté avec elle. Des lettres dans les tiroirs, des albums de photos.

*Ah, la manie de Stéphane de garder des souvenirs de ses ex, de presque toutes ses ex !*

*C'est ça qu'elle cherchait : des traces du passé.*

Jézabel Declercq conduit une enquête à charge pour régler un vieux compte personnel et ni lui, Didier, ni son frère ne peuvent dénoncer son comportement sans ressusciter un souvenir douloureux. Didier sait que la solution, le moyen de se tirer de là ne sera pas rationnel. Peut-être même pas légal. Il y pense depuis ce matin. Foi de Berrichon, les Lanson ne se laisseront pas faire.

La lutte ne fait que commencer.

Lespoir se tient derrière le miroir sans tain, Kieffer à ses côtés. Il a pris un cachet de Lexomyl dans le tiroir fermé à clé de son bureau pour se calmer les nerfs. Ceux de la commissaire Declercq sont à vif. Voix saccadée, grinçante. Ses ongles rouges tambourinent sur la table contre laquelle s'appuie Stéphane Lanson. Dans la salle d'interrogatoire, l'enregistrement vient d'être lancé.

— Commandant, la commissaire Kieffer vous a signifié il y a deux heures la prolongation de votre garde à vue. Des prélèvements ont établi la présence de sperme sur les mains de la victime. L'ADN a permis d'identifier qu'il s'agit du vôtre. Vous avez une explication ?

Coudes à plat, les paumes des mains bien posées devant lui, Lanson ne réagit pas. Même pas un sourcil qui se lève, un frémissement de ses lèvres ou de ses paupières. Il finit par incliner légèrement la tête pour répondre d'une voix parfaitement maîtrisée. Et calme, très calme.

— J'ai une explication.

— Je vous écoute...

— Il y avait deux préservatifs usagés dans la poubelle de la salle de bains...

Derrière le miroir sans tain, Lespoir se raidit, ses poings se referment. Il repense aux paroles de la mère Lanson : « il est amoureux en ce moment ». *De qui ?*

— ...qu'on n'a pas trouvés chez vous..., complète Jézabel.

— Lorsque je suis remonté dans mon appartement avec mon frère, je les ai retrouvés sur la table de chevet. Comme ils n'avaient rien à faire là, je les ai machinalement jetés dans les toilettes. C'est à ce moment que le commandant Lespoir est arrivé d'ailleurs... Vous lui demanderez s'il n'a pas entendu le bruit de la chasse d'eau.

— On lui demandera... Donc, vous aviez laissé deux préservatifs dans la poubelle de la salle de bains. Pourquoi ne pas les avoir jetés dans les toilettes avant ? Vous croyez me faire avaler ça ?

— Je vous laisse avaler ce que vous voulez, commissaire...

— On n'a pas retrouvé votre femme de ménage, qui soi-disant aurait eu vos clés. Elle n'habite pas à l'adresse communiquée par le syndic.

— Comme par hasard, elle a disparu. Si ce n'est pas une coïncidence, ça...

— Pour les coïncidences, c'est moi qui décide ! On a récupéré des appareils photos chez votre frère...

Elle marque un temps d'arrêt. Appuie bien sur le mot « frère ». Là où ça peut faire mal...

— C'est un amateur de photos, on dirait. On a aussi saisi son ordinateur. Vous croyez qu'on va trouver quoi ? Des photos pédophiles comme sur votre portable ? Et vous savez ce qu'on a trouvé chez la victime ?

Pour la première fois depuis le début de l'interrogatoire, la figure de Lanson se contracte.

— Des articles de presse. Des dizaines d'articles de journaux locaux. Qui parlent de la gendarmerie, et de vous, commandant. Vous les prenez jeunes, dites donc, vos admiratrices... Vous aimez ça, n'est-ce pas ? Ce n'est pas la première fois, hein ?

Elle crie. Son visage brûle, rouge vif. Son buste cogne le bord de la table. On s'attend à tout instant à la voir se jeter sur sa proie telle une panthère.

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion... Demain, je ferai appel à un avocat. Peut-être garderez-vous la maîtrise de vos nerfs en sa présence, commissaire ?

— Les médecins vont prochainement réveiller Anita Demaison. On ne manquera pas de lui poser

la question sur vos tendres relations.

— J'espère bien qu'elle sera en mesure de vous éclairer, commissaire.

— Coupez !

Kieffer répercute l'ordre. Un agent s'exécute et stoppe l'enregistrement.

Jézabel se penche alors vers Lanson.

— Je vous briserai..., lui décoche-t-elle, en serrant les dents.

— C'est ce qu'on verra, commissaire, répond calmement le gendarme.

\*

Ils se retrouvent dans la salle de réunion.

— Il nous reste 24 heures...

La commissaire Declercq les dévisage un par un. Lespoir, Bonnenfant, Kieffer, Bertin, Dhyver et Dumas, la dernière assise, en face de Yann. Parfaitement détendue, comme si elle sortait de quelque « soap télévisé ». Sa présence a quelque chose d'apaisant. Aux antipodes de Jézabel qui a gardé le même masque : son visage hurle encore après Lanson.

— Le point de la journée : nous n'avons pas retrouvé les effets personnels de la victime, ni vêtements, bijoux, ni son portable. Les perquisitions chez les frères Lanson n'ont rien donné de flagrant. Leurs ordinateurs sont en cours d'examen au SRITT, celui de la victime aussi. Nous vérifierons les appareils de photos numériques trouvés chez Didier Lanson. Stéphane n'en a pas ou alors il l'a planqué. Nous cherchons toujours son téléphone portable personnel. Des nouvelles des réquisitions auprès des opérateurs téléphoniques, Dumas ?

— Nous avons obtenu le relevé d'Anita Demaison. Elle en fait peu usage. Mais elle a été bombardée de messages depuis hier midi. Sa mère, ses sœurs, une amie qui s'appelle Joëlle Ramadier. On compare les noms des abonnés avec ceux de sa classe. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'a passé aucun appel depuis dimanche, ni envoyé de SMS. Peut-être a-t-elle communiqué par mail via son portable...

— Et Lanson ?

— Nous attendons un retour des opérateurs sur une requête élargie aux membres de sa famille. Rien à signaler sur son portable professionnel. En tous cas, aucun numéro qui soit lié directement à Anita Demaison...

— Directement, vous dites... ? Alors il faut voir ce qui peut être lié indirectement ! rétorque sèchement la commissaire. Par ailleurs, Anita Demaison aurait été bouleversée hier matin par un certain message... Commandant Lespoir, c'est à vous.

L'impression de recevoir un jet d'eau glacé en pleine figure. Lespoir voit Dumas sourire en douce. Il croise ses mains devant lui, chasse un chat imaginaire dans sa gorge, sans cesser de fixer la stagiaire, et rappelle les faits découverts l'après-midi.

— On ignore toujours où elle est allée après être descendue du bus à Belle-Isle peu après 11h, conclut Lespoir.

— Chez Lanson..., avance Jézabel. Elle avait les clés du studio de Lanson ! Elle est affectée par la photo. Elle se réfugie chez lui. Il arrive vers 15h, comme tous les mercredis après-midi. Pour une raison qu'on ignore, ça se passe mal et elle se jette dans le vide.

Son regard balaie son auditoire, les interrogeant un par un. Personne ne réagit.

— Bon, ce n'est qu'une hypothèse... Si vous n'avez pas mieux.

— Il faudrait savoir si la photo fait partie de la série trouvée sur le portable de Lanson..., dit Kieffer.

— Il y a quoi sur cette photo ? reprend Jézabel.

— Je ne l'ai pas encore vue, mais d'après mes informations, on y voit Anita en train d'être violentée...

— Vous voulez dire « violer » ?

— Au sens juridique du terme et d'après les éléments révélés par son amie Joëlle à la psy scolaire, notamment deux bouteilles de Coca dans ses orifices, je répondrais par l'affirmative...

La nouvelle douche l'atmosphère. Personne n'ose allumer la lumière dans la salle qui bascule dans la pénombre, tapissant de gris les visages.

— J'oubliais... Le message est signé. Quatre lettres majuscules. GREG.

— Comme notre tagueur vedette ? réagit Kieffer.

— Il semble que la signature soit identique. Mais ça ne veut rien dire...

— On ne peut négliger cette piste..., intervient Jézabel. Nous devons retrouver l'auteur de cette photo, déterminer pourquoi Lanson avait des photos d'Anita sur son ordinateur. On attend le rapport des experts là-dessus ... Et Facebook, Dumas ?

Lespoir cherche dans son regard vairon un peu de réconfort.

— Réponse en attente. Anita Demaison a reçu des dizaines de messages sur son mur. Nous avons demandé à Facebook les noms d'éventuels pseudos et la liste complète de tous les messages reçus et envoyés depuis le début de l'année...

— Continuez sur cette piste. Et le voisinage, lieutenant ?

Bonnenfant se détache lui aussi de la contemplation de Dumas.

— Pas grand-chose de neuf, à vrai dire. Les mercredis après-midi du commandant sont bien connus du voisinage. Même le syndic confirme. La mystérieuse jeune femme brune a été aperçue à de nombreuses reprises ces dernières semaines, mais hier, personne ne s'en souvient avec certitude.

— Et Anita ?

— Personne ne l'a vue sauf une voisine avec son caniche. Une dame un peu dans les vapes, complètement perdue avec les horaires. Elle n'a plus toute sa tête. L'aide-ménagère raconte qu'elle sort parfois son chien à trois heures du matin. Quand elle doit rentrer pour manger, elle la bipe. Mais ce n'était pas son jour de service hier, celle qui l'a remplacée dit l'avoir bipée à midi, puis à 18h. Donc, cela laisse une marge...

— Et les immeubles alentour ?

— On a trouvé porte close dans une majorité de logements.

— Il faudra que vous repassiez. Je veux les témoignages de tout le monde.

— On a laissé une lettre indiquant notre passage.

— J'espère que vous avez précisé qu'elle était vêtue d'une djellaba.

— Bien sûr.

Un instant de silence.

— Par contre, moi j'ai peut-être quelque chose, intervient Bertin. À l'heure approximative de la chute, deux personnes habitant l'immeuble au rez-de-chaussée ont vu une jeune femme courir le long de la promenade au bord de l'Indre.

— Elle faisait peut-être son jogging..., ironise Jézabel.

— D'après les témoins, elle avait plutôt l'air affolée.

— Elle criait ?

— Non, pas que je sache.

— Et les caméras de surveillance ?

— Pas de caméras dans la rue de la Bièvre, mais on a repéré une silhouette qui s'est engouffrée dans un véhicule garé le long de l'avenue de Belle-Isle, complète Bonnenfant.

— Description ?

— Les indications données par les riverains et l'image floue de la jeune femme concordent : elle est brune, plutôt bien habillée.

Lespoir se demande ce qu'Isabelle portait hier.

— Et la voiture alors ?

— On n'en a qu'une vue partielle, pas de plaque d'immatriculation, mais on a réussi à identifier le modèle en complétant nos recherches sur le web, précise Bonnenfant.

— Vous faites durer le suspense exprès ?

— C'est un modèle d'Alfa Romeo Mito.

Lespoir sursaute. Et se demande aussitôt si ça s'est remarqué.

*Alfa Romeo Mito. La marque de la voiture d'Isa !*

— Elargissez le visionnage des vidéos..., commande Jézabel. On doit bien trouver trace de son passage, surtout si elle a filé vers le centre-ville. Je veux un portrait-robot de cette femme.

— On a essayé, mais les témoins n'ont eu qu'une vision fugace... Elle courait.

— Et donc ce serait la fameuse copine de Lanson ?

— On ne peut établir avec certitude s'il y a deux jeunes femmes ou si c'est la même que celle qui vient régulièrement visiter Lanson. Images partielles ou floues. Témoignages peu fiables. Mais celle qui a couru le long de l'Indre s'est engouffrée dans une Mito...

Le cœur de Lespoir se met à cogner. *Qu'a fait Isa hier après-midi ? Comment le savoir avec certitude ?*

Il faut qu'il vérifie son portable dès qu'elle sera de retour à la maison.

— On la voit littéralement se jeter dedans, poursuit Bonnenfant. Dommage que la caméra soit en surplomb, on ne voit que le dessus de son crâne. On ne distingue pas non plus la plaque du véhicule.

— Et l'arrière ? demande Lespoir.

Bonnenfant, étonné, se tourne vers son supérieur.

— Pourquoi l'arrière ? siffle Jézabel.

— Certains modèles sont griffés à l'arrière du véhicule, rebondit Lespoir. Donc, plus rare mais plus facile à identifier.

— Il faut élargir le champ de visionnage des caméras.

— C'est ce qu'on a commencé à faire, soupire Bonnenfant, qui imagine déjà ses prochaines journées à visionner des heures et des heures de vidéo.

— Eh bien, il vous reste un peu de travail pour demain, conclut Jézabel.

L'air de dire, pour une fois, que vous avez un peu de *taf*..., s'inscrit sur sa figure. En même temps, elle fixe Kieffer. Qui lui renvoie son regard. Ça sent l'orage, Lespoir se détourne. Il préfère l'air perdu de Dumas. À quoi pense-t-elle ?

— Au sujet de cette jeune femme qui a couru après l'incident... Son attitude prouve qu'elle y est associée d'une manière ou d'une autre, observe Kieffer. Peut-être a-t-elle vu la chute en direct... ou elle y a contribué...

Lespoir dans la salle de réunion, seul avec Jézabel. Elle s'est déplacée à côté de lui.

— Je viens d'avoir le directeur régional au téléphone. Le député accentue la pression.

— Lanson ne craquera pas.

— Qu'est-ce qui vous arrive, commandant ? Vous doutez de sa culpabilité ? C'est sa mère qui vous a ému ?

— ...

— Pourtant, ça nous arrange, non, tous les deux... ?

Jézabel se rapproche. Un peu trop près. Lespoir recule brutalement. Sa chaise grince.

— J'ai encore du boulot, commissaire.

— Demain soir, Lanson sera déféré. Vous n'allez pas le regretter quand même ?

— Je voudrais terminer mon travail.

— On est dans le même bateau, commandant...

— Je sais.

— Je peux vous appeler Yann ?

Lespoir se lève brusquement.

— Bonne soirée, commissaire...

Il quitte la pièce en claquant la porte. La sueur coule le long de sa colonne vertébrale.

Une odeur de café dans le bureau. Bonnenfant et Dumas discutent. Lespoir doit faire une sale tête, car leur conversation s'arrête net à son entrée. Il se jette sur son fauteuil.

— Je n'aime pas ses méthodes. Cette façon de faire... Declercq ne cherche pas la même chose que nous. Sa vérité est déjà établie. C'est quoi cet acharnement ? Ça sent le règlement de compte...

— Si le parquet l'apprend, elle sera dessaisie dare-dare...

— Curieusement, Lanson ne réagit pas, et bien sûr, la commissaire reste toujours à la limite de la procédure. Qui est-ce qu'il cache Lanson ? Qui est-ce qu'il protège ? Si son amie était bien avec lui, pourquoi elle ne se manifeste pas ? Evidemment, s'il a quelque chose à se reprocher...

— La femme du député, peut-être ! Ce serait drôle, non ? avance Bonnenfant.

Lespoir se fige.

— Elle est brune, plutôt châtain, dit-il. Mais je ne l'ai vue qu'en photo. Son mari a dit qu'elle était souffrante...

— Si Lanson a une amie, ils ont forcément communiqué...

— Les opérateurs téléphoniques n'ont pas d'abonnement au nom de Stéphane Lanson, à l'adresse de la caserne. J'ai élargi la recherche à tous les Lanson autour de Châteauroux...

— Il a deux portables. Un témoin l'a confirmé. Le pro, c'est la commissaire Declercq qui l'a récupéré des mains de Kieffer ce matin. Il faut trouver l'autre... Son portable doit parler. On saura s'il a déjà eu un contact avec Anita Demaison ou avec quelqu'un de son entourage...

— Je pense à un truc. Le commandant Lanson vit le plus souvent chez sa mère. Vous savez si elle a un portable, elle ? dit Dumas.

— Je n'en ai pas vu. Je ne lui ai pas demandé... Mais sans doute. Elle est âgée et même si son fils, notre collègue, habite au bout de la rue, on peut imaginer qu'elle en possède un.

— Je vais faire une recherche sur sa mère. Voire avec son nom de jeune fille...

Ses doigts agiles survolent le clavier. On n'entend que ce cliquetis dans la pièce. Les deux hommes croisent leur regard sur les boucles de Dumas qui tombent sur son visage et le mouvement de haut en bas qu'elle imprime à son front, ignorant la lumière drue de la lampe qui attrape ses mèches. Comme si cette présence féminine leur faisait du bien à tous les deux, les rassérénait.

— Bon, la requête est envoyée. Il n'y a plus qu'à attendre.

Elle se lève, gracieuse comme une ballerine, s'arrête sur le rebord de son bureau contre lequel elle s'appuie, replie ses bras sous sa poitrine, ce qui relève ses seins.

— Vous la connaissez depuis longtemps, la commissaire ? demande Lespoir.

Le ton direct la surprend au moins autant que la question. La contrariété chiffonne son visage.

— Je suis arrivée à Orléans il y a deux mois seulement. Et je n'ai pas trop envie de parler de ça... Excusez-moi.

Lespoir remarque que son regard s'est brouillé. Dumas prend sa veste au dossier de sa chaise et l'enfile.

— Bonne soirée.

Sa voix leur parvient comme étouffée. Elle traverse la pièce en trois foulées nerveuses, tête baissée, ses jolies boucles entourant son menton.

— Bon, je sens que je vais y aller moi aussi...

Lespoir a envie de lui dire, « *vas-y, cours-lui après, tente ta chance !* », mais les mots ne veulent pas sortir de sa bouche. Il les remballe, chasse cette pensée.

C'est lui qui aurait bien besoin de la suivre.

Lespoir termine tard le rapport du jour. Un message d'Isabelle l'a dissuadé de se presser de rentrer à la maison, accentuant son malaise.

« *Sortie tard du tribunal. Suis crevée. Je reste à Bourges. J'ai averti François ; il trouvera à manger au frigo* ».

Son fils doit déjà avoir pillé la cuisine. Il est aussi bien ici, dans son grand bureau vide, seulement éclairé par l'auréole de sa lampe. Isabelle se défile encore. Pas moyen de vérifier son portable alors. Et s'il envoyait une demande de réquisition à Orange, il pourrait savoir si elle téléphonait à son amant ? *Arrête tes conneries !*

Il n'a pas demandé à Bonnenfant de voir la photo de la voiture identifiée suite au visionnage des bandes de vidéosurveillance. Isabelle est plutôt sobre, pas du genre à mettre des frous-frous partout, des pare-soleils, des autocollants, mais un truc chiffonne Lespoir. Il est certain de pouvoir identifier la voiture de sa femme, et il en a mal au ventre rien que d'y penser.

Il se lève, hésite un moment. *Et merde !*

Il vérifie d'un coup d'œil que la porte du service est bien fermée avant de s'asseoir derrière le bureau de Bonnenfant. Parfaitement rangé. Les dossiers bien alignés, au cordeau, même la souris de son PC est centrée, bien au milieu du tapis.

Au-dessus de la pile, le dossier « *Affaire Lanson* » contient une chemise *Témoignages*, une deuxième *Visionnage*.

Le calme du bâtiment, le silence de la pièce, la pénombre. L'angoisse lui mord le ventre. Lespoir n'entend même plus le vacarme de son cœur. La sueur coule le long de son dos. Il sent l'épaisseur de la photo dans la chemise *Visionnage*. Son adjoint l'a imprimée sur du papier brillant pour avoir une meilleure définition, sans doute dans le labo du technicien. Il ouvre la chemise, la photo tombe sur le bureau.

En noir et blanc. Assez floue, même sur ce papier brillant, format A4. Un pare-brise, une partie du capot, une ombre au volant, accentuée par le reflet des branches d'un arbre. La caméra mal orientée devait être en mouvement. Bonnenfant a fait des tentatives pour agrandir le visage, mais l'effet « loupe » pixellise l'image et on ne distingue plus qu'un flou artistique. On devine la courbe d'un menton, les contours d'un visage. Cela pourrait être celui d'Isabelle. Mais aussi d'un tas de femmes au visage relativement mince et gracieux. On ne voit pas au-dessus de son nez, caché par le pare-soleil rabattu.

L'incertitude demeure. Il range la photo dans la chemise, prend soin d'aligner parfaitement la pile, de bien la caler sur le bord du bureau. Il remet en place la souris qui a bougé, à l'épicentre du tapis. Il écoute la cavalcade inutile de son cœur.

*Arrête de te faire du mal... Il n'y a pas les empreintes d'Isa sur la pince. Arrête tes conneries, Yann !*

Il repense alors au tag de ce matin. Le réveil de GREG.

*Pourquoi la même signature sur le message qui accompagnait la photo d'Anita ? Quel est le lien ?*

Un casier claque. Lespoir en ressort un dossier de couleur rouge. « *GREG le tagueur. Printemps 2011* ».

Une chemise cartonnée d'un pouce de large où il a conservé les copies de ses rapports, dépositions, interrogatoires... Il la feuillette et se souvient.

20 mars 2011, premier acte. Tag sur la façade de l'Espace culturel Leclerc, en plein centre-ville. C'est un dessin qui représente des visages gris, en souffrance, coagulés, enchevêtrés, d'horribles cloques sombres sur la peau.

Une semaine après. Le même tag, sur l'un des murs d'Equinoxe, la scène culturelle en forme de demi-guitare dans la rue Nationale, pourtant très passante.

Une semaine plus tard. Le rythme s'accélère. Un tag tous les deux jours. Les mêmes visages, les mêmes figures, en souffrance. On dirait le « Cri » d'Edouard Munch, en noir et blanc, repris en chœur par des femmes et des enfants, têtes collées les unes aux autres.

GREG frappait de préférence sur des bâtiments très exposés. La façade du conservatoire. La villa qui abrite la Banque de France. Le siège de la CCI. La gare. Le Centre Colbert. La fac...

La fac, il y avait sévi trois fois. De plus en plus haut, sûrement en grim pant le long d'une gouttière. L'espoir était monté sur le toit et avait été pris d'un vertige fulgurant en regardant en bas. Bonnenfant l'avait agrippé de justesse au col de sa veste.

Ils avaient mené des investigations des semaines durant, en vain. Jusqu'à ce que la vague de cambriolages qui secouait les campagnes atteigne l'agglomération.

Sur le plan de la ville en forme de papillon étiré derrière lui, des épinglettes de différentes couleurs localisent les lieux des délits.

À Montierchaume, Le Poinçonnet, Déols... : cambriolages dans des villas, boutiques, écoles, administrations.

À Saint-Maur : vols de câbles en cuivre et de véhicules.

Dans les quartiers de la ville, à Saint-Christophe, aux Chevaliers, aux Marins : visites d'appartements, de maisons particulières, de villas...

Courant juin, pour endiguer la déferlante, le préfet forme la cellule commune police-gendarmerie que rejoignent aussitôt L'espoir et son adjoint.

Il avait alors refile le dossier « GREG le tagueur » au major Laisné, un flic roublard et passablement fainéant.

En un mois, le statut de GREG auprès des jeunes avait changé. Il était devenu une légende urbaine.

Son fils lui avait montré une page Facebook. « GREG réveille la ville ».

Il lui avait expliqué ce que c'était qu'un groupe sur le réseau social. Le tagueur y comptait 453 amis. Plus de 1 000, quinze jours plus tard. Et au bout de deux mois, plus de 5 000 !

Les photos, les clichés des tags de GREG. Des reproductions de ses dessins. Des dizaines de commentaires. Et des centaines de jeunes dans la ville qui attendaient le prochain tag, pariaient sur le lieu du prochain délit et proposaient même à l'artiste acrobate des missions impossibles. Comme la tour de contrôle de l'aéroport...

Avant de céder le dossier, L'espoir l'avait expurgé des pièces les plus intéressantes.

Celle qui menait sur la piste d'un véritable talent graphique qui n'avait pu échapper à tout le monde.

Celle qui conduisait dans les clubs de gymnastique de la ville, ou d'escalade. GREG parvenait à se hisser sur des hauteurs les plus improbables pour accomplir ses forfaits.

Le pignon du couvent des Cordeliers.

Le balcon art moderne de l'ancienne trésorerie générale sur l'avenue de Paris.

Celle aussi d'une gamine, dont ils avaient repéré, à trois reprises, la vague silhouette près des lieux des forfaits.

Lespoir avait réduit le champ des possibles, resserré les filets autour du gymnaste dessinateur avant d'intégrer la cellule conjointe avec la gendarmerie.

Il était persuadé de pouvoir le confondre. Ce n'était qu'une question de volonté.

Mais Lespoir faisait traîner. Négligeait certaines pistes. Ignorait des témoignages. Omettait de procéder à des vérifications.

C'était la première fois que son fils s'intéressait à l'une de ses enquêtes.

Chaque soir, il interrogeait son père.

— Alors, quoi de neuf ? Il a tagué où, cette fois ?

Contre toute attente, l'affaire rapprochait Lespoir de son fils. Alors que l'enquêteur commençait à cerner le profil du tagueur et à resserrer ses filets autour de lui, il se rendait compte que l'arrestation de GREG signifierait la fin de cette soudaine embellie dans ses relations filiales.

Le tagueur, au moins, redonnait des couleurs à la cité endormie. Tous les deux ou trois jours, un nouveau tag, et François, comme des centaines de jeunes, l'attendait avec impatience et ravissement.

Lespoir se surprit alors à se passionner pour Facebook et la page de GREG. Pour y trouver un indice sur le lieu du tag suivant. Jusqu'à créer son propre pseudo pour participer au lancement de nouveaux défis. Mais GREG ne mordit pas à l'hameçon.

Un soir, François avait fait irruption dans son bureau en criant :

— Arrête, papa !

Son fils avait découvert qu'il se cachait sous le pseudo « Alligator 427 ». Hommage à un texte sulfureux de Thiéfaïne.

— Il a peur que tu arrêtes GREG, lui avait expliqué Isabelle.

— C'est mon boulot, non ?

À cette époque, François grossissait de plus en plus et le toubib qui le suivait tirait la sonnette d'alarme. Ils avaient peur pour lui.

— Tu ne t'imagines pas à quel point ça le passionne. Hier, il m'a dit que GREG était ses jambes.

— Je dois faire quoi, alors ? Arrêter l'enquête ?

Le lendemain, Lespoir supprima son compte Facebook et, dans ses derniers rapports, les indices et les pistes qui pouvaient mener à l'arrestation du tagueur.

C'était au début de mois de mai 2012. Son fils reprenait ses distances.

Le plus difficile, ça avait été de passer pour un incapable aux yeux de sa hiérarchie et des édiles locaux, comme le maire qui l'avait dans le nez...

Et Bonenfant aussi avait commencé à cerner le personnage... Lespoir l'avait peu à peu détourné de certaines pistes. Mais son adjoint en savait assez pour le mouiller. Il savait que son supérieur se fichait de cette enquête. Jusqu'à quel point ? Jusqu'à la saboter ?

Heureusement, la vague de cambriolages avait commencé. On avait créé la cellule mixte et Lespoir avait cédé le dossier « allégé » à son collègue.

À la mi-juin, la voix de Greg s'était tue. Brutalement.

Jeunes et policiers avaient patienté une semaine, quinze jours...

Rien.

Plus rien.

De faux GREG tentèrent de prendre le relais. La police municipale qui avait renforcé considérablement ses rondes nocturnes en appréhenda quelques-uns. Une dizaine d'imitateurs déclarèrent être le tagueur. On les relâcha avec des amendes et quelques heures de TIG.

Les murs de la ville respiraient et François n'adressa plus la parole à son père autrement que par des coups de gueule.

Lespoir referme le dossier en songeant au concours qui l'attend. Il faut que cette enquête soit pliée rapidement.

Des bruits de détonation, d'explosions.

François est enfermé dans sa chambre. Son fils joue souvent en ligne, à des batailles à distance, contre des adversaires réels. *Call of Duty* ou un jeu de guerre du genre.

Lespoir s'est nourri d'un morceau de camembert – François déteste ça – d'un quignon de pain que le morfale lui a laissé et de quelques cornichons. Un verre de rouge, pas terrible. Du Châteaumeillant, un vin de pays produit dans le Cher, que sa femme a découvert dans un bistrot à Bourges.

Il a envie de quelque chose de plus fort, mais il monte illico dans le grenier pour échapper à cette pensée. Il retrouve son fourbi. Les couvertures des annales des dernières années, des copies et des imprimés en tas de feuilles gribouillées de tous ses essais, dissertations et résumés de texte à blanc. Il s'assoit en regardant la carte de la ville, le papillon aux ailes difformes, qu'il a punaisé là-aussi, comme une obsession.

Il doit se concentrer. Le concours dans un mois.

Il lui semble qu'il a perdu le fil. *Je l'ai foutu où mon programme ?*

De voir toutes ses feuilles en tas, empilées, le décourage. Il est crevé. Il se verse un peu d'alcool qu'il boit directement au goulot. *Tu vois, tu recommences !*

Une autre partie de lui-même se défend. *Mais je suis à bout...*

Quand il est dans cet état, il n'y a que deux moyens d'en sortir.

Aller au bout de la bouteille.

Trouver la vérité au fond, dans la dernière goutte.

Elle est toujours dans la dernière goutte la vérité.

Il faut aller la chercher au fond, Thiéfaine aurait été d'accord. Dommage qu'il ne chante que dans sa voiture. Ou alors, il y a l'autre moyen : foncer dans le tas.

*Allez, prends ton téléphone, appelle ta femme. Demande lui où elle était hier après-midi entre 15h et 18h.*

*Va voir ton fils. Parle-lui et s'il gueule, tu gueuleras plus fort encore, parce que vous n'avez plus d'autre moyen pour communiquer que l'affrontement...*

Ou il lui dira juste « merci », car son ordinateur portable qu'il lui a confié pour un problème de carte-mère fonctionne à nouveau sans souci. Et ce sera peut-être le moyen, pour peu que François soit pour une fois bien luné, d'avoir un vrai échange entre père et fils, non ?

Mais pour ça, il faut du courage. Du cran. De l'énergie. Du nerf.

Ce soir, il manque de tout. Il se boit encore une gorgée, plus brûlante.

Chasse un paquet de feuilles et finit par dégager le sujet du soir.

Le sujet.

Culture générale : « *L'autorité est-elle toujours respectable ?* ».

Quelques feuilles vierges, un stylo siglé de l'Amicale de la police. Comme si la police à Châteauroux avait quelque chose d'amicale. Des loups entre eux, voilà ce qu'ils sont. La meute des Berrichons et le carré encerclé de ceux qui veulent se tirer d'ici.

Il boit une gorgée, puis encore une. Il arrive presque à la fin de la petite bouteille, vraiment trop petite cette bouteille et il n'a toujours pas écrit une ligne... Il finit par laisser tomber son stylo, balaie

les feuilles blanches de la table vers le sol. *Ça ira mieux, demain...*

Il allume son ordinateur. Sort d'un tiroir un autre flacon, un peu plus gros qu'une mignonette, dévisse le bouchon. Il respire l'odeur et laisse l'alcool s'éventer un instant.

Il tape sur le clavier. La connexion à Facebook s'établit. La page d'Anita Demaison affiche des dizaines de nouveaux messages. Lespoir branche son imprimante et imprime quatre nouvelles pages, datées d'aujourd'hui.

Dans son tiroir, il trouve un feutre jaune fluo. Souligne les pseudos qui laissent peu de doutes sur l'identité de l'émetteur. « Jojoëlle », « Capucine 1 », « Super Laurie ». Il souligne « Laure Demaison », « Claire Demaison »... Il compte 62 messages d'une vingtaine d'émetteurs, dont seulement une demi-douzaine alimente les commentaires.

Des mots d'encouragement. Les jumelles donnent des nouvelles de l'état d'Anita. Annoncent que les médecins vont tenter de la réveiller prochainement.

*« On vous tiendra au courant, »* écrivent les jumelles.

Il repense aux articles de presse évoquant Lanson qu'Anita Demaison collectionnait.

*Pourquoi ?*

*Elle est enceinte, sans doute mal aimée.*

*La fille d'un député, peut-être le prochain maire de la ville, qui vit dans le luxe d'une demeure cossue...*

Il se l'imagine harcelée au quotidien, son physique, son obésité. Le contraste saisissant, une claque dans la figure tous les jours. Comme un miroir qui vous frappe sur la tête.

*Eh, réveille-toi, comment tu peux être aussi moche avec des sœurs aussi belles ?*

C'en était presque une anomalie de la nature...

Le député a confessé à Jézabel qu'elle n'était pas attendue, Anita.

Lespoir veut savoir, Lespoir veut comprendre.

Qui a pu lui faire ça ? Et qui peut incriminer un commandant de gendarmerie, ex-héros du GIGN ? Qui l'a mise enceinte ? Ses parents, ses sœurs ne savaient donc rien ? Pourquoi l'avoir inscrite dans un autre établissement que ses sœurs ?

Lespoir veut la vérité. Il foncera dans le tas. La vérité est là. Pas dans le cas de Lanson qui n'est qu'un dommage collatéral. Pourquoi elle s'est jetée de chez lui ? L'avait-il rencontrée avant ? Si c'est un traquenard pour incriminer Lanson, qui est capable de monter un truc pareil ?

Si elle recouvre la parole, Anita Demaison dira peut-être la vérité. Ou pas. Ou bien elle ne pourra plus parler. Mais lui, Lespoir, il trouvera. Peu importe, Lanson. Peu importe... Mais il y a encore Isa...

*« Comment un gendarme a pu faire ça ? »,* demande Gerri sur Facebook.

*« Un copain m'a montré les photos. Pourquoi Anita n'a rien dit ? »,* s'interroge Aurore.

Lespoir relève les noms dans son carnet.

Qui est dans la classe d'Anita ? Qui a reçu le message ?

Une dernière rasade. Son palais brûle, volcan en fusion. Au moment où il se sent partir et où les phrases commencent à gondoler sous ses yeux, il tombe sur ce message, le seul qui n'a appelé aucun commentaire.

*« Il fallait bien que ça arrive et personne ne dit rien ! »,*

C'est signé Myrtille.

Il clique sur le lien ouvrant sa page Facebook. Le visage d'une adolescente apparaît et son nom,

Vaneste. *Myrtille Vaneste. Pourquoi ça me parle ?*

Il se connecte alors, via l'extranet du commissariat, à la banque de données de la police. Il tape Myrtille et son patronyme. À sa grande surprise, un fichier s'ouvre.

Il referme la porte des WC et regagne sa cellule.

— Je peux vous débarrasser, commandant ? demande le planton.

Lanson lui rend le portable qu'il vient d'utiliser. Le réseau se capte mieux aux toilettes. Le planton, natif de Badecon-les-Pins, est un homme à son frère. Comme le bègue. Avec Jézabel Declercq qui s'invite à l'improviste, mieux valait prendre des précautions.

Il vient de faire le point avec Didier. Rien du côté de la femme de ménage, ni du côté de la fiancée des Manouches. À Bourges, une session des assises vient de débiter, un cousin des Winterstein est convoqué aujourd'hui. Mais ni la taupe de Didier au parquet, ni les oreilles qui écoutent le commissariat, ni même le relais qu'ils ont au sein de la cellule d'enquête, ne renvoient l'information qu'il attend. Les Manouches l'ont piégé, en utilisant un cheval de Troie. C'est lui qu'on vise et aussi la femme de sa vie. Il en est de plus en plus convaincu. *Mais dans quel but alors que le réseau de cambrioleurs vient d'être démantelé ?*

*Pour te mettre hors jeu. T'empêcher de serrer Franck Winterstein.*

Une demi-heure plus tard.

Dans la pénombre, des yeux de fauve se collent contre la porte vitrée de sa cellule.

— Je pourrais faire ouvrir ta cage, susurre Jézabel. On causerait, toi et moi. Tu me donnerais tes aveux, et voilà...

— Je n'ai rien à avouer, répond fermement Lanson.

— Je suis allée chez ta mère, cet après-midi. J'ai vidé ton bureau, les tiroirs de ta chambre. Je vais passer la nuit à tout lire. Et je trouverai ce que je cherche... La preuve que j'attends depuis des années... Ou peut-être dans les affaires de ton frère, le photographe... Ça l'amuse toujours de photographier les jeunes filles ? Même les grosses alors ?

Il se colle à la vitre, leurs visages seulement séparés par une paroi de plexiglas.

— Je te souhaite une belle et confortable soirée. Moi, j'ai du travail. Toute la nuit devant moi, du temps qui sera bien utilisé. À te détruire !

*Elle ne trouvera rien !*

Il n'a rien gardé de cette époque-là. Il avait déconné et impliqué son frère dans ses conneries. Heureusement, Didier a jeté les preuves.

Stéphane Lanson se concentre sur l'affaire en cours. Le reste n'est que menace, chantage, tentative d'intimidation et de déstabilisation. Typique de Jézabel Declercq.

Le sperme sur les mains de la victime. Il repense aux préservatifs qu'il a jetés dans les toilettes. Machinalement. Pour protéger la femme de sa vie.

Pourquoi cette impression d'être épié depuis quelque temps ? Depuis quand ? À quand ça remonte ? C'est à quel moment que cette impression lui est venue ?

*Quel peut-être le lien ? Repense à la fille. Comment ça s'est déroulé...*

L'impression qu'elle l'a vu arriver. Qu'elle a attendu le dernier moment pour sauter. Comme si elle était là pour ça. Pas seulement pour se suicider, non. Mais pour se suicider à ses pieds.

Elle l'a vu, elle l'a entendu crier.

*Elle aurait pu descendre du muret, mais, souviens-toi, elle est restée figée.*

*Elle avait absorbé des substances ? Elle était shootée, droguée ?*

*Pourquoi est-elle montée précisément chez lui ?*

*Si son acte n'est pas « commandé », pourquoi elle s'est jetée de chez moi ?*

*Sait-elle que je suis gendarme ?*

*Ou bien elle s'est jetée de chez moi parce que je suis gendarme...*

Il se repasse un à un tous ses actes, tous les faits de la veille. Il est arrivé après 15h, en retard. Peut-être qu'elle l'observait. Peut-être qu'elle le scrutait. Puis son amie, dix minutes après. Elle l'a sans doute vue arriver, elle aussi.

*Ça s'est terminé à 17h, toujours trop court.*

*Elle est où à ce moment-là ? Déjà dans l'immeuble ?*

*Je descends, cinq minutes après.*

*Je sors, je traverse le parking. Ma moto est garée plus loin, ça me fait du bien de marcher. Je descends vers Belle-Isle, je prends mon temps. Je suis plongé dans mes réflexions, quand le téléphone sonne... Elle a oublié son truc dans le studio. J'y retourne.*

*Le soleil tombe et m'aveugle. D'abord, je vois vaguement une forme blanche. Comme je m'approche, je focalise sur ce qui paraît une anomalie sur la façade de l'immeuble. Je ne me rends pas compte qu'elle est sur mon balcon. Je me rends seulement compte que cette présence sur le balcon n'est pas ordinaire, pas normale et surtout pas anodine.*

*La forme est un drap blanc.*

*Je me souviens de son visage et de sa tête frisée. Oui, sa tête frisée. C'est ça qui retient mon attention. C'est là que je la hèle, je vois bien que c'est une très jeune femme enroulée dans ce drap blanc.*

*Elle m'a vu, je crie, je cours, ma cuisse se réveille, la douleur aussi, je crie plus fort. Elle lève les yeux vers moi, mais c'est comme si son regard me voyait à travers des couches de brume.*

*Je ne l'ai pas effrayée sinon elle aurait eu une réaction brutale et elle aurait sauté. Non, elle m'a vu !*

*Tu l'as surpris ?*

*Rappelle-toi, concentre-toi...*

*Souviens-toi de tous ses gestes, de tous les détails... Tu as avancé et le soleil s'est effacé, tu avais mal et elle te regardait, oui, c'est ça, elle te regardait...*

*Elle n'a pas hésité. Elle était là pour ça, pour se jeter...*

*Mais c'est absurde !*

*Pourquoi ?*

*Souviens-toi. Rappelle-toi. Tes réactions, tes gestes...*

*Concentre-toi.*

*Chaque détail peut compter. Chaque détail peut te sauver !*

Ce n'est que quand tout commence à se mélanger dans sa tête, que ses souvenirs butent sur un détail.

LE détail.

*Elle a brusquement tourné la tête vers le studio avant de tomber !*

*Comme si elle avait été surprise...*

*Par quelqu'un qui avait la clé !*

## 34. Vendredi 7 juin 2012

Un ciel voilé filtre le soleil. La température est un peu retombée. Lespoir est allé pisser dehors, derrière les troènes. Une habitude. Comme s'il avait encore des voisins.

Le quartier est désert, abandonné, depuis le départ du 517<sup>e</sup> régiment de transport à Montierchaume, à l'est de Châteauroux. Il s'imagine la tête des Chinois qui doivent venir repeupler le coin, selon les dernières déclarations du maire, s'ils le surprenaient dans cette position.

Non, il ne les verra pas, les Asiatiques sensés ouvrir, sur l'ancien terrain militaire, le plus grand dépôt de marchandises de l'hexagone. Il aura déjà déserté, fermé les portes de sa maison sans un regret, sans un dernier regard pour le quartier, pour la ville.

Ce matin plus qu'un autre, la maison lui semble d'un vide sidéral. Chaque absence d'Isa lui pèse de plus en plus, comme si elle était la pièce qui retenait la famille. Sans elle, il n'échangerait même plus un mot avec son fils.

François dort encore. Il l'entend ronfler.

Il ouvre la porte de sa chambre avec toute la douceur dont il est capable. La charnière se met à couiner. Son fils pousse un cri d'effroi.

— Ce n'est que moi...

— Mais, dégage ! Qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'as fichu une de ses trouilles !

François beugle comme si son père venait d'entrer pour l'étrangler.

— Je voulais voir si tu allais mieux ce matin.

— Mais j'ai pas besoin de toi, connard ! Je me débrouille très bien tout seul et j'ai besoin de personne...

— Ok, inutile de t'énerver.

Il referme la porte. Sa main reste un moment sur la poignée. Il entend François qui l'agonit d'injures.

Sa main tremble au point qu'il a l'impression que la poignée va se détacher. François serait enfermé. *Mais c'est bien ce qu'il préférerait non, rester enfermé ? Dans sa bulle. C'est ça, son unique perspective.*

Son père n'a pas réussi à lui en offrir une autre. Il a perdu le contact.

François est un étranger.

Pire, un étranger dans sa propre maison, qui le hait.

Au passage devant le radar et la voiture de police posée là, Lespoir déclenche son gyrophare et tend son majeur à destination de ses collègues.

*Je t'emmerde, Didier Lanson, toi et les tiens.*

Il a l'impression en s'immisçant dans la circulation que la ville tourne encore plus lentement. Comme si la nouvelle l'avait assommée.

*« La fille de Charles Demaison se jette du 3<sup>e</sup> étage d'un immeuble ».*

Le gros titre de la presse locale s'étale sur un kiosque à journaux, à l'angle de la route de Blois. En caractères plus petits, *« un commandant de gendarmerie en garde à vue ».*

Dans l'habitacle, Thiéfaïne chante qu'il attend *« l'ascenseur de 22h43 ».* Posé contre le tableau de bord, son téléphone sonne. Le nom de Bonenfant s'affiche. Il enclenche l'écoute automatique, et

baisse le volume de la musique.

— C'est où cette fois ?

Il traverse le quartier de Saint-Christophe avec ses maisons, petites, ratatinées, basses d'étage.

Le morceau de Thiéfaïne se termine. Il arrive à Balsan, l'ancienne usine textile destinée à devenir une résidence universitaire. Le maire et le député en campagne doivent y poser la première pierre en fin de matinée.

L'endroit est un des lieux de promenade favori des Castelroussins. Un vaste parc engazonné, bien entretenu. Des allées claires, des chênes centenaires et la tour d'Aumont, vénérable bâtiment « Renaissance » classé au patrimoine.

Au pied du monument, le capitaine Malin est le seul à ne pas sourire. Derrière lui, en train de préparer les tables du vin d'honneur, les employés municipaux du protocole baissent la tête pour que le chef de la police municipale ne voie pas l'expression moqueuse sur leurs visages. Les ouvriers du chantier, qui ont monté les parpaings pour la pose de la première pierre, lui tournent le dos, en pouffant.

Malin a les yeux rivés sur la tour où brille, à hauteur d'homme, un nouveau tag, rouge vif. Des lettres immenses tendues entre deux lignes parallèles. Les lettres toujours collées les unes aux autres. Avec un peu de relief et des grains brillants qui prennent bien la lumière.

Lespoir rejoint le capitaine.

— Ce sera plus facile à enlever : il a seulement tagué la pierre, pas de traces d'acide, constate Malin en frottant le pouce sur la marque.

Des bruits de course, derrière eux.

— Ah, Rachid ! C'est pas trop tôt !

Le frisé pointe son Karcher vers le tag, le doigt sur la gâchette, et attend l'ordre du chef de la municipale. Lespoir pose la main sur l'épaule de son confrère.

— Je suppose que tu as eu le feu vert des Monuments historiques ?

Malin jette un regard effaré vers Lespoir.

— Quoi ?

— Tu sais ce qu'il en coûte d'abîmer un monument historique ? Tu te prendras comme d'habitude la gifle du maire et, en prime, une soufflante de l'architecte des Monuments historiques...et par ricochet le Préfet. Pas bon pour ton avancement...

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

Il tapote l'épaule de Malin, « tu n'en as pas fini, mon gros » et s'éclipse pour ne pas exploser de rire. Le capitaine de la police municipale soupire comme un phoque.

Avant de tourner casaque, Lespoir note dans son carnet le message du jour : « ...*d'un autre quartier, d'une autre solitude...* ».

La suite de la phrase de la veille : « *Je suis d'un autre pays que le vôtre* ».

Lespoir sourit. Les messages de GREG illuminent ses journées.

Jézabel Declercq a laissé ses escarpins en haut de l'escalier. Elle descend pieds nus. Sans allumer la lumière. Elle y voit assez dans le noir. Le temps pour la porte de se refermer, elle est déjà en bas.

Un couloir. Il fait froid. Elle frissonne. Ce n'est pas la fraîcheur de l'endroit, son atmosphère, son odeur de renfermé, c'est l'excitation qui irise sa peau.

Elle aurait voulu être nue. Ou juste porter une cape qui glisserait dans un seul mouvement de bras. Elle frôle la première cellule de la main. Elle est vide, mais par le jeu de la lumière de l'aube, on pourrait la croire tapissée de fantômes. Elle frôle de sa hanche le mur de séparation avec la suivante.

Et là, reste tapie dans l'ombre, l'oreille en éveil.

Dans d'autres circonstances, elle s'imagine la scène : elle entre dans la cellule du prisonnier, sa cape tombe. Il se jette sur elle, animal affamé. Il la pétrit, la force à le sucer, et il la prend là contre le mur rêche, ou contre la vitre. Peut-être qu'un autre les regarderait faire. Un flic ou un type en garde à vue.

Une bonne partie de la nuit, elle a lu les lettres trouvées chez Stéphane Lanson.

*Tu aimes jouer avec les femmes. Tu aimes le pouvoir que tu exerces sur elles. L'incroyable fascination que tu peux susciter. Jusqu'à l'emprise psychologique. Jusqu'à l'envoûtement.*

Elle a souligné les passages, pris des notes, porté des appréciations dans les marges. Comme un juge reconstituant le profil d'un futur condamné. C'est elle qui le jugera cette fois-ci.

*Tu aimes jouer. User, abuser de ton charme. Tu aimes te mettre en danger, te confronter à des situations de crise. Ménageant tes sorties avec ou sans panache. De manière plus ou moins crue. Ou perverse.*

Il doit encore roupiller dans sa cellule. Elle ne l'entend même pas respirer. Elle capte seulement sa propre respiration, saccadée, les martèlements de son cœur qui retentissent comme les coups du destin.

*La fin est proche. Ta fin, Stéphane.*

Elle a noté les noms de ses victimes, les adresses des désespérées. Elle a classé les lettres, de l'amoureuse à l'emmerdeuse, de la foldingue à la dépressive. Lanson ne crachait sur aucune des chattes qui miaulaient à ses pieds. Elle a constitué un dossier à charge.

*Je suis ton juge. Tu vas payer pour tout ça.*

Mais elle n'a pas trouvé la preuve qu'elle cherche. Aucune lettre de sa sœur. Diane en avait écrit pourtant, à se faire saigner les doigts, quand elle n'enfonçait pas la pointe de son stylo dans sa chair pour y inscrire le prénom de son amant.

Elle n'avait pas eu de preuves à l'époque. *Est-ce qu'il a tout détruit, tout brûlé ?*

Il reste les appareils photos de son frère. Cet abruti de Didier. Avec sa tête de soudard. Ses manières brutes. Elle l'imagine embrasser sa sœur, la toucher. Elle est certaine qu'il l'avait goûtée, lui aussi. Ils se les repassaient. Ils se les refilaient parfois, comme une expérience. Un jeu de gosses entre eux. Diane n'était pas un jouet. C'était comme si l'aîné refourguait à son frère les rebuts qu'il ne voulait plus.

Il lui avait refilé Diane. C'était le deal pour qu'il ne la laisse pas tomber. C'était ce qu'il avait fait croire à sa sœur.

Et Diane était encore une enfant dans un joli corps d'adulte.

Le fauve avance vers sa proie. Sa joue frôle le mur. Sa peau glisse à se faire mal jusqu'à la porte en plexis renforcé de la cellule. Il lui semble que le martèlement de son cœur rebondit contre la paroi vitrée. Trop de bruit, Jézabel n'entend rien de celui qui doit encore dormir sur la banquette.

Un mouvement, quelque chose qui pénètre son champ de vision. Elle se fige. Attend. Trois secondes. Elle progresse collée à la paroi de verre, jusqu'à ce qu'elle rencontre le regard de Lanson qui la fixe tranquillement. Elle a un brusque mouvement de recul comme s'il l'avait frappée.

— Des insomnies, commissaire ? Ou vous êtes venue prendre un café en ma compagnie ?

De ses deux mains, elle prend appui sur la porte vitrée. Tend sa poitrine vers lui, sa gorge, son menton. Se redresse comme un serpent. Dommage : cette paroi les sépare, cette vitre le protège. Sinon, elle aurait mordu son cou. Se servir sur la bête.

— Je vais bientôt te sortir de là. Et tu regretteras le confort de ta banquette et le goût de ton café, crois-moi ! Bientôt les murs seront plus épais, Stéphane... Je suis sûre que tu vas te faire des tas d'amis au Craquelin. Avec ta belle gueule et ton beau cul... Derrière les barreaux...

Elle a rechaussé ses escarpins. Le front contre la porte vitrée, Lanson regarde sa silhouette qui ondule en remontant le couloir. Il a retrouvé le sourire.

Il relâche les doigts de sa main droite crispés sur le portable qui a vibré quelques minutes avant l'apparition de Jézabel et relit le message de son frère.

« C'est pour ce soir. On se tient prêts ».

— On peut enfin attaquer ?

Lespoir est le dernier à s'asseoir. Jézabel paraît en forme ce matin. Elle a gardé ses escarpins de la veille, une robe bleu roi au-dessus de ses genoux un peu cagneux. Il n'aime toujours pas ses chevilles. En face de lui, Dumas. Comme sortie d'un songe. Jean, baskets, ses cheveux d'un blond vénitien tendus en arrière par une queue de cheval. Elle sourit à Bonenfant.

— La presse a sorti l'affaire ce matin. Comme on pouvait s'y attendre...même si l'info avait partiellement filtré hier, la faute à l'Echo-La Marseillaise, le journal communiste, commente Kieffer.

Jézabel la laisse finir puis se tourne vers Lespoir, avant de reprendre.

— On a le rapport de l'Identité Judiciaire qui confirme bien que le studio a été nettoyé par la victime. Ses empreintes sur le balai, le seau, la serpillière et la dosette d'eau de Javel qu'on a retrouvée dans la poubelle, le confirment. Elle a même lavé le drap du lit et la housse du matelas. Comme si elle voulait enlever les traces de l'autre. Si elle existe... Pourquoi ?

Son regard glacial balaie l'assistance.

— Ensuite, elle est nue sur le lit. Si l'on en juge par les photos qu'on a retrouvées sur l'ordi de Lanson, elle se caresse. Puis elle tape le message destiné à sa page Facebook, sans doute sur son propre portable que l'on n'a pas retrouvé. Puis Lanson revient ; il dit dans sa déposition être revenu chercher son portable... Elle le voit sans doute arriver et elle se jette.

Jézabel rappelle les chefs d'accusation, comme si elle énonçait déjà la sentence. Avec délectation.

— Détention d'images pornographiques de mineurs, rapport sexuel sans doute non consenti avec une mineure... voire incitation au suicide. Ce soir, il sera déféré et mis en examen par le juge d'instruction.

Elle présente à l'assemblée un large sourire, comme une offrande que personne n'accepte. Elle lève les sourcils. Referme son dossier, puis fixe Kieffer.

— Cette affaire devrait être l'occasion de remettre de l'ordre dans votre boutique, commissaire...

Le visage de la patronne se fronçe.

— Il reste encore Didier Lanson, dit Jézabel. Il doit être lié d'une manière ou d'une autre à cette affaire.

— L'inspection des affaires prélevées chez lui hier est en cours, ajoute Dhyver.

— On attend aussi des nouvelles du fœtus, complète Dumas en parlant à toute vitesse, comme si elle avait senti l'urgence d'intervenir.

Avant qu'un autre orage n'éclate.

— C'est vrai... Il n'a pas encore parlé celui-là..., ironise Jézabel. On a de nouveau inspecté le téléphone professionnel de Lanson comme je l'avais demandé ?

— Des tas de contacts plus ou moins connus. Des femmes, des personnalités. Quelques tontons..., répond Dhyver. On vérifie tout, très discrètement.

— Élargissez les recherches. Ne négligez aucune piste. On verra bien, conclut Jézabel. Et du côté des banques ?

— Aucune rentrée d'argent suspecte. Mais un achat dans une bijouterie. Celle de l'adjointe au maire déléguée au commerce. On doit passer la voir ce matin.

— Ok. Dumas vous vérifiez ça.

Jézabel se reprend Kieffer dans le collimateur de ses yeux polaires en s'étonnant du manque d'effectifs. La patronne lui apprend que des agents du groupe du major Laisné, en principe rattaché à Lespoir, se sont mis en arrêt de travail sur certificat médical.

— Dommage. Je n'aurai même pas besoin de mobiliser des renforts, maintenant que Lanson est déféré. Deux agents s'apprêtaient à rappliquer. Il a encore le bras long, votre député.

Jézabel est satisfaite.

Lespoir file au collègue au moment où Stéphane Lanson est conduit, menotté, vers la salle d'interrogatoire.

\*

Aux Archives départementales.

Le souffle d'un ascenseur qui descend. Le bruit d'un choc étouffé.

Les portes automatiques chuintent. Un chariot roule, *couic, couic*. Sur son plateau, une chemise à la couverture beige. Gari la voit arriver avec soulagement.

Valérie n'est pas à l'accueil, René pas encore visible parmi les trois lecteurs qui se disputent la salle de lecture. L'employé trapu tend la chemise à Gari, ce qui découvre, posée sur le chariot, l'édition du jour de la Nouvelle République.

Le gros titre à la Une du quotidien capte immédiatement son attention. « *La fille de Charles Demaison se jette du 3<sup>e</sup> étage* ». Et dessous, la photo de l'immeuble en face de chez lui.

L'employé croise son regard stupéfait.

— Tu veux voir le journal ? Ben, prends-le, en attendant que je ramène le chariot là-haut.

Il a levé la tête vers le « silo », un bâtiment sinistre et gris que le voisinage appelle « le mur de Berlin » car il leur cache le soleil.

Gari saute sur le premier bureau disponible. Ouvre le journal à la page des faits divers.

Une photo de Charles Demaison. Une autre du collègue Colbert qu'il connaît bien.

L'article.

Les mots lui rentrent directement dans la gorge. Il essaie de les avaler mais sa respiration se bloque.

*Pourquoi elle est partie comme ça ? Pourquoi elle ne m'a pas attendu comme convenu ?*

Il a bien une petite idée mais il ne comprend pas ce qui a pu se produire.

Un commandant de la gendarmerie, propriétaire du studio d'où elle a chuté, en garde à vue.

*Elle est donc allée le voir finalement ! Elle a trouvé le courage nécessaire alors...Mais pourquoi a-t-elle voulu en finir dans ce cas ?*

L'article évoque une tentative de suicide. Anita est à l'hôpital. Son pronostic vital n'est plus engagé, mais elle aura de graves séquelles. *La souffrance physique n'est rien.*

La police lance un appel à témoins. Qui a vu ou aperçu Anita Demaison ?

On recherche ses effets personnels.

*C'était donc ça alors, l'enveloppe déposée par la police sous ma porte ?*

Gari en conclut qu'Anita est passée chez lui. Donc, ses affaires doivent encore y être. Cela peut compromettre ses plans. On pourrait le soupçonner et l'interroger.

Il faut agir vite.

Il ouvre fébrilement le dossier, en extirpe les deux copies du rapport du sous-préfet du Blanc que Valérie lui a faites et les glisse dans sa veste, remet le tout à l'accueil, avec la Nouvelle République. L'employé trapu n'est pas encore revenu.

Il ne reverra plus Valérie, ni René. C'est le destin qui l'a voulu ainsi.

Anita a choisi. Sa fin. *C'était son karma. Il n'y a pas à s'appesantir là-dessus.*

Gari respecte sa décision. Elle a choisi d'en finir avec sa souffrance.

*Elle était trop faible pour l'accepter. Je lui avais proposé une autre issue. C'est elle qui ne l'a pas voulue.*

Elle lui avait quand même payé son billet d'avion et son passeport. C'est grâce à elle s'il peut partir demain.

Il repense à tout ça alors qu'il suit la voie de chemin de fer. Il est presque onze heures.

Il a décidé de retourner à l'appartement. Si Anita y a déposé des effets personnels, il les brûlera ou les cachera. En tous cas, il les dissimulera à la police. Faire disparaître toute trace de son passage chez lui.

*Je ne connais pas Anita Demaison. Je ne l'ai jamais vue. Mais tôt ou tard, les flics seront là.*

Une autre crainte germe dans son esprit.

Si Anita n'est pas morte, elle pourrait peut-être parler. Il ne faut surtout pas qu'elle leur dise qu'elle a été chez lui, la veille. Elle ne doit pas parler de lui. Il ne veut pas voir la police.

Anita ne sait pas qu'il est recherché.

Il est dix heures passé.

Personne devant le collège. Personne pour l'accueillir. L'espoir s'arrête au portail vert. La même voix grésille :

— C'est pour quoi ?

Il décline son identité.

— Ah oui, je vois. J'ouvre !

Il marche dans l'ombre de la façade du bâtiment A. La porte d'entrée, la cour intérieure. L'impression que des dizaines de paires d'yeux l'observent. Certains d'entre eux ont reçu le message. Certains ont balancé sur Facebook. Combien ont participé à cette destruction collective que L'espoir pressent ?

*Vous lui avez fait quoi à Anita Demaison ?*

Dans le hall, le principal, engoncé dans un costume étroit, le col serré comme s'il pouvait étrangler son angoisse, trépigne. À ses côtés, Carine Magnin fronce les sourcils derrière ses lunettes anguleuses quand elle l'aperçoit.

*Le pendant féminin du principal, sanglé dans une robe droite, stricte. Belles chevilles, au demeurant. Mollets agréables, si ce n'était ses chaussures plates.*

*Elle a même des reliefs...*

L'espoir aime provoquer ce genre de femmes qu'il se verrait bien décoincer.

Une autre salle de réunion, plus petite, plus lumineuse. Moins accessible aux regards. Elle fait le coin du bâtiment et donne sur un terrain vague clôturé. À l'intérieur, trois élèves se lèvent d'un bond à l'entrée du chef d'établissement.

Aurore, Clémence et Myrtille ont fait partie du groupe de quatre qui ont attendu Anita à la fin du cours.

— Joëlle a fait un malaise et est hospitalisée. Mais vous pouvez la voir à l'hôpital en début d'après-midi. Avec Madame Magnin, bien entendu. Le corps médical a donné son feu vert.

Aurore et Clémence sont les premières à passer à la question. L'une après l'autre, la suivante patiente dehors. Comme à un examen. L'espoir les interroge, mais la psy l'interrompt sans cesse. Reformule ses questions, comme s'il s'exprimait mal.

*Elle m'agace celle-là ! Qu'on en finisse !*

L'impression de perdre son temps. Les filles ne répondent à rien de précis. On est dans le vague, dans les suppositions.

— Vous avez vu la photo ? Combien l'ont vue ? Combien l'ont reçue ?

Toute la classe a vu la photo, qui s'est aussitôt répandue dans le collège. Il y avait d'autres destinataires dans les classes et cours supérieurs.

— Qu'est-ce qu'ils ont en commun ? Pourquoi certains et pas les autres ?

Il a déjà posé la question deux fois et n'attend plus de réponse précise. La routine. Il est presque midi. L'espoir en a marre, la psy aussi.

La dernière gamine. Chevelure brune, enroulée comme un boa autour d'un cou tout blanc. Des yeux de biche. Trop fardés. Bouche rouge, ongles rouges. Voix timide, mais regard effronté.

— Votre nom ?

— Myrtille.

Lespoir avait oublié le message posté sur Facebook hier soir et sa recherche sur la banque de données du fichier national. Ça en dit long sur son état de fatigue.

— Je n'ai rien à dire..., commence-t-elle.

De la poche de sa veste, Lespoir extirpe une feuille de papier pliée en quatre. Il la déplie d'un geste ample et la pose sur le bureau. C'est une page de données, remplie façon formulaire, avec en haut à droite la photo d'identité d'une gamine aux cheveux rouges.

— Myrtille Vaneste, née à Déols, le 8 février 1999. Interpellée à quatre reprises. Une barrette de shit la première fois, attentat à la pudeur la seconde. À nouveau, interpellée en possession de marijuana en janvier dernier, puis en février pour exhibition sur la voie publique. Ça vous fait kiffer de tailler des pipes en plein air ?

La gamine ne répond pas.

— Pourquoi ce message sur la page Facebook d'Anita « ça devait finir par arriver » ?

Myrtille écarquille ses yeux qui se voilent. D'un coup, toute la tension qui crispe son visage tombe comme un glissement de terrain.

— Je te laisse le choix. Soit tu parles de suite, ou je t'emmène au poste. En passant par la grande porte, bien sûr...

Carine Magnin ne dit rien, l'œil rivé sur l'adolescente soudain agitée de tics.

— Si vous me garantissez que ça ne sortira pas d'ici, balbutie la gamine.

— Ça dépend de ce que tu vas nous apprendre... Pourquoi « ça devait finir par arriver » ?

Elle se racle la gorge, enrouée comme celle d'une fumeuse régulière.

— À cause du concours.

— Quel concours ?

— Le concours de photos volées.

— Explique-nous ça...

— Ça a démarré l'an dernier...

Myrtille relève la tête en soupirant.

— ...au premier trimestre. Je ne sais pas trop comment c'est parti exactement. Un mec s'est pris au jeu, il a raconté le truc à ses copains et des tas de gars sont devenus accro.

— De quel jeu tu parles ?

— Prendre des photos volées. Sous les jupes des filles, sous la douche... C'est devenu un challenge entre eux. Ils se rencardaient sur un site web discret qui organisait ça : un concours pour la photo de la semaine. Puis la photo du mois.

— Ça leur rapportait quoi ? demande la psy.

— Ben, du fric !

— Du fric ? Mais comment ça marche ?

Myrtille raconte la procédure. Le gagnant du concours de la semaine gagne des pièces d'or virtuelles, des « Bit coins ». La monnaie en usage sur le Darknet, via le site internet Tor. Qu'il peut ensuite échanger suivant un code et une procédure connus de lui seul, contre des espèces sonnantes et trébuchantes.

— C'est comme ça que tu t'es fait choper pour exhibitionnisme alors ?

Myrtille fait la moue. Ses lèvres se joignent et forment une grosse cerise juteuse à souhait.

— Ouais. Avec un copain, on a participé en faisant de fausses photos volées. Au début, c'était

pour le fun, par pure bravade. Du genre, t'es pas cap' de faire ça. Et puis aussi pour le fric...

— Quel genre de photos ? demande la psy qui se trémousse sur sa chaise.

— Ben, une pipe sur la place de la mairie, par exemple. Ou en classe.

— Quoi, dans l'établissement ?

La gamine rougit. La psy s'empourpre. Lespoir sourit.

*Tiens, le vernis est en train de fondre...*

— On avait besoin de thunes. On a gagné un peu d'argent comme ça. Mais après, c'est devenu trop hard : j'ai arrêté et mon copain s'est barré.

— Hard, comment ?

— Ben, hard, quoi... Très hard. Comme dans les films. Mais en plus trash.

La psy en a des frissons.

— Et ça a continué ?

— Ça continue encore... J'ai entendu dire que...

— Quoi ?

— Avant on pouvait espérer gagner avec une photo juste coquine... maintenant...

— Ça ne suffit plus ?

Myrtille opine.

— Les mecs m'ont dit ce qui marche. Mais ça les dépasse.

— Qu'est-ce qui marche ?

— Les trucs à plusieurs... Les trucs où la fille crie...

— Ça s'appelle un viol ! s'énerve la psy.

— Comme sur la photo d'Anita ? reprend Lespoir.

Myrtille se raidit, referme ses poings, détourne son visage et cherche une échappatoire en regardant la psy.

— Des mecs en avaient après Anita ? poursuit Lespoir en se penchant vers elle.

Elle tortille ses mains blanches comme de la porcelaine.

— Je crois...

— Tu avais vu d'autres photos d'elle avant ?

— Non, mais y a des mecs qui aiment ça...

— Qui aime quoi ? siffle la psy, pétrifiée.

— Des photos de filles comme Anita.

— Qu'est-ce qu'elle a, Anita ?

— Ben, elle est grosse. Il y a une demande pour ça. Comme pour les très poilues, les gros seins, les gros culs... Elle avait tout ça, Anita. Elle était hors norme.

— On fait une pause. Je ne me sens pas bien là, intervient Magnin qui se tient le ventre comme si elle avait le mal de mer.

Myrtille sent le tabac quand l'interrogatoire reprend. Magnin s'est passé de l'eau dans la figure, son visage luit. Curieusement, Lespoir la trouve plus détendue, moins sur ses gardes.

— Tu sais qui a pris la photo d'Anita ?

— Non.

— C'est qui GREG ?

— Ben, à part le tagueur, je vois personne qui s'appelle comme ça.

Devant le regard dur de Lespoir, Myrtille s'arrête un instant de jouer avec ses mains.

— À part, peut-être un mec... Gregory. Des gars l'appelaient parfois Greg...

Lespoir se tourne vers la psy.

— Vous le connaissez ?

Elle acquiesce en se renfrognant.

— En effet... Même un peu trop. Gregory Ratureau. Il a été exclu du collège en fin d'année dernière.

— Et le tagueur, tu le connais ? relance Lespoir en regardant Myrtille.

— Non, mais comme tout le monde, j'ai vu son dessin.

— Un dessin ?

— Ben oui, on le voyait depuis la cour... Il avait tagué le mur à gauche de l'entrée du bahut.

— Ça représentait quoi ?

La psy sait. Son corps parle pour elle, ne dissimule rien.

— La chevelure rase d'une prof de maths..., chuchote Magnin, comme si c'était un secret de Polichinelle.

*Donc, GREG était un élève d'ici. Ou un ancien élève.*

— Elle était harcelée, Anita ? demande Lespoir.

— Comme toutes les filles...

La psy bondit de son siège. Sa main claque sur la table.

— Arrête, Myrtille ! Elle n'est pas comme toutes les filles, Anita !

Myrtille pique un fard.

— Ça s'était calmé pourtant, hoquète-t-elle, quand les mecs ont réalisé...

— Quoi ?

— ...qu'elle était la fille du député !

— Tu ne le savais pas jusque-là ?

Myrtille baisse la tête, cache ses yeux derrière sa frange.

— Elle ne l'a jamais revendiqué, en quelque sorte. Par pudeur, peut-être, intervient Magnin. Elle disait que le député était un homonyme. Je ne l'ai su moi-même qu'à la fin de l'année scolaire dernière, de la bouche du principal.

— Il ne faut pas renseigner la profession des parents sur les documents à la rentrée ?

— Elle écrivait : fonctionnaire, précise Carine.

En face de Lespoir, les trois élèves de la classe d'Anita qui ont reçu en premier le message sur leur portable. Pas grand-chose de neuf pour les deux premiers. Léon est le dernier.

— On a tout lieu de croire que tu es le GREG qui a envoyé le mail, attaque Lespoir. Tu sais ce que tu risques ? De passer quelques années derrière les barreaux.

— J'ai seulement reçu un message et...

— On sait que c'est toi, GREG !

Le blond Léon lève des yeux effrayés.

— Ben, je croyais que c'était un gendarme, le responsable pour Anita...

— Qui t'a dit ça ?

— Ben, c'est ce qui se dit. Sur le Facebook d'Anita.

— Tu l'as déjà prise en photo, toi ?

— Non, pas moi.

— Qui alors ? Tu es complice si tu ne dis rien.

— J'ai entendu dire que des grands l'avaient fait.

— Des grands ?

— Ouais. Des premières ou des terminales. Mais d'un autre bahut.

— Lequel ? Tu sais qui c'est ? Tu saurais les identifier ?

— Je sais rien de plus. C'est ce qu'on dit.

— C'est toi qui as fait passer la photo sur ton portable ? Pourquoi c'est toi qui l'as reçue en premier ?

Lespoir a élevé le ton. La psy ne bouge plus, clouée sur son siège.

— On l'a tous reçue !

— Tous, c'est qui ? Tous tes copains inscrits au concours ?

Léon est soufflé. Il fixe le policier d'un air ahuri.

— On sait pour le concours. Et toi, tu vas trinquer pour les autres !

Le gamin au visage blême ouvre la bouche à répétition pour aspirer.

Léon a gardé la photo sur son portable. Lespoir le transmet à Carine qui détourne rapidement les yeux.

— Pourquoi tu leur as montré ça à tes copains ?

— J'étais le seul à avoir mon portable allumé.

— Et la photo, elle te faisait bander, hein ? Qu'est-ce que ça te faisait de voir Anita comme ça ?

— J'ai trouvé ça...

Un silence. Carine tétanisée. On n'entend plus que les hoquets de Léon.

— ...dégoûtant...

— Ce n'était pas la première fois que tu voyais des photos d'Anita nue, hein ? Vous la harceliez ?

— Non, on la chambrait, c'est tout. Mais depuis qu'on a su pour son père...

— Vous avez eu la trouille ?

— Ben oui, un peu... mais nous, on faisait que la chambrer.

— Tu te rends compte que ton geste l'a conduite au suicide !

— Mais, je...

Carine Magnin ne bronche toujours pas. Lespoir se demande si elle respire encore

Léon la cherche des yeux. Son regard supplie : « *Défendez-moi* ».

— Qu'est-ce que tu as d'autre à dire ? relance la psy, voix aiguë, émotion mal maîtrisée, comme

si elle se réveillait.

Sa réaction déstabilise le gamin.

— Si c'est pas toi, GREG, dis-nous qui c'est !

— On connaît que le tagueur, nous.

— Et c'est lui qui a envoyé cette photo ?

— Je sais pas.

— C'est pourtant signé GREG ! Il en a déjà envoyé d'autres des messages comme ça ?

— Peut-être, je sais pas moi...

— Oui ou non ?

— Ben peut-être que oui...

— Et tu le connais Gregory Ratureau ?

Un frisson secoue le visage de Léon.

À midi, Lespoir retrouve Magnin à la cafétéria. La jeune femme est assise, tête basse, les bras ballants, devant son assiette de crudités.

— J'avais bien des soupçons. Il y avait un malaise chez les filles au printemps dernier. Mais elles ne m'ont pas dit que...

— Pas facile à dire, non ? Et Anita ?

— Un souffre-douleur, sans doute. Mais ça ne vient pas que de l'école.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle n'était pas bien à la maison. J'ai vu sa mère deux fois. Elle était indifférente. Comme si le fait de pourvoir aux besoins matériels de sa fille pouvait suffire... Et l'an dernier, celle-ci a grossi d'une manière considérable. Comme si elle prenait tout sur elle. Comme un buvard...

Elle ne touche rien de son plateau-repas.

— Excusez-moi, dit-elle en se levant.

Lespoir la regarde s'éloigner. Elle tanguait sur ses jambes, dans sa robe trop serrée.

La femme de ménage tord la serpillière au-dessus du seau posé sur la dernière marche de l'escalier, quand Gari arrive à l'étage. Si rapide, si leste, que l'employée ne perçoit que le frou-frou d'une robe et son mouvement coloré. Et une natte qui balance dans son sillage parfumé. *Ben, dis donc, elle est pressée cette gamine !*

Gari a chaussé des espadrilles et choisi une robe ample pour faciliter ses mouvements. Un peu de rouge à lèvres, de fard sous les yeux, une perruque à la chevelure noire de jais, deux *pschitt* de parfum bon marché. Habillé comme ça, même sa tante ne le reconnaîtrait pas.

L'enveloppe est toujours sous sa porte. En entrant, il la dégage d'un coup de pied dans le tapis.

Ça sent le cannabis. *Anita...* Il ouvre grand les fenêtres et tire les stores, juste assez pour y faire passer un trait de lumière. Il se débarrasse de sa perruque. Ses cheveux courts sont trempés, sa peau humide. La cloche de l'église de Saint-Christophe sonne midi.

Il s'agenouille devant le temple et ses gargouilles colorées à la grimace sinistre. Il allume trois bougies d'encens. Récite une prière qu'il a trouvée dans un livre consacré au bouddhisme. Ce n'est pas sa religion, elle ne correspond en rien aux icônes de son temple, mais la musique des mots lui plaît : « Om mani padme om, om mani padme om... ».

*Où sont les affaires d'Anita ?*

Son sac à dos se trouve à l'autre bout de la pièce, à côté du matelas. Elle a dû dormir là, sur le vieux matelas cloqué d'auréoles jaunâtres.

Il trouve ses vêtements dans la salle de bains. Son énorme soutien-gorge, sa culotte, sa robe colorée, ses sandales. Il file dans la cuisine, plonge sous le lavabo, revient avec un grand sac poubelle. Il met les vêtements d'Anita en boule et fourre le tout dans l'emballage. Il enlève la robe qui lui colle à la peau.

Il ne reste que son maudit sac à dos.

Décidément, Anita l'embarrasse. Il est si près d'en finir, si proche du but qu'il s'est fixé et qu'il a partagé avec elle, au moins jusqu'au début de l'année. Quand une nouvelle a fait basculer sa vie.

*Je lui avais bien dit de ne pas s'enflammer. Elle ne m'a pas écouté. Personne ne m'écoute de toute façon.*

Il pense d'abord à manger, son estomac miaule depuis plus d'une journée. *Espérons que la grosse n'a pas vidé mon frigo.*

Un paquet de blinis, des pois chiche, des lentilles et de la raïta, ce yaourt indien qu'il a déniché par miracle dans un magasin de Saint-Jean. *Heureusement qu'Anita n'aime pas ça !*

Gari reprend des forces et s'allonge, en slip, sur son futon. Le mouvement fait bouger un oreiller et découvre une enveloppe. Avec un post-it jaune, et l'inscription « Pour Gari », collé dessus qui lui demande de la déposer à l'adresse inscrite en-dessous. Il enlève le post-it pour la lire.

« À L'ATTENTION DU COMMANDANT LANSON, CASERNE CHARLIER, GENDARMERIE NATIONALE ».

*Aller chez les gendarmes ? Et puis quoi encore ! Elle est tombée sur la tête, Anita...*

Gari a allumé un joint, avec le reste de shit qu'il a conservé dans sa poche. *La grosse a fumé tout mon cannabis.*

Il n'en revient pas. *Comment elle a pu fumer autant...*

C'est lui qui l'a initiée, Anita. Et à autre chose aussi. Et voilà qu'elle le met dans la merde. Et qu'en plus, elle a fumé toute sa réserve. Ça lui aura au moins donné le courage de sauter.

La preuve que sa production est de bonne qualité.

Gari a déposé l'enveloppe kraft sur sa table de chevet. Au-dessus de deux cahiers à petits carreaux. Sur les couvertures, il a aussi reconnu l'écriture ample d'Anita. Elle a juste écrit « 2011 » sur la couverture rouge et « 2012 » sur la couverture bleue. En les ramassant, il est tombé sur un signet de la librairie *Voyelles* qui marque une page. En haut, une date : celle de mercredi. Et un mot en trois lettres, écrit en travers de la page, FIN.

*Comment je vais me débarrasser de ses affaires ? Tante Susan va sûrement me poser des questions. Elle doit être au courant. Il faut que je fasse vite.*

Décidément, il a trop tiré sur ce joint. Ses gestes ne suivent pas ses pensées, ses membres lui paraissent lourds. Il faut d'abord qu'il se repose un peu.

*Je vais faire une petite sieste, tant pis. Je ressortirai en fille. Je ne risque rien. Les flics n'arrêtent pas les filles, non ?*

Gari se tourne sur le côté et appuie sa joue sur un coussin de la dureté d'une pierre. Il a fini son joint, l'impression que tout son corps fume, que ses pensées s'évaporent, sans qu'il soit capable d'en retenir une. C'est le meilleur moyen face à une situation de crise ou d'angoisse. Laisser filer... laisser couler... le courant du fleuve l'entraînera bien où il veut.

Gari s'est fait une philosophie. Il ne craint rien, n'a peur de rien. Tout est dans son karma qui accomplit ce qui est déjà écrit.

Anita a choisi, pourquoi il s'en fait alors ?

Il doit voir tante Susan. De nouveau remettre la robe. Il glisse l'enveloppe dans le sac à dos avec les cahiers. Quand il remarque sur une feuille pliée en quatre.

« À Gari : un dernier mot. Au cas où ça tournerait mal ».

Pourquoi ça n'avait pas déjà mal tourné comme ça ?

Il lit le papier. Il y a juste trois lignes, griffées à la va-vite comme si la mort la poursuivait déjà.

*Et alors ? Il y a pire que mourir. La mort n'est rien, le karma est tout.*

Il lit le message d'Anita.

Sa dernière volonté : « qu'on m'achève si je me loupe ».

Ils sont en route vers l'hôpital. Carine Magnin ne dit rien de tout le trajet. Lespoir gare sa Mégane dans le parking des urgences. Il se serait bien passé d'une nouvelle visite, mais la présence de la jeune femme diminue son angoisse.

Le toubib de garde ne lui apprend rien de nouveau sur Anita. Etat stationnaire. Il ne sait rien d'une possible phase de réveil.

Une petite chambre du pavillon B.

Joëlle Ramadier regarde la télévision. Un soap américain avec des acteurs bien bronzés et des personnages bien tordus. Ça l'amuse, mais sa bonne humeur se dissipe lorsque Lespoir entre dans la pièce à la suite de Magnin.

— Bonjour, Joëlle, dit la psy. On a vu tes copines ce matin. Il faut qu'on te parle. C'est très important pour l'enquête du commandant.

Joëlle voudrait s'enfuir sous les draps.

— Elle allait mieux Anita, depuis le début de l'année, confesse Joëlle. Beaucoup mieux. Elle ne parlait pas beaucoup, mais elle m'a quand même dit qu'une nouvelle avait changé sa vie. Et ça la rendait heureuse. Je ne l'avais jamais vue comme ça avant. On se connaît depuis la sixième. Elle commençait à perdre du poids et à porter des couleurs. Même à se maquiller. Avant elle était toujours vêtue de noir.

— Elle avait un amoureux ?

— Anita ? Non, je crois pas. Mais... je sais qu'elle l'a déjà fait.

— Fait quoi ?

Joëlle remonte le drap du lit sous son menton. La réponse reste coincée au fond de sa gorge.

— L'amour ? suggère Magnin.

La collégienne acquiesce.

— Avec qui ?

— Je sais pas. Je l'ai senti. On l'a senti avec les copines. Quand on en parlait... Elle en parlait comme si c'était quelque chose... de dégoûtant.

— Tu crois qu'elle a été violée ? dit Lespoir crûment.

Joëlle se bloque. Magnin décoche un coup d'œil rageur au policier.

— Il y a eu des rumeurs. Comme quoi elle a participé au concours... Mais la photo, c'est trop.

— Tu n'as rien à te reprocher. Elle l'aurait vue de toute façon, avance la psy.

— Elle avait déjà eu des idées suicidaires avant ?

— Oui, à la fin de l'année dernière. Elle disait qu'elle partirait un jour et que ce serait beaucoup mieux après.

— Après quoi ?

— Après la mort...

Lespoir tarde à démarrer. Ils sont plantés là sur le parking des urgences, comme un couple recueilli dans la même détresse, frappé par le deuil ou fauché par l'annonce d'un accident.

— Curieux. Quand nous les avons interrogés, ni le député, ni les sœurs d'Anita n'ont évoqué son changement d'attitude au début de l'année, dit Lespoir.

Il n'attend pas de réponse. C'est juste une réflexion qu'il a besoin d'exprimer.

— Vous avez rencontré sa mère ? poursuit Magnin.

— Elle était souffrante lorsque le député nous a reçus chez lui. Je vais exiger de la voir.

— Ça me fait froid dans le dos, cette histoire de concours. Et ça explique bien des problèmes que j'ai eu à gérer depuis un an. Des ados mal à l'aise, des filles, toujours des filles, dépressives ou alcooliques. Dire qu'il a fallu un drame comme ça pour que ça sorte enfin...

— Je suis persuadé que GREG est un élève de l'établissement ou un ancien élève. Vous connaissiez bien le dénommé Gregory qui a été exclu ?

— Il est connu comme le loup blanc dans l'établissement. Mais je ne l'ai reçu qu'une seule fois...

— Vous pouvez me trouver son adresse ?

— Certainement...

Elle tremble. L'espoir avance son bras, effleure son épaule. Un geste délicat pour une fois.

— Ça va ?

— Ça va aller... La fatigue. Cette histoire me porte sur les nerfs.

— Vous prenez ça trop à cœur.

— Pas vous ?

Sa question le renvoie à ses propres démons. Elle n'a pas repoussé son bras. Il finit par le dégager délicatement pour démarrer. Presque à regret.

Il n'a pas envie d'interrompre la conversation et relance :

— On a trouvé des traces de sperme sur les mains de la victime. Celui du commandant Lanson.

— Non ? !

— Désolé... J'aurais dû le dire autrement. L'habitude... Mon côté brut.

— Cela veut dire qu'il y a bien eu rapport sexuel ?

— On ne peut pas le dire avec certitude. Lanson prétend qu'elle aurait récupéré des préservatifs dans la poubelle. C'est plausible. On a voulu faire des prélèvements buccaux et vaginaux mais l'opération subie par la victime a souillé le terrain... Enfin, le terrain, c'est le terme technique pour...

— J'ai compris, commandant.

Encore un frisson. Il est temps de démarrer.

— Je vous ramène au collègue ?

— S'il vous plaît.

Silence. Les rues défilent.

— Lanson va être déféré devant le juge ce soir. Je vais apporter cette pièce au dossier. Il y aura une enquête qui devra établir le lien entre GREG et Lanson.

— Et pour les organisateurs du concours ?

— On convoquera ultérieurement les participants pour essayer de remonter à la source.

Un appel.

Bonnenfant.

— On n'a pas encore la plaque du véhicule, mais on se rapproche, claironne son adjoint. Tu veux savoir si le véhicule est griffé ? Il y a effectivement une inscription à l'arrière. Tu rappliques ? Ok, à de suite !

Il raccroche.

— Je dois rentrer au commissariat. Je demanderai à ce qu'on vous dépose.

— Pas la peine, merci. J'irai à pied. Ça me fera du bien de marcher.

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Pourquoi je vous en voudrais ?

Un regard presque tendre.

— Je vous rappelle lundi matin. Je dois voir les profs tout à l'heure.

— Ma carte. Il y a mon portable. S'il y a quelque chose, n'hésitez pas... avant lundi.

Lespoir a déposé Magnin devant la gare. Il l'a suivie du regard, observant sa démarche incertaine, sa tête inclinée vers son épaule, son dos légèrement voûté. Il accélère alors qu'elle se tourne dans sa direction, leurs regards se croisent quand il la dépasse et grille le feu rouge suivant.

Les événements s'enchaînent sans lui laisser de répit, ses pensées cascadedent de plusieurs torrents à la fois, le chargeant d'adrénaline, à défaut de lucidité.

Il retrouve de l'énergie, comme si cette enquête le regonflait par moment, puis le dégonflait la fois d'après, le laissant complètement vidé au bout du compte. Il conduit nerveusement, en klaxonnant, pestant contre la lenteur des autochtones. Il décide de poser le gyrophare sur le toit.

*Voilà la cavalerie !* Lespoir hurle en se calant sur le rythme de la sirène.

Le parking du commissariat.

Le 4×4 de Didier Lanson n'y est pas. Celui de Péberot non plus. Le parking lui paraît soudain vide. Déserté.

*Ils se sont tous mis en grève ou quoi ?*

Lespoir a senti le malaise dans l'atmosphère. La perquisition honteuse de Jézabel a marqué les esprits. Kieffer allait devoir faire face à un conflit plus ou moins larvé. L'attitude de la commissaire de la PJ d'Orléans risquait de souder les flics dévoués aux Lanson. Des fidèles, des irréductibles. Il les avait vus à l'œuvre l'an dernier, quand ils avaient paralysé le fonctionnement du commissariat contre une énième réforme territoriale.

Le soleil cogne contre la façade, inonde le hall d'accueil. Lespoir remarque à peine le salut timide du planton, capte plus loin les piailllements d'une jeune Albanaise qu'il reconnaît à ses cris dans le bureau de l'OPJ de permanence. Encore un vol à l'étalage. Tous les trois jours, la gamine squatte la cellule des gardés à vue. Les bureaux le long du couloir de la Sécurité urbaine sont vides. Il est seulement 17 heures. Encore une plombe jusqu'au prochain roulement des patrouilles.

Il est déçu en rentrant dans son bureau de n'y voir que Bonnenfant.

— Clémentine est avec la commissaire, anticipe son adjoint qui a dû lire la déception sur son visage.

— Du nouveau ?

— La voiture suspecte est remontée en direction de l'avenue de Paris. Il y a une caméra sur la route de Déols. Elle a repiqué ensuite vers la place Voltaire avant d'enquiller la route de la Châtre. Une certitude : elle roulait vite. Ses temps de passage sont impressionnants. À 17h48, elle est à Voltaire. Trois minutes plus tard, on la repère devant le stade Gaston-Petit. J'ai calculé, ça fait du 90 à l'heure. En pleine aggro !

— Pierre ! Je m'en fous. Viens-en au fait !

Bonnenfant bougonne en extirpant les tirages d'une chemise cartonnée. Lespoir serre ses mâchoires à se faire exploser les joues. L'angoisse bat dans sa poitrine. Bonnenfant fait glisser les photos une à une. On reconnaît l'avant caractéristique d'une Alfa Romeo Mito, mais le soleil tapait sur le pare-brise cet après-midi-là, éclatant des bouts de silhouette. Sur la photo suivante, on voit le véhicule de biais, ses vitres fumées. *Comme l'Alfa d'Isabelle*. Trois autres photos encore, l'arrière, le flanc, rien de suspect. *Isabelle avait fait une bosse le mois dernier sur le parking en face de la Maison Jacques Cœur à Bourges, mais la photo est trop floue.*

— Et l'arrière alors ?

— Je l'ai !

Bonnenfant brandit la photo. L'espoir n'a pas le temps de se préparer au choc. Il se prend l'image dans les rétines, en pleine poire. On voit distinctement l'arrière du véhicule qui remonte l'avenue de la Châtre et, dans le fond, la silhouette du stade de foot.

— Ben, tu lis quoi ?

— Je n'ai pas mes lunettes, avoue L'espoir en plissant les yeux.

— Alfa Romeo Châteauroux. Voilà ce que je lis. C'est la concession à Cap Sud, après le Leclerc de Saint-Maur.

*La voiture d'Isa a été achetée au même endroit !*

Mais au-dessus du phare, l'Alfa de sa femme est griffée « Bad Girl ».

L'espoir a envie d'embrasser Bonnenfant. Il a chaussé ses lunettes cette fois, il a même pris la loupe sur le bureau de son adjoint pour vérifier. Il n'y a rien au-dessus du phare droit, aucune trace d'une griffe du constructeur !

— Bon, t'es content ?

— Tu parles, c'est la même voiture que ma femme ! Et le même garage, mais la sienne est griffée, là.

L'espoir pointe l'arrière du véhicule sur la photo.

— Tu m'as fichu une de ses trouilles !

— Pourquoi ? Tu n'imaginai quand même pas Lanson avec ton épouse ? Quoi que, mignonne comme elle est... et lui beau comme un dieu !

— Salaud !

— Eh bien, il y a de l'ambiance dans ce bureau !

Clémentine Dumas paraît dans l'encadrement de la porte, une jambe légèrement relevée, un bras en appui contre le chambranle, la tête inclinée. Bonnenfant l'observe comme s'il avait vu l'apparition d'une madone.

— Bon, merci, Pierre, tu peux regagner ta place à présent.

Bonnenfant se repose avec grâce. Dumas l'observe en souriant.

L'espoir a retrouvé sa bonne humeur. Il se lève pour aller aux toilettes.

Il se traite de tous les noms pour avoir douté. Il a envie d'appeler Isabelle tout de suite, juste pour entendre sa voix, lui dire qu'il l'aime, combien elle compte pour lui.

Une jeune femme brune, élégante, la même voiture, le même garage, la même pince...

L'espoir ferme les yeux pour retenir ses larmes, pendant qu'il soulage sa vessie.

Gari quitte l'appartement.

Il ne reviendra plus. Il regrettera son petit temple, il a jeté les bougies et les bâtons d'encens dans la poubelle. Tout à l'heure, il rendra les clés à tante Susan et lui expliquera pourquoi il est si pressé.

Il doit partir. Rapidement. Très rapidement. Demain il montera dans le premier train pour Paris. Ce n'est pas la peine de réserver ; il y a toujours de la place dans le Châteauroux-Paris Austerlitz et son billet est valable encore une semaine.

La robe lui colle à la peau, la perruque lui pèse. Il a chaussé des lunettes de soleil très « girly » qu'il a trouvées dans les affaires d'Anita. À la main, il tient un grand sac à anses siglé Carrefour. Il y a une trotte jusqu'à Saint-Jean, où vit tante Susan depuis qu'elle a quitté la ferme familiale, et le poids du sac à dos de son amie lui arrache le bras. Et s'il s'en débarrassait en le jetant dans l'Indre ?

Finalement, à hauteur du parc des expos, Gari emprunte un moyen de transport qu'il déteste : le bus. À Châteauroux, les transports publics sont gratuits. Il cale le sac sous ses pieds, le dissimule sous la toile de sa robe. Heureusement qu'il a les jambes naturellement glabres. Le bus se remplit au fil des arrêts. Il descend à l'arrêt « Salle Edith-Piaf » et peut se fondre dans la masse des mouquères qui triment des mêmes piailleurs. Certaines sont voilées de noir malgré la chaleur. Il évite de croiser leur regard car ici, à Saint-Jean, elles n'hésitent pas à toiser les jeunes filles qu'elles pensent de la même confession, l'air de dire « *Pourquoi t'es pas voilée, toi ?* ».

Une ruelle ombragée que les services de nettoyage de la ville semble avoir oubliée. Ce sont toujours les mêmes choses que l'on jette à l'arrière des immeubles. Des emballages et boîtes de conserve vides, des couches de bébé usagées, des bouteilles de lait, et même un four à micro-ondes rouillé. Les mêmes odeurs qui lui sont familières. À Saint-Christophe, c'est parfois trop propre, trop lisse pour lui. Il sait que dans le pays où il veut se rendre, l'atmosphère sera saturée d'odeurs plus violentes, de bruits, de sons, de cris, des klaxons, de la foule. Et là-bas, même les rues les plus moches de Saint-Jean ou de Saint-Jacques lui paraîtront briller comme la rue Grande ou la rue Victor-Hugo.

Il emprunte une porte qu'il ouvre d'un coup de savate. La cage de l'escalier de secours pue, ça sent la pisse. Combien de fois est-il venu se soulager ici, maculant chacun de ces recoins avec ceux de sa bande ? Il reconnaît des odeurs de joint, de tabac froid, de vomi. Des odeurs si familières qu'il monte tranquillement sans se presser, charriant ce satané sac qu'il a fini par soulager des pierres devenues inutiles. Il en garde quand même deux, les plus volumineuses, au cas où l'un des anciens de la bande le reconnaîtrait. On ne sait jamais.

L'immeuble est ancien. Un de ces logements construits à la va-vite dans les années 60 quand la sous-traitance automobile embauchait à tour de bras. Ses murs sont si peu épais qu'on perçoit chaque appartement telle une scène ouverte où se joue un autre théâtre. On s'engueule parce qu'on n'a pas de fric, les enfants sont des vauriens que la police harcèle. On s'engueule en arabe et dans les dialectes maghrébins, mais aussi en swahili, en wolof ou dans un dialecte peul. Tante Susan s'en accommode en écoutant de la salsa du matin au soir, pour ne plus les entendre. Il lui a ramené les clés de son appartement. Il est temps qu'elle déménage de là pour vivre à Saint-Christophe, pense-t-il, mais il est sûr qu'elle n'en fera rien. Trop propre, trop calme, trop éloigné de la vie.

Il frappe à la porte vermoulue de sa tante. Ici, il n'y a que les agents de la DDASS, les huissiers ou les flics qui sonnent. Le volume de la salsa est tel que tout l'immeuble pourrait danser. Personne n'y prête attention, c'est comme ça dix fois par jour.

Le poing de Gari se fait plus lourd. Trois coups secs suivis d'un quatrième plus espacé.

Le volume baisse, juste de quoi faire valser les appartements de l'étage. Quelqu'un a bouché l'œilleton de la porte, ou l'a cramé à la flamme d'un briquet. Il est tout noir. Il s'attend à patienter encore trois minutes, le temps que sa tante actionne les deux verrous qu'elle a fait installer, mais la porte s'ouvre sans hésitation jusqu'au crochet.

— Gari ? dit une voix terne.

Il avance la tête dans l'ouverture et rencontre les yeux cernés, creusés par l'angoisse, de sa tante. Il ne lui laisse pas le temps de la surprise.

— C'est moi, ma tante.

Il retire sa perruque. Elle ne lui pose aucune question sur son étrange accoutrement. Elle est bien trop perturbée pour cela. Elle claque la porte derrière lui et le prend dans ses bras. Au premier coup d'œil, Gari a compris. *Pourvu que...*

Elle voit son neveu trembler et perçoit la crainte dans son regard.

— Ils sont venus ce matin, quand j'étais partie aux courses. Gari, ils...

Sa tante l'étreint encore plus fort.

— ... ont volé des bijoux et des billets que j'avais cachés dans la commode.

— Et mon passeport ?

Il sent dans son cou les lèvres humides de sa tante. Des larmes glissent sur ses joues. Susan s'effondre contre lui. Il la retient, la tire vers le canapé. Le vieux cuir a été lacéré au cutter et une bonde crasseuse en émerge. Gari la dépose sur le rebord, mais comme elle ne tient pas assise, il la porte jusqu'à son lit, où il la recouvre d'un drap.

Il remet un peu d'ordre, couvre le canapé et deux fauteuils avec des plaids qui viennent d'Asie. Il empile le linge dans les tiroirs de ses innombrables petites commodes, entasse de vieux souvenirs sous les tables de chevet, puis range les tiroirs plats du bureau. Où son passeport ne se trouve plus.

Gari sous la douche. L'eau chaude fonctionne, un miracle à cette heure de la journée, mais il la préférerait glacée. C'est ce qu'il lui faudrait à cet instant.

Il prend le temps de réfléchir. *Le modus operandi.*

Ils sont entrés par le balcon. Il a repéré leurs traces. Ils n'ont forcé la porte qu'après coup, l'ouvrant de l'intérieur, pour faire croire à une tentative d'intrusion de l'extérieur. *Malin...*

Qui sont les voisins ? Ont-ils sciemment laissé passer les cambrioleurs ? Ils étaient au moins deux. Et sans doute que Gari les connaît.

Car il connaît tous les cambrioleurs de Saint-Jean. Une bande de Saint-Jacques, le quartier voisin, n'aurait jamais osé s'aventurer ici. Les Manouches non plus. Pas leur territoire.

Les monte-en-l'air du coin, Gari les a fréquentés.

Car il a été l'un d'entre eux.

Le meilleur.

Lespoir est soulagé.

En revenant vers son bureau, Clémentine Dumas bondit de son siège comme un ressort.

— Commandant, on a du nouveau.

Lespoir est surpris par l'intonation de la voix de la stagiaire et l'expression bizarre sur son visage.

— On a trouvé le portable personnel de Stéphane Lanson. Au nom de sa mère, Andrée.

Elle désigne un paquet de feuilles tout juste sorties de l'imprimante. Elle lui tend la dernière, encore chaude. Puis noue ses mains devant son abdomen comme si elle ne savait pas quoi en faire.

— Il y a un truc qui cloche. Regardez.

Un listing. En colonne, les dates et heures des appels entrants et sortants. En face, les numéros des destinataires.

— Tous les mercredis après-midi, le même numéro. Un appel ou un SMS. Le jour de la tentative de suicide encore un, le matin. Un autre à midi. Un troisième à 17h30.

— Et vous avez le nom de l'abonné ?

Lespoir se rend compte que Dumas a baissé la tête. Il se demande pourquoi elle tarde à répondre à sa question. Comme si elle avait le souffle coupé. Puis sa poitrine se détend, mais elle a du mal à respirer.

— Ça va, Clémentine ?

L'appeler par son prénom lui fait du bien. Il se surprend de son audace. Elle finit par retrouver son calme, inspire un bon coup. Elle relève enfin la tête sur un visage coupable.

— L'opérateur nous a communiqué le nom de l'abonné, dit-elle d'une voix en bout de souffle.

— Alors ?

— Le portable est enregistré à votre nom, commandant...

Lespoir arrache la feuille des mains de Dumas. Relit, un à un, pour être sûr qu'il n'y a aucune erreur, les chiffres composant le numéro du portable qui a appelé trois fois Stéphane Lanson le jour où Anita Demaison s'est jetée du balcon.

C'est tellement absurde qu'il réprime une envie d'éclater de rire, un rire nerveux, comme une explosion salvatrice. Quelque chose qui pourrait libérer ses nerfs, comme de faire sauter les fermetures d'une camisole.

Instinctivement, Dumas a reculé de trois pas. Lespoir ne fait pas attention aux grimaces qui déforment d'impuissance son joli visage. Il n'y a que ce numéro, dix chiffres, qui lui a pété à la figure. Dumas l'a vue un court instant vaciller, mais Lespoir semble boulonné sur ses jambes comme sur deux vérins puissants qui encaissent les secousses en plein tremblement de terre.

— Je devrais peut-être vous laisser.

Lespoir n'aurait pas su dire à quel moment elle a quitté la pièce. Son bureau, le bâtiment du commissariat, la ville, le département, l'univers tout entier se sont vidés d'un coup. Le temps s'est effondré dans une faille béante où il refuse de tomber. À quoi peut-il bien s'agripper ?

À sa fierté ? À son refus de ne pas s'effondrer ? À son amour-propre que dix chiffres viennent de faire voler en éclat ?

L'abonnement est à son nom, et le numéro de portable est celui d'Isa.

Il pense alors au sperme trouvé sur les doigts d'Anita. Aux préservatifs que Lanson dit avoir jeté dans la poubelle.

Lespoir est assis derrière son bureau, mais il n'est plus nulle part. Il est avec Lanson, dans son studio, sur ce lit qu'il a examiné et il les voit faire l'amour d'une façon bestiale. Il ne peut se figurer la scène, il n'y arrive pas.

Stéphane Lanson, nu. Isabelle, nue. Il force son cerveau à les accoupler mais son esprit se brouille et se joue de lui.

Combien de temps reste-t-il dans cet état ?

Quand il revient à la réalité, son bureau est plongé dans la pénombre.

Il allume sa lampe de bureau. Devant lui, la feuille siglée avec le logo d'Orange qu'il a froissée. Il ouvre un tiroir et la range à côté de son arme de service. Puis il décroche son téléphone.

— Isabelle Lespoir, j'écoute.

— Isa, j'ai des relevés téléphoniques sous les yeux. Tu étais où mercredi après-midi ?

Un silence.

De la poussière d'éternité.

Un mot et tout s'écroule. Leur vie commune. Leurs espoirs. Leur avenir.

La réponse ne vient pas. Il entend juste sa respiration.

*Tu vas le cracher, que tu te tapes Lanson ?*

Il attend. Un mot et il atterrira.

Ou s'écrasera. Disloqué.

— Depuis quand ?

La réponse, il l'a sous les yeux. Un déluge de SMS et d'appels en décembre. Jusqu'à la semaine de Noël. Forcément, ils étaient en vacances aux Sables d'Olonne. Puis ça repartait de plus belle en janvier.

Les mercredis matins. Tous les mercredis matins. Il a le détail des derniers SMS sous les yeux. Des mots qui tuent.

— Je voulais t'en parler mercredi soir.

— De quoi ? De quoi tu voulais me parler ?

— Je vais te quitter, Yann.

— Pour un mec qui a violé une mineure ?

— J'étais avec lui dans son studio, mercredi.

— Prouve-le ! Il n'y a aucune trace de ton passage. Personne ne t'a vue entrer, ni sortir. Pourquoi tu le couvres ?

— J'étais avec lui. Et je vais déposer en ce sens.

— Ton amant va être déféré tout à l'heure. Bonne chance.

Il n'a pas le courage de raccrocher. Sa main tremble tellement que son portable tombe, face apparente. Le nom d'Isa s'y imprime encore. Il regarde son téléphone, comme s'il pouvait implorer. Il ne dit plus rien, il ne pense plus. Quand il s'avance finalement pour le ramasser, sa femme a raccroché.

Alors il ouvre le dernier tiroir de son bureau, où il planque son arme de service, et jaillit de son siège. Ses muscles sont tendus à lui faire mal.

Personne ne soutient son regard dans le couloir. Les agents s'écartent sur son passage. Sauf l'un d'eux qui se ramasse un coup d'épaule et manque de valdinguer contre la porte des toilettes.

Lespoir descend au sous-sol. Vers les cellules de garde à vue. C'est le bègue qui est de garde en cette fin d'après-midi.

— Il est dans laquelle, Lanson ? Donne-moi les clés.

— C'est, cé, cé...

— Putain, le bègue, tu me les donnes, ces clés ? !

— Mais, mais, m...

Lespoir l'attrape au col. L'autre désigne sa ceinture, une main dégageant le revers de sa veste. Il aperçoit un jeu de clés que le vieux fait cliqueter tellement il les secoue, et les lui arrache.

— Il est où ?

Il y a trois cellules. La voleuse albanaise de 14 ans doit loger dans l'une d'entre elles.

— Il est où ! ?

Lespoir hurle, sans lâcher le bègue au collet. Il ne remarque pas que l'agent qui approche de l'âge de la retraite commence à tourner de l'œil. Il cesse de le secouer quand il ne lui offre pas plus de résistance qu'une poupée de chiffon.

— Arrêtez vos conneries, Yann ! Lanson a été transféré il y a 10 minutes, crie une voix ferme.

Kieffer est descendue au triple galop, l'officier de garde et un troisième agent sur ses basques.

— On vous entend gueuler dans tout le bâtiment. Il va falloir que vous vous calmez. Et qu'est-ce que vous faites avec cette arme à la main ?

D'autres pas dans l'escalier. Bertin.

— Commissaire, le juge d'instruction au téléphone. Il attend toujours le commandant Lanson.

— Quoi ? Il n'est pas encore arrivé ? Il a dû se passer quelque chose !

Kieffer remonte au galop. Le bègue s'est affalé sur son siège, sans un bruit, comme une chiffe molle.

Lespoir regagne l'étage. Pas une tête ne sort des bureaux, mais un brouhaha indescriptible autour de celui de Kieffer.

Lespoir est ailleurs, dans son vertige. Il a envie de taper sur quelqu'un, sur quelque chose... Il remonte dans son bureau, le dévaste d'un revers de la main, dégageant tout ce qu'il y a sur la table.

Il n'a pas remarqué que, dans l'encadrement de la porte, Dumas, l'œil humide, le regarde en se prenant la tête à deux mains.

Lespoir ouvre un tiroir, prend son arme et sort, indifférent au tumulte qui gagne les couloirs, aux agents qui courent vers la sortie pour embarquer dans les voitures de service disponibles.

C'est à peine si la nouvelle est parvenue à ses oreilles. Se rend-t-il compte de ce qui vient de se produire ?

Stéphane Lanson n'est jamais arrivé chez le juge d'instruction.

Les patrouilles sortent en trombe, gyrophares tournoyant sur les murs ternes du commissariat, sirènes à fond. Kieffer le voit disparaître à pied, au coin de la rue. Comme si elle n'avait pas assez de soucis comme ça.

Jézabel Declercq a déjà décroché son téléphone pour répandre son venin.

— J'ai eu le procureur. Un avis de recherche vient d'être lancé, annonce Kieffer.

Jézabel se tient face à elle dans son bureau. Les deux officiers n'ont même pas pris la peine de s'asseoir.

— Lanson avait une bombe lacrymogène. Un feu rouge. Il a aspergé les hommes. Une moto l'attendait. Ils ont tenté de lui courir après, mais il était trop tard...

— Ou ils ont fait semblant..., l'interrompt Jézabel. Si une moto l'attendait, le coup était préparé.

Kieffer a envie de rétorquer : « on le retrouvera ». Mais ce n'est pas, au fond, ce qu'elle pense.

— Ça ne s'arrange décidément pas, commissaire. Perdre un gardé à vue au moment de son transfert chez le juge... je ne vous félicite pas.

— Vos félicitations, vous pouvez vous les carrer où je pense...

— Je transmettrai à la direction régionale qui saura faire remonter le constat de votre incompétence.

— Dégagez de mon bureau !

— Avec plaisir...

Jézabel a déjà attrapé la poignée quand une vibration agite le portable qu'elle tient à la main. Le temps de lire le message, elle fait volte-face, un sourire carnassier sur les lèvres. Kieffer s'est assise derrière son bureau et se prend de plein fouet son regard de serpent prêt à mordre.

— Ah, au fait, commissaire... puisque vos hommes ont aidé Lanson à s'évader... car il n'a pas pu se procurer une bombe lacrymogène tout seul, non... l'IGPN me charge de vous annoncer une petite visite. Demain matin. Dix heures. Pas trop tôt pour vous ?

Kieffer ne trouve rien sur son bureau à lui envoyer à la figure. Sinon elle aurait visé sa bouche pour lui faire péter les dents de devant.

— Allez, ne faites pas cette tête ! ricane Jézabel. Une petite purge et ça ira mieux après. Et puis à Montluçon, Châtelleraut, Guéret ou Aurillac, le climat sera sans doute plus sain... J'éviterais les commissariats des grandes villes comme Châteauroux si j'étais vous ! En attendant, je vous souhaite une excellente soirée !

Parfois, on a besoin de divaguer comme ça, en marchant, porté par le trottoir, par le caniveau ou par l'ombre d'un mur ou d'une façade. L'espoir déambule, aveuglé par un soleil crépusculaire. Il ne sait pas pourquoi, ni comment il avance.

Dans l'axe du boulevard qu'il remonte, l'horizon flambe et l'attire comme un brasier dans lequel il voudrait se jeter.

Commettre un sacrifice.

Le sien.

Il passerait sans doute à l'action s'il était en état de penser ou de construire une idée cohérente.

Il fait le tour du quartier. Pique au nord où il n'y a rien que la fuite vers l'agglomération et des zones de réserve foncière que la mairie se chargera de peupler. Puis il repique vers le sud, longe à nouveau l'avenue George Sand, repasse devant l'hôtel de police. Pourquoi ? Il n'en sait rien. Sans doute ne sait-il pas lui-même où il se trouve.

Il finit par échouer dans un endroit gorgé de tentures rouges et de grossières dorures, peuplé de deux créatures lourdement maquillées, au corsage transparent et aux escarpins si pointus qu'elles pourraient lui enfoncer leurs talons en plein cœur.

Il s'effondre sur un fauteuil en velours. Sous un abat-jour bordeaux que porte un ange doré aux seins proéminents. Devant lui, une table ronde si basse qu'elle repose sur ses genoux. Il commande une bouteille de vodka et deux petits verres, au socle épais. Il n'en remplit qu'un seul.

La chaleur de l'alcool le libère, le vaporise de l'intérieur. De fulgurantes bouffées lui donnent l'impression de danser au-dessus d'un volcan. Au premier verre, il a envie d'attraper l'une des pouffes perchées sur leur tabouret, de préférence la plus bronzée, la plus vulgaire. Il fera valser le gras de ses cuisses et son petit ventre proéminent avant de la culbuter dans une alcôve cachée quelque part dans l'arrière-salle. Puis d'un verre à l'autre, comme le tango d'un couple mal assorti, les bouffées se transforment en fumerolles tandis qu'il glisse sur les parois du volcan. Il est bouillant, comme un corps qui a atteint sa limite de fusion. Il boit pour s'achever. Pour disparaître.

Derrière le bar, la maquerele a repéré à l'instinct ce flic à la dérive. L'espoir la surveille à son tour, à travers le prisme de la bouteille, alors que son menton plonge en-dessous du niveau de flottaison de l'alcool. Il la voit difforme, un vague magma rouge et noir. Elle est aussi en fusion sans doute, piquée d'une crinière blonde. Les deux autres en face sur leur tabouret doré et sous les lumières crasses ressemblent à des poupées défraîchies. Il les entend murmurer comme un improbable chant de sirènes sensé l'attirer. Il est le seul client.

*Encore un verre, et un.*

Il se les jette dans le gosier, l'un après l'autre, comme au lancer de grenades. De cet alambic personnel, il espère tirer quoi ? Juste se rincer ? Juste diluer ses neurones dans le tourbillon des sentiments qui le matraquent comme une pièce de forge ? Quand le niveau de flottaison lui arrive à hauteur de ses yeux, son menton porte sa tête sur le billot de la table, telle une offrande au bourreau.

Des nuits à s'abrutir et à se gaver de définitions, de textes de loi. Des soirées, des nuits, à faire des cauchemars. Tout ce temps passé en négligeant Isabelle. Le concours de commissaire, c'était l'Eldorado. L'avenir auquel il avait aspiré pour eux : Isabelle et François. Sa famille.

*Il en reste quoi ?*

*À quoi ça aura servi, tout ça ?*

Isabelle ne veut plus de l'avenir qu'il lui propose et pour lequel peut-être, il l'a perdue. Ou c'est l'autre, le séducteur impénitent, le violeur de gamine, qui la lui a pris, volée.

*Lanson, je vais te crever pour ce que tu as fait.*

Et Isabelle ?

*Ça te fait quoi, salope, que ton mec soit recherché ?*

*Je vais le traquer.*

*Je ne vais plus dormir.*

*C'est en pensant à toi que je vais le loger.*

*Il sera dans ma ligne de mire et je ne pourrai pas résister.*

*Légitime défense ?*

*Sûrement pas : j'aurais tous les motifs, toutes les raisons de vouloir le crever !*

*En pensant à toi, Isa !*

*Combien de mercredis, il t'a sautée ?*

*Tu m'enfonces, Isa.*

*Tu me piétines.*

*Tu m'assassines.*

*Je ne deviendrai jamais commissaire sans doute.*

*Mais je vais trouver ton mec et le crever, Isa.*

*Je te jure que je vais le crever.*

Il a fini la bouteille. Il a hélé la maquerelle qui revient avec une autre bouteille de Smirnoff, en se déhanchant dans un cliquetis de bracelets. Elle sent fort les épices.

Comme elle s'approche, il décolle son menton de la table en prenant appui sur ses mains si moites qu'elles laissent leurs empreintes sur le formica. Sa tête porte son regard plus haut, jusqu'à la hisser au niveau de ses seins et de leur chair blanche. À travers ses yeux vitreux, c'est à eux qu'il s'adresse.

— Vous le connaissez, Stéphane Lanson ?

— C'est un interrogatoire ?

Les seins de la maquerelle répondent à une vitesse qui le surprend. Les mots lui arrivent plus vite que l'écho des siens.

— Désolé. J'en ai pas après vous. Quoi que je ne vous connaisse pas...

Ils sont deux et lui tout seul. Ils semblent parler l'un après l'autre en s'ébattant comme des pigeons blancs pris au piège d'une nasse qui leur aurait coupé les ailes. Puis ils se reposent dans un silence marbré. Lespoir les écoute comme s'ils ne faisaient qu'un.

— Mais je connais Stéphane. Très bien et depuis longtemps. Plus réglo que lui, y a pas. Cette histoire comme quoi il aurait fait des choses avec une mineure, la fille du député en plus, c'est une plaisanterie !

Les seins ont la voix rauque de Marianne Faithfull à la fin d'un concert.

— Ce serait un coup monté, alors ? Mais par qui ? dit Lespoir.

Il n'a jamais mené d'interrogatoire plus agréable.

— C'est votre boulot de le découvrir, non ?

— Et GREG, ça vous dit quelque chose ?

— Le tagueur ? C'est marrant comme il réveille la ville, celui-là. Vous aussi vous le recherchez ? Eh ben, vous voulez que je vous dise ?

Elle se penche un peu plus. Ses seins s'agitent et lui donnent le tournis. Il voudrait les embrasser pour les empêcher de s'envoler.

— Si j'avais un petit-fils, je serais fière de lui. Un révolté qui écrit du Léo Ferré sur les murs ! L'espoir ne capte pas de suite. Les sons lui parviennent à travers des balles de coton.

— Du quoi ? Vous venez de dire quoi là ?

— Léo Ferré. Le poète, vous connaissez pas ?

Ses seins le regardent de travers.

— C'est du Léo Ferré qu'il écrit depuis deux jours sur les murs. « Je suis d'un autre pays que le vôtre... ». Le texte s'appelle « La solitude » et ça se termine par un couplet sur la lucidité.

La paire s'apprête à rebondir.

— « Et la lucidité se trouve dans mon froc ». Voici ce qu'il crie à la fin, le Léo...

— Dans mon froc aussi, elle y est ma lucidité, du moins ce qu'il en reste. Vous voulez tâter ?

La maquerele lui aurait collé une beigne qu'il n'aurait rien senti. Le décolleté s'évanouit sans mot dire. Il lui reste la bouteille qui tangué comme le mât d'un navire en déroute. L'espoir veut la saisir et la manque. Il tente de suivre son mouvement de balancier, mais la tête lui tourne tant qu'il ferme les yeux. Il les rouvre, attendant cette fois le passage de la bouteille dans sa ligne de mire. Il lance sa main. Pas assez vite. Une autre main a attrapé le goulot. Il remarque des ongles rouge vif.

— Un dernier verre, commandant ?

Il connaît cette voix qui lui semble parvenir des ténèbres.

— Eh ben, faites comme chez vous ! Vous allez me faire fuir la clientèle ! Et puis, ce n'est pas pour les femmes ici..., interviennent les seins jumeaux de la maquerele.

— Je viens vous débarrasser..., dit l'intruse.

— Eh ben, si vous êtes venue pour ça, n'hésitez surtout pas, ma poulette !

— Commissaire ... Et puis la bouteille est pleine, rien ne presse.

— Des flics qui se pochtronnent en couple chez moi ! J'aurai tout vu.

L'espoir accroche son regard aux seins qui s'éloignent, comme deux fanaux noyés dans la brume. Et quand il les perd de vue, il se sent largué.

— Vous les avez fait fuir, bougonne L'espoir.

Elle s'assoit en face de lui. Son chemisier blanc est fermé jusqu'au col, son parfum piquant.

— Si ce n'est que ça, on doit pouvoir s'arranger, Yann...

L'espoir déglutit lorsque les ongles rouges libèrent un bouton, puis un second.

— Ça ira comme ça, ou je dois continuer ?

Il est surpris. Elle a les seins tout aussi blancs, gonflés par un corsage aussi rouge que ses ongles.

— Encore un, je veux bien.

— Vous croyez pas que vous poussez un peu ?

Un sale gosse face à sa mère...

— J'ai soif.

— Moi aussi.

Les ongles rouges attrapent la bouteille et la voix rassurante de l'alcool se met à chanter dans les verres. Elle prend le deuxième et le vide aussi sec. Son visage est voilée par une nappe de brume. Qu'importe, pas besoin de voir le Diable pour prendre un verre avec lui. Sa voix suffit.

— Des nouvelles de Lanson ?

— Non.

Jézabel Declercq s'en reprend un. La sueur fait pétiller sa peau. Ça la rend moins dure, presque détendue comme tout à l'heure. L'espoir relève son menton, mais garde les yeux plongés dans son décolleté. Il a du mal à concevoir la commissaire avec cette poitrine. Elle cache bien son jeu. Et sans doute beaucoup d'autres choses encore.

— Pourquoi il s'est carapaté s'il est innocent ? Ça cache quoi ?

— On va le découvrir. Il n'est pas innocent.

— Au fait, qu'est-ce que vous faites là ?

Elle se penche pour remplir les verres. L'espoir se demande si ses seins sont naturels.

— Je viens d'apprendre pour votre épouse...

— Comment vous savez ?

— Elle a déposé tout à l'heure au commissariat de Bourges. Elle prétend qu'elle était chez Stéphane Lanson ce mercredi après-midi. Comme beaucoup de mercredis après-midi avant...

— Vous êtes venus me regarder me noyer ?

— Dumas m'a alertée.

Lespoir voudrait la faire taire, saisir le cou de ses pigeons blancs pour leur arracher le bec. Comme elle se penche, il surprend l'aréole rose de son sein droit qui louche hors de son bonnet.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Dumas était inquiète pour vous. De toute façon, j'avais eu un double des réquisitions. Je savais. Avant même que vous preniez connaissance du relevé du portable personnel de Lanson.

Lespoir se redresse autant qu'il le peut, sans lâcher sa poitrine du regard.

— Je veux poursuivre l'enquête... Ce n'est pas ma femme qui s'est enfuie à bord d'une Mito. La sienne est griffée « Bad girl » ! C'est quelqu'un d'autre et je veux savoir qui c'est.

— Eh bien, je vous laisse trouver cette femme-là. Moi, je veux Lanson.

— Je le crèverai avant...

— Alors, on a des intérêts communs.

Le vent s'est levé vers 23 heures. Sur le pare-brise de l'estafette de marque Renault Boxer, deux contredanses volètent autour des balais des essuie-glaces. Deux jours qu'elle stationne là, au même endroit. Sur le trottoir en haut de la rue de la République.

Côté conducteur, la vitre teintée du véhicule offre un angle de vue idéal sur un vestige de l'époque américaine. Le *Maggy's bar*. À l'époque des sixties et de l'âge d'or de la base américaine de l'OTAN, il y avait des dizaines de bars à hôtesses pour distraire les soldats yankees.

Il n'en reste plus que trois. Et malgré la crise, le commerce survit. L'établissement de Maggy, alias Marthe, tient le coup, parce que c'est une « laverie » à argent sale. La police le sait, la gendarmerie aussi. Mais ils s'en foutent. Ces bars ont une utilité publique. Comme les chiottes. C'est de l'assainissement et un nid à tontons, à indics...

Derrière la vitre, Péberot mitraille le couple insolite qui sort du bar. Accroupi derrière lui, Didier Lanson regarde la scène en sifflant : Jézabel Declercq, titubante, traîne Lespoir, raide comme une trique, qui chante à tue-tête.

— Il a trifouillé dans son corsage ou quoi ? plaisante Péberot qui vient de zoomer sur la poitrine de la commissaire.

— C'est tout sauf un hasard ! S'il avait besoin de se saouler la gueule, il aurait pu choisir un autre bar. Pourquoi justement celui-ci ?

Trois heures plus tôt, Didier Lanson avait failli s'étrangler quand Péberot l'avait averti que Lespoir venait de se pointer dans l'établissement qu'ils surveillaient depuis deux semaines.

— Je te l'avais dit depuis le début qu'il est dans le coup... C'est lui qui a permis à Franck Winterstein et sa bande de s'échapper, gronde Didier Lanson.

— Attendons de voir... S'il ressort avec Jasmine, on va s'occuper de son cas, dit une voix derrière lui.

Grimé par une moustache, une casquette et un survêtement aux couleurs de la Berrichonne, Stéphane Lanson les avait rejoints juste avant l'intrusion de la belle Jéza qui leur avait coupé le sifflet.

— Ça se complique sérieusement...

Ils auraient payé cher pour voir en direct de ce qui se passait à l'intérieur. Il n'y avait pas d'autres clients. À part Lespoir et la commissaire Declercq. Marthe et les deux putes, dont l'une s'appelle Jasmine.

La dame d'atout des gendarmes. La petite amie de Franck Winterstein.

Ils ont attendu tout ce temps, échangeant les dernières informations, échafaudant des hypothèses, fomentant des plans d'action et de réaction. Mais devant le spectacle de l'improbable attelage, Jézabel Declercq titubant pour évacuer Lespoir aussi vaillant qu'une épave, aucune tentative d'explication ne tient plus debout.

— Putain, si c'est un camouflage, il est drôlement réussi ! On fait quoi, on les suit ? demande Péberot.

— Non, on attend, dit Stéphane Lanson. On n'est pas là pour eux.

Péberot soupire en lâchant son appareil photo. Quatre heures qu'il poireaute.

— On saura. D'une manière ou d'une autre, on apprendra très vite ce qui s'est passé entre eux.

— Steph', Marthe risque gros, tu sais..., dit son frère cadet.

— Je pensais aussi à notre autre informateur...

Didier Lanson fait la moue, signe qu'il n'a qu'une confiance limitée dans cet informateur.

— Bon, puisqu'il faut encore attendre, on se refait une tournée de café ?

Peu avant 3 heures, l'heure de la fermeture.

Une BMW X5 se pointe devant le bar.

Didier Lanson réveille son frère qui roupille depuis une plombe. Péberot a déjà sorti son arme de service, un Manurhin 15.43, et vérifié au talkie-walkie que l'autre équipage est en place.

La X5 se gare serrée contre le trottoir. Vitres fumées, carrosserie grise clinquante et quatre phares supplémentaires qui éblouissent l'avenue.

Les lumières rouges derrière les tentures du bar s'éteignent. Puis une lueur blanche, peut-être celle d'une lampe de poche, vacille derrière la porte. Deux minutes plus tard, Jasmine jaillit de l'entrée, la porte du 4×4 côté passager s'ouvre. L'hôtesse s'arrête une seconde, remonte sa jupe au milieu du trottoir, dévoilant des jambes grasses et la frange argentée de ses bas, et grimpe à bord.

La X5 n'a pas le temps de démarrer. Une lourde Jeep Cherokee la percute par l'arrière et l'expédie contre le coin du pare-chocs d'une Kangoo stationnée à cheval sur le trottoir. Le choc projette l'homme qui tient Jasmine dans ses bras contre le tableau de bord. Le crâne de l'hôtesse rencontre le pare-brise qui l'assomme d'un coup. Péberot ouvre la portière de gauche, attrape le conducteur par sa tignasse pour le propulser sur la chaussée. L'homme tente de résister, glisse une main sous le siège et s'accroche à la carrosserie pour freiner sa chute.

En vain. Il part tête en avant et son cou percute le tranchant de la main de Stéphane Lanson. Souffle coupé, il lâche prise et s'effondre sur le macadam.

De l'autre côté du véhicule, Didier Lanson extirpe Jasmine et la dépose dans les bras de Marthe qui vient de rappliquer avec l'autre fille. Le front de l'hôtesse est violacé. Du sang perle de sa chevelure noire.

— Il n'était pas prévu que vous abîmiez le matériel..., grogne Marthe.

La tenancière houspille l'autre fille pour qu'elle saisisse l'épaule de Jasmine.

— Et tu fermes ta gueule ! Il ne s'est rien passé ce soir !

Puis elle se tourne vers Didier Lanson qui remonte dans le 4×4 :

— Je suppose que je vais devoir fermer quelque temps et me mettre au vert. Moi qui ai horreur de la campagne !

Didier Lanson claque une bise sur sa joue. La BMW X5, la Jeep et l'estafette disparaissent.

Une patrouille de Police secours arrive sur les lieux une minute après.

L'avenue est surtout peuplée de bâtiments administratifs, mais il y a une personne, une femme âgée, à la fenêtre d'une maison contiguë. Un agent se dirige vers elle et la rassure :

— C'est une intervention de police. Tout est en ordre.

Il attend qu'elle ferme son volet avant d'inspecter le trottoir et la chaussée. L'arrière de la Kangoo est sérieusement abîmé. Il ramasse un morceau du phare de la BMW et un bout d'enjoliveur. À la fin de son inspection, il compose un numéro de portable :

— Didier, tout est en OK.

La patrouille de la BAC poursuit sa tournée dans la nuit calme de Châteauroux. Croise

tranquillement, une rue plus loin, l'estafette Renault Boxer. S'arrête à sa hauteur.

— Vous ramenez gentiment la BM à la fourrière. Et la dame Jasmine chez elle. Elle n'aura rien à déclarer de toute façon.

Didier Lanson remonte la vitre.

Quarante-cinq minutes plus tard, la Renault Boxer s'engage sur un chemin de terre crevassé, entre deux rangées d'arbres qui forment des rideaux noirs. Elle roule dix bonnes minutes jusqu'à ce que la lueur des phares rebondisse droit dans le miroir d'un étang. Un peu surpris, Péberot pile. Stéphane Lanson se retient à son siège tandis qu'un choc sourd ébranle la portière arrière. Suivi d'un gémissement de douleur.

— Le sac de patates s'est mangé la tête. Péberot, tu pourrais faire attention, quand même..., rigole Didier Lanson.

Ils descendent, ouvrent sans ménagement la porte arrière et tirent le sac qui tombe sur le sol meuble. Nouveau gémissement. Didier Lanson l'accompagne d'un coup de pied. L'homme se prend la pointe du soulier dans le ventre. Son souffle reste coincé dans sa gorge. La toile de jute est si serrée que la panique autant que la difficulté à respirer le font se rouler en boule. Il a le goût du sang dans sa bouche sèche et une douleur fulgurante qui perfore ses abdominaux.

Ils détachent la corde qui ferme le sac. Le prisonnier avale l'air par goulée, en ahanant. Plusieurs torches le braquent.

— Salut, Franckie..., attaque Didier Lanson. Tu n'as jamais pu résister à une belle chatte, hein ? On était sûr que tu viendrais la revoir, ta Jasmine...

L'homme tente de dégager ses bras de l'emprise du sac. Les torches embrasent sa figure.

— Bon sang, c'est bien un des leurs, mais ce n'est pas Franck Winterstein ! s'écrie Péberot.

— T'es qui, toi ? demande Didier Lanson.

— Allez-vous faire foutre ! éructe l'homme.

Les torches s'éteignent tour à tour. Le Manouche n'est parvenu qu'à dégager une seule main quand il se sent partir en arrière. Sa tête rebondit contre les aspérités du sol. Son cuir chevelu râpe la terre et les cailloux. Ils saisissent la corde, traînant le sac derrière eux et, dans le mouvement, le nœud se resserre autour de sa gorge.

Il se débat. La panique le submerge quand son visage s'écrase dans une boue qui prend d'assaut son nez et sa bouche. Il entend les hommes entrer dans l'eau. La panique tord ses intestins. La boue s'immisce dans sa bouche et l'empêche de hurler. L'eau fangeuse de l'étang le glace. Sa tête en premier, noyant son visage. La corde serre son cou et ses mains s'accrochent désespérément à la toile.

Un peu plus tôt dans la soirée.

Gari les repère dans l'arrière-cour d'un immeuble promis prochainement à la destruction. Ils sont assis en demi-cercle à l'ombre d'un mur.

Une silhouette le frappe.

Elle est dos au mur. Une tête de plus que les autres, des épaules, une carrure. Gari n'a peur de rien, même pas des loups, même pas des fauves, mais de ce gars-là...

C'est le mauvais karma qui revient. Le passé comme un boomerang. Il lui avait échappé, et voilà qu'il se tient là, devant lui. Le prince des cambrioleurs. Des dizaines de vols à son actif.

Gari a retrouvé toute la bande, mais surtout il a l'impression que la bande l'a retrouvé. Avec de nouvelles têtes. Il a entendu dire qu'il bossait avec les Manouches maintenant. Il ne les aime pas. Il les craint.

Gari s'approche. Le gars sourit. Entre ses lèvres, un gros pétard rougeoie. Encore une taffe et un nuage de fumée. Des étincelles volent. Personne n'ose remuer la bouche tant que le chef ne parle pas.

— Tiens, tiens... Un revenant.

Il parle d'une voix pâteuse, comme s'il avait de la colle entre les dents. Il tire une nouvelle bouffée, le cône crépite, aussi rouge qu'un tison. Les têtes se sont tournées vers Gari. Des visages connus au regard vague, défoncé. D'autres, inconnus. La relève sans doute.

Gari s'assoit. Entre deux gamins de 12 ou 13 ans qui s'écartent aussitôt pour faire une place à celui qui est resté une légende à Saint-Jean.

— Alors, l'araignée, quoi de neuf ?

Gari le connaît par cœur, l'animal. Il doit rester patient. Dans l'état où est l'autre...

— Ça fait longtemps qu'on t'a plus vu dans le secteur. On oublie ses vieux amis ?

— Salut, Gregory.

— Ah non, moi, c'est GREG !

Les autres se mettent à pouffer. Leurs cônes éclairent à tour de rôle leurs visages et leurs yeux vides. Son voisin passe le sien à Gari, qui inspire en tirant sur le joint. La marijuana lui monte comme une fusée à la tête.

— Je suis GREG le tagueur. C'est moi qui sème les vers du poète, pouët-pouët, sur les murs de la ville.

Les autres ricanent, et ça résonne contre les murs.

Soudain, Gregory Ratureau redresse son torse comme s'il prenait son élan pour asséner un coup de boule. Instinctivement, Gari recule.

— Dis-moi, l'araignée, tu n'aurais pas perdu un passeport, des fois ?

Ils ont tous cessé de respirer.

— Tu n'avais quand même pas l'intention de nous quitter...

Même shooté, Ratureau serait capable de faire gicler les yeux de ses orbites en les pressant entre ses doigts. Gari se tient prêt à bondir. Le chef frotte le silex de son regard dur contre le sien. Ne pas ciller, ne pas baisser la tête, c'est la règle. Faire face, tenir l'affront de ce regard. Un duel. En face, les yeux d'un animal. Vides, dénués de sentiments.

Ratureau bascule son buste en arrière, ses épaules s'affaissent. Il prend le temps d'aspirer une

nouvelle bouffée. Le cône fumant entre ses gros doigts ressemble à un pétard qui va décoller en direction du croissant de lune. Gari soupire. Ses voisins reprennent leur souffle, leurs bouches se remettent à téter les cônes comme le sein de leur mère.

— Tu ne veux quand même pas t'en aller sans nous dire au revoir ? De vieux amis comme nous... Gari, mon Gari... Je sais peut-être où se trouve ton passeport... Et je vais être sympa avec toi, même si j'ai toutes les raisons de t'en vouloir...

Il n'a pas le temps de poursuivre. Un véhicule arrive. Le son est si fort qu'un non-initié aurait déguerpi de suite ; la voiture va défoncer le mur. Le chef sourit, Gari sourit. Le chef rigole et tous se mettent à rigoler en écoutant le vacarme. Rachid rentre à la maison, les Breuvachons à ses trousses.

Ratureau attend le retour du silence. Il a du mal à retrouver son sérieux et la férocité sur sa figure. Mais quand son expression normale revient déformer ses lèvres, les sourires autour du cercle s'évanouissent.

— On va te le redonner ton passeport. Mais pour ça, tu vas me rendre un service. Un dernier service.

Gari s'accroche aux branches de son karma.

Ratureau se penche vers lui. Une lueur fait scintiller les deux diamants qu'il porte à l'oreille.

— Tu connais Anita Demaison, la fille du député ?

## DEUXIÈME PARTIE

*« Dans cette foire aux âmes brûlées où le vieux drame humain se joue, la folie m'a toujours sauvé  
et m'a empêché d'être fou ».*

*Hubert-Félix Thiéfaine*

# 1. Samedi 8 juin 2012

« De toute façon, tu n'en es pas capable ».

Ces mots prononcés l'avant-veille, il ne peut pas les oublier. Comme une blessure béante qui continue à saigner. À lui faire mal au plus profond.

Ces mots l'ont humilié.

Toute la nuit et la journée suivante, il n'a pensé qu'à ça, à ces paroles qui l'ont soufflé comme une bouse : « Dommage que tu sois le plus trouillard d'entre nous ». Une voix comme un coup de hache. Et d'autres voix qui persiflaient : « pas capable, pas capable ».

Des mots plantés dans le ventre. Dans le cœur. Du plomb brûlant dans la cervelle. Il s'est défendu, il s'est énervé. Il a fini par claquer la porte quand ils se sont mis à caqueter. « Poule mouillée ! Poule mouillée ! Poule mouillée ! ».

Il est deux heures du matin quand il craque. La honte, l'humiliation ont atteint un niveau insupportable.

Alors il se décide.

Une demi-heure plus tard, il pousse son scooter par la porte du jardin. Il ne savait pas qu'elle couinait comme ça sur ses gonds rouillés. Le bruit déclenche dans sa poitrine des battements sourds qui doivent s'entendre dans tout le voisinage.

Plié sur le guidon de sa vieille Vespa en roue libre, il dévale la rue comme un dératé, laissant l'ombre de la demeure familiale dans son dos jouer avec le halo laiteux de la pleine lune. Le bitume pétille de paillettes argentées. Il fait doux, mais il crève de chaud sous son casque et dans son survêtement noir à cagoule. Il est hors de vue de sa maison, il veut démarrer l'engin et manque de s'étaler en se prenant les pieds dans les pédales. *Calme-toi, bon sang, calme-toi !*

Il s'y reprend à deux fois et lorsque le vélomoteur démarre, il fonce, brûle le premier feu rouge, puis un second. *Vous allez voir si je n'en suis pas capable.*

Le silence de la nuit. Les avenues quasiment désertes. Son cœur pétarade plus fort que sa Vespa.

Au feu tricolore de l'avenue des Marins, une vision bloque sa respiration : la lumière tournoyante d'un gyrophare. Devant lui, le véhicule de la BAC semble hésiter entre deux directions. Le feu passe au rouge. Il freine. Pas assez. Son vélomoteur se retrouve à leur hauteur, entre la voiture et le trottoir. La vitre côté passager est entrouverte. Malgré son casque, il perçoit le crépitement de la radio de bord.

*Surtout, ne les regarde pas. Ne te tourne pas vers eux. Tant pis s'ils te regardent toi...*

Le feu rouge dure une éternité, il est en nage et se liquéfie sur place. Il est encore temps de tout arrêter. Et même s'il se fait interpellé maintenant, il n'a rien d'autre à se reprocher qu'une petite fugue nocturne.

Mais si ça arrive, il vivra jusqu'à la fin de ses jours avec la marque de cette cuisante humiliation. *On savait bien que t'en étais pas capable !*

Ils ne savent pas qu'il a fugué de chez lui par la fenêtre du rez-de-chaussée, en tremblant. Il en a presque pissé de peur. Mais il l'a fait. Il est plus fort que la trouille qui le trempe jusqu'à l'os.

Feu vert. Le véhicule de police démarre sur les chapeaux de roue, le plante là, asphyxié, tétanisé. Il fait semblant d'avoir un problème de démarreur, pour reprendre son souffle.

Il repart calmement jusqu'à une petite ruelle sombre. Derrière l'hôpital. Il pose le scooter contre un échafaudage de chantier et accroche son antivol à un poteau. Il prie le ciel de le retrouver là une

fois son acte de bravoure accompli.  
Il va débrancher Anita Demaison.

## 2.

Il connaît les lieux par cœur. Sa mémoire topographique lui a permis de visualiser durant ces dernières heures le chemin le plus court et le plus sûr jusqu'au pavillon B, 2<sup>e</sup> étage. Là où se trouve la chambre d'Anita.

Il entre dans la place, se faufile le long des murs, à l'abri des cônes de lumière jaune que projettent des lampadaires. Il y a des caméras aussi. Il sait comment les éviter.

Il dégouline. La sueur lui coule dans les yeux. Il ne doit enlever son casque qu'une fois entré dans le pavillon B, et ensuite couvrir son crâne du bonnet péruvien qu'on lui a donné pour l'occasion. Après le hall, il n'y a plus de caméra. Au bout du couloir de l'entretien, l'angoisse le prend à la gorge. Il se frotte à la surface rêche du mur et retire son casque comme si sa tête était prise dans un étau qui se resserre.

Il parvient au pavillon B par les couloirs du sous-sol. Il faut refaire un tour à l'extérieur par une porte verte et un escalier qui communique avec l'étage supérieur.

Un cône de lumière inattendu le surprend. Il se plaque instinctivement contre la porte verte, et longe le mur. Un véhicule du SMUR se dirige vers les urgences. Il se rencogne contre une gouttière comme si elle pouvait le cacher. Un instant de panique lui coupe les jambes.

Encore quelques minutes pour retrouver son souffle. Il a de plus en plus chaud, la sueur trempe sa nuque, descend le long de son dos et poisse son T-shirt.

À sa montre, il est près de 3h30. Les infirmières roupillent à cette heure-ci. Elles se réveillent sauf alerte, vers 5h30 ou 6h, pour la première tournée de contrôle avant la relève de 6h30.

Il y est presque.

*Après tout, dans l'état où elle est Anita, c'est une délivrance, non ?*

*Elle deviendra au mieux tétraplégique ; au pire, un légume.*

Personne ne souhaite que la vérité se répande. D'ailleurs, lui-même, il ne sait pas tout. Sauf qu'il est coupable, comme les autres. Il s'en est voulu. Il en a fait des cauchemars, s'attendant un jour ou l'autre à ce qu'Anita en vienne à tout raconter. *Comment elle a pu supporter tout ça ?*

*C'est une énigme pour lui. Même un chien n'aurait pas pu endurer ça.*

Il va la débrancher. Elle ne parlera jamais. Sa mort effacera leur culpabilité.

Les photos ? Il n'y aura bientôt plus aucune trace. La mort d'Anita arrange tout le monde. Sauf le gendarme qui porte le chapeau. Dommage collatéral. Il se demande bien d'ailleurs pourquoi c'est tombé sur ce commandant Lanson. Il n'a pas compris le rapport. Les autres non plus d'ailleurs. Anita va emporter son secret dans sa tombe. À moins qu'on ne lui ait pas tout dit...

Mais ce n'est pas son problème. En supprimant Anita, il enlève aussi un fardeau de leurs épaules, une salissure qui peut compromettre leur avenir.

Il va bientôt par son acte les délester tous de leur culpabilité.

*Ils ne te regarderont plus comme avant.*

*Tu vas les bluffer.*

*Leur gratitude te sera éternelle.*

*T'es un sacré type !*

Il tape le code sur le boîtier.

AMB 33.

Rien.

*Bon sang, ils ne l'ont quand même pas changé ? !*

Des lances de panique s'enfoncent dans le bas de son dos. Il retape calmement les trois lettres et les deux chiffres, appuyant plus fort sur ses phalanges à travers les gants de laine qu'il a piqués à sa sœur.

*Pourquoi j'ai pas pris celles de la femme de ménage en caoutchouc ?*

Il n'est pas sûr d'avoir bien appuyé sur la dernière touche. Il attend. Toujours rien.

Il enlève les gants. Il n'arrive à rien avec ça au bout de ses doigts maladroits. Il lui semble qu'il devient liquide, son sang en fusion, son cœur qui claque.

Il recompose le code.

Une seconde, deux...

Le déclic, enfin.

Il expire et s'accroche au mur pour ne pas glisser, dégouliner comme une merde.

Il reprend ses gants et les frotte contre le boîtier pour effacer la trace de l'empreinte de son index droit. Son pied coince la porte.

La voie est libre.

Pas de lumière ; c'est un escalier de secours. À n'utiliser qu'en cas d'évacuation. Evidemment, le corps médical l'emprunte aussi pour descendre fumer une clope, ou pour des raisons plus douteuses.

*Bon sang, il fait noir là-dedans.*

Il mentalise son parcours. Il y a dix marches, un palier, puis à nouveau dix marches. Il compte en longeant le mur. Par moment, son pied ripe contre le sol, le crêpe de ses baskets arrache de petits couinements qui l'effraient autant que le vacarme thoracique qui résonne dans ses oreilles.

Premier étage. Encore un. Pas de bruit. L'obscurité lui fiche la trouille. Il gravit les marches suivantes. Lentement, très lentement, l'angoisse rajoute à chaque marche un poids sur son dos, son cœur fuit dans sa poitrine, son souffle de plus en plus saccadé, haché. L'envie de pisser le surprend comme des crocs plantés dans sa vessie quand il parvient sur le palier.

Il y est.

Au deuxième étage.

Un couloir tout blanc, une douzaine de mètres, trois chambres et des toilettes. Puis il prendra à droite, un autre couloir plus long, au moins vingt mètres, peut-être plus, cinq chambres. La salle de garde est en face, dans le couloir qui donne à gauche.

Un trait de lumière sous la porte.

Une angoisse glacée se répand au creux de son dos et remonte comme une boule de glace jusqu'à sa nuque. Il attend, l'oreille collée à la porte, la main sur la poignée. Puis le rai de lumière s'éteint. Il sait que tout l'hôpital est truffé d'interrupteurs à minuterie.

*Quelqu'un vient d'allumer !*

Il patiente encore un instant, il tremble tellement qu'il finit par pousser la porte et se propulse dans le couloir. Il avance en longeant le mur de droite. Il voudrait s'accroupir, marcher en canard, mais ses cuisses ne le portent plus. Il gagne aussi vite que possible le bout du couloir, chaque pas lourd comme une enclume.

Il s'apprête à foncer sur la gauche, lorsqu'une lumière le douche, drue, brute, violente. Tout le couloir d'un bout à l'autre vient de s'allumer.

Une voix le frappe dans le dos :

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Il est tellement paralysé qu'il ne réussit même pas à pivoter. Puis il sent une main lourde, d'une force métallique, broyer son épaule. Electrisé par la panique, il essaie de se retourner, l'autre tord son épaule, ça lui rentre comme une serre d'aigle dans l'omoplate, mais de la main droite, il balance son casque dans un mouvement rotatif, l'autre se le prend dans le ventre, relâche sa prise et pose un genou à terre, plié en deux.

Il déguerpit comme s'il était poursuivi par des flammes. Et des mots résonnent dans sa tête : *tu vois bien que t'en étais pas capable !*

### 3.

— Commandant Lespoir ?

Une voix crie dans le téléphone, hurlant dans sa tête comme dans une chapelle.

— Docteur Tubiana, il faut que vous veniez à l'hôpital !

Lespoir ne comprend pas tout de suite. Chaque syllabe tonne et résonne avec deux ou trois secondes de latence. L'autre parle trop vite. Sur un ton impérieux qui traduit son émoi.

Le toubib répète, plus fort, en détachant chaque syllabe. Lespoir finit par comprendre et l'information lui fait le même effet qu'un type qui le menacerait avec un bazooka.

— Bon sang ! J'arrive...

Lespoir rampe hors du lit. Ses membres lui font mal, comme s'il avait fait une dizaine de tonneaux à bord d'un véhicule lancé à grande vitesse. Son crâne martèle encore chaque mot du toubib. Sa chambre tangué. Les murs gîtent dangereusement. Le parquet se gondole.

Le jet de la douche froide le cueille comme une volée de shrapnel. Lespoir encaisse. L'eau claqué sur lui en le décapant, des coups de poing sur son crâne qui s'ouvre. Il s'accroche à la paroi de douche, mais finit à genoux.

Un verre d'eau dans la cuisine avec deux Guronzan. Il s'habille d'un jean et d'une veste assortie, et prend les clés de son scooter qui est garé dans la cave. La porte de la chambre de François est grande ouverte.

*Est-ce qu'il m'a entendu crier ?*

La réponse fuse dans son dos, alors qu'il constate le désordre dans la chambre de son fils et renifle une drôle d'odeur qu'il n'a pas le temps d'identifier :

— Mais ça va pas de gueuler comme ça à 6 heures du matin ? T'es malade ou quoi ? Faut te faire soigner, connard !

La voix de François glapit dans sa tête. Lespoir, piqué au vif, se retourne, mais la violence de son mouvement l'emporte dans un vertige. Une seconde, il croit qu'on renverse la maison.

— C'est bien ce que je disais. Faut te faire soigner ! Et tu devrais arrêter de picoler... T'aurais dû voir dans quel état t'es rentré...

Lespoir vacille. Le mur le retient. Sinon il aurait bondi sur son fils. Ou il lui aurait arraché la tête.

La chaise roulante le frôle. La porte de la chambre claqué. Les murs tremblent.

Il entend le mouvement des clés dans la serrure. François s'enferme à double tour.

Lespoir reste un moment accroupi, le front contre le mur.

Quand le vertige passe, la maison redevient d'un calme mortel. Un silence qui lui commande de fuir. Sans François à l'intérieur, l'idée lui vient qu'il y mettrait volontiers le feu.

Il est presque 6h30. L'aube pointe, la nuit se dilue, déjà trop de lumière. Lespoir chausse ses lunettes de soleil. Devant la grille, il aperçoit l'avant de son véhicule.

Qui l'a ramené ?

Comment est-il rentré ?

Il ne se rappelle plus. Ou alors juste des fragments.

Il a discuté avec des pigeons blancs.

Il a entendu la voix de Jézabel.

*Léo Ferré tient la lucidité dans son froc.*

L'aube déchire les voiles de la nuit. Un ciel de colère.

Lespoir a choisi une ballade de son ami Thiéfaine.

Forcément malheureuse, la ballade.

*Twiste, chante et moi je fuis.*

Il n'a pas la tête à écouter du rock, il a réduit les basses au niveau – 10, pour éviter qu'elles tabassent son crâne.

Jézabel a laissé les clés sur le siège avant. Au volant de sa Mégane, il se jette dans le jour. Il est ce ciel qui déchire cette nuit de merde. Il traverse ses rues au gyrophare. Juste la lumière, pas de son, rien que Thiéfaine. Lui seul le comprend. Il prendrait bien un verre ensemble, rapidement, il en a besoin. Il fonce pour ne pas gamberger. Il chante pour ne pas penser.

Ne pas ouvrir les vannes des pensées qui se fracassent pour l'instant encore aux portes de sa volonté. Il sait qu'à un moment ou un autre, il finira par céder. Qu'il n'y résistera pas, qu'il devra s'accrocher comme un fêtu de paille dans un torrent de boue.

Quand il arrive à l'hôpital, une ambulance en sort. Le docteur qui l'a appelé l'attend dans le hall et le conduit rapidement dans le bâtiment B.

Couloir blanc. L'odeur d'éther pénètre ses narines comme si on les forait au tire-bouchon.

— Vous ne vous sentez pas bien, commandant ? Décidément, l'hôpital ne vous réussit pas...

Il a envie de répondre que rien ne lui réussit en ce moment. Dans un couloir, un panneau indique « Bloc de réanimation ». Une pièce, quatre lits. Sur celui du fond, Anita semble dormir. L'expression sur son visage remue Lespoir jusqu'aux orteils.

*On dirait qu'elle est apaisée, presque contente.*

— On a bien tenté de la réanimer, mais c'était trop tard.

Le toubib hausse ses épais sourcils noirs.

— L'interne de garde a surpris un gamin dans le couloir au moment où l'infirmière venait d'actionner l'alarme. Quelqu'un l'a débranchée, commandant. Juste en tirant la prise de son système respiratoire. Elle s'est étouffée...

— Sur le coup ?

— Non, ce n'est pas instantané, si c'est ce que vous voulez dire... Je suppose que celui qui a fait ça a attendu jusqu'à la fin... jusqu'à ce qu'elle ne respire plus... Mais ça va, commandant ?

Lespoir s'est allongé une petite heure dans la salle de garde de l'étage. À son réveil, son mal de tête comme une tempête s'est dissipé.

Il commence par inspecter la chambre qu'occupait Anita. Rien à signaler.

Lespoir emprunte l'escalier de secours. Il note la présence d'un boîtier à code d'accès. Il demandera la liste des personnels qui connaissent le code et appellera le gars de la scientifique pour relever d'éventuelles empreintes. Depuis l'incident, les agents sont priés d'emprunter l'entrée principale.

Le système de vidéosurveillance est coincé dans un petit réduit, à côté du bureau du service de l'entretien. Un magnétoscope d'un autre âge.

— On change les minicassettes tous les matins. Chacune dure six heures, il y a quatre magnétoscopes pour autant de caméras, explique le préposé à la sécurité.

À l'heure de l'incident, le personnel d'accueil – un seul agent, l'air du veilleur de nuit d'un hôtel de passe – devait somnoler, bien qu'il s'en défende. Lespoir n'insiste pas.

Il n'y a qu'une seule télé, format camping 32 cm, pour trois cassettes. Comble du luxe, on ne peut pas faire de zoom. Lespoir est tout heureux de voir arriver Bonnenfant.

— Le spécialiste des visionnages... Enfin ! On a trois minicassettes pour toi. On les embarque au bureau.

L'interne de garde aurait dû être basketteur ou catcheur. Des mains comme des battoirs, un torse impressionnant. Il domine Lespoir de deux bonnes têtes. Son visage grêlé de traces d'acné trahit sa jeunesse, et la fatigue de la nuit a creusé à la petite cuillère des cernes autour de ses yeux et de sa bouche.

Le toubib raconte l'alerte, la rencontre avec le jeune au survêtement noir, le coup de casque dans le ventre et l'autre qui détale par l'escalier de secours. C'est allé trop vite pour qu'il puisse donner un signalement précis.

— Plutôt brun, taille moyenne, des baskets au pied.

— Sa carrure ?

— Normale. Mais...

L'interne se penche et dit d'une voix proche du chuchotement :

— ...il y a quand même un truc bizarre. Je suis tombé sur le jeune alors que je me dirigeais vers la chambre du fond. Je l'ai aperçu de dos. Comme s'il s'y rendait lui-même... Mais la victime venait d'être débranchée.

— Il y a une autre issue ?

— Ben non, soit d'où je venais, soit l'escalier de secours. Il faut d'ailleurs savoir qu'il est là, l'escalier, il n'est pas très bien signalé... Y a mieux, en cas d'évacuation.

Lespoir prend des notes et relève la position exacte du jeune au moment de leur rencontre inopinée.

— Bizarre, en effet. Rien d'autre ?

— Ben, je ne vois pas là, non... Ah, peut-être un détail, mais je ne sais pas si ça peut vous être utile...

— Dites toujours...

— Il portait une sorte de bonnet péruvien sur la tête.

## 4.

Le parking du commissariat à moitié vide.

Kieffer a envoyé des renforts à l'hôpital prendre les dépositions, faire le tour du voisinage, des taxis, des distributeurs de journaux qui se lèvent tôt. Le technicien de la police scientifique a perdu son jour de repos et un supplétif doit arriver de Limoges à la demande expresse de la commissaire Declercq. Didier Lanson n'a plus donné signe de vie depuis la veille au soir, ses adjoints se sont mis en maladie. Kieffer fait le compte : au total, une vingtaine d'agents hors service. Plus ceux qui sont de repos ce week-end ou en récupérations.

Jézabel rit jaune : jeudi, elle a sollicité des renforts, puis les a annulés hier après qu'on ait trouvé le sperme de Lanson sur les mains d'Anita Demaison. Inutile de refaire une demande : elle n'aura rien avant lundi.

L'impression que les hommes ont tous la gueule de bois. Les agents paraissent abattus. Les cadres se taisent ou balancent des « bonjours » étouffés, à peine intelligibles. Kieffer déboule dans la salle de réunion sans dire un mot. Lespoir s'installe en face de Dumas qui semble absente, emportée par quelque rêve qu'il aimerait bien partager.

On a rajouté des chaises. Les représentants syndicaux ont rappliqué. Ils n'ont pas l'air buté de ceux qui veulent en découdre. Du moins, pas tout de suite. Lespoir sait que le représentant d'Alliance police est un peu lent au démarrage. Mais une fois qu'il est lancé...

Au milieu du fer à cheval, à sa place habituelle, Jézabel fait une drôle de tête. Un visage où Lespoir peut lire une trace d'humanité. Il essaie de capter son regard qui fixe le mur d'en face.

*Il s'est passé quoi cette nuit ? C'est vous qui m'avez ramené ? Pourquoi je ne me souviens de rien ?*

Il remarque la place vide à côté de la commissaire. Et comme si elle avait deviné les interrogations de Lespoir, Jézabel se réveille enfin, coupant le sifflet à Kieffer qui s'apprêtait à prendre la parole :

— L'IGPN est en retard. Les embouteillages sûrement...

L'information sur l'arrivée de la police des polices jette une chape de plomb sur les participants. Kieffer encaisse le coup mais se reprend en haussant le ton.

— Et bien, puisque tout le monde est à présent informé, par la diligence de la commissaire Declercq, nous attendrons l'arrivée de l'IGPN pour évoquer le point qui figure en tête de l'ordre du jour... D'ici là...

Kieffer plante ses yeux dans ceux de Jézabel comme des crocs dans la chair d'un animal coriace.

— ...nous allons redistribuer les tâches. Je désignerai moi-même les équipes chargées de retrouver le commandant Lanson qui a réussi à s'évader hier soir...

— ...avec des complicités internes, glisse Jézabel.

— Je proteste énergiquement contre cette affirmation gratuite, s'échauffe le représentant du syndicat Union police 36.

— Ce sera à l'enquête de l'IGPN de le dire ! reprend Kieffer. À vous, Anita Demaison ; à nous...

— Les deux sont liés, l'interrompt Jézabel. Ce sera au juge d'instruction d'en décider !

— Alors, on fait quoi ? s'énerve Kieffer. On lève la séance ? On règle ça devant le juge ? C'est quoi votre objectif ? Trouver celui qui a débranché Anita Demaison ou épingle le commandant

Lanson pour des raisons qui semblent dépasser le simple cours de l'enquête ?

— J'ignore à qui vous faites allusion, commissaire. Effectivement, le juge décidera... J'ai entièrement confiance en la pertinence de son appréciation sur les capacités de chacun...

Ça part en vrille. L'espoir ferme ses écoutilles. Se détourne de Jézabel. Il préfère reluquer Dumas qui évite son regard.

L'IGPN se pointe à 10h, avec une bonne heure de retard. Ils sont deux. Un commissaire rondouillard à l'air patelin d'un notaire de province, et son adjoint, sec, le regard fiévreux et le geste nerveux.

Ils saluent brièvement l'assemblée et Kieffer, d'un simple signe de tête, avant d'adresser leur respect à la commissaire Declercq.

Kieffer renvoie le groupe d'enquête. L'espoir est heureux de quitter la réunion. Jézabel reste parmi eux. Elle lui décoche un regard avant qu'il ne quitte la pièce, l'air de dire « on se reverra tout à l'heure... »

L'espoir se retrouve seul au bureau, avec Dumas qui se pose sur sa chaise, avec la légèreté d'un papillon. Sans le moindre bruit. À peine un froissement de ses vêtements. Toujours aussi cool. Jeans, baskets, chemise un peu sport. Elle allume son ordinateur. Le ronflement de la machine défie le silence de la pièce. Il n'entend plus que ça, alors que Dumas se penche sur son clavier. Tout à coup, un grondement leur parvient. De la salle de réunion. Syndicats, commissaire et l'IGPN s'engueulent comme des charretiers. L'espoir se lève et claque la porte de la pièce pour ne plus entendre ce tohu-bohu.

Dumas rompt le silence.

— Je suis désolée...

— Pour quoi ?

— Votre épouse...

Il s'écrase sur son siège. Ses traits se sont figés, ses mains crispées se tordent.

Ils se regardent, se scrutent.

Des mots se forment sur les lèvres de L'espoir, qu'il ravale aussitôt en grimaçant.

Il n'y arrive pas. Il n'y arrive plus.

Dumas le fixe, son regard vairon presque tendre, fondu dans la douceur de son visage.

— Je voulais vous dire... Pour la commissaire Declercq hier soir... Je ne voulais pas vous causer du tort. J'ai seulement eu peur quand je vous ai vu sortir avec votre arme...

— Je ne vous en veux pas, Clémentine... Je peux vous appeler Clémentine ?

Ça lui fait du bien. Rien que ça, de prononcer son prénom. Il se raccroche comme un dingue à ces petits riens pour ne pas sombrer. Pour ne pas penser à Isabelle.

— Si ça vous fait plaisir...

Il aurait voulu entendre « Je peux vous appelez Yann ? ».

— Bonenfant se livre en ce moment à son occupation favorite, reprend L'espoir. Il décortique les bandes de vidéosurveillance de l'hôpital, dans le labo de l'Identité judiciaire. Qui peut avoir intérêt à la débrancher ? Les médecins devaient essayer de la réveiller ces jours-ci. Peut-être qu'ils auraient échoué à la faire revenir à l'état de conscience, mais celui ou ceux qui l'ont fait taire n'ont pas voulu courir le moindre risque. Anita Demaison avait des choses à raconter. Une vérité à dire que certains ne voulaient pas entendre. Je suis certain que cela a un lien avec le message qu'elle a reçu la veille

de sa tentative de suicide. La photo. Le concours de photos volées. Anita Demaison est impliquée là-dedans...

— Et le commandant Lanson dans tout ça ? S'il n'est pas impliqué, pourquoi s'évader ?

Le téléphone de bureau de Lespoir bourdonne.

Clémentine le voit bondir comme si on le passait à la gégène. Il met un moment à dire un mot avant de reposer le combiné.

— C'était Pierre. On a une photo de l'agresseur présumé !

## 5.

Dans la salle de visionnage, Clémentine et Lespoir ont les yeux rivés à la photo qui s'affiche sur l'écran de 21 pouces.

— On se demande s'il la nettoie parfois leur caméra..., grogne Bonnenfant qui s'échine à rendre la photo plus nette.

Le contraste est mauvais, l'éclairage faible. On ne voit que les contours d'un visage flou qui paraît déformé par la peur. Le type est d'une carrure moyenne. Il semble surgir comme un fantôme de l'obscurité.

— En tout cas, ce n'est pas Lanson, observe Bonnenfant.

— Imprime-moi la photo. Je vais la montrer à mon contact au collège. On ne sait jamais.

— Il me reste encore une cassette à visionner, maugrée Bonnenfant.

— Moi, j'attends le rapport du SRITT sur l'ordinateur de Lanson. Je dois aussi lire le gros fichier envoyé par Facebook que je viens d'imprimer : toute la correspondance d'Anita Demaison depuis le début de l'année..., soupire Clémentine.

— Je pourrais t'aider quand j'aurais fini..., dit Bonnenfant.

Lespoir sent poindre une pointe de jalousie. Il quitte la salle de visionnage sans ajouter un mot, se précipite dans son bureau, se jette sur son portable.

Le numéro de la psy scolaire.

— Bonjour commandant..., susurre Carine Magnin.

Ça lui fait du bien de l'entendre et il s'en veut de devoir l'informer de ce qui vient de se produire à l'hôpital.

— Il faut que je vous voie très vite. J'ai une photo à vous montrer.

Un bar en face du commissariat. Lespoir préfère éviter son bureau. Sans doute aussi pour Dumas et Bonnenfant. Il se reprend un double café.

Carine Magnin en tenue plus détendue que la veille. Pas de lunettes, sans doute des lentilles. Petite robe légère et virevoltante. Mélange de couleurs acidulées. Mignonne, malgré son visage sombre.

— Vous avez passé une mauvaise nuit, commandant ?

C'est peu de le dire. Carine semble désolée pour lui. Elle prend place, effleure le bout de ses doigts en guise de salut. Lespoir remarque des crevasses sombres sous ses yeux, des traces de rimmel qui ont coulé.

— Très mauvaise nuit, en effet. L'hôpital m'a réveillé à 6h et le commandant Lanson s'est évadé durant son transfert chez le juge hier soir.

— C'est lui qui aurait... ?

— Non, un gamin a été repéré à l'hôpital à l'heure du crime. La vidéosurveillance a permis de le photographier. La photo est un peu floue. Tenez... Vous le reconnaissez ?

Il déplie le tirage sur papier glacé qu'il a extirpé de sa poche de veste.

— Ce visage m'évoque bien quelque chose, mais...

— C'est peut-être le GREG que l'on recherche. Celui qui a envoyé ce message humiliant et qui a sans doute tout déclenché...

— Le bonnet ! Je l'ai déjà vu quelque part. Sur la tête d'un de nos collégiens.

Ses yeux se troublent.

— Voyez avec le principal. Examinez toutes les fiches des élèves en détail. Il doit bien y avoir un lien. Il faut retrouver ce gamin.

Elle baisse la tête, passe ses doigts sur son menton qu'elle frotte comme une lampe d'Aladin. Quand elle relève la tête, ses yeux brillent.

— Ratureau ! Gregory Ratureau !

— Quoi ?

— C'est le bonnet qu'il portait toujours !

— Trouvez-moi son adresse !

Lespoir se rend compte qu'il a dit ça sur un ton ferme, presque brutal. Elle le sent à cran. Lui s'aperçoit que sa fine main tremble.

— Ça va aller ?

— C'est plutôt à vous qu'il faut demander ça, commandant.

— Les nouvelles ont été mauvaises hier. Encore plus que ce que vous pouvez imaginer...

Il voit dans son regard qu'elle attend qu'il s'explique. Il ne trouve pas les mots.

— Ah, j'oubliais : vous connaissez Léo Ferré ?

— Pas spécialement, non.

— GREG le tagueur... ce qu'il a écrit sur les murs, c'est des vers de Léo Ferré. Et on a trouvé l'un de ses CD chez Anita...

En évoquant GREG, il se rend compte qu'il n'a même pas demandé à Bonnenfant si le tagueur avait encore frappé ce matin.

— Donc, ils se connaissent... Mais si c'est le GREG que vous recherchez, c'est Gregory Ratureau, ce n'est pas vraiment le genre à écouter le poète maudit.

— Je dois l'interroger. Si on arrive à le trouver.

— Ah, moi aussi, j'ai failli oublier... J'ai interrogé l'administration sur Ratureau. C'est une petite crapule. Le genre à se prendre pour un caïd. Il semblerait qu'il ait déjà eu des ennuis avec la police.

Lespoir enregistre l'info et ne dit rien.

— Merci. Je ne vous raccompagne pas...

— Ça commence à devenir une habitude...

Elle met du temps à se lever. Lespoir n'a pas besoin de ça : qu'on s'appesantisse sur son état, qu'on s'inquiète pour lui.

— Commandant...

Il sait ce qu'elle veut lui dire. Il le pressent au ton de sa voix.

— Non, rien... Je vous appelle si j'ai du nouveau. Je connais le chemin.

Il la suit du regard jusqu'à la porte. Soulagé et déçu à la fois.

Il prend son portable et compose le numéro du bureau. Tant pis pour les deux qu'il s'imagine roucouler dans son dos. Clémentine décroche. Voix d'hôtesse d'aéroport.

*Mais pourquoi elle veut devenir commissaire ?*

Il chasse ses pensées, son envie de lui dire autre chose. Il lui commande de se renseigner sur Gregory Ratureau.

— La commissaire Declercq vous attend devant votre voiture, commandant.

Dans le parking, Jézabel fait les cent pas, portable à l'oreille, à côté de sa Mégane. Il monte dans le véhicule sans mot dire. Elle le fait poireauter trois bonnes minutes, avant de le rejoindre. Claquement de porte, de bottines. Claquement de langue.

— On peut y aller.

Lespoir conduit raide comme un bâton, les bras tendus sur le volant. Il essaie de maîtriser sa respiration, bloquant son diaphragme et retenant son souffle.

— Vous testez une nouvelle technique de yoga pour me supporter ?

Et comme il ne répond rien, elle rajoute :

— Finalement, je vous préférerais dans votre état d'hier soir...

Il capte une esquisse de sourire sur son profil. *Ça veut dire quoi ?*

— C'est vous qui m'avez ramené ?

— Vous auriez préféré Dumas sans doute ? Ou bien... Kieffer ? Humm, peut-être pas quand même...

Il se souvient que ce matin il s'est réveillé nu dans son lit.

— Vous m'avez déshabillé aussi ?

— Ce n'était pas le plus désagréable. Et puis, c'est quand même plus pratique pour... Vous avez déjà oublié ou vous me faites marcher ?

Lespoir ne réalise pas de suite qu'ils sont arrivés devant l'ancien couvent des Cordeliers.

— Vous rougissez, commandant. Vous retrouvez des couleurs, ça fait plaisir à voir ! Bon, on y va ?

Lespoir la suit comme un caniche, hébété.

Elle sonne. Le déclic intervient dans la seconde. Au bout du sentier se dresse la silhouette du député, le menton haut, les bras croisés sur sa chemise blanche et sa cravate rouge. Il ne leur serre pas la main. Ses yeux lancent des éclairs.

## 6.

Dans le salon, l'avocat a repris sa place à leur droite, le député sur son fauteuil Louis-Philippe face aux jumelles assises sur la méridienne.

— Monsieur le député, nous vous présentons toutes nos condoléances.

Jézabel avance à pas feutrés.

— Je ne les accepte pas, rétorque Demaison. J'ai dit au commissaire Kieffer ce que je pensais de son absence de précaution. De plus, je crois savoir qu'elle ne tient pas ses troupes. J'ai fait remonter l'information en haut lieu. Croyez-moi, d'une manière ou d'une autre, le ménage sera fait.

Jézabel acquiesce, en réprimant un sourire. Lespoir déteste ce ton, cette attitude, cette arrogance naturelle. Ces aristocrates qui se comportent avec les gens ordinaires comme avec de la valetaille. Il évite de le regarder, se détourne. Au point où il en est, rien ne lui fait peur. Il pourrait tout aussi bien lui en coller une. Dans sa chute, tout est possible. Même de s'accrocher aux branches pourries. Même de les faire tomber.

— Monsieur le député, un jeune garçon a été surpris à l'heure du crime dans les couloirs de l'hôpital. L'équipe du commandant Lespoir a visionné les images de la vidéosurveillance de l'établissement. Nous avons une photo...

Lespoir lui remet la chemise qui contient les clichés exploitables. Jézabel l'ouvre et la pose sur un guéridon aux bords marbrés. C'est à peine si le député y jette un coup d'œil. Il reste calé à sa place, le dos parfaitement adossé au velours de son fauteuil Louis-Philippe. Une jumelle avance sa main, l'une des plus fines que Lespoir ait jamais vue, et s'en saisit. Sa tête penchée fait balancer ses boucles blondes sur son cou doré. Lespoir la voit frissonner.

— Vous le reconnaissez ? Ce visage évoque quelqu'un pour vous ?

— On dirait...

Elle change de profil, se tourne vers sa soeur. La lumière embrasse ses lèvres, sa bouche.

Une photo glisse de main à main, devant le député qui fixe son avocat. Les jumelles se regardent.

— Oui, je pense la même chose que toi, ma Laure...

— Le bonnet ! On dirait Gregory Ratureau...

Lespoir tressaille.

— Ah ouais, ça lui ressemble..., confirme Claire.

— Vous le connaissez ?

— Oui, il a donné un coup de main l'an dernier au service d'ordre du parti, poursuit Laure, en décroisant ses jambes.

— Je me souviens à présent, réagit le député. Je l'avais fait venir à la demande de son beau-père, adhérent chez nous. L'un des rares à habiter Saint-Jean d'ailleurs. On l'a exclu depuis...

— Pour quelles raisons ?

— Précisément, je ne m'en souviens plus. Il faudrait demander à Victor, mon secrétaire.

— C'est simple, père...

Claire prend la parole. Elle a déjà la faconde de son géniteur, ce sentiment de supériorité dans ses gestes. Et déjà cette pointe d'arrogance dans son attitude, raide, menton haut, cette assurance dans le ton, cette facilité dans le maniement du verbe.

Elle pose tranquillement son regard sur Lespoir.

— Il a été exclu du parti l’an dernier. Il donnait une mauvaise image au mouvement. On ne garde pas les brebis galeuses. On se doit d’être irréprochable.

— Anita le connaissait ?

— Comme tout le monde à Colbert, je pense...

— Il pouvait avoir une raison d’en vouloir à votre sœur ?

— Anita était une fille timide, reprend le député, et particulièrement discrète, je ne pense pas que... Enfin, je n’en sais rien. C’est à vous de faire la lumière là-dessus.

Jézabel se tourne vers Lespoir qui remarque qu’elle a adopté une posture semblable aux jumelles. Comme si elle jouait avec Demaison...ou avec ses filles.

— Le commandant est déjà sur sa piste... Autre chose, Monsieur le député... Humm, pourrait-on vous parler seul à seul ?

— Qu’est-ce que cela signifie ?

Il s’est dressé comme un coq. En face, Jézabel ne cille pas, son regard glacial en impose.

— On vous laisse, père, annoncent les jumelles.

Elles décollent avec grâce, une main lissant leur robe pour ne pas trop en découvrir. Lespoir n’en perd rien.

— Moi aussi ? demande l’avocat.

Il est si transparent qu’ils en ont oublié sa présence.

— Vous restez ! Commissaire, que signifie cette attitude... ?

Le député hausse le ton, relevant le menton au passage.

— Nous avons reçu une information ce matin... Le laboratoire d’analyses de la police scientifique a fait parler les ADN...

On entend l’avocat respirer, un bruit de tuyau percé. Demaison le foudroie. Le petit homme rond retient sa respiration, le poing sur les lèvres.

Jézabel se penche vers son hôte et lâche comme si elle lui murmurait une confidence à l’oreille :

— L’ADN de Lanson coïncide...

Le visage du député se durcit.

— ...mais pas avec celui du fœtus...

Les sourcils de Demaison se froncent, son regard rempli d’un fluide glacial.

— ...il coïncide avec l’ADN d’Anita. Stéphane Lanson est son père biologique !

Un voile gonflé d'une colère froide assombrit le visage du député. Ça lui donne peut-être son vrai visage, quand craque le vernis de l'homme politique.

— Le labo l'a établi avec certitude, poursuit la commissaire.

Charles Demaison se laisse retomber dans son fauteuil, en manque de souffle. Son regard accroché à celui de l'homme de loi que Lespoir voit trépigner. Puis il joint les mains et se penche lentement vers Jézabel en soupirant.

— Mon épouse a eu une liaison avec Stéphane Lanson. Il y a treize ans... Je n'ai pas souhaité le préciser lors de notre premier entretien...

Il dévie la tête vers son avocat qui opine du chef, au même rythme que ses jambes courtes se balancent sur le fauteuil de style.

— ...cela ne me paraissait pas opportun.

Il ne laisse pas le soin à la commissaire de poursuivre.

— Nathalie, ma femme, a été prise dans les filets du grand séducteur...

L'expression frappe Jézabel. Lespoir la sent tendue, prête à exploser. Il saura en rajouter sur cette plaie intime si besoin...

— Elle est tombée enceinte et elle a aussitôt interrompu cette liaison. Je lui ai pardonné cet écart et d'un commun accord, nous avons décidé qu'elle garderait l'enfant... Je suis contre l'avortement comme vous le savez.

— Le commandant Lanson savait que votre épouse était enceinte ?

— Je ne crois pas, non.

L'expression sur le visage du député n'a pas varié. Lespoir juge qu'il ne ment pas.

— Ecoutez, commissaire, ce n'était qu'une passade. À une époque où j'étais peu présent à la maison... J'avais laissé Nathalie trop seule. C'était de ma faute après tout.

— Peut-on rencontrer votre épouse ?

— Elle est en maison de repos depuis hier. En cure de sommeil. On ne lui a pas encore annoncé la nouvelle du décès...

Il s'est tourné vers la porte de la pièce, celle qui donne sur le couloir. Lespoir est certain que les jumelles écoutent la conversation.

— ...il serait quand même utile, pour les besoins de l'enquête..., poursuit Jézabel.

— Commissaire ! Dès qu'elle sera en état de vous recevoir, je vous informerai.

Le député a haussé le ton. Ses yeux versent des jets de colère froide. L'avocat branle toujours du chef.

— J'ai besoin de faire un tour dans la chambre de votre fille, intervient Lespoir.

— Faites...

Lespoir se dirige prestement vers le couloir, comme s'il espérait surprendre les jumelles. Il ne croise que la bonne, cachée derrière un meuble. *Tu as tout entendu, hein ?*

Elle dégage aussitôt, confuse, en écrasant un mot d'excuse. La porte de la chambre des jumelles est entrebâillée. La tentation titille Lespoir, mais il continue jusqu'à celle d'Anita. Fermée à clé. *Comme par hasard...*

Il revient sur ses pas. Dans la chambre des jumelles, Laure est assise devant un ordinateur, sa

sœur derrière elle, la main posée sur son épaule. Elles pivotent vers lui dans le même mouvement, comme deux cygnes blancs. L'espoir inspire.

— La chambre de votre sœur est verrouillée...

— Un souhait de père... Mais on peut vous ouvrir.

Comme une évidence, l'une d'elles prend une clé sur son bureau. L'autre le gratifie d'un sourire qui disparaît aussi vite qu'une bulle de savon.

La première frôle L'espoir appuyé contre le chambranle. Il peut sentir son parfum, cueillir l'odeur de sa peau. Il ne la suit pas immédiatement, se contente de la regarder. La seconde s'arrête à sa hauteur, lui offrant sa nuque, avant que sa fine main ne libère sa chevelure en une cascade soyeuse et parfumée.

L'espoir écarte ce corps si gracile, en le poussant légèrement dans le dos. Il est surpris par sa résistance et finalement le contourne. Il entre dans la chambre d'Anita. *Ça sent bizarre ici...*

Une des jumelles est en train d'ouvrir la fenêtre.

— Je vous remercie pour votre collaboration.

— Nous sommes à votre entière disposition, commandant..., minaudes celle qui se trouve dans la pièce, en esquissant une sorte de genuflection.

L'espoir referme la porte, avec l'impression que la fabuleuse silhouette s'est imprimée sur le bois laqué. Il expire. L'étrange odeur lui donne envie de vomir. Et il n'y a pas que ça...

*Le fœtus... Lanson... Calme-toi. Concentre-toi.*

Tout ça lui donne envie de gerber.

*Les griffes du grand séducteur.*

Une idée le frappe. Avec une telle violence qu'il doit s'asseoir sur le lit d'Anita, recouvert d'une épaisse courtpointe mauve. Une pensée perce son crâne à la perceuse.

*Et si Isa était enceinte... ?*

*Elle n'oserait quand même pas me faire ça ! Arrête tes conneries ! Arrête !*

L'espoir a envie de hurler pour faire fuir cette pensée démoniaque. Envie de s'arracher la tête pour ne plus penser.

*Reprends le dessus. Respire ! Calme-toi !*

Il ferme les yeux pour faire aussi le vide dans sa tête.

Ses paupières s'ouvrent sur l'étagère à gauche du lit d'Anita. Des livres, des CD. Tous parfaitement alignés, de profil. Sauf un CD qui le regarde de face.

Un homme à la tête hirsute. Un immense front dégagé sous une auréole de cheveux blancs dressés. *L'expression sur son visage. Hallucinée.*

Il repense au mendiant qu'il avait rencontré lors de son arrivée il y a trois ans. Comme un air de famille... *Léo Ferré !*

Il s'agenouille, son visage à hauteur de la pochette du CD.

Le CD remasterisé s'intitule « La solitude » !

Le texte est écrit comme bombé d'encre noire. À la façon d'un tag...

L'espoir tire une paire de gants de sa poche, enfle sa main droite. Se saisit du boîtier en plastique usé. Examine le recto, le retourne.

La liste des morceaux. Il le repère en 3<sup>e</sup> position.

« De la solitude ».

Il découvre les paroles dans un petit fascicule.

« Je suis d'un autre pays que le vôtre... ».

*Alors Anita, tu connais GREG le tagueur ? Tu connais Ratureau, alors ?*

— Besoin de musique, commandant ?

Lespoir essaie de retenir le CD qui ressort de la fente du lecteur de la Mégane. C'était comme si le vieux Léo s'insurgeait contre cette modernité.

— Laissez-moi faire...

Jézabel lui retire le disque des mains, frôlant la sienne au passage. Et le CD pénètre sans encombre dans le lecteur.

— Vous voyez avec un peu de douceur, commandant, ça fait toute la différence...

Le CD craque comme un vieux 33 tours. Quelques secondes et la voix du poète tempête comme une bourrasque se jetant contre un phare. Lespoir l'écoute, interdit, la main sur le levier de vitesse. Il n'a toujours pas démarré.

— Je vous remercie de m'avoir prévenu pour Lanson..., lance-t-il d'une voix acerbe.

— À chacun ses petits secrets, commandant...

— Arrêtez de me provoquer, commissaire !

— Vous avez raison. Je pourrais encore avoir besoin de vous...

Lespoir démarre. Au premier croisement, Léo Ferré se met à déclamer « La solitude ». Le poète scande les vers à la face du monde. « Je suis d'un autre pays que le vôtre, d'un autre quartier, d'une autre solitude... ». Lespoir revoit les tags, les lieux, les phrases ourlées entre deux lignes, et se rappelle qu'il n'a pas eu de nouvelles du tagueur depuis hier matin.

Ils arrivent dans le parking du commissariat au moment où Léo tient sa lucidité dans son froc.

— Charmant..., conclut Jézabel.

Lespoir coupe le moteur et attend que la commissaire sorte.

— Au fait, le studio qu'occupe votre épouse est sous surveillance, bien sûr. Son portable aussi, et son fixe au bureau...

Elle a laissé la fin de sa phrase en suspens. Lespoir se crispe.

— Vous savez ce que je pense ? dit-elle. Lanson a dû la convaincre de ne pas témoigner plus tôt pour ne pas la mouiller dans cette affaire. Sa fameuse théorie du complot manouche. Je ne crois pas à ça. J'en ai discuté avec Kieffer et le colonel de gendarmerie. Mais je crois surtout qu'il a voulu vous ménager...

— N'importe quoi ! Isabelle défend actuellement aux assises un cousin de la famille des Winterstein qui a sévi en parallèle dans le Cher...

— Et qu'est-ce que ça prouve ? Quel est le lien avec Anita Demaison ? Vous la voyez fréquenter des Manouches, vous, dans l'endroit où elle vit ?

— Et si Gregory Ratureau, alias GREG, était lié avec eux, les Manouches ?

— Vous essayez de défendre Lanson ou quoi ?

Cette fois, Jézabel a bondi de son siège et pivoté vers lui.

— J'essaie d'établir la vérité, reprend Lespoir. Pourquoi cette fille se jette du balcon de celui qui n'est autre que son géniteur ? Pourquoi on a voulu l'humilier par des photos dégueulasses ? Qui les a intégrées dans l'ordinateur de Lanson à son insu ?

— Ça, c'est vous qui le prétendez... Libre à vous de croire en l'innocence de Lanson... Pourquoi

s'est-il évadé alors ?

— Je trouverai GREG et les liens dans cette affaire. Et vous ?

Jézabel le regarde comme s'il l'avait giflée.

— Il y avait quoi sur les appareils photos que vous avez récupérés dans la maison de Didier Lanson ? poursuit Lespoir. Et dans les courriers et papiers que vous avez pris chez lui ? Quel rapport avec l'enquête ?

Lespoir remarque alors cet étrange spectacle dans le regard de son interlocutrice. La glace qui se craquèle par endroits. Se soulève. Ses yeux bouillonnant, mélange de fureur, de colère noire, comme si des souvenirs remontaient de la lave à la surface. Tout se tend, se crispe. Son visage, sa mâchoire, ses joues. Sa bouche se tord. Sa respiration siffle comme un geyser.

Elle s'approche. Très près. À portée de baiser. Son haleine, son souffle sur ses lèvres.

— Le rapport... C'est ce que je cherche depuis des années...

Elle effleure sa bouche du bout des lèvres. Les siennes sont glacées.

— Vous saurez tout. Très bientôt...

Le bouillonnement retombe. La glace reprend le dessus, se reformant comme une laque opaque sur le bleu de ses yeux.

## 8.

Bonnenfant et Dumas.

Lespoir les surprend tous les deux penchés sur l'écran de l'ordinateur de la commissaire stagiaire.

Il se tient dans l'encadrement de la porte. Un peu interdit. Les tourtereaux ne le remarquent pas. Lespoir ressort, entre dans le bureau suivant. Le major Laisné a pris une journée de récup', mais un gars de son équipe le renseigne : pas de nouveaux tags ce matin.

— Du nouveau sur l'enquête ?

— Non, rien, on ne sait toujours pas comment il s'est procuré de l'acide. Une filière de banlieue sans doute.

*Les grands frères parisiens*, songe Lespoir. La référence des petits caïds de Saint-Jean qui offrent parfois à leurs aînés des solutions de repli. Ou des planques provisoires. En contrepartie, ils ouvrent six mois plus tard un bar à chicha dans le centre-ville. On sait d'où vient le fric.

Lespoir regagne le bureau à regret, le pas lent, le cœur lourd. Il observe le visage de Clémentine tendu vers celui de son adjoint. Elle sourit.

*Lui au moins fait sourire une femme.*

Ils le remarquent enfin, de concert.

— On a du nouveau, commandant. Votre Ratureau-là..., dit Clémentine.

— Alors ?

Lespoir prend place derrière son bureau. Il a l'impression qu'on a coupé la moitié des pieds de sa chaise. Il se sent écrasé, ridiculement petit. Diminué. D'une main lasse, il allume son ordinateur.

— Gregory Ratureau est en liberté surveillée. Après un séjour d'un mois au Craquelin. On vient d'apprendre qu'il n'a pas respecté son autorisation de sortie...

— Le parquet a réagi ?

— Un mandat d'amener doit être délivré dans la journée. J'ai eu la juge pour enfants au téléphone.

— Il a quel âge ?

— Il aura 18 ans au mois de décembre... En rupture de ban scolaire évidemment. Encore au collège l'an dernier, à 16 ans et demi. Et on a trouvé un truc...

Elle s'est tournée vers son adjoint d'un air complice.

— Il est soupçonné d'avoir participé à la vague de cambriolages.

— Quoi ? Avec les Manouches ?

— Exactement ! La bande à Franck Winterstein. Il a rencontré l'un de ses neveux au Craquelin, selon une source de la pénitencière. Et ce n'est pas tout...

— Vous me torturez, Clémentine...

Cette fois, à l'évocation de son prénom, Lespoir voit Bonnenfant réprimer une grimace.

— Le neveu en question a été coffré l'an dernier par la gendarmerie. Et devinez par qui ?

— Lanson ?

— Dans le mille, Yann.

Dumas, un sourire jusqu'aux oreilles. Bonnenfant la considère avec de gros yeux, hésitant entre le reproche et l'étonnement.

*Comment ? Tu l'appelles Yann, maintenant ?*

Mais Lespoir ne les regarde plus. Il vient d'ouvrir sa messagerie et un mail attire son attention. Intitulé « GREG ». Il lit :

« Bonjour, vous vous trompez de cible. Vous ne cherchez pas le bon GREG... Le tagueur n'est pas celui que vous croyez ».

Et c'est signé « Bérénice ».

— Yann, ça va ? s'inquiète Bonenfant. T'en fais une tête !

Lespoir quitte la pièce sans mot dire.

— Magnin ?

— Mon commandant ?

— Je vous dérange ?

— Non, je suis dans mon bain.

*Ça lui a échappé ou elle le fait exprès ?*

— Euh, j'ai reçu un mail signé d'une certaine Bérénice qui dit que je fais fausse route pour GREG. Ça vous dit quelque chose, Bérénice ?

— C'est le prénom d'une de nos profs d'arts plastiques. Une nouvelle, arrivée l'an dernier.

— Elle fait partie du groupe que vous avez rencontré ?

— Je confirme !

— Vous lui avez donné mes coordonnées ?

— Oui, comme à chaque personne du groupe...

— Vous savez où elle habite ?

— Vous me laissez finir mon bain et je vous rappelle...

— Commandant ?

— Appelez-moi Yann, s'il vous plaît.

— Vous m'appelez Carine alors. J'ai l'adresse de Bérénice. Vous passez me prendre ? Il faut que je vous parle d'elle avant.

La psy scolaire habite un immeuble à l'ouest de la ville. Un trois pièces à l'étage, aménagé avec goût. C'est coloré, parfumé. Une vaste pièce fait office de salle à manger et de cuisine. Des plantes partout, des germes en pots. Des dizaines de pots. Lespoir se demande si tout ça se mange.

— Vous avez pris le temps de déjeuner, Yann ?

Lespoir secoue la tête et fait comprendre qu'il ne désire rien. Carine l'invite à prendre place autour d'une table ronde. Il remarque qu'elle porte une sorte de pantalon bouffant et une chemise assortie qui colle à sa poitrine.

— Du nouveau ?

— Une patrouille est passée à l'adresse que vous m'avez indiquée. La mère de Gregory Ratureau ne l'a plus revu depuis qu'il a été incarcéré. Et elle ne veut plus jamais le revoir, d'ailleurs !

— Une infusion ?

— Pardon ?

— Je peux vous préparer une petite décoction qui va vous remettre d'aplomb...

Elle se dirige vers une bouilloire, en verse le contenu dans un bol, égrainant quelques pétales d'une plante que Lespoir n'identifie pas avec certitude. Au fond, il préfère ne pas savoir. Le bio, ce n'est pas vraiment son truc.

Carine ramène le bol brûlant et le pose devant lui. L'odeur insolite le trouble.

— Je ne veux pas vous forcer... L'odeur peut surprendre mais le goût est bien différent.

— Vous savez quoi de Bérénice ? Pourquoi vous voulez me briefer avant ?

— J'ai parlé à tous les profs lors d'une réunion en présence du principal hier. On a évoqué le message du dénommé GREG. Le nom du tagueur. Bérénice est venue me voir à la fin du cours pour me dire que ce n'est pas le tagueur qui a fait le coup... Le principal est arrivé et elle s'est interrompue avant de s'éclipser. Néanmoins, je lui ai laissé votre carte. Comme aux autres profs. Mais elle n'est pas comme les autres. C'est une marginale, anorexique, bipolaire... régulièrement sujette à des crises, des phobies.

— Il faut espérer qu'on est dans un bon jour, alors...

— Bref, elle est très spéciale... Il faut la prendre avec des pincettes.

Lespoir sourit.

— Et vous ?

— Je suis spéciale, moi ?

— Vous êtes à prendre avec des pincettes ?

— Surtout quand je sors de mon bain...

— Vous auriez pu m'attendre...

— Pour le bain ?

Lespoir trempe ses lèvres dans la décoction en soutenant son regard. Entre le provocant et le langoureux. *Elle a bien changé, la psy coincée...*

Un ancien garage de l'avenue de Verdun.

— C'est là qu'elle habite ? s'étonne Lespoir.

Carine acquiesce. L'établissement a conservé sa raison sociale « Garage de Verdun » au-dessus d'un rideau de fer rouge et noir. Il y a une porte, à droite. Magnin entre la première.

Du fond du garage, plongé dans l'ombre, leur parviennent des vapeurs de peinture et de diluant. Des traces de couleurs, en ligne droite ou en courbe, marquent le sol, comme si on avait traîné des seaux de gouache. Ça sent si fort que Lespoir pense à un atelier de tagueur qui s'entraînerait à la bombe.

La pièce où pouvaient tenir trois voitures est encore équipée des palans qui permettent de hisser les véhicules. Des tentures tapissent le mur du fond. Des toiles géantes qu'elle a accrochées au moyen d'une échelle appuyée dans le coin droit. Des spots affublés de gélatine rouge l'éclairent, conférant à l'ensemble une lumière couleur sang qui évoque une messe satanique.

Du halo rouge surgit une femme barbouillée de peinture, visiblement furibarde d'avoir été dérangée. Lespoir est effrayé par sa maigreur. Un tablier flotte sur son corps squelettique. Des joues creusées à pouvoir faire tenir une balle de ping-pong entre ses maxillaires. Sa bouche molle semble vouloir tomber sur son menton. Elle est blonde, le chignon défait. Ses cheveux s'ébattent en tous sens.

— C'est choquant ! Tous des cons qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez !

La créature passe entre eux, sans un regard. Carine pose sa main sur le bras de Lespoir pour lui faire comprendre qu'il faut laisser faire.

— Tous des débiles ! Haro sur GREG le tagueur !

Elle parle par saccades, entre deux hoquets.

— Mon GREG, coupable désigné et facile... Tout ça parce qu'il est différent... Je ne peux pas

laisser faire ça ! Je ne suis pas comme eux. Pour l'ordre. À moi, le désordre. À moi, le chaos. C'est ce que je veux exprimer sur une toile. Personne ne peut m'en empêcher. Et GREG, sa toile, ce sont les murs de la ville. Et quel style !

— C'est vrai qu'il a du style..., renchérit Carine.

— Ah oui, je l'ai repéré tout de suite. Mon meilleur élève. Le seul qui comprend quelque chose à l'art.

Elle tourne autour d'eux comme un derviche en transe.

— Et on voudrait l'arrêter ? L'incriminer ? Pourquoi ? Juste parce qu'il exprime son art débordant ? Moi, si je pouvais, je ferais pareil... Je n'hésiterai pas, vous m'entendez !

Ils la suivent du regard. Elle cesse de s'agiter, son visage tendu devant l'une des toiles. Sur laquelle, soudain, elle se précipite, à petits pas rapides et saccadés. Elle coupe son élan, le nez contre son œuvre. Puis trempe un rouleau dans un seau, le ressort dégoulinant de peinture jaune et balaie la tenture à grands moulinets rageurs.

C'est un déchaînement de violence. Une éruption. Elle macule la toile comme une pieuvre électrocutée, comme si elle avait six bras. Une minute plus tard, épuisée, vidée, elle est à genoux.

Elle y reste un moment puis se redresse, le rouleau lui échappe et tombe à terre dans un splash spongieux qui éclabousse ses pieds nus. Elle se traîne vers eux comme une ivrogne, le regard halluciné. Des empreintes de pieds jaunes la suivent. Des éclaboussures de la même couleur se sont mêlées à ses cheveux et à ses sourcils. Lespoir se retrouve soudain nez à nez avec elle, ses yeux bleus vissés dans les siens.

— N'importe qui peut signer GREG. N'importe qui ! Mais tout le monde n'a pas son talent. Il est unique. C'est le seul qui valait la peine de se décarcasser. Le seul à avoir une vraie sensibilité artistique. Les autres, que des crétins ! Des obsédés ! GREG n'a jamais envoyé ce message ! Il n'a même pas un ordinateur chez lui ! Il a horreur de ça. Il me manque. Et moi aussi, je vais me barrer d'ici !

Elle considère Carine d'un air chargé de reproches et s'avance si près que Lespoir gonfle ses muscles prêts à intervenir si elle touche un cheveu de la psy.

— Je vais me barrer, vous m'entendez, Madame Magnin ? Avant que l'Education nationale ne me fasse crever. À petits feux.

— Et Gregory Ratureau ?

Bérénice s'interrompt comme si Carine l'avait frappée. Elle braque sur elle un visage féroce. La psy repose sa main sur l'avant-bras de Lespoir. L'artiste force le passage entre eux, rompant le contact, puis fait volte-face derrière le policier.

— Qui ? Ratureau ? Ce grand crétin qui était en 3e l'an dernier ? Un talent artistique ? Vous êtes une comique, madame la psy...

— Ce n'est pas lui, GREG ?

C'est toujours Carine qui l'interroge. Lespoir préfère se taire.

— GREG est unique. C'est son nom d'artiste. Il m'a expliqué que ses parents et grands-parents ont toujours prétendu qu'il était d'origine américaine. C'est pour ça que ça lui plaisait, comme nom, GREG, mon Gari.

— Gari ? Il s'appelle Gari ? demande Carine.

## 9.

Repartie dans ses délires, Bérénice tourne autour d'eux comme une dératée. Avant de se diriger vers un coin de la pièce, à l'ombre, à l'écart des spots de couleur rouge.

Comme une élève punie.

Elle s'affaisse le long du mur, s'assoit sur ses talons. Prise de spasmes. Lespoir regarde Carine : *on fait quoi ?*

La psy trouve une poche en plastique et fait souffler Bérénice dedans.

Lespoir est soulagé de quitter l'ancien garage. Il ne supporte plus cette ambiance et les effluves de peinture. Adossée contre le mur de la maison voisine, Carine contacte le collègue.

Lespoir appelle Dumas pour savoir s'il y a du nouveau. Ça ne répond pas à son bureau. Il hésite à appeler Bonenfant. Une pointe de jalousie s'immisce dans ses pensées.

À cet instant, Carine s'écrie :

— J'ai le nom de famille de Gari ! Rapier, il s'appelle Rapier !

— Il était dans la classe d'Anita ?

— Non, il était en 3<sup>e</sup> l'an dernier. Dans la même classe que Gregory Ratureau !

— Quoi ? !

— Et cette année, il est où ?

— L'inspection pourra nous le dire. Mais il faudra attendre lundi.

Un joli sourire ourle ses lèvres.

— Par contre, j'ai son adresse.

Une ferme au sud du département. À Sainte-Gemme.

Clémentine Dumas l'a localisée par internet. Elle rassemble des infos sur Gari Rapier. Elle a lancé le moteur de recherche dans la base de données de la police mais quand elle veut renseigner Lespoir la liaison téléphonique se perd.

Lespoir a enclenché le GPS et tapé les coordonnées fournies par Carine. La psy a capté sur la bande FM un bon vieux rock des Sixties.

Les Stones. *Paint it black*.

Une musique d'urgence, l'hymne enragé au Viêt-Nam, s'accorde à la sirène et au gyrophare. Le pied de Carine bat la mesure.

La musique bourdonne dans l'habitacle, les riffs de Keith Richards de plus en plus furieux, la voix éraillée de Jagger s'arrache la gorge pour crier sa rage.

Lespoir, aussi, tient grâce à sa rage. Grâce également à Carine et Clémentine. Peut-être à Jézabel. Sans elles, il aurait lâché le volant, fermé les yeux, la voiture aurait filé droit vers son destin, dans un arbre au bout de cette ligne droite. Il fonce au milieu de la forêt domaniale de Châteauroux, l'empire des grands chênes, le rendez-vous des homos, des clandés, des drogués.

*Au Diable, les révisions, le concours de commissaire !*

*Plus rien n'a de sens.*

Lui-même est un « paint it black ».

Ici, c'est son Viêt-Nam.

Les rares voitures sur la route départementales s'écartent ou alors Lespoir les pousse, effleurant les pare-chocs. Il s'attend à des protestations de Carine, mais la psy est comme aspirée, hypnotisée par la musique et la vitesse. Sans doute aussi épuisée par Bérénice, mortifiée par le décès d'Anita Demaison et la révélation du concours de photos volées.

La musique se termine.

Lespoir coupe le son alors qu'ils contournent le bourg d'Argenton. Le silence les prend au dépourvu.

— Il faisait la route tous les jours, Gari, pour se rendre au collège ? demande Lespoir.

— Je l'ignore. Je ne le connais pas, mais physiquement je vois comment il est. Petit, maigre, agile. Le type indien. Je crois qu'on le surnommait l'Américain. Il était en troisième, donc plus âgé qu'Anita. Je ne sais pas s'ils se connaissaient...

— Moi, je crois que si, l'interrompt Lespoir, avant de lui parler du CD de Léo Ferré chez Anita.

Sainte-Gemme. Au jugé, trois cents habitants. Sa petite mairie, son église romane, son petit moulin, son monument aux morts et ses croix, partout.

Le GPS les arrête sur la place de l'église. Au-delà, il semble perdu. Lespoir prend au hasard la direction du sud. La liaison satellite se coupe.

Demi-tour quand ils repassent devant la mairie aux larges baies vitrées, cherchant une âme qui vive. Un promeneur, un petit vieux sur un banc, une mamie à la fenêtre.

*Putain, ils sont dans les champs ou quoi ? Ou tous enterrés ?*

Il n'en revient pas à quel point les autochtones peuvent être casaniers.

— Et si vous demandiez à la gendarmerie ?

Lespoir la regarde comme si elle avait dit une énormité. Finalement, il repère l'unique troquet du village. Trois tables. La télé affiche les rapports du quinté. Quatre papis jouent à *la coinche* en silence. Lespoir a poussé la porte en trombe, comme s'il avait le feu aux trousses, mais c'est à peine si l'un d'eux a bougé la tête. Il décline nom et grade. Explique sa recherche. Un chauve qui doit être le patron répond en le fixant dans le miroir du bar. Il lui indique un chemin, à la sortie du village.

— Dans ce département, il y a vraiment des châteaux partout, observe Carine en désignant un manoir dont les tourelles semblent luire d'or au soleil, puis un panneau indiquant « château de la Prolière ».

— Vous êtes d'ici ?

— Non, de la Beauce. Un pays plus plat qu'une limande. Écrasé de vent, de soleil, caressé par la pluie. Ici, j'aime les reliefs du Boischaud, les forêts sombres de George Sand. Les sentiers de randonnée le dimanche matin. La diversité des paysages. La Champagne berrichonne me rappelle la Beauce, mon pays sans relief qui pousse l'imagination à s'accrocher à ce qu'elle trouve, le plus petit détail. On construit une histoire avec peu...

Il est étonné d'entendre ça. Peut-être qu'il n'a pas su regarder le Berry, alors. Il veut lui demander ce qu'elle en pense, mais elle est plus rapide.

— C'est là.

Lespoir embarque la Mégane dans une marche arrière rapide. La route est déserte. Il bifurque sur sa gauche, monte sur un sentier à peine goudronné sur une dizaine de mètres.

« Rue des champs de vigne ».

La lisière d'un vignoble, totalement à l'abandon.

Une ferme. Ou ce qu'il en reste. Il y a des parties à retaper. Ils mettent pied à terre. Carine danse dans ses espadrilles. Elle arrive la première devant la bâtisse principale.

Accolé à la fenêtre la plus proche de la porte, un panneau « Vendu ». Le nom d'une agence immobilière. À Buzançais.

— Ce n'est pas très loin, précise Carine.

Il est presque 17h. Le GPS a retrouvé le satellite et l'adresse de l'agence répond à la requête. Ils arrivent à destination, dix minutes plus tard. L'agence est fermée. Pas de numéro de portable. Lespoir tente le fixe. Il entend la sonnerie derrière une porte vitrée, à double battant. Répondeur. Il laisse un message.

Il contacte Clémentine, lui donne les références de l'agence.

Il faudra sans doute attendre lundi...

— Lundi ! enrage Lespoir.

— Ça nous laisse le temps...

— De quoi ?

— De prendre un bain.

Carine a posé sa main sur sa cuisse. Comme par réflexe, il la recouvre de la sienne. Lespoir a enlevé son alliance ce matin.

— Il faut que je vous dise... ça me fait du bien que vous m'associiez à votre enquête, murmure Carine, en accentuant la pression de sa main sur sa cuisse.

Son portable sonne. La voix chaude de Clémentine lui donne une bouffée de chaleur, comme un gamin pris en faute. Il est attendu au commissariat : il y a du nouveau au sujet de Gari.

Il la dépose devant chez elle. Carine effleure sa bouche du bout des lèvres, lui laissant un goût de revenez-y.

— Je suis libre ce soir, Yann...

Il la suit du regard. Elle hésite entre le pas de danse et quelque chose de retenu, comme si la fluidité de sa démarche subissait le contrecoup des événements. Elle se retourne vers lui avant de glisser sa clé dans la serrure de la porte d'entrée de son immeuble. Lespoir a déjà disparu.

Il retrouve Dumas et Bonnenfant autour du bureau de la stagiaire. Et comprend à son regard vif qu'il ne sera pas déçu des informations à venir.

— Je ne sais pas si vous avez eu mon message. Votre Gari est loin d'être inconnu de nos services...

— On l'a coffré pour des tags ?

— Ah non, pas du tout... Vous êtes glacial, là...

Bonnenfant rigole. Il a carrément déplacé son fauteuil à côté du sien, et il est penché vers elle. Même pas l'espace d'une main les sépare. Lespoir a envie de lui balancer qu'il y a deux postes de travail. C'est sans doute ce que son visage exprime, car celui de son adjoint se contracte et il secoue la tête, l'air de dire *si on ne peut même plus plaisanter, ici...*

— Gari Ravier a été interpellé en 2010 dans une histoire de cambriolage. Un immeuble au centre-ville. Et devinez qui a été pris dans la même nasse ?

— C'est là que ça devient intéressant..., poursuit Bonnenfant.

— Ratureau ?

— Tout juste.

Gari Ravier a été relâché comme les autres, trois types de son âge, dont Ratureau, pour un vice de procédure. Clémentine attend un complément d'infos du Parquet. Lespoir est convaincu que l'ancien élève du collège Colbert a pour le moins un pied-à-terre dans l'agglomération de Châteauroux. Il faut trouver cette adresse. Et comment a-t-il rencontré Anita Demaison ? C'est lui le géniteur du fœtus ? Il faudra faire des prélèvements également. De Gari, on n'a pas l'ADN, seulement des empreintes.

Là aussi, il faudra sans doute patienter jusqu'à lundi.

— Toujours lundi...

Lespoir s'est affaissé derrière son bureau. Bonnenfant a regagné le sien, au grand soulagement de son chef, mais il ne quitte pas pour autant Dumas des yeux.

— Des nouvelles des informaticiens du SRITT ?

— Ils ne peuvent pas établir avec certitude si les photos ont été entrées dans l'ordinateur portable de Lanson à son insu, dit Clémentine. Mais ils ne l'excluent pas.

— On peut truquer l'heure d'entrée de fichiers informatiques ?

— Je vais les interroger...

— Je pense que c'est possible, pour ma part..., confie Bonnenfant.

L'adjoint sourit béatement. Même à distance, le jeu avec Dumas continue.

— Et le message d'accusation, ils en disent quoi ? reprend Lespoir.

— Quelqu'un a eu le code d'accès à son compte... mais ils ne peuvent que corroborer l'heure où le message a été entré sur son « mur ». Il a bien été tapé le jour J..., répond Dumas. Par contre, j'ai eu un retour de Facebook. Ils m'ont déverrouillé l'accès au compte d'Anita. Et il y a quelque chose de très intéressant...

Bonnenfant hoche le menton sur chacune de ses paroles.

— Un mystérieux « Léo » est entré en contact avec elle au début de l'année...

— Au début de l'année ? C'est là qu'un changement a été noté par son amie Joëlle, non ?

— Ah, le changement est d'une évidence plus que limpide. Le fameux Léo lui a révélé les secrets de sa filiation... Ou plutôt distillé, devrait-on dire...

— En clair, ça veut dire quoi ?

— Le feuilleton a duré trois mois... « Léo » a mis patiemment Anita Demaison sur la piste de son géniteur. Il lui a donnée des infos toutes les semaines à peu près.

— Et Anita a mordu à l'hameçon..., commente Lespoir.

— Bien plus que vous ne le croyez, commandant... Quand on la lit, on comprend qu'elle est heureuse d'être la fille de quelqu'un d'autre... Et ça explique les articles trouvés dans son tiroir.

— Bon sang !

— Les derniers échanges révèlent qu'Anita Demaison ne rêvait que d'une chose : se faire connaître de son vrai père. Le rencontrer. Et « Léo » l'encourageait dans ce sens... J'ai aussitôt envoyé une nouvelle réquisition à Facebook pour qu'ils nous livrent l'identité de Léo. Car sa page Facebook est vide de toute information.

Clémentine Dumas et Pierre Bonnenfant sont repartis ensemble. Lespoir a détourné la tête quand ils lui ont dit « bonne soirée ». *Comme si ma soirée pouvait être bonne...*

Il a envie de Clémentine, il a envie de Carine, comme on se raccroche à n'importe quoi alors que

l'on chute.

*Tu n'as même pas eu le courage de lui dire à Carine...*

*...que tu es marié et que ta femme te trompe depuis six mois avec un fugitif...*

*Elle t'attend ce soir, Carine...*

Ou alors c'est seulement un jeu pour elle, pour supporter la situation. Il aurait dû lui avouer qu'elle n'était qu'un palliatif, que faire l'amour avec elle serait comme appliquer de l'eau sur une plaie purulente.

La pièce est vide de leur présence, aux tourtereaux qu'il aurait préféré avoir ailleurs qu'en face de lui une partie de la journée, dans son bureau. Comme si la vision éclatante de leur complicité ajoutait encore à sa déprime. Mais là, ce silence...

Se retrouver en face de lui-même, comme un miroir qui lui renvoie son état de délabrement.

L'enquête s'embrouille. Chaque information ajoute un fil de plus à une pelote qui devient inextricable. L'impression qu'à chaque fil tiré, un autre se rajoute. Il se prend la tête entre les deux mains, puis ses doigts se mettent à masser ses tempes. Il ferme les yeux un instant, puis les rouvre. Les dossiers s'étalent sur sa table. Le rapport de Dumas, celui de Bonenfant dessous.

Il tire le dossier de celui-ci sur le dessus de la pile et une feuille A4 vierge, sur papier glacé, se découvre. C'est l'agrandissement de la photo du suspect repéré par l'une des caméras de vidéosurveillance de l'hôpital.

Il saisit alors le rapport de Dumas, dans l'autre chemise, et fait glisser une à une toutes les pages sur la table. Il y a deux photos prises lors du coup de filet de l'an dernier, le cambriolage d'un immeuble au centre-ville. Sur chaque photo, un portrait. Gregory Ratureau figurait sur la première. Gari Rapier sur la seconde.

Il les compare à la photo floue tirée de la vidéosurveillance de l'hôpital. La photo de Gari correspond bien au portrait qu'en a fait Clémentine : malingre, la peau foncée, les traits fins d'un Indien. Mais le suspect de l'hôpital est plus costaud, plus grand aussi sans doute. Il approche le portrait de Ratureau. *Des chances que ce soit lui...*

Il n'est pas plus avancé : Ratureau est recherché et se cache sans doute quelque part dans son fief. Avec Gari ?

*Où es-tu, le tagueur ?*

Une cavalcade dans le couloir.

Bertin, l'homme à tout faire de Kieffer, ouvre la porte avec une telle violence que Lespoir décolle de son siège sur lequel il s'était avachi.

— Lanson a été repéré !

Il est presque 20h. Un témoin a aperçu Stéphane Lanson sur le parking devant son studio.  
 — ...et le premier qui informe la commissaire Declercq, je lui arrange le portrait ! tonne Kieffer.  
 Trois véhicules démarrent en trombe. La Mégane de Lespoir ferme le convoi.

\*

Le détail.

Il l'a ruminé depuis deux jours et deux nuits. Avant de prendre la décision de s'évader.

Lanson en est certain : Anita a été surprise sur le balcon. Elle s'est retournée brusquement parce que quelqu'un était entré dans le studio.

Quelqu'un qui avait la clé !

— Tout va bien pour vous, Brémond ?

Le concierge de l'immeuble Les Mimosas n'a pas le temps de remonter son pantalon baissé au niveau de ses genoux et de cacher son sexe qui s'échappe d'entre ses doigts. Une poigne puissante agrippe son cou et, malgré son quintal, le bascule en arrière avec sa chaise. Son appartement se renverse. Son pied bute au passage contre la table devant lui, faisant vaciller l'écran de l'ordinateur et les images d'un petit corps tout blanc qui hurle, agité de soubresauts comme s'il recevait des décharges électriques. Sa tête cogne le sol. Des étoiles explosent dans ses pupilles. Des coups sourds éclatent dans sa poitrine.

— C'est ça qui te botte, Brémond ? Les petites filles que l'on sodomise ? C'est toi qui as mis les photos d'Anita sur mon ordinateur, crevure ?

Le syndic a reconnu la voix de l'homme qui le maintient dans l'étau de ses mains.

— Je te garantis que tu vas parler, Brémond. Ce que les Américains font à Guantanamo, ce sera rien à côté de ce que tu vas endurer...

Lanson a resserré sa prise. Il étrangle lentement le concierge tout en pressant sa nuque. Juste ce qu'il faut. Brémond bat des mains, des jambes. Et plus il se débat, plus la prise l'étouffe. Sa respiration arrache des sifflements à sa gorge. Il tente de se relever en pliant les jambes. Un coup de genou percute son foie. Le concierge pousse un cri de douleur, étouffé par la main de Lanson.

— Ça peut durer longtemps, Brémond... très longtemps et je te garantis que tu vas apprécier chaque seconde de ce traitement...

Les yeux du concierge se brouillent. L'enfant qu'un homme masqué viole sur l'écran devient une ombre qui piaille.

Lanson lui attrape les couilles. La douleur est telle que Brémond a la sensation qu'on lui déchire le bas ventre. Une odeur emplit la pièce. Un mélange de fèces et de pisse se répand sous son ventre gras, tordu de convulsions.

Brémond se chie dessus.

Brémond supplie.

Et Brémond parle.

Un mystérieux contact menaçait de le dénoncer pour son vice. En échange de son silence, il n'avait qu'une chose à faire, facile. Lui procurer un jeu des clés du studio du commandant Lanson. Bien sûr, il avait protesté, envisageant même de détruire son disque dur mais l'autre avait les preuves

en main. Des actes d'achat. L'autre devait être en lien avec son pourvoyeur de photos et de vidéos à caractère pédophile.

— Cette demande, c'était quand ?

— Vers le mois de mars.

Début avril, Brémond remettait le jeu de clés que son mystérieux interlocuteur réclamait.

— Où et comment tu lui as remis ?

— Je l'ai déposé sous un pot de fleurs, dans le parc. Et c'est la grosse fille, celle qui est tombée de votre studio, qui est venue la récupérer.

— La fille du député ? Elle est dans le coup ?

— Je ne savais pas que c'était la fille du député. Si j'avais su...

— C'est qui ton contact ? Son nom ?

— GREG. C'est tout ce que je sais.

— La fille, tu l'avais déjà vue avant qu'elle récupère la clé ?

— Non...

— Et tu étais où quand elle est tombée ?

— J'étais dans le studio. Il m'a téléphoné juste avant la chute. Je devais monter d'urgence.

— Pour quoi faire ?

— Il m'a dit de récupérer un papier posé sur la table devant votre ordinateur. J'y suis allé. La porte n'était pas fermée à clé.

— Et après ?

— Il y avait un papier sur la table. Une page blanche avec un message « Vous le reconnaissez, le salaud ? ». Un stylo noir était posé dessus.

— Et c'est tout ?

Lanson accentue sa prise, y met tout son poids. Brémond commence à étouffer.

— Je vais te crever, fumier. D'une manière ou d'une autre. Tu sais ce qu'on leur fait aux salauds de ton espèce au Craquelin ? On t'entendra hurler, pire que ces gosses que tu mates...

Il relâche sa prise, l'autre bave entre ses doigts. Lanson lui laisse le temps de trois inspirations avant de lui planter un pouce dans son œil droit. Une pression et le concierge hurle dans le poing de Lanson. Il rajuste l'étau autour de son cou et sa nuque. Juste de quoi laisser passer un filet de voix...

— Tu es monté pour récupérer une feuille avec seulement ce message et pas même un nom ? Tu te fiches de moi ?

La joue de Lanson contre la sienne, son haleine, sa respiration tranquille, régulière. Et son regard implacable. Déterminé. Sans animosité. C'est ça le pire...

— J'ai aussi débranché l'installation...

— Quelle installation ?

— Une mini-caméra et un modem.

— Quoi ? Tu as trouvé ça où ?

— C'était couplé avec votre ordinateur portable.

— Qui l'a installé ?

— J'en sais rien, je vous jure. J'ai suivi les instructions, c'est tout.

— Pourquoi cette installation ? Pour quoi faire ?

— J'en sais rien moi...

— D'après toi...

— Sûrement pour vous espionner... Un truc comme ça...

Lanson n'en croit pas ses oreilles. *Ce mec ne peut pas avoir inventé ça...*

— Elle était où la fille quand tu es entré dans mon studio ?

— Sur le balcon. C'est à ce moment-là que je l'ai vue. Elle avait tiré la porte-fenêtre derrière elle. Je n'ai pas compris tout de suite que c'est après elle qu'on criait.

Lanson se projette la scène. Comme il l'avait fait des dizaines de fois durant sa détention. Mais vu sous cet angle, cela changeait tout.

— Et après ?

— On s'est regardés une seconde. Je suis redescendu à toute vitesse chez moi, en tremblant. Je ne tenais même plus debout. Quand j'ai entendu vos cris, j'ai compris qu'elle avait sauté. Mais c'est pas ma faute, j'y suis pour rien.

— Peut-être qu'elle n'aurait pas sauté. Ça s'appelle un homicide involontaire, Brémond. Ça, en plus de tes activités pédophiles...

Un son coupe net l'interrogatoire.

Une sirène. Une patrouille de police !

Lanson se remet debout, son pied sur la gorge du concierge. Il s'avance vers la fenêtre, dont les volets sont ajourés.

La voiture de patrouille ralentit en montant sur le parking de la résidence. Deux agents à l'intérieur. Ils ne regardent pas dans sa direction. Ne semblent pas téléphoner ou communiquer non plus. Ni décider à sortir. Forcément des hommes à Didier. Sans doute les connaît-il mais il ne peut les identifier à cette distance.

Lanson comprend. *Ils sont là pour m'avertir !*

Son pied écrase le plexus de Brémond.

— À partir de maintenant, tu es en sursis, pourriture ! On va te surveiller. Tu vas contacter GREG et tu vas lui dire que je veux le rencontrer. Sinon, tu es mort, Brémond !

Lanson disparaît par la porte de derrière. Un cousin l'attend en bas sur sa moto. Quand ils démarrent, la voiture de police a disparu tandis que le bruit de plusieurs sirènes s'amplifie.

La moto traverse l'avenue et file vers le pont qui donne sur le mail Saint-Gildas.

Kieffer et Lespoir arrivent sur les lieux sept minutes plus tard. Trois véhicules cernent le parking et bloquent l'avenue et la promenade qui longe l'Indre. Lespoir sort de la seconde voiture, l'arme à la main. Kieffer galope vers le hall, Bertin sur ses basques. Une dame âgée, aussi frisée que son caniche en laisse, en sort et les apostrophe sur l'attitude d'une précédente patrouille qui s'est contentée de faire le tour du parking.

— Ah, ils veulent jouer avec moi ! crie Kieffer. Demain matin, je veux tous les cadres dans la salle de réunion. On va mettre les choses au point.

— Avant ou après la réunion chez le juge ? ose son adjoint.

— Vous me cherchez, Bertin ?

Il ne répond pas.

— Et il est où Lespoir ?

— Il a fait le tour du bâtiment par derrière, me semble-t-il...

Elle patiente, à côté de la portière. Cinq minutes... Toujours rien.

*Il fiche quoi, Lespoir ?*

Lespoir s'est faufilé entre les jardins privés et la promenade. L'ouverture de l'escalier de secours. Anita est passée par là mercredi après-midi. Le technicien de la scientifique avait trouvé ses empreintes sur la serrure qui ne fermait pas. La poignée n'a pas été réparée depuis.

Il fait demi-tour pour remonter la promenade. Quelqu'un qui passe par là a peut-être vu quelque chose, ou surpris Lanson. Mais il n'y a qu'une adolescente, à la démarche bizarre, drapée dans une sorte de robe à fleurs qui lui tombe jusqu'aux chevilles, et qui se dirige vers le pont. Elle marche si vite qu'elle est rapidement hors de sa vue. Lespoir n'insiste pas et revient à la porte de secours.

Il l'ouvre et, dans la pénombre du rez-de-chaussée, traverse un couloir, en silence, l'oreille dressée, à l'affût du moindre bruit suspect. Sur la dernière porte, il remarque un nom : Bernard Brémond. Le syndic qui fait aussi office de concierge.

Lespoir n'entend aucun bruit et sonne. Rien ne bouge. Mais il y a une odeur désagréable. Il sonne une nouvelle fois. Rien. Il s'apprête à frapper du poing, plus pour calmer ses nerfs que pour autre chose, quand une ombre se glisse dans son dos.

— Vous êtes le policier ?

Une petite voix timide, craintive, dans un corps de femme juste revêtu d'une sorte de déshabillé vapoureux, recouvert négligemment d'un châle de maille grossière.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis madame Macquart. Vous m'avez interrogée mercredi soir.

Lespoir ne l'a jamais vue. La soixantaine décharnée, un visage tout en creux, des yeux profonds et scrutateurs, une mâchoire légèrement déchaussée qui tremble dans le même mouvement que ses lèvres sèches. Elle passe nerveusement sa langue toutes les trois secondes pour les humecter.

— Vous avez dû rencontrer mon adjoint...

Elle pose sa main sur son épaule, comme s'il fallait qu'elle trouve un appui pour ne pas s'effondrer.

— J'aurais dû le dire avant...

— Dire quoi ?

— J'ai des choses à vous montrer... Ah, c'est terrible ce qui est arrivé au commandant Lanson... Comment un homme comme lui, aussi ... aussi...

Le mot ne veut pas sortir. Elle s'essouffle à chaque tentative comme si c'était Lanson qu'elle avait en face d'elle. Ils sont montés d'un étage et Lespoir la suit jusqu'à l'appartement au fond du couloir. Il s'arrête net à l'entrée tellement ça embaume.

— Ah, ne faites pas attention, je viens de pulvériser. Je n'aime pas les mauvaises odeurs.

— Bon, vous voulez me montrer quoi ?

Il se fait agressif, impatient.

— C'est là... regardez.

Une table, de petits pots de fleurs. Il y en a partout dans l'appartement, trois chats aussi, qui jouent dans le salon entre les plantes. Et le balcon est une serre à ciel ouvert. Lespoir a envie de gerber.

— Vous n'avez pas un Coca ?

— Une tisane au fenouil, ça vous irait ?

Il lui assure qu'un verre d'eau fera l'affaire. Lespoir ne voit toujours pas où elle va en venir jusqu'à ce que son châle tombe et que le déshabillé vaporeux se révèle transparent en pleine lumière. Lespoir a du mal à déglutir en observant sa maigreur et la découpe disgracieuse de ses côtes.

*Elle est dingue, celle-là !* se dit-il en s'apprêtant à déguerpir.

— C'est là, sous le pot !

Elle en sort une enveloppe cartonnée de format A3, l'ouvre et en déverse le contenu sur la table.

Des photos 24x36.

Prises de loin.

Les dates indiquent les derniers mois de l'année 2011. Un début de nausée jaillit dans la gorge de Lespoir, comme un jet de bile qui lui donnerait des aigreurs d'estomac.

Elle continue à les étaler, dans l'ordre des prises de vue, en faisant de petits tas, mois par mois.

— Ah oui, les premières, je les avais prises de trop loin, mais après, j'ai acheté du matériel pour zoomer.

Elle désigne les photos suivantes. On y voit un seul et même sujet.

Lanson, marchant seul dans le parking, ou dans l'allée.

Lanson garant sa moto.

Lanson retirant son casque.

Lanson roulant des mécaniques.

Lespoir comprend qu'elle guette chacune de ses allers et venues.

— Et alors ?

Elle le regarde, interloquée, décontenancée par sa question. Comme s'il ne voyait pas l'évidence, le nez au milieu de la figure. Le policier n'a pas la tête à plaisanter, alors elle se replonge dans les photos, les effleurant une à une à la manière d'une joueuse de poker.

— Ben, elles n'y sont pas toutes alors ?

Elle reprend l'enveloppe, la repose en secouant la tête, fouille sous un autre pot.

— Ah, il y en a une autre, là !

Le contenu de la seconde enveloppe se déverse sur la table. D'une main leste, elle déploie les photos en éventail.

Lespoir est en train de se décomposer. Il a envie de courir à la fenêtre pour vomir, mais il demeure immobile, tétanisé comme un gamin qui attend en tremblant le verdict du tribunal.

Sur la première photo, une femme se dissimule dans son manteau d'hiver, la tête penchée, comme si elle ne voulait pas montrer son visage.

Sur les photos suivantes aussi.

Il reconnaît ses jupes, ses bottes noires, ses cuisses appétissantes.

Au printemps, son manteau plus léger, ses cheveux plus ourlés, ses robes qui s'ouvrent sur le côté. Sur l'une, il discerne même la frange d'un bas fumé.

Sur les suivantes, des robes plus légères, plus volantes, des jupes plus courtes. Son cul moulé par un pantalon qui la rend encore plus désirable.

Lespoir encaisse le choc des images. Il relève aussi les dates des photos dans l'ordre chronologique.

*Décembre, janvier, février.*

Il est incapable de bouger, d'articuler, même de penser.

À la photo suivante, son hôtesse s'exclame :

— Ah, sur celle-là, on voit bien... Regardez ça ! Ils s'embrassent devant sa voiture qu'elle a garée de l'autre côté de la rue. Mais pas assez loin pour échapper à mon téléobjectif.

La jeune femme a enfoui sa tête dans le cou de Lanson, le regard éperdu, les yeux brillants de larmes.

*Isa.*

— Je suis tellement désolée. J'aurais dû bien sûr vous les montrer avant... Je m'en veux. Ce n'est pas trop tard, j'espère. Vous allez l'arrêter elle aussi, j'espère...

Elle se tourne vivement vers lui, l'agrippe pour le supplier.

— C'est sa complice, j'en suis sûr. Croyez-moi ! Ah, si vous saviez comme je l'ai entendue crier, même que la voisine est allée voir le concierge, vous savez, M. Brémond...

Lespoir ne ressent plus rien. Atomisé. Le sang s'est retiré de son corps, de ses mains et de ses doigts, sinon il aurait été capable de l'étrangler pour ne plus subir l'assaut de sa voix chevrotante.

— *Je suis à toi, je suis à toi !* Voilà ce qu'elle criait.

Et son hôtesse hurle dans la même transe, comme si, en se souvenant des scènes qu'elle avait dû surprendre l'oreille collée contre la porte des amants, elle revivait la scène. Comme si c'était Lanson qui la prenait, elle.

— Ah, je voulais vous en montrer une autre, encore...

Lespoir n'a pas le temps de formuler une protestation. Sa langue est si sèche qu'il ne sort plus un mot de sa bouche. Même pas lorsqu'elle trouve la photo et la lui tend, sous les yeux.

L'image montre une femme.

Une autre femme.

— Elle est venue chez lui aussi, celle-là...

Il regarde la date : c'est au mois d'avril dernier.

Sur la photo, la jeune femme a la tête penchée sur le côté, comme si le rendez-vous l'avait rendue triste. On discerne son visage de trois quarts, sa chevelure d'un blond vénitien caresse son épaule opposée.

Quand le cerveau de Lespoir parvient à digérer l'information, il se rattrape à la table.

Il vient de reconnaître la commissaire stagiaire Clémentine Dumas !

Sur le parking de l'immeuble d'en face, deux véhicules de police sont repartis en trombe. Gari regarde par la fente, sous le volet de la fenêtre. Il a poussé un soupir de soulagement en retirant sa robe. Reste encore une voiture banalisée, avec son gyrophare muet sur le toit.

Il suppose que c'est celle du flic fatigué et nerveux, qu'il a croisé, revolver à la main, il y a un peu plus d'une demi-heure sur la promenade. Son sang s'est glacé. Il a hâté le pas, incapable de maîtriser sa surprise. Ses pieds lui font mal et il s'est maudit d'avoir choisi ces sandalettes qui font très fille et qui l'empêchent surtout de marcher plus vite.

Il reste un moment à guetter. Car ce n'est pas tant les flics qui l'inquiètent qu'une éventuelle filature organisée par Gregory Ratureau. Mais il ne voit aucun visage nouveau, les rares piétons sur le parking d'en face ou sur le trottoir devant son lieu de résidence habitent les immeubles alentour et se contentent du trajet de leur voiture à leur domicile. Il sait que Ratureau fait surveiller l'appartement de sa tante. Ils se relaient par équipe de trois ou quatre, à l'entrée et, derrière, à la sortie de secours. Gari a été pris en tenaille, mais il est plus malin qu'eux. La djellaba, ça marche à tous les coups. Il l'a gardée dans le sac à dos d'Anita, qui a, semble-t-il, emprunté la seconde qu'il avait. Et quand il a descendu l'escalier ainsi vêtu, le gamin en faction a poussé un soupir las en tirant sur son joint.

Il doit être prudent. L'étau se resserre. Il est en train de quitter la fenêtre quand il le voit arriver.  
*Le flic !*

Il avance sur le sentier, peinant à mettre un pied devant l'autre comme un ivrogne qui tenterait de suivre une ligne droite avec un fardeau sur les épaules.

*Mauvais karma. Il est venu chercher quoi en face ? Encore quelques secrets cachés aux Mimosas ?*

Le policier tient une enveloppe à la main, ouvre la portière et la jette à l'arrière du véhicule. Puis il s'appuie un moment contre la carrosserie, côté conducteur. Il finit par y monter, sûrement pas en état de conduire, mais ce n'est pas son problème à Gari, juste une réflexion, comme ça.

Bon, il a encore un truc à faire, avant d'abandonner cet appartement. Il a rempli sa mission, la condition de Ratureau pour récupérer son passeport, mais bien entendu l'autre n'est pas pressé de le lui rendre. Il l'a cherché tout l'après-midi dans Saint-Jean, il connaît quelques-unes de ses caches, mais quand il a osé demander, tous se sont tus. Même ses anciens amis de la cambriole.

Gari est devenu un paria. Le silence des troupes en est la preuve.

*Tu es parti, tu nous as lâchés, l'acrobate. Voilà ce qu'ils pensent.*

Et c'est bien comme ça qu'on le voit désormais, Gari. Il est celui qui a quitté la bande et qui est juste revenu vers eux pour retrouver ce qu'ils ont volé. Il sait pertinemment, Gregory, que Susan est sa tante.

Demain, il récupèrera son passeport.

Il a oublié les cahiers d'Anita et l'enveloppe dans l'appartement de sa tante, et ça peut constituer une preuve fâcheuse contre lui. Il en profitera aussi pour récupérer les médicaments qui lui font défaut.

*S'ils sont là-bas... Ou peut-être que je les ai oubliés dans ma cabane ?*

Il est convaincu que le manque lui joue des tours, qu'il a des effets sur sa mémoire. Son cerveau semble disjoncter par moment, comme s'il avait des trous noirs, des instants où il n'arrive plus à

formuler une pensée cohérente.

*La maladie gagne du terrain.*

Il n'a plus de temps à perdre. Il doit partir. Rapidement.

Il doit mourir là-bas chez lui. En Inde.

Parce que c'est son karma.

\*

Lespoir gare sa Mégane à cheval sur le trottoir, à la place laissée vide par Isabelle.

Sans doute, il aurait pu appeler Carine. Il aurait partagé la nuit avec elle, goûté sa peau et son sexe, la douceur de ses lèvres, juste pour oublier tout ce qu'il vient de voir et d'entendre. Les photos d'Isabelle prises par la folle, les cris qu'elle a poussés pour l'imiter. Avec lui, elle ne criait pas sa femme, à peine un soupir, sans doute forcé. Il doit empêcher son cerveau d'extrapoler, de revisiter le passé à l'aune d'une réalité cuisante. Sa coquetterie, les vêtements qu'elle a achetés, les robes et jupes sexy, elle lui avait même montré une pièce de lingerie, elle avait aussi défilé avec ses cuissardes et Lespoir l'avait prise par derrière sur le tapis de la chambre à coucher, tellement ça l'avait excité.

*Mais ce n'était pas pour toi, connard ! C'était pour l'autre ! Le mâle supérieur.*

*Tu n'as servi que de test. Tout est pour l'autre.*

*Et tout ça depuis le mois de novembre.*

*Et toi, comme un con, abruti par les révisions, tu n'as rien vu, rien entendu, rien remarqué.*

Il est 21h et, à travers ce qu'il perçoit en regardant vers la fenêtre de l'étage, la chambre de François est fouettée de lumières vives. Son fils doit s'exercer à un nouveau wargame ou un jeu de rôle sanglant. Sa chambre est fermée à clé.

— C'est moi. Ouvre !

Une explosion puis, le tac-à-tac caractéristique d'une kalachnikov lui répondent. Lespoir abat son poing contre la porte. Deux coups. À l'intérieur, le tac-à-tac continue. Encore deux coups de poings, plus lourds. Il crie : « François, ouvre-moi ! Il faut que je te parle ! ».

Pas de réponse. Un silence. Le bruit d'une nouvelle explosion amplifiée par les enceintes Cabasse raccordées à son unité centrale. Son fils a poussé le volume. Lespoir dégaine son arme.

— Putain, tu vas ouvrir ou je fais sauter la serrure !

Ça s'ouvre dix secondes plus tard. Derrière le battant, ce n'est pas François, mais un gamin tout maigre et tout frisé que Lespoir aperçoit certains matins à l'arrière de la navette scolaire de l'institution.

— Je suis Jules, bonsoir monsieur... Inutile de vous énerver, on ne vous avait pas entendus.

Son fils apparaîtrait, ahuri.

— Qu'est-ce qui t'arrive, connard ? On n'a plus le droit de jouer maintenant ?

Et sans attendre une réaction, il lui claque la porte au nez.

## 14. Dimanche 9 juin 2012

Ce matin, il ne se sent pas bien.

Le goût du whisky de la veille persiste dans sa bouche.

Hier soir, il a commencé la bouteille dans son bureau, au grenier. Sur la table, les feuilles blanches à grands carreaux se chamaillent avec les Annales qu'il a téléchargées et imprimées sur du papier vierge. La bataille se poursuit par terre, sur près de la moitié du petit réduit. Il reprend une gorgée au goulot et se met à déchirer le fruit de huit mois de travail.

*Huit mois ! Depuis tout ce temps, elle me trompe...*

Il a presque tout détruit. Sauf ses notes sur l'affaire en cours. Il lui reste encore la moitié de la bouteille. Son bureau est vide, dévasté. Il n'aura plus à se soucier des révisions.

Une main tord ses intestins et secoue son estomac comme un punching-ball. Un haut-le-cœur le projette à genoux sur le matelas et il se plie en deux pour vomir.

Son portable se met à sonner, un bruit strident entre les hoquets qui lui font cracher sa bile. Il n'a rien pu avaler hier soir.

Une poigne invisible continue de serrer son estomac. Il a maculé le tapis préféré d'Isa. Un souvenir de famille, fabriqué à la main avec de la laine de mouton dans la casbah d'Alger. Il éructe, crache et finit par rugir, à genoux au-dessus du vomi qui parsème d'îlots nauséabonds la pièce artisanale.

Il s'assied sur le lit, et s'essuie la bouche. Des formes les plus diverses dansent devant ses yeux. Son cœur cogne un peu partout, au point qu'il l'entend résonner dans son crâne.

Le réveil indique 9h30. Son portable affiche le numéro du commissariat. La ligne directe de son bureau. Il se baisse d'abord pour enrouler le tapis et le sort de sa chambre. Le couloir baigne de lumière et la fenêtre du fond est ouverte. Dans la cuisine, il note les restes du petit-déjeuner de François : boîte de lait concentré, crème dessert Mont-Blanc, un paquet de brioches au beurre largement entamé, deux pots de confiture fraise et myrtille... Il n'a même pas rangé la motte de beurre, plantée d'un couteau.

*Peut-être veut-il en finir avec la vie en s'empiffrant comme ça ?*

*Sa mère n'aura qu'à régler ça. C'est son rôle aussi après tout.*

Trop facile de se défiler, de rester terrée à Bourges pendant que lui essaie en vain de dialoguer avec un fils fantôme.

Lespoir ouvre le frigo. Pillé !

François l'a vidé à une vitesse insensée comme dans ses pires crises de boulimie.

*Tu vas devoir sortir de ton trou, alors... Ou tu appelleras ta mère quand tu n'auras plus rien à bouffer.*

Il claque la porte du frigo. Son estomac évacué de force lui fait encore un peu mal. Il a envie d'un autre verre de whisky, mais il n'est pas certain de ne pas le rendre aussitôt. Au moment de sortir de la cuisine, un billet sous la boîte de lait concentré l'interpelle. Un mot écrit au feutre bleu mais il ne peut le lire à l'envers. Il pose sur la table le tapis dont l'odeur devient carrément insupportable et retourne le billet.

Huit lettres lui sautent à la figure.

« SAOULARD ! ».

Lespoir chancelle. La puanteur du tapis le ramène vite à la raison. Il le reprend au creux de son

coude, sort de la cuisine et se dirige vers la chambre de François.

Il appuie sur la serrure. Fermée, bien sûr. Alors, il dépose le tapis au travers de sa porte.

*Comme ça, tu finiras bien par sortir...*

Lespoir prend une douche expresse, s'habille décontracté. Il laisse tomber le rasoir et enfile des baskets.

Quand il sort de la salle de bains, le tapis puant est toujours devant la porte de son fils.

L'ami Thiéfaine l'accompagne jusqu'au commissariat. « *113<sup>e</sup> cigarette sans dormir* ».

Dix minutes de traversée d'une ville déserte, en ce premier dimanche de juin. Il se rappelle que c'est aujourd'hui qu'on vote. Le premier tour des élections législatives. Dans la première circonscription de l'Indre, les derniers sondages connus et publiés dans la Nouvelle République donnent les deux députés sortants au coude à coude.

Chanteclerc, le maire du Blanc, le candidat de la campagne, élu de feu la 2<sup>e</sup> circonscription, laquelle, en vertu du nouveau découpage électoral, absorbe la 1<sup>ère</sup>, celle de l'agglomération de Châteauroux.

Et le titulaire du poste, Charles Demaison.

Par pudeur et suite à la tentative de suicide de sa fille mercredi dernier, la presse a arrêté de parler du drame qui agite le landerneau local. Mais Demaison, loin de se laisser abattre par le sort, a poursuivi sa campagne : sur la radio France Bleu Berry, dans la presse locale, sur le terrain, jalonnant les marchés du centre-ville, de Saint-Jean, de Saint-Christophe... Il a tenu un dernier meeting la veille au soir, durcissant encore son discours, alors que sa fille a été proprement assassinée le matin même. À droite toute !

Lespoir allume la radio sur France Bleu Berry. Où Charles Demaison s'exprime :

« Il faut lutter contre la désagrégation des valeurs, renforcer la police, empêcher les délinquants sexuels de récidiver, renforcer les peines, lutter contre la pornographie et la permissivité qui menace notre jeunesse ».

Lespoir éteint le poste.

Le discours du député le dégoûte.

*Voilà le genre de types qui utilisent invariablement toutes les circonstances à leur profit.*

*Même le décès de sa fille adoptive !*

Il n'a pourtant pas de quoi être fier, l'homme politique, cocu comme lui.

*Sans doute se targue-t-il en coulisse d'avoir élevé le fruit de l'adultère de sa femme et de l'avoir élevé envers et contre tout. Mais comment l'a-t-il élevé ?*

*Matériellement, elle ne manquait de rien, forcément. Sauf qu'elle manquait aussi d'un père. Forcément absent. La révélation sur son véritable géniteur, loin de l'avoir traumatisée, l'avait au contraire boostée. Elle perd du poids. Elle se met à porter des couleurs. Elle se fait belle pour Lanson, sans doute pour le rencontrer. Elle collectionne des coupures de presse. Elle ne vit plus que pour ça, c'est ce qu'elle écrit sur Facebook, pour rencontrer son véritable père, le héros. Pas un mot sur celui, qui l'a, soi-disant, élevée.*

Du moins, c'est ce qu'il peut supposer. Mais au fond, il n'en sait rien. C'est ce qu'il ressent.

*Et si la rencontre avec Lanson avait mal tourné ?*

*Pour quelles raisons ?*

*Pourquoi, après avoir été humiliée par la photo, faire ce choix ?*

*Ou bien ce n'est pas un choix et ce n'est pas volontaire ?*

*Pourquoi dénoncer Lanson sur Facebook ?*

Rien ne tient debout.

*Elle est enceinte. Elle l'ignorait peut-être. Et après, qu'est-ce qu'il y a de rationnel à se jeter du balcon de son géniteur et à le faire accuser, justement lui ?*

*Il y a peut-être eu un malentendu, quelque chose d'inattendu qui l'a fait basculer. Logiquement : la photo et le message.*

*Et après ?*

*Pourquoi ?*

Il n'arrive à rien. Tout s'embrouille. Après tout, il est mal placé pour donner des leçons de bonne éducation au député. Il pense à François et réveille son mal au ventre. À cet instant, il se rend compte qu'il est arrivé sur le parking du commissariat.

Clémentine Dumas penchée sur son écran.

Sa jolie tête déverse une frange de cheveux sur son épaule droite. Lespoir, sur le pas de la porte, l'observe. Le bout de son nez, la pointe de son menton, sa pose d'étudiante parfaitement concentrée.

*Qu'est-ce qu'elle a à voir avec Lanson ?*

Il se décide à entrer. Elle relève la tête tranquillement. Son regard vairon le trouble plus encore qu'au premier jour. Il ne peut croire que derrière cette candeur se cache un lien avec son ennemi juré.

*Et Jézabel qui n'a rien soupçonné... Mais elle a peut-être amené une louve dans la bergerie.*

Il fait face à un sourire qui s'élargit.

— Bonjour, chef ! Vous avez eu mon message ?

Il la regarde, interloqué. Il n'a même pas consulté sa messagerie.

— J'ai trouvé !

L'éclat de ses yeux. Il décèle une bonne surprise au bout de ce regard.

— L'agence immobilière. Je viens de les contacter. Le gérant est le cousin d'un gendarme que j'ai eu au téléphone ce matin, un adjudant de la compagnie du Blanc. Il m'a donné son portable. Il habite au-dessus de l'agence. Dix minutes plus tard, j'ai eu l'info.

Clémentine jubile. Lespoir s'abandonne un instant dans le pétillement de ses yeux, dans sa bouche si joliment découpée.

— La vente a été conclue au nom de Susan Florent, le nom d'épouse de la tante de Gari.

— Une adresse ?

— J'ai trouvé mieux que ça : elle a deux adresses. L'une dans le quartier Saint-Jean et l'autre, je vous le donne en mille...

*Ah, ce sourire...*

— ... se situe dans le carré Saint-Gildas...

Lespoir ne voit pas le rapport avec l'enquête en cours.

— Et alors ?

— C'est en face de l'immeuble Les Mimosas... d'où Anita Demaison s'est jetée...

Elle s'attendait à une autre réaction de la part de Lespoir. Elle ne lit aucun étonnement sur son visage figé.

— Quelque chose ne va pas, commandant ?

— Il n'est pas là, Pierre ?

Elle écarquille les yeux, surprise par la question. Lespoir la considère d'un air inquisiteur comme si elle avait enfermé son adjoint. Elle secoue sa jolie tête. Son regard s'assombrit. Sa mâchoire remue comme si elle ruminait pour trouver les bons mots. Finalement, elle dit dans un soupir :

— On s'est quittés à 23h. Après, je ne sais pas ce qu'il a fait, il est peut-être rentré chez lui...

Encore un soupir. Lespoir ne lâche pas. Toujours son regard braqué.

— On s'est quittés fâchés. Votre adjoint s'est montré un peu trop... pressant. Sans doute croyait-il que c'était du tout cuit...

Ses yeux ne la lâchent toujours pas.

— Cela vous va comme explication, ou il faut que je rentre dans les détails ?

Elle a élevé le ton. L'agacement rend son visage plus piquant. Lespoir est soulagé par sa réponse.

— Vous mettez mon adjoint hors service et vous me demandez si ça me convient ?

Clémentine relève l'ironie dans le ton de sa voix.

— Ça vous va bien de me charrier, commandant...

Pour sa relation avec Lanson, il verra plus tard. Après tout, il dispose d'un atout dans sa manche : il sait.

Lespoir s'imagine Bonnenfant serrant Clémentine qui le repousse.

Finalement, la matinée prend une tournure inattendue. Il se sent capable de tout. Il lui semble avoir freiné sa chute. Il s'est raccroché aux branches.

Il n'a plus rien à perdre. Tout lui est permis.

Même de débarquer chez Carine sans crier gare. Il écharpe le bord du trottoir en se garant. Son pneu gémit. Il n'a pas besoin de sonner, la porte de l'immeuble s'ouvre au moment où il fait défiler la liste des locataires sur un écran tactile. Un gamin flottant dans un short et maillot du PSG sort en le bousculant. Lorsqu'il se retourne finalement pour s'excuser, Lespoir a déjà gravi quatre marches.

Il est rapidement sur le seuil de l'appartement. Son cœur battant comme un jeu de percussions sur tous les murs de l'étage plongés dans la pénombre. Il a couru comme un gosse, comme un dératé qui ne recule devant aucune bravade.

Arrivé devant la porte, il laisse son cœur se calmer. L'effet de son sang pulsant comme un liquide en fusion lui donne le tournis. Il lui semble entendre des bruits dans les appartements voisins. Il y en a quatre à l'étage mais derrière la porte frappée du nom de Carine Magnin, le silence glisse des ombres inattendues. Ou bien c'est lui qui rêve ?

Il tend l'oreille. Sans réponse à ses questions.

Il sonne à la porte, coupant la chique à son imagination. Inutile de flipper, le boxeur encaissera une nouvelle fois. Le boxeur encaisse toujours.

Il sonne encore une fois. Fixe l'œilleton quand le jeu d'ombres reprend derrière la porte.

*Carine cache quelqu'un ?*

Lespoir délire.

Le bruit des clés dans la serrure l'électrise. Au moment où le visage de Carine apparaît, Lespoir est tendu comme un arc, la jambe droite en arrière, les abdos gonflés à bloc. Il a coincé son souffle au niveau de l'abdomen, tel un boxeur anticipant le coup suivant.

L'ouverture de la porte balaie tout.

Carine se découvre.

Lespoir découvre Carine.

Et la vision qu'elle lui offre le coupe en deux.

— Je vous manquais tellement, Yann ?

Dans le contre-jour, Carine Magnin en sortie de bain. Sa tête et son épaule gauche appuyées contre le chambranle. Une ceinture, lâchement nouée, pend au-dessus d'une cuisse délicieusement découverte.

Les yeux de Lespoir dégustent le moment, dévorent sa gorge et l'échancrure du peignoir, descendent vers son ventre blanc et plus bas encore.

— Vous avez de la chance... Je vous ai attendu cette nuit, mais je suis plutôt du matin, moi...

La pénombre l'enveloppe de mystère et de tentation. Lespoir avance vers elle, ouvre ses mains, écarte le peignoir. La ceinture tombe. Sa peau est humide. Il la pousse doucement dans la lumière du séjour. Ses mains explorent son dos, caressent ses fesses, s'aventurent sous ses cuisses. Effleurent son sexe glabre.

Au bord d'un canapé, ils chutent agrippés l'un à l'autre. Le cuir les fait rebondir. Lespoir est sur elle, et il fait mieux que se raccrocher aux branches.

Le bureau a tenté de le joindre deux fois. Il a écouté le second message : Clémentine le prévient que Jézabel est furax et le cherche partout.

Il réveille Carine qui s'est assoupie contre sa poitrine. Dix minutes plus tard, ils arrivent au carré Saint-Gildas. Pas d'autre véhicule de police en vue, ni la C4 banalisée de la commissaire Declercq. Lespoir pousse un soupir de soulagement.

Normalement, il aurait dû demander un mandat.

Normalement, il aurait dû prévenir Jézabel, ou au moins Kieffer.

Ils vérifient les noms devant chaque porte d'appartement. Au second étage, Carine désigne un nom sur une plaque. Susan Florent.

Il sonne. Silence. Un morceau de musique jaillit d'une platine à l'autre bout de l'étage. Lespoir appelle ça de la musique folklorique, mais Carine rectifie :

— C'est de la vielle. Un instrument très ancien dans le Berry...

*Comment elle peut aimer ça ?*

Il sonne une seconde fois. Ils écoutent l'écho d'un son imitant les cloches de Big Ben et c'est tout. Lespoir appuie par réflexe sur la poignée de la porte et arrête son mouvement. Il lui fait signe de reculer. Il a amené son trousseau et ses outils pour ouvrir n'importe quel verrou standard. La serrure flanche.

Puis il tire son arme de son holster et prend une profonde inspiration. Il fait semblant de compter jusqu'à trois. Elle compte avec lui. Il rigole du sérieux qui s'affiche sur son visage.

Ça lui rappelle la première fois qu'il l'a vue, tendue à l'extrême dans la salle du collège. Et les voilà ensemble, la voilà à présent avec lui, en flagrant délit de viol de procédure.

Il a sorti son gros revolver comme un gamin voulant épater sa petite copine. Il se la joue. Il fait semblant de froncer les sourcils comme si elle n'avait pas entendu le décompte. Il n'y a sûrement aucun danger, peut-être rien à l'intérieur. Il ne lui a même pas dit pourquoi il fallait pénétrer dans cet appartement.

Il s'amuse et ça lui plaît, à Carine. Depuis leur étreinte, elle n'est pas retombée de son nuage. Ce flic un peu fou lui a redonné goût à des sensations depuis longtemps oubliées. Ses baisers, ses doigts,

sa langue... Sa peau en frissonne.

Domage qu'il se soit arrêté en si bon chemin. La panne mécanique. Le stress sans doute.

*La prochaine fois, je le mettrai en forme moi-même...*

Ils entrent.

Les volets sont fermés. La pénombre détoure les meubles. Quelque chose flotte au milieu de la pièce. Comme une émanation de gaz.

— Ça sent quoi d'après vous ? On dirait de l'encens mais il y a aussi un truc plus fort...

— Sans hésitation, je dirais du cannabis...

— Et pourquoi vous n'hésitez pas ?

— J'en ai fumé...

— Décidément, vous m'étonnez aujourd'hui...

— Seulement aujourd'hui, commandant ?

Elle s'est agrippée à son épaule alors qu'il pivote sur lui-même au centre du séjour. Quand sa bouche frôle sa joue, il l'attrape par les hanches.

— On dit : « mon commandant » !

— Mon ? Vous êtes déjà à moi, si vite... ?

— Je suis un garçon facile...

Au moment où il lâche ces mots, son regard embrasse le fond de la pièce. La forme qui s'y découpe stoppe net son élan. *Bon sang, c'est quoi ça ?*

Il lâche Carine, traverse la pièce et actionne le volet en appuyant sur un interrupteur. La forme ressemble à un autel.

— On dirait un temple indien.

Des gargouilles bariolées de couleur rouge, verte et violette, grimaçantes, encadrent une sorte de boîte en fer blanc, posée sur une table basse à trois pieds.

— Et ça, c'est censé être l'autel ? dit Lespoir.

L'intérieur de la boîte est vide. Devant, on voit clairement des restes de cendre.

— C'est là-dessus qu'on fait brûler l'encens, précise Carine. Et qu'on écrase les restes de son cône de cannabis.

— Vous avez connu Woodstock ?

— J'ai même couché avec Hendrix !

Lespoir apprécie son sourire espiègle.

— On cherche quoi ?

— On est probablement chez Gari Rapier. Anita le connaissait. On cherche des indices de son passage ici.

Dans un coin du séjour, un futon encombré de livres repose sur le sol. Lespoir se baisse.

— Des livres sur l'Inde. Il n'y a que ça. Guide du Routard, Lonely Planet, Guide bleu de Hachette... Il a des envies de voyage, ce garçon. Pourvu qu'il soit encore dans le coin...

Il trouve aussi un caleçon déchiré, des chaussettes, une paire d'espadrilles. Le tout sent mauvais, mais encore moins que l'odeur enivrante de cannabis en suspension dans la pièce.

— Et de votre côté ?

Carine s'est rendue dans la chambre et la salle de bains.

— Rien pour l'instant.

D'un revers de la main, Lespoir chasse les livres du futon, tire sur la couverture, renverse le matelas. D'autres livres dessous. Et aussi un bloc-notes. Une feuille volante se détache. Elle est marquée par l'empreinte d'une écriture sur la feuille qui devait la précéder dans le bloc-notes. Il suffirait sûrement de la noircir mais Lespoir n'a rien sous la main.

— Il y a un bureau dans la chambre ? Je cherche un crayon de bois, un truc comme ça...

— Venez voir !

Carine est penchée au-dessus de la cuvette des WC.

— Il y un truc qui brille au fond.

Lespoir remonte la manche droite de sa chemise et ramène l'objet sur le tapis en mousse enroulé en fer à cheval autour de la cuvette.

— Une montre de marque Guess... Le cadeau d'Anita pour ses 13 ans. C'est ce que ses sœurs ont raconté.

— Vous croyez que c'est elle qui l'a jetée dans les toilettes ?

— Possible. Elle était nue quand elle a sauté. Juste enveloppée dans un drap. Il n'y avait rien à elle chez Lanson. Il faut continuer à fouiller.

Il allume la petite chambre qui s'éclaire de rouge. Du papier peint à carreaux, pas de poster, ni d'affiche. Aucune photo. Un lit, une chaise, un sac à dos, une tablette de chevet, un bureau. Pas d'ordinateur, mais des livres, toujours des livres. Sur l'Inde. Mais il y a aussi des magazines qui parlent de santé, un autre livre... *Tiens, tiens...*

Ça parle du chanvre, de la culture de la marijuana.

Deux autres livres de poche, froissés, écornés. La couverture du premier se détache et lui tombe des mains. « Les Nuits fauves ».

Il retourne l'autre livre. Lespoir lit « Une chance contre le Sida ? ».

— Vous avez vu ce qu'il lit Gari ?

La jeune femme s'agenouille à ses côtés.

— Non, je cherchais des effets qui auraient pu appartenir à Anita...

— Chanvre, marijuana, Sida... Drôle de lecture pour un gamin... Il a quel âge déjà ?

— 15 ans, je crois...

— En tous cas, avec la montre dans la cuvette des toilettes, on sait qu'Anita Demaison est venue ici avant de se rendre chez Lanson.

— Le téléphone dans l'entrée ! Il clignote !

Au coin du couloir, une petite table supporte un cactus et un téléphone fixe. Un bouton rouge clignote. Deux fois. Il actionne la touche du répondeur.

Une femme, sans doute sa mère, s'inquiète pour Anita qui n'est pas rentrée à la maison.

*Comment connaissait-elle ce numéro ? Pourquoi son mari n'a rien signalé ?*

Lespoir se promet de vérifier dans son carnet les notes qu'il a prises chez le député.

*Connaissait-elle le propriétaire des lieux ?*

Le second message est tout aussi bref :

« Gari, c'est ta tante. Tu as lu le journal aujourd'hui ?

Anita... elle... elle s'est jetée d'un balcon. Elle est à l'hôpital, dans le coma.

Rappelle-moi vite, mon Gari ».

Le journal.

L'article dans la Nouvelle République.

C'est vendredi qu'il a été publié.

*Sa mère appelle chez Gari, l'ami d'Anita. Ou son ennemi.*

*Gari parsème la ville de tags en signant GREG.*

*Comme le salaud qui a humilié Anita en envoyant une photo dégueulasse à ses camarades de classe. Donc Gari a trahi Anita.*

*C'est à cause de lui qu'elle s'est jetée alors ?*

*C'est lui le « salaud » ?*

Carine le rejoint.

Elle n'a rien trouvé d'autre. Elle attrape son cou et l'embrasse dans la nuque. Le mouvement fait ployer la tête de Lespoir. Il aperçoit alors un truc qui dépasse de sous la planchette qui porte le téléphone. Une paire de jumelles.

— Je vais appeler mon collègue de la police scientifique. Il trouvera sûrement les empreintes d'Anita là-dessus. Et d'autres traces de son passage.

Lespoir se tourne vers la fenêtre.

— Et en plus, de là, on voit parfaitement le parking, l'immeuble d'en face et le balcon du studio de Lanson. Je vais rappeler mes collègues pour savoir si on a les résultats de l'autopsie d'Anita. On trouvera peut-être des traces de cannabis dans son organisme...

— Elle a pu fumer pour se donner le courage de sauter, non ?

— C'est parce qu'elle a eu honte de cette photo ignoble qu'elle a sauté...

— Le commandant Lanson n'y est pour rien alors ?

Carine perçoit son trouble et n'insiste pas.

— Clémentine, des nouvelles de l'autopsie ?

Le portable à l'oreille, Lespoir arpente la pièce. Carine s'est allongée sur le futon et feuillette les livres.

— Toujours rien... Pffhh, on leur a dit que c'était urgent ? Où je suis... ? Vous direz à Madame la commissaire Declercq que je suis sur une piste... Elle n'a pas besoin d'en savoir plus pour l'instant. En attendant, passez-moi la police scientifique s'il vous plaît.

Le technicien est furax d'avoir à travailler un dimanche matin. Mais quand il comprend qu'il s'agit de l'immeuble en face des Mimosas, il écoute attentivement les consignes et note l'adresse.

Lespoir raccroche.

Son interlocuteur compose aussitôt le numéro de Didier Lanson.

La Mégane banalisée fonce vers Saint-Jean.

— Gari ou quelqu'un d'autre s'est rendu dans l'appartement depuis mercredi... ça sent trop le cannabis...

Le soleil éclaire le joli visage de Carine. Lespoir ne le quitte pas du coin de l'œil. En même temps, il réfléchit à haute voix :

— Gari était-il présent quand elle est passée mercredi ? Elle lui a sûrement tout raconté alors.

— Ou alors, elle est venue chez lui pour demander des comptes.

Lespoir fait la moue.

— Et ils auraient fumé ensemble ? Ou peut-être l'aurait-il forcée à sauter sous l'empire du cannabis ? Ça ne colle pas ! Rien ne colle !

— On n'est pas sûr que ce soit lui qui ait envoyé le message. Comme le dit Bérénice, n'importe qui peut signer GREG. Et puis, rappelez-vous comment elle a décrit Gari : un garçon pacifique, taciturne, timide et totalement hors du monde. Dans sa bulle.

— Ce ne serait donc pas lui qui a envoyé le message...

— Bérénice affirme qu'il déteste l'informatique.

— Moi, au contraire, je crois qu'on a trouvé notre GREG, dit Lespoir pour piquer un peu Carine.

Et puis, aussi parce qu'il a besoin de répondant. Quelqu'un qui l'aide à remettre de l'ordre dans ce puzzle diabolique. *Dès qu'on est sur le point de mettre une pièce à sa place, un autre coin de l'ensemble se dérobe.*

Et ce qu'il aime plus que tout, c'est quand Carine mord à l'hameçon. Avec la même ardeur qu'au lit.

— Je ne vois pas le lien avec Lanson, moi non plus, poursuit-il. Mais on a un tagueur qui signe GREG et qui crèche ici. Le message qui a bouleversé Anita est signé GREG. L'appartement est en face de l'immeuble de Lanson, et l'on voit d'ici le balcon, le parc et le chemin d'accès. Il faut que je parle à ce GREG... ou Gari. Et à la mère Demaison, par la même occasion. Cet appel n'est sûrement pas un hasard.

Lespoir fait le tour du pâté de maison.

Une habitude à Saint-Jean. Ici, on arrive en territoire miné. Et surveillé. Il est recommandé de se garer toujours une rue plus loin. Celle-ci est constituée de vieilles bâtisses branlantes, cernées de

plantes grimpantes et de lierre desséché. Des panneaux annoncent leur démolition prochaine dans le cadre du Plan national de rénovation urbaine.

Passé une antique Peugeot 504 qui fait un tintamarre à réveiller un mort. L'Espoir reconnaît Rachid au volant et sourit. Carine le prend comme une offrande pour se couler contre lui mais son portable sonne au moment où il sent des lèvres butiner son cou.

— Il semblerait que votre Gari ait été mêlé à d'autres cambriolages, dit Clémentine Dumas. Et j'ai un autre détail qui devrait vous intéresser, commandant...

— Vous me faites languir...

— J'ai regardé les rapports de l'époque. Il a été impliqué dans des cambriolages qui ont nécessité des qualités d'acrobate hors norme...

Cette fois, L'Espoir est sûr de le tenir, son tagueur.

Pas terrible, l'immeuble. Des odeurs dans la cage d'escalier, des tags « Fuck la police » qui ne sont pas signés GREG. Une grappe de jeunes sur les trois marches d'escalier qui mènent à un entresol. Ils sont six, ils fument des joints et occupent deux par deux chacune des marches.

— Vous vous poussez ou je vous dégage à coups de pied dans la gueule ? dit L'Espoir.

Le premier décolle son regard de ses pompes sans lacet. Yeux bovins, dénués d'émotion. Le garçon doit avoir 15 ans à peine, et il est shooté. Les cinq autres ne valent pas mieux, sauf celui à droite, plus haut, qui cligne des yeux comme si un serpent dansait sous son nez.

L'Espoir se chope le premier, l'attrape par le col si violemment que son polo craque, le gamin lâche son joint et tombe sur son voisin. Ils détalent en moins de cinq secondes.

— Le comité d'accueil n'était pas là pour nous. Ils surveillaient l'immeuble.

L'Espoir se précipite dans l'escalier.

— Il faut faire vite : la bande va donner l'alerte et bientôt on sera coincés ici. Ils se sont peut-être déjà attaqués à mes pneus.

Carine est en train d'inspecter les boîtes aux lettres.

— Quatrième étage, c'est là qu'elle crèche, la tante Susan !

Ils tambourinent contre sa porte. L'Espoir crie « Police ». Carine s'est ratatinée derrière lui.

La porte s'ouvre timidement jusqu'au crochet de sécurité. Le visage creusé et ridé, une dame d'une soixantaine d'années leur jette des regards incrédules en se mordant les lèvres. Ses yeux sont tellement cernés qu'elle n'a pas dû beaucoup dormir ces derniers temps.

— C'est pour Gari ? Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Il vaut mieux qu'on en discute à l'intérieur, madame...

Et comme elle hésite à les laisser entrer, L'Espoir recule et d'un geste de la main, fait avancer Carine. La présence de la jeune femme rassure Susan Florent qui décroche la chaîne de sûreté.

— Nous enquêtons sur le décès d'Anita Demaison.

— Vous ne croyez quand même pas que Gari ... ?

La frayeur lui tord la bouche, laissant apparaître des dents qui menacent de se déchausser. Elle porte une main décharnée devant son visage et l'accroche à son menton en galoche.

— Nous souhaitons simplement rencontrer Gari en qualité de témoin. Nous croyons qu'il connaissait Anita...

— Mais bien sûr, qu'il la connaissait. Ils sont très amis ! s'offusque la tante Susan.

Le séjour baigne dans la pénombre. La faible lumière soulève un voile de poussière qui flotte au-

dessus de leurs têtes quand ils s'enfoncent dans le canapé. Leur hôtesse, sur son fauteuil rustique, a l'air d'une grenouille de bénitier au confessionnal.

— Vous l'avez vu quand pour la dernière fois ?

— Il est passé hier matin. Je ne sais pas où il peut être en ce moment, ni s'il va revenir bientôt. Il va et vient, mon Gari. Comme le vent.

— Il était au courant pour Anita ?

— Non, il a appris le drame dans le journal d'hier. Il a dit qu'Anita avait laissé des choses chez lui, qu'elle avait fumées, mais comme la police stationnait devant, il croyait que c'était pour lui.

— Pourquoi il a peur de la police ?

Elle marque un temps d'arrêt en se mordant les lèvres.

— Il a... décidé de ne plus aller à l'école. Les services sociaux le recherchent.

— Et c'est tout ?

— Ben oui, mon Gari est un bon garçon, qu'est-ce que vous croyez ? C'est un poète, un artiste. Un fou de peinture !

— Il aime aussi peindre sur les murs, non ?

— Sur les murs ? Quelle idée ! Non, mais quelle idée !...

— Et vous-même, vous connaissiez Anita Demaison ?

Elle hoche la tête, ses yeux se sont embués.

— Cette pauvre fille. Je l'ai rencontrée avec sa mère à l'hôpital alors que ma sœur, la maman de Gari, se mourait. C'était au début de l'été, vers la fin juin.

Lespoir enregistre cette dernière information et se rappelle que, l'an dernier, la voix du tagueur s'est justement tue avant le 14 juillet.

— Vous connaissez donc la mère d'Anita...

— Si je la connais, ma Nathalie ? Mais très bien ! J'ai été la gouvernante des Demaison pendant des années !

Lespoir sursaute comme si un serpent électrique venait d'effleurer sa peau. Il regarde Carine, les yeux pétillants. L'impression qu'ils tiennent le bon bout.

— Vous saviez qu'Anita n'était pas la fille de Charles Demaison ?

Susan Florent écrase ses doigts entre ses mains tortueuses, et sa bouche semble mâcher ses mots avant de les lâcher.

— À l'époque, je ne le savais pas, non. Nathalie était enceinte de trois mois avant que je ne quitte le service des Demaison. J'ai toujours soupçonné qu'elle voyait quelqu'un. Son mari était tellement occupé. La politique, il n'y avait que ça qui l'intéressait.

— Pourquoi vous avez quitté le service des Demaison ?

— Ah, je n'ai rien quitté du tout, moi. C'est monsieur qui a décidé d'un coup de déménager toute la famille à Paris. Et il a mis fin à mon contrat...

— Vous croyez que Charles Demaison a su que sa femme fréquentait un autre homme ?

Silence.

Susan tord ses doigts.

On les entend craquer. Comme les mains d'un squelette.

— Je pense qu'il a appris que... Enfin... que Nathalie n'était pas enceinte de lui. Il n'était presque jamais là, et ça n'allait pas très bien entre eux. Nathalie se sentait comme une jolie

tapisserie. Délaisée...

— Vous croyez que c'est pour ça qu'il a déménagé aussi rapidement, ou pour une raison professionnelle ? dit Carine.

— Je ne sais pas, mais je crois que c'était pour son activité professionnelle. Du jour au lendemain, il m'a mise à la porte. Ça faisait quand même six ans que...

Elle renifle, cache sa bouche derrière sa main droite.

— Il m'a bien payée et m'a demandé de ne jamais rien dire sur l'état de Nathalie.

L'émotion agite ses doigts un instant. Elle se reprend en s'essuyant le coin des yeux.

— Vous êtes partie en quelle année ?

— Attendez que je réfléchisse...

Tante Susan compte sur ses doigts.

— 13 ans, donc 1999...

— L'âge d'Anita..., conclut Carine.

La psy poursuit.

— Vous avez eu des nouvelles ensuite ?

— Jamais. Jusqu'à ce que je revoie Nathalie à l'hôpital l'an dernier. Anita y était hospitalisée. Pour un petit problème cardiaque, je crois. J'étais avec Gari. Elle était si contente de me revoir. Après, elle est venue deux ou trois fois à la maison.

— La dernière fois que vous l'avez vue, c'était quand ?

— On s'est croisées par hasard dans la rue Victor Hugo au début de l'année. On a pris un café, presque une après-midi entière.

— Et ?

— Elle m'a confié qu'Anita allait mieux. Qu'elle allait rencontrer enfin son véritable père. C'est là qu'elle m'a révélé que son mari n'était pas le vrai père de sa dernière fille...

— Rien d'autre ? Réfléchissez bien. À ce stade, toutes les informations que vous pourrez nous communiquer sont importantes... Elle se sentait comment Nathalie Demaison ?

— Elle était bien. Toute guillerette même...

— Il y a eu quelque chose de nouveau dans sa vie ?

Susan Florent se penche vers Carine et chuchote :

— Je crois qu'elle espérait secrètement revoir son amant !

— Son amant de l'époque ?

— Oui, c'est ce que j'ai perçu...

*Donc, la mère d'Anita espérait revoir Lanson !*

Lespoir quitte l'appartement, porté par une puissante euphorie. Celle de toucher au but. Son esprit pétarade de multiples hypothèses. Gari, le tagueur, a l'une des clés. Et Nathalie Demaison en a une autre.

*Où est-elle en cure de sommeil ?*

*Ya-t-il un moyen de l'interroger sans passer par son mari ?*

*Le député n'est pas net et, à l'heure qu'il est, les électeurs font la queue dans les bureaux de vote. Ou bien ils sont allés à la pêche en Brenne, ou se baigner à Belle-Isle ou à Bellebouche.*

En bas de l'escalier, ça sent encore l'odeur des joints que les gamins ont fumés. Avant de sortir, Lespoir s'arrête sur le seuil. Où est passé le comité d'accueil ?

Dans quel état retrouvera-il sa voiture ?

S'il la retrouve vandalisée, ça fera du vilain avec Kieffer et Declercq.

Une idée lui vient. Il appelle Dumas.

— Je vous ai manqué, commandant ? le taquine Clémentine.

*Décidément, c'est la journée...*

*Peut-être que la roue se met à tourner et que c'est mon jour de chance.*

Il a envie de pousser son avantage...

— En effet... Vous me manquez...

— Il y a quelque chose d'autre pour votre service ?

— Vous avez du nouveau ?

— À part que tout le monde vous cherche ici et que vous la jouez toujours solo...

— Clémentine, il est temps qu'on ait une petite discussion en tête-à-tête... Dans une demi-heure. Bar de la Poste. Vous ne pouvez pas le louper, c'est l'un des seuls ouverts un dimanche matin...

— Pourquoi on ne discute pas au bureau, tout simplement ?

— Parce que je voudrais bien savoir quels sont vos liens avec Stéphane Lanson...

Elle met quelques secondes à répondre. Il pense un instant qu'elle va lui raccrocher au nez.

— En effet, on a des choses à se dire... Dans une demi-heure. J'y serai.

Elle raccroche. Lespoir réalise que son cœur bat à tout rompre.

Sa voiture est toujours à la même place, avec ses quatre roues et ses pneus intacts. Lespoir sort le gyrophare de sous son siège, histoire de bien les emmerder. Au moment où il actionne la clé pour démarrer, il remarque l'étoile sur le pare-brise.

Sur le capot, coincé sous un essuie-glace, un papier qu'il a pris pour une publicité.

Le message est écrit au feutre d'une écriture tremblante : « La prochaine fois, t'es mort ! ».

Et c'est signé : GREG.

*Décidément, tout le monde s'appelle GREG, ici !*

Lespoir replie le message, le range dans sa poche et s'installe derrière le volant. Le moteur du véhicule hoquette avant de caler.

*Bon sang, ils m'ont quand même pas fourré une patate dans le pot d'échappement ?*

Il rallume le contact. La Mégane démarre. Il enclenche le gyrophare.

Clémentine Dumas transpire. À la lumière du fond de la pièce, son front, ses joues, les contours de sa bouche sont parsemés de minuscules perles étincelantes.

Il est justement l'heure du déjeuner et l'estomac de Lespoir gargouille. Il commande un tartare avec des frites, elle prend une salade niçoise. Il ajoute un verre de Bordeaux et attaque sans sommation.

— La commissaire sait que vous connaissez Stéphane Lanson ? Si ça se trouve vous le renseignez...

— Vous pouvez prouver ce que vous dites ?

Lespoir fouille dans sa veste et pose une photo sur son assiette.

— La voici la preuve. Vous faisiez quoi dans le studio de Lanson au mois d'avril ?

Elle inspire, plante son regard viron dans ses yeux et lâche dans le même souffle :

— La même chose que votre femme, je suppose...

Les plats arrivent et Lespoir regarde son tartare comme si on lui servait sa propre cervelle. Il le repousse.

— J'ai fait l'amour avec Stéphane Lanson et c'était bien. Super bien. C'est tout ce que vous vouliez savoir ?

Ses yeux s'embuent.

— C'est arrivé une fois... Une rencontre fortuite. Une réception, la veille, des connaissances communes. Il m'a draguée. J'ai cédé ; j'en avais envie, c'est tout. Je ne l'ai jamais revu. Je suis désolée pour vous, pour votre femme. Il l'a trompée, elle aussi, alors...

Lespoir descend son verre de Bordeaux d'un trait, comme une vulgaire bibine. Il aurait avalé n'importe quoi, surtout quelque chose de plus fort.

— Vous l'avez cherché, Yann... Et sachez que je ne suis plus en contact avec Stéphane Lanson et je ne renseigne pas son frère. Je fais mon boulot, c'est tout.

— Vous avez alerté Jézabel au sujet des appels de ma femme...

— J'ai eu peur que vous fassiez une connerie... Pourquoi vous ne jouez pas franc jeu avec moi ? On travaille sur la même enquête, mais vous ne partagez rien. Et moi, je me prends des remarques de la commissaire...

— Je l'emmerde, la Jézabel !

— Vous lui avez dit ça quand vous avez couché ensemble ?

— Comment vous le savez ? Et puis, je ne sais même pas si ça s'est passé comme ça, j'étais ivre mort...

— En tous cas, c'est ce qu'elle m'a raconté...

— ...avec son sens extraordinaire de la provocation... Ou comment bien maintenir son monde sous pression... Vous savez quoi des motifs personnels de la commissaire dans cette affaire ?

— Je sais qu'il y a eu quelque chose entre sa petite sœur et les frères Lanson...mais je ne sais pas exactement de quoi il s'agit.

— Et elle est où, à présent, cette petite sœur ?

— Elle est dans un institut spécialisé à Orléans. À l'état végétatif. Suite à sa rencontre avec les Lanson... J'ai appris ça d'un collègue.

— Si le Parquet apprend ça...

— Jézabel a le juge avec elle... Des appuis solides. Elle se sent intouchable.

Sur la carte, les trois routes d'accès vers l'étang dessinent une forme de croix. Chacune est surveillée. Au nord, Edgar Lanson, le plus jeune des deux cousins, planque sous un buisson d'aubépines. Au sud, son frère Robert est juché sur un mirador de chasseurs. Et à l'est, l'adjoint de Péberot scrute l'horizon, debout sur les cales de sa moto.

Il est 13h15 et pas de nouvelles d'Albert Winterstein. Lanson et son frère patientent en silence, le talkie-walkie dans une main, le portable dans l'autre. La tête des mauvais jours de Didier contraste avec l'apparente sérénité de Stéphane.

Rien de neuf du côté de leur informateur au sein de la cellule d'enquête. Leur invité n'a rien dit non plus et ils sont convaincus qu'il ne sait pas grand chose de leur affaire. Il a bu la tasse une bonne demi-douzaine de fois, jusqu'à tourner de l'œil. Au point qu'il a fallu que Didier lui fasse du bouche-à-bouche pour le réanimer ce qui a ajouté à son humeur massacrate. Le Manouche a vomi de l'eau vaseuse avant de cracher ses poumons et de donner son nom.

Steve Winterstein.

Cousin de Franck et fils de René, le frère d'Albert, actuellement en procès aux assises du Cher, à Bourges.

Il a juré Sainte-Rita qu'il n'était pas impliqué dans l'affaire en cours.

En attendant, Albert Winterstein n'est pas à l'heure du rendez-vous qu'ils se sont fixé par téléphone la veille et Didier n'aime pas ça.

— Tu crois qu'il joue à quoi ? demande-t-il à son frère.

— On attend.

À 14h, Didier Lanson a bouffé ses ongles jusqu'au dernier lorsque Péberot déboule dans la cabane comme un dinosaure poursuivi par une avalanche.

— Écoutez la radio ! Vous n'allez pas le croire !

Il brandit un vieux poste Radiola qui devait traîner dans la cabane depuis les années 60. L'appareil crachote. Péberot monte le son. Ça fait mal aux oreilles mais ça leur est bien égal quand, à la fin du flash de France Bleu Berry, le présentateur rappelle l'information principale.

« La gendarmerie confirme l'arrestation à l'aube, dans une ferme isolée près de Guéret, de Franck Winterstein et de six membres de sa bande. Ils étaient recherchés depuis la libération d'enfants, pour la plupart roms, soupçonnés d'avoir participé de force à la vague de cambriolages dans la région depuis un an ».

Les trois hommes se regardent, figés tels des statues de sel.

— Qu'est-ce qu'on va en faire de notre prisonnier alors ? On va l'échanger contre quoi ? s'énerve Didier Lanson.

— Franck arrêté, le vieil Albert va pouvoir tranquillement reprendre les rênes et faire le ménage dans les troupes, constate son frère. Finalement, ça l'arrange.

— Et nous, on fait quoi maintenant ? grogne Péberot.

— On doit trouver celui qui se fait appeler GREG. Pour me disculper. Je n'attends rien de Brémond, même si je lui ai fichu une peur bleue.

— Pour ce qui concerne GREG, notre espion dans le groupe d'enquête m'a communiqué un nom. Un certain Ratureau..., annonce Didier.

La sonnerie d'un téléphone. Stéphane sort le sien de sa poche, reconnaît le numéro et décroche. Il

fait signe à son frère de s'approcher. Le portable en position haut-parleur.

— Si je te livre en échange le gamin qui a tué ton gendarme, ça te va ?

La voix encrassée d'Albert Winterstein fait vibrer le téléphone.

— Qui ça ?

Stéphane Lanson coupe le haut-parleur.

— Me prends pas pour un con, Stéphane. Tous les gendarmes sont après lui. Le gosse aux diamants dans l'oreille...

— Tu essaies de gagner du temps, Albert ?

— Non, je te propose un deal honnête.

— Il s'appelle comment ton gars ?

— Ratureau. Gregory Ratureau...

— Oh, t'es toujours là, Lanson ? grommelle le patriarche des Manouches.

— On te reçoit, Albert.

— Donc, je parlais de Ratureau. Un gamin qui se prend pour un caïd. Et moi, j'ai pas besoin de ce genre de petit merdeux...

— Et tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ? Tu me montes une combine d'enfer pour me mettre hors circuit et tu en profites pour te débarrasser d'une brebis galeuse...

— Tu veux quand même pas que je vienne te sucer en prime ?

Albert a raccroché. Didier regarde son frère, songeur.

— Et si Ratureau n'était pas le bon GREG ? Comment être sûr que c'est bien le gamin qu'on recherche ? On échange Steve et on perd tout moyen de pression...

— Exact... Pour Ratureau, on n'est sûr de rien. On sait juste que tes collègues le recherchent activement. Et moi, ça me plaît bien de doubler la police !

Stéphane décoche un coup de poing sur l'épaule de son frère. Mais Didier, ça ne le fait pas rire.

Son portable encore.

Lanson, qui s'était allongé un moment, sursaute. Il met un moment à le trouver au pied de son lit de camp et il décroche juste à temps pour entendre une voix qui tremble comme si on pressait le canon d'un revolver sur la tempe de son propriétaire.

— Il est d'accord pour vous rencontrer.

C'est le concierge Brémond.

— Quand ?

— Demain, chez moi, à 19h30.

— Dites-lui que j'y serai.

— Je transmets...

L'autre ne raccroche pas tout de suite. Lanson entend son halètement.

— Quoi d'autre ?

— Euh... après ça, vous me lâchez ?

— Après ça, je te conseille de te tirer de mon département, salopard.

Didier Lanson s'assied sur le lit de camp, en passant sa large main sur son visage comme s'il voulait remettre de l'ordre dans ses traits ravagés par les stigmates de la fatigue.

— Tu ne trouves pas ça bizarre que GREG, alias Ratureau, te donne rendez-vous alors que

Winterstein va te le donner en échange de son neveu ? dit-il à son frère.

— Tu penses à quoi ?

— Ratureau n'est pas celui qu'on croit...

Stéphane soupire.

— Ton rendez-vous pue le piège aussi sûrement que le cul d'une jument..., grimace Didier.

— Je sais.

— Tu vas faire quoi ?

— Ce que je sais le mieux faire : foncer dans le tas.

— Et pour Ratureau ?

— Je vais dire à Albert Winterstein que c'est ok. On fait l'échange.

Retour à l'hôtel de police.

Dans le bureau de Kieffer, l'IGPN interroge les hommes de Didier Lanson. Lequel demeure introuvable, ainsi que son adjoint Péberot. Jézabel a obtenu du juge la mise sur écoute de leurs domiciles.

Clémentine informe Lespoir que Madame Lanson mère vient de sortir de l'hôpital. Il ignorait qu'elle avait été hospitalisée.

Les biens, les propriétés de la famille Lanson sont passés au crible. La liste est considérable. Jézabel comptait les visiter une à une, mais faute d'effectifs, elle trépigne. Des renforts doivent arriver demain matin. À la gendarmerie, on grince des dents.

Le Parquet a également lancé une enquête sur le concours de photos volées. Lespoir doit être convoqué prochainement par la juge pour enfants, qui est aussi l'épouse du juge Sauveur en charge de l'enquête.

Sale matinée pour Kieffer. Les bœufs-carottes, autrement dit les agents de l'IGPN, l'ont cuisinée la première, de 8 à 10. C'est pour ça qu'on les surnomme les bœufs-carottes. Ils vous font mijoter durant des heures. Et des jours. En prenant leur temps, surtout le gros, à la tête de curé.

Un curé de l'Inquisition, pense Kieffer en attachant le gant de boxe à sa main droite. Elle commence toujours par la droite, un rituel. Le souvenir des combats, des victoires. À l'époque où tout était plus simple. L'adversaire était sur le ring et il suffisait de lui défoncer la gueule.

Sale journée. L'adversaire est partout, elle n'a pas assez de poings, de bras comme la déesse Shiva, pour se défendre. Pourquoi elle n'a pas choisi elle-même les agents qui devaient assurer le déplacement du commandant Lanson au tribunal ?

*Parce que c'est la tâche de Didier Lanson, crétin !*

Voilà ce qu'elle avait eu envie de gueuler à la face de ces sales cons. Ils lui ont fait sa fête. Jézabel leur a même donné des arguments.

*Elle ne tient pas son monde, Kieffer !*

En tous cas, depuis quatre jours c'est vrai, tout fout le camp.

Seize heures.

En ce dimanche d'élections, la salle est restée ouverte plus tard que prévu. Quelques-uns ont sans doute besoin de se défouler. Elle reconnaît Rachid, le fou du volant de Veolia Environnement, qui harangue comme un sourd son petit frère, un poids mouche, aux jambes d'une maigreur d'allumettes. Le gamin se ramasse des grêles de coups, se couche et le fan des Breuvachons aboie des mots en arabe qui piquent l'autre, le font se relever comme s'il était soulevé par une canne à pêche. Et il repart à l'assaut d'un type plus grand que lui, plus lourd, et il se ramasse une nouvelle grêle de coups. En regardant le gamin, Kieffer pense à Lespoir, le boxeur mexicain qui encaisse tout, chute et se relève toujours.

Le patron de la salle siffle la fin du combat. Rachid lui crie dessus en coinçant son frère entre les cordes pour qu'il ne sorte pas du ring. Le taulier lui allonge une beigne de sa grosse patte d'ours qui se bloque à quelques centimètres de sa joue avant que le coup ne lui arrache la tête.

— C'est à vous, grommelle-t-il, à l'attention de Kieffer.

Rachid tire son petit frère de sous les cordes et le porte par l'épaule dans les vestiaires.

L'odeur du ring, c'est tout ce qu'il lui faut à Kieffer.

Elle avait assez bu la veille. D'aucuns fument, se droguent ou baisent. Kieffer ne baisait plus depuis longtemps. Avec les femmes, ce n'était pas baiser. Et en ce moment, les femmes ne la satisfont plus. Trop doux...

Peut-être Jézabel, mais elle ne peut admettre que ce fantasme s'immisce dans sa conscience. C'est un combat qu'il lui faut, le goût du sang dans la bouche, la douleur dans ses muscles, dans ses articulations. Ce soir, elle serait capable de se péter les poings.

L'adversaire est un jeune roquet de Saint-Jean. Une vingtaine d'années, pas plus. Il est vif et vaillant. Et totalement dénué de technique. Elle le touche deux fois au corps, gauche-droite, dans les premières secondes du combat. Il vacille sur ses appuis. Elle n'insiste pas, le laisse reprendre son souffle. Pas question d'écourter le combat. Elle en a trop besoin.

Comme le frère de Rachid, il repart au combat, la fleur au fusil. Personne pour l'encourager. Pas la peine, il s'encourage tout seul. Kieffer connaît l'animal : un ancien dealer de Saint-Jean qui avait fini par trop apprécier sa propre marchandise. Il était devenu accro et le patron de la salle l'avait sorti de là. C'était un neveu de sa femme.

À chaque fois qu'il avance, Kieffer l'aligne. Jab du gauche, jab du droit. Crochet. Uppercut. À chaque fois, les coups l'ébranlent. Il reprend son souffle, redonne un coup de collier et repart la tête en avant. Trois rounds comme ça. Au second, Kieffer accélère. Appuie ses coups. À la fin du round, le roquet qui s'appelle Nasser rebondit contre les cordes, puis sur Kieffer. La commissaire le retient contre son buste un moment, puis quand elle le repousse une idée lui vient.

— Gregory Ratureau, tu connais ?

Le gamin fait une telle tête d'ahuri que Kieffer se fige au milieu du ring et laisse retomber ses bras. Elle s'interroge encore sur la réaction de son adversaire lorsqu'un crochet la cueille au menton et l'étale pour le compte.

Kieffer ne se rappellera jamais comment elle s'est luxé l'épaule.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé à l'adresse que je vous ai communiquée ce matin ?

Dix-sept heures. Lespoir est assis en face du bureau de Clémentine. Les rôles s'inversent. Il choisit de lui faire confiance et raconte la visite de l'appartement de Gari, l'odeur de cannabis, le temple indien, la montre trouvée dans la cuvette des WC.

Il tait le message de la mère d'Anita, mais évoque la confession de la tante Susan. Evidemment, Clémentine doit tout ignorer de Carine...

— Nathalie Demaison espérait retrouver son amant, autrement dit Stéphane Lanson..., commente Dumas.

Et tout un coup, ses yeux vairons l'alignent en un troublant tir croisé.

— Et si c'était elle, la femme que l'on recherche ? Celle qu'on a surprise à courir le long de l'Indre...

*Mais bon sang, pourquoi je n'y ai pas pensé tout de suite !*

Lespoir a envie de l'embrasser. Il retourne à son bureau, cherche le numéro fixe des Demaison. Il le compose sans attendre.

C'est la bonne qui répond. Il demande d'abord à parler à Madame, sans se présenter. La bonne lui dit qu'elle est absente.

— On a trouvé une voiture qui pourrait lui appartenir. Vous savez quel modèle elle a ?

— Sa voiture n'est pas là, non plus. Je ne sais pas. Je vais chercher le jardinier...

Lespoir regarde Clémentine en parlant à voix basse, la main sur le combiné : « Pourquoi la voiture n'est pas là, si elle est à l'hôpital ? ».

— Monsieur, vous êtes ? demande une voix étonnamment aigüe pour un homme.

— Commandant Lespoir, de la police nationale. Vous connaissez le modèle du véhicule de Madame Demaison ?

— Une Alfa Romeo Mito...

— Vous croyez qu'elle a assisté en direct à la chute ?

Ces paroles font trembler Clémentine. Lespoir la rassure d'un sourire et pose sa main sur la sienne.

— Vous pouvez trouver son numéro d'immatriculation ? On va vérifier, mais on a peu de chances de se tromper cette fois. Votre hypothèse est certainement la bonne...

Elle lui rend son sourire et dégage sa main.

— Et Gari ? Vous pensez que c'est lui qui a signé GREG ?

— À ce stade, je n'en sais rien. Anita est allée chez lui et ensuite, je n'explique plus rien.

— Et elle n'a laissé aucune explication nulle part...

— Je vais relire les messages...

— Ok. Ça, ça veut dire que je dois m'atteler à ma recherche...

— Carine, ça va ?

Il est presque 18 heures. Clémentine est sortie du bureau.

— Et tante Susan ?

— Elle est déjà couchée. Pas mal chamboulée mais ça lui fait du bien d'avoir de la compagnie.

— Vous avez appris du nouveau ?

— Elle a été cambriolée hier matin...

— Quoi ? !

— Ils ont volé le passeport de Gari...

— Et il est où, maintenant, Gari ?

— Ce n'est pas ça, Yann. Il a besoin de ce passeport. Il veut quitter le pays. Elle a peur pour lui...

— Il va bien finir par pointer le bout de son nez. Retenez-le, par n'importe quel moyen. On n'est pas ses ennemis.

— Yann, je suis persuadé qu'il est innocent. Il a ramené des effets personnels d'Anita...

— Quoi ?

— Son sac à dos. Vous venez ?

Il n'a pas le temps de répondre. Clémentine entre dans le bureau, l'excitation se lit sur son visage.

— Le numéro d'immatriculation correspond bien à une Mito. C'est Nathalie Demaison qui a pris la fuite mercredi à l'heure de la tentative de suicide !

Elle lui adresse un sourire ravageur.

\*

Kieffer se réveille dans les vestiaires, allongée sur l'une des tables de massage. L'odeur des sels lui traverse l'estomac, laissant un trou d'air béant quelque part sous son abdomen.

Elle sent une autre odeur. Une haleine parfumée au menthol. Le patron de la salle. Penché au-dessus d'elle.

— Qu'est-ce qui vous a pris, Céline ?

D'entendre son prénom la fait rire. Une vive douleur perce son épaule.

*Merde !*

Il lui donne un grand verre d'eau, puis l'aide à se lever en prenant sa main dans sa paluche d'ours. Son épaule lui fait un mal de chien.

— Pourquoi tu l'as questionné sur Ratureau ?

— On le recherche.

— Lui aussi, Nasser, il le recherche. Ratureau a arraché l'oreille de son petit frère.

— Et on ne sait pas où il se trouve ?

— Tout le monde le sait dans la cité. Il est protégé par toute une bande. Et aussi par les Manouches. C'est pour ça que personne n'ose.

— Dis-moi où il se planque !

— Nasser m'a chargé de te donner l'info.

Le taulier lui tend un billet.

Encore un peu groggy, Kieffer se traîne jusque sous la douche, où elle se dévêt en ménageant son épaule. Devant le miroir, son sang se fige : sa pommette droite est enflée !

Avant de quitter la salle, le patron se marre :

— Ça t'apprendra, Madame le commissaire, à baisser ta garde !

Dix-neuf heures.

Lespoir termine son rapport quand la porte s'ouvre brutalement et fait voler des papiers sur son bureau.

— Encore à l'ouvrage à cette heure-ci ?

Jézabel. Robe stricte, couleur crème, escarpins assortis. Un nœud de la même couleur étreint ses cheveux dans un chignon serré qui dégage son visage. Plus brute et plus féroce que jamais.

Elle s'avance. Le martèlement de ses escarpins ébranle le vieux parquet. Elle se pose devant lui, croise les jambes et de sa main droite détache le nœud du chignon. Ses cheveux balayent son visage. Sa main gauche ramène sa coiffure en vague au-dessus de son front.

Lespoir lâche le clavier de son ordinateur et s'adosse au siège de son fauteuil.

— Quoi de neuf ? demande Jézabel en s'asseyant en face de lui.

Il raconte la visite de l'appartement d'un certain Gari Rapier, ami d'Anita.

— Et ça nous avance à quoi ?

— Je cherche à comprendre pourquoi la fille Demaison a sauté, pas vous ?

— Mon job, c'est de ramener devant le juge l'amant de votre femme...

Il pense un instant à lui balancer que Dumas, elle aussi... Mais en affrontant son regard, il remarque quelque chose d'étrange. Son regard n'est pas aussi froid que d'habitude. Comme s'il manquait de conviction. La glace se fissure. Jézabel semble surtout crevée. Les éclats de rides autour de ses yeux, les aplats sombres autour de ses orbites, les traits tirés autour des tempes sous une épaisse couche de fond de teint qui tend à se liquéfier.

Elle croise les jambes, découvre un genou. Elle penche la tête. La vague de sa chevelure bascule et coule sur son épaule gauche. Il ne manque plus qu'elle fasse sauter deux ou trois boutons de son corsage. Lespoir se mord les lèvres. La fatigue réveille ses fantasmes.

— Des pistes pour retrouver Lanson ?

— Il a plusieurs propriétés dans l'Indre. Des étangs, notamment... Héritage familial, semble-t-il, mais tout ça ne m'a pas l'air très clean... J'en saurai plus demain. Et puis avec les renforts qui vont arriver, on va pouvoir visiter votre beau département... Tôt ou tard, on l'aura.

— Sans l'évasion, le dossier se dégonflait tout seul...

— Personne n'a encore pu prouver qu'il n'a pas provoqué, d'une manière ou d'une autre, cette tentative de suicide. En éconduisant Anita, par exemple..., rétorque la commissaire.

— J'ai appris pour votre sœur...

Les traits de Jézabel se raidissent instantanément. Un masque de fureur se plaque contre son visage. Sa main plante ses ongles dans son genou.

— Qui vous en a parlé ? Dumas ?

— J'ai moi aussi des antennes hors du département.

— Ah oui, votre père...

— Entre autres...

— Vous ne savez rien... Ou presque rien. Mais je trouverai les preuves que je cherche depuis des années...

— À moi de vous poser la question : ça vous avance à quoi ?

L'impression d'un coup de fouet qui lacère son visage. Il voit ses ongles s'enfoncer dans son genou jusqu'au sang. Elle est prête à exploser. Sa poitrine se soulève. Elle ouvre la bouche en quête de souffle. Son regard de glace le transperce, mais Lespoir soutient l'épreuve.

Le face à face dure.

Il n'entend que sa respiration à elle. Puis le volcan dans sa poitrine semble s'apaiser.

— Yann, vous avez un fils handicapé, pas vrai ?

Au tour de Lespoir de se raidir. Comme sur un ring, l'adversaire encaisse et repart à l'attaque. Avec l'intention de faire encore plus mal à celui d'en face. Il ravale sa réplique et se contente de hocher la tête.

— Il a été victime d'un accident, n'est-ce pas ? poursuit Jézabel. Si vous soupçonnez pendant des années que ce n'est pas vraiment accidentel et que, d'un coup, la vérité vous éclate en pleine figure, comment vous réagiriez ?

Elle s'est levée, ses mains en appui sur la table.

— Les frères Lanson ont abusé de ma petite sœur. Et, comme Anita, sa tentative de suicide, elle l'a ratée. Et vous savez ce que j'ai fait moi quand elle était sur la corde raide et qu'elle m'appelait au secours ?

Ses yeux pourraient déchiqueter le visage de Lespoir, sa bouche le lacérer. Elle lui crache les mots à la figure, les expulse comme des balles brûlantes qu'elle tire en rafale et qu'elle arrache de sa propre langue.

— Vous voulez savoir ce que j'ai fait, Yann, quand Diane m'appelait au secours ? Vous savez ?

Ses ongles égratignent son genou. Son visage a la couleur de la lave incandescente. Ses bras tendus à craquer. Sa gorge vibre et finit par tordre sa voix. Son regard glacial a fondu. Ses yeux bouillonnent.

— Je l'ai ignorée ! J'ai fait la sourde oreille. Celle qui s'en fichait des appels de sa sœur. Parce que j'étais jalouse. Parce que je me réjouissais qu'elle soit dans ce pétrin, éconduite par Lanson. Parce que je le voulais, Lanson. Je le voulais à crever ! Pour moi, toute seule.

Elle expulse ses derniers mots dans un cri qui résonne encore aux oreilles de Lespoir lorsqu'elle quitte la pièce en claquant la porte.

Lespoir est soufflé. Ravagé comme s'il était passé dans l'œil d'un cyclone.

*La jalousie tu connais, hein, Yann ?*

Il est incapable de bouger. On a enfoncé des clous dans ses mains, ligoté ses jambes et son bassin. Il ne peut plus décoller de son siège. Comme dans son cauchemar mercredi.

Ça lui paraît une éternité. Comme un concentré de vie qui le ballote dans un maelström depuis cinq jours. Trop d'émotions pour un seul homme.

Même Jézabel, la femme de fer, a craqué. Incroyablement humaine. Blessée à un point qu'il ne pouvait imaginer. Elle a expulsé toute sa rage contre elle-même. Et lui, Lespoir, ne ressent-il pas au fond la même chose ?

La comparaison avec son fils a planté des flèches acérées, empoisonnées, dans son esprit.

Un poison à effet lent.

La souffrance est réelle, elle se diffuse.

Souffrance et jalousie.

François, handicapé.

Ce n'était pas un accident anodin.

Et il n'y avait qu'un seul coupable.

Et c'était lui.

Lui et sa jalousie.

Ils ont quelque chose en commun avec Jézabel. Un terreau de souffrance qui les brûle, les consume de l'intérieur, laissant éternellement une plaie à vif.

Il ne faut pas qu'il donne libre cours aux émotions qui enflent en lui.

Aux souvenirs.

À sa propre culpabilité.

François.

*C'est de ta faute.*

*Uniquement de ta faute.*

*Ta jalousie a provoqué l'accident.*

*Tu as déjà oublié ?*

La mémoire est la pire des salopes.

La mémoire est pire que l'Inquisition.

La pire des tortures, la plus implacable des tortionnaires.

Comment il aurait pu oublier ?

Chaque jour son fils par son attitude et son mépris le lui rappelle.

Et le rabaisse. L'humilie.

Et Lespoir encaisse.

Il n'entend même pas la porte qui s'ouvre.

Il ne sent pas le courant d'air.

À nouveau les pages de son rapport qu'il n'a pas encore agrafées s'envolent.

Appuyée contre la porte, Jézabel l'observe.

L'expression sur son visage est une invite.

Alors il se lève.

Alors il fonce sur elle.

La porte claque. L'espoir l'attrape par les hanches. D'une main relève sa robe et plonge vers son entrecuisses.

Elle déchire sa chemise. Deux boutons giclent, dévoilant son torse. Elle cherche à le mordre dans le cou. Ses ongles s'attaquent à sa peau. Elle griffe son dos en s'offrant, le bassin collé à la cloison, les jambes écartées.

La main de L'espoir la fouille, ses doigts s'enfoncent un à un sans mal. Elle manque défaillir quand trois doigts investissent son vagin.

L'espoir la transporte comme ça, une main qui soulève son bassin, l'autre plantée en elle. Le tissu de sa robe craque.

Elle le mord dans le gras de son épaule. Il la fait basculer sur son bureau, son vêtement retroussé jusqu'à son ventre couvert de cicatrices disgracieuses. Dans son état normal, ça l'aurait fait débâter. Il aurait remballé l'affaire sans sourciller et l'aurait envoyée se rhabiller.

Curieusement, la vision de son ventre couturé l'excite encore plus. Il empoigne son string qu'il tire jusqu'à le faire claquer, dégageant son sexe rouge comme le sang, sous la tonsure blonde de son pubis. La tête en arrière, elle se tend pour ouvrir au maximum le compas de ses cuisses. L'espoir libère sa ceinture et son pantalon, et plante sa queue comme une lance dans le corps d'un adversaire.

Il la pénètre si violemment que la table tremble, chassant tout ce qui s'y trouve. Papiers, dossiers, stylos, agrafeuse. L'espoir a besoin de Jézabel et le monde peut bien s'écrouler autour de son bureau. Elle s'accroche au rebord de la table, les mains et les bras tendus derrière sa tête.

L'espoir attrape ses chevilles sur ses épaules. Les pointes de ses escarpins lui cisailent la peau. Il se retire toujours plus loin, donne des coups de boutoir, comme s'il voulait la fracasser, l'ouvrir en deux.

Tous deux sont en apnée. Leurs souffles s'arrachant de leurs corps. L'espoir est en nage. Son cœur ne suit plus les mouvements de son bassin. Sa respiration est coincée dans sa gorge.

La jouissance explose. Il est au bord de la syncope. Il ne respire plus. Il lui semble que le bâtiment s'effondre. L'espoir s'écroule sur elle de tout son poids.

Quand il reprend connaissance, la pénombre a envahi les bureaux. Son ordinateur portable s'est renversé et le câble relié à l'imprimante s'est rompu. Il se retire d'entre les jambes de la commissaire, le bout du sexe rouge de sang, et l'aide à se relever.

La pénombre leur donne le teint blafard de morts-vivants. Après tout, c'est peut-être ce qu'ils sont...

Elle l'aide à remettre de l'ordre. Puis file aux toilettes en tenant les deux pans de sa robe déchirée.

Ils sortent du commissariat l'un après l'autre. Elle par derrière, lui par devant.

Ils se retrouvent dans sa voiture.

— On y va ? dit-elle. Hôtel Best Western.

Il la conduit et la suit dans sa chambre. Sans un mot.

Quand son téléphone vibre dans sa poche de veste jetée sur une chaise, L'espoir est en train d'examiner ses morsures sous la douche. Accroupie entre ses jambes, Jézabel Declercq aspire

chacune de ses couilles. Méthodiquement.

Ils sont assis en demi-cercle, à même le sol.

Face à eux, dos au mur, Gregory Ratureau tête un cône de l'épaisseur d'un havane.

— Humm, elle est bonne. Tu veux goûter, l'araignée ?

Gari saisit le joint et fait semblant d'inspirer longuement. L'autre le scrute de ses yeux vitreux de crapaud. Finalement, il tire une vraie bouffée et commence à tousser.

Il se méfie de Ratureau. Pas question de se mettre à planer. Il regarde le bout de ciel au-dessus des hauts murs qui enserrant cette petite cour et, mentalement, trace une corde d'un coin à l'autre. Il s'imagine marchant dessus, sans filin de protection. Sur cette corde tendue au-dessus de la cour. Et il lui semble que Ratureau n'attend qu'une seule chose : qu'il tombe.

— J'ai rempli ma mission, Greg...

Gari lui repasse le cône. L'autre s'en empare d'une torsion du poignet et le replante entre ses lèvres comme une excroissance naturelle de sa bouche.

— Tu les accomplis toujours tes missions, l'araignée. Impressionnant ! Mais...

Il tire une bouffée. Les autres s'arrêtent, le regardent faire, attendant le signal pour l'imiter. Planer, c'est leur état normal.

— ... dis-moi... Pourquoi est-ce que les flics s'intéressent tant à toi ?

Gari écarquille les yeux. Il se demande si Ratureau bluffe.

— Me regarde pas comme ça ! Je sais ce que je dis. Ils sont passés voir ta tante ce matin. Il paraît que la grosse fille du député était chez toi mercredi. On sait tout, on est bien renseigné.

Ratureau sourit, le cône au coin des lèvres. Quand il se met à planer, sa bouche devient pâteuse et il parle en écrasant les syllabes et en mâchant les mots.

— Ça t'en bouche un coin, hein, mon Gari ? On est encore plus fort qu'avant. Le renseignement, y a que ça.

Gari retient son souffle.

— Tu sais que la psy du collègue qui était avec le flic ce matin est toujours chez ta tante ? T'es grillé, mon gars...

— Ils n'ont rien contre moi, Greg. C'est juste que les services sociaux me recherchent, tu sais bien...

— Que tu crois, mon Gari, que tu crois ! Ils sont aussi passés chez toi, ce matin. Dis donc, je ne savais pas que tu vivais dans un chouette appart' près du mail Saint-Gildas... T'es monté en grade, mon p'tit gars... Je suis sûr que tu trafiques à ton compte... C'est pas bien, l'araignée...

Gari a l'impression que des serpents courent sur le bas de son dos, sur ses cuisses, sur ses bras. Le demi-cercle se resserre autour de lui, ou bien alors il devient parano ? Même les murs se rapprochent, le coin de ciel se réduit à une lucarne égratignée par le bout de faucille de la lune. Il ne touchera plus à l'herbe ce soir. Il doit se préparer à détalier rapidement, si ça tourne mal.

— Allez, je t'en veux pas. Reprends un peu de cette bonne beuh... Allez, Gari. Tu ne vas pas me vexer, non ?

Ratureau lui tend le cône et quand son visage vire au gris et son regard à la colère, Gari le reprend à contrecœur. Les autres se sont arrêtés, laissant retomber leurs bras, comme un seul homme.

— T'es dans leur collimateur, Gari. La police ne te lâchera pas comme ça. Je t'offre ma

protection. Tu vois avec nous, tes amis, tous ici rassemblés, on te protège. Parmi nous, tu risques rien...

Gari inspire lentement en regardant ce ciel qui se rétrécit. La fumée dans sa gorge, le goût âcre de l'herbe remplit sa bouche et quand il se sent décoller, ça lui fait le même effet que s'il avait mis un pied à côté de la corde raide qu'il traverse, là-haut, plus haut, entre les deux murs.

Soudain, Ratureau attrape ses chevilles et se penche vers lui. Gari sent le souffle de son haleine.

— Tu as rempli ta mission, donc tu mérites ton passeport. Mais on m'a demandé un dernier service, mon Gari.

Il tient toujours ses chevilles dans sa poigne de fer et son regard de crapaud bave sur lui.

— Il semblerait qu'Anita Demaison ait laissé quelque chose chez toi. Quelque chose que des amis à moi souhaitent récupérer.

Les serpents rampent sur son torse et escaladent sa gorge. Un nœud coulant se forme bientôt autour de son cou. Le groupe s'est encore resserré. Il sent les épaules de ses voisins le presser, suspendus aux paroles de leur chef.

— Deux cahiers. Sur l'un est marqué 2011, sur l'autre 2012. Peut-être bien une lettre aussi. Tu me les donnes, et tu repars avec ton passeport demain. À Pétaouchnock ou à Jérusalem, je m'en fous...

Gari contient un soupir de soulagement. Au-dessus de sa tête, les murs s'écartent, le ciel s'agrandit d'un coup.

— Les cahiers, je te les ramène demain, dit Gari sans hésiter.

— Ok, demain même heure, même endroit.

Ratureau libère ses chevilles et envoie un poing contre sa poitrine qui l'aurait renversé si ses voisins ne le serraient pas tant entre leurs épaules.

— Bien, mon gars. Tu peux y aller si tu veux... Tu sais où crêcher ce soir ?

— L'herbe de Belle-Isle est fraîche en cette saison...

— Comme tu veux...

Ratureau recolle son dos contre le mur. Gari se dégage de l'étreinte du groupe. Tous remettent à leurs bouches dans un même mouvement ce qu'il reste de leurs joints. Il s'éloigne d'un pas leste, sans se presser, sans donner l'impression de fuir. Il a parcouru deux mètres, lorsque la voix grasse de Ratureau l'accroche comme un harpon dans le dos.

— Oh, l'araignée, n'oublie pas la lettre non plus...

Gari s'arrête net. Il est arrivé au bout de la corde, il n'a plus qu'un pas à faire jusqu'à la terre ferme, et celle-ci soudain s'éloigne. Comme si Ratureau prenait un malin plaisir à reculer l'échéance et à repousser le mur d'arrivée de jour en jour. D'abord une mission, puis une autre...

*Ratureau tiendra-t-il parole cette fois ? Lui donner les cahiers et la lettre, n'est-ce pas trahir Anita ?*

Après tout, pour les cahiers, elle n'a rien dit, mais la lettre il était censé la donner à un commandant de gendarmerie. *Qui s'appelle comment déjà ?*

Les trous de mémoire recommencent. Il a laissé ses médicaments chez tante Susan. Il doit se décider. Après tout, il a exaucé la dernière volonté d'Anita, non ?

Il a pris des risques en le faisant, et pas seulement pour récupérer son passeport.

Ils sont quittes, non ?

*C'est son karma, c'est elle qui l'a voulu.*

— Alors, Gari... ?

— Il n'y a pas de lettre, répond-il sans aucune émotion dans la voix.

Les serpents restent accrochés un moment dans son dos, sans le mordre. Gari sent leur peau visqueuse et froide, le relief de leurs écailles et leur langue piquante. C'est sans doute l'effet de l'herbe, la fatigue aussi.

*Ainsi elle a eu la visite des flics.*

Comment ont-ils pu remonter jusqu'à lui ?

Quelle erreur a-t-il commise ?

Est-ce que Ratureau l'a fait suivre ?

Il croyait pourtant avoir pris ses précautions...

C'est le flic qu'il a croisé hier sur la promenade le long de l'Indre ?

Comment il a pu le retrouver ?

Heureusement, qu'il a fait disparaître toutes les traces du passage d'Anita chez lui...

*Mais ils trouveront sûrement ses empreintes, des cheveux, des poils, des trucs comme ça, comme on voit dans les Experts à la télé.*

Il se gavait de cette série quand il croyait encore qu'il était Américain.

Il se souvient vaguement de la psy scolaire. Une jeune femme fine, assez jolie, mais un peu trop sérieuse à son goût. Pas comme sa copine Bérénice, la prof de dessin, complètement « jetée » celle-là, mais c'était la seule à le comprendre. Pour les tags, elle sait. En ce moment, il n'en a même plus envie, plus la force. Il lui faut ses médicaments. Il n'aurait pas dû fumer. En plus, les cahiers et l'enveloppe sont aussi chez sa tante. Il les a planqués sous le canapé.

Il faut les récupérer au plus vite.

Donc, cette nuit encore.

Gari se tient devant la porte de l'appartement, la main sur la poignée. Souvent sa tante oublie de fermer à clé. Il ne sait pas l'heure qu'il est.

La lune lorgne dans le couloir, par le soupirail sale, et semble soulever l'air rance. Le premier étage danse le zouk. Le son traverse les entresols et on entend les paroles d'un vieux groupe créole.

Il pousse jusqu'à la butée. La porte est verrouillée.

La lassitude le fait ployer les genoux. Il reste assis de longues minutes, à la manière indienne, reposant son corps maigre sur ses chevilles, sur un tapis bouffé aux mites.

La fatigue lui tombe dessus. Il a l'impression qu'on a posé une armure sur ses épaules. Il lui faut ses médicaments et les cahiers. Alors, il va devoir employer les grands moyens.

Remarquer sur la corde raide.

Il commence par dégager son épaule du tissu de son T-shirt et plante ses dents dedans. Il se mord la chair jusqu'à ce que la douleur soit vive. Il a besoin d'adrénaline pour grimper sur le toit.

\*

*Mais que fiche Lespoir ?*

Carine s'est bouché les oreilles avec des boules Quiès et elle peut enfin se concentrer sur le meilleur souvenir de cette journée. Leur étreinte du matin.

Elle a adoré. Enfin quelque chose d'inattendu dans sa vie trop prévisible de ces derniers mois.

Elle s'est repassé le film une dizaine de fois en attendant le sommeil : quand il l'a basculée sur le divan...

En déroulant la scène, elle devient à chaque fois plus intense, plus précise, elle se retrouve en sueur sous les draps que tante Susan lui a déposés, son sexe la démange et le réclame, et quand l'attente et le souvenir deviennent insupportables, elle utilise son majeur pour se calmer.

C'est si bon, si fort, qu'elle oublie où elle est. Sur le divan du salon de Susan Florent, elle ahané en se mordant les lèvres, les jambes écartées. Son majeur la fouille aussi fort que la langue de Yann, une vague soulève son bassin, le divan grince sur le vieux plancher, elle a peur de réveiller son hôtesse, mais encore plus du séisme qui s'annonce, elle met l'autre main sur sa bouche, se mord le pouce.

La jouissance fuse comme une coulée de lave qui part de son sexe pour se répandre dans tout son corps, le divan chavire, elle crie, hurle, le cri explose dans sa main, dans son crâne et ça résonne par l'effet de ses oreilles bouchées.

Elle se retrouve au sol, hébétée. La couverture a atténué sa chute.

Une minute. Elle se met doucement à rire : sa situation est ridicule. Par terre au pied d'un divan, dans un appartement inconnu il y a encore quelques heures, totalement nue, les jambes écartées, le sexe béant, partiellement assommée de jouissance, la tête soufflée par son hurlement. Elle a dû réveiller l'immeuble et sans doute effrayer tante Susan.

Elle se redresse. Sous ses fesses, la couverture est moite.

Un nouveau rire l'agite. Elle se relève. Son regard croise la lueur de la nuit sous le volet. Et deux yeux luisants qui la braquent comme un fusil à double canon.

Elle étouffe un cri en portant la couverture à sa bouche.

Une ombre, plutôt frêle, lui ordonne :

— Tu ne bouges pas. Sinon, tu es morte !

L'ombre traverse rapidement le salon, et s'arrête devant l'entrée. Un tour de clé dans la serrure, la porte s'ouvre et la silhouette se fige sur le palier. Elle tient quelque chose à la main. Et semble hésiter.

— Désolé de vous voir fait peur... Mais vous étiez drôlement jolie sur le divan, Mademoiselle Magnin !

La porte se referme, la clouant de stupeur. Carine aurait voulu lui courir après, mais c'est comme si on lui avait arraché le cœur. Elle s'effondre sur le divan, totalement vidée. Honteuse de s'être fait surprendre.

\*

Gari descend l'escalier en soufflant. Sur les dernières marches, le rez-de-chaussée s'éclaire, la lumière du couloir s'allume. Ses poils se hérissent.

Des pas rapides et lourds. Un homme gravit les marches quatre à quatre en ahanant. Gari se rend compte que, absorbé par le spectacle offert par la psy scolaire, il a oublié ses médicaments. Trop tard...

De toute façon, il est crevé et n'aurait plus la force de repasser par le soupirail et se hisser sur le toit. Alors, il serre les dents, se force à siffler le rythme du morceau de zouk qui s'échappe d'un appartement. Il poursuit sa descente en frôlant le mur, les cahiers et l'enveloppe plaqués contre sa hanche droite. *Heureusement que je les avais cachés sous le divan !*

L'homme le bouscule alors qu'il atteint le seuil du premier étage. Gari rattrape de justesse l'un des cahiers.

— Euh, désolé...

Il continue à descendre. Il n'arrive plus à siffler, son souffle est resté coincé à l'étage. Enfin, la porte de l'entrée de l'immeuble. Gari aspire une grande goulée d'air.

Il vient de croiser le même flic que la veille, derrière Les Mimosas !

## 26. Lundi 10 juin 2012

Des lèvres chaudes, dans sa nuque, son dos, ses omoplates, le long de sa colonne vertébrale... Lespoir garde encore les yeux fermés, appréciant le travail des lèvres qui le butinent. *Mais les lèvres de qui, au juste ?*

Un doute le pique comme un frelon. Il pivote au moment où on effleure son dos griffé.

Un gémissement de douleur s'échappe de sa bouche. Un baiser ne lui laisse pas le temps de respirer. Il ouvre les yeux. Carine est sur lui. À genoux. Nue.

Il caresse ses bras, son dos, ses cuisses. Il sent son parfum, sa sueur.

Elle mord son oreille :

— Bonjour, commandant...

Une langue douce darde entre ses dents. Ses ongles jouent avec les poils de son thorax et pincement délicatement ses tétons. D'un coup, son corps lui rappelle les morsures et les griffures de Jézabel. Il la renverse.

Ses lèvres trouvent son cou et un baiser appuyé lui arrache un gémissement qu'il tente de rattraper en le prolongeant en un « humm » de plaisir.

— Je t'ai fait mal ?

— C'est rien... Un problème avec une jeune en garde à vue... Elle m'a mordu et griffé, et j'ai dû lui donner une gifle pour qu'elle se calme...

— Vous savez y faire avec les femmes, mon commandant...

— Oh, excusez-moi !

Susan vient d'entrer dans le salon. Lespoir dégage le drap et leurs têtes apparaissent à la lumière du jour diffusée par la chambre voisine.

— C'est pour votre protection, se justifie Yann.

Carine se lève en tirant le drap sur sa nudité. La tante de Gari lui adresse un clin d'œil et file vers la salle de bains. Lespoir en profite pour enfiler sa chemise et dissimuler les dégâts que lui a causés Jézabel. Trois morsures. À son épaule gauche, et deux autres à la base de son cou.

*Heureusement que j'étais couché sur le dos !*

— Tu travailles aujourd'hui ? demande-t-il à Carine quand il est habillé.

— Non, j'ai pris ma journée. Je reprends demain...

— Tu peux...

— ...rester avec tante Susan ?

Elle le regarde comme une petite fille qui fait du gringue à son papa.

— Si vous revenez ce soir pour assurer notre protection, mon commandant...

— Avec plaisir...

— Mais si tu reviens après minuit, j'appelle Police secours...

Il l'attire dans ses bras. Tante Susan prend son bain. On l'entend chanter.

— Fais-la parler... Rassure-la ! Qu'elle vous raconte son histoire ! Je veux tout savoir de Gari, de sa mère, de sa scolarité !

— À vos ordres...

Il est 8 heures et demie passées. L'espoir a juste le temps de s'avaler un café au bureau avant la réunion de 9h. Avec les renforts attendus par Jézabel.

La cage d'escalier est encombrée de marmots. L'espoir se traîne derrière une femme presque aussi large que l'escalier. À l'étage inférieur, le zouk a fait place à la musique orientale et à Charles Aznavour au rez-de-chaussée.

Dehors, le quartier de Saint-Jean s'est animé et coloré. Des ribambelles d'enfants défilent sur le trottoir en ordre dispersé. Ça sent la fin de l'année scolaire, il y a de la joie chez les marmots et peu d'empressement chez les mamans.

L'espoir pense à François et se demande si son fils s'est remis de son indigestion. Il pense aussi à Isabelle, terrée dans un studio à Bourges. Il se sent d'humeur à reprendre le contact aujourd'hui, à trouver des termes acceptables.

*Mais pourquoi donc ?*

*Tu vas lui dire que Lanson l'a trahie au moins une fois ?*

*Et elle veut faire sa vie avec ce type qui l'a cocufiée avec une collègue à lui ?*

Et si Isabelle se ravisait ?

Si elle faisait machine arrière ?

Pour l'instant, elle n'est pas encore éclaboussée publiquement, mais L'espoir connaît le petit monde de la justice. Un panier de crabes. La nouvelle s'est forcément répandue. Et comme chez les crabes, ils se repaissent sans scrupule d'un des leurs. Bientôt, ce sera la curée.

L'espoir ne sait pas où en sont les assises du procès des cousins Winterstein. Isabelle va-t-elle jeter l'éponge et abandonner la défense de l'un des principaux plaignants ?

Sa femme sera-t-elle assez déterminée pour résister à tout ça ?

Ou va-t-elle revenir lui demander des excuses ?

Comment envisager de revivre ensemble comme si rien ne s'était passé ?

*Non, ce n'est pas possible.*

Mais il sent qu'il reprend l'avantage. Il ne va pas se gêner pour le lui faire payer. Sans concession. Ses aventures avec Carine et Jézabel sont autant de cartouches tirées dans sa direction.

Il retrouve la voiture intacte, garée à quelques mètres à peine de l'emplacement de la veille. Sans même une rayure sur la portière ou un éclat sur le pare-brise. Ça lui fait tout drôle de s'installer au volant de la voiture de la commissaire Declercq. Il démarre en pouffant, songe au bon tour qu'il a joué à Jézabel. Il imagine la tête qu'elle a dû faire en découvrant le petit mot qu'il lui a laissé sur la table de chevet.

« Voici les clés de la Mégane. J'ai besoin de la vôtre ce matin. Une urgence. Je vous embrasse. Yann ».

Il regrette Thiéfaïne, l'autoradio de Jézabel est branché sur Nostalgie. Il s'adresse à lui comme si le chanteur jurassien se trouvait à la place du copilote.

*Si tu savais ce que j'ai à te raconter...*

*Quelle nuit, mon salaud, quelle nuit !*

\*

Cette nuit justement...Jézabel l'a mordu.

Elle mastique un bout de viande entre ses dents aussi pointues que celle d'un vampire. Il s'est

réveillé à temps de ce cauchemar alors qu'il s'apprêtait à l'étrangler pour lui faire recracher le morceau de viande. Le bout de son sexe.

Jézabel dort sur le dos en ronflant. Sa respiration soulève sa poitrine et son ventre couturé, au-dessus de son pubis blond. Lespoir s'appuie sur son coude, et à la lumière de son portable resté allumé, il inspecte les cicatrices. Deux, non, trois estafilades comme si on avait sabré la peau de son abdomen à la serpe ou à la machette.

Il frissonne. Il n'ose pas imaginer, se refuse à émettre des hypothèses. Qu'est-ce qui a pu lui faire ça ? Une cicatrice coupe son nombril en deux jusqu'à l'os de sa hanche droite. Une autre, verticale, entaille son mont de Vénus et semble pointer une flèche vers son sexe.

*Et si elle s'était fait ça toute seule ?*

*Elle se taillade la peau à la lame de rasoir ?*

*Elle se scarifie ?*

La vision lui paraît soudain tellement réaliste qu'il est convaincu d'avoir vu juste.

*Bordel ! De quoi dégoûter tous les mecs de la terre...*

Et dire que ça l'avait excité tout à l'heure ! Lespoir se sent comme un con. Une chance qu'il ait éteint son portable : Carine a laissé deux messages et envoyé trois SMS. Il s'est rhabillé en vitesse sans plus penser aux morsures et griffures qu'elle lui a occasionnées. Il a rédigé le petit mot, lui a laissé les clés de la voiture sur la table de chevet. Il a rabattu le drap sur son ventre avant de se carapater et de descendre l'escalier qui craque. Le portier roupille. Lespoir se jette dans la nuit comme on saute par la fenêtre d'une maison en flammes.

Il traverse la ville endormie, radio Nostalgie à fond, Polnareff pleure sa belle Jane dans le château de Laze. Il roule jusqu'à Saint-Jean tous feux éteints, à la manière des caïds du coin, au moment où le héros sombre de Polnareff arrive à l'échafaud.

Il a grimpé l'escalier quatre à quatre, et s'est arrêté sur le seuil de l'appartement de la tante de Gari. Il appelle Carine sur son portable. Elle lui répond d'une voix blanche de terreur. Il n'est pas sûr de reconnaître sa voix.

— Carine ?

— Mais tu es où ?

— Derrière la porte...

— Tu ne l'as pas croisé ?

— De qui tu me parles ?

— De Gari...

Lespoir se décompose derrière la porte qui s'ouvre lentement. La tête ébouriffée, le visage défait, Carine s'est enroulée dans un drap.

Il la soulève, elle se tient à son cou. Il la dépose délicatement sur le divan.

— Il est venu ici ?

— Je ne sais pas comment il a fait. Tout était fermé.

— Il t'a menacée ?

— Non, pas du tout...

Elle a eu une trouille bleue et se cramponne à son cou comme à une bouée de sauvetage.

— Il est venu récupérer quelque chose ?

— Je crois bien, mais je n'en suis pas sûre...

— On fera l'inventaire demain avec sa tante...

Le contrecoup tombe sur Lespoir comme un crochet derrière la tête. Il se laisse glisser contre elle, Carine amortit sa chute en le recueillant dans ses bras. Il ne trouve même plus la force de lui faire l'amour. Elle ne veut que s'endormir contre lui.

*Quelle nuit, bon sang, quelle nuit !*

À l'hôtel de police, Lespoir se gare au moment des infos de 9h sur France Bleu Berry. Il monte le son. Le journal commence par le résultat du premier tour des législatives : à la grande surprise des observateurs, Charles Demaison arrive largement en tête avec 41,3 % des voix. Lespoir coupe le son.

Son bureau est vide, mais on entend ronfler les ordinateurs de Dumas et de Bonnenfant.

La salle de réunion est pleine à craquer et il ressort aussi sec pour se trouver une chaise pliante dans le bureau le plus proche.

— Maintenant que le commandant Lespoir est arrivé, on peut enfin commencer...

Jézabel a forcé le ton. Lespoir lui décoche un sourire furtif. Clémentine baisse la tête. En face d'elle, Bonnenfant, mine déconfite, et Kieffer, pommette enflée que tous feignent d'ignorer.

— Nous venons de recevoir le rapport de l'autopsie. Anita Demaison est bien morte asphyxiée. Non seulement on a retiré le tube qui lui permettait de respirer sans assistance, mais l'agresseur l'a aussi étranglée.

Jézabel a martelé les derniers mots.

— On a aussi trouvé des traces de cannabis dans son organisme.

Jézabel se tourne vers Lespoir qui hoche la tête en silence. Il préfère reluquer Clémentine, comme si l'intensité de son regard pouvait redresser le menton de la stagiaire.

— On en sait visiblement plus sur l'endroit où Anita Demaison est passée mercredi en fin de matinée. La parole est au commandant Lespoir.

Lespoir raconte la découverte de l'appartement de Gari, la présence de la montre-bracelet d'Anita et les odeurs de cannabis dans la pièce. Il évoque sa rencontre avec la tante Susan, sa seule parente, et la disparition du jeune garçon. Il annonce aussi qu'il a trouvé le sac à dos d'Anita. Avec des livres et des cahiers de cours.

— Gari n'a pas vu Anita ce fameux mercredi, d'après ce qu'il a dit à sa tante. Il n'a découvert ce qui s'est passé que vendredi, en voyant la Une de la Nouvelle République.

— Elle était pourtant chez lui, non ? rétorque Jézabel. Il vit ailleurs ?

— Il va, il vient. Il semblerait qu'il ait d'autres points de chute.

Jézabel à Kieffer :

— On peut mettre en place une surveillance ?

— Je vais voir ça... On n'est pas en sureffectifs comme vous savez, mais je vais me débrouiller.

La commissaire à Lespoir :

— C'est tout, commandant ?

— Rien à ajouter. Nous recherchons activement le jeune Gari...

Clémentine Dumas lève la tête et le fixe d'un air étonné. Il lit dans ses yeux : *pourquoi vous cachez tout le reste ?*

Le regard de Lespoir laisse entendre que ce sera entre elle et lui. Leur enquête.

— Et vous croyez que ce Gari est l'expéditeur de la photo ? C'est lui le fameux GREG ? relance Jézabel.

— On ne peut pas l'établir avec certitude...mais il y a quelque chose d'autre qui nous intrigue dans cette affaire.

Lespoir marque une pause.

— Madame Demaison possède un véhicule de marque Alfa Mito, un modèle repéré par les caméras de surveillance. Selon le jardinier, sa voiture a disparu depuis mercredi après-midi. Nous supposons donc que la mère d'Anita était présente sur les lieux du drame ou à proximité, mercredi dernier. Il est même possible qu'elle ait assisté à la tentative de suicide de sa fille...

Nouveau coup de froid dans la salle. Jézabel est bouillante. De la lave dans les yeux. Elle crache son premier feu vers L'Espoir avant d'embrasser toute l'assistance.

— Pour quelles raisons se serait-elle rendue dans le quartier ce jour-là ? Elle avait rendez-vous avec Lanson ?

Son ton et son regard le provoquent.

— Du genre, la fille voit sa mère arriver et se jette ? poursuit-elle. Mais que fait-on de son amante attirée qui dit avoir passé l'après-midi avec le commandant Lanson ?

Les paroles s'enfoncent comme des pieux dans le cerveau de L'Espoir.

— Ce que vous venez de nous apprendre, commandant, nous éclaire d'une nouvelle lumière et nous vous en remercions. À présent, je vais vous donner ma version des faits...

Un jet de napalm embrase l'assistance. Jézabel brûle d'un feu intérieur et L'Espoir sent les tisons caresser ses intestins quand son regard l'aligne dans sa mire.

— Malgré leurs échanges téléphoniques et de SMS, je suis persuadée qu'Isabelle L'Espoir n'a pas rencontré Stéphane Lanson ce mercredi après-midi. Pour une raison que nous ignorons, le rendez-vous a avorté. Et je vais vous dire pourquoi : parce que le commandant Lanson, qui n'est pas à une contradiction près, a rendez-vous avec Nathalie Demaison, la mère de sa fille Anita, dont il ignorait probablement l'existence. Anita Demaison les a surpris, les a épiés et ça lui a fait tellement mal de voir sa mère entre les bras de Lanson, qu'elle a décidé de les punir tous les deux.

Jézabel cloue l'assistance et poursuit :

— Cela explique pourquoi elle a nettoyé l'appartement de toute trace de sa mère qui vient de faire l'amour avec Lanson. Cela explique qu'elle ait récupéré les préservatifs dans la poubelle de la salle de bains, qu'elle ait ensuite dénoncé Lanson sur Facebook avant de se jeter dans le vide. Par dépit, par jalousie. Vous ne savez pas jusqu'où on peut aller par jalousie...

Elle gifle L'Espoir du regard en prononçant le dernier mot.

Il ne bronche pas.

— Commissaire, vous rejoignez ma requête : je souhaite interroger Madame Demaison, bien qu'elle soit hospitalisée...

Kieffer bondit sur son siège.

— C'est fâcheux, très fâcheux... Charles Demaison m'a contactée ce matin, poursuit Kieffer. Il est très embarrassé...

— Avec un tel score ? s'étonne L'Espoir. 40 % au premier tour !

Kieffer le fusille.

— On a un nouveau problème sur les bras... Le député m'a avoué que son épouse n'était pas hospitalisée. Elle ne l'a jamais été. Ou alors, si c'est le cas, sa famille l'ignore.

Tous les visages graves sont concentrés sur sa bouche.

— Nathalie Demaison a quitté la maison mercredi dernier en cours d'après-midi et elle n'est pas reparue depuis.

L'annonce a coupé les souffles, tranché les langues. On n'écarte aucune hypothèse, même pas

celle d'une « évasion » avec la complicité de Lanson.

— J'ai appelé le Parquet, le juge et le directeur régional de la Police, continue Kieffer. Un avis de recherche discret est lancé. Monsieur Bertin s'occupe des réquisitions auprès des opérateurs téléphoniques. Je vais suivre personnellement cette enquête.

Lespoir se dit que la commissaire principale compte se refaire la cerise sur cette affaire, tout en reprenant pied dans l'enquête. Il attend la réaction de Jézabel.

Mais Kieffer ne lui en laisse pas le temps :

— Et s'agissant des funérailles d'Anita Demaison à 15h, la version officielle, c'est que sa mère est toujours hospitalisée..., conclut-elle avant de se tourner vers Jézabel. En attendant, vous comptez faire quoi ?

— Le juge va auditionner Maître Lespoir cet après-midi, répond tranquillement la commissaire d'Orléans. Nous allons refaire le tour du voisinage avec la photo de Nathalie Demaison... sans préciser, bien entendu, qu'il s'agit de l'épouse du député...

Et comme Kieffer la considère d'un air goguenard, les bras serrés :

— J'ai eu moi aussi le député au téléphone ce matin. Il est informé et totalement en accord avec cette procédure. Moi, au moins, je sais où je mets les pieds, commissaire... À bon entendeur...

Kieffer gonfle ses poings, prête à bondir. Au moment où le planton entre sans frapper et annonce que l'IGPN requiert sa présence.

— À vous de trouver Gari, commandant... Et vite ! Nous..., Jézabel désigne du menton ses adjoints, nous occupons d'Isabelle Lespoir et des propriétés de la famille Lanson. Quelque chose à ajouter ?

Le regard de la commissaire Declercq fait le tour de l'assistance jusqu'à ce qu'un grognement parvienne de l'autre bout de la pièce.

— Oui ?

Bertin a l'air contrit de quelqu'un qui ne sait pas comment se débarrasser d'un problème encombrant.

— Je ne sais pas si ça peut avoir un lien avec l'enquête en cours, mais on nous a signalé une disparition ce matin...

— Dites toujours...

— Un gamin de 19 ans n'est pas reparu chez lui depuis samedi soir.

— Quel rapport avec l'enquête ?

— L'identité du gamin. Il s'appelle Clément Masse...

— Comme le maire ? intervient Kieffer.

— Justement, c'est son petit-fils...

— Et vous pensez, lieutenant, qu'Anita Demaison et ce garçon se connaissaient ? Pas tout à fait le même âge..., raille Jézabel.

— Si vous voulez, on va suivre ça, intervient Lespoir.

— Puisque vous n'avez que ça à faire, commandant..., conclut Jézabel en sifflant la fin de la réunion.

— À quoi vous jouez ?

Jézabel déboule dans les toilettes où Lespoir est en train de pisser. Il se rajuste et la plaque contre la cloison.

— Ne me touchez pas ! crache-t-elle.

— Et vous, à quoi vous jouez à me provoquer comme ça ?

— Vous ne collaborez jamais ! Vous êtes comme une anguille, Yann, insaisissable...

— Vous m'avez bien saisi cette nuit, non ?

Il la plaque contre la porte. Et comme si son corps se souvenait, la chair de poule hérisse sa peau et réveille ses morsures.

La commissaire s'empare de son sexe à travers le pantalon.

— Ce n'est pas seulement ça dont j'ai besoin, mais de votre collaboration... Je croyais qu'on avait un accord !

— Moi aussi, je veux Lanson ! grince-t-il, les dents serrées. Moi aussi ! Et si vous voulez vous faire ma femme, surtout ne vous gênez pas, mais je veux poursuivre ma partie de l'enquête à ma façon !

Il l'écarte de la porte. Jézabel soupire.

— Je ne vais pas la ménager, votre Isabelle... ça, vous pouvez compter dessus.

En arrivant au bureau, Lespoir bande furieusement. Il rabat le revers de sa veste et se dépêche de s'asseoir.

Il allume son ordinateur. Le ronflement couvre le silence glacial de la pièce. Il remarque alors que Bonenfant et Dumas, assis en vis-à-vis, se regardent en chien de faïence. Plongée dans la lecture de son écran, Clémentine a libéré sa frange sur la moitié de son visage. Derrière son ordinateur, Pierre ne la quitte pas des yeux.

Lespoir veut se retrouver seul avec Clémentine. Le silence devient pesant. L'attitude de son adjoint et ses œillades d'ado l'énervent.

— Humm, Pierre !

Sous l'angle de son profil éclairé par le soleil, Lespoir remarque les traits fatigués de son adjoint.

— Je voudrais que tu t'occupes de la disparition du jeune Clément Masse. Tu peux contacter la famille ? Et qu'elle nous file une photo par la même occasion !

— Tu crois vraiment que ça vaut la peine de se disperser ?

— Je crois vraiment que ça vaut la peine, Pierre ! Sinon je ne te le demanderais pas !

Clémentine a sursauté devant la dureté du ton.

— Mais qu'est-ce que t'as à t'énervé comme ça ? gémit Bonenfant.

Il s'est tourné vers Dumas pour la prendre à témoin.

— Vous avez un problème avec moi ?

— Fais ton boulot, Pierre, c'est tout !

— Du neuf sur Facebook ?

Lespoir s'est assis devant le bureau de Clémentine.

— Rien, depuis que l'avocat de la famille a fait fermer le compte d'Anita. J'attends toujours leur réponse au sujet de l'identité de Léo.

Il n'écoute pas vraiment, il ne fait que la regarder. Elle soupire.

— Et moi, je peux vous poser une question ? Pourquoi vous n'avez rien dit sur GREG le tagueur ? Le vrai tagueur ?

— J'ai mes raisons d'en garder sous la pédale.

— La confiance règne, on dirait... Et à moi, qu'est-ce que vous me cachez d'autre ?

Lespoir la fixe droit dans ses yeux troublants.

— Et vous ?

— Décidément, vous êtes le prince de l'esquive...

— Sauf avec les femmes...

— Je dois prendre ça comment ? Comme une nouvelle tentative de séduction ?

Le portable de Lespoir sonne. C'est Carine.

— Excusez-moi. Mon fils...

Lespoir sort dans le couloir.

— Du nouveau ?

— J'en sais plus sur Gari. Et sur sa mère aussi...

— Et ça nous apprend quoi ?

— Sa mère est décédée l'été dernier. Du Sida...

— Bon sang !

— Yann, tu es toujours là ?

— Et Gari, il est atteint lui aussi ?

— Oui. Il suit une trithérapie depuis des années... Sa tante s'inquiète car il a oublié ses médicaments chez elle. Cette nuit, curieusement, il n'est pas venu pour ça.

Lespoir perçoit le souffle troublé de Carine.

— Carine, ça va ?

— J'ai pensé que... Si Gari était l'amant d'Anita...

Et Lespoir, comme s'il lisait dans ses pensées :

— ...elle aurait sans doute découvert qu'il l'a infectée et elle s'est alors jetée dans le vide...

C'est à cela que vous songez ?

— Oui, mais Susan me jure que Gari n'a pas pu lui faire de mal...

Lespoir soupire.

— Je suis sûr qu'il lui en a fait pourtant...

— Yann, on va se rendre avec Susan aux funérailles d'Anita cet après-midi.

— Ok, j'y serai à 14h30.

\*

La photo de Gregory Ratureau est placardée sur tous les bureaux, et toutes les patrouilles passent Saint-Jean au peigne fin. De son côté, Kieffer a fait mettre l'immeuble qui abrite l'appartement de Susan Florent sous surveillance.

À 11h15, la voiture banalisée, supposée discrète, est caillassée une première fois par un groupe de jeunes qui a sans doute agi depuis le bâtiment d'en face. À 11h20, le dispositif de surveillance est levé faute d'effectifs suffisants pour utiliser un véhicule de rechange.

À 11h30, Isabelle Lespoir est introduite dans le bureau du juge Sauveur. En présence de la commissaire Declercq.

— Je vois le commandant Lanson tous les mercredis après-midi depuis le mois de décembre dernier et j'ai l'intention de partager sa vie une fois que les choses seront revenues à la normale...

Jézabel contre-attaque d'un ton ironique.

— Parce que vous croyez qu'elles peuvent revenir à la normale ? Pourquoi, s'il est innocent, a-t-il pris la fuite vendredi dernier ?

— Vous menez une enquête à charge, madame la commissaire..., rétorque l'avocate.

— Cela ne répond pas à la question. Vous lui servez d'alibi, maître... Cependant, je suis convaincue que mercredi dernier, vous n'avez pas mis les pieds dans son studio, pour la simple et bonne raison qu'il avait une autre visiteuse : Nathalie Demaison !

Isabelle Lespoir encaisse en silence. Jézabel la considère comme une gamine prise la main dans le sac.

— Vous ne saviez pas que Stéphane Lanson entretenait une liaison avec l'épouse du député ? demande le juge.

L'avocate ne réagit pas. Jézabel poursuit, mordant dans les phrases comme une lionne dans sa proie :

— Nous avons identifié sa voiture, à proximité du lieu de la tragédie. Précisément à l'heure de la tragédie. Et repéré une jeune femme en panique qui s'est engouffrée dans cette voiture.

Un bref moment, les joues de l'avocate se creusent. Jézabel le remarque et enfonce le clou.

— Stéphane Lanson vous trompait avec Nathalie Demaison. Vous avez produit un faux témoignage, maître...

On n'entend plus que le clavier de la greffière qui pétarade par vagues. L'émotion mouille le coin de l'œil de l'avocate. Jézabel se tourne vers le juge qui lui répond par un haussement de sourcils.

Isabelle Lespoir prend une grande inspiration, comme si elle avait eu la tête sous l'eau un long moment. Sa poitrine se soulève et Jézabel se figure Lanson caressant ses seins avec gourmandise. Cette dernière pensée l'irrite à un point insupportable.

L'avocate décroise les jambes sur sa jupe mauve en fixant le juge et pose ses deux paumes entrecroisées sur son genou. Jézabel mate ses cuisses comme une hyène prête à les déchiqueter et relève que les mains de sa voisine tremblent.

— Monsieur le juge, mercredi dernier, vers 15h10, alors que je frappais à la porte du studio de mon ami, j'ai croisé le concierge, monsieur Brémond, et on s'est salués. Il pourra attester de ma présence dans l'immeuble mercredi dernier.

— Vous le connaissez bien ?

— Je l'avais rencontré la première fois que je suis venue voir Stéphane et une autre fois pour un problème de sonnette à la porte d'entrée. Il sait qui je suis. De plus...

Elle décroise les jambes, repose la droite sur la gauche. Ses mains reprennent nerveusement appui sur son genou. Le visage du juge s'est légèrement empourpré.

— J'ai croisé une seconde fois monsieur Brémond alors que je quittai l'étage deux heures plus tard...

— Il se trouvait où, à ce moment-là ? dit le juge en allongeant le cou pour avoir une meilleure vue sur les jambes de l'avocate.

— Dans le hall de l'immeuble. Il m'a même tenu la porte et m'a saluée à la sortie.

Le juge avale sa salive, racle sa gorge et d'un sourcil levé interroge la commissaire.

— Nous vérifierons le témoignage de monsieur Brémond, mais il ne me semble pas qu'il ait précisé aux enquêteurs vous avoir croisée..., répond Jézabel.

— Vous n'avez vu personne d'autre, maître ?

— Non, mais il y a encore quelque chose que je dois porter à votre connaissance, monsieur le juge...

— J'ai téléphoné à Stéphane vers 18h20. Je suppose que les relevés téléphoniques ont permis d'identifier mon appel...

La commissaire hoche la tête.

— J'étais arrivée à mon véhicule, de marque Alfa Mito... Je précise pour les caméras de surveillance. Je suppose que vous avez déjà vérifié...

Jézabel soupire en regardant le juge.

— Je me suis aperçue en cherchant les clés dans mon sac à mains que ma pince à cheveux était restée dans le studio. J'ai appelé Stéphane qui était allé faire un tour le long de l'Indre. Il m'a dit qu'il repassait au studio me la rapporter.

— Et ensuite ?

— J'ai attendu. Pas de réponse. Je suis passée à mon bureau prendre le courrier.

— Et vous l'avez encore rappelé après ça ?

— Une seule fois. Une heure après le premier appel. Et c'est son frère Didier qui a répondu pour me dire qu'il y avait eu un drame dans l'immeuble et que Stéphane était entendu comme témoin. Je ne connaissais pas encore les détails.

— Les détails, vous les avez appris comment ?

— Mon mari m'en a vaguement parlé le soir à la maison...

Sa voix s'est brisée sur les derniers mots. Le juge abandonne son point de vue dominant et s'adosse à son siège. Il considère l'avocate un long moment puis tourne sa bouche molle vers Jézabel tout en faisant glisser un stylo en argent entre ses doigts.

— Monsieur le juge, aucune pince à cheveux n'a été trouvée dans le studio du suspect.

— Maître, vous avez finalement récupéré votre..., comment dirais-je, ...ustensile ?

— Oui, je l'ai récupéré... en quelque sorte...

Le juge dresse ses sourcils ce qui a pour effet de contracter son front, les plis comme un accordéon.

— Vous pouvez nous expliquer ?

— Mon mari a trouvé la pince.

— Pardon ? bredouille le juge.

— Elle était à sa place dans la boîte le lendemain matin. À l'endroit où je la range dans notre chambre à la maison...

— Vous insinuez que..., commence le juge.

— Le commandant Lespoir aurait donc sous-trait un élément de preuve sur les lieux du drame..., poursuit Jézabel sur un ton qui mêle l'ironie à l'étonnement. Cependant...

La commissaire décroise ses jambes elle aussi et fait claquer le talon de sa chaussure sur le parquet.

— Cependant, à moins de faire avouer à votre mari, le commandant Lespoir, qu'il ait, en

conscience, voulu éliminer la preuve de votre présence chez Stéphane Lanson, cela ne prouve rien... Et je constate, chère Maître, que vous n'hésitez pas un instant à compromettre un officier de police, votre légitime époux, qui a été du reste très affecté par la révélation de votre... liaison...

Un fluide glacial vient de repasser les plis du visage du juge qui ne goûte pas trop les manières brutes de la commissaire.

— Maître, avez-vous eu contact avec l'un des frères Lanson depuis ?

— Non, Monsieur le juge...

— Des pressions ont-elles été exercées sur vous dans le cadre du procès aux assises actuellement en cours à Bourges ?

— Affirmatif...

Le juge jette un coup d'œil rapide à Jézabel.

— Expliquez-nous ça...

— On m'a demandé de lâcher du lest au cours du procès pour que la peine du frère d'Albert et des cousins germains des Winterstein soit réduite...

— Et sinon ?

— Ils lanceraient un contrat sur la tête de Stéphane en préventive...

Isabelle Lespoir pivote d'un quart de tour vers Jézabel.

— C'est pour cette raison, je pense, qu'il a préféré s'évader... et pour établir son innocence.

Lespoir repose le téléphone d'un geste las. Il vient d'enregistrer le témoignage de l'un des profs de sport du collège. Gari est un élève particulièrement doué en gymnastique, incroyablement souple. *Capable de grimper le long d'une gouttière ?*

L'autre au bout du fil lui a fait répéter deux fois la question avant de répondre que, pourquoi pas, c'est possible.

Lespoir a contacté les clubs de gym. À son deuxième appel, on lui donne les coordonnées d'une prof du collège Touvent. Oui, elle se souvient bien de Gari Rapier, comment ne pas s'en souvenir, c'était son élève le plus prometteur bien qu'il ait commencé la gymnastique tardivement. Il avait des prédispositions naturelles hors normes. Il aimait l'entraînement mais, au grand désarroi de son interlocutrice, n'avait aucun goût pour la compétition.

Elle l'a vu quand pour la dernière fois ? L'an dernier. Juste avant l'été. Il était venu à son domicile pour lui dire qu'il arrêta. Il n'avait pas donné de raison. Il n'en était même pas affecté, la prof avait eu envie de pleurer.

*Son domicile ?*

Elle se souvient qu'il habitait chez sa tante à Saint-Jean car sa mère était malade. Elle n'a pas eu de nouvelles depuis.

Lespoir s'est aussi entretenu avec un fonctionnaire de l'Inspection d'académie, puis une conseillère de la DDASS. Gari Rapier est censé être encore scolarisé. Son cas a été signalé aux affaires sociales. La conseillère précise que Susan Florent ne perçoit plus aucune allocation pour Gari, depuis Noël dernier, après que le gamin ne se soit pas présenté à la rentrée au lycée Blaise Pascal.

*Il vit de quoi alors ? La tante ne semble pas rouler sur l'or, et même si elle loge son neveu gratuitement, il doit bien avoir un autre moyen de subsistance.*

Il conclut son rapport.

*Gari vit dans un autre monde, se confiant peu. Il est très doué en dessin, carrément rêveur. Deux ou trois de ses amis savaient que sa mère était très malade et qu'elle allait mourir. Gari parlait de transfiguration, de réincarnation... Ce n'est pas si grave, disait-il à ses amis. Il était convaincu qu'après la mort, une autre vie éventuellement sous une autre forme interviendrait. Il avait eu une discussion l'an dernier avec sa prof de biologie. Elle lui avait répondu qu'elle n'y croyait pas et qu'aucune preuve scientifique ne pouvait étayer pareille supposition. Mais pour Gari, ce n'était pas une supposition, ni une hypothèse, mais bien une réalité !*

Lespoir a aussi tenté de joindre Bérénice, la prof de dessin timbrée, au collège, mais elle est en arrêt de travail et injoignable. Il lui a laissé un mail. Il se sent de plus en plus inutile au bureau. La seule chose qui le retient est à l'autre bout de la pièce.

Clémentine lève rarement les yeux de l'écran de son ordinateur, tapant à une vitesse folle sur les touches, un stylo dans sa bouche si agréablement dessinée. Il l'a même surprise à faire coulisser le stylo entre ses lèvres. Elle a capté son regard trop insistant et l'a chassé en lui lançant une grimace.

Il est près de midi. Lespoir a l'œil rivé sur la pendule au-dessus du bureau vide de Bonnenfant. Il attend encore quelques minutes pour lui proposer de déjeuner.

À midi trois, Bonnenfant débarque, un air de triomphe au coin des lèvres.

— Vous ne devinerez jamais ce que je viens de découvrir...

Lespoir fait la tête d'un enfant privé de son dessert préféré. Dumas reste concentrée sur son écran.

— Ben, bonjour, l'accueil ! grommelle Bonnenfant.

L'adjoint traverse la pièce et se plante devant le bureau de son chef.

— Mais vous allez quand même m'écouter ! Je viens de chez le fils Masse, le père du petit Clément. Et écoutez-moi ça...

Son enthousiasme décide Dumas à relever le menton.

— Je vous le donne en mille... Clément Masse a disparu dans la nuit de vendredi à samedi. Vendredi soir, il a dit à sa mère qu'il ne se sentait pas très bien. Il n'a pas dîné et est allé se coucher à 20h. Sa mère l'a trouvé pâle comme un linge.

Lespoir et Dumas rivés à ses lèvres, Bonnenfant se met à parler comme une mitrailleuse.

— Samedi matin, elle pensait qu'il faisait la grasse matinée, ce qui n'avait rien d'inhabituel chez lui. À 11h, comme il n'émergeait toujours pas, elle s'est décidée à le réveiller. Son lit était vide. Aucun mot, rien. Lui qui prévenait toujours de ses allers et venues. Par contre, son scooter n'était plus dans le garage et son père a trouvé la porte du jardin ouverte. Ses parents ont contacté ses amis. Aucun ne l'a vu dans la soirée. Il avait son portable avec lui. Il est abonné chez Orange, je vais m'occuper de la demande de réquisition...

— Et c'est tout ? le taquine Lespoir qui sent bien au visage fier qu'arbore son adjoint qu'il y a autre chose.

Bonnenfant les dévisage l'un après l'autre. Son large sourire dévoile une dentition de cheval.

— Pierre, accouche !

— Sa mère m'a appris que Clément connaissait Anita Demaison. Il fréquentait surtout ses sœurs, ils ont le même cercle d'amis.

— Et alors ?

— Vous savez ce qu'il fait dans la vie, Clément ? Il est étudiant à Poitiers, en médecine, troisième année, et cet hiver, il a effectué un stage dans un hôpital...

— À Châteauroux ?

— Justement !

— Bien sûr, j'ai demandé à voir une photo de Clément. La mère m'en a donné plusieurs. Et quand je suis retourné à la voiture, j'ai voulu en avoir le cœur net. J'avais fait un double de la photo qu'on a pu tirer de la vidéosurveillance. Il y a une vague ressemblance. Mais seulement vague... Alors je suis allé à l'hôpital...

Bonnenfant se tourne vers Clémentine, un sourire angélique aux lèvres.

— Nous sommes tout ouïe, Pierre, susurre-t-elle.

— Le toubib n'est pas sûr de la ressemblance, hélas.

— Tout ça pour ça ! gronde Lespoir.

— Moi, je pense que c'est lui. Notre agresseur doit connaître les codes d'entrée. J'ai vérifié : ils n'ont pas été changés depuis le début de l'année. Ça veut dire que ceux que Clément connaissait étaient encore valables samedi dernier. Ils n'ont changé les codes que samedi soir... Et en plus, Clément a été affecté à ce deuxième étage, celui justement où se trouvait Anita Demaison. Il sait comment débrancher un appareil d'assistance respiratoire...

Bonnenfant exhale un soupir de satisfaction.

— Cependant..., commence Lespoir. S'il s'y connaissait, pourquoi avoir eu besoin d'étrangler Anita ?

— Ben quoi, j'en sais rien, moi. Les choses n'ont peut-être pas tourné comme prévu, alors il a dû employer la manière forte... On fait quoi, maintenant ?

Tout se bouscule dans la tête de Lespoir. Une tornade d'incertitude fait exploser le puzzle qui semblait enfin s'assembler.

*Nathalie Demaison, Clément Masse, Gregory Ratureau, Gari Rapier...*

C'est comme un balancier qui passe d'un champ à l'autre et qui ricoche aussitôt, comme mû par une répulsion magnétique.

*Anita connaissait donc Clément, mais quel rapport ?*

*Elle a rencontré Gari, mais quel lien avec Ratureau ?*

*Et qu'est-ce qui peut expliquer ces deux disparitions à trois jours d'intervalle ?*

*Nathalie et maintenant Clément Masse ?*

*Nathalie qui a sans doute disparu après avoir vu sa fille tomber...*

Cette idée lui donne la chair de poule, malgré la clim' qui souffle dans l'habitacle de la Mégane. Jézabel a laissé les clés dessus dans le parking du commissariat. Lespoir n'a pas déjeuné et se dirige vers Saint-Jean.

*Est-ce que Nathalie Demaison et Clément Masse se cachent ?*

*Comme Gari et Ratureau, finalement...*

*Tout le monde se planque alors... mais par peur de quoi ? De qui ?*

Lespoir se gare plus loin, cette fois, dans le parking d'une supérette Dia, à la limite entre Saint-Jean et le quartier Saint-Jacques. Il fera le reste à pied.

Il s'immerge dans le quartier coloré, bordé à main gauche de nouveaux logements que la ville a fait construire dans le cadre du Plan national de rénovation urbaine. Des bâtiments flambant neufs aux balcons déjà boutonnés de paraboles. Ça sent le linge mêlé à des odeurs de merguez grillée et de plats épicés. À main droite, des immeubles hors limites du Plan national de rénovation urbaine. Des vestiges qui décrépissent. L'Etat n'a plus d'argent.

Les mêmes odeurs, les mêmes sons, les femmes et les gamins qui crient, des chants du bled, le linge aux couleurs identiques. Une djellaba noire flotte entre deux paraboles.

Lespoir traverse le parking du supermarché. Des gamins jouent aux auto-tamponneuses avec les caddies, leurs mères les regardent faire en cancanant. L'image le renvoie une fois de plus à Nathalie Demaison.

*Quelle mère est-elle ?*

Si elle a assisté à la chute de sa fille, il imagine très bien le traumatisme qui peut être le sien. Est-ce qu'elle a cherché à revoir Lanson ?

*Et si Jézabel disait vrai ?*

Et pour quelle raison qui devait forcément échapper à sa mère, Anita a choisi d'en finir à cet endroit-là sur le balcon de son père ?

*Comme si elle voulait marquer le coup.*

*Marquer les esprits.*

*Celui de son géniteur, celui de sa mère, celui de son père adoptif...*

*Et celui de GREG ?*

Elle a mouillé Lanson, terni sa réputation. Elle en voulait donc à son père ? Dans ce cas, Jézabel

a sans doute vu juste... Elle a surpris sa mère avec Lanson. Et c'est cela qui a provoqué sa chute : le dépit, la jalousie.

Pris dans ses pensées, Lespoir trébuche sur une pierre, mais se rétablit. Il s'arrête contre une voiture endommagée.

*Est-ce qu'on vient de jeter cette pierre sur le trottoir ?*

Il n'a rien entendu, rien remarqué de suspect. Un coup d'œil derrière lui. Il pivote sur sa gauche. À droite, le mur borgne d'une ancienne mercerie désaffectée, taguée de créatures colorées vaguement extra-terrestres. Il est peut-être dans le territoire de GREG. Mais lequel, celui de Ratureau ou de Gari ?

Il replonge dans ses pensées.

*Si une liaison s'est nouée entre Nathalie Demaison et son amant d'autrefois, cela signifie également autre chose : Lanson était en train d'écarter Isa !*

*Ou alors, il jouait sur les deux tableaux.*

*Après tout, il n'avait pu s'empêcher de goûter à Clémentine...*

Les paroles de la stagiaire coulent comme du plomb fondu dans ses oreilles : « Parce que j'en avais envie... Et c'était bien. Très bien ».

Derrière un panneau de chantier, l'immeuble de Susan. Lespoir se trouve dans la même rue où il s'était garé quand on avait épinglé l'avertissement sur son rétro. Il s'arrête derrière le panneau. Sort son portable. Cherche le numéro qu'il connaît pourtant par cœur. Comme s'il avait peur de se tromper. Comme s'il s'agissait du numéro d'une inconnue. Sa femme.

Il hésite. Finalement, il appuie sur la petite touche verte. Une trappe s'ouvre à ses pieds au moment où l'écran affiche « Appel Isa ».

— Quelles nouvelles ?

Stéphane Lanson s'assoit à côté de son frère. Il vient de faire une balade, histoire de se changer les idées et de garder la forme. Didier a deux portables à la main. L'un appartient à Steve Winterstein. L'autre a été saisi chez un petit revendeur de drogue à Déols. Les abonnements courent toujours.

— Dans l'ordre ou dans le désordre ?

— Tu as le quinté du jour aussi ?

— L'autopsie a révélé que ta fille a été débranchée puis étranglée. À part ça, Kieffer a lancé des patrouilles pour trouver Gregory Ratureau à Saint-Jean. Et tu sais quoi ?

Didier pouffe.

— La voiture de patrouille s'est fait caillasser, le plus jeune des frères Bruneau s'est pris un éclat dans la figure, son aîné est avec lui à l'hôpital et ils n'ont plus de remplaçants !

— Je plains Kieffer...

— Sa mutation, elle peut l'oublier, ça, c'est sûr ! Par contre, il y a un truc bizarre...

— Quoi ?

— Le petit-fils du maire a disparu.

— Du maire de Châteauroux ? Tu veux parler de Masse ?

— Tout juste. Son petit-fils unique...

— Quel rapport avec notre affaire ?

— Mon informateur est convaincu qu'il a débranché Anita Demaison...

— Alors là, ça se complique sérieusement...

\*

Avec sa pommette enflée et son épaule meurtrie, Kieffer a tout l'air d'une boxeuse qui vient de perdre un combat la veille. Mais personne ne la ramène, la commissaire a retrouvé son mordant. Le chanoine de l'IGPN interroge les subalternes dans une petite salle à l'étage. Elle sait qu'il la convoquera à nouveau après les funérailles.

En attendant, Kieffer a fait semblant de lever la surveillance sur Saint-Jean, mais un équipage en civil a pris discrètement le relais. Deux agents d'origine nord-africaine qu'elle a réussi à obtenir du 93. L'un surveille le logement de Susan Florent, l'autre une ancienne mercerie squattée où Ratureau a ses habitudes, et peut-être son nid.

Elle veut souffler le présumé GREG au nez et à la barbe de Jézabel. Et pour ça, elle est prête à prendre tous les risques.

— Vous êtes avec moi ? demande-t-elle à l'homme assis devant son bureau.

Bonnenfant acquiesce.

— Je souhaite être détaché du groupe du commandant Lespoir.

Kieffer se lève. Son regard interroge Bertin, debout contre la porte. Il hausse les épaules, l'air de dire, « on peut essayer... ».

— Je veux que vous y restiez, mais je veux savoir tout ce qui se passe...

Bonnenfant accuse le coup. Ses yeux se sont plissés et sa bouche forme un « O » suspendu un long

moment. Même son adjoint considère la commissaire avec stupéfaction.

— Ce n'est pas ce que j'espérais, commissaire...

— Je sais ce que vous espérez, Pierre... mais faites-moi confiance. Votre mutation est en bonne voie. Ce n'est plus qu'une question de jours.

— Quand ?

— Fin juin, sans doute...

— Dans ce cas, je serai votre œil, commissaire...

Bonnenfant lui serre la main, les yeux humides de satisfaction, et quitte la pièce.

— Alors, vous en pensez quoi ? dit Kieffer à son adjoint.

— Vous me demandez s'il va jouer le jeu ?

— Je veux tout savoir de ses appels téléphoniques... Il y a une taupe chez nous. Depuis l'intervention ratée chez les Manouches, c'est une évidence...

— Qui était au courant ?

— L'Espoir et Bonnenfant. Didier Lanson et Péberot. Moi... et vous, lieutenant...

Bertin considère Kieffer avec la même expression que s'il venait d'apprendre qu'elle était sa mère. Il comprend à son regard qu'elle ne plaisante pas.

\*

Le téléphone de L'Espoir bourdonne à son oreille. Troisième sonnerie. Isabelle ne décroche pas. À la quatrième, il croit que son répondeur se déclenche mais c'est bien la voix éteinte de sa femme qui exprime un « Allô » d'outre-tombe...

— Pourquoi tu continues à le couvrir, Isa ? Tu savais qu'il avait noué une liaison avec Nathalie Demaison ?

Un silence.

— Allô, Isa ?

— À quoi vous jouez, la commissaire Declercq et toi ? Vous croyez que vous allez me faire craquer ?

— Si tu as fait un faux témoignage, ta carrière est fichue, Isa...

— Et toi qui as caché une preuve tangible de ma présence...

— Hein ?

— J'ai informé le juge pour ma pince à cheveux. Celle que tu as remise dans sa boîte. Celle que tu as soustraite aux preuves matérielles sur le lieu du drame. Tu croyais que je n'avais rien remarqué ? Stéphane était justement retourné au studio pour me la ramener.

— Ça ne prouve rien. Tu aurais très bien pu l'oublier la fois précédente...

— La colère t'aveugle, Yann. La jalousie aussi.

— Ne me parle pas de jalousie, Isa... Ne prononce pas ce mot. Pas à moi !

— Pourquoi tu ne veux pas voir la vérité en face ? Tu as déjà oublié les dégâts causés par ta jalousie ?

— Isa, arrête ! ARRETE !

— Les dégâts causés sur notre fils !

— Je te conjure d'arrêter... ou je fonce à Bourges et...

— Et tu feras quoi ? Tu vas me rouler dessus ? Comme tu as roulé sur François...

Le espoir serre le portable à le broyer. Il voudrait arracher la tête de sa femme.

— Tu n'aurais jamais dû prononcer ces paroles, Isa...

— Arrête, Yann ! C'est toi qui m'as perdue... Avec ton aveuglement... ton obsession du concours, ton idée fixe de nous tirer de là... Tu as une seule fois essayé de m'écouter ? Tu as une seule fois tenu compte de mon avis ? Moi, je ne veux pas partir. Je veux vivre ici. Mais sans toi.

Le espoir ne respire plus. Saoulé de paroles et de coups.

— Jeudi, je te préviens... je récupère François. Je te laisse la maison. Tu en fais ce que tu veux...

Elle raccroche.

Il s'est affalé, le cul par terre, contre un mur cradingue, lardé de tags plus ou moins effacés. On distingue juste un dessin, au-dessus de la signature de GREG.

« Le Cri » de Munch, repris par un chœur entier de personnages aux visages meurtris, en détresse, leurs mains palpant leurs joues tremblantes.

Un imposant service d'ordre contrôle les deux entrées du cimetière. Le capitaine Malin se tient en retrait contre la grille, un talkie à la main. Ses hommes régulent la circulation et le stationnement aux abords.

— Quoi de neuf ? Vous avez attrapé votre tagueur ? demande Lespoir au chef de la police municipale.

— Tu parles... Rien depuis trois jours. À croire que vous lui avez fait peur..., plaisante Malin.  
*Tu ne crois pas si bien dire...*

Un flux de personnes, visages graves et habits sombres, descendent l'allée principale. Plus bas, de part et d'autre d'un sentier, deux lignes se sont formées sur une bonne vingtaine de mètres jusqu'à un impressionnant monticule de gerbes et de fleurs : l'endroit de la tombe.

Un murmure parcourt la foule. Une Mercedes noire aux vitres fumées avance à la vitesse d'un corbillard et s'arrête à hauteur des officiels. Un chauffeur en costume gris anthracite sort et ouvre la portière. De l'autre côté de la limousine, émerge la tête de Charles Demaison.

Le chauffeur s'écarte. La première jumelle s'extirpe de l'habitacle avec la grâce d'une ballerine, sa longue main rabattant la frange de sa robe noire. La deuxième suit, ployant le genou sur ses jambes parfaites. Lunettes noires, chignon serré, ensemble strict et pochette mauve. La foule s'émeut, des dizaines de regards fascinés.

Dans l'allée, lunettes de soleil sur le nez, le député passe les troupes en revue. Poignées de main, accolades, mains sur l'épaule ou sur l'avant-bras, hochements de tête de circonstance, paroles de réconfort. La Mercedes remonte la pente en marche arrière. Les jumelles, têtes baissées, cheminent à pas lents, dans une chorégraphie parfaite. Un photographe de La Nouvelle République les suit. À leur passage, toutes les têtes s'inclinent.

— Belle mise en scène, n'est-ce pas ?

Lespoir ne l'a pas entendu arriver. D'ordinaire, cette voix l'irrite et il lui flanque la chair de poule. Mais il est anesthésié au point que plus rien ne peut l'atteindre.

— Ça va, Lespoir ?

Le lieutenant des RG. Un mec bavard et porté sur la boisson. L'un ne va peut-être pas sans l'autre. Il tient la bouteille comme personne et sa hiérarchie ferme les yeux, car nul autre n'est mieux informé que lui dans le département.

— T'as pas l'air d'avoir trop la pêche, Lespoir. Pas comme notre député... ça lui a pas si mal réussi, la chute de sa fille adoptive...

— Adoptive ? Tu es déjà au courant ?

— Tu sais bien qu'au commissariat, les murs ont des oreilles...

— Et les résultats du premier tour, alors ? Tu avais prévu ça ?

— Un tel score d'emblée, sûrement pas. Qu'il ait de solides appuis, c'est clair. Tu as dû t'en apercevoir d'ailleurs...

Toujours ces fins de phrase en suspens... D'ordinaire, ça aussi, Lespoir, ça l'énerve.

— Mais de là à faire aussi bien qu'en 2007, en pleine vague sarkozyste... et même mieux dans certains quartiers...

— Centre-ville, au hasard..., ironise Lespoir.

— Ben justement pas ! C'est ça qui est très bizarre. Demaison est passé en tête à Saint-Jean, qui a pourtant voté Hollande à 70 % il y a un mois. Même à Saint-Jacques, il est à égalité...

— Et tes conclusions ?

— Il n'y a aucune explication valable... À moins qu'il n'ait acheté des voix...

Lespoir fronce les sourcils.

— Je m'étonne d'ailleurs, poursuit l'homme des RG, que L'Echo-La Marseillaise ne l'ait même pas mentionné.

— Les Cocos ne sont plus ce qu'ils étaient... Même leur journal est devenu mou. Comme nous tous ici..., marmonne Lespoir, comme s'il parlait pour lui. Et c'est du tout cuit alors pour Demaison ?

— Sans aucun doute. Il a réussi à faire peur et à faire pleurer en même temps. En surfant sur la tragédie arrivée à sa fille...

Lespoir enregistre tout en cherchant du regard Carine et tante Susan qui auraient déjà dû être arrivées.

C'était après qu'il ait appelé Isabelle. Carine avait tenté de le joindre sur son portable. Il n'avait pas répondu, accroché à une bouteille de vodka dans le premier rade venu, assez loin de chez Susan. Il n'avait pas fini la bouteille. Il avait bu juste assez pour chasser ses démons, pas assez pour ne pas tenir debout. Puis il avait commandé trois cafés bien serrés.

Quand Carine a laissé un SMS, il retournait à sa voiture. Il était déjà 14h25.

Il avait mis Thiéfaïne à fond. De quoi faire exploser l'habitacle.

*« Encore un p'tit café pour tenir le coup / Essayer de penser / Que tu ne penses plus du tout / Depuis que la môme d'en face t'a laissé comme un clou / Avec à la surface / Le vide de la vie ».*

— Et vous avez trouvé le dénommé Ratureau ? Lespoir sursaute. Le lieutenant des RG toujours à ses côtés.

*Comment il sait, ça, lui ?*

— Tu le connais ?

— Ouais. Petite frappe qui se verrait bien devenir un caïd. Il a sa bande et a pris de l'envergure à l'ombre de Franck Winterstein.

— Tu crois donc à un complot visant Lanson ?

— Sûrement.

L'homme des RG parle de plus en plus bas. La cérémonie commence.

— Tu as entendu parler d'un concours de photos volées ? dit Lespoir.

— Non, pourquoi ?

Un prêtre tapote dans le micro. Des « chut » parcourent l'assistance.

Lespoir observe, en reculant d'allée en allée. Comme s'il avait besoin de se détacher de la scène pour l'appréhender dans son ensemble. Et trouver Carine et Susan.

Le cimetière n'a sûrement jamais été aussi bondé. Quatre cents, peut-être cinq cents personnes.

Un groupe de jeunes se tient serré autour des jumelles. Plus loin, des camarades de classe d'Anita. Joëlle, Aurore, Clémence. Le principal du collège, des profs. Des élus en pagaille, le maire Francis Masse en tête. Et Charles Demaison qui dépasse la foule d'une bonne tête continue à serrer des louches. C'est la soupe populaire des relations publiques.

On lui glisse un mot à l'oreille. On lui touche le bras ou on retient sa main. L'aura du vainqueur

probable du second tour joue déjà. Demaison a marqué des points en vue de sa réélection et on se dispute ses faveurs.

— Amen, conclut le prêtre.

Le député prend la parole pour dire sa tristesse et son désarroi. Il remercie tous ceux qui le soutiennent à travers les épreuves que Dieu envoie à sa famille. Mais il faut garder le cap, rester fidèle envers et contre tout à ses valeurs : la famille, le travail, la patrie. Des valeurs de probité, de tolérance. La sécurité à laquelle tout citoyen a droit.

— Je forme des vœux pour que ma famille et surtout ma femme puissent surmonter cette épreuve et à nouveau mener une vie normale. Même si, forcément, elle ne sera plus jamais comme avant.

Il n'y a pas d'applaudissements, même pas de murmures. Pas le lieu, pas le moment. L'espoir observe toujours le groupe serré autour des filles Demaison.

Il s'approche, en slalomant entre les tombes. Il arrive derrière les jumelles. L'une, bracelet mauve au poignet, se retourne. *Claire ?*

Il lui semble qu'elle a les yeux plus étirés que sa sœur. Des yeux de chat. Elle les plisse à son contact, comme une réaction de défense propre aux félins.

— Commandant...

Laure pivote à son tour. L'espoir remarque que le député vient de tourner la tête dans leur direction et le vise d'un regard inquisiteur.

— Mes condoléances pour votre sœur. Je peux vous poser une question ?

Les jumelles, si proches l'une de l'autre, qu'on dirait qu'elles se fondent dans un seul et même corps.

— J'ai entendu la voix de votre mère sur un répondeur téléphonique. Le message date de mercredi après-midi.

— Eh bien ? Avec notre mère, on a appelé pas mal de personnes pour retrouver Anita...

— On a entendu ce message au domicile d'un jeune homme chez lequel Anita a sûrement passé une partie de l'après-midi de mercredi...

— Et il s'appelle ?

L'espoir hésite. Une idée vient de le percuter. *Envie de les provoquer...*

— Gregory Ratureau...

Elles ont cillé en même temps, leur visage secoué comme si un avion venait de s'écraser à l'autre bout du cimetière. Laure ouvre la bouche, mais sa jumelle est la plus rapide :

— Sans doute un numéro qu'on aura trouvé dans les papiers d'Anita... On les a tous essayés avec notre mère.

— Mon adjoint s'est renseigné sur tous les numéros trouvés chez Anita ou communiqués par son opérateur téléphonique, mais celui-ci n'apparaissait pas...

Laure veut surenchérir, lorsqu'un type, bousculant les jumelles, s'interpose. Bronzé, cheveux crépus. Il retire ses lunettes noires d'un geste théâtral et s'adresse à L'espoir.

— Monsieur le député vous fait dire que ce n'est pas le lieu pour poser des questions, et que votre fonction vous commanderait au contraire de donner l'exemple et de respecter le deuil de la famille ainsi que la solennité de l'endroit...

Il a mis des formes et des intonations.

— Vous êtes ? Il semble que nous n'ayons pas été présentés..., dit L'espoir en forçant le ton dans la théâtralité.

Mais sa voix sonne faux.

— C'est Victor, le secrétaire particulier de père, souffle Laure.

— D'ailleurs, Monsieur le député s'en est ému auprès de Madame la commissaire...

Prêt à passer à la contre-attaque, Lespoir aperçoit Kieffer qui charge à travers les rangs. Dans sa direction.

— Je vous prie de m'excuser...

Il se retire, ignorant la patronne qui lui fait signe.

Il est proche de la sortie quand il les aperçoit enfin, derrière la grille d'entrée. Carine, Susan et une autre femme.

La police municipale a disparu. Seuls restent en position deux gros bras du service d'ordre du parti de Charles Demaison.

— On nous a refoulées..., dit Magnin.

— Qui ça « on » ?

— Le service d'ordre. Le secrétaire du député a donné consigne de ne pas nous laisser passer.

— Pour quelle raison ?

— Il dit à Susan que sa présence n'était pas souhaitée. Et c'est à ce moment-là que cette dame est arrivée... Elle a commencé à incendier le secrétaire, un certain Victor. Il lui a signifié qu'elle n'était pas désirée non plus et qu'elle ferait mieux de rentrer chez elle.

— Tu me la présentes ?

— Gertrude Timon. Mais tout le monde m'appelle Trude.

La petite soixantaine, élancée et décharnée, des bras longs et une main qui fait à Lespoir l'effet d'un morceau de bois mort quand il la serre.

— Vous connaissez les Demaison ?

— J'ai été leur gouvernante. Ces douze dernières années. Juste après madame...

Du menton, elle désigne Susan. Lespoir remarque que le dénommé Victor les observe à hauteur de l'entrée du cimetière. Il entraîne le groupe un peu plus loin, à l'abri des regards.

— Vous vous connaissiez, avant ? demande-t-il à la nouvelle venue et à la tante de Gari.

— On s'est vues deux jours. Il y a 13 ans. Quand j'ai pris le relais...

Susan opine, en essuyant des larmes imaginaires.

— Pourquoi vous a-t-on interdit l'entrée ?

— Je l'ignore.

Lespoir voit aussitôt à ses yeux qu'elle ment.

— Yann, vous êtes toujours au cimetière ? Vous pouvez venir rapidement ?

Au ton de la voix de Clémentine, il y a le feu au commissariat.

Il raccroche et se dirige vers Carine, en l'entraînant à l'écart.

— Une urgence.

— Toujours en état d'urgence, commandant... Tu viens te détendre avec moi avant 3 h du matin ?

— J'espère. Tu peux emmener Trude chez Susan ? Elles doivent avoir des choses à se raconter.

— Je continue l'enquête alors ?

Lespoir l'embrasse.

Elle est tendre comme une madeleine.



— C'est arrivé il y a 5 minutes. Je cherchais un rapport sur votre bureau. Quand j'ai vu ce mail...

Penchée sur son bureau, Clémentine lui désigne une ligne sur sa messagerie Outlook. Lespoir ne regarde pas l'écran, mais le cou palpitant de la jeune femme à quelques centimètres de son visage.

— Depuis quand lisez-vous mes mails ? chuchote-t-il à son oreille.

— J'aurais très bien pu ne rien vous dire...

— En effet...

Lespoir se laisse tomber sur son siège à roulettes et pivote vers elle. Ses genoux frôlent les jambes de la commissaire stagiaire.

— Vous feriez un excellent agent double à la DGSE...

— Et vous feriez mieux de lire le message.

Lespoir est fasciné par ses yeux. L'œil bleu gris plus troublé que le marron clair, comme s'ils exprimaient deux émotions contradictoires. La jeune femme recule jusqu'à se coller au mur.

Le message date de 16h38. Donc, envoyé il y a 30 minutes. Il n'a pas d'objet mais il est signé de quatre lettres en majuscules.

Le cœur de Lespoir s'emballa.

« GREG ».

Le message est bref : « Lanson, ce soir à 19h30 à Belle-Isle. Où vous savez... ».

— Jézabel est au courant ?

— J'ai appelé tout le monde : votre commissaire préférée, Kieffer et Didier Lanson... Comme ça, il n'y a pas de jaloux. Ça vous va ?

— Et Pierre ? Il est passé où ?

— Il est en train de visionner des bandes vidéo de l'hôpital.

— Pour Lanson, vous comptez faire quoi ? On prévient le RAID ?

Lespoir empoigne le dernier tiroir de son bureau. Clémentine le voit sortir un chargeur qu'il dépose en le claquant sur le bureau.

— Vous n'allez pas vous y rendre seul ?

Lespoir dégage sa veste et sort son arme de service de son holster.

— Vous voulez m'en empêcher ?

Ses yeux l'invitent à intervenir, peut-être même à le sauver.

Calme, résidentiel.

Le quartier du mail Saint-Gildas, autour de la rue de la Bièvre.

Quelques chiens traînent leurs maîtres sur la promenade le long de l'Indre. La petite vieille aussi crépue et permanentée que son caniche est de sortie.

Elle a accroché sa solitude au collier de son « bébé », qui la promène en longeant les petits jardins carrés, cernés de haies, où elle capte des bribes de conversation, des éclats de voix et des trémolos des chanteurs à la mode.

Une grosse cylindrée rugit comme si son pilote se la jouait ou bien avait du mal à la maîtriser. La vieille la voit foncer sur elle, le long de l'allée piétonne, l'effrayant au point de vaciller dans les

haies. Son chien fait contrepoids en tirant sur la laisse et l'empêche de chuter.

La moto pile. Un homme casqué lève sa main gantée en signe d'excuse. Il descend de sa bécane. La vieille lui jette un regard mauvais et se met à trotter dans l'autre sens.

Demain à la première heure, elle en parlera au concierge. Il n'est pas tolérable que les deux roues se garent n'importe comment sur la promenade.

Le motard emprunte un sentier entre deux rectangles fleuris. Débouche sur une allée qui donne sur le parking de l'immeuble, puis à l'endroit même où le jardinier a récemment tamisé le sol après la chute d'Anita Demaison. Il a gardé son casque sur la tête et remonte à peine la visière au moment d'entrer dans le bâtiment B.

Il est exactement 19h30 quand il appuie sur une touche de l'interphone. Attend trente secondes, puis pousse la porte.

À quinze mètres de l'entrée, sur la partie haute du parking qui fait face au carré Saint-Gildas, quelques gosses jouent au foot sur un terre-plein qui sépare deux rangées de voitures.

Une voix crépite dans un portable :

— Les gosses, dégagez-les !

Un homme descend d'une estafette garée en biais, à trente mètres de là, sur le parking. Il se dirige tranquillement vers le groupe de jeunes, les interpelle, semble parlementer et doit finalement se résoudre à s'emparer du ballon alors que les gamins crient après lui.

— Putain, mais quel con ! gronde Jézabel.

Soudain, une détonation retentit. En provenance de l'immeuble.

— Où est la cible ? hurle Kieffer dans son talkie.

Crachotement en retour.

— La cible n'est pas montée dans son studio, répond un agent qui planque à l'étage de Lanson.

— C'est au rez-de-chaussée ! dit Jézabel.

— On fonce ! crie Kieffer.

Le temps d'ouvrir la porte de l'estafette, la patronne aperçoit un homme qui franchit la porte d'entrée du hall, le revolver à la main.

— L'espoir ! hurle Kieffer.

Le motard a traversé l'allée. L'espoir s'est glissé discrètement derrière son véhicule et il est déjà à l'angle mort, hors de vue de ses collègues, quand le hall d'entrée absorbe l'homme casqué à l'intérieur.

La détonation le cloue sur place.

L'espoir entre en trombe, bousculant un agent qui dévale l'escalier, et court vers le fond du couloir.

— La loge du concierge !

Son oreillette tombe après le dernier cri de Kieffer.

Une porte est ouverte. L'espoir se plaque au mur.

Une odeur de cordite. Pas de bruit, sauf les battements de son cœur.

Il attend cinq secondes et entre.

Le motard est agenouillé devant un corps.

— Les mains en l'air, Lanson ! hurle L'espoir.

Des pas de course derrière lui.

Il a le doigt sur la gâchette.

*Il faut faire vite.*

Il tient Lanson en joue et vise la colonne vertébrale.

L'homme casqué se redresse et lève les mains.

Il n'est pas armé. L'Espoir hésite.

Kieffer surgit et crie.

— Arrêtez, Yann ! Déconnez pas !

*Qu'est-ce que tu attends ?*

*Tu n'auras jamais plus une meilleure occasion.*

*Un coup est si vite parti. Accidentellement...*

— Reposez votre arme, commandant !

Jézabel dans son dos. L'Espoir relâche son revolver.

— Et vous, à genoux ! crie Kieffer.

L'homme repose les mains sur son casque et s'accroupit lentement. Kieffer le contourne et découvre au sol ce qu'il reste du crâne du concierge Brémond, reconnaissable aux affreuses sandales qu'il porte avec des chaussettes en laine. Le mur du salon est maculé de matières organiques et des éclats d'os ont troué le papier peint. Près de la tête du mort, un calibre 11.43 que L'Espoir repousse du pied contre une armoire.

— Enlève ton casque ! Doucement ! ordonne Kieffer.

Ils sont six à le braquer. Le motard a rabattu sa visière et n'obtempère pas.

— Vous n'avez pas entendu ? ! gueule Jézabel en donnant un coup de crosse sur la visière, sous l'œil furibard de Kieffer.

Le motard lève les mains, d'impressionnantes paluches. L'Espoir soulève sa visière. Il ne distingue pas son regard dans le contre-jour.

L'homme fait mine de vouloir enlever son casque qu'il agrippe des deux mains, mais il n'y arrive pas. Un agent à la rescousse, puis un second tirent sur le casque et dégagent la tête du motard. Sa chevelure est épaisse et poissée d'humidité. Il respire comme si on venait de lui ôter son scaphandre, essuie sa figure d'un revers de manche et leur offre enfin son visage fripé. Et sa bouche édentée !

Kieffer relâche son arme. Jézabel continue à le braquer en se demandant où elle l'a déjà vu. Les agents étouffent un rire nerveux.

L'Espoir est déconfit.

— Qu'est-ce que vous faites là, Chaigneau ? demande Kieffer.

Le policier bègue, qui fait partie du quota des emplois réservés dans l'administration aux personnes handicapées, est effrayé comme un gosse qui vient de se faire prendre sur le fait.

— J..., jj..., je...je...

L'Espoir ouvre la baie vitrée pour aérer. On entend une moto qui démarre du côté de la promenade. Figée de peur, en entendant la détonation, derrière la porte de secours, la vieille dame constate qu'une autre personne vient d'emprunter la même moto.

*C'en est trop !*

Elle retourne vers le hall de l'immeuble avec la ferme intention d'appeler la police.

— Je te l'avais bien dit que c'était un piège !

Didier Lanson sermonne son aîné.

Ils sont assis sur une bûche autour d'un étang en forme de lèvres. La pleine lune s'y mire, éclairant le visage des deux hommes. Plus loin, Péberot et un autre cousin montent la garde dans des miradors de chasseurs.

— L'espoir est dans le coup, je te l'ai dit depuis le début, poursuit Didier Lanson. GREG l'a alerté directement. Par mail...

— Et Brémond ?

— Il s'est tiré une balle dans la tête. Juste au moment où le bègue a sonné chez lui.

— Espérons que l'Identité judiciaire trouvera des photos sur son ordi, ou au moins une trace sur ses disques durs... Ça leur fera toujours un os à ronger.

Didier Lanson soupire. Un vent léger irise la surface de l'étang, faisant trembler par intermittence le reflet de la lune.

— Oui, mais maintenant, Brémond ne parlera plus. S'il a détruit les photos sur son ordi, qu'est-ce qu'il nous reste pour remettre l'enquête sur la bonne voie ? On fait quoi maintenant pour te disculper ?

Stéphane Lanson ferme les yeux un instant.

— On va rappeler Albert Winterstein. Soit il nous livre Ratureau dans les 24h, soit on dépose son neveu à la gendarmerie.

\*

— Qu'est-ce qu'il avait à cacher, Brémond ? s'interroge Jézabel.

Ils sont tous les trois dans le bureau de Kieffer.

— Le bègue a expliqué que Didier Lanson lui a simplement demandé de passer voir un certain GREG à une adresse précise. Chez Brémond. Puis de l'appeler pour lui dire si la voie était libre. Il nous a raconté qu'il était tellement content de piloter la moto de Stéphane Lanson qu'il n'a pas pu refuser..., dit la patronne.

— Et la moto a disparu, reprend Jézabel.

— Il a laissé les clés dessus, comme on le lui a demandé...

— Il a rencontré Didier Lanson ?

— Non, il a juste reçu un appel téléphonique lui donnant la commission...

Le silence les enveloppe une dizaine de secondes.

— On a donc une tentative de suicide suivie d'un homicide, deux disparitions suspectes et un suicide par balle..., reprend Kieffer.

— Pourquoi GREG vous a-t-il alerté, vous ? demande Jézabel à L'espoir.

Il se laisse glisser contre le dossier du fauteuil et prend une profonde inspiration.

— Il faut croire que GREG voulait m'offrir Lanson sur un plateau..., souffle L'espoir.

— De deux choses l'une, soit il savait que Lanson allait rendre visite à Brémond à cette heure-là... soit il avait donné rendez-vous à Lanson chez Brémond..., complète Jézabel.

— D'une manière ou d'une autre, le concierge était dans le coup..., conclut Kieffer.

— Reste à comprendre pourquoi et comment...

\*

Jézabel et Lespoir quittent son bureau.

Kieffer attend une minute avant de s'assurer que la porte est bien fermée. Elle compose un numéro sur son portable.

— Des nouvelles de Ratureau ?

— Négatif.

— Rien d'autre à signaler ?

Son interlocuteur l'informe qu'un groupe de jeunes surveille constamment l'immeuble où habite la tante de Gari. Il l'a vue rentrer, avec une jeune femme. Il a pris cette dernière en photo.

— Envoyez-la-moi par mail, cette photo. Mais avant tout, je veux Ratureau. Maintenez la surveillance toute la nuit. Il me le faut !

\*

— Je peux vous dire deux mots...

— Vous me laissez le choix, commissaire ?

Jézabel entraîne Lespoir dans la salle de réunion qui lui sert de bureau.

— J'étais chez le juge ce matin...

— Ah, Sauveur... mon précieux Sauveur, comment va-t-il ?

— Justement, il m'a demandé la même chose vous concernant. Il s'inquiète de votre santé...

Elle s'est assise sur le rebord d'une table, dévoilant son genou sous sa jupe fendue. Lespoir ne regarde plus que ça, comme si sa main caressait déjà la bande de chair de sa jambe musclée.

— ... de votre santé mentale, commandant.

Lespoir sent une boule de nerfs lui tordre le ventre.

— Vous voulez quoi ?

— Votre queue...

Elle tire ses épaules en arrière. Le mouvement fait saillir sa poitrine.

— ...mais d'abord...

Lespoir décroise les bras et se pose en face d'elle, assis sur le rebord de la table suivante.

— Je voulais vous dire qu'on a interrogé votre épouse, Isabelle.

— Je crois me souvenir qu'elle se prénomme ainsi, en effet.

— Il semblerait que vous ayez trouvé un objet lui appartenant sur les lieux du drame... Une pince à cheveux, ça vous dit quelque chose ? Comment se fait-il qu'elle ne figure pas dans votre rapport, commandant, ni dans la liste des objets trouvés sur place ?

La boule dans son ventre tente de s'insinuer dans ses intestins.

— Si tel est le cas, ça mettrait à mal votre théorie, commissaire... Cela prouverait que ma femme, ou plutôt mon ex-femme, était bien dans le studio.

— Le juge m'a demandé de vérifier cette information.

— Je n'ai rien à ajouter...

— C'est donc vrai, alors...

Lespoir avance vers elle et baise ses lèvres.

— Désolé, ce soir, ma queue est déjà prise...

— Vous n'allez pas vous en tirer comme ça, commandant... Tôt ou tard, on se retrouvera. Vous allez tomber et vous me supplierez de vous ramasser...

— Je sais que je pourrais alors compter sur votre bonté naturelle, commissaire...

Lespoir quitte la pièce. Avec une érection carabinée.

— Alors, mon Gari, tu les as ?

Ils sont toujours assis en demi-cercle, autour d'un « Ghetto master » qui crache du rap, face à Gregory Ratureau accroupi dos au mur. Seul le chef fume. Les autres s'essaient à tour de rôle au slam, s'accrochant au rythme effréné de la beat. Quelques-uns sont tournés vers lui.

Gari s'étonne de voir de nouvelles têtes. Plus bronzées, plus bouclées que les autres.

Trois regards de fauve. *On dirait des Manouches.*

Le demi-cercle s'élargit pour faire de la place à Gari, qui sort deux cahiers de sous sa chemise et les dépose au pied du chef. Un sourire se dessine autour des canines de Ratureau qui les examine dans le halo du lampadaire, une lumière jaune pisseuse qui tombe par-dessus le mur.

Un gars se penche sur le woofier et réduit le son. On n'entend plus qu'une pulsation sourde, une chorale de basses qui bat sur le même rythme que le cœur de Gari. Qui a hâte d'en finir.

— 2011... 2012..., énonce Ratureau, de sa voix pâteuse, en feuilletant les pages. Bon garçon ! On peut toujours compter sur toi, l'araignée !

Gari étouffe un soupir en retenant sa respiration.

— Allez, approche mon pote, qu'on boive un coup...

Le demi-cercle s'élargit. Les gars bougent leurs fesses, mais Gari demeure figé. Ratureau lève les sourcils et allume son joint à l'aide d'un briquet-tempête.

Pas un souffle de vent. Le chef tire sur son cône, la fumée l'enveloppe, dissimulant un instant son visage. On ne voit que son cône qui rougeoit. Comme une alarme.

— Ben, approche, mon Gari...

Les trois regards fauves ne le lâchent pas. Gari sent quelque chose lui mordre la peau. Et ça grimpe du bas de son dos jusqu'à sa nuque. Le nuage de fumée se dissipe. Ratureau reparaît, une expression moqueuse sur le visage.

— Tu as peur de mes potes ?

Le chef les embrasse du regard, puis approche sa bouche moqueuse de Gari.

— Ne crains rien, l'araignée... Allez, approche. Ce sont eux qui ont ton passeport.

À ce mot, Gari fait mine d'avancer. Mais ces regards, toujours...

Le chef adresse un signe de la tête à son voisin. Le Manouche à l'air le plus féroce. Qui fouille dans sa chemise bariolée et brandit un passeport.

— Ils sont venus spécialement pour toi, mon Gari...

Le sourire de Ratureau a le charme d'une hyène affamée. Le beat de la basse devient obsédant et les rats qui mordent le dos de Gari ont les dents glacés.

— ...pour te faire la peau.

Du bruit dans son dos. Le temps de se retourner, deux gars plaquent ses chevilles au sol. Deux autres aux épaules. Les trois Manouches se sont levés, sourire carnassier au coin de leurs bouches. Le chef tire à nouveau sur son cône. Une bouffée interminable. Son visage se dissipe derrière un écran de fumée comme s'il ne voulait pas voir la suite...

— Mon Gari, on dirait que c'est pas ton jour de chance...

# TROISIÈME PARTIE

*« Le marchand d'ordures est passé,  
je vais pouvoir m'évanouir,  
remonte-moi mes oreillers,  
je pars pour un éclat de rire ».*

*Hubert-Félix Thiéfaine*

# 1. Mardi 11 juin 2012

À 6h, une estafette fonce à travers la Brenne. Sirène hurlante pour effrayer les animaux enclins à traverser les routes étroites. Quatre gendarmes accompagnent le colonel assis à l'avant. Le ciel s'éclaircit. Les hommes restent silencieux. La radio de bord crachote.

Le lever du jour embrase la lisière des forêts, que l'on dirait fardées d'or et de roux. À hauteur de l'antenne géante du centre d'écoute sous-marin de Rosnay, le véhicule prend la direction de Saint-Michel-en-Brenne.

Un panneau : « Etang Mouton ».

Le malaise du colonel s'accroît. Il aurait besoin de s'en griller une et ne plus penser à ce poids qui plombe son ventre depuis l'appel anonyme reçu à la gendarmerie du Blanc à 5h20.

— Tu tournes par là...

Les gendarmes sont surpris par la voix blanche de leur chef. Le conducteur obtempère.

Le véhicule cahote à l'entrée d'un chemin de terre.

— Après la dernière haie...

Le conducteur manque le passage et freine un peu sèchement. L'estafette dérape sur la terre battue.

— Désolé, mon colonel...

Son supérieur regarde droit devant lui, les traits tendus et la bouche ouverte. Le conducteur enclenche la marche arrière. Le véhicule s'arrête devant une barrière de bois cadénassée.

Le colonel descend le dernier en couvrant de son képi son crâne dégarni. Le poids dans son ventre est devenu une enclume. Il avance avec peine jusqu'à la barrière, où il examine le cadenas qui maintient une chaîne rouillée.

Il constate que le cadenas est neuf. La dernière fois, il était aussi rouillé que la chaîne qu'il ferme. C'était il y a 10 jours à peine.

Un week-end de pêche. Avec Stéphane Lanson, son grand pote. Comme au bon vieux temps. Au début de leur amitié sur les bancs de Saint-Cyr.

— Je veux les empreintes sur ce cadenas.

Un agent regagne l'estafette pour récupérer sa précieuse mallette, les autres le suivent et reviennent avec de longues gaffes de 2,50 m.

— On passe par-dessus, chef ? demande un gendarme en désignant la clôture.

L'officier se dirige le long de la haie et disparaît un moment à la vue de ses collègues.

— Par là...

Dix mètres plus loin, une brèche dans une barrière vermoulue. Ils traversent.

Le colonel et ses hommes se figent devant la vue panoramique qui embrasse l'étang.

Le soleil levant coule une traînée d'or sur les eaux légèrement irisées par le *foehn*, caressant les longues tiges des herbes et des joncs, les roselières et les nénuphars, ondulant en vagues les gracieux phragmites. On n'entend que le coassement des grenouilles et le chant lointain des mouettes, guifettes et autres busards dont une volée pique au même moment l'horizon, droit sur une nappe de brume accrochée au sommet des *buttons*, en surplomb de l'étang.

Les hommes sont saisis par le spectacle.

Le colonel descend par un mince sentier bordé d'herbe grasse. Contemplant la surface limpide de

l'onde, il caresse l'espoir d'une fausse alerte.

— Faites le tour. Examinez aussi les roseaux et les joncs.

Les hommes s'assoient sur le sol pour enfiler leurs cuissardes, se divisent en deux groupes. et entament le tour du rivage, les pieds dans l'eau, une gaffe à la main. L'étang mesure une trentaine de mètres de long sur une quarantaine de large.

Le colonel se dirige vers une cabane à l'aspect rustique, vingt mètres carrés de bois et de paille. Une porte en chêne greffée sur la façade, des volets de la même épaisseur.

Il ouvre le dernier volet.

La clé est toujours là, sur le rebord de la fenêtre. Trois chaises, une table et deux paillasses dans une petite pièce.

*Rien n'a bougé depuis la dernière fois.*

Le colonel retrouve son souffle. Son ventre se détend, son cœur se calme. Sous une paillasse, l'enveloppe de son paquet de clopes et le briquet qu'il a oubliés là, lors de ce dimanche de pêche à taquiner la carpe et le gardon. Au bord de cet étang qui appartient à la famille Lanson.

Au moment où il referme la cabane, un coup de sifflet retentit. Son estomac se remplit de plomb brûlant. Il se presse d'atteindre une petite butte qui domine l'étang. Sur la rive opposée, ses hommes sont en train de patauger au milieu des joncs.

Dix bonnes minutes à faire le tour.

Les minutes les plus pénibles de sa carrière.

Une partie de l'étang plantée de joncs dressés comme des hallebardes. Les hommes y ont taillé à coups de machette un passage. Le colonel le suit jusqu'au rivage en pente raide. Deux hommes s'accrochent d'une main aux joncs et de l'autre retiennent leurs collègues enfoncés dans l'eau jusqu'aux hanches. À cet endroit, la vase est recouverte de nénuphars larges comme des napperons. Se dégagent bientôt une tête, puis un corps entièrement dénudé qui échoue sur la grève.

## 2.

À 8h45, la commissaire Kieffer informe le groupe d'enquêtes : la gendarmerie vient de découvrir le corps d'un gamin dans un étang qui appartient à Stéphane Lanson.

— Le corps est en bon état. Il a été déposé dans l'eau il y a moins d'une journée. On a les caractéristiques physiques de Clément Masse ?

Kieffer s'est tourné vers Bonnenfant, qui s'est assis, une nouvelle fois, en face de Clémentine Dumas.

— En tous cas, les éléments fournis par les gendarmes pourraient concorder...

— Je pense que ça vaudrait le coup de revoir les parents, l'interrompt Lespoir.

Jézabel mord dans le fil de la discussion.

— Si vous avez une idée derrière la tête, ce sera bien de nous la faire partager, commandant... Pour une fois...

— Je veux en savoir plus sur le petit Masse...

— Attention où vous mettez les pieds, commandant...

L'avertissement vient de Kieffer, aussitôt fusillée du regard par Jézabel.

— ... rien ne prouve qu'il soit l'assassin d'Anita Demaison..., reprend Kieffer. Il serait peut-être utile d'attendre l'identification du corps...

— Je ne pense pas qu'il soit utile d'attendre quoi que ce soit, bien au contraire..., relance Jézabel. Il vous faut encore combien de cadavres et de disparitions, commissaire, pour réagir ?

À la gauche de Lespoir, la madone d'Orléans, tailleur noir et escarpins assortis. À sa droite, Kieffer, en blue-jean et chemise de coton blanche. Lespoir les imagine sur un ring. Face à face, s'invectivant chacune dans leur coin dans l'attente d'en découdre. Une grosse voix éclate. Les regards convergent vers le lieutenant Dhyver d'ordinaire si discret.

— Vous vous arrêtez ! Ça suffit ! Ou alors nous sortons tous, vous réglez vos affaires comme vous voulez et après on reprend...

Lespoir aurait voulu que ça se passe comme ça. Il lit la même chose dans les regards des hommes. Sauf Clémentine qui baisse la tête, et Bonnenfant qui fait la gueule.

— En effet, lieutenant..., commence Jézabel. On va reprendre calmement.

Elle fait le point sur l'enquête et les pistes en cours.

Lanson d'abord : il se cache forcément dans le département. Il a différents points de chute. Une maison en Brenne, mais surtout de nombreux terrains et des étangs privés. Les enquêteurs s'interrogent sur ce patrimoine et notent que l'état de santé de Madame Lanson ne permet pas de l'entendre.

La police, sur injonction du juge, a dû restituer le portable professionnel de Lanson à la gendarmerie après avoir examiné les appels récents. Quelques-uns des contacts privés du commandant ont été placés sous surveillance téléphonique. Il n'y a pas assez d'effectifs pour surveiller à la fois la demeure de Madame Lanson et celle de la tante de Gari, fouiller les propriétés de la famille Lanson dans la Brenne et patrouiller dans Saint-Jean à la recherche de Gregory Ratureau.

À ces dernières paroles, Kieffer réagit, calmement cette fois :

— Nous avons réussi à maintenir une surveillance discrète à Saint-Jean. Nous avons localisé le périmètre où se cache Ratureau. Ne manque que le moment opportun pour le cueillir...

— Nous vous laissons agir, commissaire...

Le groupe est suspendu à ses lèvres, mais Jézabel laisse la phrase inachevée alors que la suite lui brûle sûrement la bouche. Elle passe la parole à son adjoint.

Le cas Brémond : l'arme et l'ordinateur du concierge, relativement sophistiqué, ont été envoyés au SRITT pour un examen plus complet. Ses comptes et son répertoire téléphonique seront examinés dans la journée. Tous les habitants de l'immeuble vont être interrogés à nouveau, mais cette fois sur les fréquentations du concierge. Les vidéos des accès routiers à la rue de la Bièvre seront visionnées ce matin pour en savoir plus sur l'arrivée du faux Lanson.

Enfin, une demande a été faite à MSN pour tenter d'identifier GREG à la suite du mail qu'il a envoyé à Lespoir.

Jézabel le remercie et donne la parole au dernier nommé.

— Commandant...

Sa voix perce la douce rêverie de Lespoir qui échange des regards gênés avec Clémentine. Il le fait exprès pour pousser son avantage sur son adjoint. Pour l'énerver.

— Nous recherchons toujours activement Gari Ravier. Le juge a donné le feu vert pour des réquisitions téléphoniques autour de Nathalie Demaison et de Clément Masse, dit Lespoir, en fixant Dumas. Nous attendons les résultats. Idem du côté de Facebook qui ne nous a toujours pas donné l'identité de Léo.

— C'est tout ?

— Pour l'instant...

Lespoir voit passer un nuage noir dans les yeux de Clémentine.

— Ça vous plaît, hein, d'avoir toujours un coup d'avance ? gronde la stagiaire.

Lespoir fait un geste lui indiquant de parler plus bas. Ils sont seuls dans leur bureau. Bonenfant s'attarde dans le labo du technicien.

— Je suis convaincu qu'il y a une taupe dans le groupe...

— Et vous pensez à Pierre, c'est ça ?

— On pourrait peut-être le piéger. Lancer une fausse info...

— Vous, vous avez déjà la fausse info en tête, je me trompe ?

— Il faudrait qu'elle vienne de vous...

Lespoir s'est rapproché de son oreille. Il hume le parfum de la jeune femme sur sa peau légèrement dorée. Son débardeur laisse ses bras nus et dévoile la fine attache d'un soutien-gorge de couleur prune. Il pourrait l'embrasser dans le cou. Sa main se dirige vers le bas de son dos lorsque Bonenfant pénètre dans le bureau.

Lespoir se détache de Clémentine.

L'adjoint s'installe derrière son ordinateur, l'allume et hausse les épaules. Puis il les regarde à tour de rôle.

— Vous m'associez à vos récentes découvertes ? Ou bien je donne l'info à la commissaire Declercq...

— Quelle info ? dit Lespoir.

— Moi aussi, j'ai du nouveau, répond Clémentine, en écho. On échange ?

Bonenfant fait la moue.

— Une patrouille vient de retrouver la voiture de Nathalie Demaison. Elle a été identifiée avec

certitude. L'immatriculation correspond à celle enregistrée avec le nom de l'épouse du député.

— Où ça ? demande Lespoir.

— Je croyais que c'était donnant-donnant ? dit l'adjoint.

— Un truc trouvé dans le passé de Lanson. Anita Demaison collectionnait les articles sur son géniteur. Eh bien, il y a treize ans, donc à peu près au moment de sa naissance, Stéphane Lanson a été victime d'une agression...

Lespoir se souvient que la mère de Lanson lui en avait parlé.

— Et alors ? demande Bonnenfant.

— Le lieu de la voiture ! reprend Lespoir.

— Parking Saint-Luc.

— C'est près de Saint-Jean ?

Bonnenfant ne réagit pas. Il contemple Dumas, content de lui.

— C'est à mon tour ? Eh bien, l'intérêt de l'article, c'est que l'agression a été attribuée à une bande de Manouches...

— Encore eux ! observe Lespoir. Ça vaudrait le coup de creuser ça, Clémentine.

— Je m'en occupe ce matin...

Ils entendent Bonnenfant glousser.

— Vous ne croyez quand même pas que je vous ai tout dit ?

— Clémentine te donne sa langue de chat, Pierre !

Dumas lui décoche un sourire flatteur. Bonnenfant s'empourpre et reprend, à voix basse :

— Le parking où on vient de retrouver la voiture est à 50 m du domicile d'une certaine Frédérique Darbois.

— Et alors ?

— C'est la sœur de Nathalie Demaison.

— Qu'est-ce que tu attends, Pierre ? Prends ton arme et ton talkie ! On y va !

Lespoir attrape sa veste. Bonnenfant trotte derrière lui comme un caniche heureux.

### 3.

Bonnenfant conduit. Vite. Attentif à la voix du GPS, malgré la pulsation du gyrophare.

— Par ici, ce sera plus rapide, dit Lespoir. Et coupe le gyro !

Coup d'œil de l'adjoint, l'air de dire « décidément, dès que tu peux me contrarier... ». Il met le clignotant et braque à droite.

— Recalcule, dit le GPS.

Bonnenfant secoue la tête. Le GPS indique qu'ils se trouvent à 200 mètres de la cible. Le gyrophare s'éteint mais résonne encore un moment à leurs oreilles.

Une allée de pavillons bien séparés par des arbustes, quelques immeubles d'habitations pour faire le joint.

— Arrête-toi ici. On fera le reste à pied.

Ils longent le trottoir, entre les murets et barrières des propriétés. L'Alfa Mito est garée devant un petit parc de jeux pour enfants. Au sol, de la peinture blanche tracée par la police municipale souligne la position des pneus, signe qu'elle stationne là depuis plusieurs jours. Carrosserie impeccable, rien dans l'habitacle, ni sur le tableau de bord. Lespoir vérifie les serrures. Le coffre est fermé.

— C'est un collègue originaire de Toulouse qui habite dans le coin... Enfin, sa copine. Hier soir, elle lui montre la Mito garée devant chez elle parce qu'elle en veut une... Et elle lui dit comme ça : ça fait plusieurs jours qu'elle est là sans bouger, tu crois qu'elle est abandonnée ? Et ce matin, en se rendant au boulot, le collègue, ça lui fait tilt. Il vérifie l'immatriculation et bingo !

— Il a mis sa hiérarchie au courant, ou seulement toi ?

— Ben, j'en sais trop rien. J'ai pas demandé...

Un immeuble des années 60. Trois étages. On y accède par une courte impasse bordée d'un grillage rouillé. Des balcons ploient sous des monceaux de géraniums cachant la misère de la simili mosaïque de la façade qui a viré au gris.

Bonnenfant a repéré le nom sur la boîte aux lettres. « DARBOIS ». 2<sup>e</sup> étage.

Des bruits de conversation, une télé branchée sur un dessin animé au rez-de-chaussée. Le silence à l'étage suivant.

Trois portes. L'une au fond est béante. Lespoir se colle au mur, fait un signe du plat de la main à Bonnenfant qui se plaque contre la paroi d'en face.

Une porte blanche. Un tapis en brosse. En travers, comme si on l'avait poussé brutalement. Le téléphone de Bonnenfant sonne. Lespoir lui jette un regard furieux. L'adjoint tente de couper le son à travers la poche. La sonnerie « Copacabana » se prolonge. Quand elle cesse enfin, ils entendent une sorte de gémissement étouffé.

Lespoir est le premier à bondir. Une lumière crue l'éblouit. La plainte l'oriente à travers le living.

Un petit couloir, deux portes. Il se dirige vers la seconde et manque de trébucher sur le seuil. Une jambe en barre l'accès. Celle d'une femme allongée, face contre terre. Du sang sur le sol.

Lespoir constate qu'elle a le visage tuméfié.

À cet instant, en provenance du couloir, lui parvient le son mouillé d'une paire de baskets et le bruit mat d'une porte qui claque.

Bonnenfant crie :

— Eh, toi, reste ici ! Police !

Lespoir prend le pouls de la victime, une femme d'une quarantaine d'années. Il est faible.

*Nathalie Demaison ou sa sœur ?*

Il décroche son talkie et alerte la cavalerie, avant de se précipiter à la fenêtre, alerté par les cris de son adjoint qu'il voit traverser à toutes jambes un jardin potager, piétinant allégrement quelques misérables plants de légumes, en direction d'une résidence voisine. Une jeune femme à la longue chevelure tente d'escalader un muret en partie effondré, en s'appuyant au maigre tronc d'un pommier. Elle s'y reprend à deux fois. Une pierre tombe à ses pieds. Bonnenfant manque d'un cheveu d'attraper sa cheville et peste comme un charretier.

Le talkie de Lespoir crépite. Une patrouille arrive sur zone. Un véhicule du Samu est parti de l'hôpital.

— Alfa tango. Jeune femme, longue chevelure brune, en fuite. Lieutenant Bonnenfant à ses trousses. Se dirige vers les Chevaliers. Une blessée ici, Samu en attente.

Il repousse la fenêtre, saute par-dessus le corps et détale. Dans les couloirs, des gens curieux.

— Police. Restez chez vous ! gueule Lespoir.

Les portes se referment. Le spectacle continue aux fenêtres. Lespoir arrive au seuil et choisit d'attendre là le Samu. *Et la patrouille, qu'est-ce qu'elle fout ?*

Il déclenche son talkie.

— Pierre, t'es où ?

Silence. La patrouille arrive sur zone.

Il se demande si Didier Lanson n'est pas responsable de cette lenteur.

Lespoir trépigne. Peut-être qu'il ferait mieux de remonter pour examiner la victime. Le Samu passe à cet instant au droit de la ruelle. Il se précipite. Le véhicule au gyrophare s'est arrêté dans le virage. Il crie dans leur direction au moment où une voix crache dans le talkie :

— On la tient !

Bonnenfant, fier comme s'il avait coincé Clémentine Dumas sur son canapé.

— Tu me la ramènes ?

— Si elle arrête de vouloir mordre et griffer... Oh, tu te calmes, oui !

Lespoir se dit qu'il voit mal Nathalie Demaison, la femme du député, dans le rôle de la tigresse en fuite.

— Tu l'as identifiée ?

À ce moment, le son du talkie se coupe net. Lespoir secoue l'appareil qui ne répond plus.

Un brigadier et un jeune agent les ont rejoints dans l'appartement. Le Samu charge la victime sur une civière. Sur le canapé, Lespoir considère la fuyarde : une gamine d'une vingtaine d'années, le visage d'une blancheur pas naturelle, de longs cheveux noirs corbeau, des yeux cernés de noir, comme si elle avait frotté un bouchon de liège brûlé autour de ses orbites. Bonnenfant a menotté sa main droite et l'a attachée au tuyau d'un radiateur.

— Ça me fait mal, vos bracelets, grogne-t-elle.

— Tu es qui toi ?

Elle se tourne vers Lespoir. Balayage de cheveux noirs qui lui cachent un œil.

— Frida...

— Tu connais la personne que l'ambulance a embarquée ?

— Ben, forcément...

Elle hausse les épaules. Sa chevelure bascule sur l'autre œil.

— Ma *mother*...

— Frédérique Darbois ?

La fille hoche la tête en gardant les yeux baissés sur ses Doc Martens.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'suis arrivée et j'l'ai trouvée comme ça. Amochée. Le mec était déjà parti.

— Quel mec ?

— Ben, celui qui l'a tabassée, man...

Lespoir se demande si elle est shootée ou si elle est naturellement comme ça. Avachie, sans ressort, la voix flasque comme si elle mâchait un chewing-gum.

— Pourquoi tu t'es tirée ?

— Ben, j'ai cru qu'il revenait. Le flic...

— De qui tu parles ?

— Ben, du mec qu'a cogné ma mère. Lanson.

Lespoir lui fait répéter deux fois. Frida dit que sa mère a soufflé ce nom avant de s'évanouir.

— Et tu l'as vu ?

— Ben, non...

— Elle t'a dit que c'était un flic ? Comme Didier Lanson ?

— Elle a dit « Lanson », c'est tout.

Bonnenfant transmet aussitôt au central. D'après la fille, il est passé il y a moins de vingt minutes.

— Pourquoi il a fait ça ? Il cherchait quoi ?

— Ben, Nathalie. Ma tante. La femme de l'aut' naze de député.

— Quoi ? Elle était ici ?

— Ben ouais. Quand j'suis revenue l'autre nuit, elle dormait ici. Dans la petite chambre du fond.

— C'est quand ?

— Avant-hier. Y avait Jessica King à la télé.

Lespoir regarde Bonnenfant en espérant qu'il comprenne de quoi elle parle. L'adjoint secoue la tête.

— Elle allait comment, Nathalie Demaison ?

— Ben, pas terrible... Après ce que sa fille s'est fait...

— Tu sais depuis quand elle était chez ta mère ?

— Depuis mercredi dernier, je crois...

— Elle est où maintenant, Nathalie ?

— Ben, j'suppose qu'elle est toujours chez le rebouteux.

— Qui ça ?

— Un ami à ma *mother*. Un dingue.

— Il habite où ?

— Toi, tu restes ici ! ordonne Lespoir.

— Sympa, de me laisser avec cette folle..., soupire Bonnenfant.

Lespoir est à la porte quand il entend la fille crier, suivi du claquement d'une gifle. Un agent le croise dans l'escalier.

— La commissaire Kieffer va arriver...

Lespoir court à sa voiture.

## 4.

Un coup de feu retentit.

Des deux niveaux de la maison coincée entre la route et une bordée d'arbrisseaux, des chats, des dizaines de chats courent en tous sens. Il en tombe des rebords de fenêtres, des escaliers et des arbres. On les entend griffer les marches, rayer le parquet comme un orchestre à cordes de débutants. La panique les chasse vers le jardin, où ils se rassemblent autour d'un monticule qui jouxte un petit ru.

Ratatiné contre la cloison de la cuisine, un homme se tord de douleur, en se tenant la cuisse droite. Accroupi au-dessus de lui, Stéphane Lanson le braque, un 11.43 au bout du poignet.

— Alors, Martial, ça fait quoi de se prendre une balle dans la cuisse ? Tu crois que j'ai touché l'artère fémorale ? La prochaine, je te la colle dans le genou. De l'autre jambe, comme ça, tu auras la paire. J'aime bien les choses carrées, moi. Qui t'a envoyé ici ? Pourquoi tu en veux à Nathalie Demaison ?

Le dénommé Martial grimace.

— Tu vas l'ouvrir, ta gueule ?

Lanson se relève, prend son élan. Coup sec dans la cuisse. Le hurlement du blessé dévaste la cuisine.

— Je peux continuer comme ça longtemps, Martial... et bientôt, tu seras aussi vide de sang qu'un poulet... Je veux un nom. Pourquoi tu as enlevé Nathalie Demaison ?

Martial cherche de l'air, sans parvenir à étouffer les râles qui lui brûlent la gorge. Lanson fait mine de reprendre son élan. Le blessé se met en boule et lâche, en haletant :

— Le fric... C'est pour le fric... J'avais plus un rond.

— Qui t'a demandé d'enlever Nathalie ?

— J'ai appris qu'elle valait cher...

Le coup de pied l'atteint au milieu de la cuisse.

— Putaaainnn...

— Je t'ai demandé le nom !

Martial gémit un bon moment, en se tordant sur le sol. Lanson soupire, puis soulève sa jambe en positionnant son talon pour frapper.

L'autre crie.

Un prénom.

Lanson croit qu'il a mal entendu.

— Tu peux répéter ?

— Tu lui envoies un message tout de suite et je t'envoie une ambulance.

La porte de la cuisine s'ouvre. L'orchestre des chats miaule. Didier Lanson entre.

— Fais-lui un garrot, dit Stéphane.

— Et on en fait quoi de la femme ? demande son cadet en désignant du menton une pièce visible de l'entrée de la cuisine.

— On l'emmène. J'ai deux mots à lui dire.

Le garrot soulage le blessé. Deux rasades d'alcool de prune le calment.

Martial compose un SMS : il a la femme et peut la livrer de suite. Son interlocuteur lui communique une heure et un lieu de rendez-vous.

— Et mon ambulance ? demande Martial.

Didier Lanson regarde le blessé qu'il vient de menotter à un conduit de chauffage. Il récupère son portable au passage.

— Ta « quoi » ? Tu crois quand même pas qu'on va laisser les chats crever de faim...

L'estafette est siglée du logo vert et bleu « Parc naturel de la Brenne ». À l'arrière, Stéphane Lanson vient de déposer son précieux chargement. Nathalie Demaison.

— Tu connais l'adresse ? On va avoir besoin de tous les hommes disponibles. Il risque d'y avoir du grabuge.

— Ça sent pas bon du tout, Stéphane. J'aime pas ça..., grommelle Didier.

— Ouais, moi aussi, je ne m'attendais pas à ça... Mais on va remonter le courant jusqu'à sa source. Et on livrera à la justice tout ce petit monde qui croyait me planter... Allez, frérot, on touche au but. Bientôt, notre honneur sera sauf...

Son frère ne semble jamais douter de rien. Didier suit du regard la haute silhouette de son aîné qui enfourche sa moto. Il ne lui a pas encore dit que les gendarmes ont retrouvé un corps ce matin. Dans l'un de leurs étangs.

## 5.

### *Inconnu du GPS !*

C'est dire si le bourg de Luzeret est paumé. Et Lespoir aussi, qui débouche à une telle vitesse de la sortie de l'autoroute en direction de Saint-Gaultier que sa voiture frôle le rail de sécurité. Il suit la carte routière. Finit par apercevoir quelques maisons basses et clairsemées, des prés clôturés, un paysage de bouchures qui semblent se dupliquer sur des kilomètres.

Un panneau à fond bleu. Le nom du bourg. Une rue, sans doute la seule. Les habitations se resserrent. Leurs volets clos ne trahissent aucune vie. Lespoir a ouvert les vitres de sa voiture, coupé la clim un peu bruyante. Pas un bruit, pas une âme, pas un chat...

Il cherche la mairie, une église, un bar, un commerce. *Un signe de vie, merde !*

Il longe la rue sur près d'un kilomètre. L'impression d'un village abandonné, déserté.

*Ou alors ils sont tous aux champs...*

La même impression que lorsqu'il était arrivé pour la première fois dans le département, il y a trois ans, par la route de Saint-Amand-Montrond en direction de Châteauroux. Enfin, un bâtiment d'une banalité confondante. Une plaque l'attire : « Mairie ».

Lespoir avale au pas de charge quatre marches d'escalier jusqu'à un petit perron où il bute sur l'entrée verrouillée.

— Et merde !

Il donne un coup de pied dans le battant. L'écho du bruit résonne dans l'édifice. Lespoir regagne son véhicule. Derrière lui, une porte craque sur ses gonds.

— C'est pour quoi ? marmonne une femme entre deux âges. La mairie est fermée au public l'après-midi.

— Commandant Lespoir. Police nationale. Je cherche la maison du rebouteux. Ça vous dit quelque chose ?

Elle ricane.

— Des rebouteux, on n'a que ça ici... Pouvez pas être plus précis ?

Lespoir écarte les bras, désespéré.

— Essayez voir celui à l'entrée du village. La maison aux chats.

Devant la mine déconfite de son interlocuteur, elle précise.

— Y a une tête de chat à l'entrée.

— Merci, madame, je vais tâcher de trouver.

Avant de refermer, elle croit utile d'ajouter :

— Je suis le maire du village.

Un chat noir ouvre sa gueule en fer forgé sur la grille que Lespoir pousse du bout du pied. L'entrée communique avec un jardin engazonné, au bord d'un ruisseau bordé de peupliers aux troncs verts et blancs. Un joli tableau impressionniste. Il avance.

Quelque chose remue dans le tableau.

Il se fige.

Devant un bosquet de trois arbustes enchevêtrés, des dizaines de chats toutes griffes dehors. Tellement collés les uns aux autres qu'ils forment une sorte de monticule morbide et puant, une masse

grouillante et menaçante.

Leurs miaulements lui donnent la chair de poule. Un chant funeste aussi aigu que des raclements d'ongles pointus sur une ardoise.

Lespoir dégaine son arme.

Les chats le scrutent, en position d'alerte et d'assaut.

Lespoir tire. Deux fois. Les chats détalent en tous sens comme des éclats d'obus. Et il peut enfin constater ce qu'il y a devant le bosquet. Ce que les chats semblaient protéger.

Un corps.

Un homme aux cheveux longs et sales, le visage maculé de sang.

Une coupure sombre balafre sa gorge. À voir ses bagues aux doigts, ses innombrables crucifix et ses cicatrices sur les joues, Lespoir pense au rebouteux.

Le doigt sur la gâchette, il se dirige vers la maison.

Telles des sentinelles, des chats l'observent. De partout. Du rebord des fenêtres, du haut d'un espalier qui donne sur la cuisine...

La cuisine.

Table renversée, chaises brisées, quelques débris de vaisselle au sol. Une scène de lutte.

Un radiateur à côté d'un buffet. Modèle années 60, avec tuyau en laiton au bout duquel un homme est menotté, assis dans une traînée de sang.

L'homme grimace de soulagement en se présentant comme un ami du rebouteux et prétend s'appeler Marc.

— Un type est passé. Il voulait Nathalie. Sa sœur est une amie du rebouteux qui la cachait. Il l'a buté et il a emmené Nathalie.

— Il était seul ? Son signalement ?

— Ils étaient deux. L'un s'appelle Stéphane. Le plus grand. Putain, ne me laissez pas ici avec tous ces chats... Détachez-moi !

— D'abord des coups de fil à donner.

Lespoir sort dans le jardin et compose le numéro de Clémentine.

— Vous êtes où, commandant ? Les commissaires aimeraient bien vous dire deux mots...

Lespoir raconte sa trouvaille et les agressions commises par Lanson.

— Alors là, il y a un problème, dit Clémentine.

— Vous pouvez préciser ?

— Pierre vient d'appeler de l'hôpital. La sœur de Nathalie Demaison a donné des précisions sur son agresseur. C'est son mari qui l'a tabassée. Un dénommé Martial. Il vient juste de sortir de la prison du Craquelin après une condamnation pour violences domestiques. Lanson est arrivé juste après. Frédérique Darbois lui a communiqué l'adresse du rebouteux.

— Mais la fille... ?

— Si vous parlez d'une certaine Frida, elle a craqué. C'est elle qui a informé son père de la présence de Nathalie Demaison au domicile de sa mère. Frédérique la cachait depuis la tentative de suicide d'Anita.

— Bordel ! Il est comment physiquement son père ?

— J'étais justement en train de sortir sa fiche. Il a un tatouage sur l'avant-bras droit. Avec écrit

« FRED », le surnom de sa femme Frédérique, en capitales. Mais faites gaffe...

Lespoir la remercie et raccroche. Il reste un moment, songeur, près de la porte, dos au jardin.

Les miaulements ont repris. Les chats se sont approchés. D'autres miaulements, plus grinçants encore dans son dos. Il est cerné. La chair de poule court sur sa peau.

Il fonce dans le tas. Les félidés se dispersent, comme s'ils pouvaient sentir sa colère.

Dans la cuisine, le blessé s'est contorsionné de manière à tirer sur les menottes avec ses deux bras. Une attache dans la tuyauterie s'est rompue.

— Martial !

L'autre tressaille. Lespoir attrape son avant-bras. *Le tatouage !*

De tout son poids, Lespoir expédie son pied gauche en avant, sur la cuisse blessée. Martial hurle.

— Il est parti où, Lanson ? Tu me le dis ou je t'achève !

Lespoir détache son garrot.

Du sang se met à couler de la blessure comprimée.

— Mais, t'es dingue ou quoi ? s'effraie l'autre.

— Encore plus dingue que tu crois... Rien à foutre que tu crèves ou que t'aies buté le type dehors... Je veux Lanson, tu m'entends !

— J'ai seulement voulu vendre la femme du député à ceux qui la recherchent, c'est tout.

— À qui t'as voulu la vendre ?

Il lui donne un nom.

## 6.

Nathalie Demaison se réveille sur un lit de camp, la tête lourde. Sa main palpe son crâne et déclenche une grimace de douleur.

— Une belle bosse, dit une voix d’homme. Le cuir chevelu est entamé.

Elle appuie là où ça fait mal, pour être sûre qu’elle ne rêve pas.

— On a mis du mercurochrome incolore, mais faudra quand même qu’un toubib vous examine.

Vous avez reçu un coup de crosse ...

*Cette voix.*

Elle garde les yeux clos.

*Cette voix a quelque chose d’irréel.*

Une corde vibre. Une douce musique irradie son corps, répand sa chaleur dans tous ses membres.

Cette voix fait surgir des souvenirs au plus profond, dans des régions cachées. Ou depuis longtemps oubliées. Elle le sent. Sa peau, son corps, ses seins, son ventre, son sexe, tout le reconnaît.

Nathalie Demaison s’accroche à cette voix qui la pénètre. Elle en frémit. Tout son corps le réclame, tout son être veut l’entendre encore et encore.

L’entendre à jamais.

L’écouter jusqu’à la fin de ses jours.

Treize ans qu’elle n’a plus entendu la musique de sa voix. Pour l’entendre, elle a tenté le diable. Et sa fille a sauté au pied de son géniteur.

La douleur sur son crâne n’est rien.

Que la révélation d’un cauchemar.

Il lui a apporté une épaisse couverture en guise d’oreiller et s’est assis à côté d’elle sur une chaise de camping. Elle a bu un verre d’eau dans un gobelet en plastique. Elle veut se redresser mais des vertiges l’étourdissent.

Il garde le silence, en la regardant. Et son regard lui rentre dans le ventre comme un poignard, soufflant le voile d’amour qui éclate aussi vite qu’une bulle de savon.

*Mais tu te crois où, Nathalie ? Qu’est-ce que tu nous as fait ? Tu vois où ta bêtise nous a menés ?*

C’est ce qu’elle lit dans ses yeux. Les siens le supplient de parler, de lui dire un mot. Un mot qui la soulagerait.

Retrouver l’enchantement de sa voix. Comme avant. Comme il y a treize ans quand il lui avait dit une fois, une seule fois, qu’il l’aimait.

Ou bien c’était encore un de ses rêves, une de ces histoires qu’elle se racontait à elle-même pour embellir et trahir la réalité ?

Elle voudrait crier : *Dis quelque chose, dis quelque chose !*

La dureté de son regard est la pire des punitions.

— Ce n’est pas comme ça que je voulais qu’on se retrouve..., balbutie-t-elle.

Elle n’ose pas prononcer son prénom. Elle n’ose pas murmurer celui qu’elle répète depuis tous ces mois, depuis leur retour à Châteauroux, et la fois où elle l’avait aperçue, l’an dernier, lors de la

réception des vœux chez le Préfet.

Elle se rend compte qu'elle se trouve dans une cabane. En bois vermoulu. Cela aurait pu être un rêve d'adolescent, une idylle à la Robinson. Sauf qu'elle sait que Stéphane est en fuite. Que sa fille est à l'hôpital, grièvement blessée. Et qu'on a voulu l'enlever.

Il ne dit toujours rien. Se contente de la regarder. Comme il doit regarder les suspects lors d'un interrogatoire. Cette envie de crier : *Mais réveille-toi, Stéphane, tu vois bien que c'est moi !*

Mais non, c'est la voix de l'absurde, la voix de l'idiote, la voix de la gamine énamourée. C'est bien un interrogatoire, et son regard souligné par ses yeux cernés de fatigue ne trahit aucune émotion.

Depuis des mois, elle le suivait. Depuis que son regard avait effleuré son dos et ses épaules, caressé sa nuque et son profil dans le hall de la Préfecture. Depuis qu'elle l'avait vu avec cette femme si belle. Elle était jalouse, mortellement jalouse. Au point de consacrer toute son énergie, jusqu'à l'obsession, à cette idée aussi fixe que malade : retrouver son amant d'autrefois.

Toujours son visage froid. Si elle l'avait touché de ses doigts, elle aurait effleuré une surface glacée.

Au début de l'année, elle a eu l'idée de mettre Anita sur sa piste pour mieux l'approcher. Elle a créé Léo, sur Facebook. Léo a regonflé le moral d'Anita. Il lui a même redonné une raison de vivre.

Elle remarque qu'il se mord les lèvres.

Elle a poussé Anita à aller à la rencontre de son père. Ce n'était qu'une question de jours. Anita perd du poids, s'habille comme une jeune femme. Elle en devient même coquette.

— Je ne voulais pas faire de mal...

L'écho de cette dernière phrase revient à ses oreilles, telle une suite de fausses notes.

Anita aussi l'observait. Le suivait, le surveillait. Anita aussi était sans doute jalouse, comme elle. *Jalouse au point de...*

La révélation lui arrache un début de sanglot, qu'elle ravale vite, comme si sa conscience lui imposait de ne pas s'interrompre.

Elle était jalouse au point d'avoir même songé à dénoncer la liaison de Lanson et de cette femme à son mari.

Le regard de Lanson se durcit.

Oui, Nathalie savait pour Isabelle Lespoir. L'avocate. L'épouse du commandant de l'unité de sécurité et de proximité du commissariat. Elle s'était renseignée.

Oui, elle voulait dénoncer cette liaison. La détruire.

Pour lui laisser la place.

À elle.

Rien qu'à elle.

Sa conscience déballe tout. La met à nu. Elle ne contrôle plus rien, la bobine de la vérité se dévide sans frein.

C'était une question de jours. Sans doute qu'elle l'aurait fait. Que Léo aurait dénoncé la liaison adultérine. Mais elle n'est pas allée jusque-là.

— Et puis, il y a eu l'appel du collègue. Le malaise d'Anita. Elle devait rentrer par le premier bus.

Nathalie Demaison prononce ces mots comme si les faits s'étaient déroulés il y a des mois, voire des années.

— Anita était réglée comme une horloge. Jamais en retard. Ou alors, elle prévenait. Toujours.

Nathalie a téléphoné chez sa copine Joëlle. Rien. Aucune trace.

La panique l'a submergée jusqu'à ce qu'une idée devienne une certitude.

— J'ai alors pensé qu'Anita était allée voir son père !

Le visage de Lanson se crispe.

Alors en fin d'après-midi, elle s'est rendue devant chez lui. Juste au moment fatidique. Elle n'a pas compris tout de suite après quoi il criait. Puis elle l'a vue sur le balcon, alors que Stéphane, son amour, accourait. Elle était certaine qu'Anita allait tomber dans ses bras, comme dans les films.

Un happy-end.

Le père sauve sa fille inconnue.

Sa voix s'écorche. Sa gorge étrangle les deux derniers mots.

Elle aurait voulu qu'il la retienne au moment où elle s'effondre en sanglots. Sa tête bascule sur sa poitrine.

Il aurait pu la prendre dans ses bras. Mais il ne fait rien.

Elle pourrait mourir. Elle pourrait crever. Sa voix, c'est le dernier fil qui peut la rattacher à la vie. Elle se trouve au bord du vide et la terre sous ses pieds s'effrite.

Et c'est lui, son amour, qui la pousse.

— Anita est montée sur le balcon pour se suicider, dit Lanson. Tu as une explication ?

Elle n'est plus Madame la Député qui se la joue dans les réceptions et les soirées à la maison. Elle n'est plus qu'une gamine. Agitée de sanglots.

Anita chute.

La vision d'horreur la plaque contre un arbre.

*Ce n'est pas de ma faute !*

Elle s'accroche à son écorce pour ne pas s'effondrer.

*Ce n'est pas de ma faute !*

Elle a couru ensuite.

Dans l'autre sens.

Pour fuir.

*Ce n'est pas de ma faute !*

Ses jambes tremblent. Ses dents claquent.

Elle est montée dans sa voiture, où elle a hurlé à se déchirer les cordes vocales.

Elle a fui chez sa sœur.

Fred a voulu l'emmener aux urgences. Mais elle ne veut pas, ne peut pas revenir en arrière. Chez son mari, devant les jumelles...

— Ils vont apprendre que tout est arrivé à cause de moi, de Léo sur Facebook...

Elle est encore plus mal quand Victor révèle à sa sœur Fred que lui, Stéphane, est soupçonné. C'est quoi cette histoire de photos et d'aveu d'Anita sur sa page Facebook ? Elle ne peut pas croire qu'Anita ait écrit ça, ni que Stéphane ait fait ces photos...

— On a introduit une caméra miniaturisée dans mon studio. Quelqu'un filmait ce qui se passait chez moi...

Son ton s'est encore durci.

— Tu ne crois quand même pas que moi... ?

— Anita était dans le coup. Elle a récupéré auprès du concierge de l'immeuble un double des clés de mon studio. Un certain GREG est derrière tout ça...

Ce nom ne lui dit rien. Elle jure que jamais elle n'avait incité Anita à aller si loin.

— Et Anita ? Comment va-t-elle ? Fred m'a informée qu'elle était plongée dans un coma artificiel...

— Elle est décédée samedi matin. Quelqu'un l'a étranglée à l'hôpital. Quelqu'un qui a eu peur qu'elle parle.

Nathalie Demaison vacille. Sa bouche s'ouvre pour trouver de l'air. Ses yeux roulent dans ses orbites. Elle s'effondre sur la couche où elle reste longtemps à trembler en position fœtale.

Une file de poids lourds sur l'autoroute A 10.

Le compteur de la Mégane affiche 160 km/h. Lespoir a coupé le son du gyrophare, refermé sa vitre. La voix de Clémentine se précise dans l'habitacle. Il lui donne un nom. À elle d'identifier le numéro de portable de cette personne. Et surtout de le localiser. Heure par heure si besoin.

Ce soir, il y aura un rendez-vous entre Lanson qui détient Nathalie Demaison et cet homme dont Dumas n'a jamais entendu parler. Et Lespoir espère bien s'inviter à la rencontre.

— Vous la jouez toujours solo, hein ?

— Clémentine... Pour Bonenfant, Martial ne m'a rien dit et je ne vous ai jamais communiqué ce nom, ok ?

— J'ai quoi en échange ?

— Vous voulez venir au rendez-vous, ce soir ?

— Et puis quoi encore ?

Lespoir embarque la Mégane dans la sortie du Poinçonnet, en direction de l'hôpital. Au premier rond-point, la gendarmerie l'arrête pour excès de vitesse.

*Comme s'ils n'avaient pas vu la lumière du gyrophare...*

Dans la voiture, Thiéfaine chante « *Je t'en remets au vent* ».

Les pandores lui demandent de couper le son du lecteur CD. Lespoir hausse les épaules et braque les mains en l'air, comme si le lecteur s'était détraqué.

Ils lui font perdre son temps. Et le font exprès.

— Le commandant Lanson est innocent.

Lespoir garde les mains en l'air et leur sourit.

— À la bonne heure ! Qu'il se rende et qu'il aille voir le juge. À lui d'en décider !

Il démarre sur les chapeaux de roue et leur tend son majeur.

Lespoir se gare sur le parking des urgences. Aussitôt l'angoisse vrille son ventre.

L'hôpital.

Le même malaise à chaque fois.

Bonnenfant est assis devant la chambre de Fred.

— Je peux la voir ?

— Juste une info avant... On est ici dans le même bloc où Clément Masse a fait un stage récemment.

— Et ?

— J'ai montré la photo prise par la caméra de surveillance aux infirmières que j'ai pu croiser...

— Dragueur !

— L'une d'elles est rentrée de congés ce matin. Elle l'a identifié formellement sur le cliché.

— Téléphone aux parents ! On doit les interroger. D'abord, je discute avec la sœur...

Une surprise l'attend dans la chambre où est alitée Frédérique Darbois.

Lespoir maudit Bonenfant.

*Il aurait pu m'avertir, quand même !*

Jézabel est assise au chevet de la victime. Raide, strict costume pantalon de couleur beige, escarpins assortis.

— Tiens, on parlait justement de vous... L'homme qui arrive toujours avec un train de retard. Vous avez retrouvé la piste de Lanson alors ?

— Il a collé une balle dans la jambe du mari de Madame...

— Toujours les méthodes expéditives de la gendarmerie...

— ...mais il est parvenu à me fausser compagnie sans me donner son adresse...

— Il avait une bombe lacrymogène, lui aussi ?

Elle se lève en le toisant.

— Je vous la laisse, commandant. J'ai encore deux étangs à visiter. Très bucolique, ce département vraiment, vous devriez vous y promener plus souvent.

Elle s'arrête, la main sur la poignée de la porte.

— Si vous croisez Lanson avant moi, vous serez gentil de m'avertir.

Le ton de sa voix, son regard, n'ont rien d'amical. L'espoir encaisse. Puis l'idée lui vient de tenter un coup de bluff.

— Je passe par la commissaire stagiaire Dumas ou je vous appelle directement ?

La question surprend Jézabel qui se renfrogne.

— Je préfère les contacts directs...

— Vous lui avez fait quoi pour qu'elle vous parle comme ça ?

La sœur de Nathalie Demaison manœuvre l'inclinaison de son lit à l'aide d'une télécommande.

— Je ne l'ai pas baisée la nuit dernière, ça vous va ?

Elle essaie d'émettre un sifflement, mais son pansement autour des lèvres l'étouffe.

— Madame Darbois, pourquoi votre fille a incriminé Lanson ?

— Vous pouvez m'appeler Fred, comme tout le monde. Stéphane Lanson a coffré son père. J'ai eu une aventure avec lui à cette époque. Frida n'a pas apprécié... Et Nathalie, elle est où ?

— Je ne sais pas. Stéphane a dû la récupérer. Elle était depuis quand chez vous ?

Fred confirme que sa sœur a débarqué chez elle mercredi en fin d'après-midi, totalement paniquée après avoir vu Anita tomber au pied de Lanson.

— Elle est follement amoureuse. C'est elle qui a mis sa fille sur la piste de Lanson...

— Quoi ? Comment ça ?

— Via Facebook, le pseudo de Léo... Elle l'a informée de cette manière, en se faisant passer pour une amie virtuelle de sa propre fille.

— Bon sang... ça fait des jours qu'on essaie de savoir qui se cache derrière Léo !

— C'est tout ce que je sais. Pourquoi elle s'est jetée, je n'en ai aucune idée. Il paraît qu'on a trouvé des photos chez Stéphane, une accusation sur Facebook aussi. Stéphane n'a pas pu faire ça...

— Qui vous a donné ces informations ?

— Victor... Le bras droit du député. Il m'a téléphoné jeudi matin. Il faisait le tour des connaissances de Nathalie pour la retrouver.

Elle a du mal à articuler. Son mari lui a cassé le nez, quelques dents et sa mâchoire inférieure est bleue.

— Vous savez que Martial voulait vendre votre sœur à Victor, le bras droit de votre beau-frère ? Pourquoi elle est tellement importante ? Il a peur de quoi le député ?

— Sa réputation. Anita n'est pas de lui.

— Vous saviez qu'elle était la fille de Lanson ?

Fred abaisse les paupières plusieurs fois.

— Je l'ai toujours su...depuis le début.

— Quel début ? Il s'est passé quoi au début... Je veux savoir.

— Leur liaison... J'aurais mieux fait de...

Elle hésite, se pince les lèvres en grimaçant.

— De quoi ?

— De ne rien dire. Victor me payait pour surveiller ma sœur qui n'était pas bien avec Charles...

La porte s'ouvre sur Bonenfant. Les parents de Clément Masse les attendent. Lespoir fait signe qu'il arrive dans deux minutes.

— Et vous lui avez révélé la liaison, c'est ça ?

— Oui, c'est comme ça qu'il a appris qu'elle n'était pas enceinte de lui... Ils avaient peu de rapports intimes... Je suis responsable...

— De quoi ? Il a puni votre sœur ?

— D'une certaine manière. Nathalie voulait avorter. Charles l'a forcée à garder l'enfant. Et à vivre avec le fruit de l'adultère. Sous ses yeux. Tous les jours. Anita...

Lespoir contacte Dumas.

— Vous vous souvenez de l'article de journal trouvé chez Anita sur l'agression de Lanson par des Manouches ? Vous avez la date ?

Il se tourne vers Fred, en écoutant Clémentine.

— En mai 1999...

— C'est bien ça, dit Fred. Anita est née quelques jours plus tard.

## 8.

Nathalie rêve qu'il est resté à ses côtés. Qu'il la veille. Ce qu'aucun homme n'a jamais fait pour elle. Ce qu'aucun homme ne lui a jamais offert : de l'attention, de l'affection. De l'amour tout simplement.

Charles n'est pas capable d'amour. Il aime le pouvoir. Elle fait partie du plan marketing pour mieux se vendre. Sa famille aussi. Et il a réussi. Député, demain probablement maire de Châteauroux. Et ce n'est pas fini...

Elle rêve que tout s'arrange. Elle le reverra. Il lui fera l'amour passionnément. Anita n'a jamais existé.

À son réveil, elle est seule. Son mal au crâne pour compagnie. Elle referme les yeux, tente de retrouver le sommeil. Autant se rendormir. Elle perçoit un léger ronflement. Elle se retourne. Sa bosse frôle la paroi de bois collée au lit. Elle tente de se redresser en s'appuyant sur ses coudes. À l'angle opposé de la pièce, Stéphane Lanson dort, allongé sur une banquette.

Elle essaie de basculer sur sa hanche gauche de manière à ramener son corps en position de se remettre debout. Elle se voit déjà traverser la pièce, s'allonger près de lui, enfouir sa tête au creux de son épaule, trouver sa chaleur avant que sa voix, enfin, oui sa voix, ne la réconcilie avec la vie.

Elle s'est redressée. Son pied droit touche le sol, mais le sol se dérobe. Elle retombe sur le lit de camp. Elle tente à nouveau l'opération, sans succès.

— Tu ferais mieux de rester allongée...

Lanson reboutonne sa chemise sur son torse musclé, et lui apporte un verre d'eau. Elle boit entre ses mains tremblantes. Elle relève la tête pour le remercier. Et se prend comme un direct son regard dur.

— Martial a tabassé ta sœur et blessé un homme pour te retrouver. Il voulait te vendre à Victor...

Elle ne répond pas.

Elle ne répond plus.

Chaque nouvelle déclenche de nouveaux tremblements.

Elle cherche à toucher sa main. Il la retire hors de sa portée.

— Victor..., chuchote-t-elle, il a soupçonné quelque chose mercredi après-midi. J'étais sortie faire une course et il m'a ramenée à la maison en voiture... J'étais inquiète pour Anita.

— Qu'est-ce qu'on ne voulait pas que tu dises ?

— Que j'ai informé Anita sur son père... mais personne ne le sait. J'ai utilisé un pseudo sur Facebook...Léo.

— Il y a autre chose, forcément. Ils ont peur que tu dises quelque chose...

— Que la fille de Charles n'est pas la sienne ?

— À cause de la campagne électorale, ça la fiche mal... mais l'information a déjà filtré ! Et ils savent aussi pour moi...

— Quoi ?

— Que je suis le père...

— Mais Charles sait bien qu'il n'est pas le père...

— Il ne veut pas que ça se sache... Du moins, pas officiellement. Ça n'a pas filtré dans la presse.

— Je ne sais rien d'autre. Sauf que ma fille est morte à cause de moi.

— Non, pas à cause de toi. Quelqu'un a envoyé un message avec une photo obscène d'Anita et ça a déclenché sa tentative de suicide.

— Une photo ?

Il raconte.

Estomaquée, elle garde le silence. Peut-être la dernière chose qui lui reste.

\*

La maison des Masse se situe dans le même quartier que celle du député. Ils longent un mur de pierres sèches jusqu'au numéro 32. Une porte en fer forgé s'ouvre automatiquement. L'espoir montre la caméra de vidéosurveillance à Bonenfant.

— Encore du boulot pour toi !

L'adjoint grimace.

Hervé Masse se présente. Mâchoire en biseau, les yeux marrons, le front plat, le même air buté que son père. Le regard fatigué d'un homme qui n'a pas fermé l'œil depuis trois jours.

— Comme vous le savez déjà, Anita Demaison est décédée dans la nuit de vendredi à samedi dernier, dit L'espoir. Elle a été débranchée. Nous pensons que votre fils se trouvait à 2h15 samedi matin dans le couloir près la chambre de la fille du député. Ce matin, une infirmière l'a formellement identifié.

Hervé Masse est abasourdi. Sa femme qui vient de se joindre à eux se prend la tête entre les mains.

— Mon fils est... un garçon sérieux... qui n'a jamais... causé le moindre souci..., ânonne le père. Je ne comprends pas... L'infirmière... a pu se tromper, non ?

— Vous confirmez que Clément connaissait Anita Demaison ?

— Forcément, puisqu'il voit souvent les jumelles. Ils sont amis.

— L'une d'elles est sa petite amie ?

— Je ne crois pas, non. Je pense qu'il les bade. Tous les garçons de son âge les badent. Vous avez vu les top-modèles que c'est...

— Rien d'autre à me signaler ?

— Mon fils est un membre actif des jeunes du parti de la Droite locale. Il les aide pour la campagne de Charles Demaison. D'abord Anita, maintenant Clément... quel est le lien entre tout ça ? C'est comme si Charles Demaison et mon père étaient visés...

— Nous le cherchons ce lien. Vous avez entendu parler d'un certain GREG ?

— Le tagueur... ?

— Oui, comme le tagueur. Ou quelqu'un d'autre qui se fait appeler comme ça.

— Vous croyez qu'il est impliqué ?

— Nous ne négligeons aucune piste.

— Et le gendarme en fuite ? Vous ne l'avez toujours pas retrouvé ? Il est toujours présumé coupable, non ?

— Ce n'est pas aussi simple que ça... Il y a beaucoup de faits troublants dans cette affaire. Votre fils connaissait-il la Brenne ? Les étangs, particulièrement ? Est-ce qu'il va souvent pêcher ?

— À la pêche, Clément ? Vous voulez rire...

\*

Nathalie Demaison a épuisé ses larmes quand elle émerge de sa torpeur et dit d'une voix blanche :

— Je vais aller voir ma sœur à l'hôpital, puis j'irai voir le juge. Raconter tout ce que je sais. Endosser ma culpabilité...

— Ce n'est pas tout : Anita a été débranchée. On a surpris un gamin dans les couloirs à l'heure du crime : un certain Clément, ça te parle ?

— Clément... ? Un ami de mes filles s'appelle comme ça...

— On a retrouvé son corps hier matin dans l'un de mes étangs en Brenne...

Un « oh » s'échappe de sa bouche, comme une dernière bulle de vie.

— Ecoute, Nathalie, quoi que tu aies fait... quelqu'un a empêché Anita de parler, sans doute, à cause de la photo... Et, bien sûr, on me met tout sur le dos ! À quoi elle a été mêlée Anita ? Qui a pu faire ça, à ta ... à notre fille ? Elle fréquentait qui ?

Il ne remarque pas qu'une vague pétrifie le visage de Nathalie. Ce qui se forme dans son cerveau est inconcevable à dire, inconcevable à formuler.

Non, ça, elle ne pourra jamais le confier à quiconque, même pas à l'homme qu'elle aime, même pas au père d'Anita.

Encore moins au juge.

\*

Une heure plus tard, L'Espoir accompagne Hervé Masse à l'institut médico-légal de Limoges. Un employé en blouse blanche leur désigne le légiste qui vient de terminer l'autopsie de l'adolescent retrouvé ce matin dans un étang de la Brenne. Ils s'arrêtent devant un drap en plastique. Des pieds nus en dépassent. Le visage d'Hervé Masse se décompose.

— Il n'est pas mort noyé, dit le légiste. On l'a juste déposé dans l'eau. La nuit dernière sans aucun doute, vu le niveau du liquide qu'il avait dans les poumons. Mais il est mort bien avant.

— De quoi ?

— Je pense à une overdose médicamenteuse. Des analyses complémentaires l'établiront. Vérifiez de votre côté s'il ne manque rien dans votre armoire à pharmacie...

Le légiste dévoile le corps. Et Hervé Masse agrippe le rebord du chariot de ses mains tremblantes.

— Du nouveau ?

— Il m'a fallu du temps pour retrouver le bon opérateur et le numéro de portable que vous m'avez demandé, répond Clémentine.

L'Espoir s'est arrêté sur une aire d'autoroute, au niveau du lac d'Eguzon, à la demande d'Hervé Masse qui est en train de vomir dans les toilettes.

Il consulte sa montre et fait un calcul rapide. Trois heures pour trouver un numéro de portable. Dumas est plus efficace d'habitude.

— Je croyais que Jézabel avait eu le renfort d'un spécialiste des télécommunications ? Pourquoi vous ne le contactez pas ? Putain, ça urge !

— Je vous rappelle dès que j'ai du nouveau...

L'Espoir a envie de contacter Jézabel.

À nouveau, le doute sur Clémentine s'est réveillé.

Vingt heures

Lanson gare sa moto derrière un panneau en bois écaillé où une créature de rêve s'exhibe en soutien-gorge et culotte assortis de la marque Spatz.

La dernière usine de la glorieuse industrie textile du Berry a fermé trois ans auparavant. On y accède par la route de la Châtre, puis un rond-point et une petite route qui franchit un pont étroit et un bras de l'Indre.

Lanson connaît l'endroit.

Des couples échangistes se donnent rendez-vous dans l'entrepôt. La porte est tellement cabossée qu'elle ne ferme plus. À la nuit tombée, c'est glauque à souhait.

Lanson entre.

Odeurs de moisi et de renfermé. Relents de joints et d'eau croupie. Ça sent aussi la cigarette. Le dos au mur humide, Lanson emprunte un petit couloir qui débouche sur un vaste hall.

Il patiente un instant. Un rai de lumière se défile.

Il progresse jusqu'à l'entrée de la salle. Un coup d'œil suffit. Adossé contre une table rouillée, un homme fume, son visage éclairé par une lampe de poche qu'il tourne aussitôt vers le nouvel arrivant.

Celui-ci avance dans sa direction et s'arrête à quatre mètres. Assez près pour voir la figure du fumeur se décomposer.

Victor, le bras droit du député.

— Surpris de me voir ? ironise Lanson.

— Où est Martial ? Qu'avez-vous fait de Nathalie Demaison ?

— D'abord, il faut qu'on discute tous les deux.

— Il n'y a rien à discuter. On ne se laissera pas impressionner.

— C'est qui « on » ?

— Un ami... qui ne vous sera pas inconnu.

Sur la droite de Lanson, un bruit de ferraille. Une ombre surgit derrière un amas de planches. L'arme au poing. Lanson rengaine la sienne et lève les mains. L'ombre s'approche et l'éclaire.

*Tiens, pour une surprise...*

Comme s'il s'attendait à cette visite impromptue, Lanson sourit. Albert Winterstein grimace, froisse sa figure grêlée comme une peau d'ananas.

— Salut, Albert.

Le vieux chef manouche abaisse son arme. Lanson observe du coin de l'œil Victor qui, vu sa tête, ne comprend pas le geste de son complice.

— Il va bien ? demande l'ancien.

— Il se porte comme un charme, répond Lanson.

— De qui vous parlez ? s'énerve Victor.

— De son neveu. C'est nous qui le détenons.

L'assistant du député jette sa cigarette et avance vers Albert d'une démarche nerveuse.

— C'est quoi cette histoire ?

— Tu m'avais parlé d'un service, Victor. Mais tu ne m'avais pas dit que Lanson était dans le

coup. Ça change tout...

— Tu oublies que c'est moi qui ai sauvé la mise à ton fils pour l'intervention de mercredi...

Lanson continue de sourire en s'amusant de la situation. *Enfin, on sait...*

*Le truand tout juste sorti de taule enrôlé par l'assistant du député... Avec l'assentiment de Charles Demaison ? Pour neutraliser le ravisseur de sa propre épouse ?*

— Albert, cette pourriture t'a fait venir pour que tu l'aides à le débarrasser de Martial. Mais le pauvre chéri n'est pas en état de se déplacer. Je lui ai collé une balle dans la jambe pour avoir tabassé sa femme. Fred...

Le vieux Manouche tourne la tête vers l'assistant sans quitter Lanson de son champ de vision.

— Tu comptais sur moi pour buter Martial, Victor ? graille l'ancien.

— Je croyais que tu étais un homme de parole, Albert.

Une ombre traverse comme un coup de fouet le regard du patriarche. Lanson réalise que Victor a commis une erreur fatale.

*Mettre en doute la parole d'un Winterstein...*

— Martial a été des nôtres et lui, – il désigne Lanson d'un mouvement du menton – il détient mon neveu. La famille d'abord. Il est où, le gamin ?

Albert relève son revolver. Et remet en joue Lanson. Qui sourit de plus belle.

— Vous croyez donc que je suis venu tout seul ?

Quatre déclics simultanés. Deux fusils à pompe surgissent dans le dos d'Albert. Didier Lanson et un cousin pointent une arme de chasse par la porte d'un atelier voisin, avec Péberot qui braque un Taser sur Victor. Le chef manouche baisse les bras.

— Je te l'ai déjà dit, Stéphane, mais tu as la tête dure. Cette affaire, depuis le début, j'y suis pour rien. Tu me rends mon neveu et on est quitte.

— Tu oublies Ratureau...

À l'évocation de ce nom, Lanson voit les yeux de Victor s'écarquiller.

— Il est sous ma protection..., dit Albert. Tu me dis où et quand...

— Minuit. Je te donne tout de suite l'adresse où tu pourras récupérer ton neveu. On te le livre dès que j'ai Ratureau. Mais encore une chose : qui a informé Victor pour l'interpellation de mercredi dernier ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Merde, tu crois que j'y étais moi, dans cette ferme ? ! Tu le lui demanderas toi-même, à monsieur le bras droit du député !

Panique sur le visage de l'assistant. Qui tire un revolver de sa poche.

Péberot est plus rapide. Une décharge de Taser fuse. Victor se cabre, les bras moulinant en tous sens. Puis son corps se met en carpe et tombe au sol, où il roule, agité de spasmes pendant une trentaine de secondes, au pied d'Albert qui le considère avec autant de bienveillance qu'un chien galeux en train de crever.

Le vieux Manouche repousse le corps du bout de sa semelle. Le truand soupire, en relevant la tête lentement vers Stéphane Lanson qui le fixe. Deux regards de fauve. Ce n'est pas leur premier affrontement. Mais entre le vieux chef de tribu libéré de prison qui essaie de reprendre la main sur sa famille et le gendarme en fuite, la situation a changé.

— Stéphane, je vais être clair avec toi. Tes collègues ont chopé Franck. Toi, tu as mis fin à ses pratiques indignes, ça me va. Je n'ai jamais cautionné le trafic d'êtres humains, et encore moins de gamins. En plus d'origine *rom*... Comme nous. Ça me fait gerber.

Sur son visage creusé de lassitude, le regard du fauve reste vif.

— J'ai passé six ans en zonzon et je suis fatigué. Mais je suis toujours bien informé et je te le répète : la famille n'a rien à voir avec ce qui t'arrive. Pour Ratureau, je n'en sais rien. Tu lui demanderas toi-même...

Victor recommence à bouger et à geindre.

— Et pour preuve de ma bonne foi, reprend le vieux, et pour que tu me lâches enfin les burnes, je vais te raconter une petite histoire...

Le chef manouche écarte un pan de sa veste en lin et en extirpe un paquet de cigarettes.

— Tu permets que je m'en grille une...

Péberot lui tend son briquet. La flamme éclaire les visages tendus autour de la figure grêlée du vieux.

— Il y a treize ans, Victor m'a demandé si je connaissais trois mecs baraqués qui pourraient te donner une petite leçon...

Lanson encaisse l'information en regardant son frère.

— Martial en était. C'est moi qui l'ai recruté. Si tu lui as collé une balle, vous êtes quittes...  
L'adresse ?

Lanson lui indique l'endroit, un lieu-dit en Brenne. Le Manouche les abandonne sans jeter un seul regard à Victor.

— Bonne chance ! dit Lanson.

— Je ne sais pas lequel des deux en a le plus besoin en ce moment..., grogne le vieux.

Un plein bac d'une eau saumâtre sur sa figure. Victor se réveille en se tortillant. Sa bouche happe l'air et produit des jappements. Ils l'ont poussé dans une salle plus petite et calfeutrée, qui pue l'humidité et le ranci.

La lumière d'une torche l'aveugle. Quatre visages sortent de la pénombre. Stéphane Lanson, Péberot et un autre homme inconnu, qui tient la torche, ont gardé leur arme. Didier Lanson semble dissimuler quelque chose derrière son dos.

— Alors, Victor, comme ça, tu as payé Martial pour retrouver Nathalie Demaison. Pourquoi ? Tu voulais t'en débarrasser ? Ou en débarrasser ton patron ?

— J'ignore de quoi vous parlez...

— On n'est pas au théâtre ici. Martial va se faire coffrer. Je lui ai collé une balle dans la jambe. Il a tabassé Fred, mais pas assez pour l'empêcher de parler. Et donc, le Martial, je le connais, il va cafter.

— Euh, cafter quoi ? Il n'y a rien à cafter... C'est lui qui a voulu me la vendre...

— Qu'est-ce que ça change, Victor ?

Stéphane Lanson attrape ses cheveux crépus et le force à se relever.

— C'est moi qui la détiens, Nathalie Demaison. Tu m'en donnes combien ?

— Des nèfles !

Lanson le hisse à quelques centimètres de son visage. La peau de l'assistant exhale une sueur aigre. Il enserre son crâne dans ses deux mains et la dirige face à Péberot et son Taser.

— On va passer à la scène suivante. Celle où on devient méchant. Il paraît qu'à partir de la troisième décharge, on commence à ressentir des symptômes de la maladie de Parkinson. Des tremblements à répétition. Tu pourras même plus tenir une tasse de café dans le salon de ton patron... Péberot !

Les électrodes jaillissent.

La décharge percute l'homme comme un camion. Son corps se débat de longs instants.

Lanson remplit le seau et l'asperge.

— En plus, tu pues, Victor !

L'assistant du député gémit. La terreur fait rouler ses yeux quand ils attrapent ses chevilles et bloquent ses jambes au sol.

— Pour la prochaine décharge, on va corser le jeu. On va te briser une rotule. Ça multiplie la douleur par dix... Je te laisse le choix. Par balle ou à coups de barre de fer ? Tu préfères le genou gauche ou le droit ?

La lumière de la torche fait briller une barre d'acier. Entre les mains de Didier Lanson.

— Mais vous êtes dingues !

— C'est ta réponse, ça ? Je ne crois pas à ce que tu nous chantes. Pourquoi tu as fait venir Albert Winterstein, si ce n'est pas pour te débarrasser de Martial ? Il est devenu gênant. Pourquoi ?

Victor secoue la tête.

— Je craignais que le deal se passe mal... Avec Martial, on sait jamais...

— Tu voulais le buter, hein ? reprend Lanson.

— N'importe quoi..., grommelle Victor.

— Didier, à toi de choisir..., dit Lanson à son cadet.

Les mains tirent sur ses chevilles, lui tendant les jambes. Victor essaie de se débattre et se met à hurler. La barre d'acier cingle la lumière, à quelques centimètres au-dessus de la rotule de son genou droit.

— Désolé, il t'a raté. La prochaine fois, tâche d'être plus précis, Didier, quand même ! Alors, Victor, tu me l'achètes combien, Nathalie Demaison ?

Il sent une odeur forte monter. Victor s'est lâché. De la bave coule de sa bouche.

— 50 000...

\*

La camionnette banalisée de la BAC s'aligne le long de la rue Delacroix. C'est soir de spectacle à la salle Edith-Piaf. Une douzaine de véhicules attendent de se garer. Les policiers en civil se mêlent aux spectateurs qui se pressent vers l'entrée, puis se dispersent.

De l'étage d'une annexe du CCAS, Kieffer surveille les mouvements autour de l'ancienne mercerie. Bertin est en contact avec les six hommes qui arrivent à pied et les deux infiltrés, celui du quartier et l'arabe du 9-3.

Dans quelques instants, Ratureau sera encerclé.

\*

— Donc, Martial voulait te « vendre » Nathalie..., poursuit Lanson. Tu sais qu'il a tué le propriétaire de la maison qui la cachait ? Tu sais qu'il a tabassé sa femme Fred ?

— J'ai rien demandé à Martial. Je lui ai juste dit qu'on recherchait Nathalie. Charles voulait qu'elle rentre à la maison, c'est tout.

— Et qui a ordonné qu'on la débranche, Anita ? C'est toi ?

— J'en sais rien, moi. C'est une histoire de fous !

Didier Lanson s'approche.

— Et Clément Masse, tu connais ?

— Non.

— Mauvaise réponse... Péberot !

La gueule du Taser vise l'entrejambe. Victor ouvre la bouche comme un noyé et éructe :

— C'est un ami des filles jumelles du député ! C'est tout ce que je sais...

— La police le soupçonne d'avoir débranché Anita. Qu'est-ce qu'il ne fallait pas qu'elle dise ? Tu étais au courant pour la photo porno ? Qui a fait ça ? GREG, tu connais ?

Didier Lanson lui balance un coup de pied dans les côtes.

— On va te crever ! Et on va mettre ça sur le compte des Manouches. C'est toi qui as craché pour mercredi matin, alors ? Qui t'a informé ? C'est Lespoir, hein ? Hein, balance, salaud, dis-le que c'est Lespoir !

— C'est...

— C'est qui ? Parle plus fort !

— Bonenfant... Pierre Bonenfant. Il fréquente une gamine. Une occasionnelle.

Didier bondit et croise les yeux de marbre de son frère.

*Putain, notre informateur au sein du groupe d'enquêtes !*

— Il mange à tous les râteliers, celui-là... Je vais m'occuper de son cas personnellement à cette crevure !

L'autre chiale comme un mioche.

— On en a fait quoi de cette larve ? demande Didier.

— On va abrégé ses souffrances...

Victor continue de se tortiller, comme s'il n'avait pas entendu. Lanson l'agrippe par le col.

— On va te creuser un joli trou, bien profond. Et te recouvrir de terre. Comme un ver...

# 11.

Ratureau n'a pas bougé : il se trouve toujours quelque part à l'arrière de l'ancienne mercerie. Les yeux rivés aux jumelles qu'il a posées sur un pied, Bertin distribue par radio les rôles et les itinéraires des gars.

Ils vont « taper » dans deux minutes.

\*

— Merde, les collègues ont cerné Ratureau ! On fait quoi ? Je leur demande de faire échouer l'intervention ?

— Non, laisse courir... On verra bien si les Manouches s'en sortent. Et si Kieffer parvient à l'attraper, et s'il passe à table, ce sera forcément bon pour nous, non ?

Didier Lanson soupire.

\*

— Go ! crie Kieffer.

Les trois binômes interviennent en même temps. Les uns bloquent la porte supposée condamnée de l'ancienne mercerie. Les deux autres par l'arrière et par le côté.

\*

Ratureau est assis à sa place favorite, le dos au mur. Il contemple la lune. Il ne l'a jamais vue d'aussi près que ce soir. Il tire sur le cône de son joint, retient longtemps la fumée dans ses poumons. Quand il la relâche, il a l'impression de décoller.

Autour de lui, il ne reste que les Manouches. Adossés au mur, portables à la main, ils le regardent tester cette nouvelle « beuh » que les cousins du 9-3 ont envoyée en cadeau, pour les remercier d'avoir planqué l'un des leurs.

\*

Le vacarme descend le boulevard. Même depuis la lune, Ratureau pourrait l'entendre. Un instant, il croit que Rachid et les Breuvachons arrivent. Les Manouches bondissent comme un seul homme.

Une voiture décapotable crache du rap. Les éructations du chanteur claquent contre les façades, le matraquage des basses éprouve la solidité des immeubles alentour.

— Putain, mais qu'ils dégagent ! gueule Kieffer dans la radio.

Deux mecs au volant, lunettes noires et maillots de corps blancs, chantent à tue-tête. Le véhicule s'immobilise devant l'entrée.

C'est le signal d'alerte. La porte supposée condamnée de l'ancienne mercerie s'ouvre à la grande stupeur des flics. Une flopée de gamins se déverse sur les marches et s'agglutinent autour de la voiture.

— On fait quoi là ? demande Bertin.

Kieffer serre ses poings comme si elle s'apprêtait à cogner les murs.

— Intervenez par derrière et sur le côté !

Trois véhicules convergent vers l'entrée. Des scooters débouchent sur le boulevard, en

pétaradant, ajoutant encore au tintamarre ambiant. Ils sont bientôt vingt, puis trente sans doute, à bloquer l'entrée de l'immeuble. Trois véhicules démarrent sur les chapeaux de roue.

Un premier binôme débouche dans la cour. Vide.

Le second grimpe à l'étage, découvre un coin cuisine sommairement aménagé, un réchaud, des boîtes de conserve, une demi-douzaine de matelas, un écran plat relié à une Xbox, quelques produits de cambriolages sans doute.

Sous l'un des matelas, des sachets de marijuana. Et un passeport.

Au nom de Gari Rapier.

\*

— On a géolocalisé le portable de Victor. Entre l'échangeur de la route de la Châtre et une ancienne usine du nom de Spatz, annonce Clémentine.

Le GPS l'a dirigé vers un pont étroit à sens unique. L'espoir manque l'entrée de l'usine désaffectée mais remarque le panneau décrépît et la jeune femme en dessous bon marché.

Il arrive trop tard. Forcément. Toujours ce train de retard sur Lanson. Il pense à Jézabel qui doit fulminer. Il a prévenu Clémentine, quelques minutes avant seulement. Manquerait plus que la cavalerie rattrape avant lui. Il veut découvrir les lieux en premier. Relever les traces. Flairer la piste. Il se rapproche.

*Lanson est toujours prévenu avant. Comme pour la voiture de Nathalie Demaison.*

*Qui l'a informé ?*

*Et si c'était tout simplement...Bonnenfant ?*

Il examine des traces de pneus. Une Jeep ou un véhicule tout-terrain, pour le moins. Deux, voire trois motos. À l'intérieur, une grande salle sent à plein nez l'odeur d'un produit de nettoyage. Sans doute nettoyée au Karcher.

Les Manouches ont drôlement assuré.

Bien calé au fond de la décapotable, une vieille 306 Roland-Garros, Ratureau goûte le frémissement de l'air sur sa peau. Il a trouvé une fiole à ses pieds et attendu le périphérique pour l'ouvrir. Ça sent la gnôle, sûrement de l'artisanale. Ce n'est pas trop son trip d'habitude, mais il a dû laisser tomber son joint dans la cour quand les Manouches l'ont tiré de sa planque. Une fois à la porte, mêlé aux autres, il a compris qu'on l'évacuait et que les flics venaient d'investir les lieux.

Il avale une gorgée de gnôle. Un jet de napalm embrase son palais. Il suffoque quand la boule de feu descend dans sa trachée. L'impression d'une épée en fusion qui lui ouvre la poitrine.

La voiture accélère.

Il avale de l'air, la brûlure de l'alcool s'apaise. Il tend la fiole à son voisin de droite, un Manouche baraqué, qui essuie le goulot, le porte à ses lèvres et déglutit, en claquant la langue, sans grimacer.

À cet instant, Ratureau remarque qu'ils s'éloignent de la ville.

— On rentre pas encore, les gars ?

Il n'obtient aucune réponse.

Il se réveille brusquement, comme si on le secouait. Le temps de reprendre ses esprits, Ratureau réalise qu'on le porte.

Il fait nuit noire. À croire que même la lune se cache, qu'elle ne veut pas voir ce qui va se dérouler. Cette pensée absurde l'agite.

Il proteste :

— Eh, les gars, vous pouvez me lâcher, hein...

Il entend le bruissement du vent sur les arbres. Des pas lourds aussi, et la terre qui craque. Il lui semble qu'il est dans la forêt.

Pas son truc, la forêt. Une sensation qui fait resurgir ses peurs d'enfant.

Les pas s'arrêtent. Ratureau chute de quelques dizaines de centimètres, on le retient, ça tire sur ses membres. Son corps léger, comme un fêtu de paille que l'on balance à présent de gauche à droite.

— Eh, c'est quoi ce jeu ? !

Soudain, il décolle. Son corps propulsé.

Il n'a pas le temps de battre l'air. Il s'écrase. Lourdemment. Sa tête mord la terre. Ses os résonnent sous l'onde de choc, son épaule lui arrache un cri de douleur quand il veut bouger son bras droit. Sous lui, quelque chose d'humide, de terreux. Il met une bonne minute à réaliser qu'on l'a jeté dans un trou.

Bruit de coups de pelle.

Des volées de terre giclent.

\*

— Vous en avez mis du temps à le localiser !

Lespoir déboule, de mauvaise humeur, au bureau.

— Plaignez-vous auprès des opérateurs, commandant !

Clémentine enchaîne :

— Kieffer et ses hommes ont tenté d’appréhender Ratureau, mais il leur a échappé... Ah, aussi, une certaine Carine a appelé au bureau. Elle n’arrive pas à vous joindre sur votre portable. Elle vous attend chez Susan. Pierre s’est occupé de l’audition de Frida, la nièce de Nathalie Demaison. Son rapport est sur votre bureau. Et moi, je rentre.

— Et Jézabel ?

— J’ignore où elle se trouve. Quelque part en Brenne à fouiller les terrains de la famille Lanson, je suppose.

— Désolé pour tout à l’heure... mais j’en ai marre de le rater à chaque fois... Vous rentrez où ? Son regard vairon se trouble.

— Vous cherchez quoi, commandant ?

— Vous...

— Aucune chance... et vous feriez bien d’arrêter les amphétamines... J’ai fait une étude là-dessus. Yeux étrécis, paroles saccadées, gestes brusques, susceptibilité exacerbée... Et votre comportement ne fait qu’empirer... Et puis, il y a quelque chose d’autre...

Il se pose en équilibre sur un coin de son bureau.

— Vous cherchez à vous venger, poursuit Clémentine. Mais pas seulement de Lanson, ni de votre femme. Votre acharnement va au-delà...

— Mon cas attire votre curiosité alors...

Il avance d’une fesse à l’autre imperceptiblement. Clémentine est un pôle magnétique. Elle recule, poussant sa chaise des deux pieds.

— Vous me faites peur... Jusqu’où êtes-vous capable d’aller ?

\*

Les coups de pelle redoublent.

La terre tombe sur ses pieds. Sur ses jambes, sur ses hanches. Ratureau s’est mis en boule. Il a voulu se relever. Trop vite. Sa tête est un manège de foire qui lui donne le vertige. L’effet de la chute, sans doute. Aussi parce qu’il a bu et fumé avant.

Il essaie de garder les yeux ouverts. La terre vole de toutes parts. Une grêle de cailloux mitraille son visage.

*Putain, mais relève-toi ! Tu vois pas qu’ils sont en train de t’enterrer ?*

Il se débat, se tortille comme une chenille. Il essaie de ramper et bute sur une paroi au-dessus de sa tête. Le trou est plus profond qu’il ne croyait. Se remettre sur ses jambes, à tout prix.

Au-dessus de lui, le rythme des coups de pelle et des « han » des hommes s’est accéléré.

Il se met à crier. Ses bras remuent frénétiquement la matière toujours plus dense. Bouger plus vite, se relever, se remettre debout, grimper sur la paroi. Mais les pelletées hachent son souffle. Il avale cette poussière. Et plus il avance, plus il fait d’efforts, plus il s’enfonce. Ou bien c’est le trou qui se remplit trop vite. Ratureau hurle :

— Mais vous me voulez quoi, merde ?

Une volée de terre le frappe en pleine figure. La bouche grande ouverte, il la respire, la goûte. Elle craque sous la dent, la terre. Elle a un goût qu’il n’oubliera jamais. Il suffoque, tousse.

Tousse longtemps à s’arracher la gorge et les poumons.

\*

Les yeux de Lespoir étincellent.

Clémentine détaille sa main droite, posée sur sa cuisse relevée au coin de son bureau.

Cette main tremble.

Cette main est belle et large. Comme celle de son père.

Comme celle de Stéphane Lanson.

Et cette main brûle de la toucher.

\*

Ratureau crache la terre de sa bouche, de sa gorge, de ses poumons. Il crache pour survivre. Vomit la poussière de mort qu'ils lui ont jetée à la figure.

Il n'entend plus que ses propres geignements. Puis il se tait en écoutant la forêt craquer. Du vent dans les frondaisons. Il se frotte les yeux. Il n'a plus assez de salive pour s'humecter les doigts.

*Ils sont partis ?*

Il pousse un soupir de soulagement, aussitôt comprimé par sa poitrine, quand il se rend compte qu'il est enseveli jusqu'au plexus. Il ne peut plus bouger que ses mains.

Il réussit à décoller une paupière. Son œil le pique. Une lumière puissante l'éblouit.

Mais pourquoi les Manouches lui font subir ça ?

Il a bien collaboré pourtant. Il a rempli toutes les missions qu'on lui a confiées, après son évasion de la ferme des Winterstein.

\*

Clémentine croise les jambes. La main de Lespoir à portée de son genou.

Elle n'aime pas les jupes, n'aime pas ses jambes, encore moins les montrer.

Lespoir est dopé, shooté. Mais sa douleur émeut la jeune femme.

— Si vous rencontrez Lanson, vous ferez quoi ? L'arrêter ne vous suffira pas...

— Pourquoi mon sort vous intéresse tant que ça ?

— Je ne voudrais pas que vous fassiez de bêtises, commandant...

Sa main attrape son genou.

— À quoi ça nous mènerait, Yann ?

Elle tente de repousser sa main. Lespoir s'accroche à son genou.

— Je m'en vais demain. Je retourne à Orléans. Ordre de la commissaire Declercq.

— Raison de plus alors...

Il se penche pour l'embrasser.

La voix ne lui dit rien, n'évoque rien. Ce n'est pas un Manouche qui lui parle.

La voix répète.

— Tu as envoyé un message à Anita Demaison la semaine dernière. Tu as pris des photos obscènes. Pourquoi ? Pour qui tu travailles ?

— Mais de quoi vous me parlez ?

Ratureau entend le coup de pelle mais il n'est pas assez rapide pour fermer sa bouche et couper sa respiration. Une volée de terre mêlée de cailloux grêle ses mains, son front, sa poitrine.

Non, il ne connaissait pas Anita Demaison, bordel. Il en avait entendu parler par la bande, comme tout le monde. Mais on l'avait contacté jeudi dernier. Il devait trouver quelqu'un pour la débrancher.

— Qui t'a contacté ?

Il crache un nom, entre deux volées de terre.

La voix lui fait répéter.

Deux fois, de plus en plus fort.

— Victor...

\*

Clémentine recule.

Il a juste effleuré ses lèvres.

— Qu'est-ce que j'ai à perdre..., murmure Lespoir.

— Vraiment plus rien ? Vous vous fichez de tout, c'est ça ? Vous avez un fils, non ? Et qui vous dit que c'est vraiment fini avec votre femme ?

— On vous l'a dit que, jusqu'à mercredi dernier, je bûchais nuit et jour pour passer ce fichu concours que vous avez réussi ?

Un battement de paupières.

— Je l'ai fait pour accélérer ma mutation. Je voulais me tirer d'ici. Emmener ma famille, ma femme et mon fils. Au lieu de ça... une semaine plus tard, il ne me reste qu'un champ de ruines. Je n'ai plus de femme...

— ...mais un fils...

— ...qui me déteste. Vous ne vous imaginez pas à quel point il doit être heureux à l'idée de la séparation. Le matin, il me laisse des messages sur la table de la cuisine. Puis s'enferme dans sa chambre. Il vit dans un univers parallèle. Virtuel. Les Japonais appellent ça des « otaku »...

— On dit aussi des « geek »...

Lespoir soupire.

— Bientôt, je serai débarrassé de tout ça... c'est peut-être mieux ainsi.

— Pourquoi il vous déteste, votre fils ? Et si c'était l'occasion de renouer le dialogue avec lui ?

— Il est paraplégique. Un accident. Il avait dix ans...

— Je suis désolée.

— J'étais au volant...

Il ne la regarde plus. Sa tête tombe. Ses épaules s'affaissent. Ses lèvres tremblent. La bouche presque close pour laisser passer un ultime filet de mots.

Ces mots sont coincés quelque part au fond de lui. Ces mots qui le paralysent.

Clémentine se rapproche.

Pose une main sur la sienne. Qui est froide.

Étonnamment froide.

Il se redresse, au ralenti, comme un automate. Cherche ses yeux. Ses yeux troublés par l'émotion. Ses yeux où quelque chose palpite. Et sa main qui le réchauffe.

Alors, il lâche tout.

— Je voulais retrouver ma femme. J'étais comme un fou. Fou de jalousie... J'étais certain qu'elle était avec un autre. J'ai sorti mon arme de service. Mon fils a cru que j'allais la tuer...

Il se cramponne à son regard, y attache ses mots.

— ... j'ai enclenché la marche arrière. Du moins, c'est ce que je croyais...

Elle accentue la pression de sa main sur la sienne, ses doigts s'accrochent aux siens.

Alors il se redresse, devant le plus beau des juges.

— La voiture est partie de l'avant. Je n'ai pas réalisé tout de suite...

Il serre ses doigts. Aussi fort qu'un crochet fixé sur une paroi à pic. Pour ne pas plonger dans le vide.

— François était passé dessous... Sous les roues. \*

— Et après ?

Ratureau raconte qu'il a retrouvé Gari, un ancien de la bande, un acrobate de la cambriole, et qu'il lui a confié la mission de débrancher Anita en échange de son passeport. Il l'a trouvé par hasard en cambriolant l'appartement de sa tante à Saint-Jean.

— C'est quoi cette histoire de passeport ?

— Je crois qu'il veut se tirer à l'étranger. Il a un visa. Pour l'Inde. C'est là qu'il doit aller...

— Et c'est tout ? Il s'est exécuté aussi facilement ?

Affirmatif. Ratureau a vérifié. On lui a fait passer cinq mille euros, le lendemain. Une enveloppe dans la boîte aux lettres de l'ancienne mercerie.

— Et qu'est-ce qu'on t'a demandé d'autre ? Lanson, tu connais ? Tu as déjà visité son studio ?

— Lanson ? Son studio ? Mais de quoi vous parlez ? Victor m'a demandé de retrouver des cahiers qui appartenaient à Anita et rien de plus. Ça a été facile, Gari les avait. La fille Demaison les avait laissés chez lui. Il les a ramenés dimanche soir. Tout simplement.

— Tu les as lus ?

— Non, j'ai juste vu les dates sur la couverture.

Une nouvelle volée de terre. Enseveli jusqu'au menton, Ratureau peut à peine mouvoir les bras.

— Mais, putain, c'est vrai ! Bordel, je vous jure !

— Ils sont où, ces cahiers ?

— Victor a dû passer les prendre lundi matin. Je les ai déposés dans un bar à côté de la MJC.

— Et Gari, il est où ?

— Victor m'a demandé de le buter.

\*

Le espoir se sent écrasé sous un fardeau insoutenable.

— François a aujourd’hui dix-sept ans... Il est presque majeur et depuis tout ce temps je vis avec ça.

— C’était un accident !

— J’étais bourré. Et chargé de médocs. Heureusement, les copains m’ont couvert. Le commissaire aussi. Mon père est intervenu auprès de lui. Ils étaient de la même promo.

Clémentine retire sa main pour caresser sa joue. Elle se lève doucement. L’espoir tend ses bras pour l’enlacer. Elle le repousse, il se laisse faire.

Elle tend son cou, son visage. Ses lèvres. Sa bouche frôle la sienne.

Il referme ses bras autour d’elle, délicatement.

Elle le repousse.

— Ne faites rien que vous ne pourriez regretter, Yann...

— Vous savez, la mère de Lanson dit qu’elle voit à l’intérieur des âmes. Elle m’a dit que j’étais un homme bon, mais que je devais me méfier de mon entourage...

— Elle a sûrement raison...

Clémentine éteint son ordinateur. Ses dossiers sont déjà rangés, bien alignés sur la table.

— Je vous les laisse...

Elle contourne le bureau de l’autre côté, loin de lui.

— Clémentine...

Elle est déjà au centre de la pièce.

— Vous allez me manquer...

Elle secoue sa jolie tête. Sa chevelure d’un blond vénitien rebondit à chacun de ses pas silencieux. La ballerine ferme la porte.

Il a l’impression qu’on a coupé la lumière et que toute la ville vient de basculer dans les ténèbres.

La nuit. Le projecteur s'est éteint. La lune s'est cachée. Ratureau crève de soif. Il n'entend plus aucun bruit. Il a de la terre au niveau des oreilles. Seul son visage émerge. Il peut encore remuer les mains, seulement les mains.

Ses paumes en forme de coque, il essaie de creuser la terre pour dégager ses bras.

Soudain, il entend des pas.

*Ils reviennent.*

Le sol craque.

Des ombres bougent dans l'obscurité.

Il arrive à peine à lever la tête de quelques degrés. Ses doigts se crispent en pelletant la glaise encore plus vite.

Il lui semble que des ombres passent sans s'arrêter.

Il entend alors un gémissement.

Près de lui.

Tout près de lui.

Comme un cri étouffé par un bâillon.

Puis le soupir de soulagement d'un homme qui retrouve son souffle. Comme si on lui retirait le bâillon.

Et le bruit mou d'un bouchon et le glougloutement de l'eau que l'on déverse.

À quelques mètres sans doute, un homme suffoque. Le bruit de l'eau qui rebondit, sans doute sur sa figure.

Une voix au loin :

— Tu as entendu, Victor ? Alors comme ça tu as payé pour faire débrancher Anita ?

L'eau continue de couler.

Ratureau l'entend si bien, qu'il se figure parfaitement la scène.

Victor. À quelques mètres de lui.

Dans la même position. Incapable de bouger.

On lui verse de l'eau dans la bouche.

Ou alors, c'est une mise en scène. En tous cas, ses mains ne s'arrêtent plus de creuser.

Un cri.

L'eau s'arrête de couler.

L'autre recherche son souffle et quand Ratureau l'entend parler, une vague de panique fond sur lui.

— Putain, mais vous n'allez pas croire ce qu'elle dit, cette enflure ?

La voix de Victor. Aucun doute possible.

Il ne lui a jamais fait confiance. Pas son monde. L'assistant du député a attrapé la grosse tête et se croit au-dessus des lois. Même des lois de la cité. Qu'il connaît parce qu'il y est né. Comme lui.

— Tu mens, Victor ! hurle Ratureau. Bloc B, chambre 42 ! Tu as déjà oublié ?

Il a l'impression que sa voix s'est noyée dans l'obscurité, qu'elle est restée à l'intérieur de ce trou, étranglée entre les parois de terre.

Est-ce qu'ils l'ont bien entendu ?

Il a réussi à dégager ses mains. Il peut décoller ses avant-bras.

Et Victor vocifère :

— Ratureau, fumier ! On te fera la peau !

Long silence.

Ratureau s'est redressé sur les coudes.

*Enfin... Se lever... Doucement... Se tirer de ce merdier.*

À nouveau, des pas. Lourds.

La terre les répercute en ondes de choc successives. Une cavalcade. Il voit des ombres au-dessus de sa tête. Un éclair passe dans son champ de vision.

Le tranchant d'une pelle se lève.

\*

Lespoir est assis derrière le bureau de Clémentine.

Pour combler ce vide.

Aussi vide que lui.

Essoré, depuis sa confession.

L'effet des amphets, sûrement.

La descente.

Depuis une semaine, les montagnes russes. Dès qu'il semble remonter, le sol s'effrite.

Il fait corps avec le bureau de Clémentine comme s'il pouvait encore sentir quelque chose d'elle. Son parfum, la chaleur de sa peau sur le siège, de ses mains, sur le tapis de souris. N'importe quoi.

Il se repasse la langue sur ses lèvres, ses doigts sur sa joue.

*Bon sang, j'aurais dû... Dû, quoi ?*

*Tu as essayé de l'enlacer...*

Il reste un moment dans cet état, dans cette gangue chaude, chaleureuse. Ce moment de bonheur et de délivrance, accroché au regard et à la peau de Clémentine Dumas.

\*

Le coup de pelle brise la main de Ratureau. La douleur, fulgurante, arrache son buste à la terre.

— Mais je vous ai dit la vérité ! Salaaaaauuuuuuds !

Le son de sa voix s'étrangle. Finit dans un sanglot qui se mêle à ses gémissements de douleur.

— Au fait, tu étais où mercredi dernier ? Tu n'étais pas par hasard dans une ferme du côté des Quatre chemins ?

— Mais qui vous a raconté ces bobards ?

— Tes amis manouches. Ceux qui t'ont livré... On cherche justement un jeune comme toi, avec deux diamants dans l'oreille...

— C'est des conneries ! Foutaises !

— L'autre main, fait la voix. Ensuite, on sera quitte...

L'éclair de la pelle zèbre l'obscurité. Ratureau n'a pas le temps de pivoter. Le tranchant de l'acier s'enfonce dans le muscle de son bras droit, sectionne un tendon et entame l'os.

Son hurlement soulève la nuit.

Ratureau hurle comme une bête et ne s'arrête qu'à l'instant où il capte un regard dans la lueur

d'une torche.

Il reconnaît ce regard, amusé, ce regard qui jouit de son agonie.

*Putain, le boxeur !*

*Le frère de ce connard à l'oreille coupée !*

Et la voix dit :

— Maintenant, il est à toi !

## 15.

Vingt-deux heures trente.

Lespoir sort de sa torpeur. Réalise que Carine l'attend.

Encore de quoi se raccrocher aux branches. Avant la chute finale ? Cette pensée absurde le fait réagir. Il se traîne jusqu'à son bureau pour attraper sa veste.

Son ordinateur est encore allumé. Il manœuvre la souris pour l'éteindre. D'abord, sa messagerie. Il a déjà cliqué quand il se rend compte qu'il y a un message. Il se reconnecte sur Outlook.

Son visage s'illumine.

Un mail.

Signé Clémentine Dumas.

Il l'ouvre. Son cœur bat la chamade.

Il se sent prêt à tout laisser tomber. Même Carine.

À tout sacrifier. S'il reste quelque chose à sacrifier...

Six lignes.

La déception froisse son visage.

Il lit et relit le message.

*« Vous n'avez encore rien compris à cette affaire. C'est moi qui ai demandé à être déchargée. La commissaire n'a fait aucune difficulté, bien au contraire. J'espère que ce que je pressens n'arrivera pas. J'ai peur pour Stéphane. Et pour vous aussi. »*

\*

À quelques mètres de lui, Ratureau hurle.

Victor compte les coups de pelle et entend ses propres dents claquer. Une sueur âcre se mêle au goût immonde de la terre. Son visage ruisselle de panique. La peur a une saveur écoeurante.

Le hurlement ne s'arrête pas.

Victor se met à sangloter, à implorer. La peur le pousse au délire. Tous les muscles de son visage tremblent, l'impression que son corps se détache en morceaux.

Enfin le silence.

Le hurlement de Ratureau s'est interrompu brutalement.

Puis des sons diffus.

Le bruit d'une pelle.

Le bruit d'un corps qui atterrit sur un sol terreux.

Encore le silence.

Des pas.

Son souffle se bloque dans sa gorge. Une boule dans sa bouche.

Puis une ombre s'étend au-dessus de son trou.

Et tombe sur lui.

Son crâne est heurté par une masse lourde, molle et sanguinolente.

Quand il réalise, la panique empoigne son cœur pour l'éclater.

*Ils ont jeté le corps de Ratureau dans ma fosse !*

Il a les yeux fermés mais réalise qu'il est encore vivant.

La sueur colle ses paupières et quand il les ouvre, il voit les contours flous d'un visage au-dessus de la fosse.

— Mon petit Victor, tu sais où on est ?

Il reconnaît la voix de Lanson.

— On est dans une propriété qui appartient à l'un de tes amis. Franck Winterstein, en personne.

Soit tu parles, soit tu finiras comme Ratureau...

Victor bat des paupières.

La panique débloque sa langue.

Victor parle.

Confirme l'agression il y a treize ans. Le député venait de découvrir la liaison de sa femme avec Lanson. Comment l'a-t-il appris ?

— Sa sœur. Fred. Elle avait besoin de fric. Elle surveillait Nathalie à la demande de Charles.

Martial y était.

C'était un ordre de Charles Demaison. Donner une leçon à l'amant de sa femme.

— Et pour Anita ?

— Je ne sais pas grand-chose. Je ne sais pas ce qu'elle foutait chez vous. On m'a juste dit qu'il ne fallait pas qu'elle se réveille. Je devais trouver quelqu'un pour ça. Récupérer les cahiers aussi.

— Qui t'a demandé ça ? À qui tu as donné les cahiers ?

Il répond.

— J'ai pas bien entendu. Crie-le, plus fort !

Il hurle.

Le nom de son commanditaire.

Lanson se demande si l'autre ne se fout pas de sa gueule.

— Qui a installé une mini-caméra chez moi ? Qui a alerté la police du rendez-vous chez Brémond ?

— Mais de quoi vous me parlez ?

— Action !

Coups de pelle. La terre vole, sur lui et le corps meurtri de Ratureau.

Il étouffe.

— Putaainnnnn, mais je sais rien de tout ça !

— Et c'est qui le GREG qui a envoyé la photo d'Anita ?

La voix a sauté dans son trou. Elle prend la forme d'un visage qui se colle au sien.

Stéphane Lanson soulève sa tête par les cheveux. Son haleine, son souffle lui crache à la figure.

— Attendez, attendez ! On pense savoir qui c'est, mais on peut pas le choper facilement...

— C'est qui, GREG ? Son nom...

Il chuchote deux mots à l'oreille du gendarme.

Lespoir se gare à côté du panneau de chantier.

Il est presque 23 heures. Après l'intervention manquée, la vie semble s'être retirée de Saint-Jean. La rue est déserte. Quelques rares véhicules roulent en silence, sans vitesse excessive.

Le hall de l'immeuble. Odeurs de tabac froid, de shit et de bière. Les premières marches de l'escalier collent à ses semelles. Il monte rapidement. Il a hâte de sentir le parfum de Carine.

Il frappe à la porte. N'attend pas longtemps. Le visage de Susan Florent, le regard sinistre, apparaît derrière le battant qui s'ouvre jusqu'au crochet de sécurité.

— Gari n'est toujours pas rentré...

Il n'y pensait même plus. Ne voyant pas Carine, il veut s'excuser de l'avoir dérangée.

— Yann, mais tu t'en vas ?

La voix flûtée de la psy le rattrape sur les premières marches.

Un coup d'œil par-dessus son épaule interrompt leur étreinte. La tante de Gari a de la visite. Trude, l'ancienne gouvernante des Demaison.

— Il m'a menacée, dit-elle.

Ils ont pris place dans le salon. Tante Susan s'est réfugiée dans sa chambre. On entend le son d'un documentaire animalier. Sur le canapé, Carine s'appuie contre son épaule, les doigts noués dans les siens.

— Qui ? Charles Demaison ? demande Lespoir.

Trude secoue la tête.

— Victor... Il m'a téléphoné hier soir. Il m'a rappelé ce que je risquais.

— Comment ça ? Vous risquez quoi ?

— Monsieur le député m'a mise à la porte. Pour un vol que je n'ai pas commis.

Elle regarde ses mains. Ses ongles grattent sa paume. Elle a la peau tellement sèche que de petits lambeaux s'en détachent.

— Elles l'ont convaincu que j'avais volé. Les jumelles.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous avez du temps ?

Trude se sert un cognac qu'elle avale cul sec en grimaçant.

Elle a été embauchée il y a douze ans. Nathalie Demaison était enceinte. Charles avait renvoyé Susan, la famille partait pour Paris. Officiellement, parce qu'il venait d'obtenir un gros poste au ministère de l'Intérieur. Il lui avait aussi demandé de surveiller Nathalie. Discrètement.

Trude baisse la tête. Sa peau fripée cascade sur son menton.

— Vous saviez qu'Anita n'était pas la fille du député ?

— Je m'en suis doutée. Charles Demaison se fichait complètement d'elle. S'il y avait un problème, il me disait : « Voyez ça avec sa mère ! ». Il l'ignorait. Il n'était pas comme ça avec les jumelles, bien au contraire. Mais sur le plan matériel, elle n'a jamais manqué de rien, ça, c'est certain.

Elle raconte leur vie à Paris, Nathalie qui joue les hôtes de charme pour les invités de son mari à la maison. Un joli faire-valoir. Et une mère inexistante.

Lespoir la ramène à Anita.

— Vers l'âge de 8 ans, elle s'est mise à grossir. De plus en plus. Ses sœurs se moquaient d'elle. Quand on est revenu à Châteauroux, c'est devenu encore pire. Surtout au collège. Le regard des autres. Les moqueries. Elle était obèse et grossissait encore et encore.

— Elle n'avait pas d'amis ?

— Si elle avait des amis, elle devait les voir en dehors de la maison. Ses sœurs ne les auraient pas admises chez elle.

— Est-ce que ses sœurs continuaient à se moquer d'elle ?

Trude lève un regard embué et transparent. Ses ongles continuent de racler sa peau sèche.

— Des pestes, celles-là. Elles lui faisaient constamment sentir sa différence. Son obésité. Et puis, l'an dernier, je ne sais pas ce qui s'est passé...

De nouveau, ses yeux noirs se vident, les traversent sans les voir.

— C'était un matin. En juin dernier. Quelques jours avant mon départ. Anita ne voulait plus se lever. Elle avait ce regard incroyable... je n'avais vu ça qu'une fois. Le regard d'un chien qui va mourir.

Trude se reprend la bouteille de cognac.

— Excusez-moi. J'en ai besoin.

Sa main tremble quand elle lève la bouteille et la pose sur le bord du verre. Elle arrête son mouvement avant que son verre ne déborde. Encore un tremblement quand elle le porte à ses lèvres. Elle le lâche sur la table. Il rebondit sur son assise, puis se stabilise.

Trude a les larmes aux yeux. Elle les balaie d'un revers de sa manche.

— Alors, tout naturellement, je suis allée interroger les jumelles pour savoir s'il s'était passé quelque chose la nuit précédente... Si elles avaient entendu leur sœur pleurer, ou un truc anormal...

Elle a soudain haussé la voix comme si elle revivait la scène.

— Les jumelles m'ont regardée de haut, *genre pour qui elle se prend celle-là*. Elles m'ont soutenu qu'elles avaient passé la soirée ailleurs, avec des copains. Mais j'avais trouvé dans la cave un sac-poubelle mal fermé. Avec des bouteilles et des mégots dedans. Ça sentait mauvais. Comme les joints que les jeunes se roulent... Je leur ai dit : et les bouteilles et les mégots, ça date bien d'hier soir, non ?

Elle a crié, comme si elle en avait après eux.

— Et c'est là qu'elles m'ont menacée. *Si tu dis quoi que ce soit à notre père, t'es virée, Gertrude !* Voilà ce que m'a dit Laure !

Sa voix plonge. Elle murmure. Comme au confessionnal.

— Et comme par hasard, deux jours plus tard j'ai été soupçonnée de vol. Un billet de 100 euros soi-disant laissé sur le bureau de Laure. C'était une manipulation. Je me suis fait avoir comme une sotte. Elles m'ont fait virer en menaçant de me dénoncer à la police si je disais un mot...

— Pour un peu d'alcool et des joints ? Vous croyez que vous avez été virée juste pour ça ?

Trude a soudain du mal à articuler, à trouver ses mots.

Elle finit par lâcher, dans un souffle :

— Je crois qu'elles savaient quelque chose au sujet d'Anita...

Carine a senti la tension de son amant. Elle s'est blottie contre lui, le bras droit derrière son dos, la paume de sa main lui pétrissant la nuque.

Le regard de Lespoir se voile. *Et c'est tout ?*

— Nous pensons que c'est l'envoi à ses camarades de classe d'une photo obscène montrant Anita nue qui a déclenché son suicide. Le message était signé GREG. Connaissez-vous ce nom ?

Trude s'est figée. Elle regarde le vide, plongée dans ses pensées, sûrement aussi dans ses remords. Lespoir répète la question. Elle secoue la tête. Il lui reverse un verre. Elle le repousse.

— Je vous ramène chez vous.

Il a foncé par les boulevards jusqu'au parking d'un l'immeuble à côté de l'hippodrome. Près du parc universitaire Balsan, là où Gari, alias GREG, a commis son deuxième tag.

Ils sont arrivés depuis une minute. Lespoir attend que Trude descende du véhicule, puis comme elle ne s'exécute toujours pas, il coupe le moteur.

Elle est cramponnée à son siège.

— Vous vous sentez mal ?

Il remarque ses yeux égarés, sa poitrine qui se soulève. Il entend son souffle chercher ses mots, puis sa voix chahutée par les sanglots.

— Je n'avais rien dit jusque-là. Mais quand ils m'ont mise dehors au cimetière, comme une malpropre, j'ai eu des remords... J'ai repensé à Anita. À tout ce qu'elle a subi en étant née comme ça, dans cette famille. Son père qui la considérait moins qu'un animal de compagnie. Ses sœurs qui la chahutaient. J'aurais sans doute dû dénoncer tout ça. C'est ce que vous devez penser, non ?

Il ne dit rien. Quinze secondes de silence, rompues par un sanglot.

— C'est que j'ai un fils. J'avais besoin de travailler. Je voulais garder ma place.

— Il a quel âge, votre fils ?

— 27 ans... Il est handicapé mental.

Lespoir encaisse l'information.

C'est lui qui rompt le silence cette fois.

— Moi aussi, j'ai un fils handicapé. Il s'appelle François. Il a 17 ans et il est sur une chaise roulante depuis 7 ans.

— La polio ? Ou une autre maladie ?

— Non, il a eu un accident. Vous savez, cette histoire avec Anita m'a beaucoup fait penser à lui. Mon fils aussi a beaucoup souffert. De son handicap, de son poids. Du regard des autres, surtout celui des filles.

Elle soupire.

— Comme Anita, alors...

— Oui, François est obèse. On a tout essayé, régime, cure... mais, à chaque fois, la boulimie le reprenait.

— Cure... ? Pour Anita non plus, ça n'a pas marché.

— Alors, on lui fait poser un anneau gastrique et ça lui a enfin...

La voix de Lespoir trébuche sur les derniers mots.

— ... fait perdre du poids.

Il saisit son avant-bras.

— Vous avez dit quoi, là, juste avant ?

— Vous me faites mal... Lâchez-moi.

— Vous avez parlé de cure ?

Lespoir ne relâche pas la pression sur son bras. Trude a peur de son regard.

— Ben oui, Anita a suivi une cure l'été dernier, et alors ?

— Vous vous souvenez à quel endroit ?

— Parfaitement, c'est moi qui l'aie inscrite !

— Où ça ?

— Ben, à Montargis, dans le Loiret...

Trude ne voit pas où il veut en venir. Son regard halluciné la fait trembler.

— Elle y a passé combien de temps ?

— Deux mois. Du 30 juin au 30 août. Mais pourquoi vous me demandez ça ? Quelle importance... ?

Lespoir relâche son emprise et repousse son avant-bras, comme une branche pourrie.

— Descendez !

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?

— Descendez de cette voiture !

Les yeux de l'ex-gouvernante se mouillent.

— Foutez-moi le camp, vous et vos remords à la con !

Les mâchoires de Trude s'entrechoquent, sa bouche molle jappe l'air.

— DEGAGEZ !

Lespoir enclenche le démarreur et fait un demi-tour. Le pare-chocs frôle les jambes branlantes de l'ancienne gouvernante des Demaison.

Avenue Mitterrand.

Il fonce. Ignore une priorité à droite.

Coup de frein brusque d'une camionnette, suivi d'un rugissement de klaxons customisés.

Lespoir grille le feu rouge devant l'IUT, à l'intersection avec les Marins et la route de Blois.

*Montargis !*

*Le centre de cure pour enfants obèses !*

Lespoir s'en souvient très bien. C'est lui qui y avait emmené son fils.

Il se remémore les paroles du directeur :

« Nous ne recevons que douze pensionnaires chaque été. Pour être plus efficaces. »

*S'ils étaient douze, François ne pouvait pas ne pas connaître Anita Demaison ! Ce petit salaud m'a menti ! Avant que sa mère ne le récupère, il va se souvenir de cette nuit !*

Le quartier du Brassioux.

Premier rond-point. La Mégane rebondit sur un gendarme couché.

La pensée le fait sourire puis le remet en rage. *Les gendarmes, moi je les écrase !*

La voiture s'aplatit sur ses amortisseurs, n'échappe pas cette fois au bord du trottoir. Lespoir tourne le volant à temps pour éviter le choc frontal de la roue.

Puis freine. Eteint le gyrophare. Il reste 300 mètres. Il roule plus lentement. À 80.

Il ralentit à peine dans le second rond-point, là où commence le no man's land du quartier. Il enquille la première à gauche, dans le désert des pavillons abandonnés.

Arrive devant chez lui.

Il y a encore de la lumière. Dans la chambre de son fils.

Lespoir se gare un peu plus loin, en bordure d'un pavillon légèrement décalé, sous un châtaigner.

Au même moment, à vingt mètres à vol d'oiseau, un véhicule s'arrête à l'abri d'un poste EDF.

Lespoir traverse le jardin du pavillon voisin. Le gazon et les plates-bandes ont des airs de cendre sous l'éclairage bleu gris de la nuit.

Il enjambe la clôture, longe l'allée des cactus que sa femme n'entretient plus. Marche sur les feuilles qui dépassent et qui craquent comme du bois mort. D'un coup de pied rageur, il décapite le dernier, le plus gros, la fierté d'Isabelle. Puis il longe un mur dans l'obscurité, en tâtonnant jusqu'à ce qu'il trouve le renforcement de la porte de la cave.

Il fouille dans la poche de sa veste, en sort le trousseau de clés, allume son portable pour identifier la bonne.

Son téléphone bipe. Quelqu'un a laissé un message, mais ce n'est pas le moment.

Il entre. Son portable suffit à l'éclairer. Il grimpe l'escalier de ciment brut. Huit marches. Et s'arrête, la main sur la poignée de la porte suivante.

L'autre main s'empare machinalement de son arme de service.

*Lui flanquer la trouille de sa vie à ce petit salaud qui s'est bien foutu de moi !*

Il tend l'oreille.

Un son inattendu lui parvient.

Celui d'un gamin qui pleure.

L'appel affole Didier Lanson.

Sa femme n'est censée utiliser ce numéro qu'en cas d'urgence.

Il est épuisé. Cinq jours déjà. Cinq nuits à planquer, à surveiller, à dormir deux heures. Et toute cette histoire qui s'emballe, semble devenir de plus en plus folle. Comme si des forces surnaturelles s'amusaient à leur jouer des tours. Il n'y a rien de rationnel là-dedans.

Les nouvelles transmises par sa femme font trembler ses jambes. Didier Lanson s'appuie contre un arbre.

Péberot est en train de remplir le trou qu'occupait Victor quand il remarque l'état de son chef. Il lâche sa pelle. Juste à temps pour le retenir dans ses bras.

— Oh, Didier ! Tu as vu un fantôme ou quoi ?

— Ma mère a fait un malaise. Elle est aux urgences à l'hôpital.

Péberot lit la suite dans ses yeux.

— Tu ne peux pas y aller, Didier...

Il le sent se raidir entre ses bras, et voit la colère monter sur son visage.

— T'es pas en état, Didier ! Et puis, ils vont te coffrer...

— Donne-moi les clés de ta moto !

Didier Lanson enfourche la Yamaha Enduro et enfonce le casque un peu trop grand de Péberot.

— Il est où, Stéphane ? Tu le préviens ?

Il n'obtient pas de réponse. Didier Lanson démarre, la moto rugit. Il quitte le chemin de terre qui conduit à la propriété des Manouches au croisement des quatre Chemins, en pensant à son frère.

Il a dit qu'il allait régler le problème cette nuit. Il est parti depuis plus d'une heure.

*Putain, on avait fait le plus dur. Faire parler Ratureau. Faire parler Victor. Génial, le coup de la carcasse de veau sanglante qu'on a lui balancée dessus. Il y a cru, que c'était Ratureau. Mais moi, je ne l'aurais pas donné aux Manouches, Victor. Je l'aurais achevé moi-même. Comme le petit Nasser a achevé Ratureau. Merci à Bertin pour cette précieuse info...*

Sur la départementale, Didier Lanson met les gaz. La nuit coule sur lui comme s'il avalait son destin.

\*

Lespoir ne s'attendait pas à entendre ça.

Ce qui lui donne la chair de poule.

Ce qui remet peut-être des choses en question.

Ce qui douche sa colère.

Un gamin pleure.

Son fils.

Il rengaine son arme.

Le petit couloir est éteint. De la lumière dans la chambre de François, juste au coin. Il écoute les pleurs et marche lentement, en silence. Il ne veut pas l'effrayer. Il se demande quand il a entendu

François pleurer pour la dernière fois.

*C'est arrivé depuis l'accident ? À l'hôpital ?*

La dernière fois qu'il a pleuré, François était encore valide.

Cette pensée envoie un jet glacé sur sa nuque.

Le espoir pénètre dans le cône de lumière.

La chambre est grande ouverte. Les écrans d'ordinateur colorés de champignons monstrueux. La table de son bureau déplacée, jonchée de documents pêle-mêle, des fils tendus vers le sol et un tabouret renversé. Deux claviers par terre, et, derrière l'énorme imprimante et les enceintes Cabasse renversées,...

Son cœur bondit.

... deux chevilles et des pieds nus qui dépassent.

Le espoir repousse l'imprimante et la table. Traverse et arrache les fils qui jonchent le sol ou qui sont tendus comme des pièges.

Il ne se rend même pas compte que les pleurs ont cessé.

Il est concentré sur ces chevilles, sur ces pieds nus, qui l'obnubilent.

Parce que ça lui rappelle Anita.

Parce que ces chevilles sont énormes.

Et les pieds plutôt petits. *Mais il n'y a pas de rouge sur les ongles de pied...*

Parce que ce sont les pieds de son fils !

Le corps de François est allongé face contre terre. Son dos est nu, les paumes de ses mains sont plaquées au sol.

Dans sa nuque quelque chose d'étrange. L'Espoir pose un genou au sol, et retourne son fils en ahanant. Ses yeux globuleux, monstrueusement écarquillés. Sa bouche ouverte comme s'il était encore en train de se noyer. Et incrusté dans les plis de chair de son cou, un câble d'imprimante.

Un bruit le fait sursauter.

Un courant d'air sur sa peau moite. Il relève la tête et aperçoit un jeune homme qui tente d'ouvrir la fenêtre.

Pas assez vite. L'Espoir a jailli. Le saisit par un pied d'une poigne féroce. Il le balance sur le canapé.

Son visage se découvre. L'Espoir le reconnaît et tous ses muscles se relâchent d'un coup. *Ce n'est pas possible, il y a erreur sur la personne !*

Le jeune homme se met à pleurnicher.

Il reconnaît ce son. Les pleurs qu'il avait attribués, tout à l'heure, à François.

— Qu'est-ce que tu fais là, Ludo ?

L'Espoir vient de reconnaître le prof d'informatique de son fils. Ludovic Bonhomme.

— Il a tué ton fils... Voilà ce qu'il fait là.

La voix dans son dos tétanise L'Espoir. Son cerveau met du temps à réaliser.

Stéphane Lanson apparaît dans son champ de vision. Et pointe une arme sur lui.

L'Espoir prend la gorge de Ludo entre ses doigts et commence à serrer.

— C'est toi qui as fait ça ?

Le jeune prof bat des paupières. L'Espoir accentue sa pression et Ludo lâche une réponse dans un cri qui explose en trémolos.

— Noooooooooonnn !

Hoquets de pleurs, tremblements.

— Je suis arrivé trop tard, dit Lanson. Je l'ai trouvé couché sur le dos de ton fils. Il a encore la marque du câble sur ses doigts. Celui qui lui a servi à l'étrangler. Tu peux vérifier !

L'Espoir essaie de se figurer la scène. Son fils qui pèse un quintal, renversé par un gringalet de 70 kilos au maximum. Est-ce que Lanson lui raconte des bobards pour se dédouaner ?

Il regarde le jeune prof, et plus il le regarde, moins il a de raison de douter.

Ludo devient hystérique. Se met à baver, à crier, à supplier.

— C'EST DE SA FAUTE ! TOUT EST DE SA FAUTE, VOUS NE COMPRENEZ DONC PAS !

L'Espoir comprend juste qu'il parle de son fils.

Alors, il relève la tête du jeune prof et lui allonge une droite. La tête de Ludo rebondit contre le mur.

Lanson n'a pas bougé.

Il a relâché la prise sur son arme, mais continue à braquer L'Espoir.

Celui-ci se tourne et lui fait face.

— Ne t'approche pas. Ne m'oblige pas à te tirer dessus.

Lespoir attend le moment, le bon moment.

— Je suis venu pour avoir une petite conversation avec ton fils. C'est lui qui est derrière tout ce bordel. Il a fait installer une caméra dans mon studio pour m'épier avec sa mère. Anita Demaison était au courant. Après, je ne sais pas ce qui s'est passé entre eux. Pourquoi la photo et cette mise en scène contre moi ? Et pourquoi elle s'est jetée à mes pieds au lieu de le dénoncer ? Je n'en sais rien pour l'instant.

Lespoir encaisse. Comme un boxeur mexicain. Jusqu'à l'abrutissement.

Trois mètres les séparent.

*Tu ne vas pas t'en tirer comme ça. Peu importe ton implication.*

*Si tu n'avais pas touché à Isabelle, rien ne se serait produit.*

*J'aurais pu terminer mes révisions, achever la préparation de mon concours.*

*Je l'aurais réussi et je vous aurais oublié, toi et ton frère, le maire et le député.*

À présent, il ne pourra jamais oublier son passage dans le Berry.

Son fils gît là, un câble d'imprimante autour du cou, la langue pendante et les yeux vitreux. Et l'amant de sa femme, un fugitif, le braque.

Il pense à cet instant qu'une balle serait le meilleur moyen d'en finir.

— Le GREG que tu recherches, Lespoir, c'est ton fils... TON FILS !

— Tais-toi, Lanson !

— Tu demanderas à celui que tu viens d'assommer... Il t'expliquera. Maintenant, je vais vous laisser... La suite ne me regarde plus. J'ai ce qu'il me faut pour me disculper.

Sans cesser de braquer le policier, Lanson recule.

Lentement.

Ne remarque pas derrière lui...

...la chaise roulante qui le déstabilise.

Une seconde.

Lanson vacille.

Lespoir bondit.

Un coup de feu retentit.

# QUATRIÈME PARTIE

*« Je n'ai plus rien à exposer  
dans la galerie des sentiments,  
je laisse ma place aux nouveau-nés  
sur le marché des morts vivants ».*

*Hubert-Félix Thiéfaine*

# 1. Mercredi 13 juin 2012

Le central du Service départemental d'incendie et de secours, le SDIS, est alerté à 3h15. Quatre camions sont envoyés sur place, toutes sirènes hurlantes.

\*

Kieffer rêve qu'elle boxe. Un adversaire insaisissable. Ça l'énerve. Rotation du buste, tête entre les poings, elle accélère, gauche-droite, touche mais ses coups traversent de la fumée.

Il est 4h20 lorsque son portable de service sonne. L'information de la patrouille de nuit la fait jaillir de son lit. *Prévenez Bertin qu'il passe me prendre, vite !*

Trente minutes plus tard, son adjoint la dépose derrière une colonne de véhicules. Pompiers, SMUR, polices nationale et municipale.

Au-dessus du quartier, le ciel embrasé forme un halo pourpre. Dans l'air chargé de fumée, des particules carbonisées volètent comme des confettis de carnaval.

Un camion du SDIS tourne au coin de la rue, à l'allure pesante d'un corbillard. Plus loin, des hommes casqués replient une lance à incendie.

Parmi eux, le colonel des pompiers. Yeux rougis, visage bouffi de fatigue.

— Le sinistre a ravagé tout l'étage. Seule la cave est intacte.

Kieffer fixe le pavillon, ses murs et fenêtres noircis qui fument encore.

— On a trouvé un corps. À côté d'un fauteuil roulant.

L'officier pose sa main gantée sur l'épaule de la commissaire.

— C'est la maison de votre adjoint. Le commandant Lespoir.

Les ambulanciers chargent le corps.

Kieffer intercepte la civière et soulève le drap. Du cuir chevelu aux sourcils, la tête de la victime est noircie, boursouflée. Les brûlures ont dévoré son nez, sa bouche et ses oreilles, mais un détail ne trompe pas.

— C'est pas vrai !

Bertin s'approche, Kieffer se cramponne à son bras, comme à un adversaire sur le ring quand on est sonné.

— Ça va aller, commissaire ?

Elle rabat le drap, porte la main à sa gorge, traverse le jardin voisin à toutes jambes et s'agenouille derrière un cerisier pour vomir.

\*

Carine n'a pas dormi.

Le récit de Trude s'est prolongé, interminablement, dans sa tête.

Toute la nuit, elle l'a écouté, réécouté. Disséqué, analysé. En ressentant dans son corps les réactions, les émotions de son amant. Comme un prolongement d'elle-même.

Le récit n'en finit plus de se débiter, son cerveau branché sur cette bande qui la rejoue en boucle. Elle aurait voulu étrangler cette voix dans sa tête. En même temps, en l'écoutant et la réécoutant, elle

se dit que peut-être quelque chose apparaîtrait qui pourrait servir à l'enquête et à Yann. Elle veut plus que tout qu'il trouve, qu'il comprenne. Car elle aussi veut comprendre.

Pourquoi ce message ignoble ? Pourquoi le suicide et la dénonciation du gendarme qui n'y est pour rien ?

Comprendre, tout simplement.

Et cette histoire de concours de photos volées. Pourquoi aucune élève n'a parlé avant ?

Pourquoi n'a-t-elle rien discerné chez Anita, chez les autres filles... ?

Elle regarde sa montre. Pourquoi Yann ne revient pas ?

Elle a appelé quatre fois sur son portable.

Elle se sent épuisée. Comme si l'absence de son amant l'avait laissée exsangue.

Aucun message, aucune nouvelle.

Elle est fâchée contre lui. Contre elle-même aussi. Elle en a marre de dormir ici, de veiller sur la tante Susan qui divague. À attendre un fantôme qu'elle ne verra peut-être jamais à la lumière du jour.

*Gari. Et s'il était définitivement parti en Inde ?*

Machinalement Carine allume la minuscule radio sur le frigo avant de se servir une tasse de café.

Journal de 7h30. France Bleu Berry annonce la nouvelle d'un incendie qui a ravagé vers 2h du matin un pavillon dans le quartier de Brassioux à Déols. Une victime est à déplorer.

Elle avale son café debout, puis quitte l'appartement. Tante Susan dort encore. Elle l'a entendue ronfler.

Personne dans le hall. Elle file jusqu'à sa voiture, la contourne pour se mettre au volant. À cet instant, elle sent une présence dans son dos, se retourne et pousse un cri de frayeur.

Un homme avance une main sale pour la toucher. La tête hirsute, le visage mangé par une barbe grise, des yeux chassieux dont l'un qui la fixe en clignant.

Carine se débat et le repousse.

Sur le trottoir d'en face, des passants se sont arrêtés, interloqués.

— N'ayez pas peur... c'est lui qui m'envoie. Il a besoin de vous...

Un instant, elle pense à Lespoir. Une vague de chaleur l'enveloppe.

— Venez avec moi. Je vais vous montrer où il est... N'ayez pas peur, je vous en prie. Je suis son ami.

Carine se dit que décidément Yann a de drôles de relations. Mais les accents de sincérité de l'homme la bouleversent.

Elle le fait monter dans sa voiture. Une odeur nauséabonde envahit l'habitacle.

Carine ouvre toutes les vitres et démarre.

Il la dirige vers le lac de Belle-Isle, puis désigne un petit chemin qui le contourne.

— Mais on va où, là ? dit-elle à l'homme, de la colère plein la voix.

— Il est dans sa planque. Personne ne la connaît, sauf moi...

Il fait arrêter le véhicule au bord d'un chemin de terre.

— C'est par ici, dit-il en pointant un petit pont réservé aux piétons.

Ils marchent un moment, à l'ombre des peupliers, sur un sentier le long de l'Indre. Après une vieille écluse, ils bifurquent à droite, puis derrière un bouquet de châtaigniers qui découvrent des allées parsemées de petits jardinets clôturés, de cabanes de bois ou de tôle rouillée.

L'homme la presse vers l'allée n°2. Ça sent mauvais, comme si d'autres types comme lui avaient pris racine dans le coin. Des plantes grimpantes mangent les tôles et les quelques pierres qui rampent là. Certaines cabanes appuient leurs planches sur des murs ébréchés envahis de lierre. Comme si on avait voulu raser ces vestiges et que les bulldozers s'étaient arrêtés en plein ouvrage.

— C'est là !

Un sentier au milieu d'un potager. Au fond, la porte d'une cabane. La tôle grince dans une espèce de croassement. Le type fait un geste la priant d'entrer.

Une paillasse. Un adolescent y est allongé. Il semble dormir.

Elle entre, s'accroupit. La chaleur de la cabane lui donne des suées. Elle sent une odeur de pisser et de merde. Et la puanteur de l'homme qui l'accompagne.

Elle s'approche du visage de l'adolescent, constate que sa cloison nasale est déviée et que des croûtes de sang entourent sa bouche.

— C'est Gari. Ils ont voulu le tuer, dit le Mendiant.

— Mon pote Rachid l'a sauvé. Deux Manouches étaient en train de le tabasser dans un terrain vague, derrière la planque de Grégory Ratureau. Il leur a foncé dessus et il a pu récupérer Gari. Mais dans quel état ! Ensuite, Rachid a parcouru la ville pour me retrouver et le voilà...

Carine applique sur le front du blessé un chiffon trempé dans de l'eau à l'aspect louche.

— Il aurait mieux fait de l'emmener à l'hôpital.

— Non, la police le recherche.

— Il a bu ça ?

Carine montre la bouteille en plastique qui contient le liquide douteux.

— Madame... Gari a le Sida. Alors un peu d'eau croupie...

— Son front est brûlant et on crève de chaud sous cette tôle. Si ce n'est pas l'eau, la chaleur l'achèvera. Il faut qu'on le sorte de là.

— Il a demandé après vous, madame. Il lui faut ses médicaments. Ils sont chez sa tante. Gari suit une trithérapie.

Le blessé ouvre les yeux.

— On va l'emmener dans ma voiture. Il sera mieux à Saint-Jean chez Susan.

Gari gémit et remue la tête.

— Ils doivent l'attendre là-bas. Pour le tuer.

— Pourquoi ils veulent le tuer ?

Soudain, la main humide de Gari effleure son bras et désigne un sac en plastique d'où émergent des livres.

— Tu veux que je regarde ça ?

Il acquiesce en battant des paupières.

Carine examine le sac, en sort trois ouvrages sur l'Inde.

Elle feuillette le premier. Lonely Planet, un guide touristique. Le second, un autre guide, le Routard. Le troisième, « Hommage à l'Inde », est un énorme livre de photos, signé Olivier Föllmi. Elle ouvre l'épaisse couverture. Une enveloppe kraft tombe.

Elle la retourne et lit « À l'attention du commandant Stéphane Lanson ». Dessous, une adresse. La caserne Charcot. *La gendarmerie à Châteauroux !*

Elle se penche vers Gari. De ses lèvres éclatées, il tente de former un mot.

— Anita...

Un frisson traverse Carine jusqu'au bout des phalanges.

## 2.

Bourges.

À 90 km de Châteauroux.

Isabelle Lespoir laisse glisser son peignoir et se précipite sous la douche. L'eau froide crépite sur son crâne, dégouline sur ses épaules, s'attarde sur les contours de ses seins. Elle ferme les yeux en soupirant.

Ses bras se relâchent, ses mains tombent le long de ses hanches. Elle s'appuie au mur, détend ses cuisses, ses mollets. S'abandonne comme si le jet pouvait emporter son angoisse.

Des coups de poing ébranlent soudain l'appartement. L'espace vitré de la douche tremble. Isabelle chancelle et s'accroche à la barre qui supporte la bonde.

Sa première pensée : *Stéphane !*

Elle coupe le jet, enjambe le parapet. Se précipite sur son peignoir.

Les coups redoublent. *La porte d'entrée !*

Un homme crie quelque chose mais elle ne comprend pas.

*Ce n'est pas la voix de Stéphane... Yann...? !*

Elle attache son peignoir, verrouille ses mains sur sa poitrine et se précipite dans la cuisine.

*Ma bombe de gaz lacrymogène ! Je ne le laisserai pas entrer !*

Une volée de coups plus rapides, plus pesants.

Elle fouille dans son sac. *Elle est où, bon Dieu, cette fichue bombe ?*

— Maître Lespoir, vous êtes là ? Police !

*Ce n'est pas Yann... Bonnenfant, peut-être ? Un complice ?*

Elle se souvient qu'elle a éteint son portable et coupé son téléphone fixe. Elle avance jusqu'à la porte, regarde par l'œilleton.

Un policier en uniforme. Inconnu. *Ce n'est pas non plus Bonnenfant...*

Elle ouvre sans décrocher la chaîne de sécurité.

Ils sont deux. Ils brandissent leur carte tricolore.

Elle remarque enfin l'expression sur leurs visages.

Le regard du premier policier la percute comme un train qui déraile. Elle se retient au chambranle.

— Votre maison à Châteauroux a brûlé cette nuit...

L'incrédulité blanchit son visage.

— On a retrouvé votre fils à côté de son fauteuil. Il n'a pas pu échapper aux flammes. On vous présente...

Les flics reluquent ses jambes nues et son court peignoir qui s'écarte sur sa poitrine. Ils ne sont pas assez rapides lorsqu'elle s'effondre comme une poupée de chiffon.

\*

Didier Lanson tient la main de sa mère. Froide, les doigts raides.

Il a demandé à l'infirmière de les laisser seuls un instant.

Il lui parle tout doucement. Du bonheur qu'ils ont eu à la connaître, d'être ses enfants. De l'amour qu'elle a donné et dispensé autour d'elle. De la reconnaissance des gens qu'elle a soignés ou

soulagés.

Il embrasse sa joue glacée, ferme ses yeux et rabat le drap sur son menton.

Il se lève du siège où il est assis depuis plusieurs heures, avec l'impression de soulever un poids écrasant, et marche vers la porte à la vitesse d'un vieillard cacochyme. Les douleurs dans ses jambes, dans ses bras, dans ses épaules, ne sont rien à côté de l'abattement qu'il ressent. *Je dois prévenir Stéphane.*

Il ne sait même pas où se trouve son frère. Celui-ci lui a seulement dit qu'il connaissait l'identité de GREG – Victor lui avait chuchoté le nom à l'oreille – et qu'il allait régler cette affaire. *À sa façon.*

La manière dont Stéphane avait prononcé ces trois mots lui avait donné la chair de poule. Et cette même sensation revient à présent, alors qu'il repense aux paroles de son frère.

Dans le couloir, tête basse, dos appuyé contre le mur blanc, Kieffer l'attend.

Didier Lanson se doute bien qu'elle n'est pas venue seule. Qu'il va devoir s'expliquer. Et il compte bien le faire.

— Je suis désolée pour votre maman...

Il sait qu'elle est sincère. La commissaire avait rencontré sa mère à l'occasion de quelques séances pour soulager des douleurs dorsales chroniques que la médecine traditionnelle n'arrivait pas à traiter.

— On peut passer chez vous d'abord, si vous voulez. À condition que vous me promettiez ne pas vous faire la malle...

— J'étais souffrant, commissaire. J'avais besoin de me mettre au vert...

— Pas avec moi, commandant... Au fait, ce matin, le pavillon de votre collègue Lespoir a été ravagé par un incendie. On a trouvé le corps de son fils.

Le visage de Stéphane s'agite devant les yeux de Didier Lanson et ne le quitte plus jusqu'à ce qu'ils sortent de l'hôpital.

\*

Kieffer a laissé trois messages sur son portable.

Il est presque 9 heures quand Lespoir émerge, les paupières lourdes et la tête enfoncée sous des mètres cube de ouate.

Jézabel tire les volets.

Le jour cueille Lespoir comme un sniper. Entre les deux yeux.

Et sa tête explose.

Il est encore vivant, mais cela ne signifie plus rien pour lui.

— Levez-vous, Yann. Bougez-vous, bordel de merde !

Jézabel le secoue, pince sa chair entre ses ongles. Jusqu'au sang. La douleur lui confirme qu'il n'est pas mort.

— Je vous ai fait monter un café. Vous prendrez ces deux pilules avec... Dans l'état où vous êtes, il vous faut au moins ça pour avaler votre tête de zombie ! Et une bonne douche glacée !

Elle lui tend des pilules roses. Amphétamines. Il connaît.

Sur la table de chevet, le café fume. Il avale les pilules avec le liquide brûlant. Un poignard de feu plonge dans sa trachée. Lespoir s'en fiche.

— Et souvenez-vous : on est rentrés ensemble à minuit passé ! C'est à cette heure que l'hôtel a

enregistré mon premier passage.

Elle ne sait pas s'il l'a écoutée. S'il l'a même entendue.

Il est assis, légèrement voûté, sur le bord du lit.

Il regarde ses mains, les paumes tournées vers le plafond.

### 3.

Le gars de la scientifique et son collègue de Limoges venu la veille en renfort examinent le jardin. Devant la porte d'entrée, l'expert des pompiers écoute le constat de l'officier qui a dirigé les opérations.

Une réunion est prévue à midi. Le procureur décidera des suites à donner en fonction des premiers éléments de l'enquête.

Jézabel et Lespoir débarquent sur les lieux vers 10 h.

La commissaire d'Orléans colle son pare-chocs contre le véhicule de Kieffer. Revenue sur les lieux avec la substitut du procureur, la divisionnaire sort de la voiture, furibarde et pâle comme un linge.

Soudain, Lespoir leur fait face. Kieffer se fige, la substitut s'arrête net. Pour une fois, elle considère Yann. Un regard plein d'empathie.

— Commandant ..., bredouille la magistrate. Je peux vous demander où vous avez passé la nuit ?

Lespoir, les yeux dans le vide, l'ignore.

Elle répète sa question.

Jézabel s'interpose.

— Yann a un peu bu hier soir. Vu son état, je lui ai proposé de dormir à mon hôtel, le Best Western au centre Colbert. Nous sommes rentrés peu après minuit. Vous pouvez vérifier. J'ai appris le sinistre de la bouche de mon adjoint, le lieutenant Dhyver. À 8h30. À cet instant, Yann dormait encore. Dans mon lit, je précise.

Kieffer est sidérée. Sa tête bouge légèrement en signe de dénégation. Son regard cherche Lespoir, mais ne rencontre que des yeux sans expression.

— Les pompiers pensent que le feu a pris dans la chambre de votre fils, dit la substitut. C'est vraisemblablement l'un de ses ordinateurs qui a implosé. Je suis désolée. Son matériel informatique était-il récent ?

Il a fait le tour de sa maison incendiée. Sans mot dire, comme un automate. Comme un étranger.

— Ça va aller ?

Dans la voiture, Jézabel pose la main sur sa cuisse.

Son regard l'inquiète. Son regard qui ne s'arrête sur rien, qui vous traverse. Qui n'accroche plus, comme s'il glissait sur la surface de la vie.

*Peut-être pense-t-il au suicide... Peut-être pense-t-il qu'il est déjà mort...*

*Et pourquoi il regarde encore ses mains ?*

Et, depuis ce matin, elle n'entend plus sa voix d'avant. C'est une autre voix, celle d'un autre homme.

— On va où ? demande cette voix.

— Où est-ce que vous voulez aller ?

La commissaire Kieffer les attend pour prendre leur déposition. Le parquet a lancé une enquête de routine. Didier Lanson aussi sera interrogé. Il y a un trou de trois quarts d'heure dans son emploi du temps : le moment où il a quitté le chevet de sa mère à l'hôpital. Il est revenu ensuite avec des affaires de la défunte. Kieffer ordonne une vérification des caméras de surveillance de l'établissement. Le parquet décidera dans la journée d'éventuelles poursuites à l'encontre du frère du

fugitif. En attendant, le commandant Didier Lanson va être auditionné.

Pour l'instant, rien ne permet de rattacher l'incendie de la maison de Yann Lespoir et le décès de son fils au meurtre d'Anita Demaison.

La commissaire ne démarre pas. Elle le regarde. Absorbé dans la contemplation de ses mains sur ses genoux, paumes tournées vers lui.

— Putain, elles ont quoi, vos paluches, pour que vous les observiez sans cesse ?

Il ne réagit pas.

— Eh, Yann !

Elle désigne d'un coup de menton une silhouette qui se découpe dans le contre-jour.

Il relève la tête. Il a vu.

Il se décide lentement.

Il sort du véhicule.

Face à lui, Isabelle. Ravagée. Les yeux cernés. Les cheveux défaits. Même son visage bronzé semble terne.

Isabelle le dévisage.

Ses yeux, inexpressifs. Son regard, fixe, hagard. Son visage, vide. Aucune émotion. Rien ne bouge, même pas un cil. *Un père qui vient d'apprendre que son fils a péri dans un incendie ne réagit pas comme ça. Ce n'est pas Yann, ce n'est plus Yann...*

Elle aurait préféré qu'il lui crie dessus.

Qu'il hurle que tout cela est de sa faute.

Que ce n'est pas une coïncidence, après tout ce qui s'est passé.

Qu'elle est responsable.

Encore une fois.

Elle se souvient de ce moment après l'accident.

Yann.

Cassé en deux devant la chambre de François à l'hôpital.

Écrasé de culpabilité.

Yann est tombé dans ses bras, ils ont pleuré ensemble des nuits entières. Elle n'a plus jamais touché son amant. Et elle a continué à vivre avec son mari ravagé et son fils meurtri.

*Cette nuit, mon enfant est mort et son père se tient devant moi, le regard dans le vide, le visage sans expression et il ne me dit rien.*

*Moi aussi, je suis coupable.*

*Moi aussi, je suis responsable.*

*D'avoir désiré un autre homme...*

*D'avoir cédé à la passion, à ce feu qui m'a reprise, qui m'a attrapée comme s'il m'attendait au tournant.*

*Comme il y a 7 ans.*

Elle se sent toujours coupable pour François et l'accident.

*Bien sûr, Yann était jaloux. Fou de jalousie.*

*S'il avait su...*

*J'ai aimé un autre homme. Follement.*

*J'ai même aimé la jalousie de Yann, son adoration. Jusqu'à ce qu'il se mette à boire...*

*À boire comme on creuse un trou pour s'y jeter.*

*Quand j'ai pris conscience du danger, il était trop tard pour faire machine arrière. J'avais décidé de tout arrêter avant qu'un drame ne se produise...*

*Ce soir-là, Yann m'attendait pour dîner et je ne suis pas rentrée.*

*Je voulais sentir mon amant une dernière fois contre moi. Sa peau, sa bouche.*

*Et son sexe. Une dernière fois en moi.*

*J'ai foncé tête baissée dans mon propre piège.*

*Yann a pris le volant pour me retrouver. Il était saoul. François a voulu le retenir et il s'est posté devant la voiture de son père pour l'empêcher de démarrer.*

*Ses yeux sont rivés sur son visage. Pas la moindre émotion. La moindre trace d'humanité.*

*Ils se font face.*

*Une éternité.*

*Finalement, Isabelle se détourne.*

*Et s'éloigne pour qu'il ne la voie pas pleurer.*

*À cet instant, il la hait.*

*Jamais tu ne sauras ce qui s'est passé ce matin, Isa. Jamais !*

*Et tu devras vivre avec cette ignorance jusqu'à ton dernier soupir !*

## 4.

L'hôtel de police, plus silencieux qu'une tombe.

L'arrivée de Lespoir éteint les sourires, cautérise les bouches et les regards.

Son bureau est vide. Vertigineusement vide.

Bonnenfant vérifie l'alibi de Didier Lanson à la demande de Jézabel. Clémentine a quitté le navire.

Il laisse choir son corps de plomb sur son fauteuil qui craque.

Sur son bureau, les dossiers.

GREG, Anita, Lanson.

Un autre dossier, GREG le tagueur.

Dans son dos, le plan de la ville, papillon torturé, percé de dizaines d'épingles.

*Rien à battre.*

*Qu'est-ce que je fous là d'ailleurs ? Qu'est-ce que je fais encore en vie ?*

*Je suis mort. Déjà mort.*

Jézabel lui a confisqué son arme ce matin.

Il se rappelle le message sur son portable, la veille. Quand il a eu besoin de s'éclairer pour trouver la clé de sa cave.

Il le cherche dans sa veste. Rien !

Dans la poche de sa chemise. Rien !

Il fouille son pantalon et le récupère finalement dans une poche arrière. Il ne se souvient pas d'avoir jamais mis son portable à cet endroit.

Il consulte ses messages. Il n'y a aucun SMS reçu ce matin, ou la veille, à part ceux l'avertissant des appels en absence ou des messages laissés sur son répondeur. Il n'a pas rêvé.

*Jézabel !*

Elle a dû vérifier son portable. Éliminer le message qui pouvait s'avérer dangereux.

Comme le reste.

Lespoir compose le numéro de Clémentine sur son téléphone fixe.

*Elle m'a senti couler... Pourquoi ? Comment ?*

*Était-ce une intuition ou une déduction logique ?*

*Qu'est-ce qu'elle a voulu me dire ?*

— Clémentine ?

Elle a décroché, mais ne parle pas. Sans doute entend-elle sa voix. Sa nouvelle voix.

— C'est Yann... Vous m'avez laissé un message cette nuit ? Je l'ai effacé par erreur ce matin. J'ai...

Lespoir parle dans le vide. Il se sait même pas si c'est bien elle qui l'écoute.

— J'ai besoin de savoir...

Il perçoit sa respiration, enfin.

— Je suis au courant..., dit-elle dans un souffle.

Le cœur de Yann se remet à battre.

— Je suis désolée pour votre fils...

— C'était quoi votre message cette nuit ?

— J'ai écrit que... *vous devriez lui parler...*

— Pourquoi ?

— Une intuition.

— De quoi, Clémentine ? Je vous en prie !

Un blanc. Silence. Un long silence.

Lespoir a peur de la suite. Il a peur qu'elle ait compris.

— GREG... Il a forcément des connaissances incroyables en informatique. Il a toujours un temps d'avance sur vous. Il vous renseigne, il vous donne même Lanson... À croire qu'il lit vos rapports...

— Qu'est-ce que vous voulez me dire, Clémentine ?

— Je crois que... on a tué GREG, cette nuit...

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? Clémentine !

Elle ne répond plus. Il crie encore son nom.

Elle raccroche.

*Comment peut-elle avoir compris ?*

*Il repense à ses paroles. « Il a toujours un temps d'avance sur nous ». Bon sang !*

*Comment sait-elle que François est un petit génie en informatique ?*

Il se souvient avoir donné son portable professionnel à son fils pour qu'il essaie de le réparer.

*Putain, c'était quel jour déjà ?*

*Il me l'a redonné le mercredi matin. Et le mail assassin est parti le même jour !*

*Bordel, si ça se trouve, il pouvait lire mes rapports ! Suivre l'enquête, suivre mes pistes !*

Ses mains se dressent devant lui et se plaquent sur son visage.

Il a l'impression que ses mains lui parlent et murmurent : *Personne ne doit savoir !*

— Clémentine sait ! Et vous avez supprimé son message de mon portable !

Devant le miroir des toilettes, Jézabel fronce son regard de glace.

— Je croyais qu'on était d'accord. Vous voulez quoi, commandant ?

Elle se penche vers Lespoir, prend son menton dans la pince de ses doigts. Si fort que ses ongles marquent sa peau.

— Si l'objectif est bien d'effacer toute trace de culpabilité de votre fils, il faudra bien tenir compte de Clémentine aussi. Mais je ne pense pas qu'elle dira quoi que ce soit. Elle ne peut rien prouver. En tous cas, pas votre présence chez vous hier soir.

— J'aimerais en être aussi sûr que vous...

— On s'en sort ensemble ou on bascule ensemble, commandant.

— J'ai déjà basculé, commissaire...

## 5.

Kieffer écoute derrière la cloison devenue opaque.

Le voyant rouge de l'enregistrement jette un fard sur sa figure pâle. Jamais elle n'a autant détesté son métier, jamais elle n'aurait autant voulu être ailleurs. Sur un ring, au moins, on peut se défendre, rendre les coups. Là, les événements cognent comme des crochets envoyés par un adversaire invisible. Comme dans son rêve.

Dans la salle d'interrogatoire, Didier Lanson affronte Jézabel.

— Alors comme ça, vous n'avez aucune idée où peut se trouver votre frère ?

Il secoue la tête.

— Il est passé hier au domicile de Frédérique Darbois, la sœur de Nathalie Demaison, poursuit la commissaire. Il la cherchait. Puis chez un rebouteux bien connu à Luzeret, qu'on a retrouvé mort...

Elle a appuyé sur le dernier mot. Didier Lanson ne peut réprimer un rictus.

— Et un certain Martial a été retrouvé là-bas dans un sale état. Une balle dans la jambe. Et le crâne... défoncé à coups de crosse de revolver...

Les mâchoires de Didier Lanson se crispent.

— Ses lésions sont telles que son cerveau a subi des dégâts irréversibles. Coma végétatif. Il ne parlera plus jamais pour nommer son agresseur. Le parquet va porter plainte contre votre frère. Vous étiez où hier après-midi ?

— Stéphane n'est pas responsable de ça ! À partir de maintenant, je ne parlerai plus qu'en présence de mon avocat. Et j'aurai des révélations à faire...

— Ben voyons... Au fait, j'ai interrogé votre mère hier après-midi...

Didier Lanson se fige. Ses yeux s'étrécissent, ses poings se serrent.

Jézabel a le réflexe de reculer lorsqu'il renverse la table d'interrogatoire. Kieffer et Bertin bondissent à leur tour, suivis du brigadier qui surveille l'enregistrement.

À genoux sur Jézabel, Lanson a saisi son cou et commence à serrer.

Kieffer tente un crochet à la mâchoire qui ébranle à peine son adjoint. Alors elle vise la côte flottante.

Didier Lanson pousse un cri sourd et s'affaisse.

Jézabel se remet debout avec l'aide de Bertin.

— Vous allez porter plainte, je suppose..., demande Kieffer.

— Laissez tomber !

Jézabel se dirige vers les toilettes en se massant le cou, un petit sac à la main. Elle examine les traces violettes devant son miroir, sort un foulard de son sac qu'elle noue autour de sa gorge.

Elle se contemple dans le miroir et sourit.

Et sourit de plus belle, en plissant les yeux, lorsque, au-dessus de son épaule, apparaît Lespoir.

— Il ne sait rien. Du moins, il ignore où son frère s'est rendu cette nuit.

— Et pour François, il est au courant ?

— Stéphane Lanson a trouvé Victor et l'a probablement fait parler. Ce serait intéressant d'avoir des nouvelles du bras droit du député. Didier y était forcément, mais il ne pouvait pas déballer ça sans être incriminé dans le tabassage de Martial...

Elle se retourne, fait glisser la paume de sa main sur la poitrine de Lespoir, puis sur son sexe à travers son pantalon.

— Coma végétatif, mazette ! Vous lui avez mis son compte à Martial, dites donc ! J'attends le mien ce soir...

\*

Ils transportent Gari jusqu'à la voiture, ignorant ses gémissements de protestation.

Carine l'enveloppe dans une couverture et le couche à l'arrière. Le Mendiant monte avec elle. Elle ouvre les fenêtres à fond et actionne la ventilation.

Ils empruntent l'avenue de Belle-Isle et bifurquent vers Beaulieu.

— On ne va pas chez sa tante ?

Carine ne répond pas. Elle se demande comment elle pourrait se débarrasser de cet animal. Et si elle le déposait devant le commissariat ?

Elle repense à Lespoir. Elle ne sait pas encore que la maison incendiée est la sienne. Elle ne comprend pas ses silences.

La confession d'Anita est dans son sac à main. Doit-elle informer Yann qu'elle a trouvé Gari et une lettre ? Est-ce à cause de cette lettre qu'on l'a tabassé ?

Le véhicule s'arrête devant la porte automatique d'un garage collectif.

— On arrive chez moi.

Un sous-sol sombre qui sent le renfermé, mais l'odeur du clochard emporte tout. Il l'aide à porter Gari dans l'ascenseur. Pourvu qu'ils ne croisent personne. Elle pensera à pulvériser un parfum d'ambiance dans la cabine, puis dans le couloir, trois mètres à gauche de la sortie de l'ascenseur. Jusqu'à chez elle. Où ça sent bon.

Dans l'appartement, elle ouvre grand les baies vitrées, les fenêtres de sa chambre et de la cuisine. Le Mendiant dépose Gari sur le divan. Il se sent d'emblée mal à l'aise dans cet univers féminin. Trop décoré, trop coloré, trop fleuri, trop d'odeurs. Trop confortable. Il entend le bruit de l'eau qui coule et Carine qui rapplique au galop.

— Je vous fais couler un bain. Vous laisserez vos vêtements dans la salle d'eau.

— Un bain ?

— Vous y allez ? Ou bien il faut que j'arrache vos hardes moi-même ?

L'expression sur le visage de Carine le dissuade de l'affronter.

— Prenez votre temps. Je ferme à clé derrière vous. Je récupère les médicaments de Gari et je reviens.

— J'ai retrouvé Gari.

Lespoir répond enfin. Il est près de midi. Carine a rapporté les médicaments de chez la tante Susan en l'informant que son neveu est entre de bonnes mains.

— Il est où ?

Sa réaction la surprend, mais plus encore sa voix, sa voix d'outre-tombe qui la glace.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Yann ?

— Je suis juste un peu fatigué. Il est où, Gari ?

— Chez moi, mais tu pourrais au moins me dire où tu as passé la nuit et pourquoi tu n'as pas répondu à mes messages...

— Un imprévu.

Sa voix, son attitude. Ça la chavire.

Elle a la chair de poule en l'écoutant. Elle a peur. En même temps, elle voudrait être dans ses bras.

— Dis-moi...

Elle a murmuré ces paroles comme une femme amoureuse. Elle se mord les lèvres.

Lespoir s'en fout.

— Ils ont incendié ma maison cette nuit... Mon fils est mort dans le sinistre.

— La... la maison à Brassioux, c'est la tienne ? J'ai entendu ça à la radio ce matin...

— Je passe chez toi récupérer Gari.

Carine reste un long moment arc-boutée contre le volant. Les doigts accrochés au plastique, les jambes pendantes et molles.

La nouvelle a siphonné son sang.

Son portable sonne.

Elle décroche. Une voix lointaine sourd depuis un autre continent.

*Trude ? ! Qu'est-ce qu'elle veut ? Ce n'est pas le moment.*

D'une voix blanche, l'ancienne bonne des Demaison lui parle. De Yann, de son attitude hier soir. Elle n'en a pas dormi de la nuit.

Carine a hâte d'abrégé son monologue. Jusqu'à ce que Trude évoque une histoire de cure. Ça a mis Yann en colère.

*C'est quoi cette histoire de cure ?*

Carine lui demande de répéter. *Anita et le fils de Yann se connaissaient !*

Elle raccroche.

Sa main tremble comme une feuille quand elle ouvre la lettre d'Anita.

\*

Lespoir fonce, toutes sirènes dehors.

Il doit interroger Gari. Peut-être le supprimer.

Comment fera-t-il avec Carine ? Il ne sait pas, il improvisera.

Il n'a rien dit à Jézabel.

La chute continue. Celle d'Anita n'est rien comparée à la sienne. Lui n'en finit plus de tomber. Depuis ce matin, Lespoir sait qu'il ne s'en relèvera jamais.

Mais il veut enterrer son fils et son maudit secret.

Et il veut quelque chose d'autre encore.

Il ira jusqu'au bout pour l'obtenir.

D'autres tomberont avec lui.

Et eux, ils ont tout à perdre. Surtout, tout à craindre.

Lespoir est mort ce matin, mais il le leur fera payer.

Dans la poche de son blouson, il attend un signal.

Celui du portable de Ludovic Bonhomme, l'assassin de son fils.

## 6.

Les volets de l'appartement de Carine sont clos.

Lespoir ralentit.

La Mégane avance jusqu'au bout de la rue, où il fait demi-tour, et repasse devant l'immeuble. Le véhicule de la psy n'est pas garé à sa place habituelle, le long du trottoir. Il s'arrête un peu plus loin, dans une rue perpendiculaire, et sort, l'arme au poing.

\*

Carine a ouvert l'enveloppe kraft. Ce sera facile d'en prendre une autre dans son cartable et d'imiter l'écriture simple d'Anita. Elle est douée pour ça.

Elle lit les premières lignes.

Ecriture limpide, sans rature. Anita était bonne élève.

Elle lit et l'habitable se remplit de stupeur.

Les mots d'une enfant, d'une adolescente meurtrie, la prennent à la gorge.

Les mots l'étranglent, la submergent.

Un flot glacé s'engouffre dans la voiture, et monte, monte...

Elle suffoque.

L'eau glacée monte.

Mots glacés.

Mots glaçants.

Son corps est un bloc de stupeur.

Elle lit.

S'enfonce.

Elle ne respire plus. S'accroche au volant pour ne pas se noyer.

Elle ne sent pas ses ongles se briser sur le plastique du volant.

Elle ne sent pas sa tête cogner, une fois, deux fois, contre la vitre de la portière.

Elle est groggy, matraquée par les mots.

Elle se frappe le crâne de ses poings pour se réveiller.

Un choc la tire de son état d'hébétude.

L'idée lui vient que sa voiture a plongé dans un ravin et qu'elle a touché le fond.

Le choc se répète.

Puis des coups.

Sons d'acier contre le verre. Des coups rapides, plus près d'elle. Il est trop tard, elle s'est noyée.

Des coups encore.

Elle se rend compte qu'elle est toujours dans sa voiture et qu'on cogne à la vitre.

Une imposante femme noire en boubou et son poing aux dizaines de bagues. Elle doit certainement crier, Carine n'entend pas, mais lit sur ses lèvres :

— Ça va, madame, ça va ? Pas malaise ?

La psy secoue la tête.

— Non, je vais bien, merci.

L'Africaine aux yeux de braise la dévisage, interloquée, puis secoue ses bajoues et décolle son poing de la vitre.

Au même moment, le portable de Carine émet une sonnerie stridente, insupportable. Le téléphone s'échappe de ses doigts.

Ses mains tremblent.

Elle inspire longuement pour se calmer.

À la dernière sonnerie, elle appuie sur le bouton OK.

— Madame Magnin ?

— Oui...

— C'est Myrtille. Vous savez, j'étais dans la classe d'Anita... Vous m'aviez donné votre numéro, en cas d'urgence.

Qu'est-ce qui peut bien encore être urgent après ce qu'elle vient de lire ?

Carine aurait envie de rire si elle arrivait à se détendre. Les battements de son cœur résonnent telle de la grêle sur sa carrosserie.

— Je voulais vous dire que des gars ont reçu un nouveau mail...

— Quoi ? Encore une photo ?

— Non, un message. On offre une prime. Pour trouver quelqu'un.

Une pensée la foudroie.

— Gari. Sa tête est mise à prix. 20 000 euros.

Sans hésiter, elle cache la lettre dans sa boîte à gants et prend la direction de son domicile.

Carine arrive devant son appartement, hors d'haleine.

Et s'arrête, les jambes coupées. *La porte... Ouverte !*

Elle pousse, le battant racle le parquet. *La porte est de travers sur ses gonds !*

Une coulée glacée dévale le long de sa colonne vertébrale.

Elle entre.

Le salon, vide.

Sur le canapé, la couverture en boule.

Elle fonce vers la salle de bains. L'odeur du Mendiant la précède.

La fenêtre grande ouverte. La baignoire encore pleine d'eau, d'une couleur marronnasse.

Sur la poubelle à linge, les vêtements puants du clochard. Elle les saisit entre deux doigts pour les porter dans sa machine à laver. Maladroitement.

Des vêtements tombent. Elle s'accroupit pour les ramasser et remarque une chemise ensanglantée. *Gari !*

Elle balance le tout dans la machine avec une dose de lessive concentrée et se précipite dans sa chambre.

Une armoire est mal fermée. L'armoire de ses vêtements. Elle écarte les deux pans de l'ouverture. Examine ses cintres, les robes qui sont suspendues. *Il en manque !*

*Gari et le clochard ont emprunté deux de mes robes !*

Carine tente de contacter Yann. Sans réponse. Elle ne laisse pas de message.

Elle sonne chez sa voisine. Une sexagénaire effrayée.

Oui, elle a vu monter un homme armé. Il a cogné contre la porte. Elle a ouvert la sienne jusqu'au loquet quand il a donné un coup de pied dedans.

— Il est reparti seul ?

Elle ne sait pas, elle n'est pas sûre. Mais elle suppose que oui, car il a ensuite frappé, furieux, à toutes les portes. Elle n'a pas osé lui ouvrir, tellement elle a eu peur.

— Il était comment ?

Un homme brun, de taille moyenne, un peu râblé, le cheveu coupé court. Plutôt mignon, si ce n'était son regard halluciné et sa voix terrifiante. *Yann !*

Pourquoi ne l'a-t-il pas attendue ? Pourquoi s'en est-il pris à sa porte ?

Une pensée s'immisce dans son esprit. *Où Yann a-t-il passé la nuit ?*

« Carine, tu es où ? »

Le message l'a fait tressaillir.

Un SMS. Des mots bruts.

Pourquoi Yann ne l'a-t-il pas appelée ?

En même temps, le souvenir de la voix d'outre-tombe qu'elle a entendue tout à l'heure la bouleverse.

Elle est allongée sur son canapé, essayant de rassembler les débris de ses pensées. Tentant de raisonner.

Que faut-il faire ?

Son cœur lui dicte de donner la lettre à Yann. *C'est pour ça qu'on l'a tuée !*

*C'est pour cette confession qu'Anita ne devait pas parler ! Ils sont prêts à tout pour récupérer cette lettre !*

Elle ne peut garder ça pour elle. Une bombe.

*Après tout, c'est à la police de juger, de décider.*

Elle sait à présent.

Elle aurait préféré de jamais avoir lu cette lettre. *Faut-il la remettre à Yann ?*

*Faut-il seulement lui en parler ?*

Elle a peur. De la suite. Des conséquences de la lettre.

*Il y aura d'autres victimes si je ne fais rien. Mais je ne peux pas garder ça pour moi.*

*Fais-le, fais-le pour Anita !*

Elle prend sa décision en se relevant.

En attendant, elle doit trouver Gari. Elle réussit à tirer sa porte d'entrée et à la verrouiller.

Elle démarre rapidement en direction de Belle-Isle. Sans remarquer qu'elle est suivie.

Jézabel a rendez-vous avec le juge Sauveur.

Dans la matinée, Nathalie Demaison a refait surface au chevet de sa sœur. Dans quelques minutes, elle est attendue au palais de Justice. Au moins, le retour de l'épouse prodigue va calmer les médias qui s'interrogent sur l'incendie de la maison du commandant Yann Lespoir.

Quel lien avec l'enquête en cours ?

La disparition du petit Masse reste encore inconnue de la presse. Peut-être le maire est-il intervenu en personne... Mais le juge ne peut en rester là. Pour le meurtre d'Anita, Clément reste le coupable idéal.

On n'en sait pas plus sur Stéphane Lanson. Du moins, officiellement. Jézabel fait semblant de continuer les recherches.

Elle doit trouver le moyen de clore le dossier.

Pour cela, il faut offrir une preuve tangible au juge.

Ou au moins, une piste.

Alors qu'elle se rend au palais de Justice, Jézabel cherche encore le moyen.

\*

Carine se gare près du petit pont en bois. Elle ne fait pas attention à la voiture qui la dépasse et qui s'arrête vingt mètres plus loin, sous les peupliers.

Elle fonce droit vers la cabane de tôle, le cœur battant.

*Et si Yann avait récupéré Gari ? Peut-il lui faire du mal ?*

Le portail en maille de fer tressé est ouvert. L'endroit est toujours aussi calme, la frange des peupliers balayée par les vents. On n'entend rien d'autre.

Elle cogne contre la tôle.

Attend.

Aucune réponse.

Alors elle tire la poignée, arrache une plainte aiguë à la tôle et dépose la boîte de médicaments de Gari à côté de la paille.

Elle repart rapidement par le même chemin, en ignorant qu'elle est observée.

\*

Ils laissent filer Carine. D'autres s'occuperont d'elle tôt ou tard. Tapis derrière un mur croulant, ils ont tout le temps d'attendre le retour du bon gibier.

\*

*Il me faut Gari !*

Carine, il en fait son affaire. Il vient de laisser un message sur son portable.

Lespoir déjeune seul. Au *Vauban*.

Il consulte régulièrement le portable dans sa poche. Celui de Ludovic Bonhomme, alias Ludo, le prof de son fils. Il remarque qu'il est presque éteint. *La batterie !*

Bonnenfant débarque dans le resto au moment où Lespoir prend un deuxième café serré.

— Je suis désolé, Yann.

— Ce n'était pas un accident...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Lespoir ne répond pas, les yeux dans le vague. Bonnenfant n'insiste pas et change de sujet.

— Et Clémentine ? Elle n'est pas venue ce matin...

— Partie. Retour à Orléans. Dis, tu as quoi comme portable ? Tu n'aurais pas une batterie pour un modèle de Nokia comme celui-là ?

Il lui montre le téléphone de Ludo, posé sur la table.

— T'as changé de portable ? s'étonne Pierre.

Regard noir de son supérieur.

Le portable bipe.

« Batterie faible ».

— Non, mais il y a une boutique Orange juste au coin. Je crois même qu'elle est encore ouverte.

— Attends-moi, Pierre, j'ai un truc à te dire...

Lespoir se précipite au pas de course vers la boutique.

L'employé lui vend un cordon d'occasion.

Le portable enfin rechargé, il écoute les messages.

La mère de Ludo s'inquiète. Son employeur, le directeur de l'institut Blanche de Castille, aussi.

De retour au resto, il ne trouve pas Bonnenfant à la table. Un coup d'œil au patron qui lui indique les toilettes.

Son adjoint est en train d'uriner quand Lespoir arrive sur lui, les mains déployées comme des serres d'aigle.

— Alors, Yann, tu as...

Il ne finit pas sa phrase. Lespoir percute son crâne et l'expédie contre le mur en placo.

— Ça fait longtemps que tu renseignes Didier Lanson, mon salaud ?

— Mais t'es devenu dingue, Yann ? Qu'est-ce qui te prend ?

Lespoir fait mine de renvoyer sa tête contre le mur.

— En fait, je me fous de ta réponse. Je sais, c'est tout. Écoute, Pierre, tu vas envoyer un message à tes amis. Je sais ce qu'est devenu Lanson. Il a tué mon fils mais il a payé pour ça. Il est mort et je vais te dire à l'oreille qui l'a buté.

— Mais t'es ouf, Yann ? Tu délirés complètement...

— Non, je ne suis pas fou. Je suis déjà mort.

Lespoir murmure un nom. *Jézabel*...

— Adieu, Pierre. Fais gaffe, tu t'es pissé dessus.

## 8.

Où est passé Gari ?

Carine a rappelé la tante Susan. Ça ne répond pas chez elle.

Elle contacte Trude. Son appel sonne longtemps dans le vide.

Elle songe alors à Bérénice, la prof de dessin. Et prend la direction de l'avenue de Verdun.

\*

Le juge Sauveur examine de biais la jeune femme qui s'accroche aux bras de son fauteuil. Le buste raide, Nathalie Demaison s'efforce de faire bonne figure, malgré son visage défait et les cernes qui lui creusent des orbites si profondes qu'elle offre au magistrat un regard difficile à soutenir.

À ses côtés, Jézabel. Le juge se demande ce qui peut émouvoir une telle femme. Il s'efforce de ne pas la regarder, ne pas tomber dans la mire de ses yeux de glace, ou dans le piège de sa courte jupe et ses cuisses charnues.

— Je suis en partie responsable de ce qui est arrivé à Anita, monsieur le juge.

Les yeux fixes, elle raconte d'un ton morne qui lui soulève le cœur sa passion pour Stéphane Lanson. Leur rencontre.

Leur fusion.

Et la naissance d'une fille qu'il n'a jamais connue.

— Vous saviez qu'il était l'amant de Maître Isabelle Lespoir ? demande le magistrat.

Bien sûr qu'elle savait.

Elle l'avait épié. Souvent.

Elle avait même pensé à les dénoncer. Mais le meilleur moyen qu'elle avait trouvé, c'était sa fille. Elle raconte le jour de sa disparition. Son inquiétude. Mais aussi son espoir.

Anita devait faire connaissance avec son père. Enfin.

Elle se trouvait devant chez lui, mercredi dernier, en fin d'après-midi. Elle a vu Stéphane revenir. Et une forme blanche sur le balcon. Elle s'est approchée. Elle a entendu son ancien amant crier, hurler.

Non, elle n'avait pas reconnu Anita, pas tout de suite.

Anita est tombée aux pieds de son père.

Nathalie Demaison est restée tétanisée, effondrée contre un arbre. Elle aurait dû se précipiter. Vers sa fille. Vers l'homme qu'elle aimait.

— Pourquoi avez-vous fui ? Votre enfant fait une chute de trois étages et vous...

— Mon enfant..., balbutie-t-elle.

Sa poitrine se soulève, comme si elle étouffait toute émotion.

— Anita est l'enfant qui n'était pas attendu. C'était un accident...

Elle retrouve la même voix qu'avec Lanson, sous la cabane. Écorchée.

— Vous pouvez préciser ?

— La grossesse, c'était un accident. Anita, je ne l'ai pas voulue. Pas désirée. Je n'avais plus de nouvelles de Stéphane. J'ai appris plus tard qu'il avait été victime d'une agression. Quand mon mari a découvert mon état, je lui ai annoncé que je voulais avorter.

Elle s'est ratatinée sur son siège, les épaules affaissées. Elle paraît si petite à présent.

— Mais on n'avorte pas chez les Demaison. Ce mot est pire qu'un blasphème pour Charles. Au contraire, il a voulu que je garde l'enfant...

Sa tête tombe sur son menton. Jézabel se racle la gorge, manière de manifester son impatience.

— Tu vas la garder et l'élever. Ce sera ta pénitence. Que tu auras tous les jours sous les yeux, pour te rappeler ton péché, ta trahison. Ton adultère. Ce sera ton enfant, rien que le tien ! Moi, je ne la toucherai jamais ! Voilà ce qu'il m'a dit.

Le juge reste bouche bée. Jézabel, d'un silence glacial.

L'épouse du député reprend son souffle et poursuit.

— J'ai paniqué. J'ai fui. Chez ma sœur. Je ne me sentais plus capable de retourner chez moi. De porter le poids de ma culpabilité. Encore moins de me présenter à Stéphane, devant le corps de sa fille inconnue. Je voulais mourir. Dans ma famille.

Elle ne se souvient plus des jours suivants. Juste que sa sœur lui a appris qu'Anita était vivante et qu'on avait arrêté Stéphane. Une histoire de photos. Anita l'aurait dénoncé avant de se jeter dans le vide. Cela lui parut si absurde qu'elle n'a pas réagi.

Le juge observe du coin de l'œil Jézabel qui secoue la tête. Il se tourne vers elle pour lui faire signe de ne pas intervenir.

Elle choisit ce moment pour décroiser ses jambes. Le juge les dévore des yeux et en oublie son intention première.

— C'est votre sœur qui vous a fait déménager de chez elle ? intervient Jézabel.

Nathalie Demaison hoche la tête.

— Oui, elle craignait pour ma sécurité. Je n'avais pas compris que Martial rôdait.

— Vous savez qu'il est mort ?

— Le rebouteux ?

— Martial aussi...

Le juge se retourne vers Jézabel en fronçant les sourcils.

— Il est en état de mort cérébrale, précise la commissaire. On soupçonne le commandant Lanson.

L'épouse du député est atterrée par la nouvelle.

— Pourquoi vous recherchait-il ? Qu'aviez-vous à cacher ?

Le ton de Jézabel monte dans les aigus.

— Stéphane n'est pas coupable. Au contraire, il m'a tirée de là.

— Alors comme ça, vous l'avez vu ? Où ça ?

Nathalie Demaison raconte. Le bord d'un étang. Le lit de camp.

Non, elle n'est pas capable d'identifier les lieux. Elle n'est jamais allée en Brenne avant. Lanson était seul, il n'y avait personne d'autre.

Jézabel sait qu'elle ment.

— C'est Stéphane qui m'a appris qu'Anita avait été étranglée à l'hôpital. Il m'a parlé des photos obscènes aussi. Et d'un certain GREG que vous recherchez...

— Je vois qu'il est parfaitement informé, le commandant Lanson ! s'insurge Jézabel. Ce commissariat est une véritable passoire, Monsieur le juge...

Le magistrat se renfrogne.

— Vous avez une idée où il peut se trouver à l'heure actuelle ?

— Il m'a dit qu'il lui fallait éclaircir cette affaire rapidement...

Une lueur amusée traverse le regard de Jézabel, l'esquisse d'un sourire s'échappe de son visage qu'elle rattrape aussitôt. Heureusement, le juge mate ses cuisses, comme un gamin son premier décolleté, incapable de s'en détacher.

— Ah, il y a autre chose encore..., reprend l'épouse du député.

Sauveur se redresse sur son siège en fronçant les sourcils pour bien marquer son attention.

— Une parole de Martial qui m'a interpellée... Il a dit qu'il allait appeler Victor.

— Qui est Victor ? demande le juge.

— Je n'en connais qu'un. Le bras droit de mon mari...

Le visage de Sauveur se décompose.

— Nous allons le contacter, intervient fermement Jézabel.

— ... Stéphane a dit que Martial voulait me vendre à Victor...

Elle répète. D'un ton neutre qui pétrifie le juge.

La peau de Sauveur semble glisser de son visage et son regard cherche les cuisses de Jézabel pour s'y accrocher.

*Regardez-moi cette petite souris...*

La femme du député se traîne jusqu'à la porte. Ravagée, engoncée dans un tailleur noir qui porte déjà le deuil. Celui de son amant.

Jézabel n'a aucune pitié pour les faibles de son espèce.

Le juge la raccompagne. Avec la même dignité qu'un prélat. Jusqu'à l'échafaud.

Il regagne sa chaise à petits pas. Quand il pose à nouveau son regard sur la commissaire, il essaie de garder la tête haute et l'œil droit.

— Qu'est-ce qu'on peut tirer de ça d'après vous ?

— Pour le bras droit du député, il vaudrait mieux que vous questionniez directement Demaison, non ?

Sauveur soupire.

— À quelques jours du second tour...

— Justement. Si le député n'a rien à se reprocher..., argumente Jézabel, en décroisant les jambes, ce qui dégage un peu plus ses cuisses sous sa jupe.

Sauveur déglutit.

— Hormis le fait qu'il vous ait affirmé une première fois que sa femme était en état de choc et hospitalisée, nous n'avons rien contre lui..., dit-il en se penchant. Dans ce cas... Et pour Clément Masse ?

*On se défile, Monsieur le juge ?* pense Jézabel en souriant.

— Nous avons un témoin qui l'a identifié. Mais pour en revenir au député, sa femme est sincère. Nous devons interroger ce Victor.

— Si ce gamin avait pu parler..., poursuit Sauveur comme s'il n'avait pas entendu.

— Comme Anita, il ne devait pas parler. On ne sait toujours pas ce qu'Anita ne devait pas révéler. Et moi, je vais retrouver ce Victor...

Le juge bondit sur son siège.

— Dans ce cas, je vais contacter le député..., lâche-t-il.

À l'expression qui passe sur sa figure, l'idée ne l'enchanté pas.

*Le petit juge tremble pour son fauteuil.* Jézabel se l'imagine, le pantalon baissé, offrant un sexe dérisoire et mou à la bouche de sa femme ou d'une pute.

Sa faiblesse le dégoûte. L'enquête finira en eau de boudin. Et le juge Sauveur au pilori.

Jézabel décide de l'achever. En croisant lentement les jambes. Au ralenti. Comme une ballerine qui s'essaierait à la natation synchronisée. L'œil du juge se rince. Il peut voir la couleur de son dernier rempart sous sa jupe. *Et maintenant le coup de grâce...*

— Je peux contacter Charles Demaison si ça vous arrange...

Elle écarte un peu plus les jambes.

Il grimace. Il la remercie pour ses bons offices, mais non, il ne peut quand même pas, mais si la commissaire insiste, après tout... *Comme elle se dégonfle, la petite bite...*

Il est temps pour elle d'en finir avec cette affaire. Elle a décidé de laisser Lespoir se dépêtrer avec ses idées de vengeance personnelle.

Mais sa confiance en lui n'est que limitée.

Lespoir n'est plus qu'un chien fou. La rage qui l'anime le fait déraisonner.

Quelle bonne idée elle a eue de le suivre l'autre soir... C'est ce qu'on appelle l'instinct : se trouver là où l'adversaire ne vous attend pas.

Clémentine l'avait un peu mise sur la voie. Elle sentait bien qu'elle renâclerait à préciser les dernières pistes qu'exploraient Lespoir.

Alors, après avoir congédié son adjoint Dhyver, Jézabel l'a filé.

Jusqu'à chez lui, hier soir.

## 9.

Hier soir.

Quartier du Brassioux.

La porte de la cave n'est pas fermée. Jézabel suit l'escalier. Jusqu'à la dernière marche.

C'est là qu'elle entend Lanson. *Stéphane...*

Une bouffée de chaleur.

Sa voix.

Une coulée de lave.

Puis les souvenirs reprennent le dessus.

Les mauvais souvenirs.

La jalousie. *Stéphane...*

Elle sait qu'elle n'aura plus jamais une occasion comme celle-là.

Elle écoute la voix de Lanson et tremble d'excitation.

Sa main gauche sur la poignée de la porte.

Doucement.

Tout doucement.

C'est bon comme sa première pénétration.

Son arme dans la main droite.

Chaude.

Brûlante.

Comme elle.

La voix métallique de Stéphane.

Un gosse qui chiale, derrière.

La voix d'outre-tombe de Yann qui veut en découdre. Même si Lanson tient une arme.

Elle a ouvert la porte juste à temps. Timing parfait.

Sa main gauche soutient son poignet droit, sa mire pointe, de biais, l'ex-amant de sa sœur.

L'homme qu'elle voulait tant. Comme aucun autre.

Le coup de feu frappe Lanson dans le dos, au moment où Lespoir jaillit dans son champ de vision et percute son corps foudroyé.

Les deux hommes rebondissent contre un meuble, Lespoir retombe sur son adversaire et le frappe au visage. Du poing. De son front. Il s'arrête une seconde pour reprendre son souffle et son élan. Comme s'il n'avait pas entendu la détonation.

Il réalise à cet instant que l'amant de sa femme n'offre plus aucune résistance. Il reste dans cette position un long moment, les bras ballants, les poings inutiles.

Jézabel s'avance.

Lespoir se redresse. Regard d'un prédateur privé de sa proie.

Elle voit la rage flamber dans ses yeux. Une violence extrême, animale.

Il est un brasier de souffrance, un volcan de haine.

— C'était lui ou vous, Yann.

Lespoir est à genoux.

Il ne lui fait pas pitié.  
Sa souffrance est belle à regarder.  
Quelque part, ça l'excite.

La balle de 15.43 s'est fichée dans le mur d'en face, à côté d'un poster d'Heroic Fantasy qu'elle déplace pour masquer l'impact.

Lespoir prostré, à côté du corps de son fils. Jézabel l'aide à se relever. Son regard de glace affronte la fureur qui flambe dans les yeux de son amant.

— À vous de décider, Yann. Soit on en reste là, moi j'assume et je plaide la légitime défense. Mais il faudra que vous endossiez la culpabilité de votre fils. Et les médias. Et la honte. Et que vous composiez avec votre propre culpabilité. Je ne sais pas ce qui a conduit votre fils à faire ça. Mais Lanson sait. Nous devons prendre un risque. Éliminer les traces.

— Je veux comprendre, je veux savoir...

Elle prend son visage entre ses mains.

— Yann, il faut que vous décidiez. Vite.

— Du côté des Lanson, ils savent... Et ceux qui ont envoyé ce gamin aussi.

— Faites parler le gamin. On va leur faire croire qu'ils ont réussi. Mais d'abord, on va brûler la maison. Les ordinateurs. La vérité est là-dedans. Et moi, je m'occupe de Stéphane.

Dans un état second, Lespoir l'a aidée à charger le corps du gendarme dans sa voiture.

La suite, c'était son affaire.

L'endroit lui est apparu comme une évidence. La ferme des Winterstein, près des quatre chemins.

Elle a rêvé de cet instant.

Lanson a les yeux ouverts.

Elle s'amuse à jouer avec son visage, à étirer sa bouche.

*Souris ! Et regarde-moi dans les yeux quand je te parle !*

Elle joue un long moment avec son visage, puis desserre sa ceinture, tire son pantalon et sur l'élastique de son slip. *Sévèrement burné, hein, à ce qu'il paraît ?*

Elle admire sa virilité, soupèse ses couilles encore chaudes et sa verge. *Mieux encore que Lespoir !*

Elle soulève alors sa jupe, écarte son string, se frotte le pubis sur le sien. Et ferme les yeux.

*Attends un peu, Stéphane, ma bénédiction ! Attends, ça vient, ça vient !*

Elle se frotte, sa main griffe son sexe trop mou.

*Ah, ça vient ! Enfin, ça vient !*

*Tu as ma bénédiction ! Maintenant, je peux te pardonner !*

C'est chaud.

Ça vient de ses entrailles.

Ça lui fait un bien fou.

Elle se caresse en même temps. Jusqu'à ce qu'elle jouisse en pissant sur son visage.

Lanson est devenu tiède.

Jézabel sort un couteau de poche de son sac, le déplie et s'applique à trancher sa gorge. À la

manière des Manouches.

— Tu peux enfin dormir tranquille, petite sœur...

Elle pousse le corps dans un trou, creusé comme une tombe. À côté d'une autre qui a été rebouchée récemment.

Elle sort un briquet de son sac et la photo qu'elle a fait imprimer hier en 24x36. Un cliché trouvé sur un DVD de Didier Lanson.

La flamme du briquet l'éclaire.

Une photo prise en plongée. On y voit sa sœur la tête posée sur les cuisses de Stéphane Lanson, la bouche ouverte. Un sexe entre les lèvres. Un autre, sûrement celui de Didier qui a pris la photo, dans la main.

*Un jouet ! Vous en aviez fait votre jouet !*

La flamme lèche le bord de la photo qui plane une seconde avant de tomber en vrille sur le corps de Stéphane Lanson.

*Les animaux errants ou les Manouches s'en occuperont.*

Elle nettoie ensuite le sang dans son coffre, et sur le couteau qu'elle jette dans un sous-bois.

De retour à l'hôtel.

La chaleur de la nuit la fait trembler de froid. Elle a bloqué la sortie de secours.

Dans la chambre, elle se presse nue sous les draps et s'enroule autour de Lespoir. Il est trempé de fièvre.

*Merde, ce n'est pas le moment de se préoccuper d'un autre cadavre...*

Elle force la bouche de Yann à avaler un sédatif.

Elle même se prend deux Lexomyl. De quoi faire dormir un cheval.

De loin, on pourrait croire à deux filles ivres sortant de la guinguette de Belle-Isle.

De plus près, on remarque que l'une cache sous un foulard de soie, par 28 degrés à l'ombre, une barbe grise pleine de morve.

Ils arrivent à la cabane vers 17h. Gari s'effondre sur la paille. Le Mendiant s'assoit en écrasant la boîte de médicaments déposée par Carine.

— C'est quoi ça ? Oh !

Il la montre à Gari, l'ouvre et se met à compter le nombre de pilules.

— C'est combien déjà ?

— Huit..., murmure Gari en grimaçant.

Le Mendiant pose sa paume sur le front de son ami. Brûlant.

Il l'éponge, l'enveloppe dans la couverture improvisée d'un emballage en plastique alvéolé et soulève délicatement sa tête par la nuque pour lui donner à boire. Il reste un fond d'eau croupie dans la bouteille en plastique.

Gari avale, avec peine, chacune des pilules. Il en a encore quatre à absorber, mais sa bouche est trop sèche pour déglutir.

— Encore de l'eau ? demande le mendiant.

La réponse s'affiche dans les yeux fiévreux. Son ami sort pour se servir au robinet rouillé derrière la cabane. La porte en tôle grince. Le son vibre dans l'air comme un roulement de tonnerre et lui fiche une trouille bleue. Il est crevé. Marre de fuir, de se cacher. Surtout déguisé en femme, la honte. Il a hâte de se débarrasser de la robe qui dévoile ses jambes de poulet.

Il fait le tour de la cabane avec un seau, prend garde à ne pas rouler sur les bombes de peinture qui jonchent le sol sous le robinet, se penche pour en tirer de l'eau lorsqu'une paire de baskets surgit dans son champ de vision. *Des Nike !*

Un coup de batte de baseball projette sa tête au sol.

Comme un ballon, les Nike la reprennent de volée.

Puis tout s'éteint.

Deux par les épaules, le troisième par les pieds, ils soulèvent Gari, aussi lourd qu'une poupée gonflable.

— Tu es sûr qu'il respire encore ?

Ils le déposent au bord du potager.

— Alors ?

Un des gars à genoux plaque son oreille contre la poitrine humide de Gari.

— Tu entends quelque chose ?

— Ta gueule, comment veux-tu que j'écoute son cœur battre ?

Ils se taisent. Leurs propres battements cardiaques bourdonnent dans leurs oreilles.

— Il est canné ?

Celui qui s'est penché sur le petit Indien fait la moue et écarquille les yeux.

— Ben, j'suis pas sûr.

— Putain, mais quel con ! Prends son pouls alors.

Il cherche son poignet.

— Au fait, la prime, c'est... mort ou vif ?

— T'as raison. J'en sais rien... C'était pas précisé.

— S'il est mort, on va rien toucher, non ? Et on risque encore plus d'emmerdes...

Le même gars tâte l'autre poignet. S'énerve car il ne sent pas le pouls de Gari.

— Vous voulez des emmerdes, les gars ?

Une voix grave. Presque caverneuse.

Avec quelque chose d'inhumain qui les cloue sur place.

Dans le contre-jour du soleil tombant, une ombre fond sur eux.

Ils sont trois. Il est tout seul. Mais au bout de sa main, celui qui a frappé le Mendiant reconnaît la forme de sa batte.

Sa tête vole en premier. Il chute comme un sac d'os dans les poireaux.

Le second tente de déguerpir. Un coup le cueille à l'épaule. Il perd l'équilibre, échoue contre la tôle de la cabane. Il essaie de se rétablir. La batte s'abat sur son crâne.

Le troisième court à l'aveugle. À perdre haleine. Il s'arrête au bout de trois minutes, derrière un mur de pierres sèches. Se demande s'il est toujours poursuivi. Putain, il ne voit personne.

Son portable sonne. L'air de la Cucaracha le transperce de peur comme si un poignard venait d'apparaître devant ses yeux. Trois sonneries plus tard, il parvient enfin à le neutraliser entre ses mains moites.

Il essaie de calmer sa respiration, en tirant sur son diaphragme. Un haltère d'un quintal pèse sur sa poitrine. Il avance, frottant son épaule, contre le muret. Sa tête émerge lentement dans l'ouverture.

Il ne voit rien d'anormal. Un sentier, cerné d'arbres. Vide.

Il n'entend rien d'anormal.

Il soupire et s'adosse contre le mur en se retournant. Pas assez vite. Un coup de batte le frappe entre la nuque et la clavicule.

Il s'étale entre mauvaises herbes et mocassins noirs.

Un nouveau coup en plein visage. L'arête de son nez explose.

Le mocassin noir le retourne. Assommé, le gamin.

*Putain, il a quel âge, ce môme ? Treize, quatorze ans ?*

Les bras de l'ombre vibrent, ses mains en veulent encore. La batte tourne autour de sa tête. Légère, si légère. *Frappe !*

Le tranchant de la batte fracasse un tibia.

*Ils n'ont pas leur compte. Ils ne doivent pas se relever, jamais !*

*Frappe !*

La batte s'élève, danse au-dessus de lui, s'enfonce dans le ventre du gamin qui tressaute.

Un chien aboie. En approche.

Lespoir abandonne alors la batte de baseball dans les eaux lisses de l'Indre.

Il charge Gari sur son épaule et le dépose dans son coffre. Démarre, appuie sur le lecteur de CD.

Thiéfaine entame « Le chant du fou ».

Lespoir prend la direction de la route de la Brenne.

*« Le fou a chanté 17 fois / Les yeux croisés sur son perchoir / Une vérité au bout des doigts. »*

À la recherche d'un étang qui pourrait appartenir à la famille Lanson.

\*

Avenue de Verdun, devant chez Bérénice, la prof de dessin.

Carine se heurte à la porte d'entrée de l'ancien garage. *Fermée !*

La boîte aux lettres déborde de tracts publicitaires. Elle en prend un, enveloppe A5 blanche siglée d'une marque de fringues, écrit URGENT d'un côté et un mot d'explication sur l'autre. Elle le glisse sous la porte.

Un appel au moment de monter dans sa voiture. Le numéro lui est inconnu. Elle hésite, puis décroche.

— Le policier ! Il a emmené Gari !

Elle reconnaît la voix geignarde du Mendiant.

— Quel policier ? De qui vous me parlez ?

— Celui qui était avec vous dans l'appartement de la tante Susan. Gari me l'a décrit...

Carine est atterrée.

Dépassée.

Elle a besoin d'aide, de secours. *À qui se fier ?*

Elle maudit cette journée. Elle maudit toute cette histoire. Mais elle est dedans, ensevelie jusqu'au cou.

Le Mendiant lui a décrit comment Yann a frappé les gamins qui en voulaient à Gari. Et comment il l'a emmené sans ménagement et jeté dans sa voiture. *Dans le coffre...!*

Le Mendiant a récupéré un portable dans la poche d'un des gamins qui l'ont agressé. Gari lui avait communiqué son numéro.

Elle prend sa décision en se mordant les lèvres.

Et compose le numéro de téléphone de L'Espoir.

— Yann ?

Il s'arrête sur le bas-côté de la route de Vendoeuvres, en direction des étangs de la Brenne.

— Je viens de lire une lettre..., dit Carine.

Sa voix bute sur chaque syllabe.

— ...une lettre d'Anita adressée au commandant Stéphane Lanson. Gari devait la déposer après son suicide.

Silence.

— C'est quoi cette histoire de lettre ?

— La lettre est une confession. Anita dénonce ton fils...c'est lui le GREG qui a envoyé le message mardi dernier.

— Qui te l'a donnée, cette lettre ?

Ton dur.

Carine sursaute.

Ce timbre de voix lui donne la chair de poule.

— Donne-moi cette lettre, Carine...

Cette voix, ce ton.

C'est un autre homme. Un père blessé au plus profond de sa chair. Un être dévasté. Sans doute

capable de tout.

— Tu as si peur de la vérité, Yann ?

Elle non plus ne maîtrise pas son débit. Haché par la tristesse, la colère, le dépit. L'amour déçu.

— Tu voudrais entendre ça si tu étais à ma place ? s'énerve Lespoir. Le lire dans la presse ? Le fils du policier, qui fait partie du groupe d'enquête, n'est autre que le responsable du suicide d'Anita !

— Ton fils est sans doute le père du fœtus que portait Anita... !

— Arrête ça ! Arrête de jouer avec moi !

— Je ne joue pas. Gari est malade, très malade. Il a le Sida...

Sa voix s'est brisée. Déchirée par les sanglots.

Il n'entend pas la suite.

Un silence. Entrecoupé de hoquets étouffés.

Il s'impatiente.

Ses mains s'agitent, comme si elles voulaient prendre leur envol.

— Yann...

Carine a dit ça sur le ton de la menace.

Les mains de Lespoir rigolent.

— Je sais... je sais que tu as emmené Gari.

— Et alors ? On a deux mots à se dire, lui et moi...

— Soit tu le déposes à l'hôpital dans la demi-heure, soit je remets la lettre à la gendarmerie.

Un silence.

Elle entend sa respiration. Lourde. Pesante.

— Tu es où ? demande Lespoir.

— Je t'attends à l'entrée de l'hôpital.

— J'arrive.

Il coupe son portable et fait demi-tour.

Les mots de Carine l'étranglent, comme un lacet autour de sa gorge.

*...qui dénonce ton fils... soit je donne la lettre à la gendarmerie...*

Ses mains se dressent alors devant son visage.

Belles comme des têtes de cobra.

Qui se tournent vers lui :

— On fera comme ce matin, hein ?

Ce matin.

L'incendie.

Jézabel lui a indiqué la disposition idéale pour leurrer les experts.

Lespoir réveille Ludo. Deux gifles bien senties.

— Tu t'y connais en ordinateurs, non ? Alors, tu as cinq minutes pour provoquer un court-circuit.

Débrouille-toi. Ou bien, c'est moi qui vais t'étrangler.

Le court-circuit fait disjoncter la lumière. La plus ancienne des unités centrales de François implose. Les feuilles de papier de l'imprimante que Lespoir a entassées prennent feu, l'écran d'un moniteur s'embrase à son tour. Ils disposent le corps de François, le fauteuil roulant, le lit, les couvertures. Il ouvre une fenêtre. L'air décuple le brasier.

Lespoir referme la chambre et traîne Ludo au bout de son poing enroulé dans son t-shirt. Ils passent par la porte extérieure de la cave dont il essuie la poignée.

Le pavillon brûle. L'incendie fait fondre les vitres et attaque les volets.

— Tu es venu comment ?

Ludo indique l'endroit où il a déposé son scooter.

— Ok. Vu. Tu montes avec moi.

— Mais mon scooter ?

Lespoir entraîne Ludo vers sa voiture.

Un coup sur la tempe l'étale contre la carrosserie.

Lespoir le soulève et le jette dans le coffre. Puis retourne récupérer le vélomoteur.

Il cherche un morceau de Thiéfaïne pour accompagner ce qu'il s'apprête à faire.

Il n'en trouve aucun.

Il est deux heures et demie du matin et il n'y a plus de sentiments.

Il fonce dans la nuit.

Un quart d'heure après, il éjecte Ludo du coffre et le catapulte à terre. Le jeune homme gémit sous le choc.

Le temps de sortir les menottes, il s'est mis à ramper. Lespoir l'attrape par les cheveux et bloque son dos d'un coup de genou.

— Tu bouges encore et je t'arrache la tête !

Le gamin recommence à chialer.

Lespoir le met debout à coups de pied et l'attache à un arbre.

La lune grisaille ce que Ludo reconnaît comme un bosquet. Au loin, une lumière, comme un fanal, en hauteur.

*La tour de contrôle de l'aéroport ? On n'est pas loin de la ville, alors...*

Ludo n'a pas le temps de se rassurer.

Lespoir le plaque contre le tronc et lui fait baisser la tête. À hauteur de son regard qui le foudroie.

Un regard de prédateur.

Un regard qui s'enfonce en lui, dans ses orbites, comme s'il ne devait jamais oublier.

Ludo supplie.

Ludo hurle à l'aide.

Un coup de poing le plie en deux, son estomac remonte dans sa gorge. Il met une minute à retrouver son souffle.

— Vous n'avez pas le droit de me faire ça ! Vous êtes flic ! Je veux bien payer pour ce que j'ai fait...

Lespoir enfonce deux doigts dans son larynx.

— Ecoute-moi bien, Ludo... Tu sais ce que je suis, moi ? Hein ? Je suis la pire bête qui puisse exister : celle qui laisse cramer son petit. En ce moment, il est en train de brûler à cause de toi. Pour effacer les traces de ce qu'il a pu faire avec Anita, avec Lanson, avec moi... Aucun homme ne laisserait faire ça. Moi, si...

On n'entend qu'un son étrange.

Le jeune prof claque des dents.

Puis un bruit d'émail qui grince, comme des cailloux à concasser.

Lespoir lui relève la tête.

— Tu vas me raconter toute l'histoire depuis le début, Bonhomme...

Ludo raconte.

L'idée du concours des photos volées, c'est la sienne. Ou plutôt celles de son père, en exil à Phuket, Thaïlande. Recherché pour avoir développé un cyber-réseau d'images et vidéos pédophiles.

Lespoir vérifiera.

Ils ont mis le concours en œuvre avec le petit groupe du club d'informatique de l'institution Blanche de Castille. Des élèves tous un peu autistes à leur manière dans le monde réel. Mais des petits génies dans le virtuel. François était le meilleur d'entre eux.

Lespoir relève les noms.

— Il a participé à ça, mon fils ? Comment ?

— C'est lui qui retraitait les photos... Avec Photoshop...

— Et le fric que vous avez gagné, vous l'utilisez pour quoi ?

L'autre murmure une phrase entre deux hoquets.

Lespoir croît qu'il a mal compris.

— Pour financer la campagne du député, tu dis ? Pour acheter des voix dans les quartiers à Saint-Jean et Saint-Jacques ? Mais tu crois que je vais avaler ça ? Il est au courant, Charles Demaison ?

— J'en sais rien, moi !

— Victor, alors ?

— Peut-être...

Le concours de photos volées ramenait un paquet de fric. À cause de François, ils ont été obligés de tout arrêter.

Car il a fait une grosse bêtise. Il a volé une photo dans la banque d'images. Une photo, en principe inaccessible. Une photo qu'il n'aurait jamais dû conserver, Ludo. Ensuite, François l'a envoyée à tous les participants au concours.

— Pourquoi ?

Ludo n'en sait rien.

— C'est François qui a envoyé le message dénonçant Lanson sur le compte Facebook d'Anita ? C'est lui qui a piraté l'ordinateur du gendarme avec d'autres photos d'Anita ?

— Oui, confesse Ludo. Techniquement, c'est un jeu d'enfant.

— Comment tu sais qu'il y avait des photos d'Anita sur l'ordinateur de Lanson ?

— François avait des infos. Des infos qu'il nous communiquait pour montrer qu'il suivait l'enquête et qu'il était en même temps intouchable. On croyait que vous étiez dans le coup...

— Moi ? !

Il le laisse reprendre son souffle. Du sang coule de son nez.

— Qui a pris la photo d'Anita envoyée par GREG ?

— Je ne sais pas. Je vous ai tout raconté.

— Tu te fous de moi, Ludo ?

Le gosse continue à chialer.

Ça fait comme un hululement dans la nuit.

Lespoir l'abandonne un moment.

*Il est dingue ! Il est dingue, mais il va bien me relâcher, non ?*

*C'est un flic, il ne peut quand même pas...*

*De toute façon, depuis le vol de la photo, ma vie est foutue.*

*Même mes ongles sont foutus.*

Lespoir revient.

Ombre grandissante, pas lourds matraquant le sol.

Ludo tremble. *Il y a quoi dans sa main ?*

Son bras qui balance et, au bout de son bras, dans la pénombre, quelque chose brille...

*Il y a quoi dans sa main ? On dirait...*

*Un démonte-pneu !*

Ludo se met à hurler. La poigne de Lespoir sur sa gorge étouffe son cri.

— Je n'ai pas l'intention de te faire souffrir inutilement, gamin. Mais je vais te faire un aveu. Je suis un peu énervé en ce moment par des gens qui se fichent de moi. Hier après-midi, j'ai défoncé le crâne d'une petite frappe qui s'appelait Martial. Parce qu'il m'a pris pour un con. Comme ma femme, comme Lanson, comme mon propre fils. J'en ai marre qu'on me prenne pour un con. Alors, donne-moi ta main...

Lespoir braque sa torche sur la main droite de Ludo qu'il tient d'une poigne ferme. Puis il prend l'autre.

— Elles sont belles, tes mains, Ludo. Des ongles bien propres.

Il se penche, les examine. Le jeune prof tremble et pleure.

— François se les rongait jusqu'au sang, ses ongles...Et toi, tu te les soignes comme une femme...On va voir si tu es un homme, Ludo. Tuer un infirme obèse, c'est facile. Mais supporter la douleur...

Il choisit sa main droite et la plaque contre l'écorce de l'arbre.

Le démonte-pneu se lève dans la lumière de la lune, brillante comme une épée.

Le coup pulvérise les os scaphoïde et trapézoïde.

Ludo n'a pas le temps de s'entendre hurler. La main de Lespoir écrase sa bouche.

— Je te pose la question pour la dernière fois. Qui a pris cette photo, Ludo ? Qui t'a envoyé tuer mon fils ? Qui a envoyé Clément supprimer Anita ?

À chaque question, le démonte-pneu fouette l'air.

Ludo se liquéfie, son visage griffe le tronc, ses dents et ses ongles se plantent dans l'écorce.

— C'est... c'est... moi qui ai pris la photo que GREG a envoyée !

*Bien sûr... Malgré la douleur, il endosse tout. Personne ne l'a envoyé. Il a agi seul. Ben voyons...*

Pour Clément, il ne sait pas.

— On l'a retrouvé dans un étang, hier matin. C'est toi aussi qui as fait ça ?

Dans la lueur de la torche, L'Espoir lit l'incrédulité dans ses yeux.

— Tu le connaissais, Clément, hein ? Il faisait partie de votre bande, hein ? Et tes amis n'ont pas hésité à se débarrasser de lui.

Au-dessus de sa tête, le démonte-pneu menace.

L'Espoir attend le moment, le meilleur angle, la position idéale de la victime.

Ludo le supplie.

Il va tout dire.

La barre de fer retombe.

Ludo raconte cette fameuse soirée où ils ont trop bu.

Ils ont réveillé Anita. Tiré les draps. Il faisait chaud. Elle dormait nue.

Lespoir s' imagine la scène : son corps gras, immonde, qu' on exhibe comme un animal. Rien qu' un animal. *Elephant Man*.

Ils n' ont fait que la toucher, que la pénétrer avec leurs doigts...

— Tu te fous de moi ? Et les bouteilles de Coca qu' on a plantées dans ses deux orifices, c' était quoi alors ? Un montage ?

Le démonte-pneu siffle dans l' air.

Ludo s' affaisse le long du tronc d' arbre. Son corps hoquette comme s' il était en train de crever. Une odeur pestilentielle monte aux narines de Lespoir.

— Je vous jure... On n' a utilisé que les doigts...

— Tu plaisantes ?

— Non, les bouteilles, c' était une autre fois...

— Il y a eu d' autres fois ?

Il n' y était pas, mais il a vu les photos. Ça n' avait pas l' air trop grave.

Sur certains clichés, Anita souriait.

— Ben voyons, ça lui plaisait... Des bouteilles de Coca dans le vagin et dans l' anus, ça lui plaisait ? Ça s' appelle un viol, Ludo ! UN VIOL !

Il l' agrippe par la tignasse.

L' autre est trempé.

Il pue, il geint.

Il n' est plus qu' une larve suintante.

— Les noms...

Entre deux hoquets, il essaie de retrouver son souffle. Le démonte-pneu presse sa gorge. Ses yeux supplient et pleurent.

Il va parler.

La barre de fer se détache de son cou.

Il balance.

Un nom. Il respire.

Un nom. Il respire.

Un autre nom.

*Christophe, Anthony, Clément...*, répète Lespoir.

— Et ça se déroulait où ?

— Chez... moi...

— Qui t' a envoyé à mon domicile tuer mon fils ?

— Moi... rien que moi... François me menaçait. Il voulait tout balancer...

— Je ne te crois pas, gamin... mais je viens de comprendre qui est derrière tout ça...

Le démonte-pneu glisse contre l' écorce de l' arbre et tombe.

Les nerfs de Ludo lâchent d' un coup. Il devient mou et flasque. Ses jambes se dérobent, son corps

s'affale comme si on lui avait retiré ses os.

Mais le pire, c'est l'odeur.

Sa propre odeur.

Sueur, pisse, matières fécales.

L'odeur de la peur panique.

— Tu vas leur envoyer un message à tes amis. Ensuite, je te libère...

Le gamin est incapable de contrôler l'épilepsie de sa main indemne.

« Mission accomplie. Je rentre ».

Lespoir tape le SMS qui part à un numéro non identifié. Puis il s'assoit et attend.

Ludovic Bonhomme demande comment il va rentrer.

La douleur de sa main broyée irradie dans tous ses membres, comme si elle était prise dans un piège à loup.

— On peut y aller maintenant ? Vous me déposez à l'hôpital ? Je vous jure que je ne dirai rien...

Lespoir éteint sa torche.

Une seconde de répit.

Ludo voit briller ses yeux. Et la barre de fer dressée.

— Tu ne crois quand même pas que tu vas t'en sortir comme ça, Bonhomme ?

Ludo n'a pas le temps de trembler. Ni de hurler.

Le démonte-pneu siffle.

Le démonte-pneu zèbre la lune et l'éclabousse. *Frappe !*

Le nez de Ludo éclate.

Il pense à Isabelle.

Lanson en elle.

Isabelle crie.

Isabelle jouit.

La barre de fer lui semble si légère.

Son swing s'améliore. *Frappe !*

La mâchoire qui se déchausse.

Les dents qui sautent.

Il pense à François.

*Il s'est bien foutu de moi, ce petit salaud !*

*Toutes ces années où j'ai payé, et là...*

*Frappe !*

Le tibia.

Le gamin s'écroule.

Le genou.

Le gamin supplie.

Hurle en faisant trembler la terre.

La main de Lespoir ne tremble pas.

Il repense à Isabelle.

L'origine du mal. *Quand on y pense bien, tout vient de là !*

La première fois. La jalousie. L'alcool. L'accident. *Tu crois donc que je ne savais pas ?*

La rage, la haine.

Le démonte-pneu tourne dans l'air qui vibre, le gamin crache son dernier souffle.

Lespoir vise.

Le coup parfait.

L'autre main tressaute, bruit d'os brisés.

Les poignets de Ludo glissent hors des menottes...

Libéré, le petit Bonhomme !

Il rampe, ver visqueux frétilant de panique.

*Isa.*

*Tu crois donc que je ne savais pas ?*

*Ce fameux soir où je me suis saoulé parce que je savais où vous surprendre.*

*Toi et ton amant.*

*Toi et mon pote, mon meilleur copain.*

*Tu crois donc que je ne savais pas ?*

Ses mains rigolent. Ses mains se marrent.

*Frappe !*

Isabelle jouit.

Son pote entre ses cuisses.

*Mais allez, frappe !*

Son pote rugit en la baisant.

*Frappe Isa !*

Puis Lanson qui la pénètre, Lanson qui la souille.

Et elle aime ça !

*Frappe !*

La barre de fer découpe le ver qui rampe, larve tranchée, écrabouillée comme une chenille.

Il n'a plus d'os entier.

Ou si peu.

Il frappe jusqu'à ce que sa barre de fer ne rencontre plus de résistance, de muscles, d'os, de tendons.

Ses mains s'agitent encore.

La barre tombe.

Alors ses mains se crispent, telles les serres d'un oiseau de proie.

Ses mains lui parlent.

*Encore !*

Alors, il reprend le démonte-pneu et finit d'éclater ce qu'il reste du crâne de Ludovic Bonhomme.

La lune est rouge de sang.

Ses mains, sa chemise aussi.

Il verse de l'essence sur le corps, l'enflamme et le recouvre rapidement de terre et de feuilles.

Lespoir déboule aux urgences. Gari dans ses bras.

Il décline son identité. Une infirmière appelle le médecin de garde avant d'enregistrer le patient.

Carine est assise dans la salle d'attente.

Leurs regards se croisent comme le fer de deux épées fatiguées.

Lespoir réalise qu'elle n'est pas seule.

Tante Susan se précipite vers Gari sans lui prêter la moindre attention.

Il s'avance, s'arrête à deux pas de Carine, et ouvre sa main.

— La lettre...

— La lettre, elle est à moi, commandant..., dit une voix glaciale.

Jézabel se tient derrière lui, les bras croisés, une enveloppe kraft contre sa poitrine.

Lespoir se tourne vers Carine. *Tu m'as trahi !*

— Ne me regarde pas comme ça, Yann..., dit la psy.

La commissaire tire Lespoir par le bras.

— Commandant, nous allons lire cette lettre ensemble...

Lespoir n'oppose aucune résistance.

Carine le regarde s'éloigner, comme si on lui arrachait la peau.

Il embarque dans la voiture de la commissaire.

Elle sourit.

— Eh bien, je vous ai encore tiré d'un mauvais pas, Yann... Heureusement qu'elle n'a pas déposé cette enveloppe à la gendarmerie !

Sa main se pose sur sa cuisse.

— Elle avait l'intention de le faire. Je l'ai convaincue que ça ne ferait qu'aggraver la situation. Et je lui ai rappelé au passage que c'est moi qui suis chargée de cette enquête.

— Elle a lu la lettre !

— Des fantasmes d'adolescente, sans doute... Vous vous occuperez de son cas plus tard...

Lespoir attrape la main sur sa cuisse et commence à la broyer.

— La lettre !

— Quelle force ! Il suffit de me demander gentiment, Yann..., minaude-t-elle en lui remettant l'enveloppe kraft.

Il relâche sa prise.

— Bon, satisfait ? Je retourne à l'hôpital dire deux mots à votre ami Gari, alias GREG le tagueur... Au moins, le maire sera content... À ce soir, commandant ?

Elle mord le lobe de son oreille gauche.

— Et soyez sage !

Appuyée contre la porte vitrée coulissante des urgences, Carine l'a vu s'engouffrer dans la voiture de la commissaire. Elle reste un moment à les observer, surprenant même Jézabel penchée sur lui.

*Leurs rapports ont l'air un peu plus qu'amicaux... Le salaud !*

À cet instant, Lespoir quitte le véhicule. Brusquement, en claquant la portière. Une seconde, elle espère. *Il va revenir...*

Son amant traverse le parking de sa démarche voûtée, sans regarder ni derrière, ni autour de lui.

Elle l'observe jusqu'à ce qu'il franchisse l'entrée principale du centre hospitalier. Elle ignore où il peut bien se rendre.

Ses yeux se mouillent. *J'aurais dû faire quoi ?*

Elle a sauvé Gari. D'une façon ou d'une autre.

Sans son intervention, Yann lui aurait peut-être fait du mal. Au moins il sera soigné.

Elle a perdu son amant, mais il est sans doute beaucoup plus perdu qu'elle.

Son attitude froide, détachée.

Sa voix d'outre-tombe.

Son intervention musclée dans son immeuble.

Le regard qu'il vient de lui asséner.

Son instinct reprend le dessus. Fait barrage à son émotion.

*Je dois le suivre. Ce n'est pas fini ! Ça ne peut pas finir comme ça !*

Carine quitte les urgences.

Elle se trouve au niveau du parking réservé aux ambulances lorsque la commissaire quitte son véhicule.

Elle se fige. Marche arrière. Se dissimule derrière une camionnette du SMUR.

Son cœur reste en suspens.

Les talons de Jézabel claquent, cadence militaire, sur le goudron. Les portes de l'entrée des urgences s'ouvrent en chuintant.

Carine court vers la sortie, débouche sur l'avenue des Marins.

Personne sur les trottoirs évidemment.

Elle s'écarte à l'arrivée d'une ambulance.

Il y a un bar PMU en face.

Lespoir s'est assis là, dans le coin le plus sombre, en face d'un écran plat branché sur la chaîne des paris hippiques.

Il a commandé un schnaps, un peu par bravade, pour voir la tête que ferait le patron. Un moustachu aussi rouge que les bandes qui raient son maillot bleu de la Berrichonne.

Sur la table, un petit verre à fond épais, rempli à ras bord.

— Mirabelle, annonce le cafetier.

— Je veux bien la bouteille...

— Me reste qu'un fond...

— Le fond, ça me connaît...

Le rougeaud revient avec le breuvage et le dépose sur la table. À côté d'une enveloppe que Lespoir n'a pas le courage d'ouvrir.

Il chauffe le petit verre dans sa main, l'œil rivé sur le papier kraft et ces mots écrits par Anita avec de grandes lettres et un gros point sur le « i ».

« À l'attention du commandant Stéphane Lanson ».

À force de fixer ces mots, il les voit flous.

*Peut-être je ferais bien de la brûler cette lettre...*

*Peut-être je ferais bien de ne pas l'ouvrir, de ne pas la lire...*

*C'est de la faute de François, a répété Ludo.*

*Il a voulu se venger d'Anita. Se venger de quoi ? Pourquoi ?*

*La vérité est sans doute dans cette lettre.*

Il est certain que ça a un rapport avec Isabelle. Sa femme qui le trompe avec Lanson. Son fils adorait sa mère.

François a envoyé un mail avec une photo. Il a appuyé sur la touche « Envoyer » et déclenché un cataclysme. Ça lui a coûté la vie.

Et celle d'Anita.

Celle du petit Clément.

Fred a été tabassé par son mari.

Son ami le rebouteux est mort.

Le concierge Brémond s'est suicidé.

Lui, Yann, a défoncé la tête de Martial, le mari de Fred Darbois, à coups de crosse de revolver. Avec le propre revolver de Martial.

Parce que ses mains l'ont voulu ainsi.

Il a torturé, puis achevé Ludo.

Et Lanson...

*Déjà huit victimes. Pour un mail envoyé par mon fils !*

Un SMS de Kieffer : les funérailles de François sont ajournées. Le parquet demande une autopsie.

Lespoir n'aime pas cette nouvelle.

*Est-ce que l'autopsie décèlera des traces de strangulation ?*

Il appuie son buste contre le rebord de la table, se coince contre la chaise et essaie de se concentrer pour soulever le verre.

Il n'y parvient pas.

Sa main tremble comme celle d'un malade atteint de Parkinson.

Il lâche alors son verre, ordonne à ses mains de se poser à plat, les paumes tournées vers lui. Elles résistent. Ne veulent pas s'ouvrir. Crispées, recourbées.

Sa main droite finit par se détacher et s'empare de la gauche pour étendre ses doigts.

*Ce ne sont plus mes mains.*

Il tente d'étaler ses doigts, de les détendre, mais une décharge nerveuse fuse jusqu'à son épaule. Comme s'il pouvait encore sentir l'impact des coups qu'il a portés avec le démonte-pneu.

Son corps se rappelle. Ses muscles, ses bras, ses mains se souviennent.

Des chocs, de la violence inouïe de ses coups.

*Ce ne sont plus mes mains. Ce sont celles de l'autre, l'assassin.*

Il est l'autre, maintenant.

Il prend alors le petit verre à deux mains et boit.

Le schnaps ne lui fait pas plus d'effet qu'une gorgée de lait.

— Je suis désolée...

Carine s'est approchée de sa table en silence.

Lespoir, tête baissée, reste un moment sans bouger. Puis comme un automate, il porte le schnaps à sa bouche et le boit d'un trait.

Il la regarde enfin dans les yeux et désigne du menton la bouteille d'eau-de-vie, à la forme fuselée.

— 45 degrés... Je l'ai bue d'un coup. Si j'étais encore un homme normal, ça devrait me brûler la gorge. Mais je ne sens rien...

— Je peux m'asseoir ?

— Tu peux aussi t'en aller...

Elle se penche à hauteur de son visage, ses deux mains en appui sur la table. Il remarque ses larmes au bord des yeux, et ses lèvres prises de tremblement.

— Tu avais l'intention de lui faire quoi à Gari ?

— Pourquoi avait-il cette lettre en sa possession ?

Carine se redresse, tire la chaise en face de lui et s'assoit.

Lespoir ne bouge pas.

— Il devait la remettre à la gendarmerie, à la demande d'Anita. Il y avait un mot avec. C'est tout ce que je sais.

— Pourquoi il ne l'a pas fait, alors ?

— Je n'en sais rien.

— Pourquoi...

Son ton redevient glacial. Comme si son humanité se retirait.

— ...tu ne m'as pas donné cette lettre tout de suite ?

— Tu me fais peur.

— Pourtant tu es là, en face de moi...

— Ton fils aussi est une victime...

Un petit rire nerveux déforme la bouche de Lespoir.

— Victime de quoi ? De moi, surtout... De moi, avant tout. De ma jalousie. De mon idiotie.

— Non, victime du regard des autres, mais aussi victime de ceux qui ont violé Anita... pour se faire une grosse...

Il la regarde, interloqué.

Un instant, elle a l'impression qu'il remonte de son abîme.

— Dans cette lettre, Anita raconte les violences qu'elle a subies. L'origine de toute cette histoire. Elle a eu envie de mourir, et tu sais comment ? En bouffant, en mangeant le plus possible. Pour devenir grosse à les dégoûter. Pour devenir grosse à en crever. Elle serait sans doute déjà morte si elle n'avait pas rencontré ton fils en cure, près d'Orléans. Là, ils ont scellé un pacte. Un pacte qui les a détruits...

Ses mains.

Ses mains le démangent.

Et posent le verre qui claque sur la table.

*Un pacte qui les a détruits...*

*Mon fils...*

Lespoir ne l'écoute plus, ne l'entend plus. Ne la voit plus.

Devant lui, ses mains décollent du verre, de la table.

Se dressent.

Lui présentent ses paumes.

— Dégage, Carine ! crie-t-il en serrant les dents.

Elle ne bouge pas, sidérée.

— Dégage !

Ses mains se crispent, se gonflent, ses doigts se tordent.

— Putain, dégage, avant qu'il ne soit trop tard ! Tu ne comprends donc rien ?

Le souffle coupé, Carine reste tétanisée sur sa chaise.

— Eh, vous avez un problème ? dit le patron.

— Ne te mêle pas de ça !

Rapide comme un serpent, Lespoir saisit la bouteille par le col.

Le patron, son gros bide en avant, s'extirpe de son comptoir, une courte matraque à la main. Carine pousse un cri de frayeur en reculant, sa chaise tombe. Elle se rétablit en atterrissant contre un vieux flipper.

— Lâche cette bouteille ! Et fous le camp d'ici ! gueule le moustachu en brandissant sa matraque.

Lespoir ne bouge toujours pas, sa main gauche en butée contre la table, la droite tient fermement la bouteille.

*Frappe !*

Un geste. Rapide et net.

Sa main gauche, à plat, claque sur la tranche de la table qui percute le bide du patron. Sa main droite fait swinguer la bouteille. Le menton de l'autre décolle.

Bruit mat de la bouteille sur le sol, choc sourd du gros qui s'affale sur le lino.

Les mains de Lespoir se redressent.

*Encore !*

Il avance vers Carine, coincée entre le flipper et le patron, inerte, à ses pieds.

Ses mains crispées, mais ouvertes.

*Encore !*

Ses mains ouvertes, tendues pour saisir son cou.

Elle n'a plus de souffle, plus de voix. Plus de réaction.

Quand les mains de Yann s'emparent de sa gorge, ses yeux s'écarquillent de stupeur. Puis son cou se gonfle, lutte contre les pouces qui s'enfoncent dans son larynx.

Elle se ressaisit. Se met à le griffer, essaie de le mordre.

Un portable sonne.

Ses mains se régalent.

*Cette peau.*

Ses mains frétilent.

*Ce cou. Palpitant.*

Le portable vibre dans la poche de son pantalon.

Lespoir marque un temps d'arrêt.

*Ce n'est pas la sonnerie de mon téléphone. C'est celui de Ludo qui sonne !*

Ses mains libèrent le cou de Carine.

Lespoir récupère l'enveloppe et quitte le bistrot.

— Ludo ?

Une voix jeune qui chuchote.

Une voix qu'il reconnaît. *Je m'en doutais !*

Il raccroche. Attend une minute.

Le portable vibre.

Le même numéro, sans nom, qu'il enregistre.

SMS : « Tu viens ce soir ? ».

Il tape : « Bien sûr, c'est où ? ».

Le portable vibre au bout de trente secondes.

« À la permanence, comme d'hab. 21h. À +. »

Il est presque 19h. Il est dans sa voiture.

*C'est quoi la permanence ? Et c'est où ?*

Il repense alors aux paroles du père de Clément.

*« Il fait partie des jeunes de la Droite locale qui font campagne pour Demaison ».*

Vingt heures trente-cinq.

Lespoir s'est garé au coin de la rue. Assez loin pour éviter d'être repéré, assez près pour surveiller un local bien éclairé au milieu de l'avenue des Marins.

Ses mains étreignent le volant comme si elles voulaient l'arracher.

Ils sont à l'heure.

Il les regarde arriver, les uns après les autres, en duo ou en solo. En scooter ou à pied.

Tous des jeunes, entre 15 et 20 ans. La même dégaine cool, relax, sereine. Le même sentiment d'impunité.

Une voiture noire roule au pas, clignotant à droite.

Le conducteur est jeune. Un gamin bien coiffé. Au volant d'une Mercedes 330, moteur V6, qui ralentit devant le local où s'étale en format XXL le sourire carnassier du député Charles Demaison. Lespoir a entendu à la radio qu'il est en meeting ce soir, au Blanc.

Arrêt de la voiture au bord du trottoir. Le chauffeur agrippe la portière passager du même côté, d'où les jumelles descendent, majestueuses. De blanc vêtues, toutes les deux.

Dans les cheveux, un ruban jaune pour l'une ; pour l'autre, orange.

Leur beauté illumine le trottoir, la rue, l'avenue. Le chauffeur leur tient la portière en souriant aux anges. Elles pénètrent dans le local où deux autres gamins du même âge montent la garde et s'inclinent à leur passage.

Lespoir essaie de contrôler sa respiration.

Coupe Thiéfaïne. Vérifie son arme. Sort de la Mégane. Traverse l'avenue un peu plus loin.

Personne sur le trottoir. Personne devant le local.

Il chemine calmement devant l'affiche géante du député, éclairée par le panneau lumineux « La Droite de l'Indre ». Continue encore quelques pas, ralentit devant l'entrée de la permanence. La porte n'est pas close.

Un petit hall, encombré de matériel électoral.

Tracts, affiches, pancartes, des caisses d'objets promotionnels.

Tout à l'effigie de Charles Demaison.

Au fond, une porte tremble dans le chahut de la salle.

Deux affichettes punaisées dessus titrent « Avec nous, les jeunes de la Droite de l'Indre », « Jeunes de l'Indre : à droite, toute ! ». En photo, les jumelles, bien sûr. Craquantes à souhait en robe bleu-blanc-rouge.

Les mains de Lespoir se crispent. Comme si, d'un coup, ses os se calcifiaient. L'une s'empare de l'autre. Chaque phalange craque.

Sa main gauche saisit la poignée, l'autre pousse le battant à toute volée.

Un choc.

Un cri étouffé.

Derrière la porte, un jeune plié en deux tient entre ses doigts ses lunettes cassées et son nez qui saigne.

Autour des tables disposées en U, une quinzaine de gamins des meilleures familles de la ville. Au centre, les jumelles, dressées comme deux beaux cygnes en position d'alerte. Fronts hauts, visages glacés, regards cinglants sur yeux bleu turquoise.

Lespoir claque la porte.

— Le premier qui touche à son portable, je l'assomme !

Une des jumelles l'interpelle.

— Commandant, que nous vaut cette visite inopinée... ?

Lespoir dégaine son arme et la voix de Laure Demaison meurt avant la dernière syllabe.

Il la braque, son front dans la mire de son revolver. Puis il vise sa sœur. Puis chacun d'entre eux, en prenant son temps, comme un sniper qui réajuste sa mire.

Il aime ce qu'il lit sur leurs visages roses.

La stupéfaction. Le doute. L'anxiété. La peur.

— Jusqu'à ce matin, j'avais un fils de votre âge...

Sa voix d'outre-tombe pétrifie l'assistance.

— ...il a brûlé dans un incendie. Dans sa chambre, dans ma maison...

Il les dévisage avec l'expression du bourreau qui doit choisir une victime pour l'exemple.

— Je suis venu vous dire que je vais m'occuper personnellement du cas de chacun de vous, et surtout du vôtre, mesdemoiselles...

Elles soutiennent son regard, les yeux bouillants de colère.

— Je vous accuse d'avoir violé votre sœur Anita, de l'avoir fait étrangler par Clément Masse... de vous être débarrassées ensuite de ce même Clément dans un étang appartenant à la famille Lanson... puis d'avoir envoyé quelqu'un incendier ma maison et tuer mon fils... Je ne sais pas encore qui c'est... Mais je vais le savoir. Et je le retrouverai...

Il entend sa propre voix vibrer, comme si l'air devenu poisseux répercutait en écho ses paroles.

— Profitez de vos derniers jours de liberté, mes agneaux. J'en connais certains au Craquelin qui se réjouiront de voir arriver de la chair fraîche.

Lespoir examine l'expression sur les visages.

Le vernis s'écaille.

Tous observent les jumelles du coin de l'œil.

Ils doutent. Certains ne savaient pas. D'autres se mordent les lèvres.

Lespoir se retire. Satisfait.

\*

Une demi-heure plus tard, la BAC reçoit un ordre de la commissaire Kieffer : interpellé Lespoir.

\*

— Monsieur le député ? Commissaire Declercq. Il faut que je vous voie d'urgence.

Jézabel enregistre la réponse et note le rendez-vous.

Vingt et une heures trente, fin de la réunion publique.

Charles Demaison serre quelques mains et quitte le fief électoral de son adversaire, le député-maire du Blanc. Quarante minutes plus tard, il arrive dans le parking souterrain de la place de la République.

Appel de phares.

Il se gare, coupe le contact, descend et s'engouffre dans une voiture blanche.

— Vous vouliez me voir, commissaire ? Pourquoi tant de précautions ?

Jézabel Declercq démarre.

— Vous avez des nouvelles de Victor, mon secrétaire ?

Elle ne répond toujours pas.

Le véhicule quitte le parking.

Demaison commence à trépigner.

— Bon, c'est quoi cet appel d'urgence ?

Feu rouge, à l'intersection de l'avenue François-Mitterrand.

Jézabel allume la lampe du plafonnier, côté passager.

— Vous pouvez lire en voiture ?

— Pourquoi cette question ?

Elle lui désigne la boîte à gants. Le député l'ouvre et en sort une enveloppe kraft.

— Alors lisez ça ! Juste la première page pour vous donner un avant-goût de la suite...

Charles Demaison lit les premiers mots sur l'enveloppe en fronçant les sourcils. « À l'attention du commandant Stéphane Lanson ».

Jézabel se demande s'il a reconnu l'écriture de sa propre fille.

Il lit la première page, les premières lignes.

Sa voix se déchire.

— Mais c'est quoi ça ?

— Le début de votre cauchemar, Monsieur le député.

\*

Bourges.

Isabelle Lespoir.

Autour d'elle, tout brûle.

Elle doit s'enfuir de ce piège de feu

Ramper.

Ramper jusqu'à un fauteuil roulant.

Elle tend la main, étire son bras.

Pas assez long pour l'atteindre.

Elle crie.

Touche le fauteuil.

Ramène ses jambes sous son bassin, essaie de monter sur le siège à roulettes.

Les flammes lèchent le fauteuil. Qui se renverse quand elle pousse sur ses jambes pour monter dessus.

Fini.

Prise au piège de feu.

*Tu es morte.*

Elle se recroqueville comme un ver.

Hurle.

Jusqu'à son dernier souffle.

Alors une langue de feu l'ensevelit.

Isabelle Lespoir se réveille en nage.

La sueur plaque sa peau sur son t-shirt.

Elle remarque qu'elle ne porte qu'un string et qu'elle est couchée sur un canapé humide. Il fait sombre dans la pièce, la nuit est tombée.

Elle tâtonne pour allumer l'abat-jour. Son séjour s'illumine.

En face d'elle, une personne est assise dans le fauteuil rouge en cuir.

\*

Le portable de Jézabel vibre. Elle stoppe brutalement le véhicule contre un trottoir pour le consulter. Puis redémarre aussi sec.

— Encore une alerte... dit-elle.

À ses côtés, Charles Demaison est sonné. Hagard, les yeux sans vie.

Elle le dépose au bas de la rue qui monte vers la propriété du député.

— Désolée, je ne vous raccompagne pas...

Il sort de la voiture comme un automate.

Pas un mot. Pas un regard.

Elle observe sa démarche raide, butée, ses épaules qui tombent. Demaison fait des efforts pour garder la tête haute, mais peine à marcher droit.

*Nous sommes quittes. Pas la peine de me remercier, ordure. J'ai eu Lanson grâce à toi et, en échange, je t'ai donné toutes les preuves.*

*Maintenant, démerde-toi avec ta conscience, politicien de mes deux !*

\*

L'effet d'une décharge électrique.

Isabelle Lespoir crie.

Pourtant, elle le connaît, le garçon tout brun, maigre et frisé, visage en tête d'épingle, qui la regarde d'un air terrorisé, les yeux écarquillés, les mains brandies devant lui comme pour dire « *désolé, je ne voulais pas vous faire peur* ».

— Qu'est-ce que tu fais là, Jules ?

Le meilleur ami de son fils. Ils vont à la même école, partagent la même passion pour l'informatique et les jeux en ligne.

Une minute pour calmer le martèlement de son cœur.

Le gamin s'est ratatiné sur le fauteuil, ses yeux roulent de désarroi.

Elle remarque qu'il tient quelque chose à la main.

— Comment tu es entré ?

Son visage émacié se tourne vers le balcon et la porte-fenêtre.

Elle a oublié de la fermer.

*Il est passé par là ? On est quand même au deuxième étage !*

— Je viens de la part de François..., marmonne-t-il d'une voix hachée.

Une nouvelle décharge la traverse.

— Il voulait que je vous remette ça...

Il ouvre sa main sur un DVD dans une pochette en plastique.

— ...au cas où ça finirait mal, qu'il a dit...

— Pourquoi ça devait mal finir ? Pourquoi ?

Elle se rend compte qu'elle a haussé le ton.

Les yeux du gamin effrayé chavirent de panique, ses jambes se rétractent. Sa bouche tord exagérément son visage étroit, lui donnant l'air d'un débile mental.

— Dites, Madame... vous qui êtes avocat... je n'irai pas en prison, hein ?

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle se lève. En colère. Le gamin s'enfonce dans le fauteuil rouge. Elle s'arrête à trente centimètres de son visage.

Jules n'a jamais vu une femme d'aussi près. *Une si belle femme.* En string et t-shirt humide moulant sa poitrine.

Il tremble de tous ses membres.

— Il y a quoi sur ce DVD ? Tu l'as visionné ?

— Non...

Une réponse étouffée. Il a ramené ses jambes entre ses bras, sa tête repose sur ses genoux, son regard tombe et ses yeux se contractent.

Elle l'attrape par la tignasse, soulève son menton.

— Tu me regardes quand je te parle ! Mon fils est mort et je veux savoir pourquoi...

Ses yeux sont embués de larmes, ses traits se sont affaissés sur sa tête de clou.

— Arrêtez, Madame ! François était mon ami. J'en ai plus maintenant...

Elle relâche la pression de sa main sur son crâne.

— Je vais savoir si je regarde le DVD... ?

Une grimace tord le visage du gamin.

*Bien sûr que tu as visionné ce DVD, sale petit menteur. Bien sûr...*

\*

Personne chez lui.

Le manoir désert.

Pas une lumière derrière les fenêtres ou les volets.

Charles Demaison n'a pas l'habitude.

En temps normal, tout est illuminé. En temps normal, il sonne, la bonne ou sa femme l'accueille, son thé au jasmin est prêt. Son bain aussi, tous les trois jours.

Ses pas sur le gravier du sentier à travers le jardin crissent étrangement à ses oreilles. Il ne trouve pas les clés de la porte d'entrée. L'anxiété agite ses doigts quand il parvient à l'ouvrir. Il cherche l'interrupteur dans le couloir. Pénètre dans le vaste séjour où il allume trop de lumières. Il s'énerve, éteint tout, sauf une petite veilleuse dans le coin salon.

Il s'affale sur son fauteuil Louis-Philippe bordeaux, à franges noires. Son préféré.

Il essaie de se détendre mais ses jambes sont pareilles à des plots de béton.

Alors, il se tourne vers un guéridon et, sans se lever, attrape une bouteille de Knockando, un whisky de 25 ans d'âge.

Il boit. Lentement.

L'amertume de l'alcool d'orge puissamment malté le saisit comme si c'était son dernier verre.

Il ne ferme pas la bouteille, le verre roule sur le guéridon.

De sa sacoche posée au pied du fauteuil, il sort l'enveloppe kraft. Et ces mots insolents, pire qu'un tag de GREG : « À l'attention du commandant Stéphane Lanson ». Ces mots réécrits par Carine Magnin.

Il retire le paquet de feuilles à l'intérieur, une quinzaine de pages. Il n'a pas reconnu l'écriture d'Anita, car il n'y a jamais prêté attention.

Il relit la première page qui l'a estomaqué dans la voiture de la commissaire Declercq.

Les mots crépitent comme des étincelles. Injectent dans son estomac un flot de bile.

Pire qu'un cauchemar.

Vingt minutes plus tôt.

La Mercedes a ramené Laure et Claire devant leur domicile.

Elles marchent sur le sentier qui traverse le jardin, pensives, tête basse, la mine sombre. Le groupe a volé en éclats après l'esclandre du flic.

*Ils ont la trouille. Et Victor qui a disparu...*

Réunion de crise avec la garde rapprochée de ceux qui savent. Les autres ne sont que des pions, des serfs. Sauf que les serfs se soulèvent et ne veulent pas être associés à leurs... crimes.

*Crimes ?*

Enfin, elles se rendent compte de l'ampleur des dégâts.

Clément, ce n'était pas prévu. Un accident. Personne n'avait cru, ni imaginé un seul instant que le plus poltron du groupe allait tenter de débrancher Anita. *Et il s'est suicidé, ce con.*

Devant chez elles, dans le jardin.

Parce qu'il était mort de honte.

C'est Laure qui a trouvé son amoureux transi sous la tonnelle de la terrasse. C'est Claire qui a eu l'idée pour l'étang de Lanson, avec la complicité de Victor qui connaissait l'une de leurs propriétés.

*Où est Ludo ? Pourquoi il n'est pas venu à la réunion ?*

*Il faut le retrouver, coûte que coûte. Le flic n'a rien pour remonter jusqu'à nous.*

*C'est que du bluff... Mais s'il attrape Ludo...*

Les autres ont marché, morts de peur.

Le noyau des jeunes de la Droite de l'Indre se réduit à eux quatre.

Dans la voiture, à l'avant, Laure a glissé sa main sur la cuisse de Christophe, en cherchant son entrejambe. Claire a laissé Anthony la peloter. Bien obligées de donner de leur personne pour garder leurs maigres troupes.

À leur arrivée, contre la carrosserie, un baiser furtif de Laure qui cajole le pantalon de son obligé, Anthony en profite pour enfoncer sa langue dans la bouche de Claire, sa main sur ses fesses, abusant de la situation, car demain peut-être...

Laure aurait bien aimé continuer ses caresses, mais il ne faut pas que leurs soupirants s'habituent. Les jumelles Demaison font rêver.

Inaccessibles. Elles doivent le rester.

C'est comme ça qu'elles les tiennent, ou du moins qu'elles les tenaient. Clément, Ludo...

*Ludo...*

L'autre trouillard qu'elles ont convaincu d'agir. Un plan rondement mené, pourtant. Encore un qui les a étonnées...

— On a quand même un sacré pouvoir de persuasion, s'est amusée Laure.

— Tu crois qu'on est irrésistibles ? a demandé Claire.

*Ludo.*

Justement, Claire lui a renvoyé un SMS quand ils ont quitté la permanence.

« T'es où, Ludo ? Faut qu'on se voie ».

La réponse, une minute après leur arrivée devant la propriété.

« Oui, il faut me sortir de là. Marre de me planquer ».

« T'es où ? ».

« Derrière la maison que j'ai incendiée cette nuit ».

« Ok, on arrive ».

Elles rebroussement chemin avant que la Mercedes ne s'éloigne. Appuyés contre la limousine, les deux gars sont en train de discuter.

— On a retrouvé Ludo... Allons-y, dit Laure.

Elles attendent qu'ils leur ouvrent les portières. Ils ne bougent pas.

— Bon, on y va ? s'agace Laure.

— On va où ? Pour faire quoi ? demande Christophe, un grand brun bien bâti.

— Récupérer Ludo qui se planque...

— Ne me dis pas que c'est lui qui...

— Qui, quoi ? s'énerve Claire.

Les mecs se regardent. Sous la lumière du lampadaire, leurs visages pâles blanchissent.

— Là, c'est trop pour moi, dit Anthony en secouant la tête. Déjà, Clément, c'était limite, mais il était déjà mort et on n'y était pour rien... Mais si Ludo a tué le fils du flic, c'est pas pareil...

— Je suis d'accord avec mon pote, marmonne Christophe.

Regard fixe, visage enjôleur. Laure s'approche de son prétendant, jusqu'à ce que sa bouche soit à portée de baiser.

— Tu auras tout ce que tu voudras après... Tout ce dont tu as toujours rêvé...

Elle saisit la main du jeune homme et l'applique sur sa poitrine.

— Tu sens ça ? Tout pour toi. Après un petit coup de main...

Le gamin hésite, regarde son pote.

Claire roule des hanches vers Anthony. Qui lâche :

— Sans moi !

Il repousse sa favorite et se tourne vers son pote :

— Fais ce que tu veux, Chris, moi, je rentre.

Il laisse tomber les clés de la Mercedes à terre et s'en va.

Son ami le suit du regard. Un moment.

Puis il détache sa main de la poitrine de Laure.

— Je ne peux pas faire ça... Pas ça ! Eh, Anthony, attends-moi !

— Connard ! siffle Claire entre ses dents.

Laure ramasse les clés sur le trottoir.

— Tant pis, petite sœur... On va s'occuper de Ludo nous-mêmes...

Un éclair dans ses yeux bleu azur.

— Oui, ma chérie. On va lui faire un beau sourire manouche...

De son sac à main, elle extirpe un étui long et fin, signé Louis Vuitton.

— N'oublie pas ton scalpel, petite sœur...

Et elles se mettent en route.

« Monsieur,

*Je fume du cannabis depuis des heures pour trouver le courage de vous écrire.  
Voilà.*

*Mon histoire.*

*Un peu la vôtre aussi. Un peu la nôtre.*

*Mon but n'est pas de vous embarrasser, ni de vous causer du tracas.*

*Mais vous devez me rendre justice.*

*Vous êtes gendarme.*

*Et vous êtes mon père. Mon véritable père.*

Charles Demaison lit.

Avec mépris.

Dégoût.

*Quand vous me lirez, je serai morte. Au pied de votre balcon.*

*Donc, vous devez me prendre au sérieux.*

*Vous devez me lire !*

Il devrait froisser ses pages, les déchirer, les brûler.

La confession de sa fille adoptive le révulse.

Pourtant il veut savoir pourquoi elle s'est jetée dans le vide.

Comprendre.

Et la vérité est là. Même si ça fait mal.

La vérité colle ses yeux sur ces pages où les phrases se soulèvent en vagues et retombent en se brisant en bout de ligne.

*Ceci est mon histoire.*

*Celle d'une mauvaise herbe qui a grandi entre deux roses.*

*Mes sœurs jumelles.*

*Belles comme ça ne devrait pas exister.*

*J'ai grandi à Paris. Un vaste appartement. Beau, confortable. Une chambre superbe. Une cuisinière, une gouvernante, deux femmes de ménage.*

*Et ma mère. Loin, très loin de moi. Aussi éloignées toutes les deux que les pôles terrestres.*

*C'est quoi aimer ?*

*C'est quoi aimer ses enfants ?*

*C'est quoi la tendresse ?*

*Est-ce que c'est les baisers que dépose mon père sur le front des jumelles quand il me croit hors de sa vue ?*

*Ou les étreintes de ma mère quand elle les prend dans ses bras ?*

*Moi, j'ai l'impression d'être une ortie. Urticante. Repoussante.*

*Pourquoi seule Trude me touche ?*

*Elle me disait toujours : « un jour, tu seras belle et fine comme tes sœurs ».*

*« Quand ça ? », je demandais sans cesse, tellement j'avais hâte de leur ressembler.*

*« Bientôt, sois patiente », répondait Trude.*

*En attendant, pour les jumelles, j'étais « le cafard ».*

*Parce que j'avais la peau, les cheveux, les yeux plus sombres qu'elles.*

*Votre peau, vos cheveux, vos yeux. Je suis comme vous, père. Au moins pour la couleur. Car moi, je ne suis pas belle et vous êtes très beau.*

*Je suis un cafard.*

*Le mot crépite à mon oreille, comme si un insecte était coincé dedans.*

*« Cafard, cafard, cafard... »*

*Ma mère faisait semblant de l'ignorer. Mon père adoptif, le faux, ça le faisait sourire. Il trouvait ça « mignon ».*

*Mignon... !*

*Trude les grondait. Gentiment.*

*Un jour, le faux l'a attrapée et elle n'a jamais plus recommencé. La cuisinière m'a tout raconté.*

*Charles Demaison ne s'en souvient plus, de cet épisode avec Trude.*

*Elle l'a sans doute inventé... Comme le reste.*

*Il répète ses mots. Comme le reste...*

*Pour se persuader de son propre mensonge.*

*Ma mère me regardait comme une chose idiote tombée du ciel. Un truc imposé.*

*Une chose, un truc. Au moins pour mes sœurs, j'avais un nom, celui qui crépite dans mon oreille. « Cafard, cafard, cafard... »*

*Ma mère et le faux disaient « elle ».*

*J'étais la 3<sup>e</sup> personne.*

*L'étrangère.*

*« Elle » n'a pas de nom.*

*« Elle » ne se nomme pas.*

*Alors j'ai détesté mon prénom. Anita.*

*Comme j'ai détesté mon reflet dans la glace. Mes cheveux frisés, mon nez un peu écrasé, mon visage trop rond. Ma peau pas assez claire.*

*Alors j'ai mangé.*

*Je me suis remplie.*

*J'ai vomi.*

*J'ai fait des malaises cardiaques.*

*Mais ce n'était pas assez pour attirer leur attention. Seule Trude s'occupait de moi. Parfois Ilo aussi, la petite Cambodgienne payée au noir. Ex-boat people. Pauvre et tellement plus heureuse que moi.*

*J'avais tout.*

*Tout ce que je voulais, mais je n'étais rien.*

*Rien qu'un cafard.*

*Mère me touchait du bout des doigts, en serrant les dents. Le faux ne m'a jamais touchée.*

*Mes sœurs non plus. Laure et Claire.*

*Sauf ce jour où...*

*J'en parlerai plus tard. Sinon, je me jetterais tout de suite par la fenêtre du studio de Gari.*

*Mais ce n'est pas votre balcon, père.*

Charles Demaison se reverse un verre.

Le whisky se répand dans sa gorge et son œsophage comme une coulée de lave. Il a l'impression que son amertume descend brûler ses intestins.

*L'ai-je jamais touchée ?*

Il ne s'en souvient pas.

*Comment j'aurais pu la toucher ? Elle me répugnait, cette batarde ! Le fruit d'un amour adultérin ! J'ai pardonné à ma femme son ignoble péché. Je lui ai permis de garder son enfant, j'ai permis à cette enfant de vivre avec nous, je lui ai donné mon nom...*

*Et elle ose écrire ça !*

Les feuilles tremblent de rage au bout de ses doigts. Il lit :

*J'avais 8 ans quand je suis devenue grosse.*

*Quand elles m'ont traitée comme une anomalie de la nature.*

*« Matez l'obèse ! Allez, montre-le ton gros cul... »*

*Alors j'ai encore grossi.*

*J'avais 10 ans et déjà des tétés.*

*« Tu as vu les airbags ? Déjà à son âge ! ».*

*Je m'enfermais dans la douche et dans les toilettes. Je fermais la porte de ma chambre avec une cale de bois car elles m'avaient dérobé la clé.*

*Je tremblais quand je les entendais ricaner dans le couloir.*

*« Cafard, cafard... Où te caches-tu le cafard ? Si grosse qu'on ne te voit même pas... ».*

*Enfin, quand j'y pense, c'était encore supportable. Jusqu'à ce que l'on déménage.*

Encore une gorgée de whisky qui descend comme du petit lait.

Charles Demaison voudrait broyer son verre entre ses doigts.

*Un appartement de 150 m<sup>2</sup> dans le XVI<sup>e</sup> ! Une chambre d'au moins 20 m<sup>2</sup> !*

*Une gouvernante ! Une bonne ! Une école privée ! Et combien de toubibs elle m'a coûtés !*

*Et tout ça pour ça ! Les états d'âme d'une môme ! Me faire perdre mon temps pour ça !*

*Je vais lui dire deux mots à Declercq.*

Pourtant, il pressent quelque chose.

Et continue sa lecture.

*À Châteauroux.*

*Je n'avais plus d'amis, de repères.*

*Je n'avais déjà plus le rêve de devenir comme elles. Pour attirer un geste de tendresse, un regard, une attention... Je ne parle même pas des garçons.*

*Au collège, j'étais devenue la grosse. Puis, quand ils ont su pour mon faux père, le député, ils m'ont appelée « la fille de ». Mais au moins on me nommait. Je n'étais plus « elle », « la chose », le « truc ».*

*Jusqu'à cette nuit de juin l'an dernier.*



*Juin, l'an dernier.*

*Le premier samedi.*

*Les jumelles étaient ivres. Leurs copains aussi.*

*Je m'étais bouché les oreilles pour ne pas entendre leur chahut, mais je n'arrivais pas à m'endormir.*

*Malgré la cale, ils ont pénétré dans ma chambre.*

*J'ai cru qu'ils avaient arraché la porte.*

*La lumière du couloir m'a traversée comme une épée.*

*« Vous voulez voir notre cafard ? ».*

*Mes sœurs ont dégagé ma couverture et mon drap.*

*J'avais une chemise de nuit que dix mains ont tirée jusqu'à ce que les bretelles craquent.*

*Je me souviens du bruit qu'a fait le tissu.*

*J'ai cru que mes os se brisaient, que tout mon corps s'écartelait.*

*Mon corps infâme, immonde.*

*Mon corps honteux, ma plaie purulente.*

*Mon corps nu.*

*Ma chambre obscure.*

*La lumière du couloir.*

*Puis le flash.*

*C'est Ludo qui tenait l'appareil photo.*

*Moi.*

*Nue.*

*Flasque.*

*Enorme.*

*Des mains, je les sens sur moi encore, m'ont touchée, palpée, soupesée.*

*Ils m'ont pincé les seins. Tiré sur les tétons, comme sur les pis d'une vache.*

*Ils m'ont soulevé les jambes.*

*Mes muscles se sont mis à trembler.*

*Ils m'ont éclairée avec leurs portables.*

*« Matez ça ! Elle est tellement poilue qu'on voit pas sa chatte !*

*Elle a même du poil au cul ! Eclaire Clément, éclaire ! ».*

*Ma bouche retenait mes cris, je suffoquais.*

*« Tu le vois son trou de balle ? », a crié un autre.*

*Ils ont écarté mes cuisses à l'équerre, une douleur, fulgurante, a déchiré mes adducteurs (j'ai trouvé le mot dans le dictionnaire).*

*« Là, il est là ! Putain, faut bien chercher... ! ».*

*Un doigt a forcé mon anus. Un autre, mon vagin.*

*« Elle est même pas vierge, la grosse ! », a fait la voix de Laure, en retirant son doigt.*

*Il y a eu d'autres doigts.*

*Pour vérifier.*

*Des centaines de doigts.*

*Humides, suintants comme des anguilles.*

*« C'est écoeurant, non ?*

*Une photo-souvenir ?*

*Merde, le flash qui marche pas !*

*Putain, quelle saleté !*

*Elle pisse !*

*Bon, on dégage, ça suffit !*

*Mais on reviendra, la grosse...*

*Et si tu dis quoi que ce soit, on te dégage de notre famille...», ont ajouté les jumelles, en emportant mes draps.*

*Fin du cauchemar.*

*Je n'ai plus bougé de la nuit sous la couverture qu'elles m'avaient laissée. Jusqu'à ce que Trude me réveille le lendemain.*

*Je ne pouvais rien dire. Je n'avais pas les mots.*

*Même aux cafards on ne fait pas ça. On ne les torture pas.*

*On les écrase.*

*Et moi, je m'écrase sous votre balcon.*

*Vous me comprenez maintenant ?*

*La bouteille de whisky à moitié vide.*

*Décomposé, Charles Demaison continue de lire.*

*Laure est revenue le lendemain.*

*« Je te le redis au cas où tu aurais mal entendu hier soir... Si tu parles, tu disparais de la famille. Définitivement ».*

*J'ai fait un malaise vagal dans la foulée. Le médecin m'a mise au repos pendant une semaine.*

*De retour au collège le lundi suivant, j'ai dit : « Je suis Anita Demaison, la fille du député ».*  
*Comme par magie, ils m'ont laissée tranquille.*

*Trois semaines plus tard, je suis partie en cure. Soulagée de ne plus voir les jumelles pendant deux mois.*

*C'est là que j'ai rencontré François.*

*Il était aussi malheureux que moi. Handicapé. Obèse. Une jambe en moins. La faute à son père.*

*Au début, il était plein de colère et de rancune. Méprisant avec les autres pensionnaires.*

*On était douze. Trois filles, neuf garçons.*

*Un jour, j'ai dû épeler mon nom.*

*Et une voix a ajouté : comme le député ?*

*C'était François.*

*J'ai dit oui.*

*Alors, à la cantine, il est venu vers moi et m'a chuchoté à l'oreille :*

« T'es la sœur des jumelles ? ».

*On est devenus amis.*

*J'ai vite compris pourquoi.*

*Il me bombardait de questions sur Laure et Claire.*

*C'était pendant la sieste, il avait collé le lit voisin contre le mien.*

*Il voulait tous les détails, ce qu'elles aimaient porter, comme elles étaient faites, si je les avais déjà vues nues... Il fermait les yeux. Et c'est alors que j'ai remarqué, sous la couverture, le mouvement de sa main.*

*Alors j'ai déplacé la mienne et j'ai touché son sexe. Il a joui aussitôt. La fois d'après, je l'ai mis dans la bouche. La suivante, je me suis frottée sur lui...*

*Je l'avais déjà fait avec Gari.*

*Il a aimé.*

*En même temps, son attitude changeait. Il se confiait à moi, il devenait sympa, même touchant. Et un jour pendant la sieste, il m'a dit qu'il rêvait d'être celui qui regarde à travers les murs...*

*Comment ça ? j'ai fait.*

*Il m'a expliqué.*

*Des caméras miniatures. Des webcams que l'on peut détourner.*

*Il rêvait de voir les jumelles. De les mater tous les jours. Dans leur chambre. Sous la douche. Dans les toilettes.*

*Plus il en parlait, plus il était dur. Et il rougissait, transpirait, ahanait.*

*J'ai même cru qu'il allait avoir une attaque.*

*C'est à ce moment-là que j'ai eu une idée.*

*Tu peux installer une caméra dans ma chambre alors ?*

*« Pourquoi », il a demandé ?*

*Parfois, elles viennent me voir dans ma chambre. Pour me taquiner. Elles sont toujours en chemise de nuit transparente. Si j'étais un mec, je ne raterais pas ça...*

*Je veux que tu nous filmes !*

*« Ok », il a dit.*

*La deuxième fois, c'était le samedi suivant mon retour.*

*« Enfin... tu nous as manqué, le cafard », a dit Claire.*

*C'était pire que la première fois.*

*Surtout les bouteilles de Coca.*

*Mais j'ai supporté cette terrible douleur, cette infâme humiliation, parce qu'il a filmé. Du moins, c'est ce qu'il a dit.*

*Je voulais les films.*

*Je voulais des preuves. Pour les jeter à la face du monde.*

*C'est pour ça qu'on a passé un pacte.*

*Je n'aurais pas dû...*

*Non, je n'aurais pas dû chercher à me venger d'elles et de leurs copains.*

*Les bouteilles de Coca, c'était pour me préparer qu'elles disaient.*

*À quoi ?*

*Je supportais ça en grossissant.*

*J'avais repris en trois mois les 15 kilos perdus pendant la cure.*

*Je supportais ça parce qu'il y avait autre chose. Un truc que François ne savait pas. Que personne ne savait, même pas Gari.*

*Le pacte était l'instrument de ma vengeance.*

*Mais pas le seul.*

*Il y en avait un autre, beaucoup plus puissant.*

*J'ai longtemps regretté ce que j'ai fait avec François, même si sur le moment j'avais trouvé ça bon. L'amour.*

*Sauf que je ne l'aimais pas.*

*Je l'avais déjà fait avec Gari au mois de juin. Avec lui, j'aimais ça ; lui ne voyait pas mon corps comme une bonbonne de saindoux avec un trou dans lequel il pouvait s'enfoncer en rêvant à mes sœurs.*

*Avec Gari, j'aimais ça, même s'il n'était pas là, avec moi. Je veux dire qu'il n'était jamais là, ni chez lui, ni nulle part. Il était toujours ailleurs dans sa tête, dans son pays d'origine. Là-bas, en Inde. Ce que sa mère lui a révélé avant de mourir.*

*Il m'avait raconté ça, Gari, et aussi autre chose : il était porteur du virus VIH. Gari avait le SIDA. Sa mère en est morte, début juillet.*

*Gari utilisait un préservatif avec moi.*

*Jusqu'à ce jour.*

*Deux semaines après mon viol. Il était parti, trois fumettes de cannabis, et je l'ai fait jouir en moi.*

*J'ai passé le test en cachette, grâce à l'infirmière du collègue.*

*Il m'avait infectée du premier coup !*

*Les autres pouvaient venir. Je les attendais. Je les désirais pour les punir.*

*Je suis désolée pour François.*

*J'étais désolée.*

*Maintenant plus.*

*Il m'a trahie, humiliée de la pire des façons possibles.*

*J'ai été naïve, pauvre obèse...*

*Tout ça parce que, moi aussi, je voulais voir.*

*Je voulais vous voir, père. Vous mater. Comme François devait sans doute le faire.*

*Je suis désolée.*

*J'ai honte de ça.*

*J'ai menacé François de tout dévoiler. En plus, je n'avais toujours pas les preuves : le film de mes agressions.*

*Je ne tiens plus à la vie. Elle ne m'importe plus.*

*Ma carapace de chair flasque n'a pas suffi à les dégoûter.*

*Alors, j'attendais. Je les attendais.*

*J'espérais que les copains des jumelles me prennent, qu'ils déchargent en moi.*

*J'espérais que les jumelles l'attrapent à leur tour.*

*Que la maladie vienne gâcher leur beauté, comme dans « Philadelphia », le film préféré de Gari. J'imaginai des petites taches noires sur leur corps de rêve.*

*Des taches qui se répandent, l'huile de la laideur sur leur blanche peau, sur leur blondeur immaculée. Qu'elles en crèvent à petit feu !*

*Qu'elles se voient dépérir, lentement, dans les yeux de tous ceux qui envient leur beauté !*

*Beauté gâtée comme des pommes en train de pourrir !*

*J'avais de quoi les pourrir, les trop belles !*

*Allez, prenez-moi, souillez-vous en moi !*

*Allez, prenez-moi encore, je vous offre mon corps et ma malédiction !*

Encore un verre.

Dans la bouche du député, le whisky a pris un goût de moisi.

Il a envie de vomir, mais ses yeux n'arrivent pas à décoller.

*Septembre. Octobre.*

*Deux fois. Trois sexes en moi.*

*Et les mains des jumelles enfoncées dans mon vagin.*

*Novembre. Décembre.*

*Deux fois, mais c'était ailleurs.*

*Le pire de tout. C'est à ça qu'elles me « préparaient », mes salopes de sœurs.*

*À la Toussaint, elles m'ont sortie.*

*Comme on sort un chien.*

*En laisse.*

*Dans le château du lac d'Argent, héritage familial, propriété de mon père. Pas vous bien sûr.*

*L'autre.*

*L'imposteur.*

*Le faux.*

Le verre de Demaison glisse entre ses doigts et éclate sur le sol carrelé de marbre. Heureusement, il était vide.

*Le château.*

*Pire que tout.*

*La grande salle au plafond haut, aux vieilles tentures mitées. Des torches. L'odeur répugnante de l'huile à brûler. La sueur de dizaines d'hommes.*

*Les jumelles me tiraient par le collier que j'avais autour du cou entre des rangées d'hommes nus. Comme un animal qu'on exhibe. Moi, à quatre pattes, la vue brouillée par les larmes, à pisser de honte sous les coups de badine, alors que des hommes ventrus et poilus se masturbaient devant moi.*

*Il y avait les copains des jumelles qui m'ont violée dans ma chambre. Les admirateurs de mes sœurs. Et ces hommes, tous ces hommes excités par elles, intouchables.*

*Le jeu, c'était de me toucher, moi.*

*De me prendre moi.*

*Le challenge.*

*Se faire l'obèse.*

*« Après vous pourrez toucher. Seulement nous toucher », qu'elles disaient.*

*Elles étaient revêtues de cuir noir, une combinaison percée au niveau de la poitrine et entre les jambes.*

*Ils étaient vieux, gros.*

*Leurs doigts boudinés glissaient sur moi et me provoquaient des décharges de terreur.*

*Je pensais à François.*

*Je m'accrochais à lui.*

*Il filme tout ça, n'aie crainte.*

*Après, je balancerai tout.*

*Tout le monde saura ce qu'elles m'ont fait.*

*Alors, je pourrai m'en aller.*

*Mourir.*

*Je pensais au poison dans mon ventre.*

*« Allez, ne vous gênez pas, elle est là pour ça, la grosse ! Pour votre soulagement !*

*Tu aimes ça, la grosse ? Tu sais que ça nous rapporte de l'argent pour le parti ? Pour la réélection de père... C'est ta contribution, le cafard ! », qu'elles disaient, mes sœurs.*

*Deux fois.*

*Il n'y en a pas eu d'autres. Je ne l'aurais pas supporté. J'ai fait un malaise. Dix jours à l'hôpital. Les jumelles ont flippé pour de vrai. Peur que je sois enceinte. Peur que je parle. Mais toujours cette menace : m'exclure de la famille. Me ramener à moins que rien.*

*Si je l'avais su avant... que vous existiez, père...*

*À l'hôpital, j'espérais mourir. Disparaître de cette terre. N'avoir jamais existé.*

*Jusqu'à ce qu'arrive Léo.*

*Après l'hôpital, les jumelles qui venaient me voir tous les jours se sont calmées. D'autant plus que la campagne du député, le faux, était lancée.*

*Léo m'a tout appris.*

*La vérité sur moi.*

*Je suis votre enfant.*

*Vous êtes mon vrai père.*

*Le reste n'a plus d'importance.*

*Je n'ai pas eu le courage de me présenter à vous.*

*Juste de vous regarder.*

*Charles Demaison voit trouble mais il est encore lucide.*

*Nathalie !*

*Léo ne peut être que Nathalie !*

*Voilà pourquoi elle s'est sauvée. Voilà pourquoi elle n'est pas reparue !*

*Ma femme voulait retrouver son amant d'autrefois. Lanson !*

*J'aurais dû le faire crever, celui-là !*

*Pas juste tabasser par les Manouches...*

*Nathalie, je te jure que plus jamais tu ne remettras les pieds dans cette maison !*

*Il frotte ses yeux voilés.*

*Toujours cette envie de gerber, mais il poursuit sa lecture.*

*Je ne désire plus rien. Qu'on m'enterre ou qu'on me brûle, ça m'importe peu. On ne me pleurera pas.*

*J'ai été vilaine. J'ai honte.*

*Je suis coupable, responsable.*

*Mais je ne veux pas qu'elles s'en tirent.*

*Je voulais que vous sachiez. Pour mes sœurs, mon faux père, ma mère.*

*Ma maudite famille d'adoption.*

*Pour François Lespoir, le pire salaud qui existe.*

*Qui ne m'a jamais donné les films. Les preuves. De tout ce qu'elles m'ont fait.*

*Papa.*

*Je peux vous appeler « papa » ?*

*De votre balcon, je vais me jeter à vos pieds.*

*Pour que vous preniez mon histoire au sérieux. Sinon, personne ne me croira.*

*Que ma chute éclabousse tous ceux qui le méritent !*

*Le cafard ne sera pas mort pour rien.*

Charles Demaison a vidé la bouteille. Il se regarde dans le petit miroir du salon. Son visage hagard. *C'est du délire, tout ça ! Du délire !*

Il aurait envie de rire, mais il n'y arrive pas. *Mais c'est quoi, ce bordel ! Mais c'est quoi, ce putain de bordel !*

Il se met à gueuler, comme jamais.

— Laure, Claire !

Il fonce dans leurs chambres. Il sait bien qu'il n'y a personne.

Il voudrait tout arracher, les tableaux, le papier peint, ouvrir les murs en deux, pour qu'ils livrent ce qu'ils ont vu. *Bon Dieu, mais comment c'est possible ! Mais comment c'est possible !*

Il décroche sa veste de la penderie, son portable en tombe. Il le ramasse et appelle Jézabel Declercq. *À elle de régler ça ! Après tout, je l'ai fait venir pour ça, non ? Sans compter ce qu'elle me coûte...*

Le jardin.

L'endroit chéri d'Isa.

Un petit escalier qui grimpe entre des troènes géants vers la terrasse.

Lespoir est assis sur la dernière marche. Derrière lui, sa maison est éclairée par la lune et le halo d'un lampadaire. Le mélange de lumière donne aux murs un aspect jauni autour des ouvertures noircies et interdites par des scellés, en rubalise fluo.

*C'est là que tout a commencé.*

*Le début de la fin.*

*C'est là que ça doit finir.*

Ses mains se crispent, se referment, se détendent.

Il ne contrôle plus rien.

Il attend.

L'air diffuse une odeur de cendre et de brûlé, qu'il respire à pleins poumons comme s'il se shootait déjà au parfum de sa propre mort.

Juste avant, il a ouvert l'enveloppe.

En tremblant, même si Carine lui a en partie donné une idée du contenu.

De l'ouverture a glissé un prospectus de douze pages vantant les mérites du centre hospitalier de Châteauroux. Sur la première page, montrant le nouvel hélicoptère du SMUR 36, un mot écrit au stylo.

« Vous avez encore essayé de me doubler, Yann. On ne peut jamais vous faire confiance. Votre Jézabel ».

*Elle a planqué la preuve... !*

Lespoir rigole.

Il a donné Jézabel au clan Lanson.

*Si ce traître de Bonnenfant leur transmet l'info...*

*On est quitte alors...*

Il attend.

Une voiture.

Phares éteints.

Il reconnaît le ronronnement du V6 de la Mercedes 300 qui roule lentement. Ses vitres teintées absorbent la lumière jaune du lampadaire, tamisée par la lune.

Ses mains s'ouvrent, se déploient en corolle.

Elles lui semblent énormes. Ses doigts sont des couleuvres aussi épaisses que des matraques souples.

Il entend.

Ecoute.

Deux paires de talons qui claquent.

Ça lui rappelle Isabelle, sa démarche chaloupée, sa cambrure, ses jupes fendues.

Ses doigts se tendent, ses phalanges craquent.

Laure et Claire s'avancent dans le halo du lampadaire. Le même mouvement, la même ondulation. Aussi à l'aise que sur un podium de défilé.

Il s'est déplacé au bord de la marche, en glissant sur ses fesses.

Un troène le dissimule.

— Ludo ? Tu es là, Ludo ?

Elles poussent le portillon.

Il ne voit pas.

Il les entend.

Elles hésitent, puis montent.

Trois marches.

Il se penche en avant.

Ses mains raclent la terre où il a dissimulé ses jouets préférés.

Encore deux marches.

— Ludo, t'es là ?

Elles s'arrêtent.

Une seconde.

Laure, ruban jaune.

Claire, ruban mauve.

Quelques mètres plus haut, L'Espoir se lève.

Dans chacune de ses mains dressées, un démonte-pneu.

Cinq marches plus bas, elles se sont figées dans le halo de lumière pissieux du lampadaire qui macule leurs robes blanches.

Courtes, les robes. Dévoilant leurs jambes de rêve.

*François se serait damné pour elles.* Les paroles de Carine.

L'Espoir amorce sa descente, les bras ouverts, monstrueusement prolongés par les barres de fer.

— Petite sœur !

Dans un cri d'effroi, Laure, ruban jaune, recule, se prend les pieds chaussés d'escarpins dans un massif de fleurs, d'où émergent quelques cactus.

Claire a juste le temps d'ouvrir son sac à main et de chercher l'étui.

Trop tard.

L'Espoir est sur elles.

*Frappe !*

Leur blondeur magnifique.

Il s' imagine l'action avant qu'elle ne se réalise.

*Vois la peur dans leurs yeux si clairs.*

*Vois la barre de fer éclater une pommette.*

*Pulvériser un nez si parfait.*

*Vois leur visage inondé de sang, leur bouche cracher leurs dents...*

*Frappe !*

L'Espoir imagine tout ça alors qu'il lance son bras droit, et que le gauche s'apprête.

Laure à genoux dans les fleurs.

Claire, une marche plus bas, en train de sortir son scalpel de son étui.

C'est le visage de Claire qui va morfler le premier.

Laure est à genoux, l'horreur déforme sa bouche.

Le démonte-pneu levé sur la figure de sa sœur.

Laure crie.

Sa main dans le sac ne trouve pas l'étui de son scalpel.

Elle crie comme si la barre de fer allait la frapper elle.

Elle crie pour sa sœur, muette de terreur.

Lespoir est plus rapide.

Lespoir a la rage.

Le démonte-pneu zèbre l'air, swing de toute beauté visant l'arête du nez de Claire.

Une détonation.

Lespoir ne comprend pas pourquoi la barre de fer lui échappe des mains, ni pourquoi il chute.

Sans un mot, Isabelle Lespoir a mis Jules dehors. Elle s'enferme à double tour.

Un bruit de disque qui tourne en grinçant. Son portable peine à lire le DVD, quand apparaît l'œil d'une webcam. L'image s'élargit et emplît l'écran de 15 pouces. Elle reconnaît la chambre de François, puis la large tête de son fils s'incruste dans l'image.

Une coulée de glace le long de sa colonne vertébrale.

Isabelle tremble.

François articule de sa bouche molle.

Elle n'entend pas, monte le son, revient en arrière. Monte le son encore.

*« Si tu me regardes, maman, c'est que ça s'est mal terminé pour moi. La fin de la fin...*

*Mais ce n'est pas très grave. Rien n'est grave là-dedans. De toute façon, cela fait sept ans que tout est terminé pour moi. Sept ans que je ne veux plus rien. Que je n'attends plus rien. Jusqu'à ce soir.*

*Nous sommes mardi 11 juin 2012, il est 21h... et j'attends le meilleur moment de ma vie.*

*De toute manière, si ça doit se terminer, c'est de ma faute.*

*De la tienne aussi. De celle également de mon cocu de père, ce connard que je hais.*

*C'est de la faute à Anita. Elle n'avait qu'à pas me menacer.*

*Elle voulait voir. Elle voulait regarder ce spectacle. Le plus beau et le plus répugnant à la fois.*

*Le spectacle, c'est toi, maman.*

*Toi et ton insolente beauté.*

*Toi, maman, qui cries, qui hurles, cramponnée au drap d'un lit.*

*Derrière toi, le gendarme te monte comme un taureau.*

*J'ai maté, maman.*

*En direct.*

*J'ai maté jusqu'à la nausée.*

*J'ai tout enregistré.*

*J'ai maté de nouveau.*

*La nausée m'a retourné l'estomac. J'ai vomi tous les hamburgers du Mac Do.*

*Je t'ai matée, sans arriver pourtant à te détester.*

*J'ai maté ton cul.*

*Ton plaisir, tes mots crus.*

*J'ai aimé ça te regarder, maman.*

*J'ai bandé comme jamais.*

*J'ai joui quand tu l'as sucé, avalé jusqu'à la dernière goutte.*

*J'ai crié quand tu as ouvert la bouche, la langue encore blanche de son lait d'homme.*

*J'ai joui quand tu criais.*

*J'ai joui avec toi, maman.*

*J'ai joui quand tu lui as dit que tu en voulais encore.*

*J'ai eu mal au ventre quand il étranglait ton cou.*

*J'ai eu mal au cœur quand il te tirait par ton collier vert pour que tu viennes le lécher entre ses fesses.*

*J'ai eu mal partout quand il te giflait et te claquait la croupe.*

*Et tu en réclamais encore.*

*Et moi je me suis mis à bouffer.*

*À bouffer en te regardant te faire remplir, maman.*

*Encore et encore, tu en voulais.*

*Encore et encore, je me remplissais.*

*À vomir.*

*Anita voulait voir.*

*Je ne voulais pas.*

*Elle a menacé de tout dévoiler. Notre pacte. Même d'enlever mes jouets, mes caméras miniatures dans la chambre des jumelles.*

*Ma raison de vivre.*

*Rien à foutre d'Anita. Une grosse parmi les grosses. Qui s'appelait Demaison.*

*La sœur de Laure et Claire, mes rêves inaccessibles. Belles au-delà du réel.*

*Je les avais vues une fois. Lors du Téléthon. Je n'avais rien à foutre là, d'ailleurs, mais l'institut tenait à ce que tous les élèves participent. Elles accompagnaient leur père, le député. Le plus beau jour de ma vie. Quand elles se sont approchées. Elles serraient les mains des infirmes comme moi en fauteuil roulant.*

*Le contact a duré une éternité.*

*Mes tremblements, une éternité. Mes yeux couraient après elles comme des chiens fous.*

*Elles n'ont cessé de hanter mes nuits et mes fantasmes.*

*Alors on a scellé ce pacte avec Anita.*

*Pour que je puisse les observer, les admirer tous les jours. Pour les avoir rien que pour moi.*

*Moi, et moi seul, le pauvre infirme, je pouvais mater les plus belles créatures du monde.*

*C'est Jules qui m'a aidé.*

*On l'appelle le « dépanneur ». Jules le dépanneur. Car il entre partout. Un acrobate comme ce Gari que mon connard de père recherche et dont Anita ne m'avait jamais parlé.*

*Anita lui a ouvert les portes de mon paradis. Elle nous avait donné des photos de leur chambre. On avait un plan, c'était facile.*

*Je devais faire la même chose pour Anita, dans sa chambre. Les filmer en flagrant délit. C'est arrivé en septembre, en novembre. J'ai filmé, enregistré.*

*Du moins, c'est ce que je lui ai fait croire.*

*J'ai suivi ça en live. Son viol.*

*C'était répugnant.*

*Les deux bouteilles de Coca. Dégoûtant.*

*Mais ce qui m'excitait, c'était Laure et Claire, parce qu'elles tenaient les bouteilles, l'une par le col, l'autre par le goulot.*

*Et ça m'excitait.*

*Comme ce qu'elles se faisaient en solitaire, chacune dans leur coin.*

*Comme ce qu'elles faisaient avec Victor, pour obtenir ses faveurs.*

*Afin qu'il trouve une solution pour qu'Anita ne parle pas.*

*Rien à foutre d'Anita. J'avais ce que je voulais.*

*Plus que tout ce que j'aurais pu imaginer.*

*Même plus, puisque je réclamais la bouche et le sexe d'Anita pour me soulager en rêvant de Laure et Claire.*

*Tout allait bien, j'étais heureux pour la première fois de ma vie.*

*Jusqu'à ce qu'elle me demande de placer une caméra miniature dans un studio, rue de la Bièvre. Chez un homme. Un gendarme. Elle m'a envoyé des photos.*

*D'abord, je lui ai dit d'aller se faire foutre.*

*Mais sur les photos que je regardais distraitement, j'ai reconnu la démarche d'une femme.*

*Sa silhouette.*

*Puis à la loupe, les contours du bas de son visage, sous un large chapeau. Sa jupe. Son chemisier.*

*C'était toi, maman.*

*Alors je lui ai dit « d'accord, procure-moi la clé. Je vais voir ce que je peux faire ».*

*Il me fallait un relais pour transmettre les images.*

*J'ai découvert que l'un des meilleurs clients du réseau créé par le père de Ludo était le concierge de l'immeuble. Brémond.*

*Après ça a été facile.*

*Une caméra dernier cri, le relais chez le concierge qui m'a sauvé la mise quand Anita a fait semblant de me dénoncer en inscrivant mon nom à l'encre invisible sur papier blanc, sur le bureau de Lanson.*

*Et puis, ça a continué...*

*Anita se laissait faire, subissait. Et cette conne me réclamait les bandes vidéo, les preuves...*

*Jusqu'au jour où elle a menacé de tout balancer.*

*J'ai alors emprunté dans la banque d'images sécurisée la photo la plus dégradante.*

*Facile.*

*J'ai effacé les mains de cristal des jumelles et les visages des mecs saouls autour.*

*Les jumelles sont malines. Intelligentes.*

*Elles sont remontées jusqu'à moi, via ce pleutre de Ludo. Elles m'ont menacé, mais je les tiens. Tant que je reste à la maison, je ne risque rien. Sauf que si ce message vidéo te parvient, maman, c'est que ça s'est passé autrement que prévu.*

*J'ai aimé jouer.*

*J'ai aimé balancer le faux message d'Anita sur Facebook et les photos prises sur le lit de Lanson.*

*J'ai adoré le faux rendez-vous avec Brémond, et Lanson que j'ai vendu à mon père. J'ai lu son compte-rendu le lendemain sur son ordinateur que j'avais piraté lorsqu'il me l'a donné à réparer.*

*J'ai adoré m'amuser avec mon connard de père, suivre ses errements et ceux de l'enquête.*

*Je ne m'attendais pas à ce qu'elles suppriment Anita.*

*Je les ai filmées en train de fomenter la fin de leur sœur.*

*Comment elles ont mobilisé le dénommé Clément...*

*Comment elles ont convaincu Victor qu'il fallait agir parce que Clément n'était pas capable...*

*J'ai toutes les preuves.*

*En supplément sur ce CD.*

*Même des images du dernier viol d'Anita.*

*Elles m'ont menacé, mais je les tenais. J'étais invincible. Moi, l'infirme, l'obèse.*

*Alors j'ai obtenu ce que je voulais. ELLES !*

*Ce soir, elles viennent à la maison.*

*Ce soir, mon rêve se réalise.*

*Je veux les toucher. Les embrasser. Les lécher. Les sucer.*

*J'ai installé deux caméras dans ma chambre, une autre à l'extérieur. Je ne laisserai pas passer l'occasion de m'en gaver les yeux...*

*Elles arrivent. Je te laisse, maman.*

*Le plus beau moment de ma vie.*

*Putain, je les vois. Belles à mourir !*

*Hop, j'envoie la vidéo à Jules. On sait jamais.*

Lespoir est à terre.

Sa tête dans les branches d'un troène. Une balle a traversé sa hanche gauche.

Sa main droite tient encore le démonte-pneu. L'autre essaie de colmater sa blessure, ses doigts qui se poissent de sang.

Il tente de se relever mais une vive douleur le plaque au sol.

Un escarpin se plante à côté de son front.

Ses yeux caressent un mollet, une jambe de rêve. La robe blanche est si courte qu'il devine le renflement sombre de l'entre-cuisse.

Claire se penche. Quelque chose brille entre ses doigts.

Laure s'approche. Un autre escarpin, mollet et cuisse de rêve.

Le talon pointu s'enfonce dans la paume de sa main gauche qui finit par lâcher le démonte-pneu.

Ses mains se rétractent, battant des ailes comme des oiseaux blessés.

Claire se penche, son scalpel caresse la gorge de Lespoir.

Quand une voix crie :

— Dégagez d'ici ! Ou cette fois, les balles sont pour vous !

La voix s'approche. La voix dévale les marches de l'escalier du jardin.

Les jumelles rebroussement chemin. Lespoir écoute le claquement de leurs escarpins sur le granit des marches. Comme il écoutait Isabelle quand elle descendait l'escalier en roulant des hanches.

Il entend la Mercedes qui démarre.

Penchée sur lui, Jézabel murmure :

— Ça fait mal, commandant ?

Lespoir grimace.

— Vous travaillez depuis longtemps pour Charles Demaison ?

— Non. L'occasion s'est présentée. C'était un ami proche de mon ex-mari. Je voulais Lanson, il voulait être au courant de l'enquête. On était donc fait pour s'entendre...

— Vous croyez avoir détruit toutes les preuves, hein ? Rien qui puisse remonter jusqu'aux jumelles... Innocentes et immaculées...

— Tout juste, il n'y a plus de preuve. Aucune.

Il reconnaît l'arme qu'elle tient à la main. Un revolver de la gendarmerie nationale. Un calibre spécial d'un ancien du GIGN. Celui de Stéphane Lanson.

— Adieu, Yann. J'aimais bien baiser avec vous... Mais vous avez voulu me doubler une fois de trop.

— Le clan Lanson vous butera... je les ai alertés !

Lespoir se met à rire. La douleur s'amplifie.

Il rit de plus belle.

Même la lune rit.

Mais Jézabel ne sourit pas.

Un coup de feu claque.

L'impact soulève la poitrine de Lespoir et l'enfonce dans un néant où le ciel vient de s'éteindre.

Il a encore l'impression de vivre une minute.

Il voit la lune qui se marre.

Et Thiéfaine chante :

« Et ta tête tombe, de son socle de rêve...Et ta tête tombe, de son socle de rêve ».

\*

Dans la pénombre du salon, Laure et Claire s'étonnent de trouver une silhouette affalée dans le fauteuil favori de leur père, devant un guéridon renversé, et, par terre, un verre brisé et une bouteille vide.

La voix paternelle les tétanise.

— Je crois qu'il faut qu'on ait une discussion tous les trois...

Sur ses genoux, les feuillets de la confession d'Anita.

— Dites-moi que ce n'est pas vrai, tout ça...

\*

Le cœur d'Isabelle Lespoir s'est arrêté sur les ultimes mots de son fils : « on sait jamais ».

Elle ne distingue plus l'écran devant ses yeux. Elle n'est plus attentive aux dernières images, trente secondes de vidéo, après que François se soit retiré de l'œil de la webcam.

On y voit un escalier, des marches en granit qui serpentent au milieu de troènes géants et deux filles blondes qui grimpent, en ondulant des hanches, sur des escarpins vertigineux et des jupes ultra-courtes.

L'une d'elles, bracelet mauve, sonne à la porte.

Puis plus rien.

La vidéo s'arrête sur la date et l'heure du jour : mardi 11 juin 2012, 23h45.

FIN

*Votre avis nous intéresse !*

*Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !*

# REMERCIEMENTS

Je souhaiterais également remercier François Gonfroy, Corinne Naidet, Martine Brun, Gilles Chollet et Philippe Nicolas.



LINE DUBIEF

# MEURTRE SUR OLÉRON

LES MOUETTES NE SE MARRENT PLUS

PREMIER  
CHAPITRE  
OFFERT

legestenoir

# CHAPITRE 1

## Lundi 21 juillet

Il est tôt ce lundi matin, le soleil se lève à peine sur le terrain du pont des Angles de La Brée les Bains. Pour Raoul, il est temps de sortir du lit. La marée basse est à 6 heures 45, avec un coefficient de 50. C'est vraiment un petit coefficient pour la pêche à pied, mais tant pis ! Les grandes marées sont mal tombées cette année ; autour du 14 juillet, en pleine nuit ou en début d'après-midi. Il n'aime pas trop y aller quand il y a trop de monde. Tôt le matin, c'est mieux, il est plus tranquille.

Après avoir enfilé son pantalon et son polo à longues manches, Raoul sort de la caravane. Aimée dort encore. Dans l'auvent, il empoigne la petite casserole en fer blanc au manche en bois, allume le gaz et se fait réchauffer un café. Il prend une tasse en plastique qui est restée sur le séchoir à vaisselle. Il reste debout et le boit bien chaud. Il mangera quelque chose quand il rentrera. Il enfile son ciré pendu sur une patère accrochée à l'un des piquets puis ouvre la fermeture éclair qui résonne dans le silence du matin.

L'air est encore frais. L'épervier est là. Comme chaque matin, les ailes à demi-repliées, il survole le terrain en alternant vol rapide et longs glissements à l'affût de sa future victime. Raoul aime bien ce rapace ; il ne lâche rien. Une fois, sa proie trouvée, il la poursuit longtemps, obstinément, parfois même en prenant de l'altitude. Impitoyable, s'il l'a manquée, il la poursuit jusque sous les taillis finissant si nécessaire sa course à pied pour mieux s'en régaler.

Il passe devant la tente de Paul en prenant soin de ne pas faire de bruit. « Après son tournoi de volley, il doit être encore fatigué », pense-t-il. Il l'aurait bien réveillé pour qu'il l'accompagne pêcher, mais c'est certain « la pêche, ça n'est pas trop son truc ! » comme ils disent aujourd'hui.

Dans le coffre de sa vieille Audi 100, il met son matériel de pêche qu'il avait soigneusement préparé la veille au soir. Il démarre la voiture et sort du terrain pour s'engager sur la route de l'île qui borde la zone naturelle protégée des marais salants. Il roule doucement. Il prend son temps pour profiter pleinement de ce moment magique qu'offre cet endroit au charme bucolique. Il ouvre la fenêtre de sa voiture et écoute le vent dans les roseaux. Il suit des yeux le vol d'un échassier. Peut-être une aigrette ? La course des nuages se reflète sur les plans d'eau. De vieux tamaris rabougris, aux troncs jaunes de lichen, portent leur chevelure inclinée par les vents marins.

Arrivé sur le carrefour de la route du moulin, il prend à droite avant d'accéder à la petite place du bourg. Elle est déserte. L'épicerie qui fait l'angle est fermée. Le rideau du tabac est encore baissé. Les tables et chaises du bar attendent les premiers touristes de la journée. On entend au loin les cliquetis métalliques des stands et les voix des commerçants qui s'installent sur le marché.

Il s'engage tout droit et gare son véhicule rue de la Digue, devant l'une des villas qui longent le front de mer ; celle, la plus à gauche, juste à l'entrée de la plage. Il enfile ses bottes, ajuste sa casquette, passe la bandoulière de son panier et empoigne son matériel de pêche. Avant de descendre, il reste là, quelques instants, à contempler le spectacle qui s'offre à lui.

C'est la plage préférée de sa femme. Elle lui dit toujours : « C'est la plus belle de l'île. Elle est restée sauvage et pourtant elle borde un petit bourg. Et puis regarde ces arbres, tu en vois souvent des arbres sur la plage ? ». Une fois encore, elle a raison. Bordée par des cyprès centenaires, son sable blond et fin s'étale jusque sur l'estran. Ce matin, la mer est retirée. Le soleil levant se reflète dans les

flaques d'eau prisonnières des rochers jonchés par-ci par-là d'algues brunes, rouges et vertes. Une odeur marine se dégage, balayée par les embruns, « le salin » comme on dit ici. Il hume à pleins poumons ces effluves végétaux, floraux et d'humus qui lui donnent l'impression de respirer vraiment.

Au loin, sur la droite, se dresse le fameux fort Boyard caractéristique par sa forme oblongue. Plus loin encore se dessine l'île d'Aix. Juste en face, le pont de l'île de Ré s'étend sur l'eau pour rejoindre la ville de La Rochelle.

Les mouettes aux plumages blancs et capuchons noirs sur la tête ricanent en accompagnant quelques goélands argentés dans leur ballet matinal à la recherche de poissons et de crustacés.

Raoul longe le poste de secours encore fermé et s'engage sur le petit chemin de plage construit avec quelques lattes en bois qui permettent de ne pas s'enfoncer dans le sable. Il laisse sur sa droite les cabines de bains multicolores. Le soleil est déjà levé, le ciel est légèrement brumeux.

Il avance sur l'estran et se dirige vers ce petit coin qu'il connaît bien. Il sourit. Quelques rares pêcheurs sont déjà à pied d'œuvre. Avec son piochon, il prend soin de soulever doucement les cailloux du sable sans trop les déplacer avant de les remettre dans leur position initiale. C'est important pour le biotope lui a-t-on dit. Il faut respecter cet environnement qui lui procure tant de plaisir. Et c'est vrai qu'il se sent bien ici. Parfois une étrille s'échappe de son abri et c'est avec agilité qu'il la ramasse pour la mettre dans son panier. Dans les sols un peu vaseux, quand il repère deux petits trous très rapprochés, il sort rapidement sa griffe et creuse sur une dizaine de centimètres de profondeur pour découvrir une palourde. Les empreintes de ces fameux coquillages sont plus visibles à marée montante ; il préfère commencer par les étrilles.

Au bout d'une bonne heure à marcher courbé sur l'estran rocheux, sa position commence à le faire souffrir. Il se redresse et regarde l'intérieur de son panier. Ce n'est pas une grande marée mais il a ramassé quelques palourdes malgré tout. Aimée va être contente, elle adore ça. Il peut, peut-être, en prendre encore quelques-unes avant que l'eau ne remonte. Il regarde derrière lui. Il ne faut pas se faire surprendre. Eh bien si ! Elle est déjà là, il est temps de rentrer.

Alors tranquillement, sans quitter les yeux du sol, aux aguets d'une belle étrille, il retourne vers la plage. Le soleil commence à chauffer. Il s'arrête de-ci de-là quand un caillou bien placé lui fait de l'œil ou lorsque deux trous dans le sable l'appellent. Quand il se retrouve sur le sable sec, il retire la bandoulière de son panier et en regarde le contenu. « Ça n'est pas si mal finalement, pour une si petite marée » se dit-il plutôt satisfait.

Il ne faut pas trop tarder, il a le ventre creux et doit accompagner Aimée au marché de Chéray. Elle ne veut pas aller à celui de La Brée aujourd'hui. C'est pourtant le plus grand de l'île. « Il y a trop de monde, lui a-t-elle dit. Et puis ça changera un peu ». En plus ça sera l'occasion d'y acheter des Jésuites, ce sont les meilleurs de l'île.

Il cherche du regard sa voiture. Il ne la voit pas. Elle est cachée par les cabines de plage. Alors qu'il s'approche pour les contourner, il aperçoit un monticule de sable juste devant l'une d'elles. Il n'y prend pas garde tout de suite. Pourtant les deux morceaux de bois croisés plantés sur son sommet l'intriguent. Il fait quelques pas pour s'en approcher, il ne comprend pas trop ce qu'il voit, quand soudain, il s'écrit, les yeux écarquillés :

— Nom de Dieu de nom de Dieu !

Il laisse tomber son panier ; les outils, les palourdes et les étrilles se répandent sur le sable. Il part en courant vers le poste de secours ; il n'y a personne. Le camion-bar de la plage, juste derrière, est, lui aussi, fermé. Haletant, il remonte la rue de la plage qui mène sur la place Gaston Robert, plus haut dans le bourg. Il doit trouver quelqu'un.

— Nom d'un chien de nom d'un chien ! Vite.

# Geste Éditions

Fondée en 1968, l'UPCP (Union pour la culture populaire en Poitou-Charentes-Vendée) défend et promeut la culture poitevine-saintongeaise entre Loire et Gironde. Elle prend en compte les diverses composantes de cette culture, comme la langue régionale, les savoirs et savoir-faire populaires, les coutumes et l'histoire, la vie sociale et économique. Elle revendique auprès des pouvoirs publics une meilleure reconnaissance de l'identité culturelle régionale, comme facteur de dynamisme social et économique. Afin de développer ses propres moyens d'actions, elle a créé Geste éditions (société anonyme).

L'histoire de Geste éditions a commencé en 1992, du tout premier *Bestiaire poitevin* aux actuelles publications universitaires de la collection « Pays d'histoire », un catalogue de plus de 600 titres est né façonnant aujourd'hui une identité culturelle entre Loire et Gironde : récits de vie, parlanjhe, monographies patrimoniales, beaux-livres, carnets de voyages, etc., autant de collections qui témoignent de l'activité humaine en région.

De son nom d'origine, *La Geste paysanne*, la maison conserve sa philosophie humaniste fondée sur l'étude des pratiques populaires, les arts et les sciences du langage. C'est la geste des pays de l'Ouest, source de territoires rêvés et imaginaires, d'une culture régionale révélée.

Parallèlement à son activité éditoriale, Geste éditions s'est spécialisée dans la diffusion de livres auprès des libraires du Centre-Ouest, elle représente désormais près d'une centaine d'éditeurs.

# Chez le même éditeur en numérique

## **Policiers**

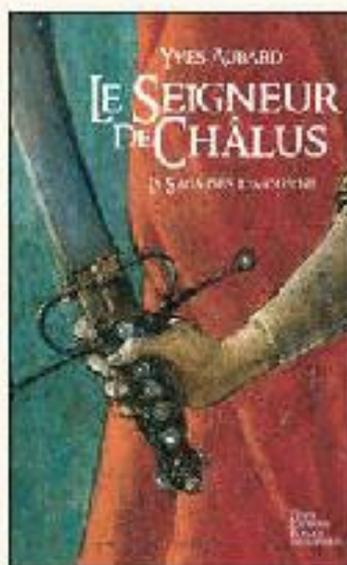
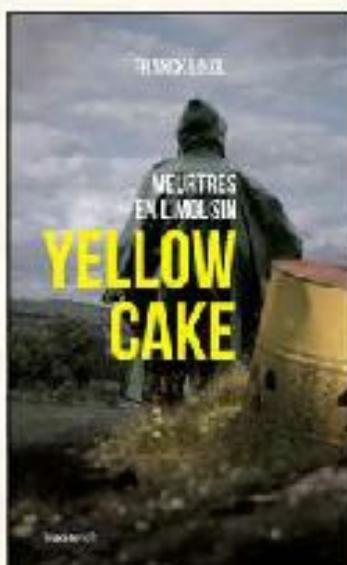
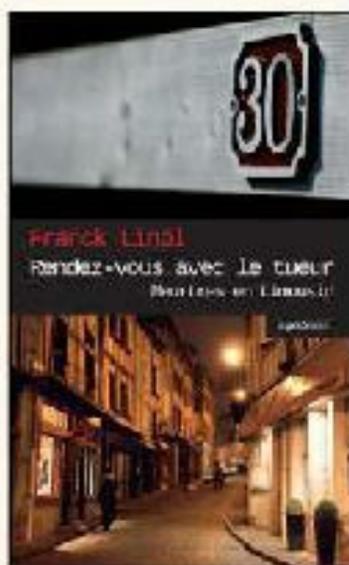
*Carole, je vais te tuer*, Franck Linol  
*La cinquième victime*, Franck Linol  
*La onzième carcasse*, Franck Linol  
*Le souffle de la mandragore*, Franck Linol  
*Lune de miel à la morgue*, Franck Linol  
*Matin de cendre*, Franck Linol  
*La morsure du silence*, Franck Linol  
*Rendez-vous avec le tueur*, Franck Linol  
*Le vol de l'ange*, Franck Linol  
*Yellow Cake*, Franck Linol  
*Dernière sortie avant la nuit*, Joël Nivard  
*Le linceul de l'aube*, Joël Nivard  
*Little Bighorn*, Joël Nivard  
*Sans-cible*, Joël Nivard  
*Solo pour une nocturne*, Joël Nivard

## **Romans historiques**

*Le sang et la pierre*, Yves Aubard  
*Le Seigneur de Châlus*, Yves Aubard  
*L'An Mil*, Yves Aubard  
*Les grands voyages*, Yves Aubard  
*Le Roi Robert*, Yves Aubard  
*Racines et honneurs*, Yves Aubard  
*Troisième génération*, Yves Aubard  
*Le Roi Henry*, Yves Aubard  
*La Main de fer*, Yves Aubard  
*Du bâtard au Duc*, Yves Aubard  
*Le grand schisme*, Yves Aubard  
*Régences*, Yves Aubard



LA  
GESTE  
Éditions



[www.gesteditions.com](http://www.gesteditions.com)

© Geste Éditions, 2018  
11 Rue Norman Borlaug Contour Routier,  
79260 La Crèche, France  
<http://www.gsteditions.com/>

Tous droits réservés pour tous pays

e-ISBN : 9791035301590

© 2018, version numérique Primento et Geste Éditions

*Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs*